A Vaschalde
January 1920

A Vaschalde
January 1920

HISTOIRE DU PEUPLE ARMÉNIEN

PRINCIPAUX TRAVAUX DE L'AUTEUR

RELATIFS A L'ASIE ANTÉRIEURE ET A L'ÉGYPTE

1889. *Recherches sur les origines des peuples du Caucase.* 1 volume grand in-8 (Paris, E. Leroux, éditeur).

1889. *Les Premiers âges des métaux dans l'Arménie Russe.* 1 volume grand in-8 (Paris, E. Leroux, éditeur).

1889. *Sur l'usage du système pondéral assyrien dans l'Arménie Russe, à l'époque préhistorique.* (*Revue Archéologique*).

1889-1891. *Mission scientifique en Perse. Géographie, archéologie, géologie et paléontologie, linguistique.* 5 volumes en 9 tomes in-4 et atlas (Paris, E. Leroux, éditeur).

1890. *Sur les Nécropoles préhistoriques du nord de la Perse* (*Revue Archéologique*).

1890. *Sur les Nécropoles préhistoriques de l'Arménie Russe* (*Revue Archéologique*).

1894-1895. *Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique.* 3 volumes in-4 (Vienne [Autriche], chez Holzhausen).

1895 et 1903. *Fouilles archéologiques à Dahchour* (*Égypte*) (Vienne [Autriche], chez Holzhausen).

1896-1897. *Recherches archéologiques et historiques sur les origines de l'Égypte.* 2 volumes grand in-8 (Paris, E. Leroux, éditeur).

1900-1912. *Mémoires de la Délégation en Perse,* par J. de Morgan et ses collaborateurs. 12 volumes in-4 (Paris, E. Leroux, éditeur).

1909. *Sur les Stations préhistoriques* (*âge de la pierre*) *de l'Alagheuz* (*Arménie Russe*) [*Revue d'Anthropologie*].

1909. *Les Premières civilisations. Étude sur la préhistoire et l'histoire depuis les origines jusqu'à la fin de l'Empire macédonien.* 1 volume grand in-8 (Paris, E. Leroux, éditeur).

1917. *Essai sur les Nationalités.* 1 volume in-8 (Paris, Berger-Levrault, éditeurs).

1917. *Contre les Barbares de l'Orient.* 1 volume in-8 (Paris, Berger-Levrault, éditeurs).

Numismatique de la Perse antique. Les Parthes, les Sassanides, les princes de Perside, d'Élymaïde et de Characène. 2 volumes in-4 et atlas (Paris, Leroux, éditeur). (*Sous presse.*)

JACQUES DE MORGAN

ANCIEN DIRECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE
ANCIEN DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL EN PERSE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

HISTOIRE

DU

PEUPLE ARMÉNIEN

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS DE SES ANNALES JUSQU'A NOS JOURS

PRÉFACE PAR GUSTAVE SCHLUMBERGER

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.
(LUCAIN, *Pharsale*, I, 128.)

Ouvrage illustré de 296 cartes, plans et dessins documentaires de l'auteur.

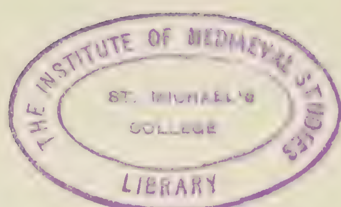


BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

MCMXIX


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

DÉDICACE

C'est à vous, Arméniens, que je dédie ce livre, en souvenir de jours heureux de ma jeunesse passés dans les pittoresques villages de vos montagnes, dans vos forêts enchantées, dans vos prairies émaillées de fleurs, éclatantes du beau soleil de l'Orient.

Puisse le récit des actions de vos aïeux évoquer dans vos esprits le souvenir de ces hommes intrépides et vertueux, à qui vous devez la noblesse du cœur, l'indomptable amour de votre liberté nationale, vous rappeler que l'antiquité de votre lignée ne le cède en rien à celle des plus illustres parmi les peuples de la terre, que durant vingt-cinq siècles vos pères ont lutté avec vaillance pour soutenir l'honneur de votre grand Haïk.

Puisse cette dédicace éveiller en la mémoire de quelques-uns d'entre vous le souvenir du voyageur que charmaient vos sites délicieux, le rire argentin de vos enfants, les gais refrains de vos bergers, les fêtes de vos villages, la zourna de vos campagnards, les chants de vos jeunes filles.

Peuple martyr! puisses-tu, quand naîtra ce livre, voir se lever l'aurore du jour suprême de la liberté, puisses-tu chanter avec ton poète Tchobanian :

Voici le feu qui renaît du néant ;
Les cimes des montagnes rougissent ;
. . . .
C'est l'heure douce entre toutes, c'est le réveil charmant de la vie.

PRÉFACE

Au cours de cette guerre interminable, la plus affreuse qui ait jamais désolé l'humanité, de toutes les nations en proie au malheur, l'Arménie a certainement été la plus infortunée, la plus torturée, la plus suppliciée, bien plus que la Belgique, bien plus même que la Serbie ! Victime des plus effroyables massacres des Turcs, soumise à toutes les plus cruelles horreurs, en partie délivrée par les Russes, puis tristement abandonnée par eux, elle a vu sa belle et rustique population, si laborieuse, réduite dans des proportions inouïes par les plus abominables tueries. En même temps qu'elle est la plus malheureuse des nations, elle est aussi celle dont l'histoire, pourtant jadis si glorieuse, est la plus ignorée, pour la raison que, depuis des siècles, elle a été presque constamment courbée sous la plus intolérable des servitudes, sous la sanguinaire domination ottomane : c'est à peine si, en Occident, quelques érudits bien peu nombreux connaissent les origines arméniennes, les époques de l'antiquité et du Moyen Age durant lesquelles cette race, alors si belliqueuse, a joué

le rôle le plus important dans l'arrière-Orient romain puis chrétien.

Quelques nobles fils de cette nation, tant et depuis si longtemps éprouvée, unis à quelques Français passionnés pour cette belle cause, ont estimé qu'il était urgent de faire connaître au grand public de notre pays de France, à nos alliés aussi, en un volume pratique autant qu'excellent, cette histoire si inconnue. Ils ont pensé que c'était un des meilleurs moyens d'intéresser le monde et la France en particulier au salut de ce peuple si méritant. Ces amis de l'Arménie ont bien voulu me consulter par l'entremise d'un d'entre eux parmi les meilleurs, le grand patriote Archag Tchobanian, pour savoir à qui ils devaient s'adresser pour mener à bien cette œuvre malaisée. Un nom s'est imposé de suite à mon esprit : celui de mon ami Jacques de Morgan, l'explorateur intrépide, le voyageur érudit et passionné, le grand archéologue à jamais illustré par les fouilles de Suse et d'Égypte. Personne ne connaît mieux que lui, personne n'a davantage parcouru les vastes régions avoisinant l'Arménie et l'Arménie elle-même. Personne n'a étudié plus attentivement les origines mystérieuses et l'histoire de ces races groupées sur ces beaux territoires au sud du Caucase. Maintenant sa santé, très ébranlée par tant d'années de labeur opiniâtre, lui laisse, hélas! de douloureux loisirs. Quand, sur mon avis, mes amis arméniens allèrent lui proposer d'écrire l'histoire de leur nation, de condenser ses annales si belles, si ignorées, en un volume d'un intérêt puissant qui serait répandu à profusion pour les besoins de cette cause sainte, il accepta aussitôt malgré ses souffrances, malgré l'éloignement où le retenait la maladie. Il se mit incontinent au tra-

vail, heureux de pouvoir encore se rendre utile à la cause sublime des peuples opprimés. En deux années d'un ardent labeur, il a réalisé cette œuvre si importante, ce livre d'un si grand intérêt pour un immense public qui ne sait absolument rien de l'Arménie. On m'a fait l'honneur très grand de me demander pour ce travail quelques lignes d'introduction. Je dois peut-être cette fortune à mes travaux sur les Croisades et sur l'histoire byzantine, travaux au cours desquels j'ai eu si souvent à citer les hauts faits en Orient de l'illustre race arménienne. « C'est la première fois, m'écrit Jacques de Morgan, que je ne rédige pas moi-même la préface d'un de mes livres! » Je n'en ai pas moins accepté cette tâche flatteuse, tout en déclarant ma résolution bien arrêtée de n'écrire que quelques lignes non pour présenter à nouveau au public mon ami Morgan qu'il connaît déjà si bien, mais pour tenter d'attirer encore plus, si possible, l'attention de toutes les nations alliées sur le malheureux peuple d'Arménie et sur l'abominable et séculaire injustice dont il est la victime.

Je nourris l'espoir que beaucoup de Français, beaucoup d'alliés liront cet admirable exposé si clair, si intelligemment présenté de l'histoire d'Arménie, cette histoire de vaillance, d'énergie et de souffrance, durant des siècles, à l'ombre des deux Ararat, les géants de cette contrée. Pour moi, j'estime que de toutes les diverses périodes où les annales de ce peuple furent constamment belles et tragiques, il n'en est aucune offrant un plus vif intérêt que celle qui concerne la nation arménienne à l'époque des Croisades et l'action si considérable de ses valeureux souverains aux côtés des princes francs de Terre Sainte

pour le plus grand bien des intérêts chrétiens d'outre-mer. Je souhaite à ce beau livre le très grand succès qu'il mérite. Puisse-t-il contribuer, lors de la victoire finale maintenant si proche, à faire rendre à l'Arménie délivrée de l'intolérable oppression turque, la place légitime et définitive à laquelle elle a droit dans la future Société des Nations !

Septembre 1918.

Gustave SCHLUMBERGER.

AVANT-PROPOS

Je dois à mon ami, M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut, l'éminent byzantiniste, et au grand poète arménien, M. Archag Tchobanian, la pensée d'écrire une histoire de l'Arménie. J'hésitais devant une entreprise aussi hardie et, je le dois dire sans fausse honte, aussi ardue, car les sources sont fort nombreuses, souvent aussi malheureusement très confuses et fréquemment en langue arménienne seulement, ce qui me rendait certaines recherches complètement impossibles. Cependant, sur les instances de mes amis, je me suis mis à l'œuvre, m'efforçant d'écrire un livre qui, tout en restant dans les limites scientifiques les plus strictes, fût à la portée de tous les lecteurs, et surtout escomptant la bienveillance de ceux qui liront ces pages, car, pour bien des raisons, indépendantes de la volonté de son auteur, cet ouvrage ne peut être complet. D'une part, les circonstances ne m'ont pas permis de mettre à contribution toutes les sources que renferment les bibliothèques de la Russie, du Caucase et de Constantinople, et, d'autre part, bien des documents écrits dans des langues que je ne possède pas et non encore traduits n'étaient pas directement à ma portée. Quant aux matériaux archéologiques, ils sont pour ainsi dire inexistants, car dans l'Arménie russe, les fouilles commencées par moi-même en 1887-1888, et depuis interdites par l'Administration impériale, n'ont été qu'à peine reprises par une commission russe et, dans l'Arménie turque, par suite des difficultés sans nombre soulevées par le Gouvernement ottoman,

aucune recherche n'a été tentée en dehors de quelques fouilles de peu d'importance pratiquées à Van. Nous en sommes donc réduits, pour les temps les plus anciens, aux dires des auteurs classiques grecs et latins, sans contrôle archéologique.

Comme il en est de l'histoire de tous les peuples orientaux, principalement au Moyen Age, les annales de l'Arménie sont d'une complication extrême. Les événements qui s'enchevêtrent les uns dans les autres sont en relations intimes non seulement avec l'évolution des peuples asiatiques, mais aussi dépendent fréquemment de la politique des nations occidentales; en sorte qu'il est souvent besoin de parler de l'Histoire générale pour faire comprendre les causes et les effets des événements purement arméniens. Quant aux faits eux-mêmes, dans la plupart des cas, les documents qui en traitent sont fort dispersés, épars dans les histoires et les chroniques des nations étrangères. Il fallait les découvrir, les discuter, les comparer : tâche souvent malaisée, car, fréquemment, ils ne sont pas narrés de même façon par les divers annalistes.

En 1889 déjà, je m'étais intéressé à l'histoire de l'Arménie et j'avais abordé sommairement cet intéressant sujet dans un volume intitulé : *Mission scientifique au Caucase, Études archéologiques et historiques. Tome II. Recherches sur les origines des peuples du Caucase*. Mais, comme son titre l'indique, cette étude ne concernait pas spécialement les Arméniens, et l'histoire de cette nation n'y était envisagée que dans ses lignes principales, mon attention s'étant portée plus spécialement sur les questions relatives aux origines des peuples karthwéliens.

Quoi qu'il en soit, j'avais étudié très sérieusement l'Arménie, tant au point de vue de ses annales qu'à celui du caractère de son peuple, que je connaissais pour avoir vécu longtemps chez lui. C'est pour ces raisons que MM. G. Schlumberger et A. Tchobanian ont insisté pour me faire prendre la plume et que j'ai souscrit à leurs désirs.

D'ailleurs, dans les circonstances actuelles, écrire une histoire de l'Arménie n'est plus seulement faire œuvre scientifique, c'est remplir un devoir envers l'humanité, envers un peuple trop peu connu, que ses malheurs ont tiré de l'oubli et qui mérite de plus heureuses destinées.

Depuis bientôt trente ans qu'est paru mon livre sur le Caucase, la question des origines arméniennes a fait l'objet de nombreux travaux, car les esprits se sont tournés vers l'étude des débuts de l'homme avec une grande activité, et les Arméniens n'ont pas été omis dans ces recherches; cependant, quelques ouvrages se recommandent plus particulièrement par la méthode scientifique très sûre suivie par leurs auteurs, qui tous parviennent aux mêmes conclusions, bien que partant de points de vue différents. M. Meillet, dans sa *Grammaire comparée de l'Arménien classique* (1903), tire de l'analyse de la langue des arguments décisifs quant aux origines indo-européennes du peuple qui la parle; MM. Noël Dolens et A. Khatch, dans leur *Histoire des anciens Arméniens* (1907), et M. Kévork Aslan, dans ses *Études sur le Peuple arménien* (1909), reprennent avec une très grande force, et en les complétant, les arguments dont j'avais fait usage en 1889 et résolvent le problème dans ses grandes lignes.

Pendant que je passais définitivement en revue le manuscrit de cette *Histoire du peuple arménien*, paraissait (1917) à Rome un ouvrage important de J. Sandalgian, *Histoire documentaire de l'Arménie des temps du paganisme*, livre dont les conclusions sont opposées à celles de Meillet, N. Dolens, A. Khatch et K. Aslan. Il est regrettable que l'auteur de ce volumineux travail se soit laissé entraîner par des analogies étymologiques illusoires, car elles lui ont fait suivre une voie dans laquelle la critique scientifique ne peut pas s'engager.

Les sources de l'histoire arménienne sont très nombreuses et se divisent naturellement en plusieurs classes, suivant les périodes envisagées.

Les annales des pays de l'Ararat remontent très haut dans l'antiquité; les premiers événements qui se sont passés dans ces régions sont relatés dans les inscriptions ninivites et dans celles de l'Ourartou (Van), mais les documents sont de beaucoup antérieurs à l'époque de l'arrivée des Arméniens sur le plateau d'Erzeroum. Parler des populations qui ont été conquises puis absorbées par l'élément nouveau venu serait reprendre l'histoire de l'Asie Antérieure depuis le quinzième ou le dixième siècle avant notre ère et, par suite, sortir du cadre que je me

suis tracé. Le lecteur trouvera dans l'*Histoire ancienne des Peuples de l'Orient,* de G. Maspero et dans mes *Premières Civilisations,* toutes les indications qu'il peut souhaiter sur ces questions; je ne les traiterai donc que d'une manière accessoire.

En ce qui regarde les Arméniens, nous possédons, pour les temps très anciens, les *textes achéménides de Béhistoun,* publiés et traduits par J. Oppert, Hérodote, les récits de Xénophon et les traditions qui nous ont été transmises par Pline, Strabon et Ptolémée, chez les Occidentaux, par Moïse de Khorène et quelques passages d'autres auteurs, chez les Orientaux.

Notre documentation devient plus étendue quand nous entrons dans l'ère alexandrine, car nous disposons alors des écrivains grecs et latins qui, principalement à l'époque des Séleucides, rendent compte des guerres entreprises par le Sénat de la Ville éternelle contre les princes de Syrie, du Pont et de l'Arménie : Arrien, Diodore de Sicile, Strabon, Appien, Justin, Josephe, Pline, Plutarque, Tacite, Spartien, Suétone, Dion Cassius, Eutrope, Florus, Velleius Paterculus, doivent être mis à contribution tant pour la connaissance des faits de l'époque séleucide que pour celle des événements relatifs à la période parthe, afin de contrôler et de compléter les dires d'Agathange, de Moïse de Khorène, de Bardesane, de Faustus de Byzance, Zénob de Glak et des autres Orientaux, dont malheureusement les assertions sur les faits dont ils n'ont pas été les témoins sont bien souvent sujettes à caution.

Dans la période impériale romaine, alors que les légions étaient perpétuellement en lutte contre les Perses arsacides et guerroyaient dans l'Arménie, il a été frappé par les divers empereurs des monnaies rappelant les principaux événements politiques ou militaires de l'Orient. Ces médailles sont parfois d'un grand secours parce qu'elles fixent les dates d'une manière certaine.

Nous ne possédons malheureusement plus aucun des nombreux ouvrages historiques qui furent écrits en langue pehlvie sous les rois sassanides. Pour ces temps, nos principales sources sont arméniennes, syriennes, latines et grecques. Moïse de Khorène, Evagre, Jean Mamigonien, Agathange, Sozomène, Michel le Syrien, Faustus, Eu-

SÈBE, ZÉNOB DE GLAK, ÉLISÉE VARTABED, SÉBÉOS, LAZARE DE PHARBE, AMMIEN MARCELLIN, sont les auteurs les plus importants qu'on puisse consulter.

Pour les temps de la dynastie des Bagratides viennent MATHIEU D'ÉDESSE, le katholikos JEAN VI, AÇOGHIK, TH. ARTZROUNI, SAMUEL D'ANI, ARISTAKÈS DE LASTIVERTE, les historiens arabes MAKRISI et IBN-AL-ATHYR, entre autres, et les chroniqueurs grecs CÉDRÉNUS, ZONARAS, GLYCAS, etc.

Pour écrire l'histoire de l'Arméno-Cilicie (Nouvelle Arménie), j'ai principalement fait usage des *Historiens des Croisades, documents arméniens,* par E. DULAURIER, et de *Sissouan,* par L. ALISHAN.

Enfin, pour la période moderne, j'ai consulté les volumes et les nombreuses brochures publiées en ces dernières années : A. J. TOYNBEE, *The Murder of a Nation;* A. TCHOBANIAN, *Chants populaires arméniens* (*Introduction*), *Le Peuple arménien, l'Arménie sous le joug turc ; Les publications du Comité arménien d'Angleterre, de New-York ;* E. DOUMERGUE, *L'Arménie, les Massacres et la Question d'Orient ;* K. J. BASMADJIAN, *Histoire moderne des Arméniens ;* Viscount BRYCE, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire, 1915-1916 ;* Marcel LÉART, *La Question arménienne à la lumière des documents,* etc.

A ces ouvrages spéciaux il convient d'ajouter des écrits plus généraux, tels : H. F. B. LYNCH, *Armenia ;* MICHAËL CHAMICH, *History of Armenia;* Fr. TOURNEBISE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie ;* Vte BRYCE, *Transcaucasia and Ararat ;* Noel and Harold BUXTON, *Travels and Politics in Armenia ;* Reinhold RÖHRICHT, *Geschichte des Königreichs Jerusalem ;* SAINT-MARTIN, *Mémoires sur l'Arménie ;* Noël DOLENS et A. KHATCH, *Histoire des Anciens Arméniens, Genève, 1907 ;* KÉVORK ASLAN, *Études historiques sur le peuple arménien, Paris, 1909 ;* ID., *L'Arménie et les Arméniens, Constantinople, 1914.*

En ce qui regarde la chronologie, je m'en suis rapporté au travail très étudié de M. K. J. BASMADJIAN, *Chronologie de l'Histoire de l'Arménie,* et, dans mon exposé des questions religieuses, en outre des ouvrages que je viens de citer, j'ai mis largement à contribution l'article de M. R. JANIN dans les échos d'Orient : *Les Arméniens,* et *L'Église arménienne* de Mgr M. ORMANIAN.

Enfin les écrits et les précieux conseils de M. A. Tcho-

banian m'ont servi de base pour entretenir le lecteur de la littérature et de la poésie.

En outre de ces principales sources, j'ai consulté également un grand nombre de documents disséminés dans les revues et les journaux.

Ma connaissance du pays et des mœurs des Orientaux m'a également été fort utile dans la rédaction de ce travail, parce que souvent elle m'a permis de comprendre les causes et les effets des événements. Écrivant une histoire, j'ai dû forcément entrer dans mille détails; mais pour chacune des périodes importantes je me suis attaché à montrer les lignes principales de l'évolution de la nation arménienne et ses relations avec la politique générale dans les divers temps, car, dès les époques les plus anciennes, l'Arménie, par sa position géographique, a été appelée à jouer un très grand rôle dans les vues des grands États sur l'Asie Antérieure.

Le lecteur sera peut-être arrêté parfois devant des noms propres qui froisseront ses yeux et ses oreilles. Il m'était impossible d'en éviter l'emploi, car, il ne faut pas l'oublier, nous n'avons, pour toutes les époques, affaire qu'à des noms géographiques et à des noms d'hommes appartenant à des langues orientales, l'arménien, l'arabe, le perse et le persan, le turc, le kurde et le géorgien. Ces noms, à consonances étranges pour des oreilles européennes, deviennent beaucoup plus simples quand on en connaît la signification : Vagharschapat, par exemple, se traduit par « construit par : Valarsace »; Sarkis, par « Serge »; Karapet, par « précurseur ». Alajheuz veut dire l' « œil bleu »; Arpa-tchaï, « la rivière de l'orge »; Gheuk-tchaï, « le fleuve bleu »; Vramchapouh est la prononciation arménienne du double nom perse (sassanide) Varahran-Chapour (Sapor), et ainsi de suite. Parfois aussi les noms propres prennent les formes les plus variées; ainsi Georges I, roi d'Ibérie (Géorgie), prend, suivant les auteurs et les pays, les noms de Gorigè, Korkè, Kéorkè, Kéorki, Giorgi, Koriké, Kourken. Il ne faut donc pas s'effrayer des consonances que j'ai dû conserver par respect pour le caractère linguistique des noms propres. Je ne pouvais d'ailleurs me dispenser d'en faire usage.

La géographie de l'Asie Antérieure n'est en général connue que dans ses grandes lignes et, là encore, le lec-

teur trouvera des obstacles qu'il m'était impossible de lui éviter, mais la difficulté n'est pas que pour lui seul; car moi-même j'ai dû souvent faire des recherches au sujet de noms propres qui se présentent sous des formes multiples. Erzeroum des Turcs, ou Qaliqala, est la Théodosiopolis des Byzantins; les Arméniens la nomment Karin. Le royaume d'Albanie est l'Aghouanie, Aghouanq des Arméniens; l'Azerbaïdjan des Turcs et des Persans est l'Atrpatakan pour les Arméniens, l'Atropatène pour les Grecs, et je fais grâce des noms achéménides et pehlvis. Mais, afin de guider le lecteur, j'ai le plus souvent indiqué en note le nom qu'on rencontre le plus communément sur les cartes d'usage courant, n'hésitant pas à me redire de temps à autre, afin d'éviter des recherches dans les pages précédentes de ce volume; enfin j'ai accompagné mon texte d'un grand nombre de cartes dressées par moi-même avec le plus grand soin, et ne renfermant que les indications nécessaires pour chacune des périodes.

Bien que supposant connue du lecteur l'histoire des grands peuples asiatiques, j'ai cependant rappelé les principaux événements de leurs annales, ainsi que les dates, chaque fois que je l'ai jugé utile pour l'intelligence du récit. Personne n'est tenu de savoir la succession des khalifes ou des rois sassanides de la Perse, pas plus d'ailleurs que la suite des empereurs byzantins; quant aux concordances historiques, elles sont plus ignorées encore, et certes, on ne peut tenir rigueur au public d'ignorer ces choses. J'avoue d'ailleurs très franchement que si je lisais l'histoire de la Chine, je serais reconnaissant à son auteur de m'éclairer sur mille points de géographie, de linguistique et de chronologie.

Afin de rendre plus vivant le récit de faits auxquels bien peu de lecteurs européens sont accoutumés, j'ai fait figurer dans le texte tous les documents d'intérêt que je me suis trouvé à même de me procurer. Médailles, sceaux, autographes, signatures des princes, écussons, objets archéologiques, ruines des châteaux, des villes, monuments les plus remarquables, etc. J'y ai joint des plans et des croquis topographiques, le tout tiré des sources les plus diverses, et j'ai pris soin de dessiner moi-même toutes ces illustrations, de dresser les cartes qui ont servi de modèle au spécialiste. Dans mes publications scienti-

fiques j'ai toujours évité le plus possible de m'en rapporter pour les illustrations à des dessinateurs de métier, parce que ces artistes, malgré leur habileté, ne peuvent atteindre la précision documentaire absolue et rendre, par leurs œuvres, l'exacte pensée de l'auteur. Certes, mes illustrations sont loin d'atteindre la perfection artistique des dessins dus à la plume d'un spécialiste, mais le lecteur m'en excusera, je l'espère, en songeant que je lui mets sous ses yeux des documents vraiment scientifiques.

A la fin du volume, on trouvera en appendice les tables chronologiques.

Je me suis donc efforcé de rendre, le plus qu'il était possible, la lecture de ce livre facile; j'espère, en livrant mon manuscrit à l'imprimerie, que ce volume fera connaître à bien des personnes les origines et la glorieuse histoire d'un peuple dont on n'a guère entendu parler en France qu'en raison du martyre dont il a été victime de la part de ses maîtres turcs. On verra dans ces pages que cette nation ne méritait pas le sort affreux qui jusqu'à ce jour lui a été réservé par le destin cruel.



LES DEUX ARARAT, VUE PRISE DE LA VALLÉE DE L'ARAXE

CHAPITRE I

Aspect de l'Arménie. — Géographie. — Généralités.

L'Ararat.

C'est aux pays de l'Ararat, dans cette mystérieuse terre où les plus anciennes traditions placent le mirage de nos origines, que, depuis vingt-cinq siècles environ, les Arméniens ont fixé leur demeure. C'est dans ce massif, dans ce chaos de grandes montagnes, que ce peuple s'est attaché au sol, est devenu nation; mais cette terre était déjà sacrée, illustre pour les peuples de l'antiquité, car, dans leur piété, c'est là qu'ils avaient placé le théâtre de la renaissance humaine, au sortir du plus effroyable des cataclysmes dont le souvenir imprécis se soit transmis dans l'esprit des hommes, de génération en génération.

Dans l'imagination des anciens, l'Ararat passa pour un prodige, pour l'œuvre d'une puissance surnaturelle, et le colosse devint sacré, habité par les génies « fils du dragon » (1). On réunit à sa cime neigeuse les vagues souvenirs des âges oubliés, les faits embellis par la tradition, et l'Ararat, façonné par des mains divines, fut mis en opposition avec cette tour, fabuleuse elle aussi, que les mortels avaient été impuissants à bâtir jusqu'au ciel. C'est que de la majesté du volcan se dégage une telle impression de force et de grandeur, une si magistrale poésie, que les âmes simples ont été de tout temps frappées de stupeur et d'admiration devant cette merveille de la nature, quand, au milieu de l'obscurité de la nuit, le sommet du colosse apparaît dans toute sa gloire lumineuse. A cet instant,

(1) Vichapazunk.

l'Ararat, messager de la puissance céleste, annonce aux hommes que le dieu de Zoroastre s'apprête à lever sur le vieux monde son disque d'or. Le Masis [1] est la montagne merveilleuse de l'Asie Antérieure, qui domine, écrase tout ce qui l'entoure, et semble avoir été forgée par Vulcain, pour jeter le trouble dans l'âme de celui qui la contemple.

A l'heure où, vers l'orient, le ciel s'embrase des feux précurseurs de l'aube, alors que l'Arménie tout entière sommeille encore, plongée dans les ténèbres, une tache de sang apparaît dans la nue, brillante comme l'acier sur l'enclume du forgeron. Lentement cette tache s'étend, s'allonge et prend la forme du fer acéré d'une flèche géante, dont la pointe menace le ciel. C'est la cime neigeuse du Grand Ararat, qu'empourprent les premiers rayons du soleil, alors que l'astre lui-même, encore caché pour les mortels, annonce sa venue par les clartés qu'il répand dans la nue, au delà des montagnes noires [2]. Seul le sommet du colosse est éclairé par les feux de l'aurore : il semble entrer en fusion et s'écouler lentement pendant que le char de Phébus s'élève sur l'horizon.

Sur la gauche du géant, surgit une autre pointe, plus basse, aussi aiguë, elle-même ensanglantée : c'est le Petit Ararat que touchent les premières lueurs du jour ; et cette vision, cette évocation des temps où les deux cratères vomissaient la flamme et la lave [3], s'évanouit en quelques instants. Alors, vers le couchant, se montre bientôt la cime d'un autre volcan éteint,

L'Alagheuz.

frère des deux Ararat, l'Alagheuz [4] dont les neiges éternelles apparaissent roses dans le ciel déjà bleu à cette heure, se détachent sur le sombre chaos des montagnes de l'Arménie occidentale. Peu à peu, des centaines de cimes sortent de l'obscurité ; elles annoncent dans toutes les vallées la venue du jour, tandis que l'ombre et la buée matinale enveloppent encore toute la plaine de l'Araxe, Erivan, la vieille ville fondée par le roi Ervand, Etchmiadzin, la cité sainte des Arméniens. On entend au loin les cloches des églises sonnant

(1) Nom que donnent les Arméniens à l'Ararat, Arghi-dagh des Turcs, Kouh-i-Nouh des Persans (la montagne de l'arche de Noé).

(2) Le Qara-dagh et le Qara-bagh.

(3) En turc : Ala-gheuz (l'œil azuré) ; en arménien : Aragadz.

(4) C'est à la fin de la période tertiaire que le plateau de l'Iran et celui d'Erzeroum ont émergé, que les volcans (Ararat, Alagheuz, Lelwar, etc..., Savalan, Sahend, Démavend, etc...) sont sortis de terre. Dans les derniers temps de cette époque géologique (Plaisancien), l'Azerbaïdjan et les pays voisins, non encore soulevés, jouissaient d'un climat analogue à celui des zones tropicales actuelles, nourrissaient l'éléphant, le rhinocéros et tous les animaux des terres chaudes et humides (Faune fossile de Maragha). C'est à la fin de la période pliocène que les reliefs s'établirent et, durant l'époque quaternaire, l'Iran, l'Arménie et le Caucase se couvrirent de neiges. Quant à l'activité des volcans, elle se poursuivit longtemps encore après leurs premières éruptions et dura peut-être jusqu'aux temps où l'homme vint peupler ces pays abandonnés par les neiges (Cf. J. de Morgan, *Les Premières Civilisations*, p. 57 sq., 91 sq., 164 sq.).

l'angélus, les bêlements des troupeaux au sortir des villages, les chants des bergers, les aboiements des chiens : l'Arménie s'éveille pour retourner dans ses fertiles campagnes aux travaux de chaque jour.

Mais voilà que le soleil sourit de sa face joyeuse aux travailleurs levés avant l'aube, chasse les voiles du brouillard, bleuit les fumées légères qui planent au-dessus des villages et répand ses effluves de chaleur. Des femmes vêtues de bleu ou de rouge, une amphore posée sur la tête ou sur l'épaule, sortent en babillant de leur demeure de terre jaune, alors que les hommes, coiffés d'un lourd bonnet de peau de mouton, suivant la mode des Tartares, vont et viennent, mènent les chevaux à l'abreuvoir, conduisent les bœufs au labour. Ils chantent, insouciants du réveil de la nature, disent des refrains d'amour ou de vieilles légendes conservées par les trouvères, et n'accordent même pas un regard à ce géant qui majestueusement se dresse au delà de la plaine, objet d'admiration pour le voyageur, mais que le campagnard a toujours vu depuis le jour de sa naissance, qu'il ne remarque plus.

L'Ararat (1), dont la cime se dresse dans la nue en un immense cône régulier, domine de plus de 4.000 mètres (2) les eaux de l'Araxe. Ses flancs arides, brûlés, sillonnés de coulées de laves, s'abaissent en pentes rapides couvertes de scories croulantes et de débris de bombes volcaniques. Aucun contrefort, aucune montagne accessoire, venant masquer la base du géant, ne nuit à sa grandeur. Il se dresse isolé, semblant avoir surgi d'un seul coup des entrailles de la terre, par l'effort d'une volonté toute-puissante. Près de lui se tient le Petit Ararat qui, en dépit de sa grande taille (3), produit l'effet que ferait un enfant arrêté près de son père, attentif à ses ordres. Vingt kilomètres environ, comptés à vol d'oiseau, séparent le sommet du Grand Ararat du lit de l'Araxe ; aussi la montagne semble-t-elle écraser de tout son poids la vallée d'Erivan ; spectacle unique, sinon dans l'univers, du moins dans l'Ancien Monde ; car le Mont-Blanc (4), le Kazbek (5), le Démavend (6), l'Everest (7) et presque tous les plus hauts sommets de nos régions s'élevant sur des bases colossales, environnés de pics importants, perdent ainsi pour les yeux du spectateur beaucoup de leur majesté. Seul l'Elbourz (8), vu des steppes de la Russie, se montre dans toute sa magnificence, bien que reposant sur un énorme piédestal.

Au sud de l'Arménie, dans la chaîne kurde, bordière de l'Iran, s'élèvent de nombreux sommets dont l'altitude varie

(1) Alt. 5.160 mètres.
(2) Exactement 4.310 mètres.
(3) Alt. 4.030 mètres.
(4) Alt. 4.810 mètres.
(5) Alt. 5.043 mètres.
(6) Alt. 6.080 mètres.
(7) Alt. 8.840 mètres.
(8) Alt. 5.647 mètres.

entre 4.000 et 5.000 mètres, mais tous ces pics sont encadrés de montagnes très élevées; aussi disparaissent-ils dans l'ensemble de cette gigantesque muraille, et n'ont-ils point attiré les regards des populations primitives : le Zagros [1] qui domine Bagdad, le Zerd è Kouh [2] dont les neiges se voient de toute la Susiane, n'ont pas joué, dans les imaginations, le rôle qui leur était dû. Seul, dans les pays des anciennes civilisations, le Démavend, la « montagne des génies », peut entrer en comparaison avec l'Ararat, quant à l'impression qu'il produit sur le voyageur. Mais bien que ce pic dépasse de 1.000 mètres environ la hauteur du volcan de l'Arménie, son aspect frappe moins fortement les esprits, parce qu'il se dresse au milieu de l'Elbourz, chaîne plus élevée que celle des Alpes. L'Ararat lui-même vu du sud, de Khoï ou de Bayazid, ne cause pas ce sentiment de grandeur qu'on éprouve en le contemplant d'Erivan ou de Vagharchapat [3].

L'Ararat s'élève au centre de la Grande Arménie; il domine à l'est la région du lac d'Ourmiah [4], l'Atropatène des anciens [5], au sud, celle du lac de Van [6], l'Ourartou [7], à l'ouest et au sud-ouest les pays des sources du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxe, fleuves dont les noms sont liés à celui du berceau de l'humanité. Le Masis règne sur ces contrées célèbres, comme le Kazbek domine les deux versants de la grande muraille caucasienne, comme le Démavend étend sa vue sur la mer Caspienne et le domaine des Iraniens, comme les grandes cimes de l'Himalaya se dressent en souveraines entre les plateaux glacés du Tibet et les plaines luxuriantes de l'Inde.

Dans tous les pays, l'aspect des montagnes géantes a toujours éveillé dans l'âme des peuples des sentiments mystiques, et de même que le Fousi-Ama est sacré pour les Japonais, de même que le mont Olympe est devenu le séjour des divinités helléniques, de nos jours encore, l'Ararat est un objet de vénération pour les chrétiens comme pour les musulmans. Ce volcan fut sans doute un dieu pour les peuples qui vivaient abrités par son ombre, avant la venue de l'Arménien Haïk dans ces parages [8].

(1) Delahô Kouh au Kurdistan méridional.

(2) Au pays des Bakthyaris.

(3) Etchmiadzin, ville fondée, bâtie par le roi Valarsace (Vagharchak).

(4) Alt. 1.220 mètres.

(5) L'Azerbaïdjan.

(6) Alt. 1.650 mètres.

(7) L'Ararat de la Bible est le même nom qu'Ourartsa en assyrien.

(8) Près des gisements naturels de verre volcanique qui se trouvent à la base de l'Alagheuz, j'ai rencontré des stations d'obsidienne taillée que l'on doit attribuer à l'industrie néolithique. Quelques instruments semblent cependant appartenir à la fin de la période quaternaire (Magdalénien); ce sont là les traces les plus anciennes de l'homme dans cette région qui, couverte de neiges aux temps glaciaires, de même que le plateau iranien tout entier, celui de l'Arménie, et la Transcaucasie, n'était certainement pas habitée.

Comme toujours il en advient pour le patrimoine des peuples qui depuis de longs siècles sont privés de leur indépendance politique, l'Arménie ne possède pas aujourd'hui de frontières précises, aussi bien dans ses districts soumis à l'autorité du Tsar, qu'en territoire persan ou osmanli. Tiflis, l'ancienne capitale des rois du Karthli ([1]), renferme, de nos jours, de nombreuses familles arméniennes, de même Bakou, Batoum, Trébizonde, etc. Dans l'antiquité, comme au Moyen Age, aux diverses époques de l'indépendance arménienne les frontières de la Grande et de la Petite Arménie furent on ne peut plus variables; cependant, en ce qui regarde les régions transcaucasiennes, on doit considérer les montagnes situées au sud de la Kourah comme faisant partie du domaine des Arméniens et conserver à la vallée du Cyrus ([2]) sa nationalité géorgienne.

Quelques années seulement se sont écoulées depuis le temps où, se rendant de Tiflis ([3]) à Erivan ([4]), le voyageur traversait, dans sa partie la plus élevée et la plus pittoresque, le massif du Petit Caucase. Après avoir quitté la capitale du Karthli, il suivait d'abord, en le descendant sur sa rive droite, le cours du Cyrus; puis, quittant le fleuve géorgien au confluent de l'Akstafa-tchaï, il remontait la vallée de ce torrent jusqu'au village de Délidjan, pénétrant ainsi dans les districts septentrionaux de l'Arménie. Là, au col situé près de ce dernier village, il abandonnait le bassin de la Kourah pour entrer dans celui de l'Araxe, et, longeant le rivage du grand lac transcaucasien ([5]), il atteignait Yélénovka, petit village russe où commence la descente vers Erivan, par la vallée du Zenghi-tchaï ([6]), rivière qui déverse dans l'Araxe le trop-plein du lac.

Ce voyage, d'Akstafa vers Erivan qui, jadis, se faisait en voiture, se déroulait suivant l'un des trajets les plus charmants qu'il soit donné d'effectuer dans les montagnes si pittoresques du Petit Caucase. La route, aujourd'hui bien délaissée, serpente au milieu d'une nature sauvage dont les aspects varient à l'infini. Tantôt elle gravit des pentes ombragées de forêts, tantôt elle se glisse parmi les rochers dénudés, rampe au pied de falaises basaltiques, de coulées de laves multicolores, de scories boursouflées ou de bancs d'obsidienne noire, veinée de rouge, et le verre de volcan étincelle aux rayons du soleil. Ailleurs elle s'enfonce dans des gorges profondes, d'aspect sévère, égayées seulement par les eaux bouillonnantes d'innombrables torrents et, çà et là, collé comme un nid d'aigle au flanc de la montagne, paraît un village aux maisons d'argile, aux terrasses de terre battue, habité par d'hospitaliers culti-

(1) Nom indigène de la Géorgie.
(2) Nom antique de la R. Kourah.
(3) Alt. 450 mètres.
(4) Alt. 850 mètres.
(5) Gheuk-tchaï des Turcs, Goktcha des Russes, Sévan des Arméniens. Alt. 1.930 mètres.
(6) R. Zangui des Arméniens.

vateurs, pour la plupart des Arméniens. En dehors de cette route, de cette « chaussée », comme on dit en Russie, les communications entre villages ne se font que par des sentiers muletiers, tout comme aux temps du Moyen Age et de la haute antiquité.

Le Gheuk-tchaï ou Sévanga. Le lac Sévanga (1), l'un des plus vastes et des plus beaux de l'Ancien Monde, dont les eaux douces, azurées, sont toujours limpides, s'étend sur une longueur de 70 kilomètres environ, alors que sa plus grande largeur est de 30.000 pas. Un cirque de montagnes verdoyantes l'entoure, le domine de plus de 1.000 mètres sur tout son pourtour, l'alimente par mille ruisseaux, arrosant de nombreux villages bâtis sur ses bords, et les habitants riverains du Sévanga vivent de leurs cultures et quelque peu de la pêche, car le Gheuk-tchaï est très profond et fort poissonneux : ses belles truites sont réputées.

Au cours de la saison d'été, les pays du Sévanga sont d'une délicieuse fraîcheur, la nature s'y montre généreuse et riante ; mais, dès que sévissent les froidures, dès que les feuilles des arbres sont emportées par le vent du nord, ces campagnes, situées à 2.000 mètres au-dessus du niveau des mers, se couvrent d'un épais linceul de neige, la glace immobilise les eaux de cette mer d'eau douce, et le paysan ne s'aventure plus en dehors de son village, les troupeaux se retirent sous terre, et autour de chacune des maisons se dressent, sous la neige, les tas de bois, d'argols, de paille, nécessaires pour passer les temps des frimas. C'est la mort pendant quatre ou cinq mois de l'année. Tout disparaît sous le grand voile blanc, et l'on ne distingue plus l'emplacement du village que par des fumées légères qui semblent sortir des entrailles glacées de la terre.

Alors que le trajet de Tiflis à Erivan se faisait encore par la route, quand la chance voulait que le voyageur, arrivant de Tchoubouqlou et d'Yélénovka, atteignît le village d'Akhta quelques instants avant le lever de l'aurore, le spectacle grandiose de l'embrasement de l'Ararat s'offrait à ses regards étonnés, et laissait dans son âme l'ineffaçable souvenir du plus merveilleux spectacle auquel il soit donné d'assister. Mais cette route admirable est aujourd'hui délaissée, depuis qu'un prosaïque chemin de fer relie la capitale de la Géorgie au chef-lieu de l'Azerbaïdjan, en passant par Alexandropol et Erivan. Le progrès a traversé ces montagnes enchanteresses, et le voyageur ne voit plus le Sévanga, n'assiste plus au lever du soleil sur le mont Ararat, de même qu'il ne contemple plus les gorges effrayantes du Dariall (2) et les glaciers du Kazbek,

(1) Lac de Sévan, plus anciennement nommé lac de Gégham.

(2) La porte des Alains de l'antiquité.

roi du Caucase, depuis que la « Grouzinské-daroga » n'est plus la grande voie des communications entre les steppes du nord et la Transcaucasie.

Le Gouvernement impérial a tracé quelques routes dans les montagnes arméniennes ; mais ces voies ont presque toutes été construites dans un but politique ou stratégique, et l'ensemble du pays en est encore réduit aux communications d'antan. Quelque regrettable que soit cet état au point de vue commercial, il est cependant fort avantageux en ce qui regarde la conservation des traditions, des usages, des sentiments et de la langue des ancêtres, chez les populations qui vivent dans ces districts, et c'est grâce à cet isolement que l'esprit national a pu se conserver intact dans les communautés arméniennes. Perdus dans leurs profondes vallées, au milieu de leurs forêts, entourés de sommets souvent infranchissables, ces montagnards vivent heureux, riches des biens de la nature, et ne quittent que bien rarement le toit où ils sont nés, à moins que ce ne soit pour se rendre en pèlerinage à Etchmiadzin. Cette existence retirée, cette vie en dehors du monde, est le sort de tous les paysans de l'Orient ; aussi, chez ces gens, rencontre-t-on le sentiment de la famille infiniment plus développé qu'il n'est dans nos campagnes où les influences extérieures l'atrophient chaque jour de plus en plus.

L'Araxe, qui reçoit les eaux du versant méridional du Petit Caucase et baigne le pied de l'Ararat, est le grand fleuve du nord de l'Arménie. Il prend naissance dans les montagnes qui, à 15 kilomètres tout au plus d'Erzeroum [1], dominent à l'est cette ville. Ses eaux descendent de Palandeuken-dagh [2] et de Karghabazar-dagh [3], sommets qui font partie de la ligne de partage des eaux entre le versant du Golfe Persique et celui de la mer Caspienne, car c'est près d'Erzeroum que l'Euphrate occidental sort lui-même du sol. L'Araxe.

Vers le début de son cours, l'Araxe est rejoint par un affluent plus important que la rivière principale, le Pasin-sou, qui descend d'un plateau fertile, mais froid et dénudé, rendu dernièrement célèbre par les victoires des armées du Tsar sur les Osmanlis.

En sortant de ces tristes solitudes, l'Araxe, frayant son chemin dans un dédale de montagnes pour la plupart boisées, s'écoule vers l'est en un torrent impétueux, dont les eaux toujours boueuses traversent des gorges profondes, tombent en cascades et descendent ainsi de plus de 1.500 mètres avant d'atteindre la plaine d'Erivan. Là, dans un vaste élargissement de sa vallée, le fleuve reçoit de nombreux affluents venus des

(1) Théodosiopolis des Grecs et des Romains, Garin des Arméniens.

(2) Alt. 3.150 mètres.

(3) Alt. 2.530 mètres.

montagnes du nord; entre autres l'Arpa-tchaï ([1]), rivière d'Ani, la Silav, le Karpi-tchaï ou Abaran-sou, qui arrose Etchmiadzin, le Zenghi-tchaï, cours d'eau d'Erivan et du lac Sévanga, et les neiges de l'Ararat, de l'Alagheuz ainsi que de tous les grands sommets du Caucase arménien donnent naissance à des milliers de sources et de ruisseaux qui entretiennent la fraîcheur dans les vallées et les vallons, au cours des grandes chaleurs de l'été, assurent l'arrosage des vergers et des champs, et ne rejoignent l'Araxe qu'à l'époque des grandes pluies du printemps.

Jadis, toutes les montagnes du nord de l'Arménie étaient couvertes de forêts, aussi bien au nord qu'au sud de l'Araxe; mais aujourd'hui l'on ne voit plus, dans ces parages, que de maigres broussailles, ravagées chaque année par les bergers qui, dès le printemps venu, abattent les jeunes pousses afin d'en nourrir leurs troupeaux. Quant aux vallées, toutes sont d'une extrême fertilité, grâce à l'abondance des eaux et aux ardeurs du soleil sous cette latitude ([2]). Dans les vallons, la végétation est, le plus souvent, en avance sur celle des environs immédiats d'Erivan, parce que, moins bien garantie contre la bise, cette large plaine subit des hivers très rigoureux. La vigne et les arbres fruitiers y croissent cependant en abondance, et l'on récolte encore, dans les vignobles du Masis, de ces excellents vins dont le patriarche Noé avait abusé, dit-on.

La plaine d'Erivan.

De tout temps, la moyenne vallée de l'Araxe a joué un rôle considérable dans la vie nationale des Arméniens. C'est au pied de l'Ararat, non loin de la rive gauche de l'Araxe, que se trouve le siège suprême de l'Église arménienne à Etchmiadzin; c'est dans le voisinage que s'élevaient les capitales antiques, Armavir et Artaxata, qu'au Moyen Age fut Ani, résidence des derniers souverains de la Grande Arménie, que les Persans fortifièrent Erivan, ville chargée de la garde des possessions du Chahânchah situées au nord de l'Araxe, qui devint russe en 1828, et dont aujourd'hui la population est presque entièrement composée d'Arméniens.

L'historien Lazare de Pharbe ([3]) nous a laissé une description charmante de la province d'Erivan au cinquième siècle de notre ère et de la vie que menaient les seigneurs arméniens à cette époque :

... *La magnifique, célèbre et illustre province d'Ararat produit toute espèce de plantes; province fertile et féconde, très abondante en choses utiles, et pourvue des ressources*

(1) La rivière de l'Orge.

(2) Lat. N. 40° (Tarente, Sardaigne, Valence, Lisbonne).

(3) Trad. voir Langlois, *Hist. Arm.*, t. II, p. 263.

nécessaires à l'homme pour une vie de bonheur et de félicité. Ses plaines sont immenses et regorgent de gibier; les montagnes d'alentour, agréablement situées et riches en pâturages, sont peuplées d'animaux au pied fourchu et ruminants et de beaucoup d'autres espèces. Du sommet de ses montagnes les eaux s'écoulent en arrosant des champs qui n'ont pas besoin d'être fertilisés et procurent à la métropole, remplie d'une multitude immense de gens de l'un et de l'autre sexe et de familles, l'abondance du pain et du vin, des légumes délicieux et d'un goût sucré, enfin diverses graines oléagineuses. A ceux qui, pour la première fois, tournent les regards vers la pente des montagnes ou sur les collines unies, les couleurs des fleurs se montrent à l'œil comme une étoffe brodée, germes fertiles qui fécondent les pâturages, d'une saveur agréable, produisant de l'herbe en abondance, (servant) à nourrir d'innombrables troupeaux d'ânes domestiques et d'indomptables bêtes fauves. Le vif parfum des fleurs embaumées offre la santé aux habiles archers, aux amateurs de chasse et aux bergers qui vivent sous la voûte du ciel; il donne la force à l'esprit et le renouvelle.

... Ces champs montrent non seulement à l'intérieur qu'ils possèdent les avantages nécessaires à l'homme, mais aussi ils révèlent aux chercheurs zélés des trésors qu'ils renferment dans le sein de la terre, afin d'en tirer leur profit et les jouissances de ce monde, et pour la magnificence des rois et pour l'accroissement des revenus du fisc, l'or, le cuivre, le fer, les pierres précieuses qui, en des mains habiles, deviennent de magnifiques ornements pour les rois, des bijoux qui resplendissent sur les tiares, des couronnes et des vêtements brodés d'or.

... Les cours des fleuves procurent de l'agrément par plusieurs espèces de poissons, grands et petits, de goûts variés et de formes différentes... La terre nourrit aussi une foule d'oiseaux pour l'agrément et le divertissement des nobles qui se livrent au plaisir de la chasse : les compagnies de perdrix et de francolins roucoulant, mélodieux, qui aiment les lieux escarpés, se cachent dans les rochers et nichent dans les trous; et encore les familles d'oiseaux sauvages, gras et délicieux, qui hantent les localités plantées de roseaux et se cachent dans les bosquets et les buissons, et enfin les grands et gros oiseaux aquatiques qui aiment les graines et les herbes d'eau, et beaucoup d'autres bandes innombrables de volatiles terrestres et aquatiques. Ici les satrapes, avec leurs nobles fils, se livrent à la chasse avec des pièges et des filets trompeurs; ou bien les uns courent après les onagres et les daims, en discourant sur ce qui regarde l'adresse et les archers; les autres, en galopant, poursuivent des troupeaux de cerfs et de buffles et se mon-

trent habiles à tirer l'arc ; d'autres, avec des poignards, à la façon des gladiateurs, lancent, dans les pentes ardues, des troupes énormes de sangliers et les tuent. Quelques-uns des fils des satrapes, avec leurs gouverneurs et leurs familiers, chassent à l'épervier diverses espèces d'oiseaux, afin d'augmenter, au retour, la joie du festin ; et ainsi chacun chargé de sa chasse retourne joyeux. Les enfants des pêcheurs, prenant du poisson et nageant dans l'eau, attendent l'arrivée de la noblesse, selon la coutume, et, courant au-devant d'elle, lui font présent des poissons pêchés, de diverses espèces d'oiseaux sauvages et des œufs (trouvés) dans les îles de la rivière. Les satrapes, agréant avec plaisir une partie de leurs présents, leur offrent, eux aussi, des produits de chasse considérables. De cette manière, tous, comblés de biens, retournent à leurs demeures. Il est curieux de voir aux repas de chaque maison (les produits) des chasses entassés en monceaux, ce qui réjouit ceux qui aiment le poisson et la viande.

Qara-bagh et Qara-dagh. Au sortir de la plaine d'Erivan, le cours de l'Araxe s'infléchit vers le sud-est et coupe le bord méridional du massif montagneux dont le lac de Sévan occupe le centre. Le fleuve passe alors dans des gorges très resserrées, laissant sur sa gauche le Qara-bagh, ou jardin noir, situé en territoire russe, et sur sa droite le Qara-dagh (la montagne noire), qui appartient à la Perse. C'est dans cette région que s'élevait, avant notre ère, la ville de Naxuana.

Vers Djoulfa, station frontière de la voie ferrée qui, depuis quelques années, met en communication Tiflis avec Tabriz, la vallée présente encore une largeur de plusieurs milliers de pas ; mais, en aval, elle se rétrécit peu à peu, pour se réduire bientôt au seul lit du fleuve qui, le plus souvent, coule bordé de falaises et fréquemment est étranglé par de hautes montagnes. Çà et là, des torrents descendant des pentes abruptes forment dans la vallée principale de petits deltas alluviaux où, bien abritée contre le vent, se développe la plus luxuriante des végétations. Le blé croît dans ces défilés avec une surprenante vigueur, la vigne enlace de ses pampres les arbres les plus élevés, gagne la cime des noyers au tronc monstrueux, et se répand en guirlandes géantes, au-dessus de fourrés impénétrables plusieurs fois séculaires. Les villages disparaissent sous la verdure, enfouis qu'ils sont dans de véritables forêts d'arbres fruitiers : vergers incomparables où se pressent pêchers, pruniers, abricotiers, figuiers, grenadiers, pommiers et poiriers, où les habitants font d'abondantes récoltes, sèchent les fruits aux ardeurs du soleil, pour les exporter, à grand'peine d'ailleurs, vers les villes de l'Azerbaïdjan ou de la Transcaucasie.

Chaque vallon de quelque importance renferme son bourg ou son hameau ; mais les maisons sont collées au rocher; car il importe de se montrer avare du sol cultivable, que les habitants aménagent avec un soin minutieux, disposent en terrasses et soutiennent à l'aide de murailles en pierres sèches. Les torrents détournés à de grandes hauteurs portent, par une foule de petits canaux, leurs eaux jusque dans la moindre parcelle de terre, répandent la fraîcheur et la fertilité.

Ces oasis sont parfois fort éloignées les unes des autres, et leurs habitants ne communiquent entre eux que lorsque les torrents veulent bien le leur permettre. Ces gens, de nos jours comme dans les temps primitifs, fabriquent eux-mêmes dans leurs villages toutes les choses nécessaires à la vie, les tissus de laine et de coton, les instruments de culture, les selles pour leurs chevaux, la poterie, les ustensiles de cuivre. Ils reçoivent de la nature les céréales, les légumes, les fruits, le coton. Les troupeaux qui paissent leurs montagnes fournissent la laine, la chair et les laitages, les peaux. Le gibier abonde, et, vivant dans l'abondance, ils dédaignent le poisson qui pullule dans l'Araxe : cyprins et salmonides, esturgeons, qui, parfois, atteignent des tailles géantes. Quant à leurs importations, elles ne portent que sur les armes à feu, les cartouches, la poudre et le sel. Ces hommes sont pauvres, dira-t-on, parce qu'ils ne possèdent que peu d'argent, mais en fait ils sont riches, très riches même, car ils n'ont à craindre ni la faim ni le froid, et leurs besoins se trouvent être plus largement satisfaits que ceux des gens de nos villes.

Au Qara-dagh, comme au Qara-bagh, les parties les plus élevées du pays sont parfois affreusement dénudées : à peine y voit-on quelques arbres fruitiers chétifs aux alentours des villages, et le manque de bois contraint les habitants à brûler des argols. Cependant, ces pays au climat excessif, le plus souvent couverts de brouillards et pris dans les nuages, où les pluies sont fréquentes, les rosées journalières, fournissent d'abondantes récoltes de céréales dont la culture fait, avec l'entretien des troupeaux, la seule occupation des montagnards. Rien n'est plus triste que ces hauts plateaux, qui aux mêmes latitudes sont tous semblables. Il y règne même en plein cœur de l'été un froid glacial pendant la nuit, une humidité pénétrante; les collines dénudées se succèdent à perte de vue, et les arbres très rares d'ailleurs qu'on rencontre autour des villages, toujours courbés par le vent, donnent une impression semblable à celle que l'on éprouve devant les bois clairsemés de nos côtes océaniques dans les parties de la Bretagne les plus

exposées aux violences des tempêtes, ou quand on traverse les steppes du sud de la Russie.

Ailleurs, soit en territoire persan, soit sur le sol russe, les hauteurs sont couvertes de forêts : dans le Qara-dagh oriental, entre autres, où habitent des colonies arméniennes ; mais, dans ces pays aussi, les cultures, concentrées dans les vallons, sont celles des pays froids. La vigne croît mal à ces altitudes et ne supporte les grandes gelées hivernales qu'à la condition d'être, comme partout d'ailleurs sur le plateau de l'Iran, enfouie sous terre, pendant quatre ou cinq mois de l'année. Grâce à la présence des forêts qui retiennent l'humidité, les sources abondent. Un petit district situé à l'orient du lac de Sévan porte le nom de Kirk-boulaq, « les quarante sources », en raison des nombreux ruisseaux qui, sortant de ses montagnes, vont porter au Gheuk-tchaï leurs eaux limpides ; et cette appellation serait justifiée pour bien des cantons du Qara-dagh, de la région de Kars, de celle du Djorokh et d'un grand nombre d'autres districts de l'Arménie.

Mais le Qara-bagh, chaos de montagnes boisées, de cimes abruptes, de plateaux découverts, fertiles seulement dans les vallées, est un pays de ressources très limitées et dans lequel la population ne peut s'accroître au delà des bornes qui lui sont imposées par la faible quantité disponible des terres cultivables. Quelques auteurs cependant, travaillant à coup sûr dans leur atlas, ont voulu voir dans ce massif le pays d'origine de la race aryenne tout entière. Cette hypothèse ne peut se soutenir, non seulement parce qu'au Qara-bagh l'espace manque pour le développement d'une famille humaine de cette importance, mais aussi parce que toutes les données fournies par la linguistique, l'histoire et l'archéologie lui sont contraires [1].

Nous verrons dans le prochain chapitre qu'avant l'arrivée des Arméniens et des Tartares dans ces montagnes, les peuples qui les habitaient appartenaient fort probablement à un groupe ethnique non sémite et anaryen, voisin de la famille karthwélienne, c'est-à-dire des Géorgiens, Mingréliens, Lazes et autres Caucasiens de vieille souche, qu'il en était de même pour la grande majorité des nations du nord de l'Asie antérieure ; que les Ourartiens, les peuples du Naïri, les tribus qui ont précédé les Iraniens dans l'Atropatène, faisaient vraisemblablement partie d'un même groupe ethnique. Ceux de ces peuples qui n'ont pas été absorbés par les conquérants sémites de l'Assyrie, les Mèdes ou les Arméniens, se sont concentrés dans les vallées et les montagnes du Cyrus, du Phase

(1) Dans les *Premières Civilisations* (p. 58 sq.) en 1909, j'ai discuté cette intéressante question avec tous les développements qu'elle comporte.

et du Djorokh, occupant les pays où de nos jours encore on les rencontre (1).

Quelques invasions aryennes ont bien certainement traversé le Petit Caucase dans des temps fort anciens, les découvertes archéologiques le prouvent; mais ces mouvements n'ont pas laissé de colonies durables en dehors de celle des Ossèthes venus du sud dans le centre du Grand Caucase. Ces Aryas arrivaient de pays fort éloignés, les uns par les bords méridionaux de la mer Caspienne, par les portes de Derbend (2); les autres par les défilés du Dariall. Mais tous étaient issus de réservoirs d'hommes situés vers le nord-est, très loin du Qara-bagh.

Certains auteurs ont pensé retrouver dans la vallée de l'Araxe l'une des grandes voies suivies par les armées et les migrations des peuples : c'est là supposition gratuite, car, encore aujourd'hui, cette route est impraticable, et les caravanes composées de quelques mulets seulement éprouvent les plus grandes difficultés quand elles s'aventurent sur l'une ou l'autre des rives du fleuve. Le massif que traverse l'Araxe forme une barrière presque infranchissable entre la basse vallée du fleuve et sa partie moyenne; il constituait une excellente protection naturelle pour les capitales arméniennes situées dans les pays de l'Ararat ; aussi, les occupants de la plaine d'Erivan se sont-ils de tout temps préoccupés d'imposer leur domination aux habitants de ces montagnes.

La plaine de Moughan.

Poursuivant son cours, au sortir de ces défilés, l'Araxe élargit sa vallée, puis entre dans une vaste plaine, la steppe de Moughan, après avoir reçu sur sa droite (3), par le Qara-sou (4), les eaux du plateau d'Ardébil (5). C'est dans cette plaine basse que l'Araxe se joint à la Kourah, et les deux fleuves confondus en un seul, traversant en nombreux méandres leurs propres alluvions, vont écouler leurs eaux dans la mer Caspienne (6). C'est la plaine de Moughan, et non la vallée de l'Araxe qui fut jadis la grande voie des communications entre les États civilisés de l'Asie et l'Europe Orientale. C'est par elle que les tribus nomades, débouchant en Transcaucasie par les fameux défilés de Derbend ou ceux du Dariall, étaient à même de fondre sur les vieux empires asiatiques. Mais Perses et Romains veillèrent toujours avec un soin jaloux à la garde des piles caspiennes et de la porte des Alains (7). De l'Ibérie, les légions parvenaient aux défilés en descendant la vallée du Cyrus tan-

(1) Cf. J. de Morgan, *Recherches sur les origines des peuples du Caucase* (1889), ouvrage dans lequel j'ai examiné en grands détails ces mouvements de la population dans la Transcaucasie, la Perse et l'Arménie.

(2) En langue iranienne, « qui ferme la porte ».

(3) Alt. du confluent à Sudjeil, 190 m.

(4) En turc : la rivière noire.

(5) Alt. 1.300 mètres.

(6) Le niveau de la mer Caspienne est à 27 mètres au-dessous de celui des autres mers.

(7) Derbend et Dariall (Der-i-Alan, en persan, la porte des Alains).

dis que de l'Iran on accédait à ce point d'importance capitale par le plateau d'Ardébil, la vallée du Qara-sou, pays des Cadusiens, la steppe de Moughan et Bakou, au pays des Caspiens, ville jadis célèbre par son temple du feu, aujourd'hui par ses immenses gisements de pétrole. Les deux puissances rivales, Rome et la Perse, étaient tombées d'accord pour la surveillance en commun des portes de l'Orient; mais l'Arménie demeurait en dehors de ces préoccupations ainsi que des mouvements des armées et des peuples entre les steppes du nord et l'Asie.

L'Azerbaïdjan. Au sud-est de l'Ararat s'étend la province aujourd'hui persane de l'Azerbaïdjan, l'Atropatène des anciens Perses, jadis pays des Mèdes, aujourd'hui peuplée de Turcs, d'Arméniens, de Kurdes, de Mazdéens, de Chaldéens. C'est là, dit-on, que Zoroastre a vu le jour, qu'est née la religion de l'Avesta, quelque mille ans avant la venue du peuple ascanien dans les contrées du Masis (1).

Cette province, riche dans certaines parties de ses plaines et dans ses vallées, aride et dénudée dans ses montagnes, est un vaste bassin intérieur, dont le lac d'Ourmiah (2) occupe le fond, que domine l'Ararat au nord-ouest et, à l'orient, le Sahend, large cône volcanique au cratère éteint. La chaîne du Kurdistan limite l'Azerbaïdjan au couchant, tandis que vers le levant cette province se rattache au plateau iranien proprement dit, par la haute vallée du Kizil-Ouzen ou Séfidroud, affluent de la mer Caspienne, le plus grand fleuve de la Perse.

De nombreux ruisseaux et quelques grandes rivières viennent alimenter le lac d'Ourmiah, que les anciens désignaient sous le nom de Matéanas; mais beaucoup de ces affluents roulent des eaux amères, en sorte que, peu à peu, le lac s'est transformé en un immense réservoir de sel qui, comme la Mer Morte, ne nourrit aucun être et, lors de la saison sèche, le niveau du lac baissant, ses alentours se couvrent de dépôts salins, blancs comme est la neige, brillants sous les ardeurs du soleil, formant une ceinture éclatante autour de la nappe bleue du Matéanas.

A vrai dire, l'Azerbaïdjan, comme d'ailleurs tout le plateau persan, est un vaste désert semé d'une multitude d'oasis. Chaque source, chaque ruisseau détourné avec une grande

(1) En Azerbaïdjan du nord, on ne rencontre pas de traces de l'homme néolithique; les sépultures les plus anciennes sont des dolmens de l'âge du bronze, puis paraît le fer à partir du douzième siècle environ av. J.-C. Plus tard, les sépultures cessent pour faire place aux cases mazdéennes d'exposition des corps. Cette modification se produit, semble-t-il, vers le huitième siècle et serait contemporaine du développement en Atropatène de la religion de Zoroastre et de la formation de l'Empire médique. Dès lors, on ne rencontre plus de tombes jusqu'à l'apparition des sépultures musulmanes (Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse,* t. IV, 1re partie; H. de Morgan, *Mémoires de la Délégation scientifique en Perse,* t. VIII, p. 251 sq.).

(2) Alt. 1.220 mètres.

habileté par les indigènes, répand la fertilité au milieu de cette solitude. Mais, en dehors des champs rendus cultivables par l'arrosage, on ne voit que terrains caillouteux, brûlés par le soleil, où croissent seulement quelques maigres plantes épineuses. Quant aux montagnes, elles sont arides, pelées, souvent imprégnées de sel, parfois couvertes d'efflorescences, toujours bariolées des couleurs les plus vives. Des hauteurs rouge sang dominent la ville de Tabriz; ailleurs les coteaux montrent des assises d'argiles grises, blanches, jaunes, violettes, vertes, entremêlées de bancs de grès ou de calcaire offrant tous les tons de la palette d'un peintre; puis vers le Sahend on rencontre d'épaisses coulées de laves sombres, alors qu'au pied du volcan sont d'immenses amas de phosphorites jaunâtres où gisent pele-mêle les restes de toute une faune disparue (1): éléphants, rhinocéros, sangliers monstrueux, ancêtres du cheval, singes, tortues géantes et grands oiseaux qui vivaient en ces lieux dans les temps tertiaires. Alors que le plateau de l'Iran ne s'était pas encore soulevé, que ces terres, émergeant à peine des mers, jouissaient d'un climat semblable à celui qu'on rencontre aujourd'hui dans les Indes, çà et là, dans ce chaos désertique du plateau de l'Iran, on rencontre des vallées verdoyantes où se dressent de véritables forêts de peupliers, des tébrizis au tronc blanc, aux branches verticales, serrées, qui, plantés en abondance, fournissent au pays le seul bois de construction et de chauffage. Ces arbres légers, élancés, au feuillage clair, viennent par leurs taches gaies ajouter une note originale aux tristes paysages de l'Azerbaïdjan.

Sur les hauts sommets, au Sahend et dans la chaîne du Kurdistan, sont les pâturages d'été des nomades, causes de perpétuelles querelles, de guerres barbares entre tribus voisines depuis des siècles et des siècles, alors que dans la plaine c'est au sujet des sources et des ruisseaux que s'élèvent les contestations entre villages, car, dans ces pays, la possession du moindre ruisseau est considérée comme étant le bien le plus précieux; on emploie jusqu'à la dernière goutte l'eau qu'il fournit, et les cultivateurs turcs, persans et arméniens sont passés maîtres dans la science de l'irrigation. Des usages, aussi vieux que les premiers peuplements de ces régions, réglementent, il est vrai, la distribution des eaux, aussi bien que la répartition des pâturages; mais le respect de ces coutumes ne repose que sur la force, et le plus souvent la violence prime le droit.

Les principales villes des Mèdes dans l'Atropatène, Gazaka et Phraaspa, étaient situées au loin vers le sud, dans les dis-

(1) Cf. R. de Mecquenem, *Annales de la Délégation scientifique en Perse*, sur les vertébrés fossiles du gisement de Maragha.

tricts populeux, à cette époque, du Kurdistan actuel de Moukri et de Gherrous, alors que le nord de la province était moins habité, parce qu'il n'offrait pas les ressources naturelles nécessaires pour une nombreuse population.

Le Kurdistan persan. Entre Dilman et Ouchnouw, sur les bords occidentaux du lac d'Ourmiah, au pied des montagnes kurdes, riches en ruisseaux, tout le pays est verdoyant, et les hauteurs, ombragées par des forêts, sont couronnées de gras pâturages. Il en est de même dans la région de la rivière Kialvi (le Zab inférieur) et tout le versant occidental de ces montagnes, en territoire osmanli, est également boisé, bien arrosé et fertile dans ses vallées. Mais, de tout temps, ces districts ont été en possession des Mèdes ou de leurs descendants les Kurdes, et, s'ils eussent voulu s'y aventurer, les Arméniens se seraient heurtés à d'insurmontables difficultés. Ils ont donc renoncé à la montagne et n'ont colonisé que dans la plaine, aux environs de Dilman, de Salmas et d'Ourmiah. Le Ghâdertchaï est leur limite extrême vers le sud.



LA VILLE DE SAMOSATE ET L'EUPHRATE
(Figure allégorique d'après une médaille antique.)

Les Arméniens ne rencontrèrent donc pas, dans l'Atropatène, les mêmes facilités d'expansion qu'ils trouvaient dans les pays du nord, de l'ouest et du sud-ouest de l'Ararat, et de plus ils se heurtaient, sur les bords du lac d'Ourmiah et dans la région du Zab supérieur, à la résistance d'un peuple puissant et belliqueux, tandis que dans la Transcaucasie, les anciennes populations étaient désunies et que, vers l'Occident, les provinces assyriennes et ourartiennes, désorganisées par l'effondrement de leurs métropoles, étaient incapables de résistance. L'expansion arménienne en Atropatène a donc été très limitée; il s'est formé quelques établissements, mais ces colonies agricoles sont demeurées à l'état sporadique et les principaux centres de la nation en Perse ne se sont développés que plus tard dans les villes où le commerce et l'industrie fournissaient aux nouveaux venus les moyens de vivre.

Le plateau d'Erzeroum. A l'occident et au sud-ouest du Masis s'étend l'Arménie turque, la plus importante des trois divisions politiques modernes du peuple ascanien. Son foyer principal se trouve situé sur un plateau fort élevé qui contient aujourd'hui les villes d'Erzeroum (1), de Van (2), l'antique Thospia, de Bitlis (3), l'ancienne Balatésa, de Mouch (4), tous noms illustres dans l'Histoire; province dont le centre est au Bin-Gheul-dagh (5),

(1) Alt. 1.880 mètres.
(2) Alt. 1.650 mètres.
(3) Alt. 1.530 mètres.
(4) Alt. 1.400 mètres.
(5) Alt. 3.200 mètres.

montagne très écrasée, d'où sortent de nombreux cours d'eau par ses mille ravins. C'est là, sur ce plateau qui domine toute l'Asie Antérieure, que les fleuves les plus renommés des antiques traditions prennent leur source. L'Araxe, dont il vient d'être parlé, l'Euphrate occidental ou Qara-tchaï des Turcs, qui naît à 40 kilomètres, tout au plus, au nord de la ville d'Erzeroum, près du village de Kizil-Kilissa (1), l'Euphrate oriental ou Mourad-tchaï, l'Arsanias de l'antiquité, descendant de l'Agri-dagh (2), sommet qui jalonne la frontière



RÉGION DU LAC DE VAN

des possessions russes antérieures à 1914. Enfin le Tigre formé de cent cours d'eau issus du grand relief situé au sud du lac de Van, du Taurus arménien.

De même que les provinces russe et persane de l'Arménie ont chacune leur lac, de même l'Arménie turque possède son Dzov Vana des Arméniens, le lac de Van des Turcs et des Européens, le Thospitis des anciens (3), vaste nappe d'eau très légèrement salée, longue de 120 kilomètres, large de 90 dans sa partie méridionale, alimentée par le massif de l'Ararat, par la chaîne du Kurdistan et par le Taurus arménien. C'est là

(1) L'église jaune, en turc. Alt. 2.270 mètres.

(2) Alt. 3.240 mètres.

(3) Alt. 1.650 mètres.

que s'élevait jadis, sur la plage orientale du Thospitis, la capitale des rois de l'Ourartou, là, que sur les rochers les Argistis et les Sardouris ont gravé les récits de leurs exploits contre les terribles sujets d'Assour, contre les gens du pays de Madaï. Les possessions de ces princes s'étendaient alors depuis les districts du Gheuk-tchaï, au nord, et les montagnes du Kurdistan, à l'est, jusqu'au Taurus arménien qu'elles dépassaient parfois vers le sud. C'étaient des souverains puissants que ces maîtres de l'Ourartou; ils guerroyaient sans cesse, et souvent avec succès, contre leurs voisins de l'Orient et du Midi. Leur pays, d'ailleurs, bien que froid par suite de sa grande altitude, n'en fournissait pas moins toutes les ressources nécessaires à la vie d'un État de ces temps. Ses vallées sont fertiles, ses pâturages plantureux et ses montagnes boisées abondent en métaux.

Le voyageur qui, franchissant le col de Kèl-i-chin [1] par le sentier qui conduit d'Ouchnouw à Revandouz, pénètre dans le Kurdistan turc, rencontre un pays inculte, mais couvert d'immenses forêts de chênes à glands doux et favorisé par la nature, alors que, s'il quitte la Perse par les passes de Khoï, il ne voit que prairies et cultures abondamment arrosées. C'est que, malgré l'abandon dans lequel elle se trouve depuis des siècles et des siècles, en dépit d'une administration déplorable, cette région est encore l'une des plus fertiles de la Turquie d'Asie, grâce au labeur des Arméniens qui, depuis leur venue dans ces pays, se sont efforcés de mettre en valeur les richesses naturelles du sol. Seuls les nouveaux venus ont lutté pour l'amélioration de leur patrie, alors que les Kurdes pillards et les Karthwéliens indolents ne tentaient rien pour accroître la prospérité de leur domaine, et que les maîtres arabes ou turcs n'avaient d'autre ambition que celle de vivre du travail de leurs serfs chrétiens.

Le Lazistan et les Alpes Pontiques. Au nord-ouest du plateau arménien, la rivière Tcharoukh des Turcs, le Djorokh des Arméniens, forme une séparation profonde entre les pays des Aryens chrétiens et ceux des Lazes musulmans. Ce cours d'eau, qui prend naissance dans le voisinage de Baïbourt [2], coule parallèlement à la côte du Pont-Euxin, franchit les monts Parkhal, le Paryadrès de l'antiquité, près d'Artvin [3] et vient se jeter à la Mer Noire, quelque peu au sud-ouest de Batoum, après un parcours de 350 kilomètres environ. Ce fleuve est un impétueux torrent depuis sa source jusqu'à son embouchure; en cent points il a creusé des

(1) En kurde : la pierre bleue, ce nom est dû à l'existence, dans ce col, d'une stèle de diorite placée là jadis par un roi de l'Ourartou.

(2) Alt. 1.550 mètres.

(3) Alt. 640 mètres.

gorges profondes, infranchissables, et l'on comprend sans peine, en parcourant sa vallée, le rôle très important qu'il a joué comme fossé creusé par la nature entre les États arméniens et les possessions gréco-romaines du Pont.

Autrefois, les Alpes Pontiques, dans leur partie située au nord du Tcharoukh, appartenaient à des tribus portant les noms de Macrones et de Moschiens : aujourd'hui ce sont les Lazes qui occupent ces montagnes et, bien certainement, les Lazes ne sont autres que les descendants des peuples visités jadis par les Grecs de Xénophon, car ces gens, de langue caucasienne, habitent encore, sans aucun doute, le domaine de leurs ancêtres.

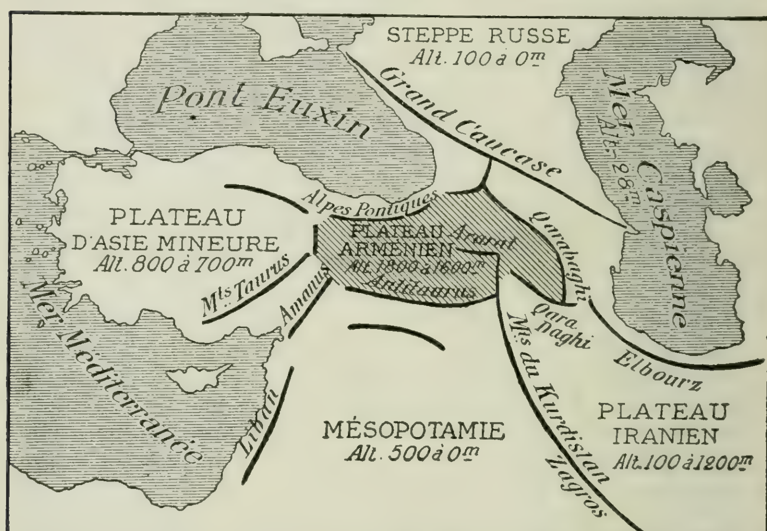
Rien n'est plus curieux, pour celui qui a l'heureuse chance de pouvoir visiter le Lazistan et qui parcourt ce chaos de montagnes en relisant l'*Anabase,* que d'observer les coutumes de ces nations barbares. Aucune modification, sauf en ce qui regarde les croyances religieuses, n'est venue transformer la vie de ces montagnards depuis les vingt-cinq siècles qui nous séparent des temps de Cyrus le Jeune. Les villages sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient lors du passage des Dix Mille et les peuples sont demeurés tout aussi farouches, aussi peu hospitaliers que par le passé. De ce côté, l'expansion arménienne se heurtait aux précipices du Tcharoukh et, à cette muraille géante des Alpes Pontiques, dont bien des sommets approchent de 4.000 mètres de hauteur, rencontrait d'impénétrables forêts et, par-dessus tout, des populations guerrières, énergiques, obstinément résolues à repousser toute intrusion étrangère.

C'est à la présence des Lazes sur sa frontière du nord-ouest, que l'Arménie doit de n'avoir jamais possédé de débouchés sur la mer, et cette impossibilité, dans laquelle elle s'est trouvée, de communiquer directement avec les foyers de la civilisation hellénique, a joué dans sa destinée un rôle capital, néfaste ; car s'ils avaient été les maîtres de la côte, s'ils s'étaient établis à l'embouchure du Tcharoukh, à Rizeh ou à Trébizonde, les Arméniens eussent été à même de participer au mouvement général du monde grec et l'Arménie eût formé un grand État, capable de résister aux puissants Empires de l'Orient et de l'Occident bien des siècles avant l'apparition des Romains dans l'Asie Antérieure. Il suffit, pour comprendre ce que serait devenue l'Arménie à l'époque romaine seulement, de jeter les yeux sur ce qu'il nous reste des Annales du grand Mithridate et des autres princes de sa lignée ; car les rois du Pont ont fait de grandes choses, et cependant ils ne commandaient pas à des peuples aussi bien doués que l'est la nation arménienne.

Climat du plateau arménien.

Ainsi que dans tous les pays de grande altitude, le climat du plateau d'Erzeroum est fort rigoureux. L'hiver y est glacial et les neiges, très abondantes, persistent sur le sol arménien pendant bien des mois ; mais, par contre, grâce à la latitude de ce pays, les étés y sont torrides et les grandes chaleurs, venant se joindre à l'abondance des eaux et à la fécondité naturelle des terres, donnent à l'Arménie la richesse.

Tout comme dans les plaines du nord de l'Europe, la végétation se hâte en ce pays, et l'on peut dire que, comme dans la



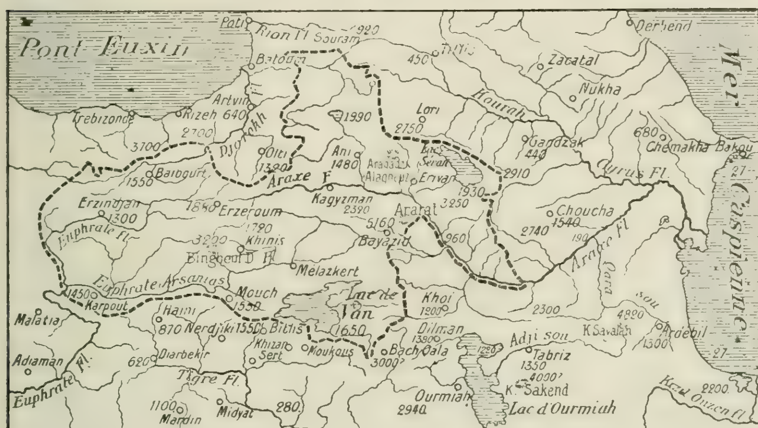
POSITION DU PLATEAU ARMÉNIEN PAR RAPPORT AUX PAYS VOISINS

Scandinavie, « on entend croître le blé ». Quant aux vergers, ils ne le cèdent en rien pour la production à nos jardins de l'Europe, parce que les neiges qui couvrent les sommets dans le Kurdistan comme dans le Taurus arménien persistent durant tout l'été et l'arrosage des plantations se peut faire pendant la durée de la saison sèche tout entière.

Au nord d'Erzeroum, sur le cours supérieur de l'Euphrate occidental, on rencontre de vastes marais nommés dans le pays « sazluk ». Ces étendues d'eaux stagnantes étaient jadis beaucoup plus vastes, au temps où l'homme n'avait point encore abattu les forêts et dénudé la plupart des coteaux ; et les anciens marécages ont laissé dans la plupart des vallées un humus noir, riche en débris organiques, qui, chaque année, porte, sans fumure, de plantureuses moissons.

Mais la position spéciale du plateau de l'Arménie n'influe pas seulement sur le climat de cette région, sur les ressources dont le sol se montre généreux envers les habitants; elle donne à son peuple une importance particulière quant à sa valeur politique et militaire, par rapport aux districts de l'Iran et aux grandes vallées de la Turquie situées en contre-bas de ce massif. L'Arménie constitue par elle-même une véritable forteresse dominant toute l'Asie Antérieure et commandant les grandes voies des deux Euphrate et du Tigre. Cette qualité maîtresse a, de tout temps, fait envier la possession de cette citadelle par les États voisins. L'Assyrie fut pendant des

La citadelle arménienne



LA CITADELLE ARMÉNIENNE

siècles et des siècles en guerre contre les souverains de Van, alors que les rois de l'Ourartou dominaient sur la région montagneuse, qui plus tard devint le domaine des Arméniens. Une formidable muraille, le Taurus d'Arménie se dressant entre les Ninivites et leurs ennemis du Nord, protégeait alors le royaume de Van contre les coups d'Assour. Plus tard, au temps où les Parthes et les Sassanides disputaient aux Romains l'influence en Arménie, le boulevard des possessions impériales se trouvait être à Nisibe, Tigranocerte et Amide, au pied méridional du Taurus arménien, mais le centre politique et la base stratégique étaient plus au nord, sur le plateau même, et le grand Théodose [1] ne se trompait pas sur l'importance de la citadelle arménienne, quand il chargea l'un de ses légats de bâtir au milieu même de ce pays la ville d'Erzeroum qui, depuis lors, constitue le cœur de l'Arménie. Moïse de Khorène [2] nous

(1) 379-395.

(2) T. III. LIX, trad. t. II, p. 166.

a laissé le récit de la fondation de Théodosiopolis (Erzeroum) ainsi que la description du site choisi par les Romains :

Le général Anatole, ayant reçu l'ordre impérial, vient dans notre pays; il traverse beaucoup de nos provinces et veut construire dans le canton de Karin (1)*, comme étant le centre du pays, une ville sur un terrain productif, fertile et riche en eau. Comme centre du pays, ce lieu n'est pas très éloigné de l'endroit où jaillissent les sources d'une partie de l'Euphrate, qui dans leur cours paisible se grossissent comme un vaste marais ou une mer* (2)*. Il y avait une grande quantité de poissons et une grande variété d'oiseaux, et les habitants se nourrissaient exclusivement de leurs œufs. Sur les bords de ce marais on trouve quantité de joncs et de roseaux. Les plaines produisent des herbes et des fruits à semence. Les montagnes sont remplies d'animaux au pied fourchu et ruminants. Les troupeaux se multiplient, sont de grande espèce et très forts et s'engraissent merveilleusement.*

Au pied de cette agréable montagne (3) *on trouve quantité de sources limpides. C'est cet endroit qu'Anatole choisit pour fonder la ville; il l'entoura d'un large fossé, jeta les fondations des murailles à une grande profondeur, et il éleva sur les remparts des tours hautes et formidables, dont la première fut nommée Théodosie, en l'honneur de Théodose. Plus loin, il construisit d'autres tours pointues en forme de proues de navires et creusa des passages en face de la montagne. Il fit la même chose sur le côté de la plaine qui regarde le nord; et du côté de l'est, ainsi que du côté de l'ouest, il construisit des tours de forme circulaire. Au milieu de la ville, sur une éminence, il bâtit de nombreux magasins, et il appela cet endroit Augusteum, en l'honneur d'Auguste (Théodose). Il amena les eaux sur différents points par des canaux souterrains. Il remplit d'armes et de troupes la ville et lui donna le nom de Théodosiopolis, afin que le nom de la cité immortalisât celui de Théodose. Enfin, Anatole éleva des édifices en pierre de taille sur les sources thermales* (4).

Les guerres perpétuelles que le peuple arménien eut à soutenir pour la sauvegarde de son indépendance, se joignant à l'âpreté du climat de sa patrie, firent de ces hommes une race de guerriers vigoureux, endurcis et braves, qui s'attacha d'autant plus fortement à sa terre et à sa liberté nationale, que la conservation de son bien lui coûtait plus de sang. C'est dans

(1) Caranitis de Pline.

(2) Sazlouk des Turcs, c'est-à-dire endroit des roseaux.

(3) Top-dagh « Montagne du canon » des Turcs; sourp-khatch « la sainte croix » des Arméniens.

(4) Cf. Procope, *De Aedif.*, t. III, p. 5. Karin des Arméniens, Erzeroum ou Arzroum des Turcs (Arz-Roum ou Arz-er-Roum, « la citadelle des Grecs »).

cette position spéciale de l'Arménie qu'il faut rechercher l'origine de ce patriotisme ardent qui fait battre le cœur de tout Arménien. C'est également là que résident les causes du maintien, pendant des siècles, du royaume de l'Ourartou, tandis que tous les grands États de l'Orient étaient, tour à tour, tombés sous les coups d'Assour. On verra, dans le cours de cette histoire, la nation arménienne constamment lutter pour la conservation de son domaine, de ses libertés, de ses traditions et de son culte et toujours être attaquée sur les quatre points cardinaux de ses frontières, parce que le destin l'avait placée dans la position stratégique la plus importante de toute l'Asie.

Au cours des grandes guerres des Romains et des Byzantins contre les Perses, les hostilités débutèrent presque toujours en Arménie où, si le grand effort de l'Empire se tournait vers Ktésiphon, les armées arméniennes, combattant aux côtés des légions, menaçaient au nord le Roi des rois, afin de le contraindre à diviser ses forces. La prise d'Erzeroum par les Russes en 1878 et, dernièrement encore, n'a-t-elle pas été considérée comme un coup fatal porté à la Turquie? C'est donc dans la position particulière de la patrie arménienne qu'il faut chercher, non seulement les causes des principales phases de l'histoire de ce vaillant peuple, mais aussi, pour une bonne part, celles du développement de ses caractères physiques et moraux.

L'Arménie méridionale.

Bien que le domaine arménien eût beaucoup varié, suivant les époques, il semble n'avoir jamais dépassé, vers le sud, sauf à l'époque de Tigrane le Grand, la rive gauche du Tigre comprise entre Diarbékir et Djéziret-ibn-Omar; et dans le Taurus arménien, les Arméniens semblent être en minorité, par rapport à l'élément kurde. D'ailleurs, le vaste massif montagneux du Djoudi-dagh, situé au sud du lac de Van, est à peine exploré au point de vue géographique. C'est tout au plus si de rares voyageurs ont relevé la direction générale des cours d'eau principaux qui en descendent. Deux grandes rivières, affluents du Tigre, prennent leur source dans ces montagnes : le Bohtân-tchaï, qui reçoit le torrent de Bitlis, et le Khabour, qui sort des hauteurs de la frontière persane, vers la latitude de Dilman. Entre ces deux rivières, les cartes demeurent muettes; c'est que ce massif est habité par les tribus les plus inhospitalières de ces régions, par ces fameux Kurdes massacreurs qui, déchaînés contre les Arméniens, en ces dernières années, se sont abattus sur Bitlis, Van et Mouch, sur les campagnes voisines, semant dans les villages et dans les villes la mort et la dévastation.

Toute la région montagneuse de la rive gauche du Tigre, depuis Diarbékir jusqu'aux alentours de Bagdad, est encore

plongée dans la plus affreuse des sauvageries. Chaque vallée, chaque petit district possède sa tribu kurde indépendante, souvent en guerre avec ses voisines. Toutes sont plus ou moins émancipées de l'autorité turque ou persane et beaucoup n'ont jamais été soumises; à tel point que les fonctionnaires du Chah ou du Sultan ne s'aventurent presque jamais dans ce dédale de montagnes, de rochers, de forêts, de précipices et de ravins profonds où les Kurdes, loin des bruits de ce monde, certains de l'impunité de leurs méfaits, vivent sur eux-mêmes du produit de leur brigandage, conservent les instincts féroces de leurs ancêtres les Carduques et repoussent toute ingérence des étrangers dans leurs affaires, que les intrus soient ou non leurs coreligionnaires. On comprend sans peine l'enthousiasme avec lequel furent accueillis dans ces montagnes les ordres sanguinaires d'Abdul-Hamid et des Jeunes Turcs; ce fut un effrayant réveil de la barbarie, un délire de meurtre et de pillage, de sadisme.

Le Kurdistan turc.

C'est, en effet, dans cette vaste région que se trouve le cœur du Kurdistan; que les tribus, dont le Chéref nâmeh [1] nous a gardé les annales, ont conservé dans toute l'âpreté de leurs excès les mœurs anciennes. Ces clans débordent largement sur le territoire iranien, vers Moukri, Serdecht et Sineh, dans le pays d'Avroman; mais ils occupent principalement le Taurus arménien et les montagnes d'où descendent les deux Zab, le Zâb-âla ou supérieur [2], et le Zâb-el-asfal ou inférieur [3]. Ce pays est l'un des grands réservoirs où le Gouvernement ottoman puise ses fameux Hamidiyehs, célèbres par les horreurs qu'ils commettent journellement contre les Chrétiens.

L'Arménie occidentale.

Vers l'occident, dans les vallées des deux Euphrate, les Arméniens se sont étendus avec plus de force que vers le sud. Là, dans ces districts traversés jadis par leurs pères, lors de leur marche vers l'Ararat, ils ont fondé un grand nombre de colonies florissantes, tant dans les campagnes que dans les bourgades et les villes. Il suffira de citer les arménistans d'Erzindjan sur l'Euphrate oriental et de Kharpout, sur l'Arsanias, pour donner une idée juste de la puissance d'expansion de la race arménienne. Les établissements sporadiques qui relient l'Arménie Majeure à l'Arméno-Cilicie sont très nombreux et forment une sorte d'archipel entre Erzeroum et les montagnes de l'Amanus. Partout, sur ce long trajet, ces chrétiens ont fondé des villages en plein pays musulman, aménagé le sol, en dépit du voisinage si dangereux des Kurdes, des Turcs et des Circassiens. La plupart des affluents de l'Euphrate

(1) Cf. Trad. Désiré Chamroy (Saint-Pétersbourg).

(2) Zabas major.

(3) Zabas minor.

coulent dans des vallées fertiles, et ces terres étaient pour la plupart abandonnées quand, au cours des siècles, peu à peu, les Arméniens sont venus mettre en valeur beaucoup d'entre elles.

Dans la vallée maîtresse, les terres arables ne suivent pas servilement les rives du fleuve ; elles se présentent par îlots de dimensions très variables et forment un véritable chapelet d'oasis dont les grains passent d'une rive à l'autre, suivant les caprices du courant. Ailleurs, le fleuve, coulant en rapides, traverse de profonds défilés, parfois bordés de hautes falaises. L'une de ces gorges, celle de Kémagh-Boghaz (1), vient d'acquérir, en ces derniers temps, une bien triste renommée. C'est auprès de ses précipices que par ordre de leurs maîtres de Stamboul, les Turcs et les Kurdes ont massacré des milliers de femmes, d'enfants et de vieillards arméniens, multitude inoffensive chassée des villes et des villages, poussée par troupeaux vers ces rochers qui devaient être les témoins de leur martyre. Beaucoup de ces infortunés, n'attendant pas le sort que leur réservaient leurs bourreaux, ont trouvé dans les eaux bouillonnantes de l'Euphrate un terme à leurs souffrances.

L'Euphrate n'est pas navigable dans toute la partie supérieure de son cours, aussi bien dans sa branche occidentale que dans celle de l'Orient (2). C'est seulement à partir de Birédjik, ou mieux de Meskéneh (3), qu'il est apte à porter des barques. En amont de cette localité, ses eaux torrentueuses coulent dans un lit encombré de rochers et semé de cascades et de rapides.

De coutume, les embarcations parties de Meskéneh descendent le fleuve en dérive, non sans difficultés d'ailleurs, et s'arrêtent à Féloudja (4), petit village proche de Bagdad ; le courant de l'Euphrate est si violent qu'aucun bateau ne peut le remonter. Parvenues à Féloudja, ces embarcations déchargent leurs marchandises, puis elles sont démontées, et le bois dont elles étaient construites, transporté à dos de chameau jusqu'à la capitale des khalifes, est mis en vente. Quant à l'équipage, en vingt ou vingt-cinq jours de voyage, il regagne par terre son pays.

Sur le Tigre moyen, la navigation, toujours uniquement à la descente, se fait au moyen de kéleks, radeaux composés d'un plancher établi par une claie de branchages et supporté par

(1) Alt. 1.070 mètres à 40 kilomètres en aval d'Erzindjan dont l'altitude est de 1.300 mètres environ.

(2) Le confluent des deux Euphrate (Alt. 700 m.) est situé à 35 kilomètres au sud-est d'Arabkir et à 40 kilomètres à l'ouest de Kharpout.

(3) Localité située sur la rive gauche du fleuve, à 60 kilomètres à l'ouest d'Alep.

(4) A 60 kilomètres à l'ouest de Bagdad.

des outres gonflées. Ce moyen de transport est aussi ancien que l'histoire dans ces pays, et l'on en retrouve l'image sur les sculptures assyriennes. Il est en usage entre Diarbékir et Bagdad, car c'est seulement à partir de Samara ou d'Eski-Bagdad, points voisins de la ville d'Hâroun-al-Raschid que peuvent circuler sur le Tigre, à la montée comme à la descente, les barques et les bateaux à vapeur d'un faible tirant d'eau.

Comme on le voit, les fleuves qui descendent du plateau d'Erzeroum ne pouvaient, en aucun cas, être d'usage, pour les Arméniens, dans leur expansion politique ou commerciale vers le sud et le sud-ouest; mais ce fait n'est pas seulement d'importance en ce qui regarde le développement des relations du peuple arménien; il est capital, par le rôle qu'il a joué dans l'histoire de l'Asie Antérieure, d'abord en retardant l'essor vers l'Occident de la civilisation chaldéenne, puis, à partir des temps où le foyer du progrès s'est transporté dans les pays méditerranéens, en ne laissant aux contrées des deux fleuves que des débouchés sur l'Orient, c'est-à-dire sur des régions encore plongées dans la barbarie.

Quand Julien le Philosophe, parti d'Antioche à la tête de son armée, marcha contre les Perses, il s'achemina vers Ktésiphon, en suivant la rive gauche de l'Euphrate, tandis que les vaisseaux chargés des approvisionnements de ses troupes descendaient le fleuve au fil de l'eau, et, lorsqu'il fut parvenu devant la capitale de Sapor, sachant qu'aucun de ses navires ne pouvait revoir la Syrie, il incendia sa flotte. Le retour des légions, après la mort de l'Empereur, fut un véritable désastre.

Quand le roi Chosroes s'avança vers les provinces romaines de la Syrie, contre Antioche ou Jérusalem, c'est par terre qu'il opéra sa marche et ses transports, et il en fut toujours de même chaque fois que les Asiatiques se sont avancés à la conquête de la Phénicie et de l'Égypte. L'avantage de la position semble donc avoir été pour les occupants de la Cœlésyrie; mais c'était encore là privilège bien précaire, car les quarante jours de marche, pour le moins (1), qui séparent Antioche de Ktésiphon, opposaient, dans ces déserts tantôt brûlants, tantôt glacés, des obstacles bien difficiles à surmonter, soit pour les armées en marche, soit pour les caravanes commerciales; et ce sont ces difficultés qui ont arrêté tous les peuples du Nord dans leur désir d'acquérir des pays au climat plus doux. Les Arméniens, suivant en cela la loi générale, se sont arrêtés à la hauteur du Tigre moyen, et ce n'est qu'occasionnellement, lors des conquêtes de Tigrane le Grand, qu'ils se sont avancés jusqu'aux limites septentrionales du Sindjar. Les malheureux qui, aujourd'hui, souffrent de la soif dans le désert, vers Deïr-

(1) Environ 1.000 kilomètres.

el-Zor et Damas, chassés de leur patrie par les Turcs et poussés vers ces solitudes d'où l'on ne revient pas, sont cantonnés dans des districts qui jamais n'ont connu les Arméniens.

Frontières de l'Arménie.

Suivant les temps, les limites du patrimoine des Arméniens ont beaucoup changé. Les documents achéménides [1] nous montrent cette nation déjà fixée dans le plateau d'Erzeroum ; mais ce n'est guère qu'aux premiers siècles de notre ère que la position géographique de ce peuple se précise par les écrits échappés à la destruction. Le géographe Strabon [2] nous a laissé un aperçu fort clair de ce qu'était l'Arménie de son temps [3].

Défendue au midi par le Taurus (arménien), dit-il, *l'Arménie touche vers l'est à la grande Médie* (Kurdistan de Moukri,



L'ARMÉNIE A L'ÉPOQUE ROMAINE

et de Sineh) *et à l'Atropatène* (Azerbaïdjan). *Au nord, elle a pour bornes, d'abord la partie de la chaîne du Parachoathras située au-dessus de la mer Caspienne* (Elbourz occidental), *puis l'Albanie* (Daghestan) *et l'Ibérie* (Géorgie), *avec le Caucase qui les enveloppe l'une et l'autre et qui, se reliant sur les frontières mêmes de l'Arménie avec les monts Moschiques et Colchiques* (Petit Caucase oriental) *se prolonge, par le fait, jusqu'au territoire des Tibareni* (vers Quara-Hissar) *puis, par le mont Paryadrès* (Alpes Pontiques du Lazistan) *et par le Skydisès* (vers Kharpout) *jusqu'à la Petite Arménie* (à l'ouest de l'Euphrate occidental) *et la vallée de l'Euphrate, laquelle continue la séparation entre l'Arménie d'une part, la Cappadoce* (Sivas) *et la Commagène* (à l'est de l'Amanus), *de l'autre.*

(1) Inscriptions trilingues de Darius à Bisoutoun (Behistoun).

(2) Strabon est mort sous le règne de Tibère (14-37 ap. J.-C.).

(3) Strabon, *Géogr.*, t. XI, p. xiv-1.

Fidèle à sa coutume, le géographe cappadocien non seulement décrit l'aspect du pays qui, d'ailleurs, ne s'est pas sensiblement modifié au cours des deux derniers millénaires, mais il expose aussi, en quelques lignes, les progrès réalisés par les Arméniens, dans leur domaine, depuis l'époque de la soumission de la Perse aux armées d'Alexandre le Grand, jusqu'au temps où il rédigeait son incomparable ouvrage.

Le royaume d'Arménie, dit-il, *s'accrut surtout par le fait des conquêtes d'Artaxias et de Zariadras, anciens lieutenants d'Antiochus le Grand, qui s'étaient vus, après la chute de leur maître, appelés à régner, l'un sur la Sophène* (rive orientale de l'Euphrate), *l'Anthisène, l'Oromandride et les cantons environnants* (plateau d'Erzeroum), *l'autre sur la province d'Artaxata* (province d'Erivan) *et qui, ayant su concerter leurs efforts, enlevèrent successivement aux Mèdes la Caspiane* (plaine de Moughan et pays de Bakou), *la Phaunitide et la Bassoropeda* (versant septentrional du Petit Caucase), *aux Ibères, tout ce qui est au pied du Paryadrès* (Alpes Pontiques) *avec la Chorzène* (entre les deux branches de l'Euphrate supérieur) *et, de l'autre côté du Cyrus, la Gogarène* (Gougarq ou Gougarkh des Arméniens), *aux Chalybes et aux Mossinœques, la Carénitide et la Derxène* (Haut Euphrate occidental), *provinces aujourd'hui limitrophes de la Petite Arménie, si même elles n'en font pas partie, aux Cataones, l'Akilisène* (nord de la Commagène) *et tout le district de l'Anti-Taurus aux Syriens, enfin la Taronitide* (Taron des Arméniens, au sud du lac de Van), *tous pays dont les habitants, grâce à cette réunion, parlent aujourd'hui la même langue.*

Bien certainement l'époque si glorieuse pour les Arméniens d'Artaxias et de Zariadrès et celle de Tigrane le Grand sont celles de la plus grande extension de leur domaine national. De nombreuses colonies furent fondées dans les vastes États de ces princes, et ces colonies étaient si importantes, devinrent si prospères que la langue arménienne fut parlée dans toutes les provinces énumérées par Strabon. C'est, sans nul doute, dans ces conquêtes qu'il faut chercher l'origine de la plupart des centres actuels des Arméniens, car tous ils sont situés dans les districts cités par le géographe grec, et si, depuis le premier siècle de notre ère, d'autres colonies se sont établies dans diverses vallées, ce ne fut jamais, en ce qui concerne la Grande et la Petite Arménie, que sous l'influence des anciens foyers.

Les provinces de l'Arménie.

Les divisions de l'Arménie ont varié suivant les temps, et leurs noms se sont modifiés. Aux appellations gréco-latines ont succédé, dans la plupart des provinces, les noms arméniens par lesquels les auteurs indigènes les désignent et, ces

noms étant fort peu connus, il importe de les définir, d'indiquer à quels districts antiques ou modernes ils correspondent.

La Grande Arménie se composait, au Moyen Age, de quinze provinces dont les frontières, il est vrai, ont été très variables, mais qui, dans leur ensemble, répondent à des districts bien définis :

1° La Haute-Arménie, comprenant la Derxène et l'Akilisène des temps antiques, embrassait les pays du haut Djorokh et de l'Euphrate supérieur où se trouvent aujourd'hui les villes de Baïbourt, Gumuch-Hâné et Erzindjan ;

2° La Sophène ou IVe Arménie des Grecs, limitée à l'ouest

PROVINCES DE LA GRANDE ARMÉNIE

par le cours de l'Euphrate moyen, traversée par l'Euphrate oriental (Arsanias), dont la principale ville est aujourd'hui Kharpout ;

3° L'Aghtznik qui s'étendait au sud jusqu'au Tigre supérieur (Diarbékir) comprenait l'Arzanène (Arm-Artzn), les villes de Martyropolis et Tigranocerte, contient aujourd'hui la cité de Mouch ;

4° Le Touroubéran, ancienne Chorzianène, embrasse toute la région d'Erzeroum, jusqu'au rivage septentrional du lac de Van ;

5° Mock, la Gordyène, probablement la Moxoène d'Ammien Marcellin, comprenant le versant septentrional du Taurus arménien, jusqu'au lac de Van, avec Bitlis et Van comme villes ;

6° Le Kordjaïq situé sur la rive gauche du Tigre, au sud du Taurus arménien, s'étendant jusqu'au Zab supérieur. Djézirct-ibn-Omar est aujourd'hui la principale ville de cette région ;

7° Le Parskahaïq, ou Perse-Arménie, pays à cheval sur la chaîne du Kurdistan, appartenant aujourd'hui en partie à la Perse, comprenant Salmas, Ourmiah et la rive occidentale du lac du même nom ;

8° Le Vaspourakan, au sud-est de l'Ararat (Perse et Turquie) avec les villes de Marand, Khoï et Bayazid ;

9° Le Siouniq, Sissakan des Perses, des Syriens et des Arabes, au nord de l'Araxe, comprenant les districts montagneux (Russes) de Chahrour, Daralagheuz, Djahouk et Ghapan, les villes de Nakhitchévan, Djoulfa et Ordoubad ;

10° L'Artsakh ou Qara-bagh de nos jours, avec Choucha pour ville principale ;

11° Le Païtakaran composé du promontoire que forment les fleuves Kourah et Araxe par leur réunion au milieu de la plaine de Moughan. De ce côté les Arméniens se sont quelquefois temporairement étendus jusqu'aux rives de la mer Caspienne ;

12° L'Outi, comprenant le versant septentrional des montagnes du Gheuk-tchaï (districts russes de Kazakhi, Chamchadîl et Airioun) jusqu'à la rive droite du Cyrus, avec Iélisavetpol (Gandzak) comme ville principale moderne. Les Grecs le nommaient Otène ;

13° Le Gougarq, Gogarène des Grecs, pays montagneux situé sur le haut cours du Cyrus, au nord de l'Araxe, région de Kars, Alexandropol, Ardahan, Artvin ;

14° Le Taïq, district situé entre le pays d'Erzeroum et la rive droite du Djorokh ;

15° L'Aïrarat (Ararat), grand centre arménien d'Erivan et Etchmiadzin. C'est là que se trouvaient les villes d'Artaxata, Armavir, Bagaran et Ani.

La Grande et la Petite Arménie.

Ainsi qu'on l'a vu, les Anciens divisaient l'Arménie en deux États distincts, l'*Armenia major* ou Grande Arménie et l'*Armenia minor* ou Petite Arménie. Cette dernière était limitée au nord par le royaume du Pont, au sud par la Cappadoce, à l'ouest par le district de Polémon et s'étendait sur les pays situés au couchant de l'Euphrate occidental jusqu'à la hauteur de son confluent avec l'Arsanias. Cet État n'avait donc rien de commun avec celui d'Arméno-Cilicie qui prit naissance au onzième siècle de notre ère seulement. Le nom de Petite Arménie ne peut donc pas être appliqué au royaume roupénien, pour lequel la désignation de *Nouvelle Arménie* semble être beaucoup plus satisfaisante.

De nos jours, la densité de la population arménienne va décroissant quand, quittant Erzeroum, on marche vers l'Euphrate, et en croissant au fur et à mesure que, quittant la rive droite de l'Euphrate en descendant de Kharpout, on s'approche des rivages de la mer Méditerranée, vers la côte cilicienne ; c'est qu'on entre dans le dernier des royaumes arméniens, la Nouvelle Arménie, que les indigènes désignent sous le nom de Sissouan et que la plupart des auteurs européens qualifient d'Arméno-Cilicie, terme impropre, parce que, en prétendant rappeler en même temps deux périodes de l'histoire de ce pays, on commet en l'employant un fâcheux anachronisme.

La Nouvelle Arménie ou Sissouan.



CARTE DES RÉGIONS DE L'ASIE ANTÉRIEURE HABITÉES PAR LES ARMÉNIENS

----- Régions habitées par les Arméniens.
Hachures. — Districts où les Arméniens forment plus du tiers de la population.

Marasch, Zeitoun, Adana, Sis, Hadjin, Dortyol, etc... sont les principaux centres chrétiens de ce pays. C'est dans ces vallées, sur le versant méridional de la grande péninsule asiatique, que se sont conservés jusqu'à notre époque les débris de cette population arménienne sur laquelle régnèrent, après l'extinction des Roupéniens fondateurs du royaume, les princes français de Lusignan.

La Nouvelle Arménie, qui avait vu le jour peu de temps après le désastre des Bagratides d'Ani, vécut, comme tous les États orientaux, des jours heureux et des temps de malheur, et ses frontières varièrent suivant la fortune de ses armes ; cependant son étendue moyenne ne le cédait en rien à celle de nos États d'Europe de second ordre tels que la Suisse, la Belgique, la Hollande ou le royaume de Danemark.

La Nouvelle Arménie occupait environ 500 kilomètres de la côte méditerranéenne, depuis le golfe d'Alexandrette jusqu'au voisinage de l'embouchure du Mélas des anciens, le Manargaï-tchaï des Turcs. Ses limites septentrionales, assez mal définies d'ailleurs, semblent avoir été la ligne de partage des eaux du Taurus, tandis qu'à l'orient l'Amanus la bornait.

De grands cours d'eau arrosent les plaines comprises entre les deux chaînes ainsi que la région côtière. A l'ouest, on rencontre d'abord le Gheuk-sou (l'eau azurée), Calycadmus

CARTE DE LA CILICIE

de l'antiquité; puis, en marchant vers l'est, la rivière de Tarse, le Saïhoum, autrefois Sarus, le fleuve Djihan, Pyramis des Grecs, sans compter une foule de petits cours d'eau qui descendent du Taurus et de l'Amanus.

Le hasard a voulu que les Arméniens se soient attachés à des pays illustres; car, après avoir perdu l'indépendance dans leur patrie de l'Ararat, ils sont venus se fixer auprès de ces fameuses portes ciliciennes qu'Alexandre le Grand traversa pour aller combattre à Issus, et répandre dans l'univers la civilisation hellénique.

La nouvelle patrie que choisirent les Arméniens est un pays béni des dieux; l'abondance de ses eaux, la fertilité de ses plaines, la fraîcheur de ses pâturages et l'exposition de ses

vallées vers le midi en font un véritable paradis terrestre. En Cilicie, tout croît en abondance, comme en Syrie d'ailleurs : la vigne, l'olivier, le grenadier, l'oranger, se joignent, dans les vergers, à toutes les variétés de nos arbres fruitiers de l'Europe. Le cultivateur fait deux récoltes annuelles, et les montagnes ombragées sur leurs flancs de forêts séculaires, où se pressent le cèdre et le pin, voient leurs sommets, qui parfois atteignent et dépassent 4.000 mètres de hauteur, couverts de gras herbages. Il fallait vraiment qu'un mauvais génie abandonnât ces pays à l'insouciance des Turcs pour que la mise en valeur de pareilles richesses fût arrêtée dans son essor.



LE FLEUVE CYDNUS
(Figure allégorique d'après une médaille antique.)

Pour la première fois, au cours de leur longue existence nationale, les Arméniens de Cilicie se sont trouvés à même d'entretenir des relations directes, par mer, avec les peuples occidentaux et, si le destin l'avait permis, ils se seraient développés parallèlement aux peuples de l'Europe et dans le même esprit. Au cours des Croisades, ces gens, venus d'Orient, évoluèrent rapidement et se séparèrent de ce monde byzantin, qui, pendant tant de siècles, avait entravé leur progrès et s'était condamné lui-même à périr, victime de son obstination dans ses vieux préjugés.



LE FLEUVE ET LA VILLE DE TARSE
(Figure allégorique d'après une médaille de l'empereur Commode.)

Mais les Arméniens ne sont pas seuls détenteurs des territoires plantureux de la Cilicie. Avant leur venue, le pays était déjà peuplé, et depuis la chute de leur royaume, le maître turc a favorisé, dans cette région, la création de colonies musulmanes. On rencontre aujourd'hui dans les vallées et dans les plaines non seulement des Arméniens, mais aussi des Turcs, des Kurdes émigrés vers le neuvième siècle, des Arabes et, dans les montagnes, des Turkomans nomades ainsi que des tribus barbares dont l'origine demeure inconnue ; on trouve même des métis d'Arméniens et de Kurdes, qui, devenus musulmans, ne quittent jamais les montagnes et les forêts : du fait de ce mélange de peuplades barbares l'insécurité est grande dans le Taurus et l'Amanus.



LE FLEUVE PYRAMIS
(Figure allégorique d'après une médaille antique.)

Les trois Arménie.

Ainsi les pays habités par la nation arménienne se composent donc, au point de vue historique, de trois parties distinctes,

dont les deux premières se confondent souvent à partir de l'époque des successeurs d'Alexandre : la Grande et la Petite Arménie originaires de la haute antiquité, et la Nouvelle Arménie dont la formation date du Moyen Age. Il s'ensuit que l'histoire des Arméniens se partage elle-même en phases correspondant à ses divisions géographiques. La première partie, comprenant les annales de l'Ancienne Arménie (Grande et Petite) qui, débutant vers les temps achéménides (sixième siècle av. J.-C.), se prolongent jusqu'aux conquêtes musulmanes (dixième siècle ap. J.-C.), et la seconde partie, traitant de la Nouvelle Arménie, dont les fastes occupent quelques siècles du Moyen Age, les temps contemporains des Croisades. Enfin pour les deux Arménie vient la période du martyre, celle du joug mahométan qui dure encore, hélas ! Les conditions mêmes d'existence du peuple arménien au cours des siècles font que si cette nation se trouve à l'heure actuelle, en majeure partie, cantonnée dans ses anciens territoires de l'Ararat, elle est aussi répandue, avec une densité plus ou moins grande, suivant les lieux, depuis les rives de la Kourah jusqu'aux plages de la Cilicie et, depuis les côtes du Pont-Euxin, jusqu'aux limites du désert mésopotamien.



LA VILLE D'ANAZARBE

(Figure allégorique d'après une médaille antique.)

CHAPITRE II

Les origines du peuple arménien. — Séjour des Arméno-Phrygiens dans la Thrace. — Leur passage en Asie. — Leur marche vers les pays de l'Ararat. — La conquête du plateau d'Erzeroum. — Les patriarches haïkiens. — La dynastie légendaire. — La domination médique. — Le royaume d'Arménie feudataire des Achéménides. — La conquête macédonienne. — La dynastie de Phraataphernès. — Domination des Séleucides de Syrie.

C'est grâce aux récits des auteurs de l'antiquité, éclaircis par les documents épigraphiques et par les résultats des recherches archéologiques, que, péniblement, nous sommes parvenus, dans ces derniers temps, à débrouiller de leur chaos de légendes les premiers pas des plus grands peuples de l'antiquité; et cette lueur, jetée sur l'histoire des débuts, fait envisager sous un jour nouveau les mouvements humains qui se sont produits à l'aurore de la civilisation moderne. Les premiers efforts de la Chaldée, de l'Élam et de l'Égypte nous apparaissent assez nettement, pour qu'il soit possible d'affirmer aujourd'hui que six ou sept mille ans nous séparent des origines de notre propre civilisation et que les premiers effluves bienfaisants sont partis de ces foyers asiatique et africain. Les hommes venaient alors de découvrir le moyen de fixer leur pensée par l'écriture et sortaient de cette ère barbare dans laquelle la mémoire n'était tout au plus aidée que par la représentation rudimentaire des objets dont il importait de conserver le souvenir.

Mais, si les peuples en possession de l'écriture nous ont transmis le récit des antiques battements de leur cœur, il n'en est malheureusement pas de même pour toutes les nations. Les Grecs et les Italiotes n'ont fait que très tardivement entrer dans leurs mœurs l'usage d'écrire, et bien des peuples ont, jusqu'aux débuts de notre ère, jusqu'à nos jours même, ignoré la science la plus utile à la diffusion des progrès accomplis. Les Arméniens sont de ceux qui longtemps ont ignoré l'écriture, et, si nous ne possédions pas quelques renseignements épars sur leur existence, les remarques incidentes des auteurs étrangers à leur race, nous resterions dans une complète ignorance au sujet de leur origine, tout comme nous nous demandons encore ce qu'étaient les Pélasges, les Étrusques,

les Basques et tant d'autres peuples dont le nom revient à chaque page de l'histoire. Fort heureusement, quelques passages d'Hérodote, clairs et précis, comme toutes les lignes tracées par le roseau du grand historien, apportent sur les débuts du peuple arménien de précieuses assurances, et permettent de tirer bon parti des indications que fournissent les écrivains postérieurs, ou qui nous sont données soit par



L'ARMÉNIE ET LES PAYS VOISINS
(D'après Hérodote.)

l'archéologie, soit par la connaissance des faits historiques généraux.

Origines arméniennes.

Dans le dénombrement qu'il nous a transmis de l'armée perse, alors que le grand Roi passait l'Hellespont pour marcher vers l'Attique, Hérodote s'exprime ainsi, quant aux contingents fournis à Xerxès par l'Arménie :

Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens dont ils sont une colonie (1).

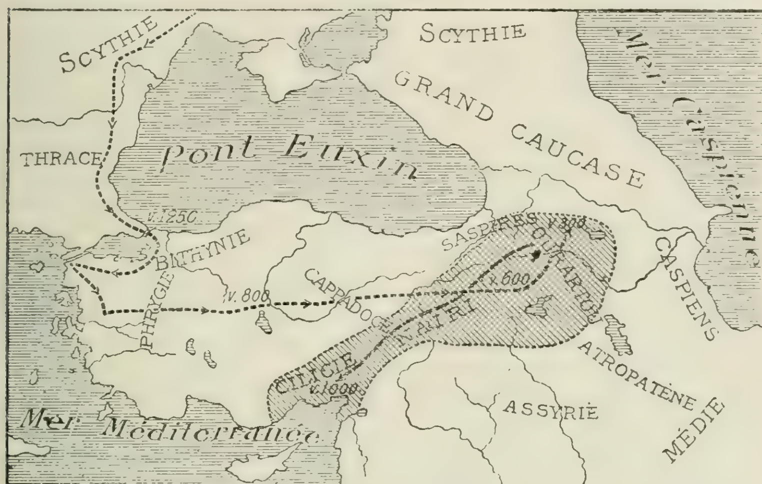
Et, quelques lignes plus haut :

Suivant les Macédoniens, les Phrygiens se nommaient Briges tant que ces peuples restèrent en Europe et demeurèrent avec eux; mais étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays et prirent celui de Phrygiens.

On sait combien les affirmations du père de l'histoire sont justifiées; on connaît tout le soin qu'il a mis à recueillir les traditions, et combien aussi il se montre scrupuleux dans la citation des sources auxquelles il a puisé. En ce cas, comme dans tous les autres, quand il parle de traditions orales, ses affirmations ne sauraient permettre le doute.

(1) Hérodote, VII, 73.

La précision avec laquelle Hérodote s'exprime au sujet des Arméno-Phrygiens montre toute sa confiance dans les souvenirs qui lui avaient été transmis par les Macédoniens, bien que ces traditions fussent déjà fort anciennes, car elles dataient alors de plus de mille ans ; mais les Macédoniens avaient connu chez eux les Phrygiens, avant leur départ pour l'Asie et, bien certainement, conservaient des relations avec ces gens



MIGRATIONS DES ARMÉNIENS

(1re migration v. 1250 à 300 av. J.-C.; 2e migration v. 1000 ap. J.-C.)

(Les hachures indiquent sommairement quels sont les pays actuellement peuplés par les Arméniens.)

qui, tout porte à le croire, leur étaient apparentés. Les Arméniens n'étaient alors qu'une division, une tribu des Briges et, suivant la destinée de la nation tout entière, ils émigrèrent avec elle. Phrygiens, Arméniens et Macédoniens appartenaient tous à la grande famille aryenne.

Le souvenir du passage des Arméniens au travers des Balkans s'est conservé dans l'histoire de l'Arménie du patriarche Jean VI [1] ; car, bien que les indications fournies par cet auteur soient manifestement inspirées par le désir de rattacher les origines arméniennes à la Bible, il n'en est pas moins vrai que, s'appuyant sur les spéculations des exégètes bibliques qui identifient Torgom avec la Thrace, par suite de la similitude du squelette consonantique des deux noms, le patriarche Jean est ainsi amené à rappeler que ses compatriotes ont jadis habité la Macédoine, souvenir qui existait probablement encore à son époque, dans les traditions de la nation

(1) Trad. E. Boré, *Arménie*, p. 74.

arménienne; peut-être même Jean a-t-il disposé d'ouvrages très anciens, aujourd'hui disparus, dans lesquels il aurait puisé; quoi qu'il en soit, les traditions rapportées par Hérodote, ainsi que beaucoup de faits historiques postérieurs aux migrations des Arméniens, viennent à l'appui de l'opinion de Jean VI, de même que les affinités linguistiques existant entre cette race et les autres peuples aryens qui, en ces temps, ont pris part aux invasions de la Thrace, de l'Asie Mineure et des régions méditerranéennes orientales.

Partis de la péninsule balkanique, dans laquelle ils se confondaient alors avec les autres hordes indo-européennes, issues probablement de l'Asie Centrale, mais venues par les plaines de la Russie et la vallée du Danube, les Arméniens traversèrent le Bosphore, ainsi que Pline l'affirme, se guidant d'après d'anciennes traditions [1]. Les noms des deux lacs ascaniens, l'un situé en Bithynie, l'autre en Pisidie [2], celui du port ascanien [3], peut-être aussi même l'appellation de l'Ile ascanienne [4], sont assurément autant de jalons laissés par les migrations d'Askénazou, l'Achkénaz de la Bible, c'est-à-dire par les Phrygiens comprenant les Arméniens dans leur sein.

XIIe au VIIIe s. av. J.-C. Ceci se passait douze ou treize cents ans avant notre ère, à cette époque où le monde hellénique fut si troublé; mais, avant le huitième siècle, il y avait déjà scission entre les Phrygiens et les Arméniens, et ces derniers, laissant leurs congénères dans les montagnes où l'Halys prend sa source, s'étaient avancés déjà vers la Cappadoce, profitant de l'état d'abandon dans lequel se trouvait alors cette région depuis la chute de l'Empire hétéen.

Nous ignorons les raisons pour lesquelles les Arméniens, franchissant l'Euphrate, dirigèrent leurs pas vers les pays de l'Ararat de préférence à toute autre région; mais nous savons qu'il se passa, vers l'époque de leur migration, des mouvements importants dans l'Asie Mineure et sur les côtes. Les Hellènes se répandaient alors sur tout le littoral du Pont-Euxin, fondaient des comptoirs, des colonies : Trapézonte, Sinope datent de ce temps [5]. Le royaume d'Ourartou disparaissait [6], Ninive elle-même succombait [7], tandis que les Scythes ravageaient toute l'Asie Antérieure. N'est-ce pas à la faveur de l'invasion des hordes du Nord, qui peut-être leur étaient apparentées, que les Arméniens furent à même de s'établir

(1) Pline, *Hist. nat.*, V, 40.

(2) Strabon, XII. — Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 10. Lac d'Isnik (Bithynie) et lac de Bourdour (Pisidie).

(3) Pline, *Hist. nat.*, V, 32.

(4) Pline, *Hist. nat.*, V, 38 (dans les Cyclades).

(5) Trébizonde fut fondée en 756 av. J.-C. et Sinope vers 780 par les Milésiens.

(6) Sardouris III, qui semble avoir été l'un des derniers rois de l'Ourartou, envoya une ambassade à Assourbanipal, vers 644 av. J.-C.

(7) 606 av. J.-C.

dans leur nouvelle patrie ? On serait tenté de le croire, car ces envahisseurs venaient d'écraser les plus grands États, de semer la ruine et la désolation parmi les anciens tributaires d'Assour. *Là sont Meschech et Toubal,* s'écrie Ézéchiel, *et leurs sépultures sont autour d'eux.* Et cet affreux désordre était on ne peut plus favorable à la réalisation des vœux des Haïkaniens.

C'est à cette époque, vers la fin du huitième siècle avant notre ère, que la puissance médique fit son apparition dans la politique orientale. En 713, Sargon soumit le petit Etat de Dayakkou (Dejocès), et le successeur de ce prince iranien Fravarti (Fraortès) réunit à sa couronne la Perse proprement dite, c'est-à-dire les pays du sud et du sud-est d'Ecbatane. Le nouveau roi des Mèdes avait repris l'avantage sur les Assyriens et les serrait de si près, que la mort vint le frapper sous les murs mêmes de Ninive qu'il assiégeait.

Les Iraniens VIIIe s. av. J.-C.

Avec Cyaxarès (Huvach-Chatra), la Médie atteignit l'apogée de sa puissance, et, après la ruine de l'empire d'Assour, ce prince et son allié Nabuchodonosor, roi de Babylone, se partagèrent l'Asie. Ecbatane conserva l'Assyrie proprement dite, s'empara du royaume d'Ourartou, étendit sa domination sur tous les pays du nord, et ses armées s'avançant jusqu'à l'Halys s'en prirent même aux rois de Lydie (585 av. J.-C.).

Quand, en 559, la couronne passa des Mèdes aux Perses, les Arméniens, déjà fixés sur le plateau d'Erzeroum, subirent le sort des autres peuples soumis à l'autorité de Cyaxarès, et les Achéménides les rangèrent dans leur treizième satrapie, tandis que les Ourartiens étaient réunis aux Matiènes et aux Saspires, pour former la dix-huitième province. Le texte d'Hérodote montre donc qu'au sixième siècle les Arméniens n'avaient pas encore assimilé les populations vanniques.



MONNAIES ATTRIBUÉES AU ROI DE LYDIE CRÆSUS

Quelques auteurs ont pensé que les Arméniens pouvaient être les descendants des anciens sujets des Argistis et des Sardouris. Les faits qui précèdent réduisent à néant cette hypothèse, qui d'ailleurs ne tient compte ni des traditions ni des données fournies par la linguistique. Les deux peuples étaient très nettement distincts et n'avaient rien de commun. Ce n'est que lentement que les Aryens, nouveaux venus, firent perdre, aux anciennes populations du Naïri et de Van, qu'ils assimilèrent peu à peu, leurs caractères nationaux et leur langage, et, bientôt, il ne resta plus de ce peuple ourartien, jadis si

puissant, que quelques noms propres conservés dans la langue arménienne. « Les familles princières d'Arménie comme les Rechtouni, les Manavaz, les Biznouni, les Arzérouni, dont la dernière régna sur le pays de Van jusqu'au onzième siècle de notre ère, ont gardé les noms de Rousas, Ménouas, Ishpouinis, Argistis, issus des anciens rois de Biaïna. La chute du royaume d'Ourartou n'avait donc pas entraîné la disparition de ses feudataires, qui s'étaient incorporés dans le sein des Arméniens, tout en gardant leurs privilèges seigneuriaux (1). »

Cette survivance de noms appartenant à des dialectes perdus, au milieu du parler des nouveaux venus, est un fait logique, et les exemples en abondent dans toutes les langues. Le latin contient bon nombre de mots étrusques, et dans le français on retrouve des appellations issues des vocabulaires celtes, ligures, certainement aussi de ceux des gens de l'âge de la pierre.

Plus que toute autre l'analyse du vocabulaire arménien présente de très grandes difficultés ; car, dans cette langue, ont pu pénétrer des termes assyriens, hébreux, perses, mèdes, karthwéliens (géorgiens, mingréliens, lazes), ourartiens du Naïri, scythiques, grecs, arabes, turcs, mongols, perses et persans, kurdes, latins, russes, etc... En analysant les vocabulaires kurdes (2) j'ai rencontré pour chacun des dialectes un résidu anaryen irréductible très important, provenant à coup sûr de langages disparus, et le même fait se rencontre en arménien.

Ce mélange des Arméniens avec les anciens peuples pour former la nation définitive mérite qu'on s'y arrête quelque peu et oblige à faire un retour sur ce qu'était la population de l'Asie Antérieure à l'époque assyrienne.

Nous ne sommes que fort mal renseignés quant à la nature ethnique des peuples qui vivaient dans l'Asie Antérieure avant qu'elle fût, dans sa partie méridionale, envahie par l'élément sémitique. Les seules langues dont les documents épigraphiques soient parvenus jusqu'à nous sont le sumérien et l'élamite pour le sud, l'hétéen pour l'ouest et le vannique pour le nord. Ces quatre langues ne sont ni sémitiques ni aryennes, elles appartiennent à ce groupe, dit touranien, dans lequel on a longtemps rangé tout ce qui était anaryen et non sémite. Or, de ces quatre langues, deux seulement ont pu être analysées scientifiquement : l'élamite et le vannique.

L'élamite, aujourd'hui bien connu grâce à mes découvertes et aux études de V. Scheil sur les textes susiens, se montre, par les textes, pendant une durée de deux mille ans environ. Il était encore parlé sous les Perses achéménides. Les racines

(1) Kévork Aslan, *Études historiques du peuple arménien*, p. 46.

(2) *Mission scientifique en Perse*, t. V, 1re partie (Paris, 1904).

monosyllabiques de l'élamite s'agglutinent et, si les mots en résultant sont susceptibles de flexions simples, c'est que la langue agglutinante a subi l'influence d'un parler plus élevé (les langues sémitiques) lui empruntant l'idée de la flexion, sans toutefois s'en approprier les formes.

Il en est de même du vannique, langue parlée dans les régions de l'Ararat (Ourartou) à l'époque assyrienne et qui n'a rien de commun avec les idiomes sémitiques.

Il résulte de ces constatations, ainsi que des nombreux noms propres qu'on rencontre dans les textes assyriens, que, vingt siècles avant notre ère, la majeure partie de l'Asie Antérieure était habitée par un groupe d'hommes non aryens et non sémites. Je n'entends pas affirmer par l'emploi du mot groupe que les langues parlées par ces divers peuples étaient apparentées entre elles, cette pensée est loin de mon esprit, mais je réunis ces peuples non sémites et anaryens comme parlant des langues moins développées que celles des envahisseurs sémites. Les nombreux dialectes karthwéliens seraient aujourd'hui les derniers représentants de cet ensemble parlé par des peuples auxquels certains auteurs ont donné le nom vague de blancs allophyles. M. Meillet, dans sa *Grammaire comparée de l'Arménien classique,* signale des affinités grammaticales de l'arménien avec les langues caucasiennes; ces affinités se seraient produites par contact avec les populations indigènes, à des époques fort anciennes : rien n'est plus naturel.

La première tentative faite en vue d'analyser scientifiquement la langue géorgienne se trouve dans un article de J. A. Gatteyrias [1], et le savant traducteur des inscriptions vanniques, le professeur A. H. Sayce [2], reconnaît de réelles affinités entre la langue de l'Ourartou et le parler des Karthwéliens. Ainsi, d'une part, l'arménien renferme des termes vanniques et des formes karthwéliennes, et, d'autre part, le vannique n'est pas sans affinités avec les langues caucasiennes. Ces constatations, faites par d'éminents linguistes, viennent à l'appui de cette hypothèse que les anciens peuples de l'Asie Antérieure, absorbés en partie par les Arméniens, appartenaient au même groupe linguistique que les Caucasiens de nos jours.

Les Assyriens désignaient sous le nom de peuples du Naïri toutes les nations qui vivaient entre les sources de l'Halys et le lac d'Ourmiah ainsi que celles situées plus au nord, et ne confondaient pas ce groupe avec les Mouchkou (Moschiens), Khâti (Hittites), Koummoukh (Commagène) et les Kourkhi, cantonnés plus au sud. C'est donc qu'ils reconnaissaient à

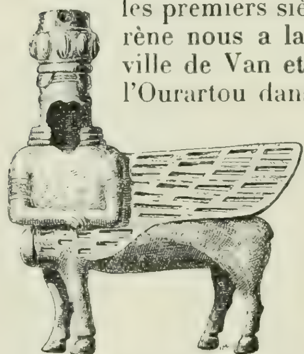
(1) *Revue de Linguistique et de Philologie comparée,* t. XIV, juillet 1881, p. 275-311.

(2) *The Cuneiform Inscriptions,* of Van, p. 411.

ces populations des affinités ethniques. L'Ourartou était le plus important de tous les royaumes du Naïri. Le lac de Van portait le nom de mer du Naïri, et les souverains de Dhouspana (Van) étendaient leur domination sur le Noummé (Erzeroum), le Kirouri (Mouch-Bitlis), le Biaïna (Van), le Mouzazir (Bitlis-Salmas), l'Ahkouza (Qara-bagh-Erivan) et vers le nord dans la chaîne du Petit Caucase. Ce sont ces mêmes pays qui, plus tard conquis par les Arméniens, sont devenus leur domaine. Quant aux peuples du Naïri, à coup sûr ils n'ont pas disparu. Certains d'entre eux se sont peut-être retirés dans les montagnes, mais, pour la plupart, ils ont été absorbés par l'élément aryen, nouveau venu, beaucoup plus développé que les anciens peuples asiatiques. Les langues se sont perdues et, avec elles, le souvenir de ce qu'avait été le Naïri sous les rois de l'Ourartou s'est atténué peu à peu.

Traditions au sujet du royaume d'Ourartou.

Quelques traditions, cependant, étaient encore vivantes dans les premiers siècles de notre ère; car Moïse de Khorène nous a laissé une curieuse description de la ville de Van et des travaux effectués par les rois de l'Ourartou dans la cité de Dhouspas, leur capitale, œuvres qu'il attribue d'ailleurs à la légendaire Sémiramis (1).



TAUREAU AILÉ VANNIQUE
(Musée britannique.)

Sémiramis, dit-il, *ayant visité beaucoup de sites, arrive du côté oriental, sur le bord du Lac Salé; elle voit sur ses rives une colline oblongue, exposée dans sa longueur au couchant; un peu oblique au nord; au midi une grotte s'élevant droit vers le ciel; à peu de distance au sud, une vallée plate, confinant à l'orient avec la montagne, et qui, en s'allongeant vers le lac, s'élargit et prend un aspect grandiose. A travers ces lieux, des eaux pures, tombant de la montagne dans les ravins et les vallées, réunies à la base des montagnes, devenaient de véritables fleuves. A droite et à gauche des eaux s'élevaient dans cette vallée de nombreux villages, et, à l'est de cette riante colline, se dressait une petite montagne.*

... Sémiramis fait d'abord construire la chaussée du fleuve, avec des blocs de rochers, liés entre eux avec de la chaux et du sable, œuvre gigantesque pour l'étendue et la hauteur et qui existe, à ce que l'on dit, encore à présent (2). *Cette chaussée, longue de plusieurs stades, va jusqu'à la ville... A force de fatigues continuelles, la Reine achève en peu d'années ces merveilleuses constructions, qu'elle entoure de fortes murailles*

(1) *Hist. d'Arm.*, I, 16.

(2) Quatrième siècle de notre ère.

avec des portes d'airain. Elle bâtit aussi dans la ville de nombreux et magnifiques palais, ornés de différentes pierres de diverses couleurs, élevés de deux ou trois étages, chacun, comme il convient, exposé au soleil. Elle distingue par de belles couleurs les quartiers de la cité, les divise par de larges rues; elle construit, selon les besoins, des thermes au milieu de la ville, avec un art admirable. Distribuant dans la cité une partie des eaux du fleuve, elle les amène partout où il est besoin et aussi pour l'arrosage des jardins et des parterres... Toutes les parties de la ville sont décorées par elle de beaux édifices, d'arbres touffus, produisant des fruits et des feuillages différents. Elle rend de tous côtés magnifique et splendide la partie de la ville entourée de murailles, et y fait entrer une immense population.

... Sémiramis garnit le sommet des murailles, ouvre des entrées d'un accès difficile, et élève un palais royal, avec de terribles oubliettes.

Sur le côté oriental de la grotte, là où actuellement on ne peut tracer un trait avec la pointe, tant la pierre en est dure, on a creusé des palais, des chambres, des caveaux pour mettre les trésors et de longues galeries. Personne ne sait comment ces merveilleuses constructions ont pu s'élever. Sur toute la surface de la pierre, comme sur de la cire, avec une pointe, sont tracés beaucoup de caractères. Or, la vue d'un semblable prodige jette tout le monde dans l'étonnement; mais assez sur ce sujet. Dans beaucoup d'autres cantons de l'Arménie, la Reine fit graver sur la pierre le souvenir de quelque événement; sur beaucoup de points elle fit dresser des stèles avec des inscriptions tracées de même.

Telle est l'idée que, d'après les traditions, se faisaient, dans les premiers siècles de notre ère, les Arméniens au sujet de la ville de Van, dans le district de Tosp, province de Vaspourakan. Mille ans s'étaient écoulés depuis la chute du royaume de l'Ourartou, les inscriptions des souverains de l'Ararat n'étaient plus comprises par personne et l'histoire des puissants ennemis de l'Assyrie était entrée dans les brouillards de l'oubli. L'on ne se souvenait même plus qu'un grand royaume indépendant avait précédé sur le plateau l'arrivée du patriarche arménien et de ses compagnons d'armes, d'imposantes ruines à Van frappaient l'imagination des voyageurs. Moïse de Khorène les a visitées, et nous a transmis les légendes qui, de son temps, avaient cours à leur sujet.

Quoi qu'il en soit, il résulte des documents en notre possession que le mouvement des Arméniens de Cappadoce vers le plateau d'Erzeroum eut lieu pendant le cours des huitième et septième siècles et que, six cents ans pour le moins avant

Migrations des Arméniens.

notre ère, cette nation occupait déjà quelques-uns des districts voisins de l'Ararat et du lac de Van (1). Dans sa marche vers l'Orient, elle avait refoulé les tribus du Mouchkou, de Khaldis, ainsi que les autres peuplades du Naïri citées par les textes assyriens, comme vivant dans les vallées du haut Euphrate.

Il est à penser, nous venons de le voir, que les peuples du Naïri appartenaient à la même souche ethnique que les Lazes, les Mingréliens et les Géorgiens de nos jours. Les unes, parmi



L'ARMÉNIE ET LES PAYS VOISINS D'APRÈS LES SOURCES ASSYRIENNES

ces nations, furent absorbées par les Arméniens, et les autres qui se retirèrent devant eux vers le nord, ne semblent pas s'être modifiées depuis ces temps; elles emportaient dans leur cœur la haine contre l'envahisseur, rancune qui a traversé les siècles, qui de tout temps s'est manifestée par l'hostilité des Caucasiens contre les colons du patrimoine de leurs pères, et que les Géorgiens entretenaient il y a quelques années encore, bien que le souvenir de leurs désastres d'antan fût depuis longtemps effacé.

On remarquera que les Karthwéliens sont demeurés divisés en peuplades parlant des dialectes différents d'un même groupe linguistique, sans liens politiques entre elles, souvent hostiles les unes envers les autres, tout comme ils étaient jadis, au temps des rois de l'Ourartou. Cette persistance du parler

(1) On croyait encore dernièrement que l'exode des Arméniens de Phrygie avait dû s'accomplir vers la fin du septième siècle (Maspero), mais nous sommes obligés de reculer très sensiblement la date de cet événement, car (d'après Belck et Lehmann) une inscription de Ménouas (828-784) les signale dans la Cappadoce au huitième siècle (N. Dolens et A. Khatch, *Hist. anc. des Arm.*, p. 34). Cependant la migration a pu se produire par flots successifs, certaines tribus arméniennes demeurant encore en Cappadoce alors que d'autres s'étaient avancées vers l'orient. D'ailleurs, la lecture Urmani ou Arméni de l'inscription de Malatia est encore douteuse (Cf. *S. Ac. Wissensch.*, Berlin, 1900, p. 621).

et des traditions porte à croire que nous voyons aujourd'hui dans les Caucasiens les restes des peuples primitifs auxquels eut affaire la conquête arménienne.

Les effets des grandes révolutions qui, dans la haute antiquité, agitèrent l'Asie, demeurent bien confus pour notre esprit; la seule source d'informations, les annales épigraphiques de l'Assyrie, s'arrête brusquement, lors de la chute de Ninive, et il ne reste plus, dans l'Ourartou, de souverains capables de continuer la rédaction des fastes que les Argistis et les Sardouris gravaient jadis sur les rochers de Van; quant aux nombreux peuples qui ne faisaient pas usage de l'écriture, ils rentrent dans l'oubli d'où les avaient tirés, pour quelques siècles, les inscriptions triomphales des souverains ninivites. Un épais brouillard recouvre dès lors l'histoire de l'Asie, et cette obscurité ne se lèvera qu'au jour où les princes achéménides monteront sur le trône de la Perse.

Les débuts du peuple arménien dans les pays du Masis sont vaguement rappelés par Moïse de Khorène (1); mais les documents que cet auteur déclare tenir de Mar-Apas-Katina (2) ayant été systématiquement altérés par lui-même, il est bien difficile de tirer parti des noms qu'il donne aux héros primitifs de l'Arménie. Haïk, qui semble avoir été le conducteur de la nation dans sa marche de la Cappadoce vers les pays de l'Ararat, est dit avoir engendré quatre fils : Cadmos, Khor, Manawaz et Arménak, et ce dernier, qui fut l'un des héros de la nation (3), eut lui-même pour fils Aramaïs, dont descendit Amasia, père de Kégham, qui engendra Harma, père d'Aram.

L'Empire assyrien, on l'a vu, avait été détruit et remplacé par celui des Mèdes qui, nous le savons, s'étendit sous Cyaxarès jusqu'à l'Halys et devint limitrophe des États de Craesus; car, à cette époque le royaume de Lydie comprenait toute l'Asie Mineure, sauf la Lycie et la Cilicie (558 av. J.-C). Peut-être est-ce devant la domination des Mermnades que les Arméniens quittèrent la Phrygie; quoi qu'il en soit, ils se trouvaient déjà dans le plateau d'Erzeroum quand le pouvoir passa des mains des Mèdes à celles des Perses. Trois ans

(1) Le plus important des historiens arméniens, qui vivait à la fin du quatrième siècle ap. J.-C. (Cf. V. Langlois, *Hist. Armén.* Trad. Paris, 1869, t. II, p. 47).

(2) Mar-Ibas (ou Apas) Katina (en syriaque, *le Subtil*) aurait, selon Moïse de Khorène, été chargé par le roi d'Arménie Vagharchak (Valarsace) vers 149 av. J.-C. de rechercher dans les archives des Sémites du sud ce qui regardait l'histoire ancienne des Arméniens. Cette assertion est d'ailleurs fort sujette à caution et l'on croit aujourd'hui que ce personnage n'a jamais existé, mais que Moïse le fait intervenir chaque fois qu'il emprunte aux traditions et aux légendes qui avaient encore cours de son temps.

(3) Les Arméniens se nomment eux-mêmes *Haïkiens;* quant au nom *Armenia, Arminia, Armaniya*, d'origine étrangère, il serait celui d'une partie de la nation prise pour le tout. Haïk est l'éponyme de la race qui s'intitule Hay ou Haïkazn (issu de Haïk).

suffirent (549-546) à Cyrus pour contraindre à son obéissance les pays du nord et conquérir l'ancien Ourartou ainsi que toute l'Asie Mineure, et il est à croire que les Arméniens eurent à supporter le joug des Mèdes avant celui des Perses, car, vraisemblablement, ils s'étaient établis vers la fin de la période de troubles qui suivit l'abaissement ninivite et précéda l'avènement des Achéménides.

Dynasties légendaires. Suivant Moïse de Khorène, Haïk [1], le héros éponyme de la race, était issu de Thorgom, fils de Thiraz, fils de Gomer, et Gomer était lui-même le fils de Japhet. Cette filiation, toute biblique, correspond peut-être à des réalités générales ethniques; il ne faudrait cependant pas la considérer comme basée sur des traditions arméniennes, et par suite comme venant renforcer la valeur du tableau ethnographique de la Genèse. Moïse de Khorène avoue lui-même l'avoir établie *d'après ce qu'il avait trouvé de certain dans les Histoires anciennes, et autant qu'il était en lui.* Ces derniers mots condamnent tous les récits des événements dont l'auteur n'a point été le contemporain.

Les quatre premiers noms de cette liste généalogique ont été empruntés à la Genèse, ceci ne permet aucun doute, et ces emprunts ont été faits dans les premiers siècles de notre ère, alors que l'Arménie devenait chrétienne; car la forme altérée Thorgom, de Tôgharmah, ne se rencontre que dans la version grecque de la Bible, dite des Septante. C'est donc dans cette édition des livres saints que les premiers chronologistes arméniens ont relevé la filiation qu'ils adoptèrent. D'ailleurs, chez les nouveaux chrétiens, la tendance générale était de rattacher à la Bible l'origine de sa race, et les Géorgiens anaryens, complètement étrangers aux Arméniens, n'ont pas hésité, vers



ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ANTÉRIEURE
(D'après le chapitre X de la Genèse.)

(1) Le nom de Haïk a été l'objet de bien des recherches et de nombreuses études. Toutes les ressources que peut offrir l'étymologie ont été mises en œuvre, en dépassant souvent les limites permises par la science, et aucune des solutions proposées n'est acceptable. La moins irrationnelle est celle qui suppose que Haÿ (= pati) signifie *chef*, comme Haÿr (= pater) indique l'autorité paternelle. Il est impossible d'assigner une époque à ce personnage légendaire qui, sans contredit, fut l'un des grands conducteurs du peuple arménien, mais dont le rôle a certainement été amplifié par la tradition, comme d'ailleurs ceux de tous les héros. Il semble donc qu'il soit préférable de laisser à Haïk sa valeur mythique et de n'user de son nom que comme symbole des origines et des mouvements qui ont précédé la formation de la nation arménienne dans les pays de l'Ararat; Ohannès en Chaldée, Ménès en Égypte, Abraham chez les Juifs, Romulus chez les Latins, ne sont guère mieux définis que Haïk chez les Arméniens, chaque peuple ayant reporté sur une seule tête les efforts de ses origines.

la même époque, à se dire, eux aussi, les fils de Thargamos. Le rapprochement de ces deux pseudo-traditions montre quel crédit on doit accorder aux récits des premiers historiens chrétiens concernant les origines [1].

Dans un curieux passage de son Histoire, Moïse de Khorène [2] écrivant sous l'impression de ses lectures, fait un étrange mélange de traditions païennes et bibliques [3].

Terribles, extraordinaires, dit-il, *étaient les premiers dieux, auteurs des plus grands biens dans ce monde, principes de l'Univers et de la multiplication des hommes. De ceux-ci se sépara la race des géants, doués d'une force terrible, invincible, d'une taille colossale, qui, dans leur orgueil, conçurent et enfantèrent le projet d'élever la tour* (de Babel). *Déjà ils étaient à l'œuvre. Un vent furieux et divin, soufflé par la colère des dieux, renversa l'édifice. Les dieux, ayant donné à chacun de ces hommes un langage que les autres ne comprenaient pas, répandirent parmi eux la confusion et le trouble. L'un de ces hommes était Haïk, de la race de Iaphètos, chef renommé, puissant et habile à tirer de l'arc* [4].

Mais Moïse ne se borne pas à ces fables, il se fait aussi l'écho d'une vieille tradition spéciale à la nation arménienne et son récit concorde dans son ensemble avec les souvenirs que les Macédoniens nous ont transmis par l'intermédiaire d'Hérodote.

Quant à Haïk, dit l'auteur syrien [5], *il s'en va avec le reste de sa suite au nord-est, s'établit sur une plaine élevée appelée Hark* [6] (*Pères*), *ce qui veut dire les Pères de la race de Thorgom. Puis il construisit un village qu'il appela Haïkaschen* (*construit par Haïk*)... *Au milieu de ce plateau* [7], *près d'une montagne à large base* [8], *quelques hommes s'étaient déjà établis, et ils se soumirent volontairement au héros.*

On ne peut résumer plus clairement en quelques lignes l'histoire de la migration des Arméniens de Cappadoce vers les pays où ils vivent encore de nos jours.

Partant des vieilles légendes chaldéo-hébraïques et puisant au gré de leur fantaisie dans les traditions sémitiques, les

(1) Voir, entre autres, JORNANDES : *De la Succession des temps,* ouvrage dans lequel l'auteur fait également abus des traditions bibliques.

(2) D'après Mar-Apas-Katina (Cf. V. LANGLOIS, *op. cit.*, t. I, p. 15).

(3) La date à laquelle aurait vécu Mar-Apas-Katina, si toutefois cet écrivain a réellement existé, serait incertaine. Cet auteur trouva, dit Moïse de Khorène, dans les archives des rois perses, un manuscrit traduit du chaldéen en grec par ordre d'Alexandre le Grand, *Histoire des premiers ancêtres*. Le livre de Mar-Apas-Katina fut, dit-on, traduit en syriaque, puis en arménien et enfin résumé par Moïse de Khorène. Quatremère est d'avis que l'*Histoire des premiers ancêtres* n'était autre que l'ouvrage de Berose.

(4) On sait que la tour de Babel était ce Zigourat géant dont les ruines se dressent encore sur le site de Babylone.

(5) Trad. V. LANGLOIS, t. I, p. 17.

(6) Canton de Hark, dans le Dourouпéran.

(7) Plateau d'Erzeroum.

(8) Plutôt le Bin-Gheul que l'Ararat.

Arméniens, suivant en cela l'exemple du prétendu Mar-Apas-Katina, rapportèrent dans leurs écrits qu'une invasion de Bélus avait eu lieu dans les contrées d'Erzeroum et de Van, expédition destinée à mettre un terme aux conquêtes de Haïk. Des Assyriens, des Mèdes, des Ourartiens, des peuples du Naïri, il n'est pas question; Bélus personnifie toute l'opposition que rencontrèrent les nouveaux venus ([1]). Mais, disent-ils, Bélus fut défait et tué dans la bataille de Haïotztzor, et cet épisode, les chronologistes indigènes le placent en 2350 avant le Christ ([2]), date qui devrait être rajeunie de dix-huit siècles environ, pour que les faits puissent être vraisemblables; car, au vingt-quatrième siècle avant notre ère, les ancêtres des Arméniens étaient certainement confondus encore avec leurs frères aryens dans la patrie d'origine des Indo-Européens et se trouvaient bien loin des bords du Danube et des montagnes de la Thrace. L'Empire assyrien et le royaume d'Ourartou n'avaient pas encore vu le jour et les Sémites de la Chaldée demeuraient cantonnés dans le sud de la Mésopotamie et les pays de la mer.

D'une part, dans ce rappel fantaisiste et confus des luttes que les Arméniens eurent à soutenir pour la conquête de leurs nouveaux domaines, on doit certainement voir le souvenir de l'opposition que firent les feudataires alors émancipés de l'Assyrie et, sans nul doute, les Ourartiens, aux progrès des nouveaux venus. D'autre part, la puissance ninivite, bien que déjà chancelante, était encore debout pour quelques années ([3]), et les rois d'Assour, fort inquiets de la réunion des tribus mèdes en un seul État, menacés par les Babyloniens et troublés par l'entrée des Scythes sur la scène asiatique, ne pouvaient tolérer l'installation de nouveaux adversaires sur les confins septentrionaux de leur Empire. Ils échouèrent cependant et, « Bélus ayant été vaincu et tué par Haïk », les Arméniens furent à même d'affermir leur domination sur les pays d'Erzeroum.

Les Scythes. L'occupation de l'Asie Antérieure par les Scythes fut, suivant Hérodote, de vingt-huit ans; celle de l'Arménie et de la Transcaucasie dura bien certainement plus longtemps encore; car les hordes venues du Nord ne disposaient que d'une seule route pour rejoindre le gros de leur nation, et cette route

(1) Pour les chroniqueurs primitifs arméniens, Chamiram (Sémiramis) symbolise l'Assyrie comme Ara le Naïri et l'Ourartou.

(2) Les premiers chronologistes arméniens font suivre Haïk de patriarches au nombre de trente-six (2350-870 av. J.-C.). Puis dix-sept rois auraient gouverné le peuple de 870 à 330 av. J.-C. Mais les travaux récents ne citent ces personnages que pour mémoire (Cf. à la fin du volume, en appendice, la liste des patriarches et des rois légendaires, d'ap. K.-J. Basmadjian, *Chron. de l'Hist. de l'Arm.*, dans *Rev. de l'Orient chrétien*, t. XIX, 1914).

(3) Le nom des Arméniens ne figure pas dans les textes assyriens; l'on en doit conclure que la conquête de l'Arménie par Haïk eut lieu dans les derniers temps de la monarchie d'Assour au plus tôt, peut-être même quelque peu après sa chute.

passait par les défilés de Derbend ou la porte dite des Alains [1], mais bien peu retournèrent dans les steppes du nord; pour la plupart ils se fixèrent dans les régions du haut Halys et du Thermodon et peu à peu disparurent se fondant dans les nations voisines, Cappadociens, Phrygiens, Arméniens, Moschiens et Tibareniens. Nous ne retrouvons cependant, dans les annales arméniennes, aucune trace d'une domination scythique, et ce silence permettrait de supposer soit que les Arméniens étaient apparentés aux nomades du Nord, soit qu'ils ont effectué leur migration vers l'Orient après le passage des dévastateurs. Dans la première de ces hypothèses, loin de se montrer hostiles aux compagnons de Haïk, les Scythes les auraient aidés dans la réalisation de leurs projets; dans la seconde, les Arméniens auraient seulement tiré parti de la désorganisation générale qui suivit cette invasion.

Conquête de l'Arménie par Haïk.

Nous avons vu que les Arméniens sont venus dans la Thrace en même temps que d'autres branches de la famille aryenne, et que tous ces peuples arrivaient de l'Orient par les steppes de la Russie. Des nations appartenant au même groupe ethnique remontèrent, vers la même époque, la vallée du Danube pour gagner l'Occident, tandis que d'autres se répandaient dans les contrées de l'Europe centrale. Les Ligures, les Gaulois, nos ancêtres, faisaient vraisemblablement partie de l'une de ces marées humaines, car ils étaient déjà fixés depuis longtemps dans l'Occident du vieux monde quand, six cents ans avant notre ère, les Grecs entrèrent en contact avec eux sur la côte méditerranéenne.

C'était alors le temps de ces invasions dont les divers éléments ont constitué le monde de l'antiquité classique, monde qui se développa pendant une période comprenant deux millénaires, depuis le quinzième siècle environ avant le Christ jusqu'au cinquième de notre ère, et à qui, finalement, appartint l'hégémonie; car, si deux mille ans après ce flot d'autres vagues, arrivées elles aussi de l'Orient, par les mêmes voies, sont venues changer pour un temps la face du vieux monde, semant la ruine, plongeant de nouveau l'Europe dans la barbarie, ce sont les premières invasions dont les éléments ont survécu, et qui ont donné naissance aux États modernes, à ces nations qui, au cours des derniers siècles, ont poursuivi leur élan jusqu'aux confins de l'univers.

Pendant les bouleversements qui sévirent en Asie, les Arméniens, fixés dans leur patrie nouvellement conquise, demeuraient inébranlables et, par leur courage, devaient conserver jusqu'à nos jours leur nationalité, leur langue, leurs mœurs,

(1) Défilés du Dariall en Ossethie, au centre du Grand Caucase.

alors que peu à peu presque toutes les peuplades qu'ils avaient connues dans leur enfance disparaissaient de la face du monde. Leurs frères, les Phrygiens, ne sont plus aujourd'hui qu'un vague souvenir. Seuls, parmi leurs contemporains, les Hellènes, les Italiotes et les Gaulois ont surmonté les cataclysmes, non sans avoir cependant subi bien des mélanges, abandonné beaucoup de leurs coutumes d'antan; mais, en dehors des Grecs, ce n'est pas dans les peuples modernes qu'il convient de chercher les parentés des Arméniens, c'est dans ces nations qui furent apportées des steppes du Nord vers les plages méditerranéennes par cette même marée qui poussa les ancêtres de Haïk vers la Thrace. Or, ces peuples, pour la plupart, sont malheureusement entrés depuis des siècles et des siècles dans les ténèbres de l'oubli.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les débuts de la nation arménienne. Si notre documentation permet de retrouver, de façon satisfaisante, les principales phases de l'évolution de ce vieux peuple, elle ne nous autorise pas à entrer dans les détails. Toutefois, il n'en demeure pas moins certain que les titres de noblesse de la race remontent à plus de trois mille ans avant nous, et qu'ils sont de beaucoup plus anciens que ceux de la plupart des peuples européens. L'Inde et la Chine, en dépit de leurs légendes fantaisistes, offrent à peine des origines aussi reculées. Seuls les débris des vieilles nations de l'Asie Antérieure, Syriens, Chaldéens, Kurdes (Mèdes), et de l'Afrique du Nord, les Égyptiens, possèdent de plus antiques souvenirs de leurs aïeux; quant aux Perses, ils n'ont commencé leur vie politique que vers les temps où l'Arménie se constituait elle-même en État. C'est aussi vers le moment où la tribu de Haïk quittait la Cappadoce que Rome se fonda.

La langue arménienne. La langue arménienne est un parler indo-européen (1), c'est-à-dire appartenant à la branche occidentale de la famille

(1) Il y a quelques années encore, le plus profond désordre régnait dans les esprits au sujet de la nature ethnique des peuples qui, dans l'antiquité, vivaient en Asie Antérieure. Certains auteurs, s'appuyant sur des caractères physiques observés superficiellement, ont vu des Sémites dans les Arméniens, d'autres les assimilaient aux Ourartiens, aux Hétéens. Renan (*Hist. des Langues sémitiques*, t. I, p. 11, § 1) pense à juste titre que les ancêtres des Arméniens étaient probablement des colons de race indo-germanique, mais il les fait partir de Babylonie pour occuper un pays de populations sémitiques. C'était l'époque où J. Oppert (*Le Peuple et la Langue des Mèdes*) attribuait aux Mèdes les textes de la troisième colonne des inscriptions trilingues des Achéménides, alors qu'en fait ces lignes sont écrites en dialecte néosusien dont nous connaissons maintenant la forme antique par les nombreux textes découverts à Suse en ces dernières années. Grâce aux versions assyrienne et perse de ces précieuses inscriptions, J. Oppert avait été à même, non seulement de donner une traduction correcte des textes néo-susiens, mais aussi d'établir les règles grammaticales et le lexique de cette langue anarienne et non sémitique, puis, ne sachant à qui l'attribuer, il l'avait donnée aux Mèdes qui, nous le savons aujourd'hui, étaient des Indo-Iraniens comme les Perses. Ces erreurs, très fréquentes alors, ont été, pendant longtemps, fort préjudiciables à l'intelligence des faits historiques.

aryenne, qui s'est formé jadis parallèlement au grec et aux autres langues, pour la plupart disparues aujourd'hui, qui ont été en usage dans le monde méditerranéen central et oriental quelque mille ans avant notre ère. Mais, par suite de l'établissement des Arméniens dans les pays de l'Ararat, ce langage, tout en conservant ses principales formes grammaticales, s'est imprégné d'une foule d'éléments dus aux peuples asservis, aux divers maîtres politiques de l'Arménie et aux nations voisines. La domination des Mèdes, des Perses Achéménides, des Parthes, des Sassanides, des Macédoniens, des Byzantins, des Arabes et des Turcs a fait entrer dans le vocabulaire arménien de nouvelles racines ; mais les caractères généraux de la langue sont demeurés (1). Aucun monument épigraphique ne nous fait connaître la forme antique de l'arménien, et l'on ne parvient à restituer que théoriquement la langue primitive, parce que les Arméniens ne faisaient point usage de l'écriture avant les temps chrétiens. Leurs frères phrygiens se montrèrent plus avisés qu'eux sous ce rapport ; mais à l'époque où les Phrygiens, s'inspirant des Hellènes, adoptèrent l'écriture, les Arméniens s'étaient probablement déjà séparés d'eux.

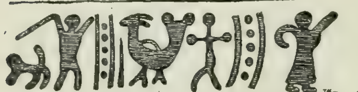
Moïse de Khorène se plaint amèrement de l'ignorance dans laquelle étaient demeurés ses compatriotes avant leur conversion au christianisme et l'explique par le fait qu'ils ne possédaient pas de système graphique qui leur fût propre. Il est donc certain que les Arméniens n'apportèrent pas dans leurs migrations la science de fixer la pensée. Sans doute, alors qu'il habitait la Cappadoce, ce peuple connut l'hiéroglyphe hétéen (2) ; mais ce système graphique, abondant en idéogrammes, ne se prêtait pas aux transcriptions phonétiques. Agathange, Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe, d'accord en cela avec Diodore de Sicile et Polyen, nous apprennent que, pour la rédaction des actes, des correspondances et des documents indispensables à la vie courante, les Arméniens firent longtemps usage des lettres grecques, perses (pehlvies) et syriennes. Peut-être tentèrent-ils d'employer les caractères cunéiformes

(1) Consulter la *Grammaire critique de l'arménien moderne* (Vienne, 1903), de M. Meillet, ouvrage fondamental et décisif sur la question des origines de la langue arménienne. L'auteur (introduction) reconnaît que, dès le sixième ou le septième siècle av. J.-C., cette langue a fait de nombreux emprunts à une autre de source différente. Il pense que ces mots proviennent des idiomes des « anciens habitants du pays ».

(2) Les récentes fouilles allemandes à Boghaz-Keuï ont mis à jour un grand nombre de tablettes d'argile écrites en caractères cunéiformes dans l'idiome des Hétéens, et, par certains mots, Winckler se croit autorisé à reconnaître dans cette langue des indices indo-européens. Dans ce cas les Hétéens seraient les premiers avant-coureurs des migrations aryennes ; mais ces affinités linguistiques sont encore trop incertaines pour qu'on puisse les faire entrer en ligne. D'ailleurs le système hiéroglyphique hétéen est, on le sait, indépendant de celui de l'Egypte, et il serait bien surprenant de voir un peuple aryen se forger pour lui-même un système d'écriture idéographique, alors qu'aucun de ses congénères n'aurait eu la même pensée.

perses qui, comme on le sait, sont des dérivés phonétiques du système chaldéo-assyrien, alors qu'on avait fait usage des signes idéographiques dans l'Ourartou, ainsi que chez plusieurs peuples non sémitiques de l'Asie Antérieure. Mais cet essai, s'il eut lieu, fut sans lendemain, et l'exemple donné par les Perses ne semble pas avoir été imité par les Arméniens, les Mèdes, les Karthwéliens et les peuples du Naïri. Nous ne possédons, en effet, aucun monument épigraphique de ces nations.

La Commission archéologique de Russie a découvert en 1900, aux environs d'Ani, sur un vase, dans une nécropole, une curieuse inscription hiéroglyphique ou pictographique qui semble être de date fort ancienne et dont la présence indique qu'antérieurement à l'apparition des cunéiformes vanniques dans cette région, peut-être même pendant la durée du royaume d'Ourartou, les prédécesseurs des Arméniens dans la plaine d'Erivan faisaient usage d'un système graphique très primitif; mais cette tentative, qui ne semble pas avoir eu de suite, est demeurée isolée; elle prouve cependant que, dès la très haute antiquité, les peuples de la Transcaucasie ressentaient déjà le besoin de fixer leur pensée. Les révolutions survenues empêchèrent le développement de cette conception primitive, qu'il y a lieu de ne citer que pour mémoire.



INSCRIPTION HIÉROGLYPHIQUE D'ANI

A l'époque de la venue de Haïk en Arménie, une écriture phonétique, appelée à un illustre avenir, était déjà d'un emploi courant dans l'Asie Antérieure; l'alphabet araméen, né dans la Phénicie, s'était répandu en Assyrie et en Chaldée pour la rédaction des documents courants et avait gagné l'Arabie, évoluant diversement dans chaque milieu. Sans aucun doute, les Arméniens connurent cette écriture; mais, créé pour des langues sémitiques, dans lesquelles les consonnes jouent le rôle principal, cet alphabet n'était pas approprié aux sons des parlers aryens, dont les flexions reposent le plus souvent sur les voyelles, et les Arméno-Phrygiens ne surent pas, comme les Hellènes, le compléter pour leur usage. Les Perses se montrèrent plus avisés, quand ils composèrent l'alphabet zend pour la transcription des livres sacrés de l'Avesta; toutefois cette innovation est de très basse époque, postérieure à la formation du pehlvi.

Philostrate affirme qu'au temps d'Arsace (150 av. J.-C.), les Arméniens possédaient un système graphique leur appartenant en propre; mais cette assertion, contraire à tout ce que dit Moïse de Khorène sur ce sujet, n'est basée sur aucun monument épigraphique et semble devoir être rejetée.

La langue arménienne est, dans son fond, de construction

et de racines, franchement indo-européenne du groupe occidental, on ne saurait trop l'affirmer. Elle diffère du groupe aryen oriental, c'est-à-dire des parlers de l'Iran, vieux perse, zend, pehlvi, kurde, ossèthe, etc., au même titre que les langues européennes. Cependant, dans ses diverses formes provinciales, elle se trouve être aujourd'hui souvent mélangée d'éléments sémitiques, caucasiens, iraniens ou altaïques, par suite du long contact qu'eurent les descendants des compagnons de Haïk avec des populations parlant des idiomes de ces groupes. Le perse-pehlvi, entre autres, à la suite de la domination des Parthes et des Sassanides, a laissé des traces très nombreuses dans le vocabulaire. Quant à l'arménien du Moyen Age et la langue littéraire moderne, qui sont beaucoup plus purs, à cet égard, ils constituent des instruments de premier ordre par leur souplesse. La langue arménienne s'est donc fort bien conservée au cours des siècles, tout au moins dans ses formes grammaticales, malgré les vicissitudes du peuple qui la parle, et, comme tous les parlers, a simplement évolué.

Religion des Arméniens.

Aux traditions linguistiques, d'importance primordiale quant à la préservation des caractères nationaux, venaient se joindre les croyances religieuses ancestrales. Bien certainement les Arméniens possédaient un panthéon national qui, selon toutes probabilités, était très proche parent de celui des Phrygiens, et rentrait dans les conceptions religieuses de tout le groupe des peuples indo-européens [1]. Cependant, se trouvant être, par leurs conquêtes, en contact avec les Sémites de l'Assyrie, les fils de Haïk adoptèrent quelques-unes des divinités de leurs voisins du Sud [2]. Le dieu Barchamin, cité par Moïse de Khorène et qu'Anania de Chirak nomme Barcham l'Assyrien, n'est autre que Parchimnia des Sémites. La statue de cette divinité, longtemps adorée dans toute l'Arménie, fut, un jour, transportée en Mésopotamie par Tigrane II, fils d'Artaschès. De par ailleurs, dans le bourg d'Erez, était l'image d'or de la déesse Anahit, Anahita des Sémites, et, d'après les dires de Pline, cette statue était vénérée aussi bien par les Occidentaux que par les peuples de l'Asie. La précieuse idole, qui fit partie du butin enlevé sur les Parthes par Marc-Aurèle, finit sa carrière, détruite par Tiridate, lors de l'établissement du christianisme en Arménie.

Dans le village de Thil était la statue de la grande déesse chaldéenne Nana, par assimilation l'Artémis des Grecs, et,

(1) Strabon (t. XI, p. 19) nous apprend que, dans les temples de l'Acilicène, les Arméniens célébraient des mystères rappelant ceux des Hellènes.

(2) Cette hospitalité à l'égard des dieux étrangers à la race se retrouve largement appliquée chez les Romains.

dans les siècles suivants, quand, sous l'influence des Perses, les Arméniens acceptèrent officiellement le mazdéisme, Ahoura-Mazda porta chez eux le titre de « père des dieux » ; perdant ses caractères iraniens, il devint une sorte de Zeus, par rapport aux divinités ancestrales.

Cette conversion de l'Arménie au culte de Zoroastre, qui, d'ailleurs, ne semble avoir été que très superficielle, n'excluait donc pas les divinités qu'adoraient les compagnons de Haïk; elle était rendue nécessaire par l'influence des Perses et par la crainte de voir les armées des Sassanides envahir la patrie; et la présence de Barchamin, d'Anaïta, de Nana et des autres divinités sémitiques dans les sanctuaires arméniens s'explique aussi d'ailleurs par la nécessité dans laquelle se trouvaient les dirigeants de la nation de faciliter l'assimilation des peuples dont on avait envahi le territoire. Ces dieux d'origine sémitique étant adorés chez tous les tributaires de l'Assyrie, il convenait de ne pas froisser les convictions religieuses des populations asservies. Le grand dieu de l'Ourartou, Khaldis, avait aussi, très probablement, ses autels près de ceux de Bagdias, le Jupiter de la Phrygie.

Somme toute, le panthéon arménien dans le siècle qui précéda l'introduction du christianisme chez ce peuple, procédait de sources bien diverses. Aux dieux des ancêtres étaient venus se joindre ceux de la Perse, ceux des Sémites de la Mésopotamie et de la Syrie et le panthéon grec; mais, dans la plupart des cas, ces divinités correspondaient à des assimilations, plutôt qu'à des innovations. Chez tous les Indo-Européens les dieux étaient fort nombreux; aussi les Arméniens trouvèrent-ils aisément dans leur panthéon place pour les divinités de leurs voisins, de leurs maîtres et des peuples qu'ils avaient soumis. Les noms de leurs dieux sont presque tous iraniens; ceux qui étaient issus d'Ahramazd, au nombre primitif de sept, furent plus tard portés à dix. Mihr, Anahit, Nanée, Barchamin, Astlik, Tiour, sont les principaux; puis venaient Vahakn et Spandaramat; mais au-dessus de toutes les divinités était Vanatour, le dieu de l'année nouvelle, celui qui répandait sur les hommes ses bienfaits et dont l'existence, propre au peuple arménien, remontait, semble-t-il, aux temps les plus anciens de la nation. En outre, les croyances naturistes des Indo-Européens s'étaient, en Arménie, sous l'influence des Perses, personnifiées en des génies, bons ou mauvais.

L'hellénisme n'apporta pas de nouvelles divinités, mais bien des assimilations, la plupart du temps très relatives. Ahramazd devint Zeus, Mihr fut confondu avec Héphaïstos, Anahit avec Artémis, Nana avec Athéna, Astlik avec Aphrodite, Tiour avec Hélios, Vahakn avec Eraklès ou Arès, etc. Quant

aux croyances elles-mêmes elles ne se modifièrent pas sensiblement.

Chaque province, chaque district avait son dieu local ou ses dieux protecteurs. Le principal temple d'Anahit se trouvait à Eriza (Erzindjan), mais cette déesse possédait aussi des sanctuaires à Armavir, Artaxata, dans le district de Tarôn et ailleurs encore. Astlik, la déesse de la volupté, était adorée sur les rives du lac de Van.

Nous ne sommes que fort mal renseignés sur les conceptions originelles religieuses des Arméniens, mais quelques indices permettent de penser que, comme la plupart de leurs congénères aryens, ils ont débuté par le naturisme qui, se transformant peu à peu, donna naissance au panthéon national. Quoi qu'il en soit, le respect des dieux des ancêtres était si profondément enraciné dans la masse, qu'il survivait malgré toutes les tentations et toutes les violences. Cette puissance des convictions religieuses, chez les Arméniens, ne s'est d'ailleurs pas affaiblie, durant les temps chrétiens, car il est peu de peuples qui aient eu la force de conserver leur foi aussi vive, au milieu des plus terribles persécutions, pendant des siècles et des siècles.



BAS-RELIEF PAÏEN DE BAGRÉVANT PRÈS DE BAYAZID

Période perse.

En devenant le maître des Perses et des Mèdes, Darius I, fils d'Hystaspe, avait à remplir la lourde tâche d'affermir et d'organiser l'empire de Cyrus; et ses préoccupations quant aux frontières de ses États l'obligeaient à la possession de la citadelle arménienne. Il importait qu'il dominât sur le plateau d'Erzeroum, non seulement afin d'éloigner les périls qui pouvaient surgir de ce massif montagneux, s'il demeurait aux mains d'un peuple énergique et indépendant, mais aussi pour tenir en respect les turbulentes peuplades du Phase et du Cyrus, et contenir les hordes du Nord toujours menaçantes. La barrière du Grand Caucase se dressait comme une formidable muraille contre les Scythes dont l'Asie Antérieure conservait un terrifiant souvenir; mais il fallait garder le pied de ce rempart, fermer les portes Caspiennes et le Dariall. Il était donc de première nécessité de s'assurer de l'Arménie. Ce point occupé, il ne restait plus aux grands rois que le souci de leur frontière vers l'Oxus, dont les steppes étaient alors occupées par ces fameux Massagètes chez qui Cyrus avait perdu la vie, et par d'autres nations scythiques non moins redoutables.

Mais ce grand État perse, rapidement fondé par Cyrus, était basé sur les principes de la féodalité. Chaque peuple avait conservé ses lois et ses dynastes ; aussi la révolution de palais qui, après la mort de Cyrus, porta Darius au trône, eut-elle son écho chez les feudataires et des révoltes éclatèrent dans la plupart des provinces. L'Arménie espérant parvenir à l'autonomie se joignit à la coalition des peuples du Nord, peut-être même la provoqua-t-elle.

La lutte des Perses contre les Arméniens fut très âpre, si nous en jugeons par les récits de la célèbre stèle de Bisoutoun (1), seul document d'importance qui soit arrivé jusqu'à nous, sur la formation, par les armes, de l'empire des Achéménides.

Darius Ier raconte lui-même les campagnes qu'il dut entreprendre pour réduire l'opiniâtreté des Arméniens dont le pays, bien qu'il fût compris dans ses États, jouissait certainement encore d'une grande indépendance.

Il est à penser que, soit par la force, soit plutôt par la ruse, les Perses étaient parvenus à diviser les Arméniens, peuple dont la vie politique était, elle aussi, basée sur le principe féodal, car c'est un Arménien dévoué aux Achéménides, assurément traître à sa patrie, que le Roi chargea d'étouffer un soulèvement national qu'il qualifie de révolte. La tiare satrapale devait être, sans aucun doute, la récompense de cette félonie.

Le texte lapidaire s'exprime ainsi :

Et Darius, le roi, dit : Un Arménien nommé Dadarsès, mon serviteur, je l'envoyai en Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche contre l'armée des rebelles qui ne se disent pas les miens, tue ceux-là ! » Puis Dadarsès marcha. Quand il arriva en Arménie, les rebelles se massèrent et marchèrent contre Dadarsès pour livrer une bataille. Puis Dadarsès livra la bataille avec eux. Il y a une forteresse nommée Zura, en Arménie. Là, Ormazd fut mon soutien. Par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée des rebelles. Ce fut le huitième jour du mois Thuravashara (mai-juin 519 av. J.-C.), *lorsqu'ils livrèrent ainsi la bataille* (2).



DOUBLE DARIQUE D'OR ACHÉMÉNIDE

Une seconde rencontre eut lieu près de la ville nommée Tigra (juin 519) ; puis une troisième dans le même mois, devant

(1) Bi-soutoun (sans colonnes), nom moderne de Behistoun (en perse Baghistana). Ces textes ont été gravés vers 500 av. J.-C., par ordre de Darius Ier, fils d'Hystaspe.

(2) Trad. J. Oppert, dans *Le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 127 et suiv.

une forteresse du nom d'Ethyama. Mais, dans ses comptes rendus, Darius parle des pertes subies par l'ennemi, sans dire si les engagements se terminèrent à l'avantage de ses troupes.

On doit croire cependant que les armes perses n'eurent pas, sous le commandement de Dadarsès, tout le succès sur lequel comptait le Roi des rois, ou que ce personnage, assurément un prince de l'Arménie, lui devint suspect, car, peu de temps après cette expédition, Darius remplaça l'officier arménien par un général de race perse, nommé Omisès.

De leur côté, les Arméniens semblent s'être avancés bien au delà de leur frontière et, par suite, avoir été victorieux dans la campagne contre Dadarsès. C'est, en effet, en Assyrie, probablement dans les contreforts méridionaux du Taurus arménien, qu'Omisès rencontra et défit les révoltés vers la fin de la même année. Une bataille décisive, semble-t-il d'après les textes, aurait été livrée en mai 518 dans un district nommé Antyarus, dont nous ne saurions fixer la position. Cependant les affirmations achéménides se trouvent être en contradiction avec l'ensemble des faits, car Omisès, craignant de s'engager à fond et de pénétrer en territoire ennemi, peut-être même ayant essuyé des revers, jugea plus prudent d'attendre que son maître, alors occupé par le siège de Babylone, vînt en personne pacifier le nord de son Empire.

Ces luttes des armées de Darius I contre les Arméniens sont les plus anciennes prouesses arméniennes dont le récit nous ait été transmis ; mais elles ont été certainement précédées par des expéditions de Cyrus dans le massif de l'Ararat et ces guerres venaient, pour les descendants de Haïk, après de longs efforts pour la conquête de leur nouvelle patrie. Le peuple arménien était donc déjà vers 520 très expérimenté dans l'art de la guerre et, si nous en jugeons par les témoignages des Achéménides eux-mêmes, ce furent les Perses qui durent repousser l'attaque, et non les Arméniens qui ont été contraints de refouler de leur pays les soldats d'Omisès.

Ces quelques lignes, écrites par l'ennemi, sont tout à l'honneur de la nation arménienne. Elles montrent ce peuple, deux siècles au plus après son établissement, déjà régulièrement constitué en État et se sentant assez fort pour oser se mesurer avec les cohortes des immortels. Peut-être aussi doit-on voir dans ce soulèvement une diversion tentée par une coalition des peuples du Nord, en vue d'obliger Darius à lever le siège de Babylone. Quoi qu'il en soit, la campagne d'Omisès et les conditions dans lesquelles se termina son entreprise placent, dès les dernières années du sixième siècle, l'Arménie au rang de puissance jouant un rôle fort important dans la politique générale de l'Orient.

Fatalement, cependant, malgré leur vaillance, les Arméniens devaient succomber devant le nombre; aussi voyons-nous, à la suite de ces guerres, leur pays compris dans la treizième satrapie de l'Empire des Perses, avec les districts des Ligyes et des Carduques, tandis que les montagnes du Petit Caucase qui n'étaient pas encore colonisées par les enfants de Haïk, peuplées de Saspires et d'Alarodiens, furent placées dans la dix-huitième satrapie avec les Macrones et les Moschiens du Lazistan, et les Matiènes du Kurdistan central et de l'Azerbaïdjan. Il semble qu'à cette époque, les Arméniens ne s'étaient pas encore étendus dans la moyenne vallée de l'Araxe, qu'ils possédaient, il est vrai, les provinces de Van et d'Erzeroum, mais que leur foyer principal se trouvait être plutôt vers l'Euphrate, là où s'élève aujourd'hui la ville d'Erzindjian, sur le chemin qui conduit de la Cappadoce à l'Ararat. A cet égard cependant, nous en sommes réduits aux conjectures.

Les peuples de la dix-huitième satrapie, à peine soumis par les Perses, hostiles aux Arméniens, entouraient au nord et à l'est les fils de Haïk, en un vaste demi-cercle, alors que vers l'est et le sud-est la surveillance de la grande citadelle était assurée par les troupes royales.

La puissance de l'Empire achéménide, comme plus tard celle des États parthes et sassanides, reposait sur l'application du système féodal, conception gouvernementale que les Iraniens tenaient de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Élam, et qui, d'ailleurs, répondait également aux traditions des Aryas divisés jadis en tribus dans les steppes. Les rois des diverses nations, quand ils n'étaient pas eux-mêmes satrapes de leur pays, obéissaient à des gouverneurs de race perse, délégués par la Cour. Mais, dans la plupart des cas, les princes locaux régnaient effectivement sur leur peuple. Le Roi des rois exigeait la fidélité à sa cause, un tribut plus ou moins onéreux et des levées de troupes, dont lui-même fixait l'importance. Ce système était appliqué par les vassaux et par les chefs des districts, voire même des villages.



MONNAIE DU SATRAPE ACHÉMÉNIDE PHARNABAZE

Nous possédons cent preuves à l'appui de ce que j'avance; mais l'une d'entre elles est plus particulièrement intéressante, parce qu'elle concerne le régime de l'Arménie, sous les Achéménides.

Hérodote qui n'avait visité que les grands États, qui s'était attaché surtout à l'exposé des causes et des effets des

guerres médiques, a forcément été très concis en ce qui regarde les peuples soumis à l'autorité du Grand Roi. Mais Xénophon [1], dont le voyage avait un tout autre but, s'est montré beaucoup plus abondant que le Père de l'Histoire sur les peuples dont, avec ses soldats, il dut traverser les territoires : aussi nous a-t-il laissé sur l'Arménie les renseignements les plus circonstanciés. Son récit est de la plus grande valeur pour la connaissance de ce qu'était le peuple arménien quatre siècles avant notre ère.

Comme toute l'armée, dit-il, *fut passée sur le midi de l'autre côté du Centrite* [2], *elle se remit en ordre de marche et fit encore cinq lieues à travers de grandes plaines entremêlées de petites collines, car il n'y avait point de villages plus près, à cause du voisinage des Carduques (Kurdes)* [3]. *Dans celui où on logea, qui était grand, il y avait un château pour le gouverneur de la province, avec des tours à la plupart des maisons et abondance de vivres. De là, on fit 10 lieues en deux jours et l'on passa les sources du Tigre* [4] *d'où l'on fit encore 15 lieues, en trois jours, jusqu'à la petite rivière de Téléboe* [5], *qui est fort belle et a plusieurs villages sur les bords. C'est là que commence l'Arménie occidentale qui était sous le gouvernement de Tiribaze, lequel était fort aimé du roi de Perse et lui tenait l'étrier lorsqu'il montait à cheval. Il vint au-devant de l'armée avec quelques cavaliers et demanda par un interprête à parler aux généraux... Il s'offrit de livrer passage à l'armée et de laisser prendre aux soldats ce dont ils avaient besoin, pourvu qu'on ne fît aucun dégât en passant, ce qui fut accordé. De là, on fit 15 lieues en trois jours de marche à travers une grande plaine. Tiribaze accompagnait l'armée à 1.200 ou 1.300 pas de distance tant qu'on arriva à des châteaux environnés de plusieurs villages où abondaient les vivres de toute nature. Comme on était campé, la nuit il tomba beaucoup de neige et l'on fut d'avis le matin de se répandre dans les villages... on y trouva de tout en abondance, du blé, des animaux, des raisins secs, et toute sorte de légumes avec du vieux vin excellent... (Les Grecs) firent du feu et s'huilèrent avec des huiles de sésame, de térébinthe, d'amandes amères, dont il y avait quantité en ces lieux, et de graisse de pourceau, avec des onguents faits de toutes les drogues... on envoya la nuit Démocrate Téménite avec quelques soldats vers les montagnes où l'on avait vu paraître des feux... il ramena un prisonnier qui avait un arc et un*

(1) *Anabase,* livre IV, 2 et 3.
(2) Le Bohtân-tchaï.
(3) Dans le Taurus arménien (Djoudi-dagh.).
(4) Plutôt le Bitlis-tchaï.
(5) Probablement le Qara-sou, rivière de Mouch, affluent de l'Euphrate oriental.

carquois à la Perse, avec une hache d'Amazone... (*on apprit que Tiribaze*) *fort des troupes de la province et de mercenaires Chalybes et Taoques comptait attaquer les Grecs au pied des montagnes... C'est pourquoi l'on résolut de se saisir des passes... on mit en fuite les ennemis, on en tua quelques-uns et l'on prit vingt chevaux avec la tente de Tiribaze, où il y avait des lits à pieds d'argent et des coupes... De là on fit trois journées de pays désert, jusqu'à l'Euphrate* [1] *qu'on passa vers sa source... on marchait dans la neige haute de 5 à 6 pieds : ce qui fit mourir plusieurs valets et plusieurs bêtes de somme avec trente soldats.*

L'armée souffrit beaucoup du froid dans ces hauts plateaux et perdit beaucoup de monde, elle se répandit dans les bourgades. L'Athénien Polycrate, avec ses gens, trouva dans le village qui lui était échu *le seigneur avec tous les habitants et dix-sept jeunes chevaux qu'on élevait pour le tribut du Roi. La fille du seigneur y était ; elle était mariée depuis neuf à dix jours ; mais son mari était allé chasser le lièvre. Leurs maisons étaient bâties en terre, avec une ouverture en haut, comme un puits, par où l'on descendait avec une échelle : mais il y avait une autre descente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chèvres et des poules, avec du froment, de l'orge et des légumes et pour breuvage de la bière, qui était bien forte quand on n'y mettait point d'eau, mais semblait douce à ceux qui y étaient accoutumés. On buvait avec un chalumeau dont il y avait là grand nombre de toute sorte, et sans nœuds, dans les vaisseaux mêmes où était la bière, sur laquelle on voyait l'orge nager. Xénophon fit manger le seigneur du lieu avec lui et lui dit qu'il ne craignît rien, qu'on ne lui causerait aucun déplaisir, pourvu qu'il voulût conduire l'armée sûrement jusqu'à la frontière. Il le promit et, pour régaler Xénophon, lui enseigna où était caché le vin. Les soldats passèrent la nuit dans une grande abondance de toutes choses, gardant l'hôte et surveillant ses enfants. Le lendemain, Xénophon le conduisit chez Chirisophe et, partout où il passa, il trouva les soldats faisant bonne chère, qui le contraignirent à descendre de cheval et à se mettre à table avec eux et lui servirent du veau, de l'agneau, du pourceau, avec des volailles et des pains d'orge et de froment. Mais, quand on buvait à la santé de quelqu'un, il fallait aller au tonneau et se baisser pour boire comme une bête fait à l'abreuvoir... Lorsqu'ils furent chez Chirisophe, ils trouvèrent tout le monde à table, avec des guirlandes sur leurs têtes, faites d'herbes sèches, faute de fleurs, et servis par de jeunes enfants habillés à la mode du pays, à qui il fallait montrer tout par signes comme à des muets...* (*L'hôte*

(1) L'Arsanias.

interrogé) dit qu'ils étaient en Arménie, et que le pays voisin était celui dit Chalybes et indiqua le chemin pour y aller.

Après dix jours de route, les Grecs atteignirent les rives du Phase (Araxe) (1), entrèrent au pays des Taoques (Kars), traversèrent la vallée de l'Harpasos (Djorokh) chez les Saspires et les montagnes des Chalybes (Lazistan), pour arriver enfin à Trébizonde.

Xénophon affirme que Tiribaze, sur les instructions de son roi, Tigrane, obéissant à des ordres partis de Suse, avait projeté d'attaquer les Dix-Mille lors de leur passage sur les territoires arméniens, alors que de son récit même il ressort qu'en réalité les Grecs se sont emparés du camp de Tiribaze sans provocation de la part de ce prince, et sur la seule dénonciation d'un prisonnier. Cette agression semble avoir été d'autant moins justifiée que le gouverneur arménien n'avait pris aucune précaution pour protéger sa tente ; l'hospitalité que les soldats de Xénophon reçurent ensuite en Arménie, et dont ils paraissent d'ailleurs avoir fort abusé, montre que les habitants étaient bien disposés à leur égard, plutôt qu'hostiles.

Conquête alexandrine.

L'Arménie jouissait donc de très grandes libertés sous les Achéménides quand survint la défaite de Darius Codoman à Issus d'abord et à Arbèles ensuite ; et les conquêtes d'Alexandre le Grand furent bien la cause de la plus grande des révolutions qui jamais ait changé la face du monde asiatique. La bienfaisante civilisation des Hellènes se répandit jusqu'aux Indes, anéantissant pour des siècles les principes surannés des vieux empires de l'Orient, introduisant chez les populations des sentiments élevés en toutes choses; ce fut le triomphe de la civilisation sur la barbarie, et la prépondérance de l'esprit des Hellènes se maintint en Asie durant six cents ans, jusqu'au jour où l'avènement des Sassanides au trône de Perse fut cause d'un retour vers l'ancienne culture iranienne.



TÉTRADRACHME D'ALEXANDRE LE GRAND

L'écrasement de la monarchie achéménide par le roi de Macédoine n'eut, en ce qui concerne l'Arménie, d'autre effet politique que celui de faire passer ce pays du joug des Perses

(1) C'est par erreur que Xénophon cite le Phase, fleuve de Mingrélie.

à l'autorité des Grecs; mais, trouvant dans le nouvel état de choses une plus grande liberté civile et religieuse, les Arméniens abandonnèrent le mazdéisme auquel ils s'étaient soumis par contrainte, retournèrent aux divinités de leurs ancêtres, acceptèrent avec enthousiasme le progrès et, s'inspirant de leurs maîtres grecs, prirent leur essor.

successeurs d'Alexandre.

La plus grande obscurité règne sur les événements qui se passèrent dans cette partie de l'Asie Antérieure, depuis l'époque de la mort d'Alexandre jusqu'au temps de Mithridate le Grand, roi du Pont. Toutefois nous savons, par les chronologies arméniennes [1], qu'en l'an 324 av. J.-C. les Grecs avaient envoyé en Arménie un gouverneur du nom de Phraataphernès ou Néoptolème; qu'en 322 ce personnage était remplacé par Orontès (Hrant ou Ervand) qui occupa cette charge de 322 à 301; qu'en 301 (?) c'était Ardoatès ou Artavazt qui commandait au pays; qu'après une suite de princes dont les noms sont inconnus, sauf celui d'Arsamès qui battit monnaie [2] en 82 de l'ère séleucide (230 av. J.-C.), Artabazanes ou Artavaz (339-220?) domina sur l'Arménie et fut suivi par Orontès II (?) (220-215?).

Ervand I, 322-301 av. J.-C.

Ervand II, 220-215?

C'est à cet Orontès (Ervand) dont je viens de parler que les traditions arméniennes attribuent la fondation de la ville d'Erivan. Toujours menacés sur leur frontière méridionale par les Perses d'abord, les Grecs ensuite, rencontrant au nord des ennemis beaucoup moins redoutables que leurs voisins du midi, les Arméniens s'organisèrent de plus en plus solidement dans les districts situés au nord de l'Araxe. Ani, déjà fortifiée, avait ses sanctuaires vénérés des populations, et Erivan fut fondée dans la plaine qui commande d'une part les passages principaux de l'Araxe et d'autre part les défilés qui font communiquer la vallée de ce fleuve avec celle du Cyrus.



TETRADRACHME DE SELEUCUS I NICATOR

Moïse de Khorène nous a laissé une curieuse description de la nouvelle ville d'Erivan :

Il m'est doux, dit-il, *de parler de la belle ville d'Yervandakert, que construisit le roi Yervand, en lui donnant une charmante disposition. Il remplit le milieu de magnifiques édifices rayonnants comme la prunelle de l'œil; autour des habitations s'é-*

(1) K. J. Basmadjian, *op. laud.*
(2) E. Babelon, *Numism. des rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène.* Paris, 1890.

tendent les jardins et les pâturages, comme autour de la prunelle s'arrondit l'orbite de l'œil; de nombreux vignobles imitent la riche et gracieuse frange des cils; le site, au nord, en forme arquée, est vraiment comparable aux hauts sourcils des belles jeunes filles; au sud, la surface unie des prairies évoque l'attrait de joues bien tendres; le fleuve s'ouvre comme une bouche entre ses deux rives qui figurent les lèvres. Et ce beau paysage semble contempler la hauteur où se dresse le palais du monarque (1).

Pendant longtemps les Arméniens ont considéré la suite des princes dont il vient d'être parlé comme formant la première époque du royaume : c'était là très fâcheuse erreur qui les privait des plus anciens de leurs titres de noblesse, car, antérieurement à l'époque achéménide, et durant le règne des successeurs de Cyrus, l'Arménie, nous le savons, fut gouvernée par ses propres rois. Nous ne connaissons pas les noms des princes qui se sont assis sur le trône de l'Arménie au cours des deux siècles environ qui ont suivi la conquête de Haïk, de même que nous ignorons ceux de tous les rois feudataires des Achéménides; seul le souvenir d'un certain Tigrane, contemporain de Xénophon, s'est conservé; mais il n'en est pas moins certain que ces dynasties ont existé. Dès lors, les passer sous silence serait déchirer les premières pages des annales arméniennes (2).

Quoi qu'il en soit, après cette dynastie contemporaine des premiers Séleucides en Syrie, les chronologistes indigènes placent une période de domination grecque qui se serait étendue de 215 (?) av. J.-C. à 190, époque à laquelle Antiochus le Grand fut défait par les Romains à Magnésie. L'Arménie alors s'émancipa, se partageant en deux royaumes, celui de la Grande Arménie, situé à l'orient de l'Euphrate, et celui de la Petite Arménie limité, vers l'est, par le même fleuve.

(1) Moïse de Khorène, II, 42, trad. A. Tchobanian, *Le Peuple arménien, son passé, sa culture, son avenir*, p. 37. Paris, 1913.

(2) Moïse de Khorène et les historiens arméniens qui se sont inspirés de ses écrits fournissent une liste de trente-six noms pour les patriarches haïkiens et attribuent à cette suite une durée de 1480 ans, ce qui donnerait à chacun un règne de quarante et un ans environ; cette durée ne peut être admise. D'autre part, de 870 à 330 av. J.-C., dix-sept princes auraient régné, ce qui donne, pour la durée du règne de chacun, trente et un ans, chiffre encore inadmissible. Mais si, partant de la seule date certaine de chronologie légendaire, 330 av. J.-C., nous ramenons à des proportions vraisemblables les divers règnes, nous voyons que la liste des rois correspond aux temps de la monarchie achéménide et que la suite des patriarches peut fort bien tenir dans les deux ou trois siècles compris par la marche de la nation de Cappadoce vers les pays de l'Ararat et par l'occupation de la nouvelle patrie. En ce cas, les suites conservées par les traditions arméniennes correspondraient à la réalité, seules les évaluations chronologiques seraient erronées. Elles datent d'ailleurs de temps récents, de l'époque où les auteurs chrétiens se sont efforcés de mettre les annales arméniennes en correspondance avec l'histoire biblique.

C'est à cette époque, vers 170 av. J.-C., qu'un prince du nom de Samès, probablement chassé d'Arménie par l'invasion des Parthes et que l'on croit être le fils d'Antiochis, concubine d'Antiochus IV, mariée au roi arménien Xerxès [1], se déclara indépendant à Samosate, sur l'Euphrate, et fonda le royaume



TÉTRADRACHMES D'ANTIOCHUS LE GRAND

de Commagène, dont le sort fut étroitement lié à celui de l'Arménie mineure; l'empire des Séleucides se disloquait alors pour engendrer une multitude de petits États.

Artaxias, vers 160 av. J.-C. Le premier roi de la Grande Arménie fut Artaxias ou Artachès I, qui avait été général d'Antiochus III. Ce prince fonda la ville d'Artaxata, sur l'Araxe, au pied du Qara-bagh, et en fit sa capitale. Les ruines informes de cette cité se voient encore près du village de Khorvirâb, à trente kilomètres environ au sud-est d'Erivan.



MONNAIE DE SAMÈS
ROI DE COMMAGÈNE

Durant les premiers temps du règne d'Artaxias, l'Arménie jouit de l'indépendance ; mais vers 165 ou 159 av. J.-C., attaquée par Antiochus Épiphane, elle retomba sous la domination des Séleucides. Dans cette lutte pour l'indépendance de son royaume, Artaxias fut défait par Antiochus IV Épiphane et perdit la vie. Nous ignorons quelle fut la durée de cette nouvelle phase; mais Justin nous apprend qu'au début du premier siècle avant notre ère, un souverain d'Arménie, nommé Ortoadistès, était en guerre contre le roi du Pont. Ce prince, semble-t-il, fut le prédécesseur de l'un des plus grands parmi les souverains de l'Arménie, de Tigrane II, qui se distingua d'une si éclatante façon par ses alliances avec Mithridate et ses guerres contre les Romains.

Nous savons par Strabon que le règne d'Artaxias fut une ère de conquêtes pour l'Arménie. Ce prince, en constituant un puissant royaume soutenu par la diplomatie romaine, devenait

(1) Cf. E. Babelon, *Les Rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, 1890, p. CCVIII sq.

une menace pour les rois de Syrie, et, bien certainement, Antiochus Épiphane ne l'attaqua que pour se défaire d'un voisin dangereux. Pressés à l'Orient par les Parthes, voyant la puissance romaine grandir chaque jour, les Séleucides devaient à la sécurité de leurs États d'étouffer au berceau ce royaume, dont la force devenait de jour en jour plus redoutable.

Zariadras.

Pendant qu'Artaxias reconstituait le royaume de la Grande Arménie, Zariadras, ancien général, lui aussi, d'Antiochus le Grand, fondait la Petite Arménie, État qui demeura sous l'autorité des descendants de ce prince, jusqu'aux temps de Mithridate.

Les noms de ces deux princes, Artaxias (en arménien Artachès) et Zariadras (Zaréh), appartiennent à la langue perse, et par conséquent il est impossible de savoir s'ils étaient Arméniens ou Iraniens. D'une part, les Achéménides avaient répandu leurs princes dans toutes les provinces de leur vaste empire, comme vice-rois, et ces satrapes, impatients de la domination grecque, étaient portés à s'affranchir ; d'autre part, sous l'influence perse, les Arméniens avaient adopté fréquemment des noms iraniens ; en sorte que l'origine ethnique de ces deux rois demeure obscure. Quoi qu'il en soit, c'est sur l'élément arménien qu'ils s'appuyèrent pour secouer le joug des Séleucides. Au dire de Cicéron, Antiochus, après sa défaite, aurait reçu du vainqueur l'ordre de limiter ses États au Taurus, et cette clause favorisa singulièrement l'émancipation des princes qui gouvernaient pour son compte dans les deux Arménie.

Ces royaumes étaient alors les seuls pays vraiment civilisés de la région transcaucasienne. Leurs habitants, intelligents, actifs, à l'esprit très ouvert sur toutes choses, s'étaient profondément imprégnés de l'influence hellénique. Ils avaient adopté la langue des Grecs pour leurs écrits et, depuis la conquête macédonienne, s'étaient familiarisés avec l'usage de la monnaie. Aux dariques d'or, aux sicles d'argent des Achéménides et aux monnaies satrapales [1], dont l'usage était peu répandu dans les pays septentrionaux, avait succédé l'emploi du numéraire macédonien, de celui des Séleucides et des coins frappés par les colonies grecques du Pont-Euxin. Les drachmes des Parthes, qui faisaient alors leur apparition, allaient devenir, pour plusieurs siècles, la base de toutes les transactions.

Documents numismatiques.

Moïse de Khorène affirme qu'Artaxias frappa monnaie à son effigie, fait qui n'a rien que de très vraisemblable ; mais aucune

(1) Il n'existe pas de numismatique arménienne sous les Achéménides, tandis qu'à la même époque, en Phénicie et en Cappadoce, les satrapes du G and Roi battaient monnaie d'argent et leurs médailles portent leur propre nom, inscrit en caractères araméens.

médaille de ce prince ne nous a été conservée. D'ailleurs, la suite des monnaies arméniennes retrouvées jusqu'à ce jour est fort incomplète, et l'interprétation des légendes que portent ces pièces est souvent douteuse. D'après les documents que nous possédons, cette série numismatique débute dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère des Séleucides, et les seuls princes dont nous ayons retrouvé les médailles sont : Charaspès, d'époque inconnue, Arsamès (vers 230 av. J.-C.) [1], Abdissarès (vers 200 av. J.-C.) et Xerxès (vers 170 av. J.-C.) [2], dont les noms ne figurent pas dans les listes arméniennes, puis Tigrane II, Artavazd II, Tigrane III, Tigrane IV, Tigrane V et sa sœur Erato. Enfin, l'effigie d'Artaxias, fils de Polémon, se trouve gravée sur le revers de certaines monnaies de Germanicus [3].



MONNAIE DE CHARASPÈS

A défaut d'objets d'art arméniens ou de monuments contemporains de la période grecque [4], la numismatique nous enseigne par son type et son épigraphie que l'Arménie était vite devenue l'un des centres de l'hellénisme en Orient. C'est en vain que les Perses avaient tenté d'assimiler les Arméniens, de leur imposer leurs coutumes et leurs croyances orientales; la culture iranienne ne répondait pas aux tendances de ce peuple, tandis que la civilisation grecque, conforme aux traditions des Aryens de l'Europe, trouva, dans l'Arménie, un sol favorable à son développement.



MONNAIE D'ARSAMES

Telle est l'histoire des débuts de la nation arménienne. Ces annales, jusqu'ici peu connues, sont fort glorieuses pour ce peuple, qui, occupant un poste avancé de la civilisation indo-européenne au milieu d'États asiatiques, n'a jamais cessé de tenir haut et ferme l'étendard des Aryens. Païens, les Arméniens soutinrent pendant des siècles la culture hellénique; chrétiens, ils se feront les grands champions de la foi et de la civilisation occidentale, en sorte





MONNAIE D'ABDISSARÈS

(1) POLYEN, IV, 17, cite un prince arménien qui se montra l'ami d'Antiochus Hiérax (mort en 227 av. J.-C.).

(2) POLYBE, *Excerpta*, VIII, 25. Ce prince était contemporain d'Antiochus IV Epiphane (175 à 164 av. J.-C.).

(3) Cf. E. BABELON, *op. laud.*

(4) Une fort belle tête de femme découverte à Satala, en Arménie, a été attribuée à une statue de la déesse Anahit, mais sans preuves à l'appui de cette identification.

que leur rôle historique a toujours été des plus remarquables depuis les temps de la conquête de l'Asie par les Macédoniens. Mais avant Alexandre le Grand, à l'époque des efforts individuels des peuples helléniques, l'Arménie fut un puissant État, avec lequel les plus grands souverains de l'Asie étaient obligés de compter. C'est cette partie de l'histoire arménienne qui est la moins connue, alors que cependant elle est la plus intéressante, car la vie tout entière du peuple arménien, jusqu'à nos temps, n'est que la conséquence de ces premières pages, et si, durant vingt siècles, les Arméniens se sont montrés énergiques, vaillants et attachés à leur esprit national, c'est que « noblesse oblige » [1].



MONNAIE DE XERXÈS

(1) Les faits principaux contenus dans ce chapitre ont été publiés dans le *Mercure de France* (septembre-octobre 1916), t. CXVII.



PORTRAIT DU ROI TIGRANE II LE GRAND
(D'après une tétradrachme du Musée britannique.)

CHAPITRE III

Règne de Tigrane II le Grand. — Lucullus et Pompée en Arménie. — Division du pays par les Romains. — Les derniers rois de la dynastie d'Artaxias.

Jusqu'au début du premier siècle avant notre ère, les Arméniens n'avaient encore rencontré, sur les champs de bataille, que des peuples asiatiques, puissants, il est vrai, mais dépourvus de cette organisation et de cette discipline qui font la principale force des armées. Accoutumés eux-mêmes aux principes orientaux, que l'influence hellénique et la conquête alexandrine n'avaient pu déraciner, gouvernés suivant le régime féodal, comme les Perses, ils levaient leurs troupes par l'intermédiaire des seigneurs, qui demeuraient chefs de leurs contingents, et dont l'obéissance envers le pouvoir royal n'était pas toujours ce qu'elle eût dû se montrer pour le bien de la nation. Mais, parmi les Parthes, les souverains du Pont, tous les roitelets de l'Asie, et chez les Séleucides eux-mêmes, l'inexpérience administrative et militaire était la même qu'en Arménie; aussi le peuple arménien fut-il à même de lutter, souvent avec grand succès, contre ceux de ses voisins qui cherchaient à lui en imposer.

Dès l'époque de Tigrane le Grand, les éléments en présence changèrent de valeur, par l'entrée en scène des légions romaines. A nombre égal, la résistance des Asiatiques devenait illusoire, et la grande République, confiante dans ses généraux,

dans ses diplomates et dans la force de ses armes, emploiera tour à tour sa puissance militaire et son habileté politique pour se rendre maîtresse de cette forteresse naturelle qui dominait l'Asie Antérieure, d'où il était aisé de menacer en même temps la Médie, la Syrie et le Pont. A la première occasion, les généraux romains prendront donc, sans attendre, le contre-pied de ce qu'avait été jadis la politique des Achéménides, de ce qu'était alors celle des Parthes, de ce que sera plus tard celle des Sassanides, des Arabes et des Turcs. La possession de l'Arménie sera disputée pendant des siècles, et les Arméniens subiront des influences diverses, qui, souvent, en partageant leurs tendances, causeront des désastres. Les uns, parmi les seigneurs, se montreront favorables aux Perses, les autres portés vers les Romains et beaucoup d'entre eux oublieront trop souvent, hélas! les intérêts primordiaux du trône et de la nation.

Artavazd II v. 112 av. J.-C.

Pendant qu'Artavazd II (1), vers 112 av. J.-C., régnait sur l'Arménie, son voisin, le roi du Pont, Mithridate V le Grand, étendait, par ses conquêtes, les frontières de ses États. Comprenant toute l'étendue du danger que causerait un jour à son royaume le voisinage des nouvelles possessions romaines, ce prince rêvait de fonder un vaste empire capable de lutter avec succès contre les généraux de la République. Le sang des Achéménides, qui coulait dans ses veines, lui inspirait la pensée de rendre à l'Asie sa splendeur et sa puissance d'antan; mais il comprenait une Asie hellénisée, résumant en elle non seulement les vieilles traditions orientales, mais aussi la culture grecque que l'Occident menaçait alors de la ruine. Profond politique, il prévoyait déjà cette scission qui se produisit plus tard entre Rome et Byzance, entre l'Occident et l'Orient. En sept ans au plus, Mithridate avait ajouté à ses États la Colchide (2), les côtes du Pont-Euxin (3), la Chersonèse Taurique (4) et une partie de l'Arménie (5). Mais, quand il voulut s'étendre à l'orient de l'Euphrate, il fut arrêté, de ce côté, par la vaillance des



TETRADRACHME DE MITHRIDATE LE GRAND

(Cabinet des médailles de Paris. Dessin de M. J. Emonts.)

(1) Ou Artoadistus (123-94 av. J.-C.).
(2) Le bassin du Phase.
(3) L'Afkhasie, le Lazistan, Trébizonde, jusqu'à Amisus.
(4) La Crimée.
(5) La Petite Arménie, située à l'occident de l'Euphrate.

Arméniens et des peuples caucasiens ligués pour la conservation de leur patrimoine. Vers l'est, le royaume de Mithridate ne dépassa jamais le col du Souram (1), et les habitants des vallées du Cyrus et de l'Araxe, ainsi que ceux du plateau d'Erzeroum, conservèrent leur indépendance. Ces pays se trouvaient être partagés en une foule de petits royaumes, de principautés, de seigneuries, dont les maîtres, très belliqueux, ne supportaient aucune autre autorité que leur bon plaisir. Dans la Transcaucasie et dans les montagnes, les peuplades très barbares encore, toujours en guerre contre leurs voisins, contre les Arméniens, s'étaient groupées. Il faudra la puissance de Rome pour les subjuguer nominalement un jour.

Tigrane II le Grand 94-54 av. J.-C.

Telle était la situation politique du nord de l'Asie Antérieure, à l'époque où Tigrane II, dit le Grand (94-54 av. J.-C.) (2), monta sur le trône de l'Arménie. C'est alors que s'ouvre la période militaire la plus glorieuse de toute la vie de cet État.

Jeune encore, Tigrane avait été jadis remis comme otage entre les mains des Perses, et c'est par la volonté du roi parthe Mithridate II qu'il obtint la couronne. Le Roi des rois, d'ailleurs, lui fit payer cette faveur par l'abandon de soixante-dix vallées des États d'Artavazd II.



DRACHME DU ROI PARTHE MITHRIDATE II

Avec les débuts du nouveau roi commence l'histoire positive de l'Arménie, car les dires des écrivains chrétiens indigènes, malheureusement, hélas! trop souvent sujets à caution, seront désormais contrôlés par les nombreux documents que nous fournissent les auteurs grecs et latins. Quant aux annales de l'Arménie païenne, qui, sans aucun doute, ont existé soit en langue grecque, soit en pehlvi, elles ne nous sont pas parvenues.

Le roi du Pont, Mithridate, comprenant que jamais il ne parviendrait à soumettre les Arméniens et qu'il était très dangereux pour sa cause d'avoir Tigrane comme voisin, si ce prince n'était pas son allié, avait tout mis en œuvre pour entraîner l'Arménie dans la guerre contre Rome, et Tigrane, auquel le Pont avait abandonné la possession de tout le sud de l'Asie, considérait cette alliance comme devant assurer à ses États une situation telle qu'il pût traiter d'égal à égal aussi bien avec les Romains qu'avec les Arsacides de Perse. Aussi se décida-t-il à partager les vues et les périls de Mithridate.

(1) Entre la vallée du Phase et celle du Cyrus.

(2) E. Babelon, *Les Rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, p. 213 (numismatique), désigne ce prince sous le nom de Tigrane I et indique pour l'étendue de son règne 215 à 256 de l'ère des Séleucides (97-56 av. J.-C.).

Nous voyons, tout d'abord, le jeune prince, déjà maître de vastes territoires, étendre sa domination sur la Sophène; puis, tournant ses armes contre les Parthes, reprendre à la Perse les districts qu'il avait dû céder lors de son couronnement. Enfin, profitant d'une révolution de palais à Ktésiphon et de l'assassinat de Mithridate II par Orodès I, Tigrane qui avait eu le temps d'affermir son autorité et dont les ambitions étaient immenses, qui à la Cour des Parthes avait connu les humiliations, s'arrogea le titre de Roi des rois ([1]), que portaient les souverains de l'Iran depuis les temps des Achéménides, suivant en cela l'exemple des Séleucides, et montrant ainsi qu'il se préparait à de grandes conquêtes. Des alliances de famille l'avaient rapproché de l'habile roi du Pont, l'ennemi juré des Romains; aussi n'hésita-t-il pas à s'attaquer aux princes protégés par la grande République, et, vers l'an 91, il envahit la Cappadoce qu'il considérait, probablement par tradition, comme faisant partie du patrimoine des Arméniens.



TÉTRADRACHME DU ROI PARTHE ORODÈS I

Chassant Ariobarzane, que Scylla venait d'installer comme prince de cette région, il mit à sa place Ariarathe, qui peut-être était le fils de son allié Mithridate. Bien certainement le roi du Pont faisait partie de cette expédition, car, à peine la Cappadoce était-elle conquise, qu'Ariarathe se mit en marche pour aller attaquer les légions alors en Attique; mais le jeune prince mourut en cours de route, et Mithridate vaincu par Scylla dut, par le traité de Dardanos, abandonner ses prétentions sur l'Asie Mineure et la Cappadoce, où rentra l'ancien roi, Ariobarzane.



AUREUS DE SCYLLA

Mithridate V vaincu par Scylla.

Tigrane cependant, averti par les échecs que venait de subir son allié, jugea prudent de ne pas poursuivre ses vues sur les territoires protégés par Rome et se tourna vers les autres frontières de ses États. En quelques années il soumit la Gordyène ([2]), la Médie Atropatène ([3]), l'Adiabène ([4]), la région de Nisibe ([5]), enfin le royaume d'Édesse, l'Osrhoène, auquel il préposa une famille arabe d'où sortiront plus tard Abgar et Manou. Mais ses ambitions n'étaient point encore satisfaites; c'est alors

(1) Basiléos Basiléôn. Voir les médailles de Mithridate II et celles d'Orodès I.
(2) Kurdistan septentrional.
(3) Azerbaïdjan.
(4) Mossoul.
(5) Nisibin (Antioche de Mygdonie).

qu'oubliant toute prudence envers les Romains, il porta de nouveau ses armes vers l'occident. Après avoir soumis la Sophène pour la seconde fois, il ravagea la Cappadoce, enlevant de ce pays un grand nombre d'esclaves, un riche butin, et marcha sur la Cilicie et la Syrie.

Durant ces campagnes, Tigrane n'avait rencontré aucune opposition de la part des Romains. Il lui semblait que les généraux de la République fussent effrayés d'en venir aux mains avec un prince dont les États avaient, en quelques années, pris un aussi grand développement, et le roi d'Arménie, se rendant à Antioche, s'arrêta quelque peu dans sa province du Tigre, pour tracer les plans et surveiller la construction de la grande cité de Tigranocerte qu'il avait décidé de fonder au sud du fleuve. Les prisonniers faits en Cappadoce, en Cilicie et dans la Syrie étaient occupés à ces travaux, quand, tout à coup, après le départ du roi pour Antioche, parut Lucullus, à la tête des légions romaines.

C'était pour la première fois que les Arméniens se trouvaient être face à face avec les soldats de la République, car, jusqu'alors, le Sénat avait ménagé le roi d'Arménie. En effet, si les ambitions des rois du Pont étaient opposées aux vues de la politique asiatique de Rome, il n'en était pas de même, provisoirement du moins, en ce qui regardait l'Arménie. Ce royaume, intermédiaire entre les possessions de la République et celles des Parthes, hostile lui-même aux Perses, rendait de g ands services par son existence même, et les Arméniens étaient les seuls intermédiaires pour le commerce de la Méditerranée avec l'Asie Centrale, depuis que les relations étaient rompues entre Rome et Ktésiphon. Cependant, les expéditions de Tigrane chez les Cappadociens, les Ciliciens et les Syriens protégés par le Sénat, avaient excité en Italie autant de mécontentement que d'inquiétude. On n'ignorait pas que, bien qu'il n'eût pas pris part à la dernière prise d'armes de Mithridate V, Tigrane n'en était pas moins l'allié de son beau-père et beau-frère le roi du Pont. Une coalition effective des deux princes pouvait devenir très dangereuse dans le cas, probable d'ailleurs, où leurs puissants États se joindraient aux Arsacides de Perse pour chasser les légions de l'Asie. Il importait donc d'agir avec fermeté vis-à-vis des Arméniens, et de faire comprendre à leur roi qu'il devait respecter les territoires de protectorat romain et s'en tenir à ses frontières de l'Euphrate et du Taurus arménien.

Le Sénat hésitait à s'engager dans une guerre contre un prince qui lui apparaissait comme un nouveau Mithridate, se demandant si les résultats d'une telle campagne compenseraient les périls auxquels la République s'exposerait et les frais

énormes qu'elle entraînerait, quand Antiochus et son frère, héritiers des Séleucides, chassés d'Asie, s'adressèrent aux Pères conscrits, demandant à être remis en possession de leurs États. Lucullus, alors, plus clairvoyant que les sénateurs, se hâta de prendre en main la cause des successeurs d'Alexandre le Grand menacés dans leur patrimoine. Les succès qu'il venait de remporter à Cabira, près des sources de l'Halys, sur le roi du Pont l'encourageaient d'ailleurs dans ses desseins et, sans attendre les ordres d'Italie, il somma impérieusement Tigrane de lui livrer Mithridate qui, se voyant sans armée, s'était enfui à la Cour d'Arménie, après avoir fait égorger, à Pharnacie, ses deux sœurs et ses femmes, pour les sauver de la servitude. **Lucullus.**

Tigrane était alors à Antioche quand Appius Clodius, délégué par Lucullus, le rencontra. Sur le refus que fit ce prince de remettre son hôte et son parent, le général romain se porta en toute hâte vers l'Euphrate à la tête de 12.000 vétérans et de 3.000 cavaliers et, traversant la Sophène, se dirigea vers Tigranocerte.

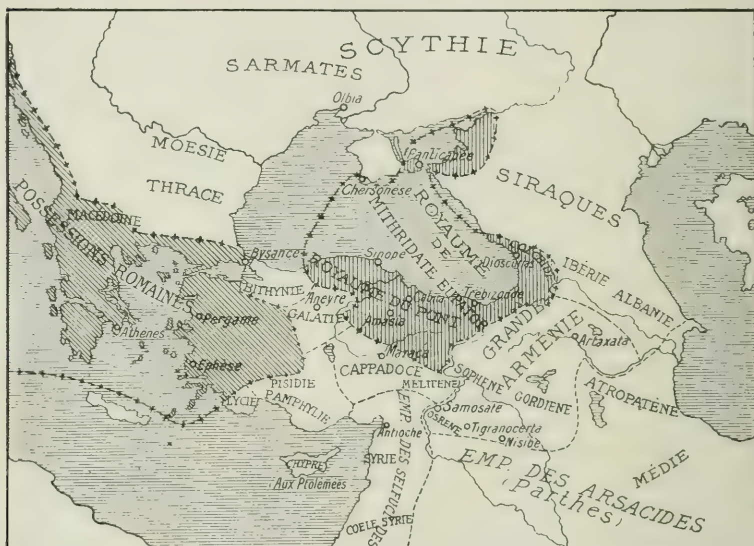
Devant cette menace, le roi d'Arménie quittant la Syrie gagna les montagnes qui séparent les sources de l'Euphrate de celles du Tigre, non sans avoir fait pendre en route le courrier qui lui apportait la nouvelle de la marche de Lucullus. Du centre de ses États il appelait sous les armes ses nombreux sujets et ses feudataires, quand il apprit que l'avant-garde romaine, après avoir culbuté les troupes de Mithrobarzane, son lieutenant, investissait Tigranocerte.

La place fit une courageuse résistance. Mankéos qui commandait la garnison employa tous les moyens de défense dont il pouvait disposer. Les machines des assiégeants disparaissaient sous des torrents de naphte enflammé, et les soldats romains, criblés de flèches, étaient contraints de se tenir à distance des murailles, quand Tigrane, débouchant des montagnes à la tête de 20.000 combattants, s'avança pour débloquer la ville, pensant avoir aisément raison de la petite armée de Lucullus. Mais le général romain ne laissa pas à son adversaire le temps d'agir ; laissant 5.000 hommes devant la place, il s'avança vers Tigrane avec 10.000 soldats seulement, et franchit avec assurance la rivière qui le séparait de l'ennemi.

Bataille de Tigranocerte.

Taxile, l'un des lieutenants de Mithridate, qui accompagnait l'armée des Arméniens, conseillait sagement à leur roi d'éviter un engagement décisif, d'entourer Lucullus, de le harceler sans relâche et de le vaincre par la famine; mais Tigrane comparant la multitude de ses troupes au faible nombre des soldats ennemis dédaigna cet avis, bien qu'il lui fût donné par un homme qui avait acquis à ses dépens l'expérience de

la valeur romaine. Le Roi poussa même l'imprévoyance jusqu'à négliger d'occuper deux monticules au pied desquels il avait massé sa nombreuse cavalerie. Remarquant cette faute, Lucullus détacha deux cohortes qui s'assurèrent des deux mamelons, et, dès que ces positions furent entre ses mains, lançant sa cavalerie, il attaqua sur le flanc celle des Arméniens. Sitôt que l'action fut engagée, alors que les cavaliers de Tigrane faisaient face aux Romains, les légionnaires, descendant des collines, les chargent à revers. Assaillie des deux



ROYAUMES DU PONT ET D'ARMÉNIE A L'ÉPOQUE DES GUERRES CONTRE LES ROMAINS

côtés à la fois, l'élite des cavaliers arméniens, formée de la garde du Roi, est refoulée sur l'infanterie qui n'a pas encore eu le temps de se ranger en bataille, et jette le désordre dans toute l'armée qui lâche pied et prend la fuite, poursuivie par les vainqueurs. Tigrane ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval, et les Romains victorieux, après un aussi court engagement, ramassèrent sur le champ de bataille la coiffure et le bandeau royal du souverain.

A Tigranocerte, devant un désastre aussi soudain que complet, Mankéos s'efforçait de relever le moral de la garnison, quand les innombrables captifs grecs enfermés dans la place en ouvrirent ses portes aux Romains. Lucullus trouva dans les greniers de la cité 20 millions de médimnes de blé (1)

(1) Environ 10 millions d'hectolitres.

et dans le trésor 8.000 talents d'or (1), somme énorme pour l'époque, qui lui permit de payer tous les frais de la guerre et de remettre à chacun de ses soldats 100 deniers de gratification (2).

Cette action affranchit de la domination arménienne toute la vallée moyenne du Tigre et les provinces situées au sud de ce fleuve, ravies naguère par Tigrane aux Parthes et aux Syriens. Lucullus les conserva. Il envahit ensuite la Commagène dont il donna le trône au prince Antiochus Théos, s'empara de Samosate, parcourut en vainqueur la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Galatie, la Sophène et rétablit le royaume séleucide.

Le coup était terrible pour Tigrane; mais le roi du Pont lui rendit vite courage. Au moment où se livrait la bataille de Tigranocerte, Mithridate accourait au secours de son allié à la tête de 10.000 Arméniens. Il vint trop tard pour empêcher Lucullus de remporter la victoire; mais du moins fut-il encore à temps pour éviter aux Arméniens un plus grand désastre. Désormais Tigrane était compromis vis-à-vis des Romains, et l'intérêt du roi du Pont voulait que les hostilités se poursuivissent, car, si le roi d'Arménie traitait avec le vainqueur, la cause du Pont était à jamais perdue; Mithridate usa donc de tout son ascendant sur son gendre et beau-frère, et de tous les moyens de persuasion, pour le convaincre de continuer la guerre et de lui en confier la direction. Son âge, il avait alors soixante ans environ, son expérience de la stratégie et de la tactique de l'ennemi garantissaient le succès des armées alliées.



MONNAIE D'ANTIOCHUS THÉOS, ROI DE COMMAGÈNE

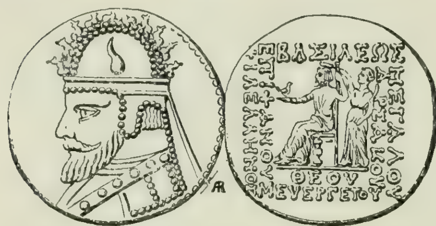
Les deux rois envoyèrent des ambassadeurs à tous les princes de l'Asie, les invitant à lever le bouclier contre l'ennemi commun, contre le contempteur des dieux, car Lucullus ne se faisait pas scrupule de laisser piller par ses troupes les temples les plus vénérés : ne venait-il pas de saccager le fameux sanctuaire d'Anahit?

La plupart des princes répondirent à l'appel que leur lançaient Mithridate et Tigrane; mais le roi des Parthes, Phraate III, déclina toutes les avances qui lui furent faites, même l'offre de lui restituer la Mésopotamie et l'Adiabène dont il avait été dépouillé. Peut-être le roi perse était-il alors fort occupé sur ses frontières orientales, peut-être souhaitait-il la perte de Tigrane, dont les Arsacides de l'Iran avaient tant à se plaindre. Les annales de la Perse nous sont trop mal

(1) 45 millions de francs. (2) 112f50.

connues pour qu'il soit possible de discerner les causes de son refus ([1]).

Une nouvelle armée fut bien vite mise sur pied, et les deux rois, comprenant que les troupes asiatiques étaient incapables de tenir en bataille rangée devant les légions, décidèrent d'user de la tactique des Parthes, c'est-à-dire de harceler sans cesse l'ennemi, sans jamais lui offrir le combat. La nombreuse cavalerie des alliés, qui formait la moitié de leur armée, permettait de n'accorder aucun repos à l'ennemi. Rien d'ailleurs ne pouvait être plus funeste à Lucullus, dont le crédit à Rome diminuait de jour en jour, et dont le moindre insuccès entraînerait certainement le rappel. La fierté, le luxe, les goûts aristocratiques de ce général, lui avaient créé bien des ennemis en Italie, et les jaloux l'accusaient de lenteur voulue dans ses opérations de guerre ; on prétendait, à juste titre d'ailleurs, que le proconsul s'efforçait bien plus de conquérir des trésors que de gagner des batailles ; d'autre part les troupes romaines, lasses de combattre sans repos, de subir une discipline de fer, d'exécuter des marches longues et pénibles, de n'avoir que fort peu de part dans le butin qui enrichissait scandaleusement leur chef, grondaient et menaçaient de se révolter. Il fallait à tout prix que Lucullus relevât par une action d'éclat le moral de ses soldats et fît taire les mécontentements à Rome.



TÉTRADRACHME DU ROI PARTHE PHRAATE III

Après avoir pendant quelque temps (68 av. J.-C) séjourné à Tigranocerte, Lucullus en sortit vers le milieu de l'été, traversa les monts du Sindjar, la vallée du Tigre, le Taurus arménien et, par la côte orientale du lac de Van, pénétra dans la Grande Arménie et la vallée de l'Arsanias ; il franchit ce fleuve, après avoir culbuté la cavalerie arménienne, et se préparait à mettre le siège devant Artaxata, quand les rigueurs de l'hiver, très précoce sur ces hauts plateaux, vinrent entraver ses projets. Ses soldats se mutinaient et, dans ces pays dont les Romains ne connaissaient que fort mal les ressources et les inconvénients, il craignit pour le salut de l'armée et se retira dans le sud de l'Arménie pour prendre ses quartiers d'hiver à Nisibe, place importante, qu'il emporta d'assaut à la faveur d'une nuit sombre et orageuse. Cette retraite, due à la

(1) Tous les livres historiques de la Perse ont été détruits par ordre des khalifes, lors de l'invasion de ce pays par les Arabes.

mauvaise saison, n'en fut pas moins d'ailleurs exploitée par ses adversaires en Italie.

A l'annonce du départ de Lucullus pour le Nord, les Arméniens étaient revenus devant Tigranocerte que défendait seulement une faible garnison sous les ordres de Fannius, lieutenant du général qui, ne pouvant garnir de troupes les remparts de la ville, l'avait évacuée pour se réfugier dans un fort détaché où Tigrane l'assiégeait. Lucullus, bien qu'il eût promis à ses soldats de les renvoyer en Italie, quitta Nisibe pour dégager son lieutenant; mais là dut se borner son offensive. De mauvaises nouvelles d'ailleurs lui parvenaient du nord de l'Asie et de l'Italie. Mithridate venait d'exterminer le corps d'armée de Triarius à Ziéla (Zilleh) non loin de l'Iris, et avait reconquis son royaume du Pont; tandis que le Sénat, cédant aux instances dont il était l'objet de la part des démagogues et des financiers dont Lucullus avait entravé ou gêné à son profit les manœuvres usuraires, rappelait le chef de l'expédition d'Orient ainsi que ses troupes, et envoyait à leur place une autre armée commandée par S. Pompée. Lucullus était à Talaura quand lui parvinrent les instructions des Pères conscrits, il poursuivit sa marche en une mémorable retraite au travers de pays très difficiles, tandis que Mithridate, délivré de toute inquiétude, aidé d'une nombreuse armée qu'amenait Tigrane, rétablissait ses affaires. Rappel de Lucullus.

Lucullus, qui rentrait d'Orient à la suite d'une campagne aussi stérile qu'elle était brillante, rapportait en guise de triomphe une immense fortune, alors que Pompée, secouru par le destin, trouvait dès son arrivée en Asie ses adversaires désunis. Tigrane, naturellement cruel, aigri par ses malheurs, avait fait périr deux de ses propres fils, et Tigrane le Jeune, petit-fils du roi du Pont par sa mère Cléopâtre, poussé par la crainte ou par l'ambition, s'unissant au nouveau général romain, prenait les armes contre son père. Enfin, par une habile manœuvre diplomatique, le roi parthe de l'Iran, Phraate III, devenait l'allié de Rome et, en échange de son concours, la République lui rendait ses anciennes provinces de la Mésopotamie, étendues jusqu'à l'Euphrate. Les secours qu'apportait le Roi des rois portaient à 50.000 hommes l'armée de Pompée, tandis que Mithridate ne disposait que de 30.000 fantassins et de 3.000 cavaliers.

La première rencontre entre les deux adversaires eut lieu sur la rive gauche du Lycus (Iéchil-Irmak), près du site où devait s'élever plus tard la ville de Nicopolis, et le succès des Romains, dû à la surprise, fut désastreux pour l'ennemi. S. Pompée.

Pompée avait occupé les hauteurs dominant les défilés par lesquels devait forcément passer l'armée du Pont, et Mithri-

date, mal éclairé, s'était arrêté sans défiance près des gorges, pour la sieste du milieu du jour. C'est alors que les légionnaires, tombant à l'improviste sur leurs adversaires débandés, en firent un affreux massacre. Le Roi s'enfuit avec une poignée d'officiers et l'une de ses femmes qui avait combattu à ses côtés ; il gagna en toute hâte l'Euphrate, où les débris de son armée vinrent le rejoindre, et se rendit en Arménie, espérant y trouver abri et secours chez son gendre. Mais Tigrane était alors réduit à se réfugier lui-même dans les montagnes pour échapper à son fils et au roi parthe Phraate III, qui assiégeait Artaxata, il ne pouvait donc être d'aucune assistance pour son allié. A quelque temps de là, ayant appris que le roi de Perse s'était retiré, il chassa le détachement de troupes ennemies resté dans sa capitale et mit en fuite les contingents de son fils.

Malgré ces petits succès, le roi d'Arménie n'en sentait pas moins tout le poids de la puissance romaine et, se voyant perdu s'il ne parvenait pas à détourner de sa couronne les colères du Sénat, il fit proposer à Pompée des conditions de paix. Tigrane abandonnait Mithridate et offrait même cent talents [1] à celui qui livrerait la personne de son ancien allié. Il arrêta les envoyés de son beau-père et les fit remettre aux mains du général victorieux qui, cessant de poursuivre Mithridate en fuite vers le Phase, l'Afkhasie et la Crimée, traversa l'Araxe et vint camper en vue d'Artaxata. Pompée ne se refusait certainement pas à traiter avec Tigrane, mais il voulait imposer à l'Arménie ses conditions afin de la maintenir dans l'obéissance envers Rome, et d'en faire le boulevard des légions contre les Parthes dont l'alliance actuelle, contraire aux vues d'ensemble du Sénat sur l'Orient, ne pouvait être de longue durée.

Comprenant que toute résistance était devenue inutile, craignant les intrigues de son fils, Tigrane se soumit aux dures conditions que lui imposait le vainqueur. Le vieux prince, dépouillant son manteau de pourpre et ne conservant que le bandeau et le diadème royal, vint à cheval devant le camp romain, laissa entre les mains des licteurs sa monture et son épée, se fit conduire vers le proconsul et, lui remettant la tiare et le diadème, se prosterna devant lui.

Satisfait de cette soumission complète, Pompée releva le Roi avec bonté, lui rendit les insignes du pouvoir, et le traita en souverain; mais les conditions auxquelles Tigrane dut souscrire étaient très onéreuses. Il rendait aux Romains la Syrie et la Phénicie, la Cilicie et la Cappadoce, la Sophène et la Gordyène, renonçait pour l'avenir à toute prétention sur ces pro-

(1) 562.500 francs.

vinces et versait à l'armée victorieuse une contribution de guerre de 6.000 talents [1].

L'Arménie vaincue, réduite, pour ainsi dire, à l'état de protectorat romain, Mithridate ayant pris la fuite, dépossédé de ses États, Pompée n'avait plus de raisons pour conserver l'alliance des Parthes; sous des prétextes futiles, il marcha contre Phraate, lui enleva la Gordyène et la Mésopotamie du Nord, dont il fit présent à Tigrane, afin d'empêcher tout rapprochement entre les Arméniens et les Perses. Au Nord, les Ibériens et les Albaniens ayant attaqué les Romains au cours de l'hiver 66-65, le proconsul rejeta les Albaniens au nord du Cyrus et refoula dans les montagnes le roi d'Ibérie, Artocès. Enfin il créait en faveur de Déjotare, ancien tétrarque de la tribu gauloise des Tolistoboïes, un nouveau royaume d'Arménie Mineure, comprenant l'Arménie Pontique jusqu'aux confins de la Colchide et des États de Tigrane, la moitié orientale du royaume du Pont avec les villes de Pharnacie et de Trapézonte et les anciennes possessions de Déjotare rentraient dans ce nouvel État, c'est-à-dire la Galatie et les provinces comprises entre Amisos et les bouches de l'Halys.

L'expédition de Pompée laissait donc l'Asie dans une situation politique des plus avantageuses pour Rome. Au nord, la Grande Arménie et l'Arménie Mineure, devenues toutes deux terres de protectorat de la République, constituaient pour les Arsacides de l'Iran une perpétuelle menace et permettaient aux légions de prendre l'offensive contre les Perses dès que les circonstances seraient favorables. Il eût été prématuré de se montrer plus exigeant et de réduire ces pays en provinces romaines, la politique du Sénat portait plus loin ses regards, elle prévoyait le jour où les Parthes étant vaincus, l'autorité de Rome s'étendrait sur l'ensemble des deux bassins du Tigre et de l'Euphrate, sur les pays situés au nord de l'Araxe et sur l'Arabistan persan (Khouzistan) de nos jours. Ces ambitions visaient non seulement un agrandissement immense des provinces romaines asiatiques, mais aussi, et surtout, la possession de la route du pays de la soie par la Syrie et le Golfe Persique. Deux mille ans après ces événements, un grand empire rêvant, lui aussi, l'hégémonie mondiale, devait déchaîner la plus épouvantable des guerres, pour satisfaire à cette même ambition, pour s'emparer de cette grande route de l'Orient.

En quittant l'Asie, Pompée laissait l'Arménie non seulement soumise, mais humiliée. Tigrane le Jeune, enchaîné, devait figurer au triomphe du vainqueur. Quant aux Arsacides de Perse, ils n'étaient pas moins meurtris dans leur amour-

(1) 33.750.000 francs environ.

propre; chassés de la Gordyène, puis dépossédés de cette province et de la Mésopotamie septentrionale en faveur du vieux roi Tigrane, ils ne rêvaient que de reprendre les armes, pour rentrer en possession des territoires qui leur avaient été ravis. Le retour des hostilités contraignit le Sénat à l'envoi d'une nouvelle expédition en Asie.

En écrasant Mithridate et Tigrane, les Romains venaient de mettre fin à la culture macédonienne de l'Asie, car, de tous les Etats nés de la conquête alexandrine, il ne restait plus que des ruines, que des roitelets incapables de soutenir le renom des Hellènes. Les deux grands rois du Pont et de l'Arménie étaient les derniers qui eussent été capables de relever dans leurs Etats cette belle civilisation de l'Hellade.

Parmi les plus beaux joyaux de la numismatique grecque d'Asie, on doit ranger, en première ligne, les admirables tétradrachmes qui nous ont été laissés par Mithridate et par Tigrane, princes d'un goût affiné, délicat, qui, par leurs actions ont mérité le surnom de « Grand ». Aucune médaille des Séleucides de Syrie, des Lagides de l'Égypte, n'égale les superbes portraits des rois du Pont et de l'Arménie, et si le malheur a frappé les deux cours, c'est que leurs deux souverains ont osé affronter face à face la puissance romaine. Certes, Tigrane et Mithridate, s'ils avaient vécu en d'autres temps, auraient fondé de grands empires, car leurs conceptions politiques étaient vastes. Ces deux princes font le plus grand honneur à la culture hellénique, non seulement par le courage avec lequel ils ont osé se mesurer avec les plus grands généraux de l'antiquité, mais aussi par la largeur de leurs vues et la finesse de leur esprit.



TÉTRADRACHME DU ROI D'ARMÉNIE TIGRANE II
(Au revers, la fortune d'Antioche.)

De même qu'Alexandre, Tigrane fonda des villes; par son ordre, Tigranocerte s'éleva comme dans un rêve au sud de son royaume et, dans la nouvelle capitale de l'Arménie, des acteurs athéniens vinrent jouer, sur le théâtre à peine achevé, les chefs-d'œuvre de la littérature hellénique. Des sculpteurs grecs furent appelés pour l'embellissement de la ville et, de même que Mithridate avait réuni à Panticapée des trésors artistiques, de même Tigrane fit apporter dans ses domaines les divinités de la vieille Grèce. A la Cour, tous les grands du royaume, à l'exemple des princes royaux, parlaient et écrivaient dans la

langue de Démosthène, et Artavazd, le propre fils du Roi, composait en grec des tragédies et des discours dont Plutarque nous a laissé la louange. Ainsi, Tigrane, bien qu'il fût absorbé par ses grands projets politiques et par la guerre, n'accordait pas moins le peu de loisirs dont il jouissait aux satisfactions de l'esprit. A la Cour du Pont, comme à celle d'Arménie, on était d'esprit aussi affiné qu'à Rome, qu'à Athènes, qu'à Alexandrie d'Égypte, capitale de la fastueuse Cléopâtre.


MONNAIE DE BRONZE DE TIGRANE II

La fortune n'a pas voulu sourire à Tigrane; vaincu par un ennemi devant lequel s'inclinaient alors tous les princes du monde, il dut s'humilier, et les historiens n'ont pas toujours été justes pour ce souverain, parce qu'il n'avait pas été heureux. Vainqueur de Lucullus et de Pompée, il eût été porté aux nues par l'antiquité, par les modernes ensuite.

Tigrane cependant avait été un très grand prince, un habile homme de guerre, et il eût été un profond politique si Mithridate ne l'avait entraîné vers des ambitions disproportionnées avec les ressources de son peuple. Plus de prévoyance eût permis à ce roi de fonder un empire durable. Il possédait malheureusement sur la création et le gouvernement d'un État les conceptions asiatiques, un succès le conduisait au désir d'un autre triomphe, et sa politique, tout orientale, ne pouvait concevoir d'autres raisons d'être de la puissance. Fatalement un jour l'Arménie serait devenue l'instrument des Romains contre les Parthes; mais il ne dépendait que de ses princes de faire d'elle une alliée de la République et non pas une servante.

Pour les Romains, l'amitié d'abord, le protectorat ensuite, n'étaient que les avant-coureurs de l'annexion; mais la position de l'Arménie, sa force militaire eussent obligé la République à des ménagements envers elle, si ses rois ne s'étaient pas, tour à tour, alliés aux deux grands rivaux en présence, les Romains et les Perses, si ses seigneurs provinciaux n'avaient été le plus souvent partagés par des inimitiés entre eux, divisés par des intérêts opposés. Les agents des Arsacides de l'Iran et de la République romaine étaient nombreux dans les États arméniens, et leur influence sur les populations, sur la noblesse et sur les souverains eux-mêmes fut néfaste. La haute intelligence de Tigrane II, le sang courageusement versé par la nation arménienne méritaient de produire d'autres fruits que la récolte amère de la servitude. C'est ainsi que s'écroulèrent les espérances de deux hommes de génie que le destin semblait avoir fait naître pour relever l'hellénisme en Orient.

Les Parthes venaient de se remettre en campagne et me-

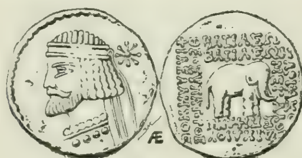
naçaient aussi bien l'Arménie que les possessions romaines de l'Asie. Rome devait se préparer à la guerre.

Marcus Crassus.

Des triumvirs César, Pompée et Marcus Crassus, ce fut le moins capable de commander une semblable expédition que le Sénat désigna. Marcus Crassus, vieillard réputé pour son ambition, son incapacité et son avarice sordide, fut mis à la tête de l'armée romaine. Il quitta la Ville éternelle au cours de l'automne de l'an 54 av. J.-C., prit la mer à Brindes avec sept légions, débarqua à Dyrrachium et, traversant l'Épire, la Macédoine et la Thrace en suivant la via Ignatia, gagna l'Asie Mineure par l'Hellespont, puis l'Euphrate. Quand M. Crassus se présenta devant les frontières de l'Arménie, le fils de Tigrane, Artavazd, associé jadis au trône par son père, dès après la bataille de Tigranocerte, régnait seul depuis l'année précédente, époque probable de la mort du vieux roi.

Artavazd III 56-34 av. J.-C.

En Perse, Phraate III avait préparé une vaste expédition contre les Arméniens et, sans aucun doute, il leur eût repris ses anciennes provinces, s'il avait été à même de donner suite à ses projets ; mais ses fils Mithridate et Orodès venaient de l'assassiner et, après avoir accompli cet odieux crime, les deux frères se disputaient par les armes la couronne du Roi des rois. Mithridate, sentant que son parti était le plus faible, s'était adressé à Gabinius, proconsul de Syrie, lui demandant des secours, quand il fut vaincu par l'armée commandée par le Souréna ou grand vizir de son frère, pris et mis à mort sous les yeux d'Orodès, à Babylone.



MONNAIE DU ROI PARTHE MITHRIDATE III

Délivré de son adversaire par ce nouveau meurtre, n'ayant plus les soucis d'une guerre civile, Orodès reprit les projets de son père et ses armées se mirent en campagne contre le roi d'Arménie. Crassus qui, après avoir occupé Nicephorium (Rakkah), au delà de l'Euphrate, rentrait en Syrie, traversa de nouveau le fleuve à la tête de 40.000 hommes, indécis sur le chemin qu'il prendrait pour marcher à la rencontre d'Orodès. Artavazd, qui venait à la tête de 6.000 cavaliers, conseillait au général de s'avancer par l'Arménie, pays où son armée trouverait toutes les facilités et ne courrait aucun danger ; mais Crassus se décida pour la route du sud, celle qui traverse le désert. Abgar II, roi d'Osrhoène, qui occupait Edesse et Carrhes, était l'allié des Romains, et le triumvir pensait que les grandes cités hellènes de l'Euphrate et du Tigre se soulèveraient contre les Perses et lui seraient d'un grand secours. Abgar entretenait ces espérances dans l'esprit de Crassus et le pressait d'adopter la voie méridionale. La crainte de voir le roi parthe

emporter les trésors de Ktésiphon dans le centre de l'Empire fut aussi d'un grand poids dans la décision de ce général cupide, qui, se souvenant des richesses rapportées d'Asie par Lucullus, entrevoyait pour lui-même la chance de se créer une fortune immense.

Crassus, à la tête de 43.000 hommes, sept légions, franchit l'Euphrate à Zeugma (Birédjick). Là, son lieutenant Cassius lui conseilla de suivre la rive du fleuve, en se faisant accompagner d'une flottille chargée des approvisionnements et du matériel, disposition qu'adopta plus tard l'empereur Julien II, et de porter un grand coup à ses adversaires en apparaissant devant leurs capitales, Séleucie, sur la rive droite du Tigre, et Ktésiphon, sur la rive gauche. Mais, séduit par les plans du roi de l'Osrhoène, Crassus marcha directement sur Carrhes au travers du désert de la Mésopotamie orientale. Par Tigranocerte et Nisibe, l'armée romaine devait gagner le Tigre et, descendant ce fleuve sur sa rive droite par Hatra, gagner Séleucie, en restant à couvert du côté de la Perse. Ce plan de campagne, bien moins avantageux que celui par lequel les légions suivaient l'Euphrate, obligeait au transport du matériel et des vivres à dos de chameau et les immenses convois d'approvisionnement entravaient et retardaient la marche de l'armée. Crassus, qui pour la première fois commandait dans ces pays arides, ne se rendait pas un compte exact des difficultés causées par la nature des lieux et s'avançait plein de confiance, quand, quelques jours plus tard, les légions ayant atteint le Balissos (le Nahr-Bélik), on aperçut à distance un détachement de cavalerie ennemie. Abgar et ses Arabes s'élancèrent à la poursuite de ce groupe ; mais on ne vit pas revenir les gens de l'Osrhoène, et le lendemain, l'armée romaine fatiguée par la route et par la soif se trouvait à 6 milles au sud de Carrhes (Harran), quelque peu au nord d'Ichné, quand apparurent les escadrons des Parthes et leurs étendards de soie brodée d'or. Le grand vizir commandait en personne, et, près de lui, se tenait le traître Abgar, entouré de ses Arabes.

Publius Crassus, fils du général romain, commandant un corps de Gaulois, craignant d'être enveloppé, fonça sur l'ennemi qui reculant, l'entraîna au loin du gros de l'armée. Alors chargé de tous côtés par la cavalerie lourde des Perses, armée de longues lances, et couverte, hommes et chevaux, d'écailles d'acier, le corps gaulois fut obligé de se concentrer, et là, dans cette plaine sans abri, succomba sous une pluie de flèches. Publius Crassus blessé, voyant le massacre de ses 6.000 hommes, se fit donner la mort.

Quelques heures après ce premier désastre, la nuée des archers parthes, protégée par des lanciers cuirassés, détruisait

les deux tiers de l'armée de Crassus, et les débris de ces sept légions réfugiés tout d'abord dans la ville de Carrhes, sous la conduite de Caïus Cassius, continuaient, pendant la nuit, leur retraite vers les monts de l'Arménie. Mais les Parthes n'étaient pas disposés à lâcher prise ; harcelant sans répit l'armée romaine, ils mirent Crassus dans l'obligation d'entrer en pourparlers et, l'ayant attiré dans un guet-apens, l'égorgèrent avec les officiers de son escorte.

Dix mille soldats romains, tombés aux mains de l'ennemi, furent envoyés dans l'armée perse de la Margiane, et Caïus Cassius gagna péniblement la Syrie, ramenant 8.000 ou 9.000 hommes, seuls restes de la belle armée de 43.000 soldats venue d'Italie. Le grand vizir envoya la tête du général romain à son maître Orodès, qui venait d'envahir l'Arménie où régnait alors Artavazd III (56-34 av. J.-C.).

Fils et successeur de Tigrane le Grand, ce prince, dans les débuts de son règne, fidèle aux engagements pris par son père envers les Romains, fournit à Crassus, au début de la campagne, un corps de 6.000 hommes; mais abandonna-t-il le général romain quand celui-ci eut refusé de traverser l'Arménie, ou se préparait-il à lui venir en aide? nous ne pouvons en décider ; cependant, l'envahissement de son royaume par les Parthes semble avoir été la cause principale de son repli sur ses propres terres. Le désastre de Crassus l'engageant à la paix, il traita, et, pour sceller sa nouvelle alliance, donna en mariage sa sœur au prince Pacorus, le fils préféré d'Orodès.


MONNAIE DU ROI D'ARMÉNIE ARTAVAZD III

La nouvelle de la grande victoire remportée par le Suréna parvint à la Cour perse, au moment où l'on célébrait ces noces, et une troupe grecque jouait, devant les deux Cours assemblées, les *Bacchantes* d'Euripide ; car les deux souverains et leur entourage étaient fort versés dans la littérature grecque et se passionnaient pour le théâtre des Hellènes. Artavazd, nous l'avons vu, avait lui-même écrit dans leur langue des tragédies, des harangues et des histoires qui existaient encore au premier siècle de notre ère.

L'actrice qui jouait le rôle d'Agavé substituant la tête de Crassus à celle de Penthée, déchiré dans un accès de fureur dyonisiaque, la saisit par les cheveux et la présenta tout en déclamant la fameuse strophe : *Nous rapportons de la montagne au palais ce cerf qui vient d'être tué ; la chasse a été heureuse.* Bien certainement, les applaudissements que les Arméniens mélangèrent à ceux des Parthes ne furent pas sincères; car Artavazd comprenait, sans nul doute, que les

Romains, ses alliés de la veille, le rendraient responsable de leur malheur.

L'armée partho-arménienne envahit la Syrie ; mais Cassius enfermé dans Antioche put lui résister et, grâce à de nouveaux contingents qui lui avaient été envoyés en toute hâte, l'ancien lieutenant de Crassus réussit même à chasser Pacorus de la Cœlésyrie. Six ans plus tard (45 av. J.-C.), Orodès, profitant de l'abandon dans lequel Rome semblait laisser ses intérêts en Orient, envoyait de nouveau Pacorus en Syrie prêter main-forte au républicain Cecilius Bassus, révolté contre César.

A cette époque, l'histoire de l'Arménie se trouve être si intimement mélangée à la politique mondiale qu'il n'est pas possible de parler des Arméniens sans considérer leurs actions comme étant la conséquence de la conduite des grands empires. Leur autonomie n'est plus qu'un vain mot, et leurs rois deviennent tour à tour de simples lieutenants des généraux perses ou romains.



DRACHME DU PRINCE PARTHE PACORUS I

César songeait à venger l'affront fait à la République par le désastre et l'assassinat de Crassus, à reprendre aux Parthes, dans Ktésiphon, les enseignes captives et à punir Pacorus de ses nouvelles tentatives sur la Syrie, quand le poignard mit un terme aux jours du dictateur. Les troubles qui, dans toute la République, suivirent la mort du grand général, laissant l'Asie sans défense, avaient permis aux Perses et aux Arméniens de s'avancer en Syrie, en Phénicie et jusque dans la Palestine, provinces demeurées libres par la fuite de leur gouverneur Decidius Saxa. Quintus Labienus, le fils de Titus Labienus, adversaire de César, qui était passé du côté des Perses, revenait en Syrie avec l'armée de Pacorus. Ainsi la guerre civile à Rome apportait aux Parthes des concours inattendus, Orodès s'instruisait des procédés romains de guerre, de la formation méthodique des armées et, de jour en jour, devenait un adversaire plus redoutable.

Malgré ces fâcheux augures, la fortune devait encore tourner en faveur de la Ville éternelle ; Antoine, ses querelles avec Octave étant apaisées, fut à même d'envoyer en Asie Mineure Ventidius Bassus. Labienus battu s'enfuit en Cilicie où il fut pris et mis à mort, et l'habile Ventidius, maître des défilés de l'Amanus, vainquit le général parthe Pharnapatès. Pacorus, qui avait été contraint de repasser l'Euphrate, fut lui-même défait et tué à Gindara, au nord-est d'Antioche (1). Pendant ce temps, Publius Canidius Crassus était vainqueur des Armé-

(1) 9 juin 38 av. J.-C.

niens, de Pharnabaze, roi des Ibériens, et de Zober, prince d'Albanie, qui s'étaient ligués avec les Parthes contre Rome. La domination de la République s'étendait, dès lors, depuis les déserts de la Syrie jusqu'aux plages de la mer Caspienne.

Mais, lasse de ces guerres qui semblaient ne devoir jamais prendre fin, Rome se décidait enfin à frapper un grand coup ; d'ailleurs, par suite de résolutions survenues à la Cour de Perse, l'occasion d'agir se montrait particulièrement favorable.

La mort de Pacorus et la perte des provinces syriennes plongeaient l'Arsacide Orodès dans le désespoir. Il venait de désigner son fils Phraatès IV comme son successeur, quand celui-ci, impatient de ceindre le diadème du Roi des rois, fit assassiner son père, ses propres frères, son fils aîné ainsi que les seigneurs qui témoignaient de l'attachement pour l'ancien roi. Devant ces crimes, beaucoup de nobles Perses et de satrapes s'expatrièrent et s'enfuirent chez les Romains ; Ménœsès, l'un des plus considérables parmi les hauts dignitaires iraniens, était parmi ceux-là ; et ces dissensions avaient permis à la République de replacer l'Arménie sous sa tutelle.



TÉTRADRACHME DU ROI ARSACIDE DE PERSE PHRAATÈS IV



DENIER DE MARC-ANTOINE ET CLÉOPATRE
ARMENIA DEVICTA

Marc-Antoine.

A Rome, les dissentiments semblaient être pour un temps apaisés et c'est libre de soucis, soutenu par son collègue et beau-frère Octave, que Marc-Antoine partit pour l'Orient, à la tête de 70.000 hommes d'infanterie, de 40.000 auxiliaires et 10.000 Espagnols. L'Arménie fournit au triumvir un contingent de 6.000 cavaliers. L'armée de la République comptait donc 126.000 combattants, et son général, reprenant les plans de César, confiant dans une telle force, espérait enlever de Ktésiphon ou d'Ecbatane les enseignes de Crassus.

Après de cruels revers, les Romains avaient enfin compris que les plaines de la Mésopotamie n'offraient pas les sécurités désirables pour une armée en campagne ; aussi le triumvir comptait-il, s'appuyant sur l'Arménie, porter par la Médie ses armes jusqu'au cœur de l'Iran. Mais ce général, intrépide dans l'action, ne possédait pas ces qualités de prudence, de prévoyance, de maîtrise de lui-même et de ses passions, qui assurent le succès dans les grandes entreprises. Après avoir perdu dans l'inaction plusieurs mois de la saison favorable, il se mit en marche vers l'Euphrate, accompagné de Cléopâtre ;

puis son impatience de revenir continuer sa vie de plaisirs auprès de la reine d'Égypte, qui l'avait quitté sur les rives du fleuve, ne lui laissa pas le temps d'hiverner en Arménie ; désireux d'en finir au plus tôt avec les Perses, il traversa les montagnes arméniennes et pénétra dans les plaines de l'Atropatène. Mais, dans cette marche trop rapide, le général romain commit l'imprudence de laisser derrière lui son parc de machines de siège, lourd convoi qui, attaqué à l'improviste par Artavazd, fils d'Ariobarzane, roi d'Atropatène, et Ménœsès réconcilié avec les Parthes, fut détruit, et les deux légions qui le gardaient, sous le commandement d'Oppius, tombèrent sous les coups des Perses.

A la suite de cette perte, Antoine, incapable de s'emparer de Phraaspa, ville forte d'Atropatène, située chez les Sagartiens (aujourd'hui Gherrous), se vit abandonner par le roi d'Arménie qui rentra dans son royaume avec ses contingents de cavalerie. Le général romain ne commença sa retraite que plus tard, beaucoup trop tard même, et se retira par Gazaka [1], les bords du lac Mateanas [2] et les montagnes situées au sud de l'Araxe. Mais dans cette marche de 300 milles romains, au travers de pays arides, 24.000 de ses légionnaires périrent de fatigue, de froid, de faim, ou sous les traits de 40.000 cavaliers parthes qui, malgré les promesses de Phraate, ne cessèrent de harceler les troupes en retraite.

Loin d'accuser sa propre imprudence, Antoine faisait retomber la responsabilité de son désastre sur le roi d'Arménie, Artavazd, dont la retraite l'avait privé de sa cavalerie. Cependant, dans sa hâte de retrouver la reine d'Égypte, négligeant d'hiverner dans les pays de l'Ararat et, remettant à plus tard sa vengeance contre Artavazd, il poursuivit sa route vers Antioche de Syrie et perdit encore en chemin 8.000 de ses soldats de la maladie et du froid.

Au milieu des fêtes scandaleuses qu'il donnait à Antioche, Antoine n'oubliait cependant pas ses rancunes, mais c'est en vain qu'il s'efforça d'attirer Artavazd. Au printemps de l'année suivante (34 av. J.-C.), le triumvir revint en Arménie et réussit par l'entremise de Q. Dellius à persuader le Roi qu'il devait accepter une entrevue dans l'intérêt même de la conservation de son trône. A peine ce malheureux prince fut-il entre les mains des Romains, qu'au mépris de la foi jurée, il fut chargé de fers, promené captif dans ses propres États et obligé d'ouvrir ses places fortes et d'en livrer les trésors. Antoine lui réservait d'orner son triomphe, enchaîné avec sa femme et ses fils, et de parcourir en captif les rues d'Alexan-

(1) *Chahr-é-viran* (Kurdistan de Moukri). (2) Lac d'Ourmiah.

drie. Ainsi, vaincu par les Parthes, son armée détruite, le triumvir n'en triomphait pas moins; mais ses seuls captifs étaient ses anciens alliés.

Antoine concevait le rêve de reconstituer en Orient un empire d'Alexandre, capable de tenir tête à celui qu'allait devenir bientôt l'État romain. Il n'ignorait pas les ambitieux desseins d'Octave et se préparait à tailler sa part dans les provinces de la République; quant au roi d'Arménie Artavazd, il fut dépouillé au profit du fils que le triumvir avait eu de Cléopâtre, Alexandre, et aussi au bénéfice du roi d'Atropatène, qui portait également le nom d'Artavazd et seul avait souffert de l'expédition romaine en Perse, campagne dont Phraate, son suzerain, avait tiré tous les avantages. Le roi d'Atropatène donna sa fille, Iotapé, comme épouse au nouveau roi d'Arménie, Alexandre, remit à Antoine les enseignes enlevées à Statilius et reçut pour sa part la Symbace, province arménienne qui, jadis, faisait partie de la Médie. Pour Alexandre, le royaume de la Grande Arménie lui échut, et Polémon, mari de Pythodoris, nièce du triumvir, qui avait secondé les intrigues du roi d'Atropatène contre celui de la Grande Arménie, fut placé sur le trône de la Petite Arménie.

Alexandre, fils d'Antoine et de Cléopâtre 34-31 av. J.-C.



MONNAIE DU ROI D'ARMÉNIE TIGRANE II

Mais les combinaisons politiques dans lesquelles des peuples rivaux devenaient alliés, qui donnaient aux nations des rois contre leur gré, trouvèrent chez les populations une grande résistance; les Arméniens se refusèrent à l'obéissance envers Alexandre et opposèrent au fils d'Antoine le fils de leur roi captif, Artaxès II (1), qui, pressé par les troupes de Rome et du satrape d'Atropatène, dut se réfugier chez les Parthes, auprès de Phraate IV. Enfin, profitant de ce qu'Antoine avait été contraint de retirer ses légions de l'Arménie pour soutenir la lutte contre Auguste, le roi de Perse envahit l'Atropatène et l'Arménie, dont il donna la couronne au prétendant national.

Artaxès II 30-20 av. J.-C.

Pensant que la guerre civile à Rome serait de longue durée, Phraate IV de Perse et Artaxès II d'Arménie songeaient à prendre aux Romains leurs possessions à l'ouest de l'Euphrate, quand un compétiteur au trône de l'Iran, Tiridate II, se dressa contre le monarque arsacide, se proclama Grand Roi dans Ktésiphon et contraignit son adversaire à chercher un refuge chez les Scythes orientaux (2). L'Arménie demeurait donc seule en face des ambitions des deux princes et, ne se sentant pas la force de les réaliser, elle ne bougea pas. Pendant ce temps, Cléopâtre ayant fait trancher la tête de son prisonnier,

(1) Archam des Arméniens.

(2) Dans la Transcaspienne.

Artavazd, le fils de cet infortuné prince, se vengea en faisant mettre à mort tous les Romains qui se trouvaient dans ses États.

Mais, sur ces entrefaites, la bataille d'Actium vint donner à Octave la toute-puissance, et ce prince, las des conflits qui sans cesse éclataient soit au sujet de l'Arménie, soit du fait de cette nation, résolut de placer sous la tutelle romaine toutes les régions comprises à l'est de l'Euphrate, au nord du Tigre et au-dessus de l'Araxe, englobant ainsi dans les nouveaux territoires les Ibériens et les Albaniens, c'est-à-dire tous les peuples jusqu'à la chaîne du Grand Caucase. Ce projet mettait en sérieux échec la puissance des Perses, et, pour le réaliser, Octave ne recula devant aucun moyen. Soudoyés avec l'or des Romains, les Arméniens se révoltèrent contre Artaxès II qu'ils mirent à mort, et Tibère Claude Néron, alors âgé de vingt-deux ans, vint couronner roi d'Arménie Tigrane III, jeune frère d'Artaxès. L'Arménie alors devint la proie de l'anarchie. Tigrane III fut enlevé, dit-on, par la maladie, mais plus probablement par le poison. Tigrane IV demanda l'investiture aux Romains, alors que surgissaient deux autres prétendants au trône, Erovaz (?) et Artavazd IV.



DENIER D'AUGUSTE
ARMENIA CAPTA


MONNAIE DU ROI D'ARMÉNIE
TIGRANE III


MONNAIE DU ROI D'ARMÉNIE
TIGRANE IV, AVEC SA SŒUR ERATO

Derniers successeurs d'Artaxias.

Tigrane III et IV 20 av. J.-C. à 1 ap. J.-C.

Cette période de l'histoire arménienne est fort ténébreuse. Longtemps les Perses et les Romains firent dans le pays lutte d'influence; enfin, la première année de notre ère, Phraate, qui avait recouvré la couronne de l'Iran, renonçait à ses prétentions sur le royaume d'Arménie, et laissait ses frères en otage chez les Romains.

Mais, on l'a vu par les pages qui précèdent, la parole d'un prince était alors de bien peu de valeur; chacun, aussi bien chez les Perses que chez les Romains, parlait suivant ses intérêts du moment; puis les crimes et les trahisons se succédaient sans arrêt, et la question arménienne demeurait toujours la grande préoccupation des deux puissants États en présence, chacun d'eux poursuivant ses vues sur la politique générale en Orient (1).

(1) Au sujet des faits relatés dans ce chapitre, consulter : PLINE, *Hist. nat.;* PLUTARQUE, *Lucullus, Pompée;* FAUSTUS, TACITE, *Annales;* STRABON, APPIEN, DION CASSIUS et MOMMSEN, *Rom. Gesch.* HÜBSCHMANN, *Die Altarmen. Ortsn.;* FR. TOURNEBISE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie.*

CHAPITRE IV

La dynastie étrangère (2-53 ap. J.-C.). — Les Arsacides d'Arménie (53-429). — Tiridate II le Grand (217-238). — Conversion de l'Arménie au Christianisme. — Saint Grégoire l'Illuminateur.

La suite des souverains que les chroniqueurs de l'Arménie désignent sous le nom de dynastie étrangère correspond à des temps où les Arméniens, bien qu'officiellement indépendants, étaient soumis tour à tour aux influences des Romains et des Perses. Divisés par la politique de leurs puissants voisins, ils inclinaient, suivant les circonstances, vers l'un ou l'autre de leurs maîtres d'un instant, ne possédant plus la force nécessaire pour faire respecter leur indépendance nationale. Les armées des Césars, comme celles des rois des rois, imposaient pour un temps leurs volontés à la cour d'Arménie, et le trône était donné soit aux partisans des Romains, soit à ceux des Perses, suivant les besoins du jour. Puis survenaient des périodes de calme durant lesquelles Perses et Romains, trop occupés par ailleurs, négligeaient l'Arménie, qui secouait le joug et, le plus souvent, restait indécise sur le parti qu'elle devait prendre.





DRACHME D'ONÔNÈS OU VONÔNÈS COMME ROI DE PERSE



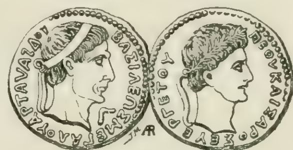
IMITATION FRAPPÉE EN TRANSCAUCASIE D'UN DENIER D'AUGUSTE (1)

Ariobarzanès 2 ap. J.-C. Mais la vie nationale était loin de s'éteindre en Arménie; l'armée apportait ses contingents tantôt aux Perses, tantôt aux Romains. Les seigneurs conservaient une grande indépendance, et l'esprit, continuant les traditions de l'époque du grand Tigrane, poursuivait son développement. Le peu que nous savons de cette période troublée permet de penser que, malgré les guerres perpétuelles dont ce pays était le théâtre, les populations progressaient, sous l'influence étrangère et par leur énergie même. Nous avons vu qu'à la cour d'Arménie, sous

(1) Dr. Tête laurée d'Auguste, à dr. CAESAR. AVGVSTVS. DIVI. F. PATER. PATRIAE. — Rv. Caius et Lucius debout tenant chacun la haste et le bouclier, C. L. CAESARES. AVGVSTI. F. COS. DESIGN. PRINC. IVVENT. Dans le champ, le simpule et le bâton d'augure. Ar.

Tigrane, les lettres et les arts étaient en grand honneur. Il est certain que cet essor ne mourut pas avec la dynastie d'Artaxias, car du jour où l'écriture vint, quelques siècles plus tard, donner aux Arméniens l'instrument qui leur manquait pour développer leur littérature, on vit s'épanouir une langue très affinée qui, bien certainement, devait son développement à la culture orale. C'est ainsi que, dans des temps beaucoup plus anciens, les Hellènes avaient pris le goût des lettres avant de connaître l'alphabet et que beaucoup d'autres peuples aryens, encore illettrés, ont fait évoluer leur esprit. D'ailleurs, à Rome, on ne considérait pas les Arméniens comme des barbares, beaucoup s'en faut; on recevait leurs princes avec de grands égards et, dans la Ville éternelle, les écrivains vantaient la vie fastueuse de ces nobles Orientaux.

Sous l'influence des Perses et des Romains, tour à tour, il se créa, dans cette Arménie, qui toujours conservait l'ardent désir de recouvrer son autonomie, une royauté dans laquelle le trône fut occupé successivement par des princes n'appartenant pas à la nation. Le premier de ces souverains fut un Perse du nom d'Ariobarzanès qui régnait vers l'an 2 après le Christ. Il était déjà roi de la Médie et de l'Atropatène quand, sur l'ordre d'Auguste, Caius César le couronna roi d'Arménie. Ce prince eut pour successeur son fils Artavazd V (2-11). Puis un Juif qui sous le nom de Tigrane V (11-14) monta sur le trône; mais cet étranger ne gouvernant pas suivant les désirs des Arméniens, les nationalistes rappelèrent alors Erato, la sœur de Tigrane IV, qui, de nouveau, prit le pouvoir (14-15); Vonônès (16-17), un Parthe, lui succéda ([1]). Puis Zénon, fils de Polémon et de Pythodoris, prince auquel Antoine avait jadis donné le royaume du Pont, fut envoyé et installé par Germanicus pour régner sur l'Arménie sous le nom d'Artachès III et, pendant seize ans (18-34), il maintint les États dans la vassalité de l'Occident. Mais les Perses reprenant l'avantage sur les Romains, les Arsacides désignèrent un des leurs, Arsace ou Archak I (34-35), au trône des Arméniens.



MONNAIE D'AUGUSTE ET D'ARTAVAZD V

Artavazd V 2-11.

Tigrane V 11-14.

Erato, 14-15.

Vonônès 15-17.

Artachès III 18-34.

Archak I 34-35.

C'est à cette époque, au début de notre ère, en l'an 8 de

(1) Vers l'an 16 de J.-C., Vonônès ou Onônès, fils de Phraate, roi de Perse, était en otage à Rome quand, après l'assassinat d'Orodès II, les Parthes demandèrent à Auguste un fils de Phraate pour occuper le trône. Il fut désigné ; vaincu par Artaban, compétiteur à la couronne, il dut se réfugier en Arménie, dont il fut nommé roi. Mais abandonné par Tibère qui venait de succéder à Auguste, il fut chassé d'Arménie par les Parthes et vint se réfugier en Syrie, où les Romains le firent assassiner (Cf. Tacite, *Annales*, II, 2, 4, 68).

Jésus-Christ qu'il faut placer l'élévation au trône d'Osrhoène d'une branche de la famille royale arménienne. Il est à supposer que les princes arabes successeurs d'Osrhoès (132-137 av. J.-C.) avaient, vis-à-vis de l'Arménie, des liens féodaux. Quoi qu'il en soit, Moïse de Khorène et Vartan nous assurent qu'Abgar V Uchama, l'Apkar des Arméniens, petit-fils d'Artachès et, par suite, descendant de Tigrane le Grand, quittant Medzpin, transporta sa capitale à Édesse et que sa lignée régna sur l'Osrhoène jusqu'au temps de Gordien III, époque à laquelle, vers 240, cet empereur déposséda Abgar XI de son royaume qui devint province romaine. Cette extension de l'influence arménienne vers la Syrie ne fut pas sans jouer un rôle important dans la politique orientale; malheureusement, les informations que nous possédons à cet égard sont vagues et souvent contradictoires.



MONNAIE D ABGAR XI D'OSRHOÈNE ET DE GORDIEN III

Mithridate 35-37 et 47 51.

De nouvelles guerres firent passer la souveraineté de l'Arménie aux mains des Ibériens dans la personne de Mithridate (35-37 et 47 à 51) qui chassa le prince arsacide. Il eut pour successeur son neveu Rhadamiste (51-53), fils de Phraasmane I, roi de Géorgie, qui, dans un lâche guet-apens l'assassina. Tacite (1) nous a laissé le récit de ce forfait en des termes qui peignent d'une manière saisissante les mœurs infâmes de cette époque troublée.

Rhadamiste 51-53.

Rhadamiste était venu à la cour de son oncle, fuyant, disait-il, les injustes rigueurs de son père et d'une marâtre. Il venait demander l'hospitalité aux Arméniens. On le reçut à bras ouverts, et, en peu de temps, il se créa des amitiés parmi les nobles du pays. Profitant de la bienveillance de son oncle, ce prince forma bientôt un parti politique puissant et, choisissant le moment opportun, en avisa le roi d'Ibérie qui, après avoir envahi à l'improviste l'Arménie, mit son fils sur le trône. Mithridate, surpris, trahi par la plupart de ses feudataires, s'enfuit et se réfugia dans la place forte de Gornéa (Garni), ville dont on voit encore les ruines, au pied des montagnes, près d'Erivan, et qu'occupait alors une garnison romaine, car, à cette époque, l'Arménie était vassale de l'Empire, aussi le Roi comptait-il sur la protection des légions. Mais le gouverneur de la place, Cœlius Pollion, gagné par les présents des Ibériens, projetait de leur livrer son hôte et, pendant qu'il semblait négocier avec Phraasmane, pressait le Roi d'accepter l'entrevue que lui proposait Rhadamiste. Mithridate, cependant, n'était pas sans appréhension. Géorgien lui-même, il

(1) *Annales,* XII, 44-52.

savait avoir tout à redouter de la perfidie de son neveu. Menacé d'être abandonné par les Romains, il consentit enfin. Le rendez-vous était donné près d'un bois sacré, au pied de la montagne et là, l'amitié des deux princes devait être, suivant les usages, scellée par un sacrifice aux dieux.

En de semblables circonstances, la coutume était, chez les Ibériens, d'unir les deux mains droites, de lier les pouces et, par une légère piqûre, de faire jaillir le sang. Chacun portait alors les lèvres au pouce saignant de son rival et prononçait les serments. Les engagements devenaient ainsi plus sacrés.

Au moment d'accomplir cette cérémonie, Mithridate fut saisi et garrotté. Rhadamiste, qui avait juré de ne point faire périr son oncle par le fer ou par le poison, le fit étouffer sous des coussins, et la femme de Mithridate, sœur de Rhadamiste, fut étranglée, pendant qu'on égorgeait ses enfants.

Ces crimes odieux, bien qu'ils fussent commis par les barbares, n'en étaient pas moins une honte pour l'autorité romaine sur laquelle pesaient toutes les responsabilités. Toutefois le gouverneur de la Cappadoce, Julius Paelignus, sous l'autorité de qui se trouvait Cœlius Pollion, n'en reconnut pas moins le nouveau roi d'Arménie. Les cadeaux ibériens avaient porté leurs fruits jusque dans Césarée. Mais le lieutenant de l'Empereur en Syrie, Numidius Quadratus, justement inquiet de l'effet que produirait sur les esprits la conduite de Cœlius Pollion, songeait à l'en punir, quand son conseil ne partagea pas cet avis. Qu'importait-il, d'ailleurs, que le trône d'Arménie fût aux mains de l'oncle ou dans celles du neveu, que les barbares se tuassent entre eux : Rome ne profitait-elle pas de leurs querelles? Les Perses n'avaient que fort peu d'influence sur l'Ibérie où Rome était toute-puissante; n'était-il pas préférable de laisser une dynastie géorgienne s'établir dans tous les districts arméniens voisins des Parthes ? Après la mort de Phraasmane, Rhadamiste réunirait les deux trônes et il se formerait ainsi un État d'importance pour tenir en respect les Parthes. Rome, d'ailleurs, ne négligeait aucune occasion d'affermir sa puissance en s'appuyant sur les petits peuples. Antiochus IV Épiphane (38-72 ap. J.-C.), roi de Commagène, avait assisté Corbulon dans sa campagne d'Orient, Néron, pour récompenser ses services, profitant des troubles de l'Arménie adjoignit aux États de ce prince une partie de ce pays.



DENIER DE GERMANICUS PORTANT AU REVERS LE COURONNEMENT D'ARTAXIAS



MONNAIE D'ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE AVEC IOTAPÉ

Cet épisode de l'une des périodes les plus troublées des

annales de l'Arménie permet de juger des affreuses convulsions dans lesquelles se débattait ce malheureux royaume. Victime de la perfidie des Romains, des Perses et de leurs voisins du Nord, les Arméniens étaient eux-mêmes divisés entre eux par les rivalités et les cupidités de leurs seigneurs; l'anarchie régnait en maîtresse. Les frontières des royaumes changeaient chaque jour, on partageait l'Arménie en pays supérieur et pays inférieur, on disposait des districts pour les rattacher ou les enlever aux domaines des divers princes, et le sang coulait toujours, le feu dévorait villes et villages, la ruine étendait dans les campagnes son voile de deuil.

Les Perses, inquiets de voir grandir l'influence romaine, envahirent alors l'Arménie dans le but de détrôner le Géorgien et d'imposer aux habitants de ces montagnes un roi sur lequel ils fussent à même de compter. Rhadamiste s'enfuit en toute hâte, portant en croupe, sur sa monture, sa femme Zénobie, enceinte depuis plusieurs mois, fille de cet oncle dont il était le meurtrier. Défaillante, incapable de continuer cette course folle, la Reine le suppliait de mettre un terme à ses souffrances. Après lui avoir plongé son poignard dans la poitrine, le fils de Phraasmane la jeta dans l'Araxe et poursuivit sa route, toujours serré de près par les cavaliers parthes envoyés pour s'emparer de sa personne. Zénobie cependant ne mourut pas. Sauvée par des bergers, elle fut remise au roi Tiridate que les Perses venaient de porter au trône, et ce prince l'accueillit avec les égards dus à son rang et à ses malheurs.



MONNAIE D'ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE ROI DE COMMAGÈNE



MONNAIE A L'EFFIGIE DE IOTAPÉ, SŒUR ET ÉPOUSE D'ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE

Après le départ des Parthes, Rhadamiste revint en Arménie, cherchant auprès des seigneurs un appui pour reprendre la couronne, mais sa conduite envers les habitants fut si odieuse, ses vengeances furent si cruelles que, chassé par ses anciens sujets, il dut retourner en toute hâte auprès de son père.

C'est alors que débute en Arménie la dynastie des Arsacides qui, pendant quatre siècles environ, occupa le trône chez les descendants de Haïk et fournit à l'histoire arménienne l'une de ses plus glorieuses pages.

Tiridate I 53-100. Le premier des souverains de cette lignée fut Tiridate I (53-59 et 66-100), frère du roi de Perse Vologèse. Son avènement au trône faisait entrer l'Arménie dans la grande féodalité des Arsacides, organisation politique dans laquelle le premier rang appartenait au maître de l'Iran, qui portait le titre de *Roi*

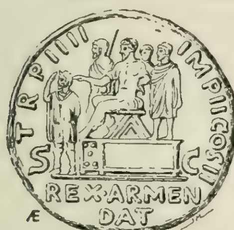
des rois; le second, aux Arsacides d'Arménie; le troisième, aux Arsacides de la Bactriane, et le quatrième à ceux du nord du Caucase qui dominaient sur les Massagètes. Le roi de Perse, comme suzerain, avait seul le droit de battre monnaie et d'y faire empreindre son effigie.

A Rome on ne voyait pas sans méfiance le frère du roi de Perse occuper le trône d'Arménie. Cette élévation au pouvoir d'un prince ennemi de l'Empire permettait de présager à courte échéance la ruine de l'influence romaine dans ces pays dont l'importance était si grande au point de vue de la politique impériale. Néron chargea Corbulon de chasser le Roi arsacide et de mettre sur le trône des Arméniens Tigrane VI (60-62), neveu du dernier prince de ce nom, petit-fils d'Achélaos, roi de Cappadoce; mais le protégé des Romains mourut après deux ans de règne, et Vologèse obtint de Corbulon que son frère recevrait de l'Empereur, à Rome, l'investiture. Tiridate alla donc se faire couronner par Néron. Mais ce ne fut pas de la part du roi d'Arménie une humiliante démarche. A peine ce prince eut-il franchi les frontières de l'Empire qu'il fut accueilli en souverain et reçu dans toutes les villes avec de grands honneurs. Tiridate s'était fait accompagner par les principaux seigneurs du royaume, par la Reine et par ses enfants, 3.000 cavaliers l'escortaient et il voyageait avec tout l'éclat de la pompe orientale. Tacite, Pline, Dion Cassius, nous ont conservé le récit de la visite du roi d'Arménie en Italie. C'est monté sur un char qu'il fit son entrée dans la ville de Nicopolis, afin de saluer l'Empereur qui s'y trouvait alors. Mais c'est à Rome, au cours de fêtes somptueuses votées par le Sénat, que devait avoir lieu le couronnement. Néron, assis

Corbulon.

Tigrane VI 60-62.





MONNAIE D'ARGENT DE L'EMPEREUR LUCIUS VERUS MONTRANT L'ARMÉNIE CAPTIVE, ET MÉDAILLE DE BRONZE REPRÉSENTANT CE PRINCE DONNANT UN ROI AUX ARMÉNIENS (1).



MONNAIE D'ANTONIN LE PIEUX MONTRANT CET EMPEREUR COURONNANT LE ROI D'ARMÉNIE

(1) Lucius Vérus. GB.
Dr. M. AVREL. VERVS. AVGVSTVS. ARMENICVS.
Tête laurée de L. Vérus à dr.
Rv. T. R. P. IIII. IMP. II. COS. II. REX. ARMEN. DAT. SC.

sur un trône, posa la couronne royale sur la tête de Tiridate agenouillé. Ce prince, de retour dans ses États, après avoir relevé la ville d'Artaxata qu'il nomma Neronia, reprit aux Albaniens, avec le concours des légions, les territoires que ces peuples avaient enlevés aux Arméniens lors des troubles de la dynastie étrangère.

Exédarès 100-113. Exédarès (100-113), successeur de Tiridate, réunit à son sceptre la Basse-Arménie, qu'il céda plus tard aux Romains.



MONNAIES DE L'EMPEREUR TRAJAN COMMEMORANT SES CAMPAGNES EN ARMÉNIE

Déjà la Petite Arménie était devenue province de l'Empire, après être passée des mains de Polémon, roi de Pont, à celles d'Achélaos, roi de Cappadoce, puis au pouvoir de Cotys, roi du Bosphore cimmérien, et avoir eu pour derniers princes Aristobule, sous Néron, et Tigrane sous Vespasien.



TÉTRADRACHME DU ROI ARSACIDE DE PERSE VOLOGÈSE I

Ainsi les limites de l'Empire romain s'avançaient peu à peu des rives de l'Euphrate à celles du Tigre et, la dynastie arsacide d'Arménie paraissant être plus loyale envers ses suzerains qu'attachée aux rois de Perse ses parents, Rome avait tout intérêt à la soutenir [1].

Premiers Arsacides d'Arménie 113-238. Parthamasiris (113-114), Parthamaspatès (116-117), Vologèse [Vagharch] (117-140), Sohemus (140-162, 163-178), Pacorus (162-163), Sanatroukès (178-216), Vologèse II [Vagharch II] (217-238), tous princes de race arsacide, se succédèrent sur le trône de l'Arménie. Continuellement occupés par d'incessantes luttes contre leurs parents, les Perses, souvent aussi contre leurs suzerains romains, ces princes ménagèrent avec beaucoup d'habileté leurs puissants voisins, agissant toujours de

(1) Le titre ARMENIACVS est, dans les légendes monétaires, porté par Marc-Aurèle et Lucius Verus ; celui de PARTICUS par Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Lucius Verus, Septime-Sévère, Caracalla et Carus. Mais ces titres cessent dès avant l'époque de Constantin Ier et ne se rencontrent jamais dans la numismatique byzantine, bien qu'ils se fussent conservés pendant longtemps pour les rescrits impériaux. Justinien Ier s'intitule Allemanique, Gothique, Germanique, Francisque, Alamique, Vandalique, etc.

telle sorte qu'un insuccès ne fût pas de conséquences irréparables; mais du fait de ces rivalités les plus grands des fléaux fondirent sur l'Arménie durant le règne des premiers rois arsacides. Enfin, Tiridate II, dit aussi Khosroès I le Grand (217-238), monta sur le trône et, de cette époque, date la grande évolution du peuple arménien, qui, plus tard, en adoptant le christianisme, se rattachera pour toujours à la civilisation occidentale et rompra avec la culture orientale.

Tiridate II (Khosroès I), roi d'Arménie 217-238.



STATUE DU ROI D'ARMÉNIE TIRIDATE
(Marbre du musée du Louvre.)

Une grande révolution venait de transformer l'Iran. Artakchater (Artaxercès), fils de Papek, de la lignée de Sassan, prince de la Perside, venait de renverser la monarchie arsacide, et montait sur le trône des rois des rois. Descendant des grands prêtres mazdéens du Fars, il prétendait restaurer dans son nouvel empire le culte des ancêtres et chasser de la Perse les divinités gréco-parthes, en même temps que l'influence hellénique. Mais, s'il avait vaincu Artaban, le nouveau grand Roi n'était pas encore le maître de tous les princes arsacides, et les Parthes de l'Arménie, entre autres, se refusaient à l'accepter comme leur suzerain.

Avènement des Sassanides en Perse, 226.

Agathange nous a laissé, en grec et en langue arménienne (1), une histoire de Tiridate II, et son récit des premiers contacts entre les Perses-Mazdéens et les Arméniens encore païens, bien que fort empreint d'exagération, n'en montre pas moins d'une manière lumineuse quelle était la situation nouvelle faite par la renaissance du culte de Zoroastre et par l'arrivée au pouvoir du fils de Papek.

Lorsque le royaume des Parthes, dit-il, *penchait vers sa ruine, Ardaschir, fils de Sassan, satrape de la province de Sdahr* (Istakhar), *tua Artaban, fils de Vologèse, et lui ravit le*

(1) Trad. V. Langlois, *Coll. Hist. arméniens*, t. I, 1881, p. 114 sq.

pouvoir. Puis il attira dans son parti les armées perses, qui abandonnèrent et repoussèrent avec mépris la souveraineté des Parthes, et ils choisirent d'un commun accord Ardaschir, fils de Sassan, pour leur souverain. Khosroès (Tiridate II), *roi des Arméniens, apprit la nouvelle de la mort d'Artaban. Khosroès occupait le deuxième rang dans la monarchie perse* (arsacide). *Bien qu'il eût connu sans tarder cette nouvelle, il ne put faire aucun préparatif de guerre. Il rentra donc dans son pays, plongé dans une tristesse profonde, sans avoir pu prévenir ces événements et y porter remède.*





DRACHME D'ARTAXERCÈS I, FILS DE PAPEK, PREMIER ROI SASSANIDE DE PERSE

(Au revers, l'Autel du Feu.)

Mais au commencement de l'année suivante (227), *Khosroès, roi d'Arménie, fit une levée de soldats. Il réunit les armées des Aghouank* (Albanie), *et des Géorgiens, ouvrit la porte des Alains* (Défilés du Dariall) (¹), *et en fit sortir les Huns pour attaquer les frontières de la Perse. Il dévasta les contrées d'Assyrie, jusqu'aux portes de Ktésiphon ; il saccagea et livra au fer et au feu les villes populeuses et les bourgs florissants, il ruina le pays et le laissa sans habitants. Il ne cherchait qu'à tout détruire ; il abattait les villes jusque dans leurs fondements et prétendait même changer les lois de la monarchie perse. Il avait juré de venger sa race, qui avait été privée de ce royaume. Se fiant sur le nombre de ses soldats, et espérant beaucoup de leur valeur, il s'enorgueillissait et brûlait de haine et du désir de se venger. Il lui arriva donc rapidement comme auxiliaires les nombreuses et braves cohortes de cavalerie bien armée des Aghouans, des Lépins, des Djgheb, des Gasp* (²), *avec beaucoup d'autres de ces contrées, pour venger le sang d'Artaban. Il était si affligé que les Perses, ayant abandonné ses parents, se fussent soumis comme vassaux à la nouvelle domination des Sdahr* (Princes d'Istakhar), *qu'il envoya également une ambassade à ces mêmes parents, pour qu'ils s'assemblassent, avec le concours des belliqueuses populations et des courageux soldats des Kouschans* (³) *et d'au delà, et de leurs propres sujets.*





MONNAIE DU DERNIER DES ROIS ARSACIDES DE PERSE ARTABAN V

(1) En persan Der-i-Alan, porte des Alains (Cf. PLINE, VI, 11 ; PROCOPE, *De Bello Goth.*, IV, 1).

(2) Nomades du nord de l'Arménie et de la Géorgie, montagnards du Caucase.

(3) Peuples de la Transcaspienne, probablement les Sogdiens et les Baktriens (Cf. SAINT-MARTIN, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 436-437).

Mais ses parents, les chefs des familles et les principaux d'entre les Parthes ne l'écoutèrent point, parce qu'ils étaient déjà soumis à Ardaschir et satisfaits d'être ses sujets plutôt que de le devenir de leur compatriote et de leur parent.

La réaction mazdéenne, dès longtemps préparée dans l'esprit des populations, par les princes satrapes de la Perside, avait été favorablement accueillie dans tout l'Empire. Seuls les grands de souche arsacide avaient tenté de résister au nouveau Roi des rois ; mais réduits par les armes, sentant que le peuple était favorable à la restauration des anciennes croyances iraniennes et considérant leur cause comme perdue, ils acceptèrent le nouvel état de choses. L'Arménie seule résista.



LE TEMPLE ZOROASTRIEN DU FEU
(D'après le revers d'un tétradrachme des princes de la Perside.)

Cependant Khosroès (Tiridate II) *rassembla la multitude de ses soldats et de tous ceux qui étaient arrivés de différents côtés pour le secourir à la guerre. Quand le roi des Perses vit cette masse fondre sur lui avec tant d'impétuosité, il s'avança aussi contre elle en déployant toutes ses forces. Mais, comme il ne put opposer d'obstacle, il se mit à fuir. Les autres le poursuivirent et mirent en déroute toute l'armée des Perses, qui couvrit la campagne et les chemins de cadavres épars de tous côtés, puis ils dispersèrent tous ceux que le fer épargna.*

Si nous possédions les annales des rois sassanides qui, malheureusement, ont été systématiquement détruites par les Arabes, nous y verrions bien certainement que les premières rencontres entre Artaxercès et l'Arsacide d'Arménie ne furent pas aussi glorieuses pour les Arméniens que l'écrit Agathange. Il se forma, sans aucun doute, une coalition des peuples du nord contre le nouveau régime, car le peu que nous savons de l'histoire des Sassanides nous montre ces souverains en luttes perpétuelles contre les nations de la Transcaucasie et de l'Oxus ; mais, si les armées perses subirent quelques revers dans les débuts du nouveau régime, ce ne fut à coup sûr que dans des engagements sans grande importance.

Agathange termine son récit (1) à la manière des rois d'Assyrie, en énumérant le butin rapporté par Tiridate de cette prétendue campagne de dévastation dans les territoires perses.

Le roi des Arméniens, ajoute-t-il, *après cet exploit meurtrier, retourna joyeux en Arménie, dans la ville de Vagharchapat* (Etchmiadzin), *située dans la province d'Ararat, ayant*

(1) Agathange, chap. I, trad. Langlois, *Hist. Arm.*, t. I, p. 117. Voir aussi, au sujet de cette campagne, Moïse de Khorène, II, 71-73, et Oukhthannès d'Edesse qui, sans nul doute, se sont inspirés du récit d'Agathange.

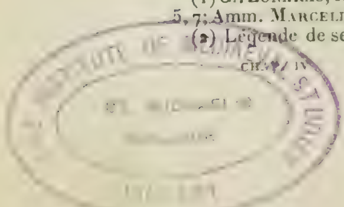
remporté la victoire et ramassé un butin considérable. Il ordonna qu'on envoyât des messagers et qu'on écrivît des lettres en différents lieux, pour adresser des actions de grâces aux divinités dans les temples des sept autels (canton de Phaïdagaran). *Il gratifia les localités de la race arsacide, consacrées au culte national, d'offrandes de taureaux blancs et de chèvres blanches, de chevaux et de mulets blancs, d'ornements d'or et d'argent avec des franges éclatantes, de tissus de soie, ornés de guirlandes et de festons, de couronnes d'or et d'ornements d'argent, de magnifiques vases d'argent et d'or enrichis de pierreries, de vêtements splendides et de superbes parures. Il y ajouta, en outre, la cinquième part du butin qu'il avait enlevé, et fit de grandes largesses aux prêtres. Il en fit également aux soldats qui l'avaient accompagné et ensuite il les congédia.*

Les sources occidentales (1) nous montrent les faits sous un tout autre jour. Artaxercès, salué roi des rois (28 avril 227), restaurateur de la religion et de la langue des Perses, qui s'intitulait : *Le Mazdéen, issu du sang des dieux, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (2), relevait les prétentions des Achéménides sur l'Asie tout entière, sommait l'Empire romain d'avoir à lui rendre les anciennes provinces de Darius. Alexandre Sévère envoya sur-le-champ une nombreuse armée à laquelle se joignirent les Arméniens et les peuples du Nord. Le centre marcha sur la Mésopotamie, l'aile droite vers la Chaldée, tandis que l'aile gauche se dirigeait vers l'Arménie et l'Atropatène. Mais le centre fut arrêté par le gros de l'armée perse, commandé par le Roi en personne; l'aile gauche dut se retirer de la Médie et rentrer en Arménie, et Artaxercès eût chassé les Romains de la Mésopotamie s'il avait été à même de conserver ses troupes sur le pied de guerre ; mais, abandonné par ses contingents qui réclamaient leur congé, il fut obligé de se retirer dans ses États, sans avoir obtenu de résultats décisifs ; l'Arménie resta sous la suzeraineté de Rome, et Alexandre Sévère triompha au Forum de victoires illusoires.

La restauration d'une monarchie nationale en Perse était, au point de vue de la politique orientale, un fait de très haute importance, car jamais les souverains sassanides n'abandonneront sincèrement leurs prétentions à la possession des pays jadis compris dans les frontières des Achéménides, et la nouvelle dynastie, en s'appuyant sur la question religieuse, avait, du seul fait de son arrivée au trône, rétabli les affaires des Perses tombées dans le plus grand désordre sous les derniers rois arsacides.

(1) Cf. ZONARAS, XII, 18 ; HERODIEN, VI, 5, 7 ; Amm. MARCELL., XXIII, 5, 7, 17, etc.

(2) Légende de ses monnaies : *Mazdiasn baghi artahchatr Malkân Malka Irân ou Anirân minoutchètri men yezdan.*



Mais une évolution de plus grande importance encore se préparait dans le monde. Tandis qu'Ahoura-Mazda reprenait ses antiques droits sur l'Iran, la religion du Christ faisait de grands progrès dans tout l'Empire romain. Aux intérêts politiques opposés des deux Empires rivaux allait donc se joindre, sous peu d'années, l'hostilité la plus implacable, celle qu'engendrent les convictions religieuses.

Antérieurement à la restauration du mazdéisme, alors que la Perse était soumise aux Arsacides, Iraniens, Arméniens et Romains ne connaissaient pas entre eux de dissentiments religieux; les dieux des Parthes, comme ceux d'Armavir, d'Artaxata, d'Ani (Gamakh), étaient acceptés par la tolérance romaine. D'ailleurs, imbues d'hellénisme, les religions orientales avaient avec celle de l'Occident mille liens communs, et les ingénieuses assimilations des Romains écartaient tout danger de conflit religieux avec les divers peuples en relations avec l'Empire. Cet édifice, laborieusement construit au cours des siècles, allait s'écrouler : une ère nouvelle s'ouvrait, et l'on revenait aux temps où le dieu national tenait lieu d'étendard. L'Assyrie avait dominé l'Asie au nom d'Assour, désormais la religion du Christ luttera contre le mazdéisme d'abord, contre l'Islam ensuite, jusqu'à nos jours. La tolérance religieuse due à la conquête d'Alexandre le Grand et à la perspicacité des Romains n'aura duré que cinq siècles et demi.



SAINT GRÉGOIRE (D'après une miniature du xe siècle.)

Peu de temps après la mort du Christ, la foi chrétienne fit son apparition dans l'Arménie, ceci ne fait aucun doute. Les apôtres Thaddée, Barthélemy et Jude, qui prêchaient l'évangile dans les pays de l'Ararat, furent, suivant la légende, mis à mort par Sanadrouk, qui régnait alors sur l'Adiabène et une partie de l'Arménie.

Les Arméniens, on le sait, ne possédaient pas alors l'écriture; aussi ne nous ont-ils pas transmis de documents contemporains des trois premiers siècles de notre ère, et sommes-nous très mal renseignés au sujet des progrès que fit le christianisme dans ce pays avant sa conversion officielle. Toutefois, les persécutions religieuses qui auraient été exercées par les rois de Perse et d'Arménie permettent de penser que l'élément chrétien était déjà fort nombreux lors de l'avènement de Tiridate III au trône (250), prince sous lequel la religion chrétienne aurait été adoptée treize ans environ avant son triomphe en Occident, avant l'époque où Constantin remporta la victoire au pont Milvius (312). Et ce n'est que cent ans après que Théodose promulguait ses édits contre le paganisme. L'Arménie fut

donc, au dire de ses annalistes, le premier de tous les peuples qui officiellement adoptèrent le christianisme [1].

Le grand évangélisateur de l'Arménie fut saint Grégoire Loussavoritch, c'est-à-dire l'Illuminateur, que les chroniqueurs nomment aussi Grigor Partev (Grégoire le Parthe).

Grégoire, né vers 257, était de sang princier arsacide. Son père, le prince Anak, ayant assassiné à la chasse Tiridate II à l'instigation du roi de Perse, à qui la puissance et l'autorité de ce souverain, allié des Romains, portaient ombrage, Tiridate II, à son lit de mort ordonna d'exterminer Anak et toute sa famille. Ses dernières volontés furent respectées; seul, Grégoire échappa et fut emmené à Césarée de Cappadoce, où le frère de sa nourrice, un chrétien, le recueillit et l'éleva dans les croyances évangéliques. Cependant sa retraite et son origine n'étaient point inconnues, car, parvenu à l'âge d'homme, il épousa la fille d'un prince arménien qui était chrétienne. De cette union naquirent deux enfants; puis les époux se séparèrent pour embrasser la vie monacale, et Grégoire se rendit en Arménie, espérant réparer le crime de son père en évangélisant sa patrie.

Tiridate III 250-330 et St Grégoire.

Depuis la mort de Tiridate II, les Perses s'étaient emparés de l'Arménie (238-250); toutefois, grâce à l'appui des Romains, Tiridate III était monté sur le trône. Ce prince, qui avait été élevé à Rome, était d'un esprit fort éclairé, très versé dans les langues de l'Occident et dans leur littérature; il se faisait une juste idée des devoirs d'un prince. Au dire de la légende, il était, paraît-il, d'une force herculéenne, « son souffle, dit Agathange, rompait les digues des fleuves et arrêtait le tourbillon des eaux », et mainte fois il donna des preuves de sa vaillance et de son ardeur guerrières; mais, dans les débuts de son règne, il professait les mêmes sentiments que ses éducateurs de Rome à l'égard des chrétiens qui, alors encore, bien que le christianisme eût fait d'immenses progrès, étaient considérés comme des perturbateurs de l'ordre social. Dévoué au paganisme, il se montra tout d'abord très hostile à la foi nouvelle et, pour couper court à la propagande de Grégoire, qui chaque jour faisait de nouveaux prosélytes, il fit saisir le prédicateur qui resta pendant douze ou quatorze ans enfermé dans un cachot de la citadelle d'Artaxata, soumis aux traitements les plus cruels.

Sur ces entrefaites, disent les chroniqueurs, le Roi étant tombé malade, s'adressa non seulement aux médecins les plus

(1) Cette assertion qu'on rencontre chez tous les historiens arméniens n'est pas contrôlée par les dires des Grecs et des Latins, sauf cependant par Eusèbe. Plusieurs auteurs modernes pensent que l'Arménie est devenue chrétienne en même temps seulement que l'Empire romain.

réputés de son temps, mais aussi aux divinités des ancêtres, et n'ayant obtenu aucun secours, il fit sortir de prison Grégoire qui le guérit. Tiridate, ému par la reconnaissance, touché par l'imperturbable foi du martyr, se convertit au christianisme, lui-même ainsi que toute sa cour, et, de son prisonnier de la veille, fit son ministre.

Conversion de l'Arménie au christianisme.

Grégoire, qui n'était encore qu'un simple moine, se rendit alors à Césarée de Cappadoce, où l'exarque Léonce lui donna la double consécration sacerdotale et épiscopale; puis il revint en Arménie et, après avoir baptisé son roi, commença l'évangélisation officielle du pays.

La conversion de l'Arménie au christianisme ne se fit pas sans difficultés, car les prêtres païens, possesseurs d'immenses fortunes, étaient aussi fort puissants. Ils avaient profité, depuis les temps les plus anciens, de toutes les circonstances heureuses pour les rois d'Arménie et, bien que leurs temples eussent été souvent dévastés par la guerre, ils n'en possédaient pas moins de grands trésors et des domaines immenses dont les paysans, leurs serfs, devenaient leurs soldats en cas de besoin.

Grégoire, soutenu par Tiridate, convertit pacifiquement plusieurs districts dont les habitants se prêtèrent à ce changement; mais dans d'autres, l'évêque, accompagné des principaux satrapes et d'un corps d'armée, parcourut le pays en ravageant les sanctuaires païens, brisant les idoles et tuant impitoyablement les prêtres qui s'opposaient par la force à sa mission. Suivant Zénob de Glak (1), la résistance fut d'une violence extrême dans le district de Taron entre autres et sur le territoire de Palounik. Dans le grand bourg de Kisané, il y eut une vraie bataille entre l'armée des prêtres païens et celle de Grégoire. L'évêque victorieux *donna l'ordre d'abattre l'idole de Kisané, qui était de cuivre et haute de douze coudées. Lorsque les personnes chargées de cette mission entrèrent dans le temple, les ministres du sanctuaire, en les voyant venir, se précipitèrent au-devant d'eux et les attaquèrent en disant : « Mourons avant que le grand Kisané soit détruit. » Les soldats cernèrent les prêtres et en tuèrent six,* après quoi *ils renversèrent les portes de la mort. Alors les démons élevant la voix, crièrent : « Quoique vous nous chassiez d'ici, il n'y aura jamais de repos pour ceux qui voudront y habiter. » Cela est incroyable; semblable aux portes des villes par ou pénètrent des masses de soldats, cet endroit était la porte des démons, dont le nombre était aussi considérable à Kisané que dans les profondeurs de l'abîme,* et malheureusement la prophétie des démons de Kisané s'est réalisée : car jamais l'Arménie n'a encore trouvé le repos.

Mais si l'expédition de Grégoire avait pour but la conversion

(1) *Hist. du district de Daron*. Trad. V. Langlois, p. 350.

des peuples et l'anéantissement du paganisme, les satrapes ne dédaignaient pas les richesses accumulées dans les temples.

Le lendemain, poursuit Zénob, *on amena un prêtre païen au prince de Siounie* (1); *ils* (les Chrétiens) *le pressèrent de leur indiquer le lieu où les trésors étaient cachés et de leur découvrir l'endroit où se trouvait la porte du souterrain. Il refusa et mourut sur le gibet dans les tortures. Il fut impossible dès lors de découvrir ces trésors.*

Quant aux territoires qui appartenaient aux sanctuaires païens, les nouvelles églises les reçurent en partage. *Après avoir jeté les fondements de l'église et y avoir déposé les reliques, saint Grégoire éleva le signe en bois de la croix du Seigneur, à la porte même, sur l'emplacement de l'idole Kisané et laissa pour administrer l'église Antoine et Gronites. Il établit Épiphane supérieur du couvent sous sa propre direction, lui donna quarante-trois moines et lui assigna douze villages pour les besoins du monastère.*

L'auteur arménien énumère les villages qui revinrent au nouveau clergé : dans leur ensemble ils comptaient 12.298 maisons et pouvaient mettre sur pied 5.470 cavaliers et 3.807 fantassins, soit une petite armée de plus de 9.000 hommes, et l'annaliste ajoute :

Tous ces villages avaient été, dès le principe, affectés au service des idoles. Les princes en confirmèrent la cession en faveur des églises. Ainsi l'a réglé saint Grégoire.

Après cela, dit Korioun (2), *on entreprit de combattre la secte téméraire et insolente des Borborides* (qui parut au deuxième siècle et niait le jugement dernier), *et ceux qui ne se rendaient pas à la parole de vérité étaient livrés à de terribles supplices : la prison, les chaînes et toutes sortes de tourments. Lorsque après cela ces hommes haïs de Dieu refusaient de marcher vers leur délivrance, on les brûlait, on les enfermait et on les chassait du pays, chargés de toute sorte d'ignominies.*

Fondation du siège patriarcal d'Etchmiadzin.

Le Roi aida Grégoire à bâtir la ville d'Etchmiadzin (c'est-à-dire « le lieu où le fils unique est descendu ») et l'ancienne Vagharchapat devint la cité sainte des Arméniens, le centre intellectuel de la nation. Vaste assemblage d'églises et de cloîtres construits au cours des siècles, de demeures où résident aujourd'hui les archevêques, les évêques, archimandrites, prêtres et moines, siège du katholikos, Etchmiadzin compte une succession de 159 patriarches depuis saint Grégoire (302-325) jusqu'à Guévorg V (1912). Cette dignité n'est, dans le monde chrétien, comparable qu'à la papauté ; mais, alors que

(1) Noble arménien qui faisait partie de l'escorte de l'évêque.

(2) Korioun, *Biogr. de Mesrob.* Trad. Langlois, *Historiens de l'Arménie*, t. II, p. 11.

le successeur de saint Pierre ne se trouve mélangé à la politique que d'une manière accessoire, le katholikos arménien d'Etchmiadzin a été contraint par les circonstances de jouer, en de nombreuses occurrences, le rôle de souverain vis-à-vis de la nation arménienne depuis longtemps privée de ses droits politiques ; il en résulte donc pour cette charge un pouvoir immense. Mais le katholikosat n'est pas toujours demeuré à Etchmiadzin, avec le temps il s'est transporté à Dovin, Ani, Akhtamar, à Sis, et partout a conservé son grand rôle moral et intellectuel vis-à-vis de la nation.

Aujourd'hui, les sièges de Sis, de Jérusalem et de Constantinople reconnaissent, il est vrai, la primauté du patriarche d'Etchmiadzin, mais en réalité jouissent de l'autonomie (1).

Son œuvre accomplie, Grégoire confia le patriarcat à son fils Aristakès devenu son suffragant depuis 318 et, comme tel, ayant, en 325, assisté au célèbre Concile de Nicée, dont les décisions forment la base de la foi arménienne. Puis il se retira dans la grotte du mont Sépouh, en Haute-Arménie, et mourut peu de temps après.

De la part du Roi, la conversion de l'Arménie au christianisme était une mesure politique. En lui donnant une religion nationale, Tiridate l'affranchissait de l'influence étrangère, car Rome, au dire des auteurs indigènes, était encore païenne pour quelques années et la Perse avait restauré la religion de Zoroastre. C'était donc affirmer la nationalité arménienne, donner au peuple de Haïk un caractère personnel de plus, capable de concourir à la conservation de la race, partant, de son indépendance.

Cependant la conversion de Tiridate, puis de Constantin, au christianisme inspirait aux Perses des craintes pour l'avenir. Afin de prévenir le danger, car ils pressentaient une alliance des princes adorateurs du Christ contre l'Iran mazdéen, ils entraînèrent, par leurs émissaires, un grand nombre de princes et de hauts dignitaires arméniens dans un complot dont le but était de rétablir le paganisme dans les pays de l'Ararat. Suivant Agathange, Tiridate fut assassiné dans une partie de chasse, probablement à l'instigation des Perses ; mais ce meurtre fut sans effet quant à la restauration des anciens cultes, car la mort du Roi fut considérée dans tout le pays comme un deuil national.

(1) Le katholikos d'Etchmiadzin a seul le titre de « katholikos et patriarche suprême de tous les Arméniens », il est le chef de l'Église arménienne ; le patriarche de Jérusalem est un patriarche local, le katholikos de Sis est régional (pour la Cilicie). Le patriarche de Constantinople est le chef civil et religieux des Arméniens de Constantinople et de tous les Arméniens de Turquie.

Il y a plus d'un an (1916), le Gouvernement turc a supprimé le katholikosat de Sis et le patriarcat de Constantinople, il a promulgué un décret nommant le patriarche de Jérusalem katholikos de tous les Arméniens de Turquie, ayant un simple vicaire à Constantinople.

Le corps de Tiridate, dit l'auteur de la biographie de ce prince, *fut transporté à Thortan, placé dans un cercueil garni d'argent, et orné d'étoffes précieuses; il était traîné par des mulets dont les harnais étaient d'or. Des cohortes de soldats armés, portant des étendards, l'escortaient à droite et à gauche. En avant du cercueil, on chantait des hymnes funèbres et l'on faisait brûler des parfums...; derrière le cercueil les trompettes et les harpes faisaient entendre des sons funèbres qu'accompagnaient de leurs chants des femmes éplorées...*

C'était donc dans un but politique que le Gouvernement sassanide tentait de réagir contre la foi chrétienne. Chaque fois que les Perses entrèrent en maîtres dans le royaume d'Arménie, leurs cohortes se présentèrent accompagnées de prêtres mazdéens chargés par le Roi des rois d'imposer les croyances iraniennes dans cet État qui, chrétien, formait contre la Perse la citadelle avancée de la puissance romaine ; et les persécutions s'adressèrent aussi bien aux adorateurs du Christ, qu'aux derniers fidèles de la religion païenne des ancêtres.

Ardaschir (*Artaxercès I*), dit Moïse, *donne de plus larges attributions aux fonctions des temples, et ordonne que le feu d'Ormizd brûle continuellement sur l'autel de Pakaran. Quant aux statues élevées par Valarsace* (*Vagharchak*) *en l'honneur de ses ancêtres, et à celles du soleil et de la lune, érigées à Armavir, qui avaient été transportées d'abord à Pakaran et ensuite à Ardaschad, Ardaschir les abat; il contraint par un édit notre pays à lui payer tribut et impose partout son nom* (1).

Et ces tentatives de la cour de Ktésiphon pour amener l'Arménie dans l'orbite perse, par sa conversion au mazdéisme, se poursuivirent tant que dura la dynastie sassanide.

Ayant fixé l'époque du sixième mois, dit Élisée Vartabed (2), *ils* (les satrapes et les mages perses) *exigèrent, en vertu de l'ordre royal, que, dans tous les lieux soumis à la puissance du grand Roi* (3), *toutes les cérémonies de l'église fussent abolies; qu'on fermât les portes des temples sacrés et qu'on y mît les scellés; que, par écrit et par inventaire, on donnât au fisc les ornements sacrés; que les chants des psaumes ne fussent plus entendus; qu'on ne récitât plus les livres des prophètes véridiques; que les prêtres cessassent d'enseigner au peuple dans leurs demeures; que les hommes et les femmes voués au Christ, qui habitaient chacun des monastères, changeassent leurs vêtements pour s'habiller comme les séculiers,* (Ils exigèrent) *en outre que les femmes des satrapes reçussent l'enseignement de la doctrine des mages; que les fils et les filles*

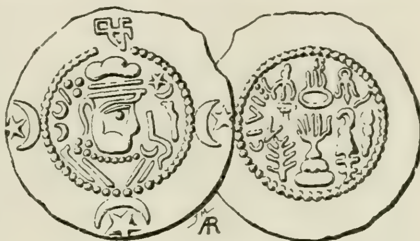
(1) Moïse de Khorène, II, 77. Trad. Langlois, I, 49.

(2) Trad. Langlois, *Hist. Armén.*, t. II, p. 199.

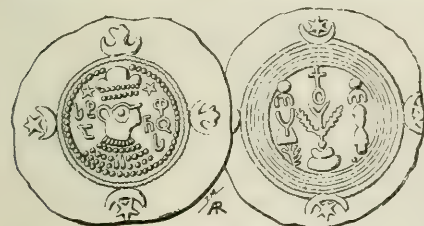
(3) Yezdedjerd.

des nobles et du peuple fussent instruits publiquement par les mages; qu'on abolît et qu'on supprimât l'institution du saint mariage qu'ils avaient reçue des ancêtres, suivant les commandements du christianisme; qu'au lieu d'une femme, on en eût plusieurs, afin que la nation arménienne s'augmentât; que les filles s'unissent avec leur père, les sœurs avec leurs frères, les mères avec leurs fils et les petites-filles avec leurs aïeux; que les animaux qui servent à la nourriture ne fussent pas tués sans être immolés; qu'on ne fît pas de pâte avec la farine, sans employer le phantam (1); *que le fumier et les fientes ne servissent pas d'aliment au feu; qu'on ne tuât point les castors, les renards et les lièvres; qu'on se débarrassât des serpents, lézards, grenouilles, fourmis et de toute espèce de vermine; que les mains fussent lavées* (2) *avec de l'urine de vache.*

Ainsi le christianisme naissant, dans l'Arménie, se trouvait-il dès le berceau menacé à la fois par le mazdéisme et par les vieilles croyances païennes qui n'étaient point encore éteintes. Faustus de Byzance nous apprend en effet que, plus d'un siècle après la mort de l'Illuminateur, les adorateurs des dieux haïkiens tentèrent des soulèvements. L'une de ces révoltes, entre autres, eut lieu sous le patriarcat de Schahag I de Manazkert (373-377); mais toutes ces tentatives furent étouffées.



DRACHME AU TYPE SASSANIDE DE L'ÉRISTHAW GÉORGIEN GOURGEN



DRACHME AU TYPE SASSANIDE DE L'ÉRISTHAW GÉORGIEN STÉPHANOS I

Nous ne possédons aucun monument archéologique relatif à l'Arménie datant de l'époque sassanide; mais quelques rares monnaies, frappées par les princes de l'Ibérie, montrent que dans ces temps l'influence des Perses s'étendait jusqu'au pied de la grande chaîne caucasienne et, par suite, sur l'Arménie, pays voisin de l'Iran. L'une de ces drachmes battue au type perse porte le monogramme de l'éristhaw Gourgen (3) et, par la présence de l'autel du feu gravé au revers, vient prou-

(1) En zend : péété-dané, sorte de voile usité dans les cérémonies religieuses.

(2) Afin de ne pas souiller l'eau.

(3) Contemporain d'Hormisdas (579-589).

ver que les Ibériens, eux aussi, n'étaient point en dehors de la propagande zoroastrienne. Sur une autre médaille, qui porte en entier le nom de l'éristhaw Stéphanos I ([1]), le pyrée est remplacé par la croix des chrétiens.

L'Église arménienne. « La reconnaissance du christianisme par Tiridate et la dignité de grand évêque dont avait été investi Grégoire l'Illuminateur avaient créé l'Église arménienne, sans intervention aucune de l'Église grecque, comme cela se fit plus tard dans les pays slaves, quand Cyrille et Méthode y prêchèrent l'évangile. La fondation de l'Église arménienne fut donc une œuvre nationale, et l'investiture donnée à Grégoire par le métropolite de Césarée n'eut pas plus de portée qu'un simple acte d'ordination ([2]). » Cette église, qui dans les débuts se confondait comme dogme avec celle de Rome et de Byzance, se sépara de Constantinople (491) à l'occasion du Concile de Chalcédoine (482), n'admettant pas qu'il y eût en Jésus-Christ une seule personne et une seule nature. Il se forma ainsi une église à part que les orthodoxes et les catholiques désignent sous le nom d'Église grégorienne, du nom de son fondateur, saint Grégoire, mais que les Arméniens nomment : *Haï Yékéghetzi,* ou Église arménienne, église qui produisit une très abondante littérature sacrée. En 1166, le patriarche Nersès le Gracieux développa, dans son *Exposé de la foi arménienne,* les conceptions de ses coreligionnaires au sujet de la nature du Christ.

Les divergences entre l'Eglise arménienne et l'Église romaine reposent sur des questions dogmatiques : les Arméniens n'admettent pas la procession de l'Esprit saint, ne croient pas à l'existence du purgatoire ; mais c'est surtout le dogme de l'Incarnation, ou plutôt la croyance aux deux natures et une seule personne dans le Christ, qui fait que les catholiques considèrent les Arméniens comme des schismatiques ou tout au moins des dissidents. En conséquence, cette église ne reconnaît pas la primauté du Pape et, de même que beaucoup d'autres chrétiens orientaux, distingue entre l'essence et l'existence de l'Église. Elle admet que le christianisme est un, comme son fondateur Jésus-Christ, mais que les conditions de son existence varient suivant le rite, la discipline et les usages de chaque église particulière.

Tout porte à croire que c'est pour échapper également à la domination de la papauté et à celle de Constantinople que les Arméniens se sont obstinés dans des croyances qui ne pouvaient être discutées et même comprises que par l'élite intellectuelle de la nation. Le christianisme les séparait des Perses,

(1) Contemporain de Khosroès II (591-628).

(2) K. Aslan, *Études historiques sur le Peuple arménien,* 1909, p. 230.

et ils ne voulaient pas tomber sous le joug des Latins ou des Grecs. On verra par la suite avec quelle énergie son clergé et sa noblesse ont repoussé les propositions d'unité avec Rome ou avec Constantinople quand il leur en fut fait.

J'ai dû m'étendre quelque peu sur ce sujet et anticiper sur les siècles postérieurs à saint Grégoire, afin de montrer quelle position occupe l'Eglise arménienne dans le monde chrétien. Les divergences sont nées peu à peu à partir du Concile de Chalcédoine et, aujourd'hui, la foi arménienne est fixée indépendamment de toutes les autres églises chrétiennes, et demeure nationale.

DRACHME DU ROI SASSANIDE SAPOR I

Tiridate III eut un règne très mouvementé. Après deux ans de pouvoir (250-252), il fut chassé par les Perses et, pendant neuf années (252-261), Sapor I (240-271) fit occuper l'Arménie par ses troupes; puis le prince arménien reprit le trône (283-294), le perdit encore (294-298) et enfin, soutenu par les Romains, régna pendant trente-deux ans (298-330).

Le désastre de l'empereur Valérien (253-260) avait encouragé Sapor qui, tenant à sa merci la Mésopotamie et l'Arménie, venait de ravager la Cilicie, la Syrie, la Cappadoce et s'était emparé d'Antioche et de Césarée ; mais son intérêt le portait à ménager les Arméniens; il leur conserva donc des libertés. Artavazd VI (252-261), prince de sang royal d'Arménie, fut mis sur le trône par les troupes perses, tandis que Sapor en personne marchait contre la Syrie. Le roi de Perse échoua devant Édesse, et Odénath, prince de Palmyre, le contraignit à rentrer dans ses États. Odénath, fidèle jusqu'alors à l'empereur Gallien, avait été nommé par les Romains roi de Palmyre. L'Empereur lui conféra la dignité d'Auguste et le reconnut pour son lieutenant en Orient. Aidé par les légions placées sous ses ordres, ce prince rendit aux Romains la Syrie, dégagea Edesse et, s'étant emparé d'une partie de l'Arménie, en chassa les Perses et, avec eux, Artavazd VI, le roi qu'ils y avaient placé.

Artavazd VI 252-261.



MONNAIE DE VABALATH, FILS DE LA REINE ZÉNOBIE, ROI DE PALMYRE, EMPEREUR

Mais Odénath fut assassiné à Emèse (266-267) et la reine Zénobie, moins politique que le Roi, agissant au nom de son fils Vabalath, réclama la possession des provinces conquises par

son mari, la Syrie, l'Arabie, la Cilicie, la Cappadoce, enfin l'Arménie qui demeura sous le joug palmyréen pendant onze années (261-272).

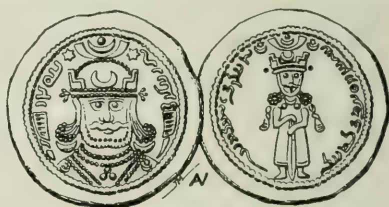
De telles ambitions de la part de Zénobie irritant Rome, Aurélien détruisit Palmyre (273) et l'Arménie rentra sous l'autorité romaine. Probus et Carus restaurèrent alors le royaume arménien et, en 331-339, nous voyons le trône occupé par Khosroès II le jeune, puis Tiran (340-350), Archak II (351-367), Pap (369-374), Varazdat (374-378), Archak III (378-389), Vagharchak (378-386), compétiteur d'Archak III, enfin Khosroès III (386-392 et 414-415). C'est alors que l'Arménie, bien que conservant ses rois, fut partagée (387) entre les Perses et les Romains.



MONNAIE DE ZÉNOBIE, REINE DE PALMYRE

Vramchapouh [Varahran-Sapor] était sur le trône (392-414), quand un fait de la plus haute importance, l'invention de l'alphabet arménien, vint donner à cette nation un nouvel essor, accentua sa personnalité en la dotant d'une littérature. Sahak I, dit le Grand (387-428 et 432-439), alors katholikos d'Arménie, avait fait venir près de lui, comme coadjuteur, le vartabed (docteur) Mesrop, un apôtre, un savant et un lettré qui possédait les langues grecque, persane, syrienne et les dialectes de ses compatriotes. Sahak le chargea de composer un alphabet spécial pour la langue arménienne, afin qu'on fût à même de traduire les livres saints en langage courant, car jusqu'alors on n'employait en Arménie que des textes grecs ou syriaques, et la nécessité pour les prêtres de connaître ces deux langues et de faire des traductions orales entravait singulièrement la prédication et l'explication des écritures.

St Sahak I et St Mesrop.



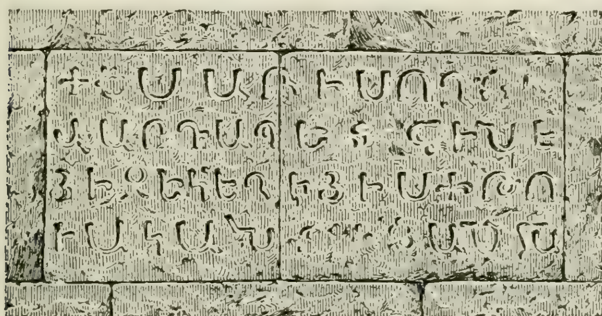
MONNAIE D'OR DU ROI SASSANIDE DE PERSE KHOSROÈS II

Invention de l'écriture.

Mesrop, mettant à profit certain alphabet de vingt-deux lettres qui lui avait été proposé par un prêtre du nom de Daniel, composa un alphabet de trente-six lettres dont chacune correspondait aux sons de la langue arménienne. Plus tard, vers la fin du douzième siècle, les grammairiens ajoutèrent encore deux autres signes, de telle sorte qu'aujourd'hui cet alphabet renferme trente-huit lettres, dont, comme dans l'écriture zend, aucune n'est accentuée; les diverses tonalités des sons voyelles sont rendues par des signes différents. Mesrop avait à sa disposition les alphabets latin, grec et zend, ceux de l'Inde, dans lesquels il pouvait puiser, ce qu'il fit d'ailleurs

tout en composant également des signes spéciaux et en modifiant ceux qu'il empruntait aux écritures étrangères. Il forma ainsi une série de lettres spéciales à la prononciation arménienne, et cette pensée, restrictive au point de vue de la diffusion de la langue, sépara plus encore le peuple arménien de ses voisins de l'Orient comme de ceux de l'Occident, accentua son caractère national. La Géorgie reçut aussi des caractères propres qui, tout en présentant des analogies d'ensemble avec ceux de l'Arménie, ne sont pas moins complètement différents. D'ailleurs, chez les deux peuples, l'écriture a évolué d'une manière opposée. Alors que chez les Géorgiens les formes anguleuses s'atténuèrent bien vite pour faire place à des signes plus courants, les caractères arméniens sont demeurés carrés, jusqu'à l'établissement de la cursive moderne.

L'inventeur des lettres traduisit lui-même le livre des Pro-



INSCRIPTION ARMÉNIENNE D'ANI (622 ap. J.-C.)
(D'après une photographie de M. K. J. Basmadjian)

verbes et le Nouveau Testament et, sous sa direction, les autres parties des Écritures furent mises en arménien, après qu'on eut envoyé à Édesse, Césarée, Antioche, Alexandrie d'Égypte et Constantinople des jeunes gens à la recherche des écrits religieux et plus spécialement de la version grecque de la Bible dite des Septante, que les Perses avaient méthodiquement détruits dans tout leur Empire.

Si les premiers efforts des littérateurs arméniens se portèrent sur les écrits religieux, l'élan n'en était pas moins donné, et bientôt naîtra la littérature profane.

Ce fut pour l'Arménie une aurore nouvelle. A l'époque où ses libertés religieuses étaient menacées par les violences du mazdéisme perse, le roi Vramchapouh et le patriarche Sahak, aussi habiles diplomates que patriotes, avaient compris que, si l'Arménie ne se séparait pas d'une manière très nette de ses puissants voisins, par son développement intellectuel, c'en était fait, non seulement du christianisme chez elle, mais aussi de sa

nationalité. Le Roi et le patriarche, instigateurs de cette recherche d'un alphabet national, furent plus que des Mécènes, ils sauvèrent la race tout entière, et les effets bienfaisants de leur influence se sont fait sentir, au travers des siècles, jusqu'à nos jours. Ces deux hommes comptent parmi les plus grandes figures de la nation arménienne par les conséquences de l'œuvre qu'ils ont su réaliser.

Derniers rois arsacides d'Arménie 416-429.

Deux souverains, Sapor ou Chapouh (416-420) et Artachès IV (423-429) terminent la liste de la dynastie arsacide de l'Arménie. Dès lors, dans la partie du pays soumise aux Sassanides, les rois sont remplacés par des marzpans ou gouverneurs perses, parmi lesquels on voit parfois des Arméniens. Ailleurs, dans les provinces qui dépendaient des Grecs, Perses, Arméniens, Byzantins, nommés par le Basileus, gouvernent tour à tour. En 652, s'arrête la liste des marzpans et, en 653, celle des préfets romains : c'est que les Arabes venaient d'écraser à Kerbalah et à Néhavend l'armée de Yezdedjerd IV, le dernier des souverains sassanides, et que toute l'Arménie tombait entre les mains des musulmans.

Les Marzpans.

Mais cette période des marzpans et des gouverneurs byzantins qui dura deux siècles environ ne fut pas l'une des moins glorieuses pour l'Arménie qui, dépossédée de son autonomie politique, ne conservait plus, comme marque extérieure de ses caractères nationaux, que sa langue et sa religion. Les souverains sassanides, qui pensaient avoir raison de ce peuple en le convertissant au mazdéisme, chargèrent leurs gouverneurs d'étouffer le christianisme dans leurs provinces et, en même temps, commencèrent les persécutions dans la Perse proprement dite. Yezdedjerd II (440-457), qui était alors sur le trône de l'Iran, publia un manifeste enjoignant à tous les chrétiens de ses États de se convertir au mazdéisme. Ce fut le signal d'une formidable révolte en Arménie; les Perses et leurs mages furent massacrés, les temples du feu détruits et le peuple s'arma, sous le commandement de Vardan Mamikonian, mais la petite armée de ce vaillant prince fut écrasée près de la ville d'Avaraïr (455), dans la petite Médie, et, dans l'action, Vardan perdit la vie avec plus de mille des siens.

Vardan Mamikonian.

Vardan Mamikonian, petit-fils par sa mère du patriarche Sahak, était l'un des seigneurs les plus puissants de l'Arménie, et à son autorité sur la nation s'ajoutaient encore l'estime et la confiance que le peuple avait en lui. Commandant des contingents nationaux, élevé à la dignité de stratelat par l'empereur Théodose II, il jouissait d'un grand crédit aussi bien à la cour de Perse qu'à celle de Constantinople. Il avait fait partie de la délégation nationale qui s'était rendue auprès d'Yezdedjerd, dans l'espoir d'arrêter les effets du décret de ce

prince contre le christianisme; mais ses efforts avaient été vains, et ce n'est qu'après avoir tenté de tous les moyens de conciliation qu'il prit enfin les armes. Abandonné, trahi, même par l'un de ses vassaux, Vassak Suni, il n'était en situation de mettre sur pied qu'une faible armée. C'est avec cette poignée d'hommes qu'il osa marcher contre les cohortes des Perses. Sa mort fut une grande perte pour l'Arménie; mais cette bataille d'Aravaïr sauva la nation : car les Iraniens, surpris par une aussi vigoureuse résistance, s'arrêtèrent afin de réparer leurs pertes. Pendant ce temps, survenaient pour la Perse de sérieux dangers sur ses frontières orientales, et ses armées durent gagner les plaines de l'Oxus pour arrêter les Huns. L'Arménie était pour un temps délivrée des mages. Le souvenir du sacrifice suprême de Vardan et de ses compagnons d'armes est demeuré si vif dans la nation, que, de nos jours encore, l'église arménienne célèbre l'annversaire de la bataille d'Aravaïr et rend hommage à ceux qui sont tombés en ce jour.

Sous le roi Perose (458-488), les persécutions recommencèrent. Vahan Mamikonian, neveu de Vardan, se mit à la tête des troupes arméniennes, appela les Ibériens au secours de la cause chrétienne, et la lutte se continua, montrant des chances diverses, jusqu'au jour, où Vologèse (488-491), succédant à Perose qui venait de trouver la mort en combattant les Hephtalites, jugea plus habile de tolérer le christianisme dans ses Etats et plus spécialement en Arménie où les mages, depuis près d'un demi-siècle, entretenaient une guerre désastreuse pour la couronne. La vaillance des Mamikonians avait sauvé la nation. Dès lors, jusqu'à l'époque de l'invasion des Arabes, l'Arménie s'administra elle-même, sous la haute surveillance du gouverneur perse, et ce fut une ère de prospérité pour le pays.

Vahan Mamikonian.

CHAPITRE V

La conquête arabe. — L'Arménie province de l'Empire des khalifes.

Depuis l'époque à laquelle les Arméniens avaient conquis les pays de l'Ararat, la vie s'était, le plus souvent, montrée pour eux bien pénible et pleine d'incertitudes. Ce peuple, contraint à des luttes perpétuelles pour la conservation de son indépendance, n'avait cependant connu que de courtes périodes de complet

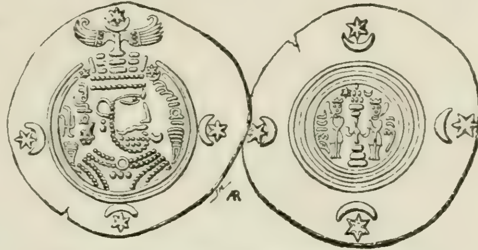


L'EMPIRE DES ARABES

assujettissement, car les Perses comme les Romains avaient jugé plus sage de lui laisser une liberté réelle sous l'autorité de gouverneurs qui, très fréquemment, étaient choisis parmi ses propres princes. Les Arméniens pouvaient donc se croire tour à tour les alliés des empereurs ou des rois des rois, plutôt que leurs sujets. Avec l'arrivée des Arabes sur la scène politique, le sort de l'Arménie entre dans une période plus

sombre. Les musulmans désormais considéreront les chrétiens des pays dont ils s'empareront comme leurs esclaves et, par tous les moyens, pendant plus de mille ans, dès lors, ne reculeront devant aucune persécution pour les gagner à l'Islam ; les Arméniens s'attacheront d'autant plus à leurs croyances, que la religion sera le dernier bouclier protecteur de leur nationalité.

Asservis par les Arabes, les Arméniens auront cependant un glorieux réveil dans les dernières années du neuvième siècle et, pendant deux cents ans environ, depuis 885 jusqu'en 1064, profitant des troubles causés par l'entrée en scène des Turcs, ils seront vraiment les maîtres dans une partie du domaine de leurs pères ; mais les événements qui les ont conduits à la liberté achèveront leur perte et, délivrés du joug des Arabes, ils retomberont sous celui des Turcs pour souffrir jusqu'aux temps modernes. Le martyre de l'Arménie commence dès 645, époque à laquelle l'étendard du Prophète apparut dans les pays de Van.



MONNAIE DU DERNIER ROI SASSANIDE DE PERSE YEZDEDJERD IV

Fanatisées par Mahomet, les tribus de l'Arabie, comme un torrent, se répandaient alors sur l'Asie Antérieure. Dans les plaines de Kerbalah, ils avaient vaincu Yezdedjerd IV ; à Néhavend ils achevèrent la ruine de la monarchie sassanide épuisée par les campagnes d'Héraclius, autant que par le désordre qui régnait à la cour, et les émirs poursuivant leurs conquêtes marcheront vers les Indes. L'Orient était soumis ; mais vers le Nord et l'Ouest les musulmans rencontraient de sérieux obstacles. L'Empire romain, fort par son prestige, par la grande supériorité de sa culture, bien que très occupé sur le Danube et dans la Thrace par les incursions des barbares venus du Nord, ne présentait pas moins aux envahisseurs mahométans une résistance dont seuls les siècles devaient avoir raison. Maîtres de la Syrie, les héritiers du pouvoir musulman n'osaient pas encore s'attaquer à l'Asie Mineure et marcher sur Constantinople. Les provinces orientales de l'Empire étaient plus vulnérables, ils se répandirent dans l'Arménie.

Vers l'an 639, sous la conduite d'Abd-er-Rahman, 18.000 Arabes venus d'Assyrie, pénétrant dans le district de Taron et la région du lac de Van, mettaient le pays à feu et à sang. C'était pour la première fois que les Arméniens rencontraient sur les champs de bataille ces hommes pauvres, mal vêtus, — Conquête arabe, 639.

mais d'une bravoure sans égale, d'un fanatisme inconnu jusqu'alors chez les vieux peuples. Perses et Romains avaient intérêt à ménager quelque peu les Arméniens, qui dans les guerres étaient tour à tour soit leurs sujets, soit leurs alliés, tandis que les enfants du désert n'avaient à garder aucune mesure vis-à-vis de ces infidèles de même religion, de mêmes tendances que les Grecs dont ils avaient fait leurs ennemis.

L'évêque Sébéos [1], le seul des historiens arméniens qui nous ait transmis le récit des conquêtes arabes dont il avait été le témoin, se répand en longs gémissements sur le douloureux sort de sa patrie. Le 6 janvier 642, les Arabes prenaient d'assaut la ville de Tovin, massacraient 12.000 de ses habitants et en emmenaient 35.000 en esclavage.

Qui pourrait raconter, dit l'évêque, *l'horreur de l'invasion des Ismaélites, qui embrasèrent la mer et la terre? Le bienheureux Daniel a prévu et prophétisé de pareils maux... la quatrième bête terrible, étonnante; ses dents, en fer; ses serres, en cuivre; elle mangeait et broyait et foulait aux pieds... Cette bête se levant pour sortir du sud, le royaume des Ismaélites..., sera plus puissante que tous les royaumes et mangera toute la terre...*

L'année suivante (643), *l'armée ismaélite passa en Atrpatakan* (Azerbaïdjan) *et se divisa en trois corps : une partie alla vers l'Ararat, une autre dans le territoire des Sephhakan-Gund et la troisième dans le pays des Aluans. Ceux qui s'étaient rendus dans le domaine des Sephhakan-Gund, s'y répandirent à leur arrivée, détruisirent avec l'épée et firent du butin et des prisonniers. Ensuite, ils marchèrent ensemble sur Éréwan* (Erivan) *et attaquèrent la forteresse, mais ne purent s'en emparer.* Constant II (641-668), alors empereur à Constantinople, envoyait, il est vrai, des troupes en Arménie; mais ces renforts ne parvenaient que de manière irrégulière, et son préfet Sembat, ne se sentant pas en force pour résister au choc des musulmans, abandonna la cause des Grecs, pour se soumettre et payer tribut au khalife Omar, qui bientôt fut remplacé par Othman I (9 nov. 644).



MONNAIE
DE L'EMPEREUR CONSTANT II

644. *Le corps d'armée* arabe *qui était dans l'Ararat pénétra l'épée à la main sur le territoire des Tayens, des Géorgiens et des Aluans et fit du butin et des prisonniers. Puis il se dirigea vers Nakhtchawan... sans pouvoir la prendre. Cependant il prit la ville de Khram, tua la garnison et emmena en captivité les femmes et les enfants.*

(1) *Histoire d'Héraclius.* Trad. Fr. Macler. Paris, 1904.

Toutefois, la cour byzantine ne pouvait, sans grand danger pour l'Empire, laisser les Arabes s'installer sur le plateau d'Erzeroum et menacer ses provinces du Pont. Très irrité contre les Arméniens, Constant II résolut de reprendre cette province par la force, et de contraindre ses habitants à embrasser la religion orthodoxe ; il espérait ainsi les lier plus étroitement à sa cause. Il n'obtint aucun succès au point de vue des croyances religieuses ; mais le nouveau préfet Hamazasp qui trouvait trop lourde la taxe imposée par les musulmans se laissa gagner par l'Empereur. Par représailles le khalife Othman fit égorger 1.775 otages arméniens alors entre ses mains et se disposait à marcher contre les rebelles, quand il fut assassiné par ses troupes. Son deuxième successeur, Mohawiah, premier des khalifes de Bagdad, reprit ses projets, dévasta l'Arménie et la ravit à Justin II qui, de son palais, somma ces infortunées populations de rentrer dans son obéissance : *Que de fois, soumis au gouvernement des Grecs,* répondirent les Arméniens (1), *n'en avons-nous reçu qu'une aide insignifiante, dans nos pires calamités ! Souvent, au contraire, notre soumission n'a été récompensée que par des insultes. Vous prêter serment de fidélité, c'est nous exposer à la ruine et à la mort. Laissez-nous donc sous la domination de nos maîtres actuels, qui nous couvrent de leur protection.*



MONNAIE DE L'EMPEREUR JUSTIN II

Mais ces sages paroles d'un peuple opprimé tour à tour par les Byzantins et par les Arabes, n'eurent pour effet que d'exaspérer le Basileus. Il envoya une armée grecque en Arménie, dévasta le pays, enleva le peu de richesses qui avaient échappé aux musulmans et, s'étant emparé de huit mille familles, les envoya dans des pays lointains où elles furent vendues comme esclaves.



MONNAIE DE L'EMPEREUR JUSTINIEN II

Pendant ce temps, les Arabes, pensant que les Arméniens voulaient se soustraire à leur autorité, envahissaient de nouveau les pays de l'Ararat et portaient partout la mort et la désolation, rasaient plusieurs villes, détruisaient la forteresse de Sévan, dont les défenseurs furent réduits en esclavage, tandis que le nouvel empereur, Justinien II, s'obstinant dans les revendications des Grecs contre les Arméniens qui ne consentaient pas à embrasser l'orthodoxie, faisait ravager par le patrice Léonce la Haute-Arménie, l'Ibérie et l'Albanie, qui,

(1) JEAN VI, *Catholicos*, chap. XIII.

elles aussi, avaient dû s'incliner devant la puissance des khalifes. Ainsi les Arméniens, persécutés par les musulmans, parce qu'ils étaient chrétiens, étaient encore victimes des Grecs qui ne leur pardonnaient pas d'être attachés à leur rite national.

La cour byzantine donnait alors le spectacle de la plus farouche intolérance religieuse ; des haines féroces excitaient les Grecs contre les peuples qui ne croyaient pas comme eux et les armaient les uns contre les autres. Ces passions, les discussions futiles qui en résultaient, affaiblissaient l'Empire ; mais les empereurs, comme le peuple, étaient aveuglés par des subtilités de casuistique, tandis que sur toutes les frontières se pressaient des ennemis menaçants.

La domination des Grecs en Arménie fut d'ailleurs de courte durée ; le Basileus, après cinq années d'odieuses exactions, retira ses légions, et le khalife omyyade Abd-el-Melek, envahissant de nouveau le pays, fit occuper Tovin par ses troupes, chassa le préfet romain et plaça comme gouverneur de ces provinces Abd-Allah, maître cruel qui envoya comme prisonniers à Damas les principaux parmi les Arméniens. Le katholikos Isaac et le prince Sembat étaient du nombre des captifs; toutefois ce dernier, ayant réussi à s'enfuir, fut replacé à la tête de l'Arménie (695) par l'empereur Léonce qui venait d'usurper le trône des Césars.



MONNAIE DU KHALIFE OMYYADE ABD-EL-MELEK

Mohammed-ben-Okba. 702.

En 702, l'émir Mohammed-ben-Okba nommé par Abd-el-Melek gouverneur de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de l'Azerbaïdjan, était chassé par les légions ; mais, profitant du départ des troupes grecques, il reprenait bientôt son pouvoir et l'affermissait en terrorisant les habitants par des horreurs sans nom. A Nakhitchévan, après avoir enfermé dans l'église les notables arméniens, il fit incendier l'édifice et les brûla vifs. Et pendant ce temps Byzance discutait avec le clergé arménien sur des questions de dogme ! On réunissait des synodes pour examiner la question de savoir s'il convient ou non de mélanger l'eau au vin, lors de la célébration de la messe, si l'on devait ajouter au trisagion : *qui crucifixus es.*

La religion d'ailleurs n'était pas la seule préoccupation des katholikos ; le haut clergé se mêlait de la politique et, tout aussi passionné que ses adversaires de Byzance, il faisait intervenir le spirituel dans les affaires temporelles. Ne voyons-nous pas le katholikos Jean VII (1) faire plus tard une gloire au patriarche Elie d'avoir dénoncé au prince Abd-el-Melek la reine des Aghouans et leur patriarche Nersès, surnommé Bakour, comme

(1) Trad. SAINT-MARTIN, chap. XIII. p. 88.

ennemis des khalifes et amis des empereurs grecs? Ne le félicite-t-il pas de les avoir fait enchaîner, sous le prétexte qu'ils étaient partisans du synode de Chalcédoine? Certes, le peuple arménien demeurait attaché à ses croyances et ne voyait pas au delà; mais ses évêques profitaient de toutes les occasions pour combattre leurs adversaires, et améliorer leur situation vis-à-vis des maîtres musulmans.

La lutte entre les Grecs et les Arabes avait, dès les débuts, pris ce caractère religieux qui toujours a fait la grande force des Mahométans et qui, pendant des siècles et des siècles, a été l'origine de la puissance des khalifes et des sultans. Chez ces barbares du désert, au fanatisme venait se joindre un orgueil sans bornes, un profond mépris pour ceux qui ne partageaient pas leurs croyances. L'évêque Sébéos nous a laissé dans son histoire d'Héraclius la traduction en langue arménienne d'une lettre que le « roi des Ismaélites » avait eu la monstrueuse audace d'écrire à l'« empereur des Grecs » :

Si tu veux vivre en paix, disait-il, *renonce à ta vaine religion dans laquelle tu as été élevé dès ton enfance. Renie ce Jésus et convertis-toi au grand Dieu que je sers, le dieu de notre père Abraham.*

Licencie la multitude de tes soldats et renvoie-les dans leur pays, et je ferai de toi un grand chef dans ces pays. J'enverrai des osticans dans ta ville; je rechercherai tous les trésors et les ferai partager en quatre parts : trois pour moi, une pour toi. Je te donnerai aussi des troupes, autant que tu voudras et prélèverai sur toi le tribut que tu pourras donner. Sinon, comment ce Jésus que tu nommes Christ, qui n'a pu se sauver lui-même des juifs, pourrait-il te sauver de mes mains?

La vieille civilisation romaine était insultée par un barbare, par un ignorant fanatique, orgueilleux, cupide, qui, dans sa naïveté, exprimait en quelques lignes les vœux des adorateurs d'Allah, vœux qui sont demeurés jusqu'à nos jours dans le cœur de tout musulman, vœux contenus dans le Koran, dans ce livre qui met la divinité au service des passions.

L'Empereur prit la lettre, ajoute Sébéos, *entra dans la maison de Dieu, se jeta la face sur la terre et dit : « Vois, ô Seigneur, l'opprobre que ces Ismaélites te font. Que ta compassion, ô Éternel, soit sur nous, comme nous espérons en toi. Couvre de honte leur visage, afin qu'ils recherchent ton nom, ô Seigneur. Qu'ils soient honteux d'éternité en éternité, et qu'ils périssent d'une manière ignominieuse; qu'ils reconnaissent que ton nom est le Seigneur et que tu es le seul souverain sur toute la terre! » Il ôta la couronne de sa tête, se dépouilla de la pourpre, se couvrit d'un sac; il s'assit sur la cendre et ordonna de publier un jeûne dans Constantinople.*

L'attitude de l'Empereur n'est pas moins naïve que celle du musulman; mais elle n'est pas criminelle, tout au contraire. Ce passage de l'historien arménien montre combien, de part et d'autre, les préoccupations étaient dévoyées. Certes les intérêts temporels demeuraient les mêmes que par le passé, mais ils se cachaient derrière des apparences religieuses destinées à exciter le fanatisme chez les masses. L'honneur national a cessé de faire battre les cœurs à Constantinople, il faut un autre stimulant pour la foule et ce sont les Arabes qui ouvrent l'ère du fanatisme, qui creusent ce précipice sans fond, séparant encore de nos jours le monde de culture chrétienne de celui des appétits mahométans.

Achot, gouverneur 744.

Cependant, il se trouvait parfois, parmi les Arabes, des hommes justes. L'un d'eux, Merwan, vers 744, adoucit la condition des Arméniens et, lors de son ascension au khalifat, il dési-



RUINES DU CHÂTEAU D'ANI
(Vue prise de l'intérieur de la ville.)

gna le Bagratide Achot comme gouverneur de l'Arménie. Mais les successeurs de ce prince musulman n'imitèrent pas sa modération; ils écrasèrent les chrétiens de leur empire sous les impôts, et les Arméniens se révoltèrent contre leur autorité. Achot, bien qu'il fût de leur race, jeté en prison par ses compatriotes, eut les yeux crevés. Cette révolte fut noyée dans le sang.

Les gouverneurs arabes Soleiman (766), Békir (769) et Hassan (778) traitèrent les Arméniens avec une sévérité inouïe et abandonnèrent les populations aux cruautés de la soldatesque. Ces exactions furent encore la cause d'une nouvelle révolte. Mouschegh le Mamikonien, ayant réuni les mécontents, attaqua à la tête de 5.000 hommes les troupes de Hassan qui ravageaient alors le district de Taron et les massacra, mais, débordé par le nombre, il succomba. Son fils Achot, continuant l'œuvre de son père, chassa les Arabes de diverses provinces et fortifia, dans le district de Schirak, sur la rive de l'Arpa-tchaï, la ville d'Ani qui bientôt devait devenir la capitale de l'Arménie et la résidence de ses patriarches.

Ani, capitale de l'Arménie.

Le site d'Ani était habité depuis la haute antiquité, si nous en croyons les chroniqueurs de l'Arménie ; d'ailleurs, cette position, remarquablement défendue par la nature, devait appeler l'attention par les grands avantages qu'elle présentait.

Le plateau d'Ani, bordé de hautes falaises, est limité au sud et à l'est par l'Arpa-tchaï, rivière dont les eaux rapides descendent de la région des lacs du Petit Caucase, des montagnes qui dominent au nord la ville d'Alexandropol. A l'ouest, une autre vallée profonde, celle de l'Aladja-tchaï [1], limitait la capitale de l'Arménie qui, vers le sud, se terminait sur un éperon fort aigu compris entre l'Arpa-tchaï et son affluent l'Aladja-tchaï. Deux ravins, l'un portant ses eaux à l'Arpa-tchaï, l'autre descendant vers l'Aladja, séparaient la presqu'île du massif voisin ; mais ces deux fossés naturels laissaient entre eux, vers les sources des eaux qu'ils conduisent aux rivières, un passage large de 500 à 600 mètres. C'est là que les Arméniens accumulèrent les moyens de défense en construisant une double muraille garnie de tours, dominée par un donjon massif qui commande la grande porte de la cité. Ailleurs, en bordure de la crête des falaises, régnait une enceinte de moindre importance et, sur une colline située vers l'extrémité méridionale de ce vaste éperon, s'élevait la citadelle.

La superficie de la cité était de 75 hectares environ.

Nous ne savons pas ce qu'était Ani dans l'antiquité, quelle fut son importance, si la ville couvrait tout le plateau. Peut-être ne comprenait-elle que la pointe méridionale dominée par la colline de la citadelle ; des traces de murailles et de portes qui se voient encore dans la partie la plus étroite du promontoire le donnent à penser ; mais bien certainement les remparts qui, au nord, protègent la ville, ont été commencés par le roi Achot, dès que le site d'Ani eut été choisi pour abriter la Cour, car cette partie de l'enceinte était la plus vulnérable, la seule même par laquelle l'ennemi pût tenter de pénétrer dans la cité. Sembat II (977-990) acheva la construction de ces murailles.

Nous possédons en Europe bon nombre de villes ceintes encore de leurs fortifications du Moyen Age ; il suffira de citer Avignon, Aiguesmortes, Carcassonne, pour le seul midi de la France, et, en Orient, les ruines de cette nature sont également nombreuses. Trébizonde possède encore les remparts des Comnènes ; d'Antioche, il ne reste plus que les constructions militaires, et sur la montagne qui domine Tiflis on voit les restes de l'Acropole des Géorgiens, mais aucun site ne peut être comparé à celui d'Ani par l'impression profonde que laisse

(1) Dzaghkotza-Tsor, la vallée des jardins.

au visiteur cette ville morte, perdue au milieu d'une immense solitude, portant encore les blessures profondes qu'elle reçut lors de son agonie.



CROQUIS TOPOGRAPHIQUE DU SITE DE LA VILLE D'ANI

Ani, sous les Bagratides, était une grande et belle ville, ornée de nombreuses églises, de palais, de belles murailles bâties

en pierres volcaniques polychromes, souvent légères comme la ponce. La cathédrale, les sanctuaires consacrés aux apôtres, à saint Étienne, à saint Grégoire l'Illuminateur, à la Rédemption, étaient les principaux édifices religieux, mais les chapelles étaient sans nombre, à tel point que les habitants avaient coutume de jurer par les mille et une églises d'Ani. Les ruines de ces monuments mutilés se dressent encore, alors que les édifices particuliers ont disparu sous les décombres de la cité. On ne voit plus trace des rues, des places publiques, des marchés : les broussailles et les ronces ont tout envahi.

Cette ville dont on parcourt aujourd'hui les ruines, non sans une poignante émotion, ne fut pas l'œuvre d'Achot seul, mais bien celle de tous les princes bagratides qui se plurent à l'embellissement de leur capitale, et des Arméniens de toute la région qui donnèrent à la cité sans compter, pendant deux siècles (885-1077). Ani personnifiait l'Arménie si longtemps troublée. Les anciennes générations avaient vu Artaxata, Tigranocerte, Dovin et une foule de cités arméniennes florissantes. Mais l'une après l'autre ces capitales étaient tombées, avaient disparu, il n'en restait plus que des souvenirs confus. En élevant Ani au rang de métropole, Achot dotait le peuple arménien d'un centre, d'un foyer qu'on pensait alors devoir être éternel. Il réunissait dans ces murailles le pouvoir temporel à l'autorité spirituelle. Ani devenait le cœur de l'Arménie.

Le grand Hâroun-al-Raschid qui venait d'entrer en maître des croyants dans le palais de Bagdad, était animé de sentiments plus humains que ses prédécesseurs. Les conquêtes arabes s'étaient alors affermies, et la cour des khalifes, abandonnant peu à peu les mœurs rudes des premiers soldats de l'Islam, s'était adoucie, policée. Un luxe inouï régnait chez les successeurs d'Omar et les portait à la clémence.

Le Khalife, tout en maintenant l'Arménie sous son obéis- 786-818.
sance, tout en conservant ses gouverneurs arabes dans les pays de l'Ararat, enjoignit à ses lieutenants Yezid II (786-788) et Kouzima (798-818) de traiter les Arméniens avec moins de rigueur; mais ces maîtres n'en furent pas moins cruels; fanatiques musulmans, ils n'avaient que haine et mépris pour les peuples chrétiens soumis à leurs fantaisies et n'hésitaient pas devant les méfaits les plus odieux pour faire couler le sang et satisfaire leur cupidité. Dans la province de Bagrévand, le lieutenant de Yezid, ne trouvant aucun prétexte pour donner libre cours à ses cruels instincts, fit étrangler l'un de ses propres esclaves et jeter son cadavre dans un ravin près d'Etchmiadzin. Puis, accusant les religieux de ce crime, il pilla les sanctuaires et fit mettre à mort quarante-deux prêtres.

Tous les gouverneurs arabes, fort heureusement, n'étaient

pas des barbares, et les Arméniens vantent, dans leurs chroniques, la bienveillance de quelques-uns d'entre eux, celle de Haul (818-835) entre autres, qui fut envoyé en Arménie par le khalife Al-Mamoun. Mais, chez les Arabes eux-mêmes, il existait de terribles compétitions, et un certain musulman du nom de Sevada ayant ourdi un complot contre Haul, les Arméniens eurent le tort de prendre fait et cause pour le compétiteur. Ils en furent punis d'ailleurs, car la petite armée de Sevada fut exterminée par le gouverneur de l'Arménie. Plus tard, lors d'une révolte du Perse Baban (ou Babek), Bagarat, un Arménien que le khalife Motassem avait fait gouverneur des régions de l'Ararat, seconda les efforts des Arabes pour réprimer les troubles.

Malgré cet acte de loyauté, le khalife Motawakkel remplaça Bagarat par un musulman, Abou-Seth, puis par le fils de ce dernier, Youssouf, qui par ses exactions devint la cause d'une nouvelle révolte des Arméniens. Ce fut un nouveau prétexte pour mettre l'Arménie à feu et à sang. La noblesse exterminée, le peuple réduit en esclavage, les villes, les villages, les églises disparus dans les flammes, on massacra sans pitié ceux des Arméniens qui refusaient d'embrasser l'Islam.

Enfin, après une succession de gouverneurs arabes tous plus cupides, plus fanatiques et plus cruels les uns que les autres, comprenant que le khalifat n'obtiendrait l'obéissance de l'Arménie qu'en lui rendant une bonne part de son autonomie, Motawakkel-Billah nomma le prince bagratide Achot gouverneur de son propre pays et lui donna le titre de « prince des princes » (859).

Achot, prince des princes 859.

Le nouveau vice-roi ne trompa ni l'attente de ses sujets ni celle des khalifes ; il se montra loyal envers ses maîtres, restaura le pays et organisa l'armée dont il avait confié le commandement suprême à son frère Abas.

« L'Arménie commençait à prospérer sous l'administration d'Achot, quand Iahab, fils de Sevada, Arabe allié aux Bagratides, voulut, comme jadis son père, supplanter le gouverneur. Mais le généralissime Abas, bien que son armée fût inférieure en nombre, écrasa les forces du rebelle sur les bords de l'Araxe. Le champ de bataille fut appelé champ des quarante, parce que, disent les historiens arméniens, 40.000 hommes avaient triomphé des 80.000 soldats de Iahab.

« Délivré de son compétiteur, Achot consacra toute son activité au bien-être matériel et moral de son peuple. Il fit construire de nouveaux bourgs, dans lesquels il attira de nombreux étrangers. L'agriculture fut encouragée, le commerce facilité par la création de nouvelles voies de communications [1]. »

(1) Fr. Tournebise, *op. cit.* p. 105.

Las de guerroyer contre un peuple énergique pour la possession d'une province que revendiquaient les basileïs, les khalifes, inquiets déjà des mouvements de peuples qui se passaient alors sur les confins orientaux et septentrionaux de leur immense empire, se trouvaient amenés peu à peu à la pensée de créer au sud du Caucase un État qui fût à même de leur servir de bouclier contre une attaque venue des plaines de la Russie, et aussi de terminer par cette concession leurs querelles avec la cour de Byzance. D'autre part, à Constantinople on jugeait que l'Arménie était à jamais perdue pour l'Empire et qu'il était préférable de conserver les légions pour l'Asie Mineure, afin de la défendre contre les ambitions des Sarrasins. La possession de l'Arménie, depuis la perte des provinces de Syrie et de Mésopotamie, n'avait plus l'importance qu'elle présentait autrefois, du temps où le centre des ennemis de Rome se trouvait être en Perse. Il y eut bien certainement un accord entre les basileïs et les khalifes, car les deux cours décernèrent en même temps le titre de roi au Bagratide Achot. Mohammed-Billah envoya de Bagdad l'ostican émir Ysa qui, au nom du Khalife son maître, vint à Ani reconnaître solennellement Achot en lui remettant la couronne et les ornements royaux, tandis que l'empereur grec Basile, un Arménien, faisait porter au nouveau roi les insignes de la puissance souveraine.



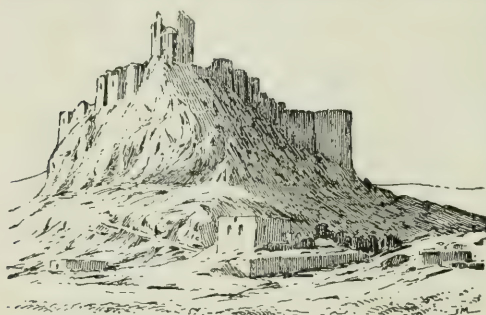
MONNAIE DE L'EMPEREUR BASILE I

Après des malheurs sans nom, l'Arménie, profitant des circonstances de la politique orientale, retrouvait donc enfin la liberté. Cette renaissance, due politiquement à l'antagonisme des deux grands empires d'alors, était aussi la conséquence de l'énergie du peuple arménien, de ses qualités guerrières et de son invincible attachement à la foi chrétienne; car cette nation qui si souvent avait été dominée par la force, par le nombre, ne s'était jamais soumise.

Après avoir conquis et dévasté l'Arménie, les Arabes étaient entrés dans la vallée de la Kourah et avaient occupé Tiflis; mais le Grand Caucase, vers le nord, et les hauteurs du Souram à l'ouest avaient arrêté leurs conquêtes. Le Taïq, le Gougarq et le bassin du Phase restaient entre les mains des Byzantins. Il en était de même du nord de la Petite Arménie et du Lazistan dont les chaînes élevées protégeaient Trébizonde et les possessions grecques des côtes du Pont-Euxin. La capitale de la Géorgie devint dès lors le siège du gouvernement des khalifes

dans la province arménienne. Devant les rigueurs des nouveaux maîtres, les conversions à la foi islamique se firent en masse ; les princes arméniens et géorgiens donnèrent l'exemple, afin de ne point être dépossédés de leurs domaines et, sauf dans les montagnes et les lieux inaccessibles, le christianisme disparut presque partout en Transcaucasie ; les églises, les couvents furent ruinés, abandonnés, et bientôt on vit s'élever dans toutes les villes les minarets des mosquées.

Cependant, ceux des Arméniens et des Caucasiens qui avaient fui devant l'invasion s'étaient retirés dans les citadelles naturelles et dans les montagnes voisines du Rion. Là, ces gens restèrent en relations constantes avec Constantinople, préparèrent leur retour offensif contre les oppresseurs de leur pays et sauvèrent leur indépendance religieuse. Leurs attaques contre les Arabes furent incessantes et, parfois, ils remportèrent de réels avantages ; mais la puissance des khalifes était telle que, malgré leurs efforts, les chrétiens durent attendre que le grand empire musulman fût affaibli pour reconquérir leurs provinces du sud et de l'Orient.


CHÂTEAU FORT DE KHOCHAB, AU KURDISTAN

Quand on parcourt les districts montagneux qui s'étendent au nord de l'Araxe supérieur vers Ispir, Kars ou Artvin, à chaque pas on rencontre, perchés comme des nids d'aigles sur les sommets inaccessibles, ces châteaux des seigneurs arméniens, le plus souvent fortifiés d'un seul côté et, partout ailleurs, protégés par des falaises à pic. C'est là qu'en cas d'alerte se réfugiaient les paysans des vallées voisines, emportant avec eux leurs provisions, leurs armes et menant leurs troupeaux : seuls des chemins de chèvres donnaient accès dans ces réduits capables de tenir durant des mois, des années même, contre des armées entières et, pendant que dans la plaine retentissaient les appels des mollahs à la prière du prophète, les cloches perdues dans les nuages sonnaient en l'honneur du Christ. C'était une vie étrange, pleine d'incertitudes, mélangée d'espoirs et de désespérances, de terreurs et de sursauts de courage, de volonté de ne pas mourir, de ne point renier la foi des ancêtres.

Après les campagnes d'Héraclius, les Grecs avaient affermi

l'autorité byzantine dans toute la région transcaucasienne. C'est la monnaie de Constantinople qui avait alors cours dans ces pays, en même temps que les drachmes des Sassanides, larges rondelles d'argent très minces portant l'effigie du Roi des rois et le pyrée d'Ormazd.

Les gouverneurs des khalifes, établis à Tiflis dès 646 grâce à l'appui d'une forte garnison arabe, maintinrent leur autorité sur toutes les régions voisines; mais jusqu'en 704 (85 de l'Hégire) Tiflis n'eut pas d'hôtel musulman des monnaies; cette année même, Abd-el-Melek y fit frapper des dirhems et la fabrication du numéraire se continua non sans interruption jusqu'en 923 (311 de l'Hégire). A cette époque il n'existait ni dans l'Arménie ni dans la Géorgie ou le pays des Aghouanks de monnayage national.

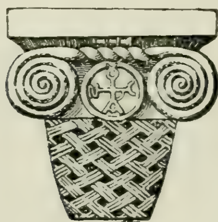
Au point de vue économique, les conquêtes arabes jetèrent un trouble profond dans la situation générale de l'Orient, mais elles donnèrent au commerce un essor nouveau. Autrefois, les empereurs romains étaient presque seuls à frapper des monnaies d'or, et les princes orientaux n'en émettaient qu'en fort petite quantité. Les Arabes mirent en circulation des quantités considérables de dinars et, par là, forcèrent Byzance à relever le titre et le poids de son numéraire. De plus, grâce à l'immense étendue de leur empire, les musulmans furent à même d'étendre leurs relations commerciales : des routes maritimes furent ouvertes entre le Golfe Persique, la Mer Rouge et les côtes de l'Inde et de l'Afrique, de la Malaisie, de la Chine, et les Grecs devinrent jusqu'à un certain point tributaires de leurs rivaux. Les voies de terre, interceptées, au nord, par les peuplades qui se pressaient en Scythie, reprirent la direction de l'Iran, de l'Arménie et de la Mésopotamie, chemins qu'avaient jadis connus les Phéniciens, et que suivaient encore les Sémites musulmans pour gagner le Tibet, la Chine centrale et les Indes.

Après la conquête du nord de l'Asie Antérieure, les Arabes colonisèrent peu dans ces régions d'un climat et d'une nature trop différents de ceux de leur pays d'origine. En Perse, en Transcaucasie, en Arménie et dans les parties de l'Asie Mineure tombées entre les mains des musulmans, les anciennes races continuèrent l'occupation du sol, mais sous le joug des Arabes, qui se réservaient le gouvernement et la perception des impôts.

Cependant l'immense étendue de l'empire des Arabes obligeait les Mahométans à diviser leurs forces. Ils avaient envahi toutes les côtes méditerranéennes de l'Afrique, l'Espagne, porté leurs armes jusqu'aux confins des Indes et s'apprêtaient à conquérir l'Europe quand, en 732, ils furent arrêtés à Poitiers. L'affaiblissement des garnisons de l'Arménie causé par ces expéditions lointaines permit aux princes arméniens de tenter,

dès le milieu du neuvième siècle, une réaction que couronna le succès en 885 et, d'autre part, la crainte qu'avait inspirée l'invasion musulmane du sud de la France devait faire naître, deux siècles plus tard, le grand effort des Croisades.

Le retrait des troupes arabes du Caucase et de l'Arménie engagea les montagnards à descendre de leurs refuges pour reconquérir les domaines de leurs ancêtres. On vit à la fois les Caucasiens et les Arméniens passer les frontières de l'Empire arabe, chasser les troupes des khalifes, se révolter dans tout le pays et fonder de petits royaumes. Byzance favorisa ces soulèvements, aida même de son or et de ses soldats, jugeant qu'il lui serait aisé de faire rentrer dans son obéissance ces principautés dont les maîtres, divisés entre eux, s'inclineraient l'un après l'autre devant elle. A Constantinople, on ne pensait pas que la puissance musulmane pût être durable, on ne sentait pas la différence immense qu'il y avait entre l'organisation politique et militaire des Arabes, basée sur le fanatisme religieux, et celle des divers peuples barbares contre lesquels le monde romain luttait depuis des siècles, dont les multitudes se pressaient alors dans la vallée du Danube.



CHAPITEAU
ARMÉNO-BYZANTIN
D'ETCHMIADZIN

CHAPITRE VI

Dynastie des Bagratides (1).

En parlant des débuts de l'Arménie, nous avons vu combien les chroniqueurs de ce pays, presque tous membres du clergé d'ailleurs, se sont efforcés de rattacher les origines de leur nation aux traditions bibliques, et quelles altérations ils ont fait subir aux vieilles légendes pour rapprocher des Hébreux la race de Haïk. Ces tendances ne se manifestent pas seulement dans les questions relatives aux faits historiques, mais on les retrouve encore dans la généalogie des familles princières.

Origine des Bagratides.

D'après les dires des annalistes indigènes, les Bagratides étaient d'origine juive. Ils prétendent que le chef de leur lignée, Sembat, aurait été amené captif de Judée en Arménie par le roi Nabuchodonosor, et que, cinq siècles après ce temps, Vagharchak, le premier des souverains arsacides de l'Arménie, aurait conféré à Bagarat (Pakarad), l'un des descendants de Sembat, le titre d'asped, ou commandant de la cavalerie, dignité à laquelle Vagharchak aurait ajouté celle de thagatir, accordant ainsi à cette famille le privilège de couronner le Roi, au jour de son avènement.

Cette élévation de la lignée des Bagratides au sommet des charges de l'État semble être en contradiction avec les affirmations des auteurs quant à ses origines, et l'on doit plutôt voir dans Bagarat un grand seigneur de souche arménienne, peut-être même le descendant de l'un de ces capitaines qui, avec Haïk, ont conduit les pas de la nation vers les pays de l'Ararat. Vagharchak n'eût certainement pas choisi un prince étranger pour lui conférer l'honneur de poser la couronne sur la tête des rois de l'Arménie, et la noblesse elle-même, si susceptible, eût réclamé cette insigne distinction pour la plus ancienne et la plus noble des familles de la race haïkienne. En Arménie, comme en Géorgie, comme dans tout l'Orient d'ailleurs, les seigneurs n'étaient que trop enclins à faire passer avant toute chose l'orgueil de leur nom pour tolérer semblable injure.

D'ailleurs, avant notre ère déjà, les Bagratides étaient seigneurs de Sber, dans le district d'Ispir, sur le haut Djorokh, et il est à croire qu'ils tenaient ce domaine de leurs ancêtres.

(1) Les Arméniens orientaux prononcent Bagratides et les occidentaux Pagratides.

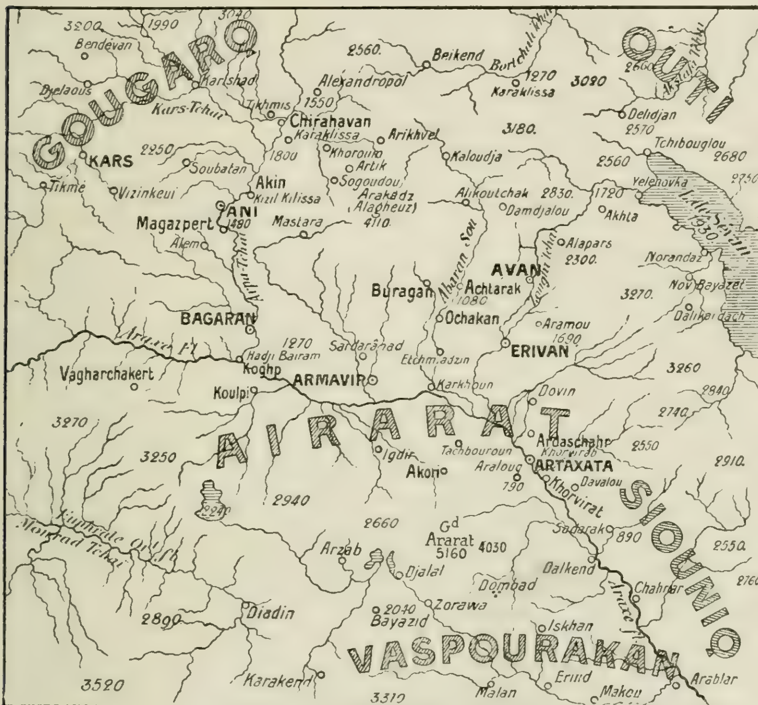
Avec le temps leurs possessions s'étaient accrues, soit par des alliances avec les familles princières voisines, soit par les armes. La haute vallée du Djorokh, abritée par des chaînes d'un accès difficile, était demeurée en dehors des vicissitudes, et ses seigneurs avaient été à même de développer leur pouvoir sans éveiller les convoitises. Peu à peu les Bagratides avaient acquis de vastes territoires dans le massif montagneux du Petit Caucase vers l'Araxe et s'étaient même avancés dans les pays de l'Ararat. Ils possédaient d'immenses domaines dans le Gougarq, le Touroubéran. Dariums (Bazazid), Bagaran, Schirakavan, Ani (1), Kars, Artvin, leur appartenaient, et plus au sud, Mouch était aussi leur bien. L'un d'eux, ayant épousé l'héritière des rois de Géorgie, transmit ce royaume à ses descendants, et pendant tout le Moyen Age, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, le Karthli fut gouverné par des princes de cette famille. Quelques-uns d'entre eux laissèrent d'ailleurs un nom fort respecté dans cette partie de l'Asie. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de cette dynastie en traitant des Arméniens hors de l'Arménie. Les Bagratides étaient donc de fort grands seigneurs, et, sans nul doute, c'est leur situation de famille et de fortune qui fit naître, dans l'esprit du patriarche George (878-888) et de la noblesse du pays, la pensée de solliciter de Byzance, comme de Bagdad, la couronne pour Achot le Bagratide.

Achot I 885-890. Le choix de ce prince comme nouveau souverain était assurément fort heureux, car Achot était un homme sage et juste, et bien certainement les cours de Constantinople et de Bagdad ne furent pas sans influencer les décisions des Arméniens. Depuis que les Arabes s'étaient emparés de l'Arménie, ce pays ne cessait d'être un sujet de conflits perpétuels entre les Grecs et les Arabes; des deux côtés on était las de cette situation et c'est probablement d'un commun accord que les deux puissances décidèrent de favoriser la reconstitution politique de l'Arménie. Malheureusement, le pouvoir du nouveau Roi était bien limité, car, malgré la grande étendue des biens de sa famille, Achot n'exerçait sa souveraineté que sur la province de l'Ararat, et encore était-il tributaire des khalifes et contraint à des obligations envers les basiléïs. Toutefois l'Arménie retrouvait son autonomie dans le nord de l'Araxe, et la noblesse comme le peuple semblaient en être heureux.

Cependant les seigneurs, qui étaient tombés d'accord pour

(1) Il existait une autre ville portant le nom d'Ani ou de Gamakh, elle était située sur la rive occidentale de l'Euphrate, au canton de Daranaghi, dans la Haute-Arménie; Constantin Porphyrogénète la nomme Kamakha. Cette place forte était autrefois célèbre par son temple d'Aramazd, par les sépultures des rois d'Arménie qu'elle contenait, et aussi parce qu'on y conservait les trésors de la couronne.

élever Achot au trône et, sur les conseils du patriarche George, avaient pour un temps fait taire leurs ambitions personnelles, ne conservèrent pas cette soumission envers le maître qu'ils s'étaient choisi. Les jalousies un instant calmées se réveillèrent. Non seulement chacun d'entre eux voulut être chez lui prince souverain, mais Achot eut à lutter contre plusieurs compétiteurs à la couronne qui, sacrifiant l'intérêt



CARTE DE LA RÉGION DE L'ARARAT

national à leurs convoitises, avaient pris les armes. C'est dans le Gougarq que le soulèvement présentait le plus de gravité ; Le Roi s'y porta, à la tête d'une petite armée recrutée à la hâte, et, à peine en eut-il fini dans le nord de ses États, que son propre gendre, Grégoire Ardzrouni, leva l'étendard de la révolte dans la province du Vaspourakan. Mais sur ces entrefaites, ce prince qui devait hommage au roi d'Ani, ayant commis l'imprudence d'attaquer les chefs musulmans de Khoï et de Salmas, fut défait et tué par les Kurdes.

Le danger se trouvant être écarté de ce côté, Achot dut alors tourner ses armes vers le prince de Kars qui lui disputait

la couronne d'Arménie, puis vers le Douroubéran. Pendant qu'il veillait à la paix dans l'intérieur de son royaume, son frère Abas parcourait les montagnes où la Kourah prend sa source, puis, cette expédition terminée, châtiait les rebelles d'Erzeroum. La sécurité renaissait dans l'Arménie en même temps que s'affermissait l'autorité royale. Mais Achot, sans cesse menacé par les musulmans du Kurdistan, sentant que sa royauté ne se maintiendrait que fort difficilement sans un appui efficace de la part des Grecs, se rendit à Constantinople où régnait alors un Arménien, Léon le Philosophe (886-912).

Ce voyage indique que, si l'Arménie était tributaire des khalifes, elle n'en était pas moins liée à l'Empire, et que le nouveau Roi comptait sur Byzance pour s'affranchir du joug des Mahométans. C'est là, sans nul doute, le but qu'Achot se proposa. Les historiens arméniens disent que le prince fut magnifiquement reçu par le Basileus, et que les souverains signèrent deux traités, l'un politique, l'autre commercial. Nous ne possédons pas la substance de ces contrats, mais, s'il est vrai qu'ils ont été passés, on en doit conclure que l'autorité des khalifes s'était singulièrement affaiblie dans le nord de l'Empire musulman, et qu'elle ne consistait plus que dans le tribut annuel que payait l'Arménie. Cependant les émirs de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan, soumis aux ordres de Bagdad, exerçaient sur le royaume chrétien une surveillance incessante et le menaçaient à tous propos : c'est contre ce danger qu'Aschot voulait être en mesure de lutter.



MONNAIE DE L'EMPEREUR LÉON LE PHILOSOPHE (886-912)

Pendant qu'il séjournait à la cour de Byzance, le roi d'Arménie aurait, paraît-il, fait venir des troupes de son pays, sous le commandement du prince Meghrik et les aurait envoyées à l'armée grecque alors en guerre contre les Bulgares. Ce fait est de nature à faire penser que le basileus Léon s'était engagé à fournir à l'Arménie des légions contre les musulmans. Malheureusement Achot mourut en cours de route, alors que, par Trébizonde, il rentrait dans ses États. Ses restes furent transportés au bourg de Bagaran, l'antique ville des idoles, sur l'Arpa-tchaï, non loin d'Ani.

Si Achot n'avait pu mettre à exécution les sages projets qu'il avait conçus, du moins avait-il eu le temps de pacifier le pays, de contraindre les seigneurs à l'obéissance ; il ne fut cependant pas à même de réparer les ruines laissées dans son royaume par la conquête arabe. Il lui fallait, avant tout, s'assurer une protection effective de la part de Byzance, et la fin de son règne fut

consacrée aux négociations qui devaient lui permettre d'établir fermement sa couronne.

Achot laissait un fils, Sembat, héritier du trône que le patriarche George II et les seigneurs proclamèrent roi. Mais, en même temps que le jeune prince ceignait la couronne, se dressait contre lui le plus dangereux des compétiteurs, son oncle Abas. Le vainqueur de Kars et d'Erzeroum, le maître de l'armée, soulevait quelques nobles du Gougarq et marchait sur Ani, pour renverser son neveu. Cependant, sur la prière du patriarche, Abas rentra dans sa ville de Kars ; mais il y retint prisonnier le Bagratide Adernerseh, gouverneur arménien des territoires géorgiens, qui avait posé la couronne sur la tête du jeune Roi. Sembat I 890-914.

Sans hésiter, Sembat marcha sur Kars, contraignit son oncle à lui rendre le prince bagratide et à faire sa soumission.

Le khalife Mothaded-Billah (892-902) et l'empereur Léon, renouvelant le protocole institué pour Achot, envoyèrent les insignes de la royauté à Sembat qui, la tranquillité étant assurée dans son royaume, recula les limites de ses États, au nord jusqu'à la Colchide et aux défilés du Dariall, au sud-ouest jusqu'à la ville de Karin (Erzeroum).

Van et toute la partie méridionale des pays arméniens étaient alors sous le pouvoir direct des Arabes, et Afschin, émir de l'Azerbaïdjan, qui, au nom du Khalife, avait reconnu Sembat, ne voyait pas sans méfiance le jeune Roi étendre ses frontières vers le Sud. L'alliance d'Achot avec le Basileus, renouvelée par Sembat, excitait ses colères, et il entretenait le dessein de replacer l'Arménie sous le joug musulman en se faisant donner le trône d'Ani. Mais à Bagdad on se refusait à renouveler au sujet de l'Arménie les querelles avec l'Empire. Certes, on ne s'opposerait pas à la conquête de ce pays par l'émir d'Azerbaïdjan ; cependant on ne l'encourageait pas officiellement par des envois de subsides ou de soldats.

Des mouvements de troupes musulmanes vers Nakhitchévan, sur l'Araxe, éveillèrent l'attention du roi d'Arménie qui se prépara de son côté ; cependant, pensant que par des négociations il éviterait un conflit, Sembat députa vers l'émir le katholikos George chargé de paroles de paix. Afschin témoigna le désir d'un arrangement, mais il demandait que le Roi vînt en discuter personnellement avec lui. Cette ruse grossière n'ayant pas eu le succès qu'en attendait le musulman, il fit emprisonner le katholikos et les hostilités commencèrent. Les Azerbaïdjanis s'avancèrent jusqu'au centre du royaume, et une bataille eut lieu près du village de Dols au pied de l'Alagheuz. L'émir vaincu s'enfuit dans ses terres avec les restes de son armée.

Afschin était humilié, mais non pas abattu. Apprenant que le gouverneur de Mésopotamie, Ahmat, venait d'envahir le district de Taron, et que dans les environs du lac de Van, Sembat avait été défait, il entra en Arménie et vint mettre le siège devant la ville de Kars qui dut capituler. Ce succès lui permit d'emmener comme otages à Dovin la Reine, la femme du prince héritier, Mouschegh, ainsi que d'autres princesses arméniennes, et le Roi se vit contraint, non seulement à lui livrer son neveu Sembat et son fils Achot, mais aussi à lui donner comme épouse la fille de son frère Schapouh. Bien que les religions fussent opposées, souvent les princes chrétiens se trouvaient alors dans la nécessité d'envoyer leurs filles dans les harems des infidèles. C'était de leur part une humiliation à laquelle les musulmans se montraient très sensibles, qui satisfaisait plus que toute autre concession leur vanité. Quelques siècles plus tard, on verra un Comnène, un empereur de Trébizonde, donner sa fille au khan des Tartares, dans l'espoir d'obtenir de lui l'assistance de ses armes contre Mahomet II, vainqueur de Constantinople.

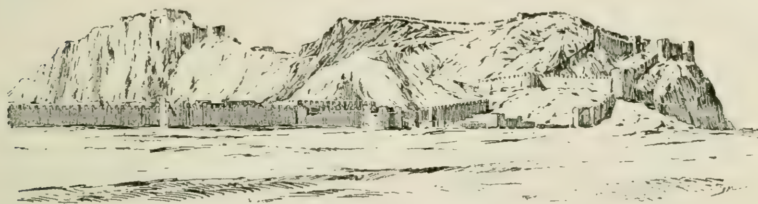
Malgré les sacrifices qu'il venait de consentir, Sembat cependant n'obtint pas la tranquillité pour son pays. Poussé par des considérations politiques, il avait posé sur la tête du prince Adernerseh la couronne de Géorgie, et cette élévation au trône du Nord réveillant les jalousies des princes arméniens, ceux-ci appelèrent Afschin (898) qui se préparait à envahir de nouveau l'Arménie quand la mort vint le surprendre. L'émir était exaspéré de ce que le chef de ses ennuques, gagné par les largesses de Sembat, venait de rendre au roi d'Arménie les princesses captives, et il se fût vengé par la dévastation du royaume, si le destin n'avait mis un terme à ses colères. Son frère et successeur Youssouf, héritant de ses rancunes, en même temps que du pouvoir sur l'Azerbaïdjan, suivit les mêmes desseins.

Le roi d'Arménie avait coutume d'envoyer au Khalife le tribut annuel qu'il lui payait par l'intermédiaire de l'émir d'Azerbaïdjan. Mais jugeant qu'il ne convenait pas de prolonger cette situation humiliante vis-à-vis de son ennemi juré, et pensant à juste titre que les charges seraient moins lourdes s'il versait directement la redevance à Bagdad, Sembat en écrivit au nouveau Khalife Moktafi-Billah (902-908), qui agréa son offre, et lui envoya une couronne d'or en témoignage de sa bienveillance.

Cette modification dans les usages privait Youssouf d'un important revenu, car son rôle d'intermédiaire se payait fort cher; aussi son irritation fut-elle grande contre le roi d'Arménie. Par ses cadeaux et ses paroles, habilement il tourna

l'esprit du Khalife qui doubla le tribut annuel des Arméniens, et Sembat obligé d'augmenter les taxes des princes les vit se soulever. La révolte avait pris naissance dans les montagnes du Nord, voisines de la Géorgie, et les conjurés projetaient de faire assassiner le roi d'Ani, pour donner sa couronne au prince Adernerseh, qui résidait à Tiflis. Mais Sembat les ayant vaincus s'empara des principaux chefs, dont il fit brûler les yeux. Adernerseh fut épargné (907).

A la faveur des troubles qui retenaient le Roi dans le Gou-



VUE DE LA CITADELLE DE VAN

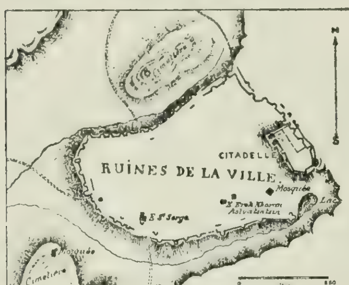
garkh, Youssouf envahit de nouveau les pays de l'Ararat. Gaghik, l'un des neveux de Sembat, se trouvait dans les rangs des musulmans. Après avoir razzié les terres des chrétiens, Youssouf, au nom du khalife Moktader-Billah (908-932), couronna le prince arménien félon roi du Vaspourakan et l'installa dans la ville de Van.

Pendant les dernières années du règne de Sembat, l'Arménie devint la proie des musulmans de l'Azerbaïdjan. C'est en vain que le Roi s'efforça d'apaiser Youssouf; le katholikos Jean VI envoyé vers l'émir chargé de riches présents fut retenu prisonnier, et Youssouf l'année suivante, traversant l'Araxe, entra dans Nakhitchévan, ravagea la Siounie, dont le gouverneur Grégoire, neveu de Sembat, fut obligé de se rendre; envahissant alors le district de Schirak, les musulmans s'emparèrent de la personne d'un autre neveu du Roi, le généralissime Achot, et, après l'hiver passé, reprenant les hostilités, ils parvinrent dans la province de Nik, à l'est d'Erivan. Là Sembat tenta de résister aux Arabes, mais il fut vaincu dans une sanglante bataille. Grégoire, prince des Siouniens, et Mouschegh, l'un des fils du Roi, furent, dans cette rencontre, pris par Youssouf qui, peu après, les fit mourir. Le katholikos Jean VI, que l'émir avait traîné à sa suite dans cette campagne, rendu à la liberté contre une forte rançon, se fera plus tard l'historien des malheurs auxquels il avait assisté. Il décrira les atrocités commises par les gens de l'Azerbaïdjan dans les pays situés à l'est de Dovin et du lac de Sévan, dont ils s'étaient rendus maîtres.

Khatchik-Gaghik roi du Vaspourakan 914-943.

La félonie de Gaghik avait été la grande cause de la ruine de

la patrie arménienne : poussé par Youssouf, il s'était lancé dans une guerre impie, et l'émir, en semant la discorde parmi les Arméniens, n'avait pour but que de les amener à se détruire entre eux, pour étendre ses domaines personnels sur toutes les provinces de Sembat. Le roi du Vaspourakan comprit enfin toute l'horreur de sa conduite et entrevit les conséquences de sa rébellion. Il demanda pardon à Sembat et lui offrit son alliance. Hélas! il était trop tard, car le Roi, ne se sentant pas de force pour lutter encore, s'enferma dans la forteresse Kapouyt (le Château Bleu) située dans les rochers, à l'est du Masis. L'émir vint l'y bloquer. Après un long siège, Sembat obtint de sortir de la place avec ses troupes et se retira dans la province de Schirak. Mais Youssouf, craignant que la nouvelle alliance de Gaghik et de Sembat ne soit pour lui une cause de difficultés, s'empara traîtreusement de la personne du roi d'Ani et le fit jeter dans un cachot, à Dovin, soumettant l'infortuné prince aux plus humiliants traitements.



PLAN DE L'ANCIENNE VILLE DE MÉLAZKERT

Les malheurs du Roi cependant ne faisaient que commencer, aux souffrances morales allait succéder le martyre. Youssouf vint mettre le siège devant la forteresse d'Erendschak, située non loin de Nakhitchévan, dans la Siounie et, afin de décider les assiégés à se rendre, il fit traîner devant les murailles le malheureux prince enchaîné avec ordre de le torturer sous leurs yeux. Sembat, dans les tourments, confessa la foi chrétienne que les musulmans voulaient lui faire abjurer, et, devant son opiniâtreté, l'émir ordonna qu'on le mît à mort. Le bourreau lui trancha la tête, et son corps transporté à Dovin fut mis en croix sur la place publique.

Ainsi périt cet infortuné prince, le second de la dynastie des Bagratides, après un règne de vingt-quatre ans (890-914), au cours duquel l'Arménie fut ensanglantée non seulement par les campagnes des musulmans, mais aussi par les luttes des princes arméniens entre eux. Les nobles, orgueilleux, se considéraient tous comme rois dans leur pays et supportaient avec impatience l'autorité de leur suzerain. C'était là le grand défaut de cette organisation féodale de l'Arménie, comme ce sera celui du même régime en Europe, et les divisions intestines favorisaient les vues de l'ennemi de la patrie qui, unis par les croyances religieuses, montraient, en toute occasion, cette cohésion qui faisait leur force. Youssouf commandait à

quelques Arabes, mais le principal de ses troupes se composait de Kurdes, de Persans et d'Arméniens convertis à l'Islam. Tous, sans distinction d'origine ou de langage, marchaient contre les chrétiens sous l'étendard du Prophète, et, s'il survenait des divisions chez les Mahométans, ce n'étaient jamais que les conséquences d'intrigues de palais n'ayant que fort peu de répercussion dans la masse du peuple. L'autorité du Khalife, bien qu'elle fût alors très amoindrie, jouissait du respect général, et les ordres de Bagdad étaient écoutés parce qu'ils venaient du chef religieux reconnu par tous les croyants.

Achot II (914-929), fils de Sembat, monta sur le trône à la mort de son père; mais ce trône était bien chancelant, car, d'une part, Youssouf avait laissé des garnisons dans toutes les positions importantes de l'Arménie et, d'autre part, beaucoup de chefs arméniens refusaient de se soumettre au nouveau roi d'Ani. Une partie du peuple, poussée par l'exemple que donnait la noblesse, se livrait au pillage. L'anarchie était à son comble dans ces provinces dont Achot devait refaire son royaume. **Achot II 914-929.**

Malgré ces difficultés sans nombre, ce prince que les Arméniens ont surnommé Yergath, c'est-à-dire « de fer », parvint à chasser les musulmans de toutes les forteresses qu'ils occupaient dans ses États. Mais, profitant de l'anarchie et des divisions de la noblesse, Youssouf envahit de nouveau les provinces que ne pouvait défendre le Roi, semant la dévastation sur le passage de ses troupes. Encouragés par leur maître, les soldats de l'Islam commirent des atrocités sans nom. Les villes et les villages tombés en leur pouvoir furent réduits en cendres; hommes et femmes, liés ensemble, furent coupés en morceaux; on ouvrit les entrailles des femmes qui allaient être mères et les enfants à la mamelle furent écrasés, jetés du haut des maisons et des rochers, alors que d'autres bandits attendaient pour les recevoir sur la pointe de leurs lances. Des milliers de femmes et de jeunes filles furent distribuées aux soldats ou emmenées pour être vendues comme esclaves. Youssouf, mû par l'ambition autant que par la haine du nom chrétien, ne laissait aux Arméniens que le choix entre l'apostasie ou la mort dans les plus atroces supplices. Ce fut un immense désastre. Les paysans s'enfuyaient dans les montagnes, gagnaient les lieux inaccessibles, se réfugiaient dans les cavernes, abandonnant villages et cultures, en sorte que bientôt la famine vint ajouter ses maux à ceux de la guerre.

C'en était fait de l'Arménie si l'empereur Constantin Porphyrogénète, à la prière du Roi et du patriarche Jean VI, n'avait confié quelques troupes à Achot, qui, grâce à cet appui, parvint à réduire certaines cités rebelles et à chasser les mu-

sulmans de la plaine d'Erivan. Parmi les places révoltées qu'il soumit était la bourgade de Koghp située au confluent de l'Arpa-tchaï et de l'Araxe ; ses habitants furent sévèrement châtiés. Mais cette ville semble avoir appartenu au généralissime Achot, fils de l'oncle du roi Schapouh, car ce prince, considérant comme une injure personnelle la prise de cette place et le châtiment infligé à ses habitants, prit les armes contre son suzerain (921-923). Youssouf d'ailleurs, qui l'encourageait à la révolte, le proclama roi d'Arménie dans Dovin. Trois fois réconcilié avec son suzerain, par l'entremise du katholikos Jean, puis révolté de nouveau, Achot n'en conserva pas moins son titre de roi jusqu'à sa mort qui eut lieu douze ans après sa dernière soumission (936).



MONNAIE DE L'EMPEREUR CONSTANTIN XI PORPHYROGÉNÈTE

Dovin, située à un jour de marche tout au plus d'Erivan, commandait la plaine de l'Ararat et ses débouchés vers le Vaspourakan. En confiant ce poste au prince rebelle, Youssouf s'était ménagé l'accès de la capitale du royaume Ani. D'ailleurs l'exemple de la révolte, donné par un membre de la famille royale, engagea plusieurs seigneurs à se déclarer indépendants : ils espéraient, eux aussi, se créer de petits royaumes ; mais Achot II les contraignit l'un après l'autre à rentrer dans le devoir. Certains d'entre eux obtinrent leur pardon ; d'autres eurent les yeux brûlés par ordre du Roi.

Pendant cette période de troubles, non seulement l'Arménie était chaque année dévastée par les musulmans et par les bandes de paysans arméniens qui infestaient le pays, mais aussi les seigneurs du Gougarq, de l'Outi et de l'Artsakh, soulevés contre l'autorité royale, appelaient les Caucasiens, Afkhazes, Géorgiens, Aghouans, qui en troupes nombreuses, conduits par leurs chefs, se répandaient dans le pays, faisaient du butin et enlevaient les femmes. C'était partout une affreuse désolation, et dans la famille royale elle-même, se tramaient les plus noirs complots. Abas, frère du Roi, cherchait à faire assassiner Achot et, quand ce prince choisissait parmi les siens un gouverneur, ce parent, à peine arrivé dans sa nouvelle résidence, se déclarait indépendant.



MINIATURE TIRÉE D'UN ÉVANGÉLIAIRE ARMÉNIEN DATÉ DE L'AN 966 AP. J.-C.

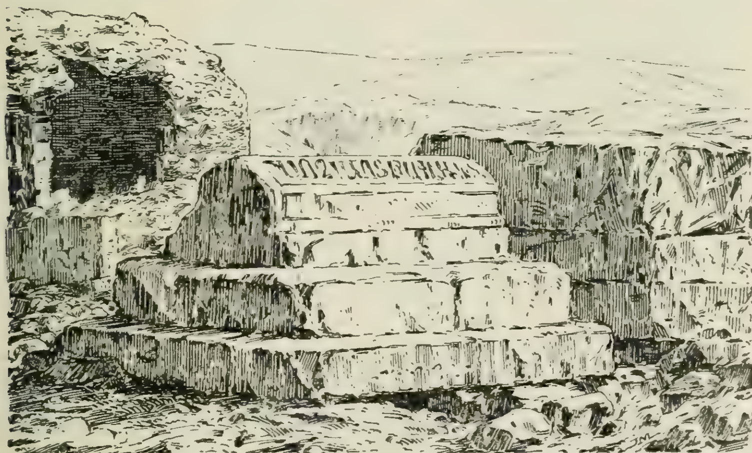
(D'après une photographie communiquée par M. F. Macler.)

Il fallait réellement au roi d'Arménie une volonté de fer pour surmonter tant d'obstacles; cependant il y parvint à force de courage et d'habileté; quand Achot II mourut, sans avoir eu le temps de restaurer ses villes, l'Arménie était pacifiée, Youssouf avait renoncé à la guerre, et une ère de prospérité semblait commencer pour ce malheureux pays.

Achot n'ayant pas de fils, les princes, sur le conseil de Gaghik, roi du Vaspourakan, offrirent le trône à Abas, frère du souverain qui venait de disparaître. Mais, sous le nouveau roi, les révoltes que l'énergie d'Achot avait su réprimer reprirent avec une nouvelle vigueur. On se battit partout jusqu'en Perse-Arménie, dans les districts de Khoï et de Salmas, car non seulement la noblesse se refusait à l'obéissance envers son suzerain, mais les princes étaient opposés les uns aux autres. **Abas 929-953.**

Malgré ces troubles incessants, Abas restaura bien des villes, Kars entre autres, dont il avait fait sa seconde capitale, il bâtit des églises, des monastères pour remplacer ceux qui avaient été détruits par les musulmans et mourut, après un règne de vingt-quatre ans (929-953), laissant un royaume encore dévasté, toujours en proie aux querelles de la noblesse.

Achot III qui monta sur le trône après la mort d'Abas était, suivant certains auteurs, le fils d'Achot II; mais nous **Achot III 953-977.**



TOMBEAU DU ROI ACHOT III LE CHARITABLE, AU COUVENT D'HOROMOS, PRÈS D'ANI
(D'après une photographie de M. K. J. Basmadjian.)

avons vu plus haut que ce prince n'avait pas laissé d'héritier mâle. Il est donc à penser qu'Achot III était plutôt le fils d'Abas.

Le changement de souverain fut encore pour l'Arménie le

signal de troubles ; des bandes de pillards parcoururent le pays et les campagnes furent infestées de brigands. Cependant le nouveau roi parvint en quelques mois à pacifier son royaume, grâce au concours de quelques seigneurs dévoués, et, quand la sécurité fut rétablie, il se fit couronner dans la cathédrale d'Ani, sa capitale, en présence du patriarche Ananias, du



LES ROYAUMES ARMÉNIENS DU Xe SIÈCLE

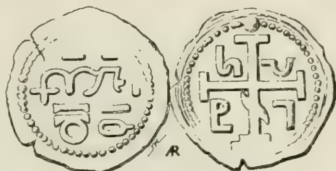
katholikos des Aghouans et de quarante évêques. Ce prince souffrit que son frère Mouschegh ceignît la couronne royale dans Kars (962-984) : c'était le commencement de la division de l'Arménie, partage que le souverain accepta, pensant sans doute que la création de petits royaumes était le seul moyen de maintenir dans l'obéissance sa turbulente noblesse.

Division de l'Arménie en sept royaumes.

Aboussahl-Hamazasp (958-968) régnait alors sur le Vaspourakan; mais, à la mort de ce prince, ses États furent partagés entre ses trois fils, et il en résulta la formation de trois royaumes. Achot-Sahak régna sur la plus grande partie du pays, tandis que ses frères Gourgen-Khatchik et Jean Sénéké-

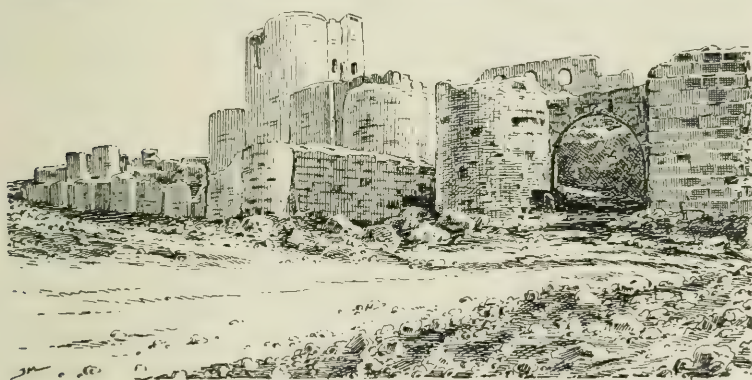
rim furent souverains d'Antzévatsik et de Rechtounik. Quant à la Siounie, qui partant de l'Araxe comprenait les pays du lac de Sévan, elle devient indépendante en 970. Lori, en 982, échappait également au roi d'Arménie et, depuis cette époque jusqu'au milieu du treizième siècle, cette ville deviendra la résidence royale de la troisième branche des Bagratides, celle des Korikians.

Dans le Taïq, une nouvelle dynastie se fondait : mais ce n'était plus alors un prince arménien qui se proclamait indépendant : c'était un Géorgien, David le Couropalate (983-1001), qui, encouragé par le Basileus, sortit de la Mingrélie, où sa famille s'était réfugiée lors de la conquête arabe, et ceignit la couronne.



MONNAIE DU ROI DE GÉORGIE DAVID COUROPALATE (983-1001)

Ainsi, sans tenir compte des seigneurs qui s'étaient déclarés indépendants chacun dans son district, l'Arménie était alors partagée entre sept rois, presque tous en guerre les uns contre



VUE DES REMPARTS ET DE LA PORTE PRINCIPALE DE LA VILLE D'ANI
(D'après une photographie de M. K. J. Basmadjian.)

les autres, ou contre leurs feudataires. Le nord du pays était sous l'influence et l'autorité nominale de Constantinople. Quant aux royaumes du Sud, ils payaient tribut aux musulmans.

Quoi qu'il en soit, les plus turbulents parmi les ambitieux ayant reçu les satisfactions qu'ils espéraient, le règne d'Achot III « le Charitable » fut assez paisible et prospère. Ce prince battit et tua le Sarrasin Hamdoun qui, après s'être révolté contre le Khalife, avait envahi l'Arménie, et par ce ser-

vice s'attira la bienveillance de Mokti Billah (945-974). Par ailleurs, il se contenta de défendre ses frontières, de ramener la tranquillité dans ses États et de fortifier ses villes les plus importantes, en particulier Ani. Mais la politique était alors si vacillante qu'après en avoir loyalement agi envers son maître le Khalife, Achot se joignit avec 30.000 hommes au Basileus Jean Zimiscès qui menaçait alors les Arabes sur le Tigre.

Achot III fut l'un des meilleurs de sa lignée et sa philanthropie lui valut le surnom de « Charitable ». Très énergique devant



VUE DU CHÂTEAU D'ANI, PRISE DE L'EXTÉRIEUR DE LA VILLE
(D'après une photographie de M. K. J. Basmadjian.)

l'ennemi, comme en face des seigneurs en rébellion, il était cependant d'une charité qui devint proverbiale. Très pieux, il construisit un grand nombre d'églises, de monastères, d'hospices et donna tous ses soins à son peuple, et sa femme, la reine Khosrovanoïsch (fille de Khosroès), rivalisait de zèle et de générosité avec son époux. Les couvents de Sanaïn et d'Aghpat dans le Gougarq [1] doivent leurs fondations à cette princesse.

Sembat II 977-989. Fils aîné d'Achot III, Sembat II (977-989) se fit couronner dans la cathédrale d'Ani. Dès le début de son règne, ce prince eut à réprimer quelques révoltes des seigneurs; mais ces troubles n'eurent pas de conséquences sérieuses, la division de l'Arménie en sept royaumes facilitait d'ailleurs beaucoup la pacification du pays, et ne permettait pas à la noblesse de se coaliser contre le pouvoir royal.

La défense et l'embellissement d'Ani furent les grandes préoccupations de ce prince; c'est à lui qu'est due la muraille double, flanquée de tours rondes qui, au nord, protège la ville, travail qui n'exigea pas moins de huit années de labeur. Sembat mourut au moment où il venait de jeter les fondements de la

(1) Canton de Tsoraphor (Tzorognet) à 100 kilomètres au sud de Tiflis.

magnifique cathédrale d'Ani (989), superbe monument en partie ruiné de nos jours, mais encore majestueux par la pureté de ses lignes et la sobriété de son ornementation. Ce roi suivit de peu dans la tombe sa nièce qu'il avait osé épouser contrairement aux coutumes et aux canons de l'Église, car, on le sait, le christianisme grégorien interdisait les alliances entre proches parents. Né dans des temps où les mœurs des Mazdéens avaient encore laissé beaucoup de traces, où les coutumes autorisaient chez les Perses les alliances incestueuses, le Roi avait transgressé les usages de sa religion, et ses historiens lui en font de sévères reproches. Cependant l'Église catholique a, depuis, toléré ces sortes d'alliances. Il n'y avait certes pas là motif pour ternir la mémoire de ce prince.

Dans le royaume de Kars, Mouschegh était mort (984) laissant le trône à son fils Abas (984-1029), et ce prince, indolent et frivole avant son couronnement, se montra tout autre quand il tint en main le sceptre. Protecteur des lettres et des arts, il attira à sa cour les hommes les plus distingués par leur savoir et fit de sa capitale une petite Athènes.

Quant au royaume de Vaspourakan, sous le règne d'Achot-Sahak (968-990), sa destinée avait été moins paisible. Abouthelb, chef de Goghten, pays situé sur la rive droite de l'Araxe, au nord du lac d'Ourmiah, ayant traîtreusement massacré des contingents de ce prince arménien, la guerre s'en était suivie. Le frère de ce roi Gourgen-Khatchik (990-1003) devait précipiter la ruine de cet État.

A la mort de Sembat II, son frère, Gaghik I (989-1020), reçut la couronne. C'est sous le règne de ce prince que la dynastie des Bagratides d'Ani atteignit l'apogée de sa puissance. La cathédrale fut achevée, et le petit royaume se couvrit d'églises, de chapelles, de couvents et d'écoles. Le commerce prit un essor inconnu jusqu'alors : Nakhitchévan, Ani, Ardzen, Bitlis (Baguèche) et beaucoup d'autres villes devinrent des centres importants, dans lesquels s'échangeaient les produits de la Perse, de l'Arabie, des Indes, voire même de la Chine, contre les marchandises de l'Occident.

Gaghik I 989-1020.

Gaghik, profitant d'une ère de tranquillité, réduit à l'impuissance par la petitesse même de son royaume, dirigea l'activité de ses sujets vers le commerce, et l'Arménie devint l'intermédiaire entre l'Orient et les pays méditerranéens. La richesse, d'ailleurs, vint récompenser les efforts de ce prince, car le commerce de transit entre les provinces de l'Empire et les possessions arabes laissait entre les mains des Arméniens d'énormes commissions.

Entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien, perpétuellement en guerre, les relations directes étaient impossibles; il

fallait un intermédiaire, et par leur situation géographique deux peuples seulement étaient à même de jouer ce rôle, les Géorgiens, maîtres de la route de la mer Caspienne au Pont-Euxin, et les Arméniens vivant sur le plateau qui domine l'Iran et la Mésopotamie ; mais les Karthwéliens apathiques, insouciants, ne songeant pas au lendemain, consumant leurs vertus guerrières dans les querelles de leurs princes et en luttes



VUE DE LA CATHEDRALE D'ANI
(D'après une photographie de M. K. J. Basmadjian.)

contre leurs voisins des montagnes, ne possédaient pas les aptitudes nécessaires pour jouer un rôle économique entre les deux grands foyers de la production mondiale. Seuls les Arméniens étaient à même de remplir cette tâche. Ils apportèrent dans leur pays la richesse et le bien-être.

Le chroniqueur Aristakès de Lastiverte, contemporain de la splendeur et de la chute de la capitale des Bagratides, nous a laissé le tableau de ce qu'était le petit royaume d'Ani avant la venue des Seldjoukides. Ces pages sont charmantes par leur poésie, leur naïveté, leur goût oriental.

Ce pays, dit-il, *s'offrait aux passants sous l'aspect d'un radieux et heureux jardin, plantureux, verdoyant, paré de feuillage, chargé de fruits; sur les sièges seigneuriaux on voyait assis les princes à la mine joyeuse ; revêtus de couleurs éclatantes, ils portaient la ressemblance des parterres printaniers ; et l'on n'entendait que paroles et chants d'allégresse, et les sons des flûtes, des cymbales et des autres instruments remplissaient l'âme du réconfort d'une grande joie ; on voyait les vieillards assis dans les places publiques, couronnés de leurs vénérables cheveux blancs, et les mères serrant avec tendresse leurs enfants dans leurs bras, telles les colombes couvrant*

leurs petits. Comment peindre les désirs amoureux et la tendre flamme des nouveaux mariés s'abandonnant à leur bonheur! Mais élevons notre discours et portons-le jusqu'au siège pontifical et jusqu'au faste du trône royal : pareil à un nuage chargé des grâces de l'Esprit, le pontife laissait pleuvoir la rosée de vie fécondant le jardin de l'Eglise dont les murs avaient pour gardiens vigilants les ministres sacrés par lui. Quant au Roi, lorsque le matin il sortait de la ville, il était comme le nouveau marié qui sort de la chambre nuptiale et, de même que l'astre du jour s'élevant au-dessus des créatures attire à lui tous les regards, de même il rayonnait sous ses vêtements resplendissants et sous sa couronne chargée de perles, et forçait tout le monde à le contempler avec émerveillement; et sa blanche jument harnachée d'or, miroitant sous les rayons du soleil, éblouissait tous les yeux; et les nombreuses troupes qui marchaient devant lui en masses compactes ressemblaient aux vagues de la mer s'entassant les unes sur les autres (1).

Malgré la richesse qui régnait alors dans les pays de l'Ararat, il semble que les princes bagratides n'ont jamais battu monnaie, car on n'a jusqu'à ce jour rencontré aucun exemplaire de coins indigènes. Soumis au tribut par les khalifes, les divers rois arméniens étaient très certainement considérés comme sujets des Arabes et, par suite, ne jouissaient pas du droit d'émettre du numéraire. Plus au nord, dans les pays que les Grecs considéraient comme appartenant à l'Empire, la tolérance fut plus grande, aussi connaissons-nous des monnaies battues par les Géorgiens. David Couropalate (983-1001) au Taïk, Bagrat IV (1026-1072), fils de Giorgi I, Giorgi II (1072-1089) à Tiflis, nous ont laissé des pièces d'argent et de cuivre au type byzantin, et le dernier roi arménien d'Albanie, Koriké (1046-1082), a frappé des follis; mais, en Géorgie comme en Aghouanie, ce numéraire était insuffisant pour les transactions; c'est l'or byzantin et celui des Arabes qui circulaient alors dans toute l'Asie Antérieure. L'argent était fourni par les dirhems des khalifes et les anciens deniers sassanides et romains; quant au cuivre, tous les hôtels monétaires de l'Empire en émettaient des quantités énormes. On



MONNAIE DU ROI DE GÉORGIE BAGRAT IV (1026-1072)



MONNAIE DU ROI DE GÉORGIE GIORGI II (1072-1089)

(1) Trad. A. Tchobanian.

est en droit cependant de s'étonner qu'il n'y eût pas d'ateliers de frappe dans cette région, car l'Arménie est d'une grande richesse en mines de cuivre et d'argent.

Si l'Arménie jouissait de la paix, il n'en était pas de même dans les pays qui l'entouraient. Chez les khalifes, c'étaient d'incessantes révoltes des émirs et, vers le nord, les peuples se battaient entre eux, contre les Arabes et contre les Géorgiens. En Occident, les malheurs n'étaient pas moins grands et les Bulgares menaçaient l'empereur Basile II. Les basileïs avaient jadis transporté en Macédoine un grand nombre de familles arméniennes, et ces gens, faisant cause commune avec les Bulgares, avaient pris les armes contre leurs anciens maîtres. Le chef des révoltés, Samuel, était né en Arménie, dans le district de Derdchan, à l'est d'Erzeroum. Un moment vainqueur des Grecs, il posa les armes sur la promesse que le Basileus lui donnerait sa sœur en mariage : il espérait ainsi se créer des titres à la couronne impériale, encouragé qu'il était dans ses ambitions par le souvenir de Léon le Philosophe et d'autres empereurs qui, Arméniens, avaient porté la pourpre des Césars. Mais au lieu de lui envoyer la princesse, Basile fit conduire à Samuel une jeune esclave, par le métropolitain de Sébaste, et, dans sa colère, le chef fit brûler vif le patriarche. Cet acte de cruauté ne demeura d'ailleurs pas impuni, car Basile, le tueur de Bulgares (Bulgaroctone), vainquit Samuel et le mit à mort.



MONNAIE DE L'EMPEREUR BASILE II



MONNAIE DU ROI D'ALBANIE GORIGÉ (1046-1082)

Gaghik jugea prudent de ne pas intervenir dans cette lutte qui se passait en Europe; d'ailleurs il lui eût été bien difficile de faire parvenir des troupes en Occident, alors que les royaumes voisins de l'Arménie se déchiraient entre eux.

David, qui avait été placé par l'Empereur à la tête du pays de Taïk, ayant mis à profit la mort de Pad, émir des Abahouniens, avait chassé les musulmans de ce pays et s'était emparé de Manazkert, mais les vaincus appelèrent à leur aide Mamloun, l'émir de l'Azerbaïdjan qui, renforcé par des contingents venus de la Perse, reprit les districts qui avaient été ravis aux Mahométans. Alors David appela Gorigé Ier, roi de Géorgie, et Gaghik-Abas, roi de Kars, et, grâce à leur concours,

rentra en possession des districts situés au nord-est du lac de Van.

Mais la jalousie ne souffrit pas que David, malgré sa vieillesse, jouît de sa gloire. A l'instigation des seigneurs du pays de Taïk, l'archevêque géorgien Hilarion l'étouffa, après avoir tenté de le faire périr en mêlant, dit-on, du poison aux saintes espèces préparées pour la communion (1).

Vers 1003, le roi du Vaspourakan, Gourgen-Khatchik, mourut, et son frère Sénékhérim-Jean (990-1006) s'empara du trône au détriment des enfants du Roi défunt. Gaghik I, son suzerain, qui n'osa pas s'opposer à ce passe-droit, mourut près de vingt ans après.

Johannès-Sembat ou Sembat III (1020-1042), fils aîné de Gaghik, monta sur le trône d'Ani; mais ce prince, que sa corpulence éloignait des armes, ne possédait aucune des qualités qu'il eût fallu à un roi dans les circonstances fâcheuses que traversait alors l'Arménie; insouciant et indolent par tempérament, il ne releva pas ce titre de Chahanchah (roi des rois) que portait son père, et les divers souverains de l'Arménie s'émancipèrent des liens féodaux qui les retenaient à la suzeraineté d'Ani. Son frère cadet, Achot, entreprenant et belliqueux, connaissant l'apathie du nouveau roi que Gorigé, souverain de Géorgie, venait de couronner, revendiqua lui-même le trône et prit les armes. Sénékhérim, roi du Vaspourakan, lui prêta mainforte et les deux princes alliés vinrent jusque sous les murs d'Ani offrir la bataille. Johannès négocia par l'entremise du katholikos Pierre; Achot parut se soumettre et se contenter du titre de lieutenant pour tout le royaume, mais il se fit assurer de la succession au trône après la mort de Sembat III. **Sembat III 1020-1042.**

Cependant cet accord n'était que superficiel, car Achot nourrissait toujours l'ambition de régner. Abusant de la faiblesse de caractère de son frère, maintenant qu'il se trouvait à sa cour, il se créa un parti puissant, usant tour à tour de la violence et de la perfidie. Sur ces entrefaites, Gorigé, roi de Géorgie, s'étant emparé de la personne du prince, le retenait prisonnier et Achot pensa profiter de la captivité de son frère pour usurper la couronne; mais Sembat III paya sa liberté de trois forteresses qu'il céda aux Géorgiens, et Achot, voyant ses plans déjoués, tenta de la ruse pour attirer le Roi chez lui. Les conjurés devaient le mettre à mort; cependant par calcul, plutôt que par répugnance pour le crime, le prince Apirat, l'un des séditieux, dévoila au Roi les projets d'Achot qui, craignant pour ses jours, s'enfuit auprès de l'empereur Basile II et, par des engagements qui nous sont restés inconnus, obtint

(1) Fr. Tournebize, *op. cit.* d'après Mathieu d'Édesse, I, 22 et 24. — Les légendes des monnaies de ce prince sont écrites en géorgien et non en arménien.

du Basileus l'appui qu'il sollicitait. Rentré en Arménie à la tête de troupes grecques, il contraignit son frère à lui céder les pays limitrophes de la Géorgie et de la Perse dont il composa son royaume. C'était un nouveau morcellement de l'Arménie, une diminution considérable des domaines du roi d'Ani, dont les États ne se composaient plus alors que des pays d'Erivan et de l'Ararat.

Arrivée des Turcs en Arménie.

Pendant que les Arméniens se déchiraient ainsi entre eux, un terrible orage obscurcissait le ciel vers l'Orient. Des peuples barbares, intrépides, cruels, sortis des plaines de l'Oxus, venaient d'envahir le Khoraçan et le nord du plateau de l'Iran, refoulant devant eux les Persans, les Kurdes et les émirs arabes. Rien ne pouvait résister à ces cavaliers légers, habiles archers, aussi prompts dans l'attaque que dans la fuite. Les Turcs seldjoukides envahissaient l'Asie Antérieure, se répandaient comme le torrent sorti de son lit. Les historiens arméniens nomment ces nomades des Scythes ou Tatares-Scythes, en souvenir des hordes qui, quinze siècles auparavant, s'étaient répandues sur l'Asie, partant, eux aussi, de ces plaines sans fin situées au delà du Caucase, de la Caspienne et des monts de la Bactriane.

Les Turcs s'étaient développés au pied de l'Altaï, dans ces steppes où vivent encore les Turkomans, où se parla le djaghataï, langue primitive des Tatares. Aujourd'hui convertis à l'Islam, ces gens n'étaient alors ni les coreligionnaires ni les alliés des conquérants arabes, bien au contraire, ils convoitaient les riches provinces des khalifes, aussi bien que celles des empereurs. Leurs appétits de pillage étaient insatiables et leurs instincts sanguinaires se donnaient libre cours. Les cruautés des Arabes ne sont rien en comparaison des horreurs que commettront les Turcs.

Plus encore que le royaume de Johannès, le Vaspourakan avait besoin, à cette époque, d'un chef habile et vaillant pour repousser les attaques des hordes de bandits vomies par les plaines orientales. Déjà les Turcs se présentaient sur les confins de l'Arménie, après avoir conquis par les armes un empire capable de lutter contre la puissance des khalifes; mais ces hommes du Nord n'étaient pas attirés par les pays méridionaux. Ils s'avançaient d'est en ouest dans les régions montagneuses où leurs troupeaux rencontraient de gras pâturages. Ce n'était plus une guerre, mais bien une invasion ; car les tribus suivaient les cavaliers, traînant avec elles tous leurs biens, les femmes, les enfants et les vieillards, les dépouilles des pays dévastés, cherchant à s'établir sans jamais rencontrer une nouvelle patrie, parce que le bien d'autrui les attirait toujours plus loin. Le flot ne devait s'arrêter qu'en face de

Constantinople, maintenu, pour un temps, par les forces de l'Empire.

Les premiers contacts entre ces nouveaux venus et les Arméniens furent rudes, ils eurent lieu sur les frontières du Vaspourakan; et Schapouh, général de Sénékhérim, mit une première fois en fuite les assaillants. Il n'avait eu d'ailleurs affaire qu'aux avant-gardes des tribus tatares : le gros de l'armée approchait lentement et le Roi, effrayé d'avoir à se mesurer contre de tels adversaires, conscient de son impuissance, céda son royaume à l'empereur Basile II, ne se réservant que les monastères avec les villages qui en dépendaient. En échange, le Basileus lui donna la ville de Sebaste (Sivas) en Cappadoce avec son territoire jusqu'à l'Euphrate. Sénékhérim abandonnait aux Grecs une principauté renfermant 10 cités, 22 châteaux forts et 4.000 villages; et, en 1021, il partait pour aller prendre possession de ses nouveaux domaines emmenant sa famille et 400.000 de ses sujets, le tiers environ de la population de ses anciens États; le reste, un instant protégé contre ses féroces ennemis, devait sous peu tomber dans l'esclavage du Turc, pour ne jamais se relever jusqu'aux temps modernes.

Principauté arménienne de Sivas.

La nouvelle principauté de Sivas, au cœur de l'Empire grec, semblait devoir jouir de la tranquillité; mais ses maîtres, orthodoxes hostiles aux Arméniens grégoriens, ne pouvaient pas oublier leurs vieilles rancunes de secte, et le joug de Constantinople pesa lourdement sur les émigrés, jusqu'au jour où les Turcs, marchant toujours vers l'ouest, s'emparèrent du pays.

Déjà les Seldjoukides pénétraient dans le royaume d'Ani; vers 1021 ils étaient parvenus devant le fort de Bedchni, situé au nord de l'Ararat, et là, avaient été arrêtés par les troupes arméniennes de Vassak Bahlavouni, père de Grégoire Magistros, qui trouva la mort après sa victoire. L'Emir de Dovin, l'Arabe Abou-Sewar, craignant pour lui-même, s'était allié aux Seldjoukides et entrait en campagne contre les chrétiens de l'Arménie. David Anoghine, chef du Gougarq et de l'Aghouanie, secondé par les Afkhases qu'il appela, marcha contre les ennemis du Christ et, les ayant vaincus, fit un affreux massacre de leurs hommes; il rapporta de cette campagne un butin considérable.

Hélas ! ce n'étaient là que succès passagers et isolés; les Arméniens, secondés par de faibles contingents grecs, ne pouvaient arrêter le flot toujours montant; les tribus succédaient aux tribus, et les avant-gardes, arrêtées pour quelques mois, se voyaient vite renforcées par les réserves de l'arrière. Les Turcs avaient, il est vrai, laissé des contingents importants dans tout le nord de la Perse, au Khoraçan, dans la région où plus tard devait s'élever la ville de Téhéran, en Atropatène; mais le gros

de la nation poursuivait sa marche vers les riches provinces de l'Occident. Quatre siècles et demi les séparaient encore de ce jour, à jamais néfaste pour la civilisation, où leurs descendants devaient franchir en vainqueur le seuil de Sainte-Sophie.

Ce fut une guerre sans pitié, de part et d'autre on se livra aux pires excès. La barbarie des Turcs soulevant les colères des Arméniens, les chrétiens ne firent pas de grâce; mais les Mahométans dépassèrent en horreurs tout ce que l'esprit peut concevoir. Un gouverneur probablement kurde, Khoudrik, ayant repris sur les Grecs et les Arméniens la ville de Berkry, située au nord-est du lac de Van, fit creuser un fossé et égorger un assez grand nombre de chrétiens pour que la fosse fût remplie de sang afin qu'il pût s'y plonger en entier.

Pendant que l'Arménie souffrait de si grands maux, les Byzantins, que Sénékhérim avait introduits au cœur du pays, ne perdaient pas une occasion de réduire à leur obéissance ces malheureuses populations. Débarqué à Trapézonte, Basile II soumit l'Afkhasie révoltée contre son autorité, s'assura de la province de Taïq, dont le Couropalate David lui promit l'abandon; puis, feignant de croire que Johannès avait pris part à la révolte du roi des Afkhases, il menaça le petit royaume d'Ani. Pris entre Togruhl bey, le terrible chef seldjoukide et le Basileus, Johannès délégua le patriarche Pierre (1023) auprès de Basile II afin d'implorer sa protection. Se sentant perdu, il préférait se donner aux chrétiens plutôt que de subir le joug odieux du Turc, et il offrait de céder aux Grecs, après sa mort, la province de Schirak avec sa capitale, Ani elle-même. Mais cette promesse, bien qu'elle eût été remise par écrit, demeura lettre morte tant que régnèrent à Constantinople Constantin XI (1025-1028), frère de Basile II, et Michel IV le Paphlagonien (1034-1041); cependant elle restait dans les archives du palais sacré, offrant aux Grecs une occasion, dont ils devaient profiter en temps opportun, d'étendre leur domination sur tous les pays jusqu'à l'Araxe et même au delà. D'ailleurs le petit royaume de Kars, où régnait alors Gaghik (1029-1064), fils d'Abas, excitait aussi les convoitises des Byzantins.


MONNAIE DE L'EMPEREUR MICHEL IV LE PAPHLAGONIEN

Gaghik II 1042-1045. Johannès-Sembat III et son frère Achot moururent presque en même temps, et le fils d'Achot, Gaghik II, héritait de ce fait des deux couronnes. L'empereur Michel Calaphate fit alors valoir les droits que lui concédait la lettre de Johannès à Basile II, et réclama le Schirak et la ville d'Ani. Mais le Conseil de régence refusa de sanctionner une cession qui n'avait été obtenue que par la terreur, et l'Empereur envoya

dans le Schirak une armée, secondée par Vest-Sarkis, chef des Siouniens, qui espérait obtenir des Grecs le trône d'Ani au détriment de Gaghik.

Les Alliés avaient mis le siège devant la capitale, quand le vieux Vahram Bahlavouni les vainquit et en fit un grand carnage. Vahram, maître de la situation, profitant de ce que Constantinople était en proie à la discorde, fit sacrer Gaghik II dans Ani par le patriarche Pierre. Ce prince était alors dans sa seizième année, mais sa valeur personnelle le rendait digne du trône et, sans doute, il eût prolongé l'indépendance de l'Arménie si la trahison n'était venue paralyser ses efforts.

Le danger qui semblait être écarté du côté des Grecs devenait de plus en plus grand de la part des Seldjoukides : les Touraniens étaient venus camper au nord de l'Araxe, sur la rivière Hrastan, le Zenghi-tchaï des Turcs, qui du Gheuk-tchaï coule dans l'Araxe. Gaghik sortit d'Ani à la tête de son armée et, ayant attiré l'ennemi dans un piège, le défit. Les musulmans, repassant l'Araxe, s'enfuirent au sud-ouest du lac d'Ourmiah, vers le Kurdistan de Moukri, puis, reprenant l'offensive après un temps de repos, ils envahirent le Vaspourakan, après avoir traversé les montagnes des Kurdes, peuplades qui, bien certainement, faisaient cause commune avec eux contre les chrétiens. Là, un chef de bande Khatchik le Lion, à la tête d'une poignée d'hommes, tint l'ennemi en échec. Ce brave tomba dans la mêlée ; mais ses fils accourus, avec quelques milliers d'hommes, mirent les Turcs en déroute dans les districts de Khoï et de Salmas.



MONNAIE DE L'EMPEREUR CONSTANTIN XII, MONOMAQUE

A peine Gaghik II avait-il repoussé les musulmans, que les Grecs le menaçaient de nouveau. Constantin Monomaque (1042-1055), nouvellement monté sur le trône, par suite de son mariage avec Zoé, faisant valoir les engagements de Johannès, réclamait le Schirak et Ani. Le Roi répondit par un refus aux prétentions des Grecs qui, ayant envahi le Schirak, furent défaits sous les murs mêmes de sa capitale.

Ne pouvant conquérir le royaume d'Ani par les armes, le Basileus eut recours à la perfidie ; l'or byzantin détourna de leur devoir bon nombre de seigneurs arméniens qui, peu à peu, firent entendre au Roi qu'il était de son avantage d'accepter les offres de l'Empereur et d'aller conférer avec lui, à Constantinople, au sujet des conditions de la paix.

Exil de Gaghik II.

Magnifiquement reçu, tout d'abord, à la cour des basileïs, Gaghik se vit bientôt sommé par l'Empereur d'avoir à renoncer au trône et de céder aux Grecs le Schirak et Ani. Il refusa, on le menaça de la captivité, de l'exil, sans parvenir à fléchir sa

résolution. Alors Constantin lui montra une lettre dans laquelle les seigneurs arméniens protestaient de leur dévouement à l'Empire, et offraient de remettre au Basileus les clefs d'Ani. Trahi par les siens, abandonné de tous, seul dans une ville étrangère, Gaghik céda son royaume (1045), et reçut en compensation le thème de Lycandus, les villes de Bizou et Golombéghad, près de Césarée, sur les confins de la Cappadoce; on lui donna également un palais sur le Bosphore, et le Trésor impérial lui fit une pension.

Mais la haine des orthodoxes contre les grégoriens n'était pas assouvie par la réunion de l'Arménie à l'Empire, et les Grecs usaient, pour convertir les Arméniens à leur foi, des mêmes rigueurs que les Arabes et les Turcs. Devenue province romaine, l'Arménie fut en réalité l'esclave des fonctionnaires envoyés par la capitale; de lourds impôts écrasaient le peuple, et cet or était employé soit pour soudoyer les barbares, soit pour élever des églises sur le Bosphore. Byzance avait pris à tâche d'anéantir par le fer ou par le poison cette noblesse arménienne qui avait tant d'autorité sur la population, et aucun seigneur n'était certain de vivre encore le lendemain.

Une inscription d'Ani, relevée par Brosset, gravée quelques années après que les Byzantins se furent rendus maîtres de la ville, montre combien alors cette cité était dans l'abandon. *Au nom du seigneur tout-puissant, et par la clémence du saint empereur autocrate Constantin Ducas, j'ai eu la volonté moi, Bagrat magistros, katapan* (gouverneur général) *de l'Orient, vkatzi, de faire du bien à cette métropole d'Ani, lorsque furent nommés tanouter* (administrateur) *Mékhitar Hypatos, fils de Court, Grigor, Spathara-candidat* (écuyer), *fils de Lapatac et Sarkis, Spathara-candidat fils d'Artabaze. Ils supprimèrent les impôts nommés vetscévor, saïlli, camen et angarion* [1]. *Le katapan, quel qu'il soit, donnera six cents boisseaux de semence, et les tanouter fourniront de leur maison les frais des autres cadeaux. Comme il n'arrive rien à Ani qu'à grand'peine, les marchands de vins d'Ani seront affranchis de péage, soit qu'ils emploient des chariots ou des bêtes de somme. Tout habitant qui achète une bête à tuer est exempt de péage. Chaque portefaix d'Ani est exempté d'impôts pour la moitié du coton* (?). *On donnait au qapoudji* (gardien des portes de la ville) *six tahégans d'or et trois tram; deux seront supprimés..., etc.*

Gaghik, bien qu'il fût exilé, n'entendait pas moins les plaintes de ses compatriotes, gémissait du mépris dans lequel les Grecs tenaient ses anciens sujets, et lui-même était souvent victime

(1) Vetscévor, impôt du sixième; saïlli, taxe sur les machines à dépiquer le blé (*Tribulum* des latins); camen, impôt sur les chariots; l'angarion était la corvée.

de l'insolence de ses maîtres. Tant d'infortune enflamma de colère le cœur du prince ; il jura de venger l'honneur de sa nation. En Cappadoce même, les Grecs ne manquaient aucune occasion de manifester leur mépris pour ces chrétiens d'Orient qui ne croyaient pas en Dieu suivant les mêmes rites qu'eux, et le métropolitain de Césarée, Marc, qui se faisait surtout remarquer par sa malveillance envers les Arméniens, ne laissait passer aucune occasion de témoigner son dédain à leur égard. Cet évêque avait un jeune chien de très grande taille qu'il avait nommé « Armên » et il réservait pour les Arméniens l'épithète de « chiens ». Gaghik, indigné de cette insolence, résolut de punir cet impudent prélat et, un jour, suivi de quelques amis, vint visiter l'évêque qui d'ailleurs le reçut avec toutes les marques du plus grand respect. Au cours de l'entretien, Gaghik voulut voir le chien, et demanda pourquoi il répondait au nom d'Armên. « C'est un très joli chien, reprit le métropolitain, c'est pourquoi nous l'avons nommé l'Arménien. »

Cette anecdote ne serait certes pas déplacée si, au lieu d'un prêtre grec du onzième siècle, il y était question d'un mollah turc du vingtième. Mais les Arméniens alors venaient de perdre leur indépendance et avaient encore toute la fierté de leur race. Le Roi fit signe à son escorte, qui ayant enfermé Marc et son chien dans un même sac, frappa le chien avec un bâton, de telle sorte que l'animal, rendu furieux, mordit si affreusement son maître que le métropolitain en mourut.

Assassinat de Gaghik II 1079.

A dater de ce jour, Gaghik devint pour les Grecs un objet de haine et, par tous les moyens, ils cherchèrent à s'en délivrer. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, près de la forteresse de Cyzistra, à l'ouest de Césarée, des Grecs s'emparèrent par surprise de sa personne, l'emmenèrent dans le fort et, quelques jours après, son corps sanglant flottait aux créneaux du château (1079). Jean et David, ses deux fils, moururent quelque temps après, ainsi qu'Achot, fils de Jean, tous trois empoisonnés.

Cependant les colères des Grecs ne se bornèrent pas à la famille des rois d'Ani. En 1080, Adtom et Abousahl, fils de Sénékhérim, mouraient à Sivas de la main des Byzantins, de même que Gaghik, fils d'Abas, le dernier des rois bagratides de Kars, et leurs possessions rentraient dans le domaine impérial. Ainsi les Grecs, plus cruels, plus fanatiques que les Arabes eux-mêmes, avaient en quelques années anéanti par la félonie et l'assassinat cette illustre lignée des Bagratides, espoir de la nation arménienne. Quelques branches collatérales des souches royales persistèrent cependant, et de nos jours encore le nom des Bagratides n'est pas éteint.

Ces crimes, de la part de Byzance, étaient non seulement odieux mais aussi fort impolitiques, car l'Arménie, poste avancé du christianisme vers l'Orient, pouvait, si les empereurs l'avaient rendue forte, arrêter pendant bien des années le flot des Turcs, et jouer, par rapport à Constantinople, le rôle de bouclier; mais, au palais sacré, l'on ne songeait guère qu'à des haines de sectes, et personne ne comprenait à Byzance les dangers qui résultaient, pour la couronne des basileïs, de l'entrée en scène des Seldjoukides. On avait déjà vu tant de peuples barbares venir menacer l'Empire que l'opinion publique s'en désintéressait.

Les Grecs dominaient dans l'Arménie occidentale et se partageaient avec les Géorgiens l'Arménie du Nord, alors que les Seldjoukides possédaient la partie orientale de la Transcaucasie, et que les princes arabes occupaient les provinces méri-



MONNAIE DES SULTANS ORTOKIDES DE MARDIN *in genere*
(Nedjm-ed Din Elpi. 1152-1176.)

dionales; mais cet état de choses dura peu de temps, parce que les Grecs, qui ne surent pas faire usage des ressources militaires que leur pouvaient offrir les Arméniens, n'étaient pas à même d'entretenir dans les pays de l'Ararat une armée capable de lutter contre les nouveaux envahisseurs. Byzantins et Caucasiens furent dans la suite chassés de l'Arménie par Alp-Arslan et par son fils Mélik-Schah (1072-1092), dont les États s'étendirent bientôt de l'Indus à la mer Caspienne et jusqu'au Bosphore. On vit alors du haut des tours de Byzance les terribles cavaliers des steppes chevaucher sur le rivage de la Bithynie. L'émir Sokman, fils d'Ortok, et son frère Il-Ghazi (le Victorieux) fondèrent, l'un à Amide et l'autre à Mardin, les dynasties ortokides, et Sokman prit le titre de Schah-Armen « roi d'Arménie » (1).

Toutefois la conquête de l'Arménie par les Turcs ne s'était

(1) D'après Miraat-el-iber, l'émir Ortok ben Eqsuq était un Turkoman originaire de la ville de Schehriman, en Transoxiane, d'où il était venu en 455 de l'Hégire pour entrer au service militaire du prince seldjoukide Alp-Aslan. Ses fils fondèrent les dynasties dites des Ortokides.

pas faite sans résistance de la part des populations, et les Grecs conservaient quelques légions sur l'Araxe et dans le plateau d'Erzeroum. De 1048 à 1054, Togruhl bey, à plusieurs reprises, lança ses hordes sur les provinces orientales de l'Empire. Son cousin Koutoulmisch et son neveu Hassan furent vaincus, mais son frère Ibrahim ravagea le Vaspourakan, puis, remontant vers le nord, s'empara d'Ardzen, près d'Erzeroum, ville qui possédait alors huit cents églises et des richesses immenses. Les Turcs incendièrent la cité après l'avoir pillée et emmenèrent en esclavage 150.000 des habitants de la région.

Marchant toujours vers le nord, Ibrahim attaqua près d'Ardzen l'armée grecque qui, composée de 60.000 soldats, venait d'assister au pillage de l'Arménie centrale. Le Bulgare Aaron, commandant du Vaspourakan, le prince de Géorgie Libarid et le gouverneur grec d'Ani, Carmen, qui étaient à la tête de ces légions, reçurent l'ennemi de telle sorte qu'il se retira ; toutefois, dans la mêlée, Libarid était tombé entre les mains des musulmans. Les Turcs étaient arrêtés, mais non vaincus ; car, en s'éloignant de l'armée romaine, ils s'emparèrent de Kars, qui fut pillée et détruite. Son prince Gaghik-Abas ou Koriké (1046-1082 ?) n'évita la captivité qu'en se retirant dans la célèbre citadelle de cette ville, bâtie sur un rocher inaccessible.

Les incursions des Turcs étaient incessantes. En 1054, Togruhl en personne entra dans les districts de Van qu'il ravagea. Gaghik-Abas, qui s'était porté contre lui, fut défait et réduit à s'enfuir jusque dans les murs de Van, et le Turc, alors, alla mettre le siège devant la place de Manazkert, ville située près du confluent du Touzlou-tchaï avec l'Araxe : la place était défendue par Basile, fils de l'Arménien Aboukhab, gouverneur pour le compte de l'Empire, et Togruhl échoua grâce à l'héroïque défense de la garnison. Pour se venger de sa déconvenue, Togruhl mit à sac la ville d'Ardzké, située au nord du lac de Van.

Les circonstances d'ailleurs se montraient favorables pour les Seldjoukides : la mort de Constantin Monomaque, la lutte de l'empereur Michel VI contre son compétiteur Isaac Comnène occupaient alors la cour de Byzance, et l'Arménie morcelée, assujétie, privée de ses princes, ne pouvait opposer aux Turcs qu'une bien faible résistance. Togruhl en profita pour ravager l'Arménie occidentale et la Mélitène. Le manque de subsistances pour son armée l'obligea cependant à la retraite, et les Arméniens, l'attaquant dans les défilés des montagnes, lui infligèrent des pertes sérieuses qui, toutefois, n'empêchèrent pas le chef turc de s'emparer de Sivas (Sébaste) l'été suivant (juillet 1059). Cette ville fut dévastée, ses églises furent

ruinées, la plus grande partie de ses habitants périt par le fer. Les survivants furent emmenés en esclavage et l'armée musulmane quitta les rives de l'Halys (Kizil-Irmak), suivie d'un immense convoi de dépouilles, de chariots chargés d'or, d'argent, d'étoffes précieuses; car Sivas était alors un centre commercial de grande importance. Chaque année ces insatiables pillards continuèrent leurs incursions en Arménie, massacrant sans pitié les habitants, semant la désolation dans ces vallées si riches jadis.

Togruhl bey étant mort (1063), son neveu Alp-Arslan (le brave lion), plus féroce et plus sanguinaire encore que son oncle, lui succéda dans le commandement des tribus turques. Dès son avènement, ce prince se rua sur l'Arménie, soumit les Aghouans à son joug, porta la désolation dans tous les pays du Petit Caucase et ruina ses villes. Seule Ani ferma ses portes et se défendit avec le courage du désespoir. L'Arménien Bagarat, sous le titre de duc, commandait alors la cité pour le compte des Byzantins, et, lassé par d'infructueux assauts, Alp-Arslan allait se retirer, quand le gouverneur, craignant une nouvelle attaque plus rude que celles auxquelles il venait de faire face, se retrancha dans la citadelle qui, nous l'avons vu, était située au sud de la ville. Abandonnés par les troupes grecques, les habitants s'enfuyaient déjà par la vallée de l'Arpatchaï, quand les Turcs escaladèrent les remparts dégarnis de leurs défenseurs et pénétrèrent dans la place (6 juin 1064). Ce fut un massacre et une dévastation sans nom; le sang, comme un torrent, coula dans les rues et sur les places: des milliers et des milliers de gens périrent par le glaive, et ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises succombèrent dans les ruines des édifices incendiés. Ceux des Arméniens qui paraissaient être riches furent mis à la torture et contraints par la souffrance à révéler leurs trésors.

Prise d'Ani par les Seldjoukides 1064.

Nos villes furent dévastées, dit le chroniqueur arménien du onzième siècle Aristakès de Lastiverte, *nos maisons brûlées, nos palais incendiés, nos salles royales réduites en cendres. Les hommes furent égorgés dans les rues et les femmes furent enlevées des maisons; les nourrissons furent broyés sur les pavés et le beau visage des adolescents fut flétri, les vierges furent violées sur les places et les jeunes garçons tués sous les yeux des vieillards; les vénérables cheveux blancs des vieux furent tout ensanglantés, et leurs cadavres roulèrent par terre.*

Le pillage et le martyre des habitants se poursuivirent pendant plusieurs jours; puis Alp-Arslan se retira, ne laissant derrière lui que des ruines. Le duc Bagarat et les soldats grecs à la faveur d'un orage s'étaient enfuis; le Seldjoukide les

remplaça dans le château par un gouverneur et une garnison de musulmans, et, souillé de sang, gorgé de richesses, il quitta la cité dévastée pour se rendre à Nakhitchévan, emportant un immense butin, suivi d'un troupeau d'esclaves. Parmi les trésors ravis à la capitale des Bagratides, était la grande croix d'argent qui surmontait le dôme de la cathédrale : Alp-Arslan la destinait à former le seuil de sa mosquée de Nakhitchévan, afin que les vrais croyants eussent la satisfaction de fouler du pied l'emblème du Christ chaque fois qu'ils pénétreraient dans le sanctuaire pour célébrer la gloire et la puissance d'Allah. Ani ne se releva jamais de ses ruines; occupée tour à tour par les Seldjoukides (1064-1072), par des émirs kurdes (1072-1124), par les Géorgiens (1124-1126, 1161-1163), par les khans des Tatares et par les Persans, elle acheva son destin dans le cours du quatorzième siècle [1] à la suite d'un tremblement de terre qui renversa le peu qui restait alors de sa splendeur d'antan. Les habitants émigrèrent en Géorgie, en Crimée, en Moldavie et en Pologne.

Ani, la capitale aux mille églises, dont j'ai déjà décrit le site, n'est plus aujourd'hui qu'une solitude couverte de ruines, livrée aux animaux sauvages; mais l'abandon même de la capitale des Bagratides donne aux vestiges de sa gloire passée un charme infini. Dans cette presqu'île bordée de ravins profonds où coulent ses rivières, la ville morte s'étend, pleine de mystères, car seules les grandes églises et les remparts ont survécu. Là où s'élevaient jadis les maisons princières, ce ne sont plus qu'amas informes de décombres cachés sous les broussailles ; les rues, les places ont disparu; les palais se sont écroulés et, au milieu de cet amas confus de pans de murs, se dressent encore de superbes sanctuaires, beaux par leur ordonnance, charmants par les dentelles de sculpture dont ils sont ornés, curieux par leurs fresques. Les restes majestueux des édifices sacrés dont, pour la plupart, les noms sont oubliés aujourd'hui, témoignent du goût affiné des architectes et des rois d'Ani. La double muraille qui défendait la cité vers le nord, avec ses tours, son château, son donjon, évoque mille souvenirs qui rattachent l'Arménie à l'Occident. Et le voyageur qui parcourt ces solitudes est pris d'un sentiment de pitié profonde, en songeant aux horreurs dont ces lieux ont été le théâtre, à ces massacres, à ces pillages dont Aristakès nous a laissé un si poignant récit. L'œuvre des Turcs lui apparaît comme conduite, dès ces temps, par Satan lui-même.

Le pays qui entoure Ani est aride, dénudé ; les rochers

(1) 1320 de J.-C., 769 de l'ère arménienne.

sont des laves roses, brunes, jaune d'or; la terre est rouge; il semble que les collines portent encore les traces des flammes qui ont fait périr la ville des Bagratides, des secousses volcaniques qui ont achevé sa ruine.

Quelques vestiges de la richesse d'Ani, sauvés du pillage, subsistent encore de nos jours; on peut en voir dans le trésor de la cathédrale d'Etchmiadzin, croix d'argent, ornements des églises, instruments du culte et manuscrits précieux conservés avec piété par les prêtres, alors que d'autres souvenirs, découverts dans des fouilles récentes, sont demeurés à Ani même, dans un musée pieusement entretenu.

Le premier prince musulman d'Ani, Manouchar, fils d'Aboul-Sewar vers 1318 (718 de l'Hégire) construisit sur le bord des falaises de l'Arpa-tchaï une mosquée dont on peut encore voir les ruines. C'était un édifice fortement empreint de caractère byzantin, soutenu par des colonnes basses et trapues, supportant des voûtes en plein cintre, monument certainement inspiré par les édifices chrétiens d'Ani, plus particulièrement par le Khoscha-Vank. Au sommet du minaret polygonal se détache, bâtie en briques dans la pierre, une inscription coufique au nom d'Allah.

C'en était fini des libertés de la Grande Arménie; certains de ses princes se tournèrent vers les Grecs, malgré la répugnance que leur inspiraient les procédés tyranniques et perfides de la cour byzantine, d'autres acceptèrent le joug des Seldjoukides, et quelques-uns embrassèrent l'Islam; mais la majorité de la nation n'abandonna pas la terre de ses aïeux, conserva ses traditions et sa foi, préférant l'esclavage à la honte. A l'occident, une nouvelle Arménie allait naître, tout espoir n'était pas perdu pour la nation de Haïk.

Rôle de la noblesse arménienne. La Grande Arménie était âgée de plus d'un millénaire et demi quand elle fut frappée par la mort politique. Depuis sa fondation, nous l'avons vu, elle n'avait cessé de lutter pour conserver son indépendance; mais sa situation géographique elle-même, sa position entre deux grands empires, la vouaient à la ruine. Depuis la conquête alexandrine et l'apparition de Rome en Asie, sans cesse menacée par les Parthes, les Sassanides ou les Arabes d'une part, par les légions d'Italie ou de Byzance d'autre part, elle était incapable de lutter contre d'aussi puissants adversaires.

Son peuple, cependant, était énergique et belliqueux, sa noblesse et ses rois donnaient l'exemple du courage; mais, par le fait même de son origine, par l'influence qu'exerçaient sur elle les États voisins, cette aristocratie ne possédait pas la communauté d'idées nécessaire pour faire face à d'aussi grands périls.

Quand les fils de Haïk firent la conquête des pays de l'A-

rarat, ils étaient déjà dirigés, comme tous les peuples primitifs d'ailleurs, par leurs chefs de tribus et de clans, par leur noblesse d'origine brige (arméno-phrygienne); mais, en assimilant les populations du Naïri et de l'Ourartou, conquises par leurs armes, ils avaient dû respecter les traditions des vaincus, et les chefs des peuples, qui jadis avaient lutté contre les armées de l'Assyrie, furent maintenus dans leur rang de seigneurs par la nouvelle société. La comparaison des noms de famille arméniens avec ceux de langue ourartienne permet, en effet, de retrouver l'origine de bon nombre de lignées nobles de l'Arménie ; or, bien certainement, les deux noblesses ne partageaient pas les mêmes sentiments, l'une, arménienne, se considérant comme dominante, l'autre, celle du Naïri, regrettant les temps de son indépendance.

A ces divergences fondamentales devaient encore venir se joindre les éléments qui s'implantèrent en Arménie sous les dominations achéménide, grecque, parthe, sassanide, romaine, byzantine, arabe, turque. En sorte que l'aristocratie de ce pays fut extrêmement mélangée, les intérêts et les tendances furent divers, souvent contraires, et il en résulta des compétitions, des haines, une impatience excessive de l'autorité royale, par suite, une grande faiblesse pour la nation tout entière.

Dès l'époque de Darius, nous voyons un Arménien traître à sa patrie, mis par le roi de Perse à la tête de l'armée qu'il charge de réduire l'Arménie à l'obéissance et, dans toute l'histoire, depuis ce temps, la noblesse ne cesse de faire valoir des prétentions égoïstes ; parce que très différente par les origines, elle l'était aussi par les tendances, par les intérêts.

Certes, cette noblesse était vaillante, brave à l'excès, comme d'ailleurs la noblesse géorgienne sa voisine ; mais, dans la plupart des cas, elle faisait passer ses ambitions et ses rancunes avant les intérêts de l'État. L'existence de sept petits royaumes arméniens lors de l'invasion des Turcs en est la meilleure des preuves. Couverte de montagnes d'un accès difficile, divisée par la nature en une multitude de districts, l'Arménie était d'ailleurs un pays mal approprié à l'unité politique.

Ce sont les mêmes causes qui ont facilité la conservation jusqu'à nos jours des nombreuses peuplades du Grand Caucase et leur indépendance les unes vis-à-vis des autres, qui ont fait que les Kurdes vivent encore par tribus séparées, ayant chacune leurs chefs, le plus souvent hostiles entre elles, bien que parlant la même langue et remontant à la même origine. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la division qui de tout temps régna dans les pays de l'Ararat et qui se poursuivit encore après l'introduction du christianisme, bien que la religion

nouvelle eût apporté un lien de plus entre les diverses fractions du peuple arménien.

Il eût fallu à l'Arménie un Louis XI ou un Richelieu pour apaiser les querelles des seigneurs et donner à l'autorité royale toute la puissance dont avait besoin la nation dans les graves circonstances qu'elle traversa pendant des siècles; mais ces grands hommes, elle ne les eut pas. Quelques-uns de ses princes surent, il est vrai, dominer les passions de la noblesse, mais leur autorité ne fut que passagère, personnelle; ils ne soumirent pas définitivement les chefs des provinces; et les Perses, les Grecs, les musulmans, on l'a vu, surent habilement tirer grand parti de cette division. Quant à Byzance, elle commit une grave erreur en se montrant hostile aux Arméniens, et sa politique sectaire fut en même temps la cause de la ruine de l'Arménie et celle de l'échec définitif des Grecs en Orient. Jamais l'abaissement de l'Arménie n'a été de l'intérêt de Rome, tout au contraire. Il fallait à Byzance, non pas des sujets sur le versant méridional du Caucase, mais un royaume allié s'étendant du Tigre à la Mer Noire, de l'Euphrate à la mer Caspienne et au Caucase, peuplé de 10 millions d'habitants, capable de mettre en ligne de nombreuses légions de combattants résolus à repousser les ennemis de la chrétienté. L'Arménie fournissait ces ressources.

Concevoir un tel État était sauver l'Empire ; mais, à Constantinople, dans cette capitale désolée par des querelles de dogmes, par d'incessantes révolutions de palais, on avait perdu de vue les grandes lignes de la politique romaine et, au lieu de consolider le pouvoir royal d'Ani, les Byzantins n'ont fait que semer la discorde pour s'emparer de territoires qu'en aucun cas ils ne pouvaient conserver.

Moins exposés que leurs parents de l'Araxe aux coups des musulmans, les Bagratides de Géorgie ont su garder leur trône pendant six siècles après la chute d'Ani; mais ces princes avaient cette suprême ressource de la grande forteresse caucasienne, dans laquelle ils pouvaient se retirer aux jours de malheur.

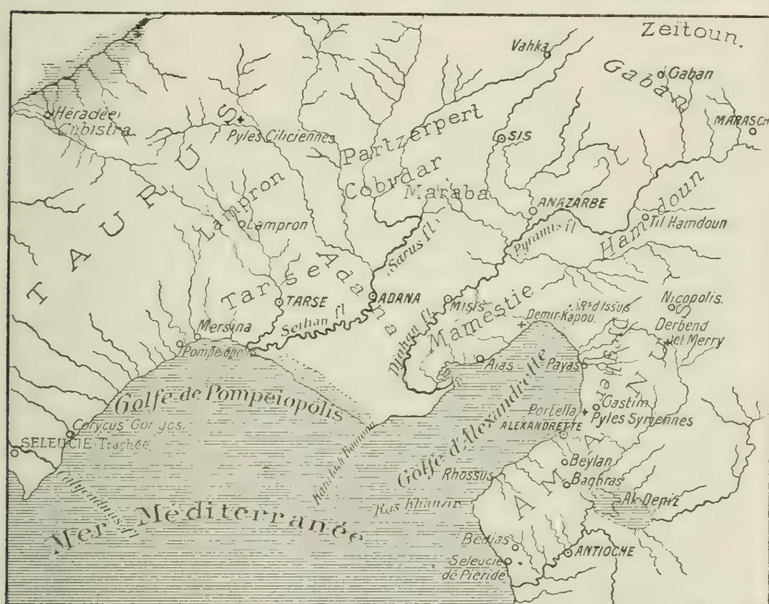


CHAP. VI — PIERRE TOMBALE DE L'ÉVÊQUE DE SIOUNIQ, HAÏRAPET

CHAPITRE VII (1)

La baronnie de Nouvelle Arménie (1080-1199).

Les seigneurs arméniens, venus avec leur prince Gaghik II à Constantinople, s'étaient pour la plupart fixés dans les nouveaux domaines de leur souverain et formaient, autour de lui, une petite cour. La plus grande partie de cette noblesse était



CARTE DE LA CILICIE

d'ailleurs plus ou moins prochement apparentée avec la famille des Bagratides. L'un de ces personnages se nommait Roupen et appartenait, disent les uns, à la vieille maison seigneuriale des Artzrounis qui, de temps immémoriaux, jouait

(1) Dans les chapitres VII et VIII relatifs à la Nouvelle Arménie, j'ai, dans les transcriptions des noms propres, suivi la prononciation locale qui, pour certaines lettres, diffère de celle de l'arménien oriental. C'est ainsi que j'écris *Sempad*, *Lampron*, *Gorigos*, etc., au lieu de *Sembat*, *Lambron*, *Korikos*, etc., les lettres b, g, d, k, dz, p et t des Arméniens occidentaux sont prononcées respectivement p, k, t, g, tz, b, d chez les Arméniens orientaux, cette dernière prononciation étant la plus régulière e été adoptée comme classique.

un rôle très important à la cour de la Grande Arménie, alors que, d'après d'autres sources, il aurait été issu de souche royale bagratide elle-même.

Les auteurs ne sont pas d'accord au sujet des liens qui unissaient Roupen à la famille royale ; quoi qu'il en soit, qu'il fût ou non parent de son prince, ce seigneur jouissait d'une grande autorité sur ses compatriotes exilés au pays de Zamantie, car, aussitôt après le meurtre du dernier des rois bagratides, il se mit à la tête des anciens sujets de son roi et leva, contre les Byzantins, l'étendard de la révolte.

Depuis des siècles déjà, la fourberie, les violences et les exactions des Grecs avaient fait naître une haine profonde contre eux chez les Arméniens. Les différences dans le parler, dans les usages, dans les traditions et, surtout, dans les croyances religieuses, étaient venues accroître encore l'aversion de ces deux peuples l'un envers l'autre. Cependant, depuis le désastre du royaume d'Ani, il s'était formé deux partis dans la nation arménienne : l'un, découragé, décidé à se plier au joug des Grecs ; l'autre, animé par l'esprit national, qui, ne pouvant oublier la trahison à la suite de laquelle le royaume bagratide était devenu province des basileïs, rêvait de venger l'assassinat infâme de son dernier roi. Ce dernier parti résolut de réagir contre les tendances à l'asservissement et de conquérir, par les armes, l'indépendance de la nation. D'ailleurs, l'Empire byzantin, vermoulu, absorbé par des querelles religieuses et par les factions, ayant à faire face, sur toutes ses frontières, aux dangers les plus pressants, ne pouvait s'opposer que bien faiblement au soulèvement des provinces contre la tyrannie des ducs, des comtes et de cette multitude de fonctionnaires, partis de Byzance pour s'enrichir aux dépens des districts dont ils avaient payé le gouvernement. Aucune sécurité ne régnait plus dans les territoires asiatiques de l'Empire et les débuts de la révolte de Roupen passèrent inaperçus.

Révolte de Roupen 1080.

C'est à la faveur de cette déchéance du pouvoir impérial que le prince arménien fut à même d'organiser sa rébellion, de réunir les éléments les plus énergiques de sa nation, d'appeler sous son étendard les mécontents et d'entrer en lutte contre le Gouvernement grec. Ne pouvant songer à restaurer le royaume d'Ani, depuis peu tombé aux mains des Turcs seldjoukides, Roupen tourna ses vues vers la Cilicie, pays où déjà bon nombre de seigneurs arméniens avaient émigré, et s'étaient placés sous la protection de l'Empire.

Conquise par les Arabes, la Cilicie était rentrée dans le domaine des basileïs, depuis qu'en 964 Nicéphore Phocas, à la tête d'une nombreuse armée, avait repris aux musulmans Anazarbe, Rhossus et Adana, dans une première campagne,

Tarse et Mopsuète par la suite. En 966, l'Empereur avait même poussé ses conquêtes jusqu'à Tripoli, Damas et Alep. Ces expéditions, comme celle de Jean Zimiscès en 973, étaient de véritables croisades ; leur prétexte de ravir aux infidèles la possession des Lieux saints n'excluait pas, de la part des empereurs, le désir de reprendre les riches provinces de la Syrie, dont la perte avait été si pénible pour leur trésor.



MONNAIE DE NICÉPHORE PHOCAS

Mais le sud de l'Asie Mineure, qui avait beaucoup souffert de l'occupation des Arabes, était ruiné, dépeuplé ; il importait de remettre en état ces districts et de les organiser de telle sorte qu'ils fussent à même d'opposer, à de nouvelles attaques de la part des khalifes, un solide rempart capable de protéger Constantinople.



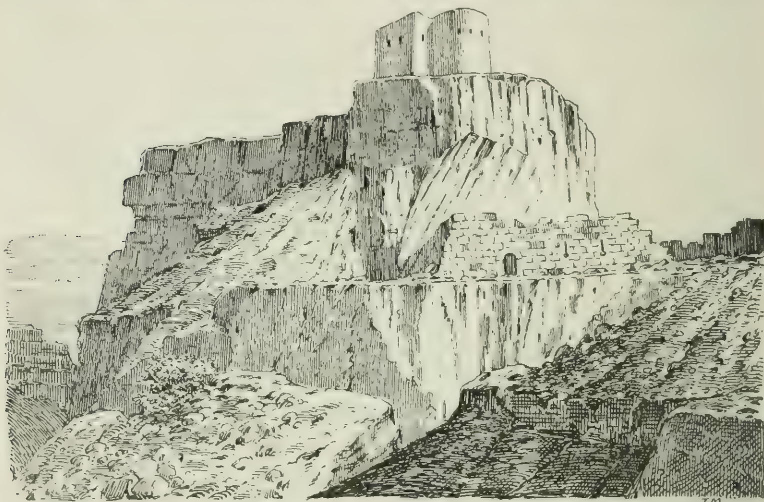
MONNAIE DE JEAN ZIMISCÈS

Beaucoup de seigneurs arméniens, fuyant devant l'invasion des Turcs, abandonnant leurs domaines de l'Araxe et du plateau de la Grande Arménie, étaient venus se réfugier en territoire grec ; et Byzance, profitant de cette émigration volontaire, avait saisi l'occasion pour reconstituer tant bien que mal ses marches syriennes, en garnissant les bords de l'Euphrate et le Taurus de ces populations chrétiennes, dont, en bien des occurrences, elle avait été à même d'apprécier la valeur militaire.

L'un de ces nobles arméniens, le Nakharar Oschin, jadis maître de la forteresse de Mariats-Dchourk (la rivière des Sapins), près de Gandzak (Elisabethpol) d'Albanie, quittant son pays, en 1075, était venu en Cilicie où, déjà, son parent Aboulkharib Artzrouni gouvernait Tarse et Mopsuète, pour le compte d'Alexis Comnène ; et ce seigneur lui donna, à titre de fief héréditaire, le district et la ville de Lampron (Nimroud-Qal'a) sur le Tarsous-tchaï, au débouché des portes ciliciennes du Taurus, point de la plus haute importance pour la sécurité de la Cappadoce. Les Arabes avaient alors repris Antioche, et par ce fait la Cilicie était de nouveau devenue le boulevard de l'Empire.

Les limites de cette province de Cilicie sont si bien définies **La Cilicie.**
par la nature, elles la séparent d'une manière si tranchée des pays voisins, que l'on ne saurait imaginer une démarcation politique différente de celle qu'indique le relief du sol. A

l'ouest, s'élèvent, comme un mur immense de circonvallation, les hautes chaînes de l'Isaurie et de la Cilicie-Trachée, massif de montagnes qui présente la figure d'un vaste triangle, dont la base, au nord, s'appuie sur les plaines de Lycaonie; l'un



CHÂTEAU DE LAMPRON (CILICIE)

des côtés est tracé par le bord oriental du golfe de Satalie, et le troisième par le rivage occidental du golfe de Pompeïopolis. Le sommet de ce triangle est le cap Anemour, *Anemurium promontorium,* pointe de terre de l'Asie Mineure la plus avancée vers le sud (1). La Cilicie présentait, par sa position naturelle, non seulement une grande importance au point de vue stratégique, mais elle était aussi de grande valeur par les routes commerciales qui venaient y aboutir.

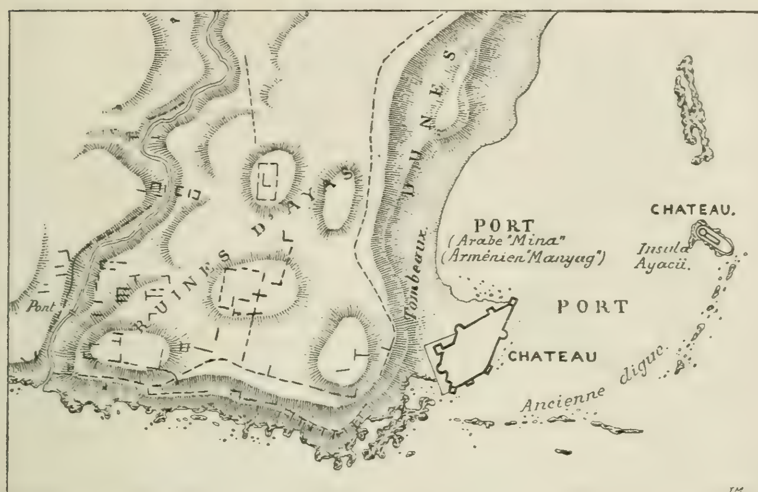


MONNAIE D'ALEXIS I COMNÈNE

Les vallées du Seyhoun (Saros) et du Djahan (Pyramis) communiquaient avec la Cœlésyrie par les pyles dites syriennes, coupure de l'Amanus située entre le Guzeldagh et l'Akmadagh des Turcs et aussi par le défilé d'Alexandrette et le bord de la mer, la Portella des chroniqueurs de l'Occident. Au sud-est, se trouvait la ville d'Issus qui avait assisté jadis à la victoire d'Alexandre le Grand sur Darius Codoman, et plus tard à

(1) Ed. Dulaurier, *Recueil des Historiens des Croisades. Documents arméniens,* t. I, 1869, p. XVIII.

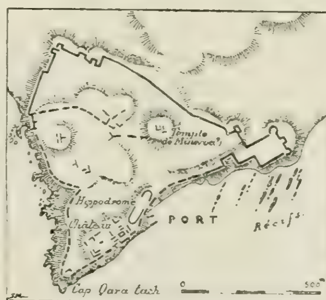
la mort de Pescenius Niger, vaincu par Septime Sévère. Issus était le lieu de passage des armées venant de l'Oronte pour



PLAN DES RUINES D'AÏAS

marcher vers le nord ou de celles qui de la Cappadoce se dirigeaient vers Antioche.

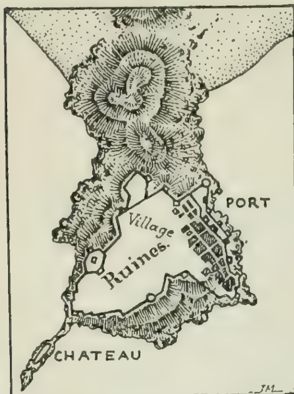
Aïas, sur la côte septentrionale du golfe d'Alexandrette, était alors et fut, pendant tout le Moyen Age, un port très fréquenté. De cette ville partaient deux routes commerciales très importantes, l'une desservait la Cappadoce, par Lampron et les pyles ciliciennes, l'autre, par Gamban et Sébaste (de Cappadoce), gagnait l'Euphrate supérieur et la Grande Arménie. D'ailleurs sur cette côte les ports et les ancrages étaient nombreux, Megarsus, Alaya, Sidé, etc., offraient aux vaisseaux de bons refuges, et ces points de débarquement, tout comme Aïas, favorisaient beaucoup les relations commerciales de la Cilicie avec les côtes syriennes et l'Occident méditerranéen.



PLAN DE MEGARSUS

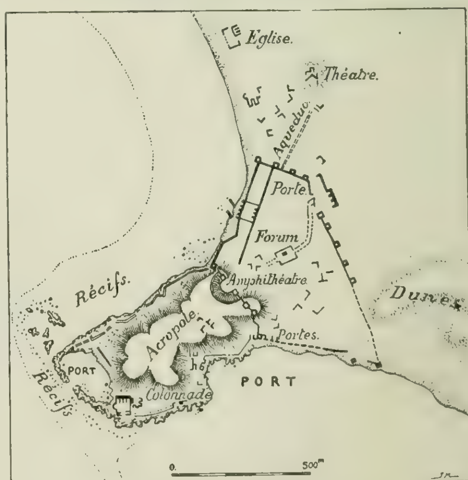
Il entrait donc dans la politique de Byzance de garnir tous les défilés donnant accès dans la Cilicie, et c'est pourquoi les empereurs favorisèrent la création de petites principautés dans ces pays. Les seigneurs nouveaux venus recevaient le titre

modeste d'Ischkhans, qui correspondait à celui de baron, auquel, plus tard, les Croisés l'assimilèrent. Dans le Taurus et l'Amanus, ainsi que dans la plaine qui sépare ces murailles, les Ischkhans étaient déjà nombreux, quand Roupen se souleva.



PLAN D'ALAYA

Nous ignorons la position exacte qu'occupait dans la Cappadoce le pays de Zamantie, domaine de Gaghik II, mais tout porte à croire qu'il se trouvait au nord-est d'Iconium, car Cyzistra, où le dernier des Bagratides fut assassiné, était voisin de Césarée; c'est donc des environs de cette ville que partit Roupen. Il dirigea tout d'abord ses pas vers l'Occident et gagna le massif montagneux du nord de la Cilicie, pays d'un accès très difficile, mais d'où il pouvait défier les troupes grecques. Il s'empara de la forteresse de Partzerpert (¹), située sur un affluent du haut Pyramis (Djahan-tchaï), à une journée de marche, environ, en amont de Sis (²). Cette place fut le berceau du royaume de Nouvelle Arménie.



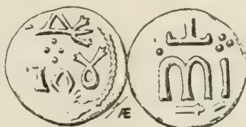
PLAN DE SIDÉ

Roupen ne sollicita donc pas, comme les autres seigneurs ses compatriotes, la protection de l'Empire; il se déclara indépendant, se donnant, par le fait même, la prépondérance sur les barons arméniens de ces montagnes, bien qu'il n'eût lui-même droit à aucun titre. *Enfin*, dit l'historien Hétoum, *il mourut dans la paix du Seigneur, après avoir vécu une vie pieuse, et fut enseveli dans le couvent de Castalon, laissant pour successeur son fils Constantin* (1095-1099) qui, des Roupéniens, fut le premier à porter le titre de baron.

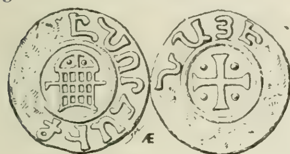
(1) Le château d'en haut, c'est-à-dire situé sur le sommet d'une montagne.

(2) Mathieu d'Édesse, chap. CLI. Trad. Dulaurier. Paris, 1858, p. 217.

On se représente sans peine l'état d'abandon dans lequel se trouvait alors cette belle province de la Cilicie, jadis si riche, par la fertilité de ses terres et par son commerce. Dévastée par les horreurs de la guerre, pillée par les Arabes, privée de la plus grande partie de ses habitants emmenés en esclavage, et de nouveau mise à feu et à sang lors du départ de ses maîtres musulmans, cette région n'était plus qu'un désert à l'époque où les colons arméniens vinrent s'y fixer. Les habitants, grecs, syriens et juifs, clairsemés, étaient concentrés dans les décombres des villes. On ne cultivait plus que les environs immédiats des cités et des châteaux forts, et le reste du pays demeurait abandonné. Lors de la conquête arabe, quelques seigneurs grecs s'étaient réfugiés sur les hauteurs inaccessibles du Taurus et de l'Amanus et s'y étaient retranchés, alors que dans les pâturages et les forêts vivaient des réfugiés avec leurs troupeaux. Les héritiers de Roupen ne devaient donc rencontrer qu'une bien faible résistance de la part des Grecs, et leurs congénères, établis depuis peu d'années dans le pays, se montraient plutôt favorables qu'hostiles au développement du petit État naissant.



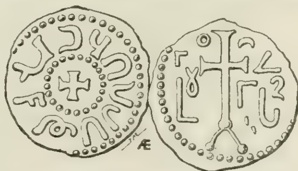
MONNAIE ATTRIBUÉE AUX DYNASTES ARMÉNIENS DE L'ASIE MINEURE (Cabinet de France.)



MONNAIE ANONYME D'UN BARON DE NOUVELLE ARMÉNIE

Constantin I, fils de Roupen (1095-1099), et son successeur Thoros I (1099-1129), poursuivant les desseins de leur devancier, n'eurent pour souci que d'agrandir leurs domaines au détriment des Byzantins; violents, peu scrupuleux sur les moyens qu'ils mettaient en œuvre pour le service de leur cause, ces seigneurs parvinrent, peu à peu, à ranger sous leur autorité tous les chefs des montagnes voisines de Partzerpert. Constantin, dès le début de son règne, s'était emparé par ruse de la forteresse de Vahka (Féké) située sur le haut Sarus et, par cette acquisition, commandait l'une des routes les plus fréquentées entre Tarse et la Haute-Cappadoce.

Constantin I et Thoros I barons 1095-1129.



MONNAIE DU BARON THOROS

Jean Dardel, se faisant l'interprète des traditions, nous a laissé le récit de ce fait d'armes, ou mieux d'astuce, qui devait assurer aux seigneurs de la montagne la perception de taxes sur les marchandises qui, d'Aïas, remontaient vers le centre de

l'Asie Mineure, source de richesse d'où devait naître, d'ailleurs, la puissance des Roupéniens.

Dans l'une de ses expéditions coutumières, Constantin, très certainement prévenu par les agents arméniens qu'il entretenait chez ses voisins, *arriva devant une ville* (Vahka) *où les bonnes gens du pays, qui estoient Armüns, portoient espines pour reclorre et refaire aucuns pertuis des murs de la ville qui estoient cheüs. Lors ledit baron Constant et ses compaignons, qui avec lui estoient, se désarmèrent et mucièrent leurs armures entre les espines et puis fist chascun son faissiau et les portèrent sur les murs, comme les aultres povres gens. Et fut droittement le jour de l'Assumption de la Vierge Marie, à l'eure que les Grecs estoient à leur église, que le dit baron Constans et ses compaignons portèrent les dittes espines aveuc leurs armures sur les murs de la ditte ville. Et quand ils virent leur point, ils s'armèrent et prindrent le Chastel et puis vinrent à l'église et prinrent tous les Grecs qui y estoient* (1).

Arrivée de la IIe croisade.

Ce progrès important des révoltés ne fut cependant pas sans éveiller des inquiétudes à Constantinople, et le Basileus se préparait à faire rentrer l'Arméno-Cilicie (Ἀρμενοκιλικια) montagneuse dans l'obéissance, quand la venue des Croisés se mit en travers de ses projets. Godefroy de Bouillon, passé en Asie, traversa la Cilicie et, suivant la route du Sarus, vint dresser ses pavillons sous les murs de Vahka. Mathieu d'Édesse (2) nous a laissé le détail de la route que suivirent les Latins. *L'an 546* (25 février 1097-24 février 1098), dit-il, *au temps des deux katholikos d'Arménie, le seigneur Vahram et le seigneur Basile, et sous le règne d'Alexis, empereur des Romains, le camp des Croisés se mit en marche en nombre immense : il était de 500.000 hommes environ. Thoros, seigneur d'Édesse* (pour les Grecs), *en fut prévenu par une lettre qu'ils lui envoyèrent, ainsi que le grand chef arménien Constantin, fils de Roupen, lequel occupait le Taurus, dans la contrée de Gobidar* (à l'est de Mopsuète) *et s'était rendu maître d'un grand nombre de provinces. Constantin était sorti des rangs de l'armée de Kakig. Les Franks cheminèrent très péniblement au travers de la Bithynie. Ils franchirent la Cappadoce en colonnes qui s'étendaient au loin, et parvinrent aux pentes abruptes du Taurus ; la grande armée passa par les défilés étroits de cette chaîne de montagnes pour gagner la Cilicie, et aboutit à la nouvelle Troie, c'est-à-dire Anazarbe, et de là devant Antioche.*

Les Arméniens virent un sauveur en Godefroy. Ne venait-il pas, contre la volonté des Grecs, délivrer l'Asie du joug des Turcs et des Arabes ? Ne marchait-il pas sous l'égide de la

(1) J. Dardel, chap. VIII.

(2) *Histoire des Croisades.* Documents arméniens, t. I, p. 29 sq.

croix, d'une religion plus proche de la croyance arménienne que l'orthodoxie byzantine? *Aucune nation,* dit plus tard le pape Grégoire XIII, *ne vint plus spontanément en aide aux Croisés que les Arméniens. Ils leur fournirent des hommes, des chevaux, des armes et des vivres* (1).

Le chef des Croisés n'avait pas été sans entretenir le maître des montagnes ciliciennes des vastes projets que nourrissait l'Europe à l'égard de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie Mineure et de l'intention dans laquelle se trouvait la catholicité de créer dans ces pays des principautés capables de s'opposer aux progrès des musulmans dans les contrées méditerranéennes. Constantin vit dans cet effort une occasion unique de s'affranchir définitivement de la suzeraineté des Byzantins détestés et d'accroître son pouvoir. Il seconda donc de toutes ses forces les Croisés, qui, durant le siège d'Antioche, se seraient trouvés en fort mauvaise posture, sans l'assistance des Arméniens et les ravitaillements qu'ils leur procurèrent.

La multitude des Franks (devant Antioche), dit Mathieu d'Édesse (2), *était si considérable, que la famine leur fit sentir ses rigueurs. Les chefs arméniens qui habitaient le Taurus, Constantin, fils de Roupen, Pazouni, le second de ces princes, et Oschin, le troisième, envoyèrent aux généraux franks toutes les provisions dont ceux-ci avaient besoin. Les moines de la Montagne Noire* (Amanus) *leur fournirent aussi des vivres; tous les fidèles, en cette circonstance, rivalisèrent de dévouement.*

Comprenant le rôle important que pouvait jouer à leur profit la Nouvelle Arménie, les Franks s'attachèrent à favoriser ces précieux alliés. Constantin reçut le titre de *Comes;* on le désigne plus communément toutefois sous celui de *Baron*, qui demeura attaché à sa seigneurie. Josselin, comte d'Édesse, épousa la fille de Constantin; Baudouin, frère de Godefroy, prit pour femme la nièce du baron arménien, fille de son frère Thoros (3). Ainsi l'alliance des intérêts fut consacrée par celle du sang, et ces chrétiens d'Orient entrèrent dans la vaste organisation féodale des croisades.



MONNAIE DE TANCRÈDE D'ANTIOCHE

Les bienfaits de cet accord ne devaient d'ailleurs par tarder à se faire sentir pour les Arméniens eux-mêmes, car, secondé

(1) Bulle de 1584 dans le *Bull. Rom.* — Cf. Mathieu d'Édesse, IIe partie, chap. CLI sq. — Sempad, *Chron. ad.*, ann. 549.

(2) *Op. cit.*, p. 33 sq.

(3) Vahram, *Chron. rim.* V. 197-198.

par Tancrède, prince d'Antioche, Thoros (Théodore), fils et successeur de Constantin, agrandit notablement ses domaines.

Profitant des circonstances favorables, ce baron, suivant le cours du Pyramis, descendit vers la plaine, encore occupée sur bien des points par les Grecs qui, devant les Croisés, s'étaient retirés dans les principales forteresses, et leur enleva la fameuse place d'Anazarbe dont les murailles, élevées jadis par l'empereur Justin I, avaient été rendues plus fortes encore par le khalife Hâroun-al-Raschid, et passaient pour être imprenables. Sis tomba en son pouvoir, et partout le pieux roi fonda des églises et des monastères, amena des colonies arméniennes.

Déjà, avec le secours des Franks d'Antioche, Thoros s'était emparé de la majeure partie de la Cilicie, chassant devant lui les petites garnisons grecques, quand des hordes turques venues du centre de l'Asie Mineure, franchissant les gorges du Taurus, pénétrèrent au cœur de la Cilicie et chassèrent les Arméniens d'Anazarbe. L'armée latine tout entière était descendue en Syrie, les Byzantins avaient été presque partout délogés des places fortes du bas pays ; aussi les Turcs pensaient-ils avoir facilement raison de la résistance des Arméniens. Leur ambition, qui ne cessera de se manifester jusqu'à la chute du sultanat d'Iconium, sera de prendre pied sur la côte méridionale de l'Asie Mineure. Thoros, non sans peine, parvint à refouler ces bandes sur les terres de Bazile Kogh, un autre seigneur arménien, qui régnait à Marasch. Là les envahisseurs vaincus furent contraints de prendre la fuite, en abandonnant le butin qu'ils avaient fait en Cilicie. Deux ans plus tard, ils devaient être anéantis, alors qu'après avoir ravagé le sud de la Mélitène, ils assiégeaient la forteresse de Harthan. Leur chef fut pris et mené à Kescoûn, résidence de son vainqueur, située près de Marasch, dans la plaine d'Araban, sur un affluent de la rive droite de l'Euphrate.

Mais les hordes turques ne pouvaient être toujours contenues ni par les Grecs ni par les princes croisés ou arméniens, qui ne disposaient pas de troupes en nombre suffisant pour tenir la campagne et faire respecter leur territoire. Ce n'étaient qu'incessantes incursions de pillage dans les campagnes. Le plus souvent les villes résistaient et les villages seuls subissaient le joug odieux des bandes musulmanes. Cependant, en 1110, la Cilicie fut encore une fois victime des nomades. Le sultan seldjcukide d'Iconium, Malek Chah (1107 à 1116), conduisant en personne l'expédition eut l'avantage dans un premier engagement, mais Thoros obtint la victoire dans un second, non sans de très grandes pertes, car plusieurs seigneurs d'importance tombèrent à ses côtés.

Le Sultan se retira vers Kharpout, dévastant tout sur son passage. Il assiégea en vain la forteresse de Dzowk (1), puis s'éloigna, chargé d'un immense butin.

Léon I baron.

A la mort de Thoros I, Léon I (1129-1137), son frère, lui succéda comme étant le plus proche héritier de la principauté, car son neveu Constantin, fils de Thoros, avait été empoisonné. Dès son avènement, poursuivant les vues de ses prédécesseurs, Léon descendit dans la plaine, prit sur les Grecs les villes de Mamestia (Missis), Adana et Tarse, et porta ses armes jusqu'aux plages de la mer Méditerranée. La possession de la côte était en effet nécessaire à l'affermissement de son pouvoir : c'est par ses ports qu'il pouvait entretenir des relations utiles avec l'Europe, alors que, sans ces débouchés, il était contraint d'en passer par l'intermédiaire des Croisés, ses voisins du sud-est. Or, les relations entre les Franks et les Arméniens n'étaient plus aussi courtoises que par le passé ; Thoros s'était fait longtemps prier avant d'envoyer à Baudouin la dot de sa fille, qui se montait à 60.000 besans d'or, et, d'une part les Arméniens se plaignaient des exigences et des exactions des Croisés, alors que d'autre part les Franks accusaient leurs alliés d'être toujours prêts à appeler les infidèles à leurs secours, pour le moindre sujet de mécontentement.

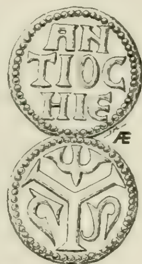


MONNAIE DE BAUDOUIN D'ÉDESSE



MONNAIE D'ALEXIS I COMNÈNE

L'une des principales causes de querelles entre les Arméniens et les Latins d'Antioche était la possession des places fortes de l'Amanus méridional et des côtes voisines du golfe d'Alexandrette, que réclamaient les barons, alors que les princes d'Antioche s'en disaient maîtres en vertu d'un traité passé en 1097 entre Bohémond et le basileus Alexis I Comnène ; mais, à cette époque, les Arméniens ne s'étaient pas encore avancés aussi loin vers le sud, et les Croisés possédaient des places fortes au centre de la plaine cilicienne.



MONNAIE DE RAYMOND DE POITIERS, PRINCE D'ANTIOCHE

Par son mariage avec Constance, fille unique de Bohémond II, Raymond de Poitiers était devenu prince d'Antioche (1136) et, peu de temps avant son avènement à la principauté (1135), il avait vu Léon s'emparer de la place forte de

(1) Cybistra de Strabon (XII, 1), qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Cappadoce du même nom, située au débouché des Pyles Ciliciennes.

Sarovanticar ([1]), qui faisait partie du territoire des Croisés. Toutefois, cachant sa rancune, le seigneur frank ne prit pas les armes dès son entrée au pouvoir, mais, peu de temps après, attirant le baron arménien dans un guet-apens, il le fit enfermer dans l'un de ses châteaux.

Après deux mois de captivité, Léon fut enfin rendu à la liberté ; il fut obligé toutefois de consentir à de dures conditions : non seulement il eut à rendre la ville de Sarovanticar, mais il dut aussi céder Mamestia et Adana, payer 60.000 pièces d'or et remettre son fils comme otage. Il s'engageait en outre à seconder le prince latin contre le basileus Jean Comnène.

La prise aussi injuste qu'inconsidérée de Sarovanticar par Léon I fut la première querelle d'importance entre les Arméniens et les Croisés ; ses conséquences pouvaient être graves, car le baron arménien, se jugeant en droit de ne pas tenir des engagements qui lui avaient été extorqués par la ruse et la violence, attaqua Raymond, lui reprit les territoires et les villes dont il avait été dépossédé, et se tint en armes devant le prince d'Antioche et son allié Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem. Cette hostilité naissante eût pu devenir fatale pour les Arméniens aussi bien que pour les Franks, car les infidèles n'attendaient que le moment favorable pour se précipiter sur les deux partis belligérants. Josselin II, comte d'Édesse, dont le père avait épousé la sœur de Léon, intervint et obtint un accord honorable pour les deux partis (1137). Une alliance fut conclue contre le basileus Jean II Comnène qui faisait alors valoir des droits sur Antioche et sur la Cilicie ([2]).



MONNAIE
DE JEAN II COMNÈNE

Pendant que Latins et Arméniens se disputaient au sujet de quelques villes de la Cilicie, la guerre se continuait avec les Turcs.

En l'année 584 (1135-1136), dit Michel le Syrien ([3]), *le baron Stéphane, frère du baron Thoros, étant arrivé sous les murs de Marasch, y fit entrer pendant la nuit ses troupes, qui furent reçues dans les maisons de ceux des habitants qui étaient chrétiens. Cette surprise fut ménagée par un prêtre de cette ville avec lequel le baron Stéphane était d'intelligence. Au lever de l'aurore, ses soldats s'emparèrent de la place et massacrèrent les Turcs qu'elle renfermait. Fiers de leur victoire ils insultaient ceux qui étaient enfermés dans la citadelle et avaient commerce ouvertement avec leurs femmes. Aussi Dieu,*

(1) Sur le bas Djihan.
(2) SEMPAD, ann. 585-587.
(3) *Op. cit.*, 349.

irrité, ne la livra-t-il pas entre leurs mains. Alors ils mirent le feu à la ville, et ayant emmené les chrétiens, ils pénétrèrent jusque dans l'intérieur du pays.

Et Aboulfaradj qui relate les mêmes événements ajoute :

Les Turcs de retour, faisant preuve d'humanité, montrèrent des dispositions pacifiques envers les chrétiens qui étaient restés, et rendirent aux fugitifs arméniens qui rentraient, leurs maisons, leurs vignes et leurs champs. Mais un prêtre de cette nation qu'ils soupçonnaient d'avoir été de connivence avec ses compatriotes fut écorché vif. Au bout de trois jours, ils lui coupèrent la langue, les mains et les pieds, et le précipitèrent dans les flammes. Les Arméniens, indignés de cette cruauté, firent subir le même supplice à quelques Turcs.

L'hostilité des Turcs envers les Arméniens était d'ailleurs entretenue à prix d'or par la cour de Byzance qui, suivant Cinnamus [1], conservait toujours des vues sur la Cilicie et la principauté d'Antioche. Jean II Comnène, dans son esprit, avait destiné son fils aîné au trône de Constantinople et il voulait faire au plus jeune un apanage de la Cilicie, d'Antioche, Attalie et Chypre. Mais Alexis et son frère puîné, Andronic le Sébastocrator, moururent et la couronne revint à Manuel [2].



MONNAIE DE MANUEL I COMNÈNE

Captivité de Léon I.

Malgré l'alliance de l'armée arménienne avec celle des princes d'Antioche, les Grecs envahirent la Cilicie, défirent les Croisés et Léon, mal secondé par ses vassaux, et occupèrent toute la plaine voisine d'Adana et du golfe d'Issus. Le baron et les siens s'enfuirent dans les montagnes du Taurus. Toutes les villes nouvellement conquises par les Arméniens et celles qui composaient leur patrimoine, Anazarbe et même Vahka, tombèrent au pouvoir de l'Empereur, et Léon, réduit aux dernières extrémités, dut se livrer au vainqueur avec sa famille. Il fut traîné à Constantinople, où il mourut (1141). Quant à son fils aîné Roupen, les Grecs l'assassinèrent après l'avoir privé de la vue.

Thoros II 1145-1169.

De 1137 à 1145 les Byzantins régnèrent en maîtres sur toute la Cilicie, et les princes d'Antioche, de même que les comtes d'Édesse, étaient trop occupés par les attaques des infidèles, pour songer à rétablir l'État de leurs anciens alliés. L'un des fils de Léon, Thoros, captif à Constantinople, était tout jeune encore à l'époque du désastre de sa famille et n'inspirait aucune crainte à la Cour byzantine, dont il avait même su

(1) I. x.
(2) Ed. Delaurier, *Histoire des croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 156. note 1.

gagner les faveurs par le charme de sa tenue. Manuel I Comnène (1143) venant à succéder à son père, le jeune baron jugea que le moment était opportun de secouer le joug. Il s'enfuit, déguisé en marchand, sur un vaisseau génois ou vénitien, gagna Chypre et, de là, parvint à Antioche, où le prince Raymond et le patriarche monophysite Athanase VIII lui procurèrent les moyens de tenter l'aventure à laquelle dès longtemps il songeait. Parti d'Antioche avec une faible escorte, il gagna les montagnes de l'Amanus et bientôt, réunissant sous sa bannière les mécontents et les proscrits, comme lui-même, il se trouva à la tête de plusieurs milliers d'hommes. C'en était assez pour remporter de premiers succès, et ces avantages ramenèrent sous ses ordres tous les Arméniens des anciens domaines de son père.

Vahram d'Édesse, dans sa chronique rimée (1), nous a conservé un récit très romanesque de la fuite du jeune baron et de son arrivée dans le pays de ses pères :

Ceux qui étaient attachés au palais de l'Empereur prétendent que Thoros prolongea son séjour jusqu'à ce qu'une princesse grecque, s'étant éprise de lui, lui donna des trésors, qu'il emporta avec lui; qu'ayant gagné les parties montagneuses de la Cilicie, il y rencontra un prêtre auquel il se fit connaître en secret, en lui révélant qu'il était le fils de Léon. Ce prêtre l'accueillit avec joie et l'envoya à la garde des troupeaux. Cependant les Arméniens restés dans le pays, et qui habitaient la montagne, en butte aux vexations des Grecs, soupiraient ardemment après le retour de leurs anciens maîtres. Ayant appris du prêtre que leur prince chéri était revenu, aussitôt ils se réunirent et saluèrent Thoros comme leur baron.

Pendant que l'empereur Jean réduisait la Cilicie et s'approchait d'Antioche, les musulmans ravageaient les districts voisins des Croisés et menaçaient les Latins. Les Byzantins s'étaient alliés aux Turcs pour renverser la puissance des Occidentaux, détruire les baronnies arméniennes et chasser de l'Asie les chrétiens non orthodoxes, tant étaient vives les haines religieuses à Constantinople. Toutefois les Turcs étant entrés sur le territoire de Kéçoun, dans les domaines de l'Empire, le Basileus ne pouvait accepter un tel outrage, et l'alliance des Byzantins et des nomades fut dénoncée.

Mathieu d'Édesse, dans sa chronique (2) conte les événements qui motivèrent l'envoi d'une armée grecque dans la province de Marasch :

En l'année 585 (1135-1137), le sultan Mohammed, fils d'Amir-Gazi fils de Danischmend, vint avec une armée consi-

(1) Vers 417-436. (2) *Op. cit.*, t. I, p. 150.

dérable dans la contrée de Marasch auprès de Kéçoun et incendia les villages et les couvents... Il restait tranquille (sans attaquer la ville), occupé seulement à couper l'eau du fleuve, à ravager les jardins, à faire des incursions çà et là et à recueillir et mettre en sûreté le butin qu'il enlevait. Cependant les habitants, qui s'attendaient de jour en jour à un assaut, tombèrent dans un tel excès de découragement, qu'une nuit ils abandonnèrent le rempart extérieur; mais leurs chefs et les prêtres parvinrent à les ranimer... (Dieu) ne commanda pas aux infidèles d'investir et d'attaquer la place, et le vendredi, qui est le jour de la passion de notre Sauveur, Kéçoun fut délivrée. L'ennemi brûla Garmirvank (le couvent rouge), la chapelle et les cellules des religieux, brisa les croix de bois et de pierre, et s'empara des croix en fer et en bronze; et, démolissant les autels... il en dispersa les débris. Il enleva la porte, où se dessinaient des enroulements admirables, ainsi que d'autres objets, et les emporta dans son pays, pour les montrer à ses concubines et à la populace... Mohammed battit subitement en retraite, en apprenant que l'empereur des Romains (Jean Comnène) *accourait au secours de Kéçoun assiégée et de notre comte Baudouin qui l'en suppliait à genoux. Déjà l'Empereur approchait d'Antioche, ravageant les pays musulmans. Après avoir dépouillé notre prince Léon de sa souveraineté, il s'empara de ses villes, de ses forteresses, et, s'étant assuré de sa personne, l'emmena dans la contrée des Grecs, de l'autre côté de la mer, sur les limites de l'Asie.*

Quelles que soient les conditions dans lesquelles Thoros rentra en Cilicie, il n'en trouva pas moins son pays occupé par des garnisons byzantines et ses compatriotes sous le joug.

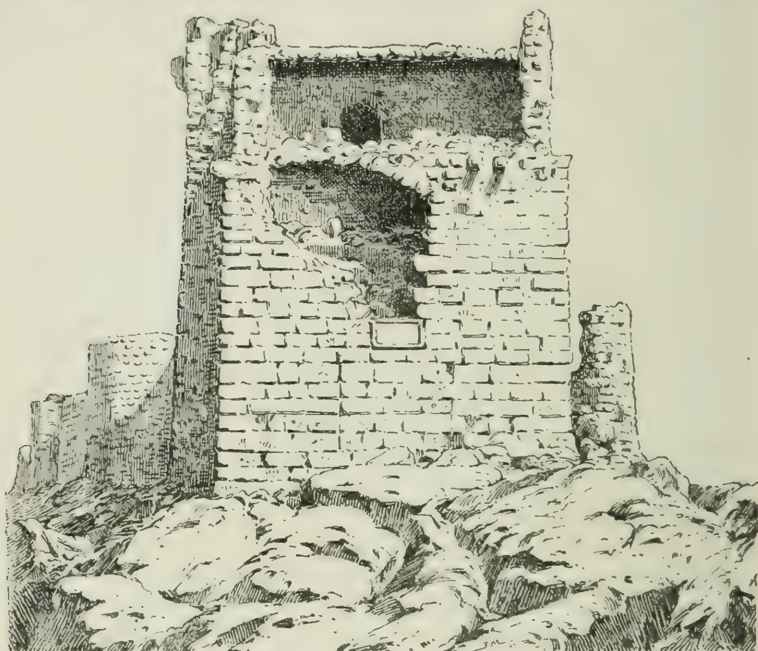
La première ville reconquise fut, dit-on, Amuda [1], puis Anazarbe, Adana, Sis, Arewdzpert, Partzerpert, tombèrent en son pouvoir. Mais sur ces entrefaites, le 23 décembre 1144, Édesse était prise par Eimad-ed-Din Zangui, et les princes d'Antioche, occupés sur leurs frontières orientales, ne pouvaient aider de leur concours le jeune baron arménien; seuls ses deux frères Stépanè et Mleh qui, avant la chute d'Édesse, s'étaient réfugiés auprès de leur cousin Josselin II, vinrent s'unir à lui pour partager ses périls et sa gloire. Cependant le nouveau soulèvement de la Cilicie inquiétait l'empereur Manuel, et de Constantinople il envoya 12.000 hommes sous le commandement de son cousin Andronic Comnène (1152): cette armée fut défaite par Thoros devant la place de Mamestia qu'il assiégeait.

Humilié par ce revers et n'osant pas tenter de nouveau la

(1) Tumlo-Qalessi. Cf. Michel le Syrien, trad. Langlois, p. 307-308.

fortune, le basileus Manuel eut recours à la ruse et, par ses artifices, il amena le sultan seldjoukide d'Iconium, Maçaoud I (1116-1156), à marcher contre les Arméniens de la Cilicie.

En ces temps, et chez ces peuples orientaux, les compromis de cette nature entraient communément dans les usages. Les Seldjoukides, adversaires des Grecs, étaient installés en plein



VUE DU CHÂTEAU D'ANAZARBE

territoire de l'Empire; ils menaçaient la capitale elle-même, ils étaient musulmans et, par suite, ennemis jurés de tous les chrétiens, et, sans aucun doute, les Turcs conserveraient la Cilicie, s'ils parvenaient à la conquérir; mais toutes ces considérations qui, de nos jours, seraient primordiales, n'influençaient pas l'esprit des Grecs. Manuel ne cherchait qu'à se venger de l'affront qui lui avait été infligé, et le musulman ne pouvant que se réjouir de la mésintelligence qui régnait alors entre les divers chrétiens, envahit la Cilicie. Thoros dut le reconnaître pour son suzerain.

En 1156 cependant, invoquant un prétexte futile, Maçaoud envoya de nouveau ses troupes contre les Arméniens, sous la conduite d'un de ses chefs, Iakhoub ; mais ce général fut défait par les Croisés et par l'armée de Thoros : surpris dans

les défilés, entre l'Amanus et la mer, les Mahométans subirent un sanglant échec. Les restes de cette expédition se retirèrent, allèrent dévaster les districts de Kharpout et de Marasch; puis, ayant repris l'offensive, assiégeaient le château de Till de Hamdoun, situé dans le voisinage de Sis,

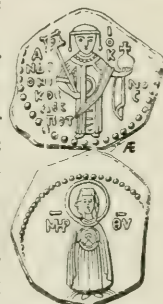


MONNAIE D'EIMAD-ED-DIN ZANGUI

MONNAIE DE ROKN-ED-DIN MAÇAOUD SULTAN D'ICONIUM

quand la peste s'étant mise dans les rangs des Turcs, les Arméniens en eurent facilement raison. Sur ces entrefaites, Maçaoud mourut et son fils Aseddin Kilidj-Arslan II (1156-1193) fit la paix avec Thoros, qui demeura maître de la Cilicie et de l'Isaurie.

Mais un nouvel orage allait éclater encore sur ce pays déjà ruiné par la guerre. Renaud de Châtillon, devenu tuteur du jeune prince d'Antioche Bohémond III, par son mariage avec Constance, veuve de Raymond de Poitiers, fille de Bohémond II, aurait, au dire de Michel le Syrien, attaqué Thoros, prétextant de ce que le baron arménien se refusait à restituer aux Templiers le château de Gastim, enlevé jadis aux chevaliers par les Grecs, et dont Thoros venait de s'emparer. Ce château, qui commandait les défilés de la Portella, situés entre l'Amanus et la mer, présentait, au point de vue stratégique, une importance de premier ordre, aussi bien pour les Arméniens que pour les princes d'Antioche. Les Byzantins d'ailleurs, n'ayant eu aucun succès dans leur projet de faire écraser la Nouvelle Arménie par les Seldjoukides, excitaient en sous main les croisés contre Thoros.



MONNAIE D'ANDRONIC I COMNÈNE

Renaud (de Châtillon), dit la chronique, *eut une contestation avec le baron Thoros au sujet d'une forteresse* (Gastim) *que les Grecs avaient enlevée aux frères* (Templiers) *et que Thoros avait reprise aux Grecs. Renaud disait : « Les frères combattent pour la cause commune des chrétiens ; rends-leur ce qui leur appartient. » Un combat fut livré près d'Iskendéroun* (Alexandrette), *et beaucoup de gens périrent des deux*

côtés. Renaud fut contraint de s'en retourner chez lui couvert d'humiliation. Postérieurement Thoros rendit de lui-même aux frères les forteresses qui étaient sur les confins d'Antioche ; et ceux-ci lui firent serment de secourir les Arméniens, dans toutes les occasions où ils en auraient besoin (1).

Renaud d'Antioche, qui n'avait attaqué les Arméniens qu'à l'instigation de la Cour de Byzance, se pensait justifié à réclamer de l'empereur Manuel les frais causés par cette guerre ; mais sans nier sa dette, le basileus répondit au prince en termes dilatoires qui l'exaspérèrent, aussi résolut-il de se payer lui-même, par quelque moyen, et ses vues le portèrent vers l'île de Chypre.



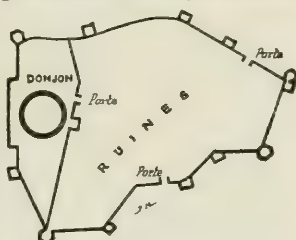
MONNAIE DE RICHARD DE MARACH

Chypre, dont les ports commandaient la côte syrienne et celle de l'Asie Mineure méridionale, était un point de la plus haute importance pour les croisés. Conquise par les Arabes en 649, cette île était, depuis ce temps, rentrée en possession des Byzantins. En déloger les Grecs eût été, pour les princes d'Antioche et les barons de Cilicie, s'assurer contre un retour offensif de la part des Byzantins sur les rivages latins et créer, à leur profit, une base navale de premier ordre abritée contre les attaques des infidèles. L'expédition de Chypre ne doit donc pas être attribuée à la mauvaise humeur du prince Renaud, comme la plupart des historiens contemporains le font comprendre, mais bien à une résolution longuement mûrie par les Franks qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour entreprendre cette campagne. De leur côté les Arméniens auraient vu sans déplaisir disparaître une citadelle grecque située juste en face des côtes dont ils briguaient la possession, que plusieurs fois déjà ils avaient conquises, perdues et reconquises. Mais les circonstances ne permettaient pas à ce moment la conquête de l'île, on ne pouvait alors qu'y opérer une descente rapide, la ravager et lui ravir ses richesses.

En 1155-1156 les navires des croisés transportèrent sur la côte chypriote une véritable armée composée de Latins et d'Arméniens, et les Grecs, qui n'entretenaient alors en Chypre que de très faibles contingents, furent bousculés en un instant. L'île entière fut parcourue par les envahisseurs qui se comportèrent avec la plus affreuse des cruautés : tous les biens devinrent la proie des vainqueurs, beaucoup d'habitants périrent égorgés, les femmes et les jeunes filles grecques échurent à la soldatesque et les prêtres, les évêques furent

(1) Michel le Syrien, *Histoire des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 340.

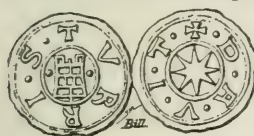
massacrés : tous les personnages riches, transportés sur le continent, n'obtinrent leur liberté qu'en versant d'énormes rançons. Bref les Croisés et les Arméniens en usèrent, vis-à-vis de ces chrétiens, comme se fussent comportés les infidèles en pareille circonstance ; mais, Franks et Arméniens étaient depuis longtemps excédés par les perfidies de Byzance et, chez eux, la haine du Grec était aussi violente, si ce n'est plus ardente encore, que celle contre le musulman.



CHÂTEAU DE MOUTÉ (CILICIE)

La guerre cependant ne se faisait pas seulement dans l'île. En 1157, Renaud d'Antioche, le comte Thierry de Flandres et Thoros vinrent mettre le siège devant Cheizar (Césarée) sur l'Oronte. Une entente parfaite régnait alors entre les Arméniens et les Franks.

Manuel Comnène, inconsolable de la ruine de Chypre, se préparait à tirer vengeance des Croisés et de Thoros ; aussi, en 1158, à la tête d'une armée de 50.000 hommes, envahit-il en personne la Cilicie. Anazarbe, Till de Hamdoun, Tarse, le château de Lamos, tombèrent au pouvoir des Byzantins, tandis que Thoros, impuissant à défendre ses États, s'était retiré dans les montagnes du Taurus et enfermé dans le château de Dadjeghikhar. Renaud d'Antioche et Baudouin III de Jérusalem, neveu de Manuel par son mariage avec Théodora, fille d'Isaac, frère du basileus, intercédèrent pour le baron arménien, et l'Empereur, sentant que s'il ne ménageait pas le protégé des Franks, il s'exposait à voir se lever contre lui tous les Croisés, confirma Thoros dans la majeure partie de ses États, mais lui imposa sa suzeraineté, lien qui semble avoir été plutôt nominal qu'effectif. Le nouveau « palatin de Pansébastos » semble d'ailleurs être officiellement demeuré un feudataire soumis.

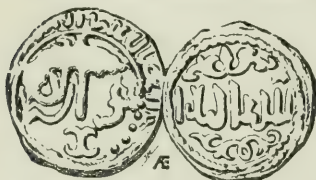

MONNAIE D'AMAURY I ROI DE JÉRUSALEM

Cependant si Thoros ne commettait plus ouvertement d'actes hostiles envers les Grecs, son frère Stépanè, sans respect pour les engagements du baron, dévastait, à la tête de bandes arméniennes, les territoires de l'Empire et guerroyait dans les districts de Marasch et de Cocuse. Mais la ruse devait avoir raison de ce prince ; invité à un festin par Andronic, gouverneur de Tarse, il fut assassiné. Thoros, alors, pour venger la mort de son frère, ordonna le massacre des Grecs de ses États, et la guerre eût été allumée de nouveau entre les Arméniens et Byzance, si Amaury I, roi de Jérusalem

n'était intervenu. Découragé par les malheurs de sa patrie, le baron arménien quitta le pouvoir.

En 1169 « *mourut Thoros, prince de la Cilicie, qui s'était fait moine quelque temps avant sa mort. Il laissa un fils en bas âge, qu'il avait déclaré son successeur, et dont il avait confié la tutelle à Thomas, fils de sa tante maternelle. Mleh, irrité d'être exclu de l'héritage de son frère, alla trouver Nour-ed-Din, et à la tête d'un corps de Turcs que celui-ci lui donna, il envahit la Cilicie. Il enleva 16.000 personnes, garçons et jeunes filles, hommes, femmes, prêtres, moines et évêques, et les conduisit à Alep. Là, les ayant vendus à des marchands, il distribua à ses soldats turcs l'argent qu'il en retira... Il fit crever les yeux, couper les pieds et les mains, arracher la peau à des évêques et à une foule de grands personnages et leur corps fut abandonné en pâture aux animaux féroces* » (1).

Mleh était entré jadis dans l'ordre des Templiers; puis, après avoir attenté à la vie de son frère Thoros, contraint à fuir, il s'était réfugié à la cour de l'atabek d'Alep et avait apostasié. C'est comme musulman, qu'il avait obtenu le concours de Nour-ed-Din et qu'il s'était ainsi emparé de la majeure partie de la Cilicie. Devant de pareils désastres, le tuteur de Roupen offrit à l'usurpateur de partager avec son neveu la baronnie, et Mleh, bien qu'il eût accepté sous serment, s'empara du pouvoir tout entier. Thomas le Baïle s'enfuit à Antioche et plaça Roupen à Roncla, sous la garde du patriarche Nersès, mais, peu après, le jeune prince fut assassiné.



MONNAIE DE NOUR-ED-DIN MAHMOUD



MONNAIE D'EL SALIH-ISMAÏL
ATABEK ZENGUIDE D'ALEP (1173-1181)

Mleh, baron 1170-1175. Le règne de Mleh (1170-1175), prince renégat et assassin, ne fut qu'une succession d'horreurs et de crimes; soutenu par l'atabek d'Alep, El Salih-Ismaïl, et le sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan II, il tint tête avec avantage, non seulement aux Croisés, Amaury de Jérusalem et Bohémond III d'Antioche, mais aussi aux armées byzantines; à tel point que l'empereur Manuel conclut avec cet usurpateur une paix qui lui abandonnait la Nouvelle Arménie (1173). Exécré de tous, ce tyran fut enfin assassiné par ses propres soldats dans la ville de Sis (2).

(1) Aboulfaradj, p. 365 et 370.
(2) Cinnamus, VI, 11-12. — Michel le Syrien, trad. Langlois, p. 325-326. — Aboulfaradj, *Chron. Syr.*, p. 365. — Guillaume de Tyr, XX, 25-28.

Rien n'est plus enchevêtré ni plus touffu que l'histoire de l'Orient à cette époque, où tant d'intérêts contraires se trouvaient en présence. Tour à tour les Grecs excitaient les princes croisés les uns contre les autres, les musulmans contre les chrétiens, s'alliaient pour un temps à leurs ennemis les plus redoutables, puis, changeant tout à coup de politique, traitaient avec leurs adversaires et prenaient les armes contre leurs alliés de la veille. Et ce n'était pas seulement à Byzance que régnaient en maîtres la fourberie et le parjure, c'était dans tout ce monde oriental où, chez les Latins, le sentiment de l'honneur s'était émoussé au contact des gens du Levant. Quant aux musulmans, ils se montraient impitoyables vis-à-vis des chrétiens qu'ils confondaient tous dans leur mépris. C'est vers cette époque que le célèbre Saladin publia, en Égypte, un édit par lequel il interdisait aux infidèles de monter à cheval ou sur des mulets, et qui enjoignait aux chrétiens de porter continuellement en public une ceinture, afin qu'à première vue le mahométan pût les distinguer des vrais croyants [1].



MONNAIE DE MICHEL VII DUCAS (1071-1078)

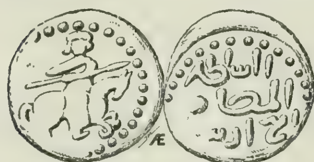
Les Byzantins, malgré les humiliations que leur infligeaient sans cesse les musulmans, ne traitaient pas moins parfois leurs princes avec de grands égards, témoignant ainsi d'une pusillanimité qui ne faisait qu'accroître le dédain des grands de l'Islam à leur endroit.

En l'an syrien 1161-1162 (1473 des Grecs), *Kilijd-Arslan*, le sultan d'Iconium, *ayant appris le projet d'Yakoub-Arslan et des autres émirs de le renverser et de lui substituer son frère, se rendit à Constantinople, où il fut traité somptueusement; il y demeura près de trois mois. Deux fois par jour on lui apportait des mets servis dans des plats d'or et d'argent, qu'on lui laissait en cadeau. Dans une occasion, mangeant avec l'Empereur, ce prince lui offrit toute la vaisselle et les ornements qui garnissaient la table, sans compter d'autres présents qui lui furent donnés, ainsi qu'aux Turcs, au nombre de mille, qui formaient son escorte* [2]. Les Grecs donnèrent, disent les chroniqueurs arabes et byzantins, des fêtes splendides en son honneur. *Au-dessus d'une tribune, magnifiquement décorée, s'élevait un trône d'or massif rehaussé de diamants et d'hyacinthes, avec d'autres pierres précieuses entourées de perles d'une blancheur éclatante. Des lumières, répandues à profusion, faisaient jaillir de tous ces joyaux des*

(1) MICHEL LE SYRIEN, *op. cit.*, I, p. 365.

(2) ABOULFARADJ.

rayons éblouissants. Sur le trône était assis, dans toute sa majesté, l'Empereur, revêtu d'un manteau de pourpre où des diamants et des perles réunis avec art formaient des dessins admirables. Sur sa poitrine pendait, retenue par des chaînes d'or, une pierre qui avait la couleur de la rose et la grosseur d'une pomme. Des deux côtés étaient rangés les membres du Sénat, chacun à la place que lui assignaient ses fonctions dans l'État. Kilidj-Arslan, introduit, fut frappé de tant de magnificence, et refusa d'abord de s'asseoir, malgré les instances de l'Empereur; enfin, il alla occuper un siège inférieur. Pendant son séjour à la cour de Manuel, il eut pour demeure un des palais qui s'élevaient dans la partie méridionale de Constantinople. Tous les plaisirs de la ville impériale, combats équestres, jeux du cirque, spectacle de feu grégeois, lui furent offerts (1).



MONNAIE DE KILIDJ-ARSLAN II
SULTAN D'ICONIUM

C'est ainsi qu'à la cour des basileïs on traitait ce barbare qui, d'Iconium, menaçait toute la chrétienté de l'Orient, qui n'avait cessé de harceler l'Empire grec aussi bien que la Cilicie et les Croisés, qui, en 1148-1149, s'étant emparé de Marasch, avait pillé la ville, les églises et, au mépris de sa propre parole, avait fait massacrer les chevaliers, les évêques, les prêtres franks et la majeure partie de la population, après s'être par serment engagé à les protéger (2). Que devaient penser ces Turcs auxquels les Byzantins montraient leurs richesses en place de légions capables de les tenir en respect? Loin de les effrayer par sa puissance, Manuel excitait leurs convoitises, les encourageait contre la Cilicie, contre les Croisés, contre les Grecs, leur fournissait des trésors pour contre les Franks et s'armer contre lui-même.

Les auteurs de ces temps ne nous ont pas transmis les engagements que prit le sultan vis-à-vis du basileus, mais à défaut d'informations précises nous voyons parler les faits.

Roupen II baron 1175-1187.

Roupen II (1175-1187), fils de Stépanè, neveu de Thoros II et de Mleh, fut choisi par les seigneurs de la Nouvelle Arménie pour succéder à son odieux oncle, à l'époque où le Grand Saladin, maître d'une partie de la Syrie et de toute l'Égypte, allait tenter de jeter les Croisés à la mer. Toutes les principautés chrétiennes avaient alors à se mesurer aux musulmans, et la Cilicie était menacée par Kilidj-Arslan II, l'ancien hôte de Manuel. Incapable de lutter, le nouveau maître des Arméniens

(1) Cf. Cinnamus. V, vi. — Nicetas Choniatès, *Manuel Comnène*, chap. CVIII.

(2) Cf. Aboulfaradj, *Chron. Syr.*, p. 343.

acheta (1180) la paix des mahométans; mais à peine avait-il retiré ses troupes de sa frontière, que le prince d'Antioche et Hétoum, seigneur de Lampron, à l'instigation de Manuel Comnène, faisaient acte d'hostilité contre le baron qui, afin de réduire le détenteur des défilés, toujours prêt à les ouvrir aux Grecs, envoya son frère Léon assiéger Hétoum dans sa résidence des montagnes. Bohémond III, venu au secours de son allié, s'empara par trahison de la personne de Roupen, qu'il ne rendit à la liberté que pressé par Hétoum, que Léon menaçait très gravement dans Lampron. Le baron arménien dut payer 30.000 dinars de rançon et céder les villes d'Adana et de Mamestia à la principauté d'Antioche.



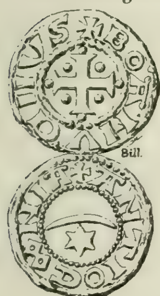


MONNAIE D'ISAAC L'ANGE

Roupen cependant, qui avait épousé Isabelle, fille de Humfroy III, seigneur de Karak et de Toron, était plutôt favorable qu'hostile aux Croisés; c'était un prince juste et pieux qui laissa de nombreuses fondations dans ses domaines. Désabusé par la perfidie au milieu de laquelle il vivait, il abdiqua en faveur de son frère Léon (1187), prit l'habit religieux et se retira dans le monastère de Trazargh, où il mourut quelques mois après.

Léon II baron 1187-1196.

De très graves événements se passaient alors en Orient. Le 2 octobre 1187, Salah-ed-Din (Saladin) s'emparait de Jérusalem. Édesse et Saint-Jean-d'Acre appartenaient depuis quelque temps aux infidèles, Tripoli et Antioche allaient tomber; et si l'Europe ne venait les secourir, les Croisés et la baronnie de Cilicie disparaîtrait fatalement dans la tourmente; c'en était fait de l'Orient latin si les princes occidentaux ne provoquaient pas une nouvelle croisade, afin d'être en mesure de tenir tête à l'orage, de reprendre les Lieux saints et de créer sur les côtes syriennes de véritables États capables de lutter contre la puissance musulmane d'Égypte.



MONNAIE DE BOHÉMOND III D'ANTIOCHE

Arrivée de la IIIe croisade.

L'impérieuse nécessité de faire face à ce nouvel état de choses n'était pas sans préoccuper les cours européennes, et la papauté déploya toute son énergie pour faire naître une nouvelle expédition. L'empereur d'Allemagne, le roi de France et celui d'Angleterre répondirent à son appel et Frédéric I Barberousse se mit à la tête de la croisade. Parvenu en Asie, par la Macédoine, l'Empereur traversa les domaines du baron d'Arménie pour se rendre à Antioche et de là dans la Palestine. La Cilicie et la principauté de l'Oronte

devaient servir de base aux opérations militaires; c'étaient d'ailleurs, avec Tripoli, les seuls restes des conquêtes réalisées par la première et par la seconde campagne des Latins, ainsi que par les Arméniens.

Léon voyait, dans cette formidable expédition contre les musulmans, une occasion unique d'étendre son pouvoir, d'affermir son autorité et de faire transformer, par les princes de l'Occident, son bandeau baronnal en une couronne royale. Ne pouvant supposer que ce grand effort pût être sans lendemain, il entrevoyait une Asie Antérieure divisée en États chrétiens et n'entendait pas être le feudataire de l'un des princes latins. Le futur roi de Nouvelle Arménie songeait à jouer le rôle d'intermédiaire territorial entre l'Empire byzantin et les principautés syriennes; aussi s'empressa-t-il de fournir aux Croisés des vivres, des moyens de transport, des guides, de combler de largesses les seigneurs franks et de leur promettre le concours de son armée. Cette alliance, d'ailleurs, consolidait son pouvoir comme baron vis-à-vis des basileïs et lui permettrait un jour, il l'espérait, de traiter d'égal à égal avec la cour de Constantinople.



MONNAIE DE SALADIN (SALAH-ED-DIN)



Par ses promesses aussi bien que par ses actes, Léon avait gagné Frédéric à sa cause, disposé la papauté en sa faveur, et l'empereur d'Allemagne lui avait promis la couronne, quand ce prince trouva la mort dans les eaux glacées du Calycadnus (Gheuk-sou). Dès lors, c'est vers Henri VI que le baron d'Arménie tourna ses regards. Cependant, il ne suffisait pas à Léon de recevoir la royauté du chef de la croisade, fût-il même un puissant empereur, il jugeait que ce qui lui était donné par les princes latins pouvait aussi bien lui être repris un jour, et voulait tenir la couronne de la main du Pape, dont la voix serait beaucoup mieux entendue de toute la chrétienté que celle d'un souverain temporel, et dont l'autorité le mettrait, lui et ses successeurs, à l'abri de la déchéance. Il envoya donc vers Célestin III, en 1195, une ambassade chargée de demander



MONNAIES DE JEAN DE BRIENNE
ET LE SAINT SÉPULCRE

au Souverain Pontife sa bénédiction et le diadème d'Arménie.

L'arrivée de la troisième croisade dans la Cilicie et les pays



PRINCIPAUTÉS LATINES DE L'ORIENT

d'Antioche marquait pour les Arméniens les débuts d'une ère nouvelle, et les bandes musulmanes ainsi que les troupes des basileïs cessèrent, pour un temps, leurs incursions dans les domaines de Léon. Chez les infidèles aussi bien qu'à Constantinople, on était attentif aux événements, et les musulmans, comme les Grecs, se mettaient en mesure de faire face aux nouvelles nécessités d'une situation qui n'était pas encore nettement définie, mais dont ils prévoyaient les rigueurs.



MONNAIE DU BARON LÉON II

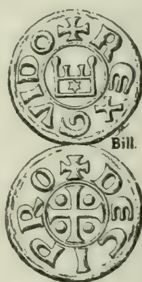
Un nouveau royaume latin allait se constituer non pas au détriment des infidèles, mais bien en arrachant à l'Empire l'une de ses provinces. Au printemps 1191, le roi Richard d'Angleterre, parti de Sicile sur sa flotte, fut contraint par le mauvais temps de relâcher en Chypre où régnait alors un prince

Comnène, Isaac, qui s'était déclaré indépendant. Ce Grec était un tyran pour ses sujets et un barbare envers les étrangers. Apprenant qu'un vaisseau anglais avait fait naufrage, il accourut à Limassol, espérant faire tomber entre ses mains, par quelque ruse ou quelque violence, Bérengère de Navarre, la fiancée du roi Richard, et sa belle-sœur Jeanne de Sicile, dont le vaisseau avait fait côte; mais le navire s'étant dégagé rejoignit la flotte anglaise. Outré d'un tel affront, Richard débarqua à Limassol : en quelques semaines il prit possession de toute l'île et s'empara du despote Isaac, de sa famille et de ses trésors. Richard poursuivit ensuite sa route vers la Terre Sainte et laissa Guy de Lusignan comme premier roi de Chypre. Cette fois, les circonstances avaient favorisé les Latins, et Richard n'avait rien à redouter des basileïs de plus en plus affaiblis, qui, dix ans plus tard, devaient chercher pour leur couronne un refuge à Nicée. D'ailleurs Chypre était un repaire de bandits et d'espions, et Isaac, en haine des Latins, n'avait négligé aucun moyen de leur nuire dans ses relations avec Saladin et les autres princes musulmans. Son abaissement ne pouvait être que profitable à la cause de l'Occident.



MONNAIE D'ISAAC DUCAS COMNÈNE, DESPOTE DE CHYPRE

L'ingérence des chrétiens latins dans les affaires de l'Orient, durant les deux premières croisades, et le passage de Frédéric au travers de l'Empire avaient fortement indisposé les Grecs et, l'on se demandait, à la cour de Constantinople, s'il ne fallait pas se joindre aux Maures et aux Turcs pour chasser de l'Asie ce flot de catholiques que l'Europe Occidentale envoyait à la conquête des Lieux saints. Les basileïs pensaient que l'invasion de leurs provinces par les musulmans ne devait amener qu'une occupation temporaire du domaine des Césars, tandis qu'ils craignaient que les conquêtes des Croisés fussent durables, et la troisième croisade, conduite par un empereur, soutenu par deux rois, s'annonçait comme devant être beaucoup plus importante encore que celles qui l'avaient précédée.



MONNAIE DE GUY DE LUSIGNAN, PREMIER ROI DE CHYPRE

Si les Grecs s'étaient unis aux Croisés pour lutter contre les ambitions des chefs musulmans, sans nul doute l'invasion turque eût été limitée aux provinces orientales de ce qui forme aujourd'hui la Turquie d'Asie, les royaumes chrétiens de Syrie et la Nouvelle Arménie eussent subsisté et Constantinople ne serait probablement jamais tombée aux mains des

ennemis de la civilisation; mais le fanatisme et l'intolérance des orthodoxes, l'orgueil des basileïs, les haines dynastiques et religieuses, aveuglaient la cour de Byzance et, par leurs menées, les Grecs non seulement marchèrent à leur perte, mais compromirent gravement la civilisation mondiale.

Léon avait compris qu'il ne pouvait plus continuer la politique indépendante de ses prédécesseurs et tenir la balance égale entre les Grecs et les Croisés. Ses ambitions à la royauté l'obligeaient à prendre un parti, mais le principal obstacle qu'il rencontrait était dans les croyances religieuses de son peuple, dont les rites l'éloignaient aussi bien de ceux des Byzantins que des usages de Rome. Il importait cependant qu'il se rapprochât de l'une ou de l'autre des deux Églises, s'il voulait obtenir la couronne et, par cela même, affermir l'indépendance de sa nation.

Les négociations commencèrent en même temps avec la papauté et avec Byzance; mais, de ce dernier côté, elles se heurtèrent à l'intransigeance du clergé orthodoxe. La querelle religieuse entre les Arméniens et les Grecs datait des premiers temps du christianisme; elle avait été dans la Grande Arménie fréquemment très aiguë et, aussi bien à Byzance qu'à Sis, le souvenir en était resté très pénible. Le peuple arménien haïssait les Grecs pour leurs exactions, leurs cruautés, leurs perfidies et l'intolérance avec laquelle ils avaient toujours accueilli les ouvertures des princes Bagratides. Les pourparlers, commencés sur l'ordre de Léon, n'avaient donc que fort peu de chances de succès.



SAINT NERSÈS
(D'après l'Iconographie arménienne de 1511.)

Le baron jugeait cependant que son intérêt le portait plutôt vers Byzance que dans les bras des puissances occidentales, très éloignées, dont les efforts venaient d'être brisés par l'entrée en scène du sultan Saladin. L'Empire grec jouissait encore d'un grand prestige malgré l'état de délabrement dans lequel il se trouvait: recevoir la couronne des basileïs, c'était attacher l'Arménie au sort de Constantinople, c'était se faire un allié que le baron considérait comme très puissant et peut-être un jour reconquérir la Grande Arménie, former un État qui, s'étendant du golfe d'Alexandrette à la mer Caspienne, servirait de barrière à Byzance contre l'invasion musulmane. Il existait bien, il est vrai, au centre de l'Asie Mineure le sultanat d'Iconium; mais les Seldjoukides, pris des deux côtés à la fois par les Grecs et par les Arméniens, succomberaient sans nul doute et le royaume d'Arménie Nouvelle deviendrait la forteresse avancée du monde orthodoxe. Ce rêve ne put se réaliser, parce que, comme il était

à le prévoir, les évêques délégués à Constantinople échouèrent dans leurs négociations.

On me demande, écrit le katholikos Nersès à Michel le Syrien (1), *de reconnaître deux natures en Jésus-Christ et d'honorer le quatrième concile, de solenniser la naissance du Christ le 25 décembre et de célébrer la messe avec du pain fermenté et de l'eau et de ne pas employer la formule « Dieu saint qui as été crucifié ». A ces conditions ils nous promettent* (l'empereur Manuel) *de nous faire beaucoup de bien.*

Devant les exigences du clergé byzantin, Léon se tourna vers l'Occident ; mais c'était une tout autre ligne de conduite politique qui se dessinait pour la Nouvelle Arménie, ligne complètement opposée à celle de l'alliance grecque ; car les basileïs, hostiles aux Croisés, en agissaient avec une telle fourberie vis-à-vis des Occidentaux, que bientôt les Latins seraient obligés d'occuper Constantinople elle-même s'ils voulaient mettre un terme aux intrigues grecques. En s'adressant à Rome, Léon embrassait la cause des princes européens, devenait solidaire de leurs actes et suivait leur fortune en Orient. C'était là une grave détermination, mais l'ambitieux baron convoitait la couronne, ses espoirs étaient encouragés par les Latins, il hâta donc les pourparlers avec la papauté et avec les souverains croisés.

A Rome, d'autre part, on ne pouvait pas voir sans une grande satisfaction se créer en Orient un royaume indigène d'esprit et de culte latin : le nouvel État procurerait aux croisades une base solide et permettrait le développement des principautés de Syrie et de Palestine, qu'on entrevoyait comme devant être éternelles et qui, peu à peu, parviendraient à dominer sur toute l'Asie Antérieure, protégeant ainsi l'Europe contre l'invasion musulmane. La sagacité pontificale ne s'y trompait pas ; quant aux monarques occidentaux, ils ne se faisaient aucune illusion sur le destin de l'Empire byzantin. Ils le savaient à jamais perdu, et pensaient qu'il serait remplacé par un État latin capable de garantir le Bosphore, de le garder et d'empêcher les musulmans d'entrer de ce côté en Europe. La conquête de l'Espagne et de la Sicile par les Maures, leur poussée jusqu'au cœur de la France étaient un sérieux avertissement pour les chrétiens catholiques, et tout ce qui venait appuyer leur effort en Orient était le bienvenu. Ainsi les ambitions de Léon trouvèrent-elles un écho favorable, non seulement auprès du successeur de saint Pierre, mais dans toutes les Cours. Cependant il importait que Rome ne se montrât pas trop exigeante dans ses demandes de réformes à faire subir au culte arménien, car le peuple, fort attaché à ses anciens rites et

(1) *Op. c.*, I, p. 367.

à ses usages, ne renoncerait que difficilement aux coutumes de ses ancêtres. Le clergé tenait à ses prérogatives et les seigneurs ne voyaient pas tous d'un très bon œil, non seulement l'abandon de cet isolement religieux qui avait pris à leurs yeux un caractère national, mais aussi la création d'une autorité royale, là où il n'y avait auparavant qu'un lien seigneurial, dont ils pouvaient, à l'occasion, faire bon marché.

Léon avait reçu, auprès de son oncle maternel Pagouran, une éducation qui bien certainement était plutôt grecque qu'arménienne, car les seigneurs de Babéron et de Lampron étaient demeurés fidèles aux empereurs de Byzance : la preuve en est dans ce fait que Léon signait son nom en grec ΛΕΟ et le faisait suivre de son titre royal écrit en arménien. C'est bien certainement, d'ailleurs, au contact des Byzantins que son esprit s'était ouvert sur les grandes lignes de la politique, et qu'il avait conçu l'ambition de porter un jour la couronne. Les barons, ses prédécesseurs, retirés dans leurs montagnes, n'ayant guère de contact qu'avec les seigneurs franks et les émirs musulmans, n'avaient eu, jusque-là, pour but que de développer leur pouvoir, d'étendre leur territoire, d'augmenter leur trésor et de résister aux incursions de leurs dangereux voisins. Léon vit les choses de beaucoup plus haut, désira la couronne, ambitionna de traiter d'égal à égal avec les basileïs, les sultans, les khalifes et les souverains de l'Europe.

SIGNATURE DE LÉON I
PREMIER ROI DE NOUVELLE ARMÉNIE

Les négociations traînèrent en longueur. En 1196 Léon s'adressait encore à l'empereur d'Allemagne, Henri VI : *Quand Livons vit que il estoit seignor en chief, et que il ne tenait de lui riens, si envoia sez messages à l'imperator Henri en Puille, ou il estoit : et li manda, offrant son homage, et que il voloit de lui tenir terre d'Erménie : et li requist que il li envoiast la coron et le feist rei, li empereres recut le mandement licement, et recut l'omage, et octroia que il le coronerait, quand il passerait la mer* (1).

D'ailleurs ce prétendant à la couronne royale faisait part de ses désirs à tous les seigneurs croisés et se ménageait partout des appuis : *Dit li sires d'Erménie au comte Henri* (duc de Champagne, roi de Jérusalem) : « *J'ai assez terre, cités et chastiaus et grans rentes, por estre roi; si est le prince d'Antioche mes hons* (feudataire), *je vos prie que vous me corones.* »

Pendant ce temps une correspondance très suivie s'en-

(1) Suite de GUILLAUME DE TYR, XXVI, 27.

tretenait entre Rome et le roi, et de fréquentes ambassades étaient envoyées au Pape, qui par ses légats faisait examiner la question et discuter avec les grands dignitaires de l'Église arménienne. Déjà, dès la moitié du douzième siècle, sous Eugène III, le rapprochement de l'Église arménienne avec la papauté avait fait l'objet des préoccupations du Saint-Siège et une lettre du pape Lucius III (1185) adressée au katholikos Grégoire IV Degha, dont Nersès de Lampron nous a conservé la traduction, montre combien à cette époque les négociations étaient déjà avancées. *L'an de l'ère arménienne 634,* dit l'évêque, *arriva Grégoire, évêque de Philippopolis, envoyé par le Pape romain Lucius à notre katholikos Grégoire. Il lui apporta la réponse à la lettre de notre seigneur* (le katholikos) *et le livre qui contenait les coutumes ou rites de l'Église, en lettres latines.*

Une autre lettre adressée par le pape Clément III, quatre ans après (1189), au baron Léon, débute en ces termes : *Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre fils bien-aimé, l'illustre prince montagnard (Léon), salut et bénédiction apostolique,* et le Pape engageait le baron arménien à participer à la délivrance des Lieux saints.

AUTOGRAPHE DE SAINT NERSÈS DE LAMPRON SUR UN MANUSCRIT GREC.

Cependant cette correspondance échangée avec la papauté n'empêchait pas Léon de négocier en même temps encore avec Constantinople, et d'envoyer, en 1197, le patriarche Nersès et le baron Paul auprès d'Alexis Comnène pour traiter des questions religieuses. C'est alors que Nersès écrivait à son prince : *Après avoir discuté avec eux* (les Grecs) *nous les avons trouvés ignorants, grossiers et matériels, obstinés comme des juifs qui ne veulent pas servir Dieu par renaissance du Saint-Esprit, mais par la vieillesse de l'Écriture. Affligés dans notre bonne volonté spirituelle, nous sommes revenus confus et déçus dans notre sage espérance.* Ce n'était donc pas la conviction religieuse, mais bien l'intérêt politique qui faisait agir Léon. S'il avait rencontré plus de tolérance à Byzance, il est à croire que

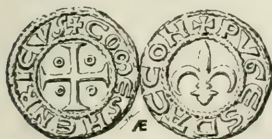
les Arméniens se fussent rattachés au rite grec, et que le royaume de Nouvelle Arménie aurait soutenu la cause des basileïs et non celle des Croisés.

Dès 1196, pendant que se poursuivaient les pourparlers à Constantinople, Léon, qui avait écrit au Pape pour lui demander la couronne et l'affiliation de ses sujets à l'Église romaine, recevait, dit-on, en réponse, une couronne d'or, comme preuve que sa requête était admise. Le Pape d'ailleurs ne posait à l'Église arménienne que des conditions rituelles très acceptables, et réclamait qu'un mandataire du katholikos vînt régulièrement à Rome, à une époque déterminée, lui rendre hommage. C'est ainsi que la Nouvelle Arménie se rapprocha de l'Église catholique et creusa, plus profondément encore, le fossé qui la séparait de l'Empire byzantin.

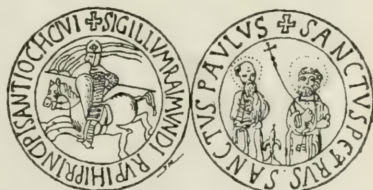


MONNAIE D'ALEXIS COMNÈNE (1195-1203)

D'ailleurs, malgré le besoin qu'il avait des Croisés avant son couronnement, Léon n'avait pas toujours entretenu des relations amicales avec les Latins et plus spécialement avec la principauté d'Antioche, sa voisine, dont les frontières, mal définies, étaient cause de perpétuels conflits; en 1194, prévenant les intentions de Bohémond III, qui cherchait à le faire prisonnier par ruse, il s'était, par perfidie, emparé de la personne de ce prince et des principaux seigneurs de la cour d'Antioche, qu'il retint prisonniers dans le château de Sis. L'intervention du comte Henri de Champagne, régent du royaume de Jérusalem, mit en liberté Bohémond; mais le prince d'Antioche dut consentir à la rétrocession des territoires qu'il avait enlevés jadis à Roupen, et une nouvelle alliance fut scellée par le mariage d'Alice, l'une des deux filles de Roupen, avec Raymond III, fils aîné de Bohémond. Il avait été stipulé dans les conventions que si Alice, fille de Roupen II, mettait au monde un enfant mâle, celui-ci hériterait du trône d'Antioche et, cet enfant étant né, Raymond, en mourant (1198), fit jurer à son père de veiller à ce que cet engagement fût tenu. Raymond-Roupen, fils de Raymond et d'Alice, était alors en bas âge; et le second fils de Bohémond III, le comte de Tripoli, profitant de ce que son neveu était encore mineur et de la



MONNAIE DE HENRI DE CHAMPAGNE



SCEAU DE RAYMOND-ROUPEN

vieillesse de son frère, chassa d'Antioche le vieux prince et s'empara du pouvoir. Cette usurpation au détriment d'un enfant dont Léon était le protecteur, arma les Arméniens contre la principauté d'Antioche ; en sorte qu'au moment où Léon reçut la couronne royale, il était en guerre ouverte contre l'usurpateur.

Ces sortes de querelles, d'ailleurs, n'étaient pas spéciales à l'Orient. En France, en Angleterre, dans tous les royaumes féodaux de l'Occident, ce n'étaient alors que luttes perpétuelles entre les seigneurs; la brutalité des mœurs politiques de l'Europe ne le cédait en rien à celle de l'Asie.



MONNAIE ANONYME DE TRIPOLI

CHAPITRE VIII

Le royaume de Nouvelle Arménie (1199-1375).

Léon I, roi d'Arménie 1196 ou 1199 à 1219.

Le 6 janvier 1199 (?) le cardinal Conrad de Vittelsbach, archevêque de Mayence, délégué du pape Célestin III, présentait au baron Léon II, dans l'église de la Sainte Sagesse du Christ, à Tarse, la couronne royale, et le katholikos Abirad (1195-1203) sacrait le nouveau souverain qui prit le nom et le titre de *Léon I, par la grâce de l'Empereur romain* (Henri VI), *roi d'Arménie,* se déclarant ainsi le feudataire de l'Europe Occidentale, représentée par son chef l'empereur d'Allemagne. Mais, peu d'années après son avènement, cette vassalité lui pesant, ce prince s'intitula *roi par la grâce de Dieu.*



PORTRAIT DE LÉON I

En lui envoyant la couronne, le Pape demandait au nouveau roi de souscrire à trois conditions, toutes relatives aux divergences qui existaient entre les rites des Arméniens et ceux des Latins : c'était premièrement de célébrer la fête de la Nativité et celle des Saints le jour précis où dans l'Église latine tombent ces fêtes ; en second lieu, de réciter à l'église les offices des heures du jour et de la nuit, pratique que les Arméniens avaient cessée depuis longtemps, dès l'époque de l'invasion des Ismaélites (Arabes), se contentant de dire ces offices au moment de la célébration de la messe ; enfin de ne rompre l'abstinence de la veille de la Nativité et de Pâques qu'en permettant l'usage du poisson et de l'huile. « *Lorsque vous aurez adopté ces rites,* ajouta le cardinal de Vittelsbach, *vous n'aurez plus à vous inquiéter des dons et des redevances que vous avez à offrir à l'Empereur et au Pape, comme hommage pour votre couronne. Si vous vous y refusez, j'ai l'ordre d'exiger de vous des sommes très considérables en or, en argent et en pierres précieuses.* »

Léon ayant appelé le katholikos et les évêques, leur demanda quelle réponse il devait faire aux propositions des Latins. Ceux-

ci, refusant de les accepter, Léon leur dit : « Ne vous inquiétez de rien, je les satisferai sur le moment par une soumission apparente » et, d'après cela, il dit à l'archevêque latin : « Nous nous conformons sans délai et sans restrictions aux ordres du grand Empereur et du Souverain Pontife. » L'archevêque ayant exigé que douze évêques scellassent cet engagement par un serment, Léon persuada à douze de ses prélats de prêter ce serment, et ils en jurèrent la formule (1).

Ces paroles de Léon au clergé arménien sont l'expression de



MONNAIES DU ROI LÉON I

la politique que ce prince suivit à l'égard des Latins, et qui fut aussi celle de ses successeurs. Mais placés entre les exigences des papes, qu'ils avaient le plus grand intérêt à ménager, et qui réclamaient l'unité dans le dogme et sur plusieurs points de la discipline, et entre la formidable opposition du clergé arménien et de la nation, les souverains de Cilicie se virent toujours contraints à louvoyer. S'ils n'avaient pas hésité à se heurter aux préjugés nationaux, ils eussent, comme plus tard les Lusignan, fini d'une manière tragique (2). D'un côté comme de l'autre, chez les Latins comme chez les Arméniens, on fit preuve en ces circonstances d'une irréductible intolérance et les convictions religieuses firent alors l'objet de honteux mar-

(1) Guiragos de Kantzag.

(2) Cf. Dulaurier, *op. cit.*, t. I, p. 423, note 1.

chandages. D'une part, chez les Occidentaux, le fanatisme surexcité par les croisades, et, d'autre part, chez les Arméniens, des traditions, considérées comme nationales, empêchaient tout rapprochement sincère de s'opérer.

Le couronnement de Léon était un acte d'importance pour



BULLE D'OR DE LÉON I

la cour byzantine, car la Nouvelle Arménie échappait définitivement à la vassalité des basileïs et, ne pas reconnaître le nouveau roi, eût été entrer en guerre ouverte contre les Croisés, c'est-à-dire contre l'Europe Occidentale tout entière. Comme de coutume, les Grecs préférèrent la ruse à la violence. Alexis III l'Ange (1195-1203), imitant en cela les Latins, envoya des présents et une couronne au nouveau roi, mais il faisait accompagner ses dons de ce conseil menaçant : *Ne mets pas sur ta tête le diadème que les Romains t'ont donné, car tu es beaucoup plus près de nous que de Rome*. La politique que Byzance devait suivre à l'égard des Arméniens tenait tout entière dans ces quelques mots.



MONNAIE DE HUGUES I DE CHYPRE (1205-1218).

Les vœux les plus chers de Léon étaient réalisés, tous les princes d'Europe, le basileus et le khalife de Bagdad, luimême, avaient envoyé des présents et des ambassadeurs au nouveau roi.

Les chroniqueurs ne sont pas d'accord au sujet de la date du couronnement de Léon; Hétoum place cette cérémonie

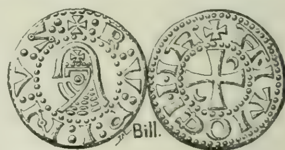
entre le mois de juillet 1197 et le mois de janvier 1198. Mais l'arrivée de l'archevêque de Mayence, qui venait comme légat du Saint-Siège, ne peut avoir eu lieu qu'en 1199, suivant les Latins. Quinze évêques et trente-neuf seigneurs arméniens fieffés assistaient au couronnement de leur prince, ainsi qu'une foule de chevaliers croisés.

La couronne franke, dont il venait de ceindre son front, ne modifia cependant en rien l'attitude du nouveau roi vis-à-vis de la principauté latine. En 1203, Léon d'Arménie reprit les armes pour la succession au trône d'Antioche qu'il réclamait, après la mort de Bohémond (1201), pour Roupen-Raymond, fils de Raymond III et d'Alice, alors que les chevaliers et les notables d'Antioche avaient reconnu pour leur prince Bohémond IV, comte de Tripoli, fils cadet de Bohémond III. Mais repoussé par les Templiers auprès d'Antioche, le roi d'Arménie dut se contenter, pour un temps, de mettre le siège devant le château que possédaient les religieux.



MONNAIE DE BOHÉMOND IV PRINCE D'ANTIOCHE

La guerre se continua pendant plusieurs années entre les Arméniens et cet ordre à la Roche-Russole, au nord de ce cap que les Arabes nomment aujourd'hui Ras-el-Khanzir, c'est-à-dire le Promontoire du Sanglier. Bohémond IV avait confié aux chevaliers du Temple la défense de la principauté d'Antioche, pendant que lui-même s'efforçait de mettre à la raison deux de ses feudataires révoltés dans le comté de Tripoli, et qu'il assiégeait l'un d'eux dans la place de Néphin; toutefois, après avoir maintes fois échoué dans ses tentatives d'enlever Antioche, Léon finit par s'emparer de la place grâce à la complicité du sénéchal Acharie, de telle sorte qu'en 1216, Pierre II de Locédio sacrait Raymond-Roupen prince d'Antioche, dans l'église Saint-Pierre de cette ville.



MONNAIE DE RAYMOND-ROUPEN PRINCE D'ANTIOCHE

Tour à tour l'ennemi et l'allié des Templiers, excommunié par le Pape pour avoir refusé de rendre aux chevaliers de l'ordre des places leur appartenant et dont il s'était emparé, puis, relevé de son excommunication, Léon obtint enfin, le 5 août 1217, que le souverain pontife, Honorius III, plaçât la famille de Roupen-Raymond et la principauté d'Antioche sous la protection du Saint-Siège.

Pendant qu'il menait la guerre contre le comte de Tripoli, Léon se ménageait l'alliance de Théodore Lascaris, empereur de Nicée, en lui donnant en mariage Philippine, la fille cadette

de son frère Roupen. Il se garantissait aussi contre les musulmans de sa frontière occidentale ; car, au delà du Taurus, les Seldjoukides, qui s'étaient taillé un royaume dans les belles provinces du centre de l'Asie Mineure, se montraient toujours menaçants, et entretenaient l'espoir de profiter des victoires de Saladin sur les Croisés et du dissentiment qui régnait alors entre les Arméniens et les Latins. Les bandes pillardes du chef Roustem s'étaient même avancées jusque sous les murs de Sis d'où, par un coup de main, Léon les avait chassées.



MONNAIE DE THÉODORE LASCARIS
EMPEREUR DE NICÉE

Les chroniques arméniennes sont très confuses en ce qui regarde les actions de Léon I dans les événements qui marquèrent les débuts de la troisième croisade; les unes le montrent en Chypre, assistant au mariage de Guy de Lusignan avec la princesse Bérengère de



IMITATIONS, PAR LES CROISÉS, DES MONNAIES MUSULMANES

Navarre, d'autres le font se rendre au siège de Ptolemaïs (Saint-Jean-d'Acre); auprès du roi de France, Philippe-Auguste, et du roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion ; toutefois, d'après les sources latines, bien que les chroniques arméniennes l'affirment, il ne semble pas que le roi Léon fût en personne à ce siège mémorable, qui dura deux années; cependant, des contingents arméniens secondaient assurément les Croisés dans cette entreprise.

Le roi d'Arménie était un profond politique ; depuis son avènement au titre de baron (1187) jusqu'à la fin du douzième siècle, après avoir mis tout en œuvre pour obtenir la couronne royale et en être arrivé à ses fins, son unique souci fut d'orga-

niser son royaume, et de le mettre sur un tel pied qu'il pût en imposer aux seigneurs latins ses voisins aussi bien qu'aux Grecs et aux Musulmans.

Cour d'Arménie.

S'inspirant des idées gouvernementales de Byzance et, plus encore, de la féodalité de l'Occident, le Roi modela sa cour sur celles d'Antioche et de Jérusalem. Déjà les Assises du royaume des Lieux saints faisaient autorité dans la Syrie chrétienne et dans la Cilicie, celles d'Antioche prenant bientôt la suprématie furent appliquées dans le nouveau royaume arménien. Le latin et le français se répandirent vite à la cour de Léon et se parlèrent en même temps que la langue des indigènes. Quant aux seigneurs, le nouveau roi, se souvenant des malheurs causés jadis, dans la Grande Arménie, par suite de la liberté presque absolue dont ils jouissaient, resserra les liens qui les rattachaient à la royauté, et, en ceci, imita les coutumes féodales de l'Occident. Les feudataires furent décorés des titres de comte et de baron, beaucoup des charges de la cour des Bagratides furent abolies, d'autres reçurent des désinences latines, comme celle de connétable qui remplaça le titre de Sbaçalar. A la guerre, le dignitaire honoré de ce grade, portait la bannière royale. Avant que de mourir, Léon créa deux baïles (bajulus), d'après le dispositif des Assises de Jérusalem, l'un pour protéger et élever la princesse héritière, l'autre pour gérer les affaires de la couronne : il y eut un maréchal, porteur de la bannière nationale, un chambellan, un chancelier, qui, généralement, était l'archevêque de Sis, un grand bouteiller (grand échanson), un grand courrier, tout comme dans les cours de l'Europe ; mais en même temps subsistèrent quelques titres d'origine grecque, tels celui de proximos attaché au fonctionnaire qui maniait les finances du royaume, ceux de sébaste et de pansébaste.

Léon se rapprocha plus encore des usages de la chevalerie de l'Occident en se réservant, dès son couronnement, le privilège d'armer chevaliers les seigneurs placés sous sa suzeraineté. Jadis, alors qu'il n'était que simple baron, ce droit appartenait aux princes d'Antioche et il avait reçu lui-même l'accolade de Bohémond, mais devenu souverain, suzerain même des princes ses voisins, il revendiqua le privilège de faire prêter serment à ses feudataires. Ce droit se perpétua et, en 1274, Bohémond VII, le dernier des princes d'Antioche, sera armé chevalier par son oncle Léon III d'Arménie.

L'État arménien, tout en conservant beaucoup de ses caractères orientaux, s'était donc modelé sur les cours latines. Cet accroissement de l'autorité royale ne fut pas d'ailleurs sans porter ses fruits ; car Léon réunit sous son

sceptre les nombreux seigneurs arméniens, jusqu'à ce jour peu soumis, et constitua un royaume stable couvrant toute l'étendue de l'ancienne Cilicie et que défendaient les hautes montagnes du Taurus et de l'Amanus, dont il occupa tous les défilés. Ses États comprenaient, au dire des chroniqueurs, soixante-douze forteresses [1] dont, habilement, il confia la garde, pour une bonne part, à des chevaliers européens et aux Templiers. Cette mesure était destinée à étouffer toute velléité de révolte de la part des barons indigènes, dont beaucoup regrettaient les temps où ils jouissaient d'une entière liberté, elle permettait, en même temps, de combattre les effets des intrigues des Byzantins, toujours enclins à semer la division chez ce peuple qu'ils haïssaient.



MONNAIE DE KAÏKHOSROU I (1204-1210) SULTAN D'ICONIUM

Le commerce des Arméniens.

En même temps qu'il organisait son royaume et qu'il élargissait ses domaines, Léon ne négligeait pas le développement économique de son pays. Située entre les royaumes croisés, les États musulmans et l'Empire grec, la Cilicie se trouvait dans les conditions les plus avantageuses pour servir de trait d'union, au point de vue commercial, entre l'Orient et l'Occident. Les côtes ciliciennes n'offraient, il est vrai, que de médiocres abris pour les vaisseaux, mais ces ports, qui n'eussent point suffi pour des galères de guerre, étaient assez bien abrités pour que les barques de commerce y vinssent jeter l'ancre.



MONNAIE DE SOLEIMAN-CHAH (1202-1203) SULTAN D'ICONIUM

Les Arméniens, très versés dans la connaissance de l'Asie, familiarisés avec toutes les routes qui, venant de l'Euphrate et du Tigre, de la Perse et des Indes, aboutissaient à leur pays, savaient combien les marchandises orientales avaient de prix en Occident; aussi s'entendirent-ils avec les sultans d'Iconium, les émirs d'Alep et les khalifes de Bagdad pour que le trafic passât par leurs ports. Depuis que l'Asie Occidentale presque en entier était tombée au pouvoir des Musulmans, les caravanes circulaient en toute sécurité des rives de l'Indus jusqu'à celles de l'Euphrate. Jadis le commerce se dirigeait vers les provinces asiatiques grecques; les Arméniens le détournèrent de cette voie, par l'habileté avec laquelle ils s'entendirent avec les navigateurs de l'Occident. Sous Léon II les commerçants

(1) Michel le Syrien, *op. cit.*, I, p. 405.

occidentaux commencèrent à affluer à Tarse, à Adana, et le petit port d'Aïas (1) s'encombra des barques européennes.

Venise et Gênes, les deux grandes républiques commerçantes de la Méditerranée, furent les plus ardentes à trafiquer avec la Nouvelle Arménie. Leurs affaires étaient déjà considérables avec Byzance et sur les côtes frankes de la Syrie; mais, d'une part, l'établissement des Turkomans dans le centre de l'Asie Mineure, d'autre part, l'installation des Croisés dans la Palestine et le Liban, avaient modifié les routes des caravanes, et les comptoirs génois et vénitiens du Bosphore et de la Syrie ne faisaient plus d'aussi brillantes affaires que par le passé. Les Croisés étaient inhabiles en matière commerciale et les Grecs ne possédaient plus le monopole des caravanes de l'Orient.

Cependant, en Cilicie même, les commerçants occidentaux rencontraient des obstacles du fait d'usages pratiqués d'ailleurs partout en Orient. L'État s'arrogeait le droit de préemption sur les épaves, ainsi que celui d'aubaine, en vertu duquel le fisc s'emparait de l'héritage des étrangers morts dans le pays. Il ne reconnaissait que la juridiction arménienne dans les contestations entre Européens. Une foule de vexations douanières venaient en outre compliquer les transactions. Les Génois et les Vénitiens, que ces usages gênaient beaucoup dans leurs affaires, obtinrent peu à peu des avantages dont les autres commerçants, Catalans, Montpelliérais, Provençaux, Pisans, Siciliens, etc., ne furent jamais favorisés.

Les marchandises étaient taxées suivant des accords spéciaux passés entre les États d'origine et le royaume d'Arménie; pour les Génois et les Vénitiens, presque toutes entraient en franchise, pour d'autres elles payaient 2 °/₀ ou 4 °/₀ *ad valorem*, et les caravanes venues de l'intérieur étaient également soumises aux droits d'entrée.

En échange de leurs produits ou de leurs sequins, les commerçants européens trouvaient dans les emporiums d'Aïas, de Tarse, d'Adana, les marchandises de l'Orient, le poivre, les épices, les aromates, l'encens, le savon, les pierreries, les soies grèges, les fins tissus des Indes et de l'Iran, les draps d'or, les tapis de la Perse, toutes matières précieuses sur lesquelles les Arméniens faisaient d'énormes bénéfices, tandis que le trésor royal s'enrichissait par les recettes douanières. La Cilicie à douze siècles d'intervalle renouvelait le trafic de transit auquel jadis Sybaris avait dû sa grande opulence.

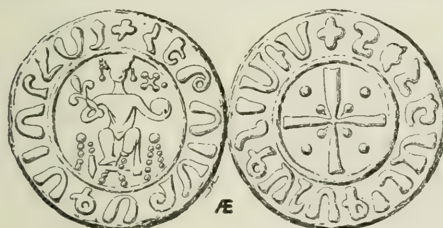
Les Arméniens ont surnommé le roi Léon « le Grand » ou « le Magnifique »; quoi qu'il en soit, tout en reconnaissant les grandes qualités de ce prince, tout en appréciant l'œuvre qu'il

(1) Aujourd'hui Youmourtalik.

sut exécuter, l'Histoire ne peut cependant pas partager en tous points l'admiration de ceux dont il fit la fortune, et dont les échos se retrouvent dans les chroniques arméniennes. Comme d'ailleurs la plupart de ses contemporains, il se montra peu scrupuleux sur les moyens qu'il mit en œuvre pour en arriver à ses fins, pour agrandir ses domaines et rendre ses États prospères. Il s'insurgea contre tous les obstacles qu'il rencontrait, même contre l'Église, après avoir sollicité si longtemps son appui. Sans raisons valables, il répudia sa première femme, Isabeau, il fit crever les yeux de son cousin Georges, fils naturel de Mleh. C'est par la ruse qu'il s'empara de la forteresse de Lampron, qu'il fit Hétoum prisonnier à Tarse, sous le prétexte de marier Philippa, fille de Roupen avec Ochin, fils aîné de Hétoum. Cependant il introduisit dans ses États de fort heureuses innovations, la Cilicie lui dut de nombreuses fondations pieuses et charitables, il réglementa dans ses possessions la vente des esclaves, en prescrivant que ceux de religion chrétienne ne soient pas livrés aux infidèles, et créa des asiles pour les lépreux, très nombreux alors en Orient. Son œuvre est grande, car ses préoccupations se portèrent sur toutes les causes de prospérité pour son peuple ; mais il ne sut pas, comme Louis XI, triompher des défauts de son époque, réduire définitivement sa turbulente noblesse.



PORTRAIT DE HÉTOUM I, ROI D'ARMÉNIE



MONNAIE DE HÉTOUM I (ROI D'ARMÉNIE)

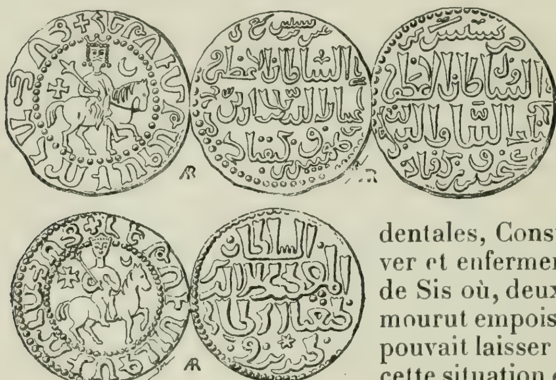
Avant de mourir, Léon avait désigné au trône sa fille Isabelle (Zabel) née de sa seconde femme, Sybille, fille d'Amaury de Lusignan, roi de Chypre, et d'Isabeau Plantagenet et, suivant le désir qu'il en avait manifesté, la jeune princesse fut proclamée reine sous la régence d'Adam de Gastim ; mais ce seigneur ayant été assassiné par les Ismaïliens (1) le baron Constantin, de la famille de Lampron, fut nommé baïle. Toutefois la minorité d'Isabelle avait fait naître des ambitions chez Raymond Roupen, fils de Raymond III d'Antioche et d'Alice, fille

Isabelle reine 1219-1252.

(1) Assassins.

de Roupen II, et ce prince entra en Cilicie, espérant détrôner Isabelle ; vaincu et pris par Constantin près de Tarse, il fut mis à mort.

A la suite de cette querelle qui menaçait de troubler les relations entre les Arméniens et les Latins, Constantin, désireux d'effacer tout sujet de discorde, fit épouser la jeune reine par le prince Philippe, fils de Raymond le Borgne, comte de Tripoli. Ce seigneur étant devenu très impopulaire chez les Arméniens auxquels il voulait imposer les coutumes occidentales, Constantin le fit enlever et enfermer dans le château de Sis où, deux ans plus tard, il mourut empoisonné. Le Baïle ne pouvait laisser le royaume dans cette situation dangereuse d'appartenir à une reine qui était mariée sans l'être en réalité. Mais, en la circonstance, la conduite de Constantin vis-à-vis du prince Philippe ne laisse pas que d'inspirer des doutes quant à sa droiture, car le tuteur avait des vues sur sa pupille et voulait lui faire épouser son propre fils Hétoum.



MONNAIES AUX NOMS DE HÉTOUM I ET DES SULTANS D'ICONIUM

Isabelle n'était alors que dans sa douzième année et quelques barons arméniens, défavorables aux projets de Constantin, qui ne pouvaient voir sans jalousie un seigneur de Lampron, leur égal, devenir leur maître, qui, peut-être aussi, désapprouvaient l'assassinat de Philippe, firent enfuir la jeune reine qui se réfugia à Séleucie Trachée [1], auprès de ses parents latins qui, eux-mêmes, n'étaient pas sans rechercher une alliance aussi avantageuse.

AUTOGRAPHE DE HÉTOUM I

Constantin prit les armes et vint mettre le siège devant la place que gardaient les Hospitaliers. Mais leur grand maître, Bertrand, alors en guerre contre le sultan d'Iconium, Ala-ed-Din Kaïkobad, désireux de ne pas se mettre sur les bras une nouvelle affaire, remit la place aux Arméniens. Conduite à Tarse, la jeune reine dut consentir à son mariage avec le prince Hétoum qui, de ce fait, devint roi de l'Arménie. Sur

(1) Selefkeh.

ses monnaies, très nombreuses d'ailleurs, on voit l'effigie d'Isabelle en même temps que la sienne.

Le règne de Hétoum (1226-1270), qui fut le plus long de ceux de tous les souverains de la Nouvelle Arménie, commença sous de bien mauvais auspices. Les Seldjoukides d'Iconium envahirent la Cilicie, et leur sultan, Kaïkobad (1220-1237), réduisit le royaume à lui rendre hommage. Hétoum se vit alors contraint de battre des monnaies bilingues au double nom de son maître musulman et de lui-même.

Hétoum I, roi d'Arménie 1226-1270.


HÉTOUM I ET ISABELLE

A cette époque, Tchinghiz-Khan, venant des rives du Gange et de l'Indus, s'avançait vers l'Occident dévastant tout sur son passage. Le nord de la Perse, la Grande Arménie, la Géorgie, où régnait alors Rousoudan, femme demeurée célèbre par ses débauches, venaient de tomber au pouvoir du terrible conquérant. Hétoum et tous les princes de l'Asie Mineure chrétiens et musulmans s'allièrent et repoussèrent l'invasion. Tchinghiz-Khan se retira dans le Kurdistan où il fut assassiné (1231).


SCEAU DU PATRIARCHE CONSTANTIN I DE PARTZERPERT

Cette victoire d'ailleurs ne causa qu'un temps d'arrêt dans la marche du flot mongol. Oktaï-Khan (1227-1241), fils et successeur de Tchinghiz, lança ses hordes dans les pays situés à l'occident de la mer Caspienne, répandant partout la dévastation, ne laissant derrière elles que des cendres, des amas de ruines et des monceaux de cadavres. Ce fut un désastre sans précédent, par sa soudaineté et par son atrocité. En 1235, les Mongols exterminèrent presque tous les habitants de Gandzak (Élisavetpol), les deux années suivantes ils pillèrent Lori, Kayan, Ani, Kars, vers 1242, Karin (Erzeroum) alors soumise au sultan d'Iconium, Gaïath-ed-Din Kaïkhosrou II, qui s'était emparé du trône par l'assassinat de son père Kaïkobad. Ce sultan fut complètement battu par les envahisseurs, entre Erzeroum et Erzindjan : et Césarée, ainsi que Sébaste, qui faisaient également partie du domaine des Seldjoukides, furent ruinées.


MONNAIE DE ROUSOUDAN, REINE DE GÉORGIE

La menace était effrayante pour Hétoum, car le flot approchait de ses frontières, aussi s'empressa-t-il de faire sa sou-

mission aux Mongols; mais leur khan, Batchou, exigea qu'il lui remît la mère, la femme et la fille du sultan d'Iconium réfugiées à la cour de Sis. Hétoum eut la faiblesse d'obtempérer aux volontés du barbare et Kaïkhosrou, pour tirer vengeance d'un tel manque aux lois de l'hospitalité, soutint la révolte du seigneur de Lampron, beau-frère du baïle Constantin, et, avec lui, envahit la Cilicie. Hétoum s'enferma dans Adana, Constantin et le connétable Sempad à Tarse; cependant, avec l'appui des Mongols venus à son secours, le roi chassa les Musulmans de ses États.





MONNAIE
DE KAIKOBAD I
SULTAN D'ICONIUM

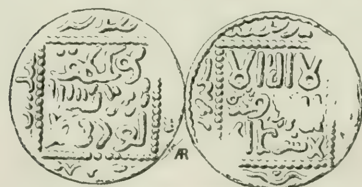
L'alliance des khans semblait si précieuse, si nécessaire au roi des Arméniens, qu'il n'hésita pas à se rendre en personne auprès de Mangou, chef des Mongols, qui résidait à Karakoroum, au delà des portes de Derbend, sur les bords de la mer Caspienne, près des embouchures du Volga, et là, reçu avec grande distinction par le maître des barbares, il signa avec lui un traité d'alliance, dont il tira bénéfice dès son retour, en reprenant au sultan d'Iconium des districts qui lui avaient été ravis en son absence.





MONNAIE
DE KAÏKHOSROU II
SULTAN D'ICONIUM

Quelle singulière destinée, pour ce prince, que celle de quitter sa cour chrétienne, pour aller, au travers de toute l'Asie musulmane, se faire lui-même son ambassadeur auprès d'un barbare venu des steppes de la Sibérie, vivant au milieu de la Scythie encore à peine connue! Mais par la Grande Arménie des relations s'étaient créées entre les Arméniens et les barbares païens qui, après avoir dévasté les pays de l'Ararat, venaient de tourner leurs armes contre les Musulmans et, par suite, servaient la cause chrétienne. Hétoum voyait en eux des alliés naturels.



MONNAIE DE MANGOU-KHAN

Quand Mango Can (*Mangou khân*), dit un chroniqueur, *out entendu les requestes de roy d'Ermenie, fist li assembler sa court, et fist venir le roy d'Ermenie en sa présence, et devant touz lui dist en tiel manere : « Por ceo ge le roy d'Ermenie est venu ...A vous, roy d'Ermenie respondons... que ferons*

acomplir touz voz priers benignement. Et nous, primerement, que sumes seignour par la Grace de Dieu, me ferai baptizer et croirai à la foy, Nostre seignur Jesu Christ, et ferai baptizer touz ceux de mon hostel : et as autres conseillerai, en bonne foy, q'il se facent baptizer, et q'il croient la foy crestienne; mais a nul force ferai, car la foy et la creance ne requiert force. A la seconde requeste, nous respondons qe nous voillons pees et amiste perpetuelment, nous et nostre gent, ovesque les Cristiens... As églises des Cristiens et as clers de quele condicioun q'il soient, religious ou secueres, dorrons prevelegge de fraunchise, ne ne soeeffrons qe molestées auscuns lour soient faitz. Sur le fait de la Terre Sainte, disons qe volunteres en nostre propre person vions a conquere la Terre Sainte... Mais por ceo qe nous avons trop des autres besoignes, nous dovions comandement à nostre fier Alaon (*Houlagou-Khan*), *et il acomplira ceste besoigne et delivera sainte Jerusalem des mains* (*des*) *mescreants, et la rendira as cristiens... et à nostre frer dorrons comaundement q'il voise prendre la citée de Doumas, et q'il doie destruire le calif, sicome nostre mortiel enemie...* [1] »





MONNAIE DE DAVID V, ROI DE GÉORGIE, ET DE MANGOU-KHAN





MONNAIE DE HOULAGOU

Bien en prit à Hétoum de faire cette démarche, car l'orage qui montait allait s'abattre sur toute l'Asie Antérieure. En 1257, le terrible Houlagou-Khan s'avança jusqu'au centre de l'Asie Mineure, renversa la puissance des sultans d'Iconium, puis, s'emparant de Bagdad, le 4 février 1258, égorgea le khalife Motassem et ses deux fils. Pendant quarante jours on massacra dans la capitale arabe. Partout sur son chemin Houlagou n'avait laissé que des ruines : Erzeroum, Erzindjan, Sébaste, Césarée, Iconium, Martyropolis, Alep, Damas, Edesse, Kharan, Amide furent dévastées, et partout la population fut exterminée. Les chrétiens,





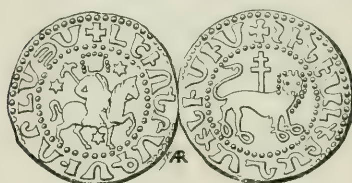
MONNAIE DU BASILEUS MICHEL VIII PALÉOLOGUE (1261-1228.)

(1) Hayton (Hétoum). La flore des estoiles de la terre d'Orient. *Histoire des Croisades*, t. II, p. 167.

cependant souffrirent moins que les Musulmans, dans cette immense extermination, grâce à l'intervention de la princesse Dokouz-Khatoun et, aussi, parce que Hétoum, allié des Mongols, combattait à leur côté.

Houlagou, rappelé par la mort de son frère Mangou, disparut de l'Asie; il laissait derrière lui des hordes immenses qui continuaient l'œuvre de mort commencée par leur terrible chef, multitudes moins dangereuses cependant, car elles agissaient sans unité de direction.

C'est alors que le sultan d'Égypte, Bibars, de la dynastie des Mamelouks Baharites (1260-1277), profitant du désordre causé par l'invasion mongole et du départ de leur maître, entra en scène, décidé à détruire les principautés latines. Mettant à profit l'éloignement des Tartares, il envahit la Cilicie, écrasa l'armée que Léon et Théodore, les deux fils de Hétoum, avaient levée en hâte. Le second de ces princes perdit la vie dans la lutte, le premier fut emmené prisonnier (24 août 1266). Adoua, ville des templiers, Sis, Misis, Adana, Aïas, Tarse tombèrent au pouvoir du Mamelouk, qui les détruisit et fit égorger leurs habitants jusqu'au dernier. Enfin, le 19 mai 1268, Antioche elle-même était perdue pour les Croisés; après le massacre des hommes, le vainqueur distribua les femmes à sa soldatesque : ce fut un immense pillage comme on n'en avait rarement vu.





MONNAIES DE LÉON II

Hétoum obtint enfin la paix du vainqueur, mais cette paix était très onéreuse. Son fils Léon lui fut rendu en échange de Schems-ed-Din Sonkor al-aschkhar (le faucon roux), favori de Bibars, tombé aux mains d'Houlagou au siège d'Alep. Désabusé sur les grandeurs de ce monde, le Roi n'attendait que le retour du prince pour abandonner la couronne. Il abdiqua en faveur de Léon et se retira dans un monastère, où il mourut le 28 octobre 1270.

Léon II, roi d'Arménie, 1270-1289.

Le nouveau souverain, que les Arméniens désignent parfois sous le nom de Léon III, n'est en réalité que le second Léon, roi d'Arménie. Léon I (1129-1137) n'était que baron, et il en a été de même du baron Léon II entre les années 1187 et 1196 ou 1199. Ce n'est qu'à la fin du douzième siècle que la royauté fut établie en Arménie, du temps de ce dernier seigneur, qui devint alors le roi Léon I : le fils de Hétoum I est donc le second souverain de ce nom.

Le règne de ce prince (1270-1289) ne fut encore qu'une succession de malheurs. L'autorité royale avait été fort ébranlée par les désastres du règne de Hétoum I, et bien des seigneurs arméniens préféraient se soumettre au maître de l'Égypte que de soutenir une lutte inégale contre ses immenses armées. Dans la frayeur qu'ils avaient des Musulmans, ces nobles découragés allaient même jusqu'à inciter les mamelouks à la conquête définitive de la Cilicie. Léon réagit avec faiblesse contre ces feudataires félons, il se contenta de leur retirer leurs places fortes, et cette mesure clémente n'eut d'autre résultat que celui d'aviver encore les haines contre le trône.

Pendant que le Roi s'efforçait de relever le moral de son peuple, tout à coup (1273-1275), sans le moindre prétexte, les émirs de Bibars entrèrent de nouveau dans le royaume à la tête d'une armée formidable ; Misis prise par un coup de main, ses habitants furent passés au fil de l'épée ; Sis résista, suivant les chroniqueurs arméniens, fut pillée d'après Makrisi, Tarse tomba, le palais royal et l'église de Sainte-Sophie furent incendiés, et les Égyptiens s'emparèrent du trésor de l'État, 15.000 habitants tombèrent sous le yatagan, 10.000 furent emmenés en captivité dans la terre des Pharaons. Aïas eut le même sort que les autres villes, et toute sa population franke et arménienne périt. Ce fut un affreux désastre dont le souvenir demeura légendaire aussi bien chez les Arméniens épouvantés que chez les Musulmans, qui se retirèrent de la Cilicie gorgés de richesses, le cœur joyeux d'avoir versé le sang de tant de chrétiens.



MONNAIES DU BASILEUS ANDRONIC II
(1282-1328.)
LA VIERGE DANS L'ENCEINTE
DE CONSTANTINOPLE

Makrizi (1) nous a laissé un récit terrifiant de l'expédition des Égyptiens dans la Cilicie. « *Le troisième jour du mois de Schâban 673* (1er février 1275) *le sulthan* (Bibars) *partit du château de la Montagne, prit la route de Syrie, et entra dans Damas. Il en sortit à la tête des troupes et des Arabes... Le khâzindar* (trésorier) *et les émirs ayant fait une incursion par terre surprirent la ville de Macica et en égorgèrent tous les habitants. Ils avaient fait porter avec eux, sur des mulets, des barques démontées qui devaient servir à traverser le fleuve*

(1) *Histoire des Sulthans Mamlouks, op. cit.*, t. I, 2e partie, p. 123.

Djeyhan et le Nahr-Aswab (le Fleuve Noir); *mais on n'en eut pas besoin. Le sulthan, à la tête de ses troupes, rejoignit les deux émirs, après avoir traversé le Nahr-Aswab. L'armée, malgré les nombreux obstacles qui s'offraient sur sa route, s'empara des montagnes et y ramassa un butin prodigieux en bœufs, bufles et moutons. Le sulthan fit son entrée à Sis, en ordre de bataille, et y célébra la fête solennelle. Il livra la ville au pillage, démolit le palais du takafour* (roi), *ses belvédères et ses jardins. Un détachement envoyé par lui vers le défilé de Roum* (Portes du Taurus), *lui ramena des prisonniers tatars, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de femmes et d'enfants. Le prince fit venir de Tarsous trois cents chevaux et mulets. Des troupes envoyées du côté de la mer s'emparèrent de plusieurs vaisseaux, dont les équipages furent égorgés. D'autres corps, dans des courses exécutées sur tous les points des montagnes, massacraient et faisaient captifs les ennemis, et recueillirent quantité de butin. Un détachement s'étant dirigé vers Aïas et trouvant cette ville abandonnée, la livra au pillage et aux flammes et tua beaucoup de monde. Environ deux mille d'entre les habitants, Franks ou Arméniens, s'étaient réfugiés sur des vaisseaux qui furent engloutis dans les eaux de la mer. On recueillit des richesses incalculables.* »

Ces horreurs demeurèrent gravées dans la mémoire des malheureux Arméniens qui, cependant, étaient, depuis des siècles, accoutumés à la barbarie de leurs ennemis. « *Car,* dit Vahram d'Edesse, dans sa chronique rimée [1], *ils allèrent traquer dans les montagnes et en firent descendre bêtes et gens réfugiés sur ces hauteurs. Ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les plaines. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les lieux fortifiés* (par la nature) *ou qui s'étaient retirés dans les forteresses échappèrent seuls au carnage. Les autres furent pris, tous sans exception. Enveloppant notre pays, ils le livrèrent partout aux flammes. Tarse la Grande fut ruinée, cette magnifique et illustre cité. Ils brûlèrent l'église de Sainte-Sophie et mirent la ville au pillage.* »

L'Arménie, cependant, n'était pas terrassée, la lutte se poursuivit avec acharnement; Léon remporta quelques succès avec l'appui des Turkomans, puis la Cilicie fut encore une fois envahie et ruinée. Enfin Bibars mourut le 30 juin 1277; mais sa mort ne marqua qu'une courte trêve pour les Arméniens; car, malgré les divisions qui régnaient à la cour du Caire, les Égyptiens marchèrent encore vers le Nord. Mangou Timour à la tête de 50.000 Tartares, appuyé par 25.000 Caucasiens et Arméniens, se rencontra, dans la plaine d'Homs (Emèse) avec Malek-Mansour, sultan d'Égypte, et Sonkor-

(1) Vers 1261-1274.

Aschkar, sultan de Damas (29 octobre 1281) ; ce fut un désastre pour les chrétiens et leurs alliés, et les vainqueurs, poursuivant les Arméniens, entrèrent en Cilicie.

Par l'entremise du commandeur des Templiers de la Nou-

SIGNATURE DE LÉON II

velle Arménie, Léon II obtint enfin la paix avec l'Égypte. Un traité fut signé pour dix ans, dix mois et dix jours ; mais les conditions dictées par le sultan du Caire étaient extrêmement dures. Léon devait payer un tribut annuel d'un million de dirhems [1], mettre en liberté tous les marchands musulmans prisonniers, les indemniser des pertes qu'ils avaient subies, rendre les fugitifs, accorder aux musulmans toute liberté de commerce, même d'esclaves, quelle que soit leur nationalité ou leur religion. De son côté, le Sultan consentait à des clauses analogues, mais tempérées par ce fait que les musulmans prisonniers ou fugitifs étaient exceptés.

A cette époque, ce qui restait des principautés latines était aussi dans une bien fâcheuse posture, et chacun des princes latins ne songeait qu'à défendre de son mieux son bien, soit par les armes, soit plutôt par des compromis avec l'ennemi. Depuis qu'Antioche était tombée aux mains des musulmans, la Cilicie se trouvait être complètement isolée ; toutefois cette paix, bien qu'elle fût humiliante et très onéreuse pour Léon, n'en était pas moins avantageuse, car elle permettait d'espérer onze années de repos. Mais l'Arménie, désolée par la guerre, devait encore être victime de la famine et de la peste ; enfin, par une sage administration, le Roi releva le pays de ses ruines où l'on vit de nouveau les navires étrangers fréquenter le port d'Aïas et le commerce renaître. Nous possédons du règne de ce prince un grand nombre de manuscrits témoignant du soin avec lequel il encouragea l'instruction, surtout religieuse, de son peuple.

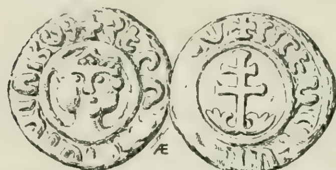
De sa femme, la reine Anne, Léon II eut onze enfants, neuf vivaient encore au moment où il mourut.

Hétoum II, roi d'Arménie, 1289-1297.

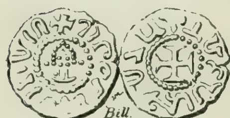
Hétoum II (1289-1297) monta sur le trône dans ces moments critiques pour la chrétienté d'Orient. Les Mamelouks d'Égypte, en possession déjà des anciennes principautés latines d'Édesse, de Jérusalem et d'Antioche, se montraient arrogants vis-à-vis des dernières seigneuries franques et de

(1) Monnaie arabe d'argent.

l'Arménie. Kélaoun exigeait qu'Hétoum lui remît les places de Marasch et de Behesni, au mépris du traité passé en 1185 avec le roi Léon II. C'est en vain qu'Hétoum s'adressa au pape Nicolas IV et au roi Philippe IV de France, le souffle des croisades s'était éteint, et déjà le roi d'Aragon, Alphonse III, Don Jayme, roi de Naples, et la République de Gênes, concluaient des traités de commerce avec le Sultan ; c'était une partie de l'Europe qui acceptait le fait accompli et, somme toute, désavouait les Croisés. Kélaoun poursuivait ses conquêtes, massacrait les chrétiens, réduisait en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Tripoli tomba dès 1189, puis ce fut Saint-Jean-d'Acre (15 mai 1291). Tyr, Sidon, Beyrouth eurent le même sort. En 1292, Mélik-Aschraf-Khalil, fils de Kélaoun, pénétra jusqu'à l'Euphrate et mit le siège devant Romcla, résidence du katholikos arménien, place forte de première importance que défendait Raymond, l'oncle maternel d'Hétoum. La ville fut enlevée d'assaut après un siège de trente-trois jours, tous les hommes furent passés au fil de l'épée, et les femmes, les enfants et le patriarche Étienne partirent pour la captivité. Menacé dans le cœur de ses États, Hétoum abandonna Behesni, Marasch et Till de Hamdoun pour éviter un désastre complet de sa patrie.







MONNAIES DE HÉTOUM II

Cependant des révolutions de palais survenant au Caire et la peste dévorant l'Egypte, les conditions seraient devenues plus favorables pour les principautés latines, si leur puissance n'était tombée si bas qu'il leur était impossible de se relever. Comprenant qu'aucun appui ne lui viendrait des Latins, Hétoum traita avec Melik-Adelzein-ed-Dinket bogha, qui venait de s'emparer du trône des Mamelouks au détriment de Naçer-Mohammed, et le prince musulman lui rendit une partie des prisonniers faits à Romcla, ainsi que les vases sacrés et les reliques enlevés comme butin.



SCEAU DE FRÈRE IAN (HÉTOUM II)

Devant les difficultés sans nombre qu'il rencontrait à chaque pas, Hétoum, découragé, abdiqua en faveur de son frère Thoros et se retira dans un monastère ; mais, pressé par les grands d'Arménie et par Thoros lui-même de reprendre les rênes de l'État, il sortit de sa retraite. Des querelles étaient survenues dans la famille de Tchinghiz-Khan, et la cour de Sis surveillait avec inquiétude les événements qui se passaient chez les Mongols, seuls alliés sur lesquels les Arméniens pussent baser quelque espérance. Le nouveau Khan renouvela très volontiers avec le roi d'Arménie l'ancien traité d'alliance. De retour à Sis, le prince eut la grande joie d'y trouver les ambassadeurs byzantins qui venaient lui demander la main de sa sœur Ritha (Margueritte) pour Michel, nouvellement associé à l'Empire. La princesse prit le nom de Xéné (Marie).



BULLE DE PLOMB DE THOROS

Thoros, roi d'Arménie, 1293-1295.

Ces alliances avec les Mongols et les Grecs, l'accord traditionnel qui régnait entre les Arméniens et les Latins permettaient à Hétoum d'espérer que le danger égyptien était, pour un temps, écarté de son pays. Désireux de resserrer les liens avec la Cour byzantine, Hétoum se rendit à Constantinople ; mais, profitant de son absence, son second frère Sempad s'empara de la couronne (1296-1298) et, s'étant saisi de ses deux frères aînés à Césarée, fit étrangler Thoros et aveugler Hétoum. Le prince royal Constantin qui avait favorisé l'usurpation de son frère Sempad, révolté par sa conduite, le surprit, l'enferma, délivra Hétoum et se fit proclamer roi (1298-1299).

Sempad et Constantin, usurpateurs, 1296-1298.





MONNAIES DE SEMPAD, ROI D'ARMENIE

Après quelques mois, Hétoum recouvra la vue, et les seigneurs lui rendirent la couronne, malgré la résistance de Constantin et de Sempad qui, pris, furent envoyés à Constantinople où ils moururent en exil.

D'ailleurs, pendant le court règne de Constantin, l'Arménie avait une fois encore été envahie et dévastée par les Égyptiens : l'ennemi s'était emparé de Tell-Hamdoun et avait mis le siège devant Hamous qui résista. L'historien Aboulféda, qui plus tard sera gouverneur de

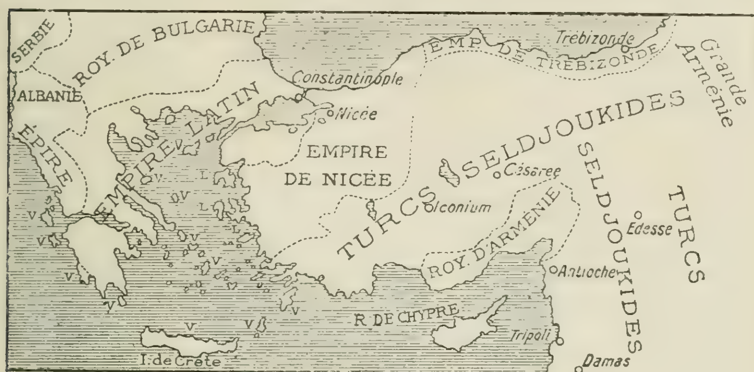
Hamath, raconte que, la ville se trouvant à court de vivres, les défenseurs en firent sortir 1.200 femmes et enfants que les musulmans se partagèrent et qu'il eut pour sa part deux jeunes filles et un jeune garçon. L'usurpateur n'obtint la paix qu'en cédant la ville de Hamous et dix autres forteresses.



MONNAIES DE CONSTANTIN II D'ARMÉNIE

« *Les Egyptiens étaient partagés en deux corps, dont l'un était commandé par l'émir Bedreddin-Bektasch, et le second par Melik Moudhaffer Takieddin Mahmoud, prince de Hama. Le premier s'avança par le défilé de Bagras, vers la ville d'Iskenderouna* (Alexandrette), *et alla mettre le siège devant Tell-Hamdoun, tandis que Melik Moudhaffer marchait du côté du fleuve Djeihan. On entra dans le défilé de Sis, le jeudi 4 de redjeb* (17 avril 1299). *Le prince de Hama vint camper sous les murs de cette ville, et l'émir Bektasch prit la route d'Adana. Ce fut là que se réunirent les divers détachements de l'armée musulmane, après avoir égorgé tous les habitants qu'ils rencontrèrent, enlevé les bœufs, les buffles et pillé de tous côtés. Puis ils quittèrent Adana, retournèrent vers Mecica au bout de trois jours et, passant par le défilé de Bagras, campèrent non loin d'Antioche. Cependant un ordre du sultan Latchin parvint aux émirs, leur enjoignant de marcher de nouveau contre les Arméniens, et de ne point revenir sans avoir pris Tell-Hamdoun. De Roudj* (Rugia) *l'armée traversa le défilé de Bagras, se dirigeant vers Sis, tandis que Kedjken et Kara-Anslar se portaient contre Aïas. Ces deux officiers, surpris par les Arméniens dans une embuscade, furent forcés de battre précipitamment en retraite. Cependant l'émir Bektasch s'avança contre Tell-Hamdoun, qu'il trouva abandonnée par les Arméniens et qu'il occupa le 7 du mois de ramadhan* (*18 juin*) ; *il y plaça une garnison. Sur ces entrefaites, l'émir Beiban-Tabâkhi, naïb d'Alep, s'emparait de la ville de Marasch. La forteresse de Nedjimah, qui contenait une nombreuse population arménienne, composée de laboureurs, de femmes de la campagne et de leurs enfants, céda, après quarante et un jours de siège opiniâtre, aux efforts de l'émir Bektasch et du prince de Hama. Les Egyptiens en prirent possession dans le*

mois de dsoulkada (août-septembre). *Les habitants, qui avaient obtenu une capitulation, eurent la permission de se retirer où ils voulurent. Onze places du territoire arménien tombèrent également au pouvoir des vainqueurs, qui les occupèrent jusqu'à l'arrivée des Tartares. Alors l'émir vendit tout ce qui s'y*



EMPIRE DE NICÉE

V. Possessions de Venise. — *L.* Possessions des Croisés.

trouvait d'objets précieux, et évacua ces forteresses, qui furent reprises par les Arméniens [1]. »

Hétoum étant revenu au pouvoir, on vit déboucher en Syrie les Mongols qui, secondés par les Arméniens, remportèrent sur les Mamelouks une grande victoire près de Homs (22-23 décembre 1299) et chassèrent les Égyptiens de la vallée de l'Oronte. Damas elle-même tomba aux mains des vainqueurs, et les Arméniens rétablirent leurs affaires en reprenant possession des territoires qui leur avaient été enlevés jadis. Mais, quatre ans après ces événements, le sultan d'Égypte prenait sa revanche en écrasant près de Damas (20 avril 1303) les forces alliées des Arméniens et des Mongols. L'armée vaincue fut exterminée, et le roi Hétoum s'enfuit à Mossoul auprès de Khazan.

Retour de Hétoum au pouvoir.

Depuis bien des années les Mongols étaient indécis quant à la direction qu'ils donneraient à leur politique : encore païens à cette époque, ils observaient les événements, se demandant s'ils inclineraient vers les musulmans, en adoptant leurs croyances, ou vers les Latins en se faisant chrétiens ; mais la situation très précaire dans laquelle se trouvaient en ce temps les principautés frankes, l'abandon dans lequel l'Europe les laissait et la grande puissance militaire des Mamelouks

(1) Makrisi, *Histoire des Sulthans Mamlouks*, trad. Ét. Quatremère, t. II, 2e partie, p. 60-65.

firent pencher le plateau de la balance en faveur du Prophète. Si l'Europe avait alors envoyé en Orient une nouvelle croisade, la majeure partie de l'Asie fût devenue chrétienne et les Latins, aidés par les Mongols, eussent refoulé l'Islam dans les déserts de l'Arabie. La civilisation perdit cette occasion unique d'écraser l'hydre musulman.

Hétoum et Léon ne cessaient pas cependant d'être traités en alliés par les Khans et, à ce titre, ils furent encore victimes des Égyptiens dont les incursions devinrent de jour en jour plus fréquentes, plus funestes pour la Cilicie.

Léon III, roi d'Arménie, 1103-1307.

C'est à cette époque (1305) qu'Hétoum quitta définitivement le pouvoir, après avoir, à Sis, fait couronner son neveu Léon, fils de Thoros III et de Marguerite de Lusignan, seulement âgé alors de seize ans, et ne conserva pour lui-même que le titre de grand baron. Mais le jeune prince n'eut pas le temps d'affermir la couronne sur sa tête, Bilarghou et ses Mongols étaient venus devant Anazarbe. Invités à se rendre dans cette ville pour traiter d'affaires, Hétoum, Léon III et une vingtaine de seigneurs arméniens furent traîtreusement égorgés, à l'instigation, dit-on, de nobles arméniens, qui voyaient d'un mauvais œil le vieux roi et le jeune prince se rapprocher par trop, à leur gré, de la papauté et du rite romain. Le chroniqueur Samuel d'Ani [1] se fait l'écho du mécontentement que causèrent alors chez les nationalistes arméniens les décisions du concile de Sis (1307-1308) et, par cela même, explique les causes du meurtre des princes et du roi.



MONNAIES DE LÉON III D'ARMÉNIE

« *Sous le pontificat de Constantin de Césarée* (1307-1322), dit-il, *le grand baron Hétoum tint un concile* (à Sis) *où fut opérée la réunion avec l'église de Rome et où fut détruite la discipline de notre illuminateur* (saint Grégoire). *On convint de célébrer la fête de Noël le 25 décembre, et les fêtes des saints aux jours où elles se rencontreraient, et de verser l'eau dans le calice à la messe.* »

Ochin, roi d'Arménie 1308-1320.

Averti de l'odieux assassinat de Léon par un courrier du gouverneur d'Anazarbe, Ochin, quatrième frère d'Hétoum accouru en toute hâte, chassa les Mongols de la Cilicie, les poursuivit jusqu'à ses frontières et, rentré dans ses nouveaux États, se fit couronner roi (1308-1320) dans la cathédrale de

(1) *Histoire des Croisades. Documents arméniens*, I, p. 465.

Tarse. Mais ce prince était dans les mêmes idées religieuses qu'Hétoum ; aussi rencontra-t-il une violente opposition de la part de certains seigneurs, et les premiers temps de son règne



MONNAIES D'OCHIN, ROI D'ARMÉNIE

furent employés à réduire des soulèvements de ses feudataires.

Cette année (1309-1310), dit Samuel d'Ani (1), *se rassemblèrent à Sis, capitale du royaume, une multitude de moines et de religieux, de prêtres et de diacres, ainsi que des docteurs et des évêques, et beaucoup de peuple, hommes et femmes, qui refusaient d'accepter l'usage de l'eau dans le calice à la messe, et autres innovations. Le roi Ochin, d'accord avec le patriarche et les grands, se saisit de tout ce monde, renferma les docteurs dans la forteresse, et fit mettre à mort une foule d'hommes et de femmes, et quelques religieux et diacres ; puis, faisant monter les moines dans un navire, il les exila à Chypre, où la plupart moururent.*



MONNAIE DE HENRI II, ROI DE CHYPRE

Le meurtre de son neveu sous l'inspiration des factieux, l'impérieuse nécessité de maintenir la paix intérieure pour faire face aux dangers extérieurs, mettaient Ochin dans l'obligation de réagir très énergiquement contre ces énergumènes qui sacrifiaient l'intérêt de la nation à leurs sentiments personnels, à des futilités rituelles.

Amaury, prince de Tyr, avait épousé Isabelle, sœur d'Ochin, et de ce fait le roi d'Arménie se trouva mêlé aux affaires du royaume de Chypre dont Henri II de Lusignan avait été évincé par son frère Amaury, qui l'avait exilé en Cilicie où Ochin, prenant le parti de son beau-frère, l'avait enfermé dans le château de Lampron ; mais Amaury mourut assassiné (5 juin 1310), et sur les instances du légat pontifical, Raymond de Pin, Henri II fut rendu à la liberté et réconcilié avec Isabelle.

La principauté de Chypre était alors le dernier reste de la puissance des Latins en Orient, le seul appui sur lequel pût

(1) *Op. cit.*, p. 466.

compter le roi d'Arménie pour faire entendre ses plaintes à l'Europe; aussi ne négligea-t-il rien pour conserver l'amitié des rois chypriotes. L'Occident, toutefois, se désintéressait du sort de l'Arménie, et tout ce qu'obtint Ochin fut un secours de trente mille sequins, qui lui fut envoyé par le pape d'Avignon Jean XXII (1316-1334). Pendant ce temps, les musulmans continuaient de ravager la Cilicie, et les Arméniens luttaient, défendaient leur territoire, parfois même remportaient quelques succès passagers; mais que pouvaient-ils espérer, isolés qu'ils étaient désormais devant un océan d'ennemis!

Léon IV, roi d'Arménie, 1320-1342.

A la mort d'Ochin (20 juillet 1320), son jeune fils Léon IV (1320-1342) monta sur le trône. Ce prince n'était alors âgé que de dix ans, aussi le Roi, en mourant, avait-il désigné Ochin, comte de Gorigos, comme régent du royaume. Ce seigneur, frère d'Isabeau, la première femme du roi Ochin, était donc l'oncle du nouveau souverain; aussi des lettres spéciales (10 août 1321) [1] du pape Jean XXII furent-elles nécessaires pour autoriser le mariage du jeune roi avec sa cousine Alice, fille du comte de Gorigos, qui lui-même épousa la reine Jeanne, veuve du comte de Tyr.



MONNAIES DE LÉON IV
ROI D'ARMÉNIE

Mais l'Arménie ne cessait d'être dévastée par les musulmans, ce n'étaient qu'expéditions de pillage de la part des Tartares venant d'Iconium, et, quand ces barbares s'étaient retirés, les Mamelouks entraient à leur tour en Cilicie, semant partout la mort et la dévastation. Les seigneurs arméniens se renfermaient dans leurs châteaux, dans les places fortes, puis, l'orage passé, reprenaient leurs querelles contre leurs voisins et contre le Roi.

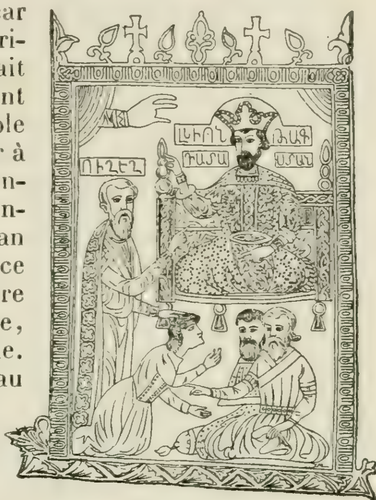
Encore une fois le Pape intervint, recommandant l'Arménie au roi Philippe V de France (22 juin 1322), puis au khan des Mongols de Perse (4 juillet 1322), qui envoya 20.000 Tartares au secours de Léon. Le sultan Malek-en-Naçer, devant cette menace, consentit à signer une paix de quinze années moyennant un tribut annuel de cinquante mille florins d'or, le versement de la moitié des revenus des douanes d'Aïas et de celui que donnait le sel vendu aux étrangers. A ces conditions, il fit évacuer l'Arménie par ses troupes.

Mais l'Occident se désintéressait plus que jamais de l'Asie; tous les efforts de la papauté pour faire naître une nou-

(1) Archives du Vatican. Reg. Epist. commun. an V, part. II, fol. 205, v° Epist. 1326.

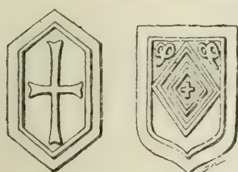
velle croisade furent vains, Philippe VI de Valois envoya dix mille besants d'or, et plus tard encore mille florins. Seul, Hugues IV, roi de Chypre, conclut une alliance avec Léon III qui, malgré le traité signé par le sultan, fut encore victime des Mamelouks.

D'ailleurs, le jeune roi d'Arménie ne méritait personnellement que bien peu d'égards, car il souillait son nom de tous les crimes. Le 26 janvier 1329, il faisait arrêter et mettre à mort le régent Ochin et son frère le connétable Constantin et, pour faire sa cour à ses plus redoutables ennemis, envoyait la tête d'Ochin à Malek-en-Naçer et celle du connétable au khan mongol Abou-Saïd. Peu après ce double assassinat, il tua sa propre femme, dans un accès de colère, prétendant qu'elle lui était infidèle. Veuf à dix-neuf ans par ce nouveau crime, il épousa, en 1333, Constance Éléonore, fille de Frédéric II de Sicile, veuve de Henri II de Chypre. Enfin, le 28 août 1341, Léon tomba lui-même sous le poignard des assassins, après avoir subi de nouveaux revers de la part des Mamelouks et juré sur les évangiles « qu'il n'entretiendrait plus de relations avec les Latins ».



LÉON IV RENDANT LA JUSTICE

Certainement la conduite de Léon fut des plus blâmables; mais l'histoire ne saurait juger ce prince avec la même sévérité qu'elle condamnerait un roi vivant dans un autre milieu et élevé par une régence vertueuse. Son tuteur, Ochin, dès la mort de l'ancien roi absorba toute la royauté, se rendit odieux par son orgueil et par son amour sans bornes pour le pouvoir. Tout et tous devaient plier devant ses volontés. Il fit mettre à mort ou chassa du royaume tous ceux qui ne s'inclinaient pas devant lui, il fit étrangler Isabelle, sœur du roi Ochin et veuve d'Amaury de Lusignan. De leurs cinq enfants quatre vivaient en Arménie, ils furent arrêtés en même temps que leur mère; les deux aînés, Hugues et Henri, moururent empoisonnés; quant aux deux autres, il les chassa d'Arménie. Les cruautés du comte de Gorigos le rendirent odieux à la grande majorité des seigneurs et plus encore au Roi sur lequel il exerçait une tutelle sévère. Léon,



ÉCUSSONS DE TARSE

outré des procédés de son oncle à son égard, se vengea des injures et se défit d'un mentor avec lequel il ne pouvait vivre que sous le joug. Un premier crime, en émoussant sa conscience, en appela d'autres.

Quand ledit baron Ossin, dit Jean Dardel [1], *ot épousé la ditte dame* (Jeanne de Naples), *il fu tant cruel que tous ceulx qui lui avoient esté nuisans il fist mourir ou cachier hors du paiis; et entre les aultres fist il murdrir et estrangler la ditte dame Ysabel, suer du dit roy Ossin et ses IIII enfans mettre en prison; et là morurent les deux, c'est assavoir messire Hugues, lequel il fist empoisonner, et messire Henri, qui, pour l'amour de Dieu, demandait ung peu d'eaue à boire, et il lui fist donner pissate. Et les deux aultres, c'est assavoir messire Jean et messire Bemon, par la priere d'aucuns des seigneurs du pays mist il hors de prison et les fist mettre en une barge en la mer, affin qu'ilz alaissent ou fortune les menroit. Lesquels arrivèrent en l'isle de Rodes, et les seigneurs de l'ospital les rechurent courtoisement et là demourerent trois ans. Après ce, le dit baron Ossin donna sa fille, nommée Aalips* (Alix), *en mariage au dit roy Lyon le quart, lequel estoit meneur d'aaige et soubz son bail.*

D'ailleurs dans toutes les cours latines de l'Orient, et malheureusement aussi dans celles de l'Europe, les mœurs, à cette époque, laissaient fort à désirer : l'assassinat était un moyen politique courant ; à Byzance, au Caire, dans toutes les villes de l'Asie, ce n'étaient qu'intrigues, que meurtres, qu'empoisonnements. Les vengeances se traduisaient par d'horribles massacres, la vie humaine ne comptait ni pour les chrétiens ni pour les musulmans : personne n'était certain de vivre le lendemain et, si l'on méprisait sa propre vie, à plus forte raison ne tenait-on pas compte de celle des autres.

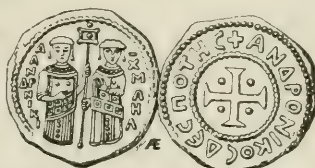
Guy de Lusignan, roi d'Arménie (Constantin II) 1342-1344.

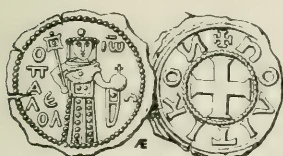
Un événement d'importance se passa en Arménie à la mort de Léon IV (1342). Ce prince, n'ayant pas d'héritier mâle, désigna pour son successeur le troisième fils de sa sœur Isabelle, Guy de Lusignan, son plus proche parent qui, lors de l'assassinat de sa mère et de ses frères, était chez les Grecs. Ainsi la couronne de Cilicie passait des princes arméniens dans une famille seigneuriale française, et le royaume d'Arménie devenait de ce fait pays de gouvernement latin. Or, à ces époques où l'État était la chose du prince, c'était là révolution d'une grande portée ; car l'influence latine deviendrait certainement prépondérante au détriment des traditions nationales, aussi la population arménienne, pour une bonne part, fut-elle toujours hostile à la nouvelle famille régnante. Son clergé et sa noblesse comprenaient que peu à peu leur personnalité natio-

(1) Chap. XXIII.

nale disparaîtrait, ce qui fût advenu, sans nul doute, si les principautés des Croisés avaient eu plus longue destinée.

Guy était le fils d'Amaury de Lusignan, comte de Tyr, et de l'Arménienne Isabelle. Il était le neveu de Henri II de Chypre. Ce prince, depuis l'an 1318, vivait à Constantinople, auprès de sa tante Xéné, ou Marie, femme de Michel IX Paléologue (1295-1320) et mère du basileus Andronic (1328-1341). Il gouvernait Phères (Serrhes) en Macédoine pour le compte de l'Empereur, et avait épousé, en premières noces, une cousine de Jean Cantacuzène (1341-1355). Ayant pris parti contre l'usurpateur du trône de Jean V Paléologue, il fut contraint d'ouvrir les portes de Phères à Michel, et se retira à Constantinople. Déjà, en 1342, Guy savait qu'il


MONNAIE DE MICHEL IX PALÉOLOGUE


MONNAIE DE JEAN V PALÉOLOGUE


MONNAIE D'ANDRONIC III PALÉOLOGUE

était désigné par Léon pour le trône d'Arménie, mais il semble avoir été peu soucieux de cet honneur, n'étant pas sans connaître la situation désespérée de ce royaume. Une première fois il refusa, offrant la couronne au connétable Jean, son frère, l'un des deux fils d'Isabelle qui vivait à Rhodes; enfin, cédant aux sollicitations de Jean, il partit, emmenant avec lui de nombreux hommes d'armes.


MONNAIE DE GUY DE LUSIGNAN (CONSTANTIN II)

Inquiets de ce changement de dynastie et des relations étroites dans lesquelles serait désormais l'Arménie avec les rois de Chypre et les États occidentaux, les musulmans réclamèrent les redevances qui leur étaient annuellement payées par Léon. Guy refusa fièrement. La guerre reprit, et le nouveau prince, qui régnait sous le nom de Constantin II, fit honneur à sa réputation de vaillance; pendant les deux années de son règne (1342-1344), il ne laissa pas les musulmans entamer ses frontières.

Cependant Guy, comme Hétoum, comme la plupart de ses

prédécesseurs, pensait qu'il était de bonne politique pour les Arméniens de se réunir au culte romain, s'ils voulaient recevoir de l'Occident les secours qui leur étaient indispensables. Deux ambassades furent envoyées à Avignon, et le Roi réunit les principaux dignitaires de l'église arménienne afin qu'ils discutassent entre eux les conditions dans lesquelles l'union se pouvait faire. Ces négociations irritèrent certains seigneurs déjà fort mécontents de la volonté du Roi de ne jamais obtenir la paix des musulmans par des cessions territoriales. Les mécontents fomentèrent une émeute dans laquelle le prince fut massacré, ainsi que trois cents auxiliaires franks que Guy avait fait venir en Arménie et ce fut *grand dommage pour la chrétienté que la mort d'un si bon prince, car il était hardy, preux et de moult grant entreprise* ».

Au temps que le bon roy Guy de Lissignan régnait en Arménie, il gouverna le païs puissamment et vaillamment et souverainement; aimoit et servoit Dieu de tout son cuer et soustenoit et deffendoit le prouffit commun de tout son pouvoir et la francise du païs gardoit moult diligamment, sans païer aucun trievaige aus mescreans; et sans repos resistoit contre ses adversaires et aloit moult souvent contre eulz en armes. Et pour ce qu'il estoit advis à aucuns armins que il les traveilloit et trop souvent les menoit en guerre, ils se assemblèrent grand quantité et se armerent et puis viendrent au lieu ou le bon roi Guy, leur seigneur naturel et son frère messire Bemon de Lisegnan, comte de Courch, estoient, et, sans ce que ils se donnaissent garde d'eulz, les tuerent et mirent à mort faussement et traitreusement, à tort et sans cause, et avec eulz moult grand nombre de gens d'armes, que il avoit amenez en sa compaignie du païs de Ponent pour garder le païs d'Armenie. Et oultre tuerent yceulz Armins ung prestre qui estoit au roy, en tant comme il chantoit la messe; et tout ce firent en ung jour dans la ville de Adenez (*Adana*) (1).

Constantin III, roi d'Arménie, 1344-1363.

Les seigneurs élurent Constantin (1344-1363), fils aîné de Baudouin de Néghir, mort en 1336 dans les prisons de l'émir d'Alep. C'était pour la première fois que le royaume de Nouvelle Arménie se donnait un roi n'appartenant pas à la lignée des Héthoumiens. Le nouveau souverain était cependant apparenté à la race royale par son mariage avec Marie, fille du baïle Ochin et de Jeanne d'Anjou.

Le premier acte du nouveau roi fut une infamie. Il confisqua les biens de Soldane, femme de Jean de Lusignan, et deux de ses enfants Bohémon et Léon, âgés de cinq ans et de deux ans, puis enferma la princesse et ses deux fils dans l'île de Gorigos, où il tenta de leur donner la mort en leur faisant pré-

(1) Jean Dardel, chap. XXXIX.

senter du miel empoisonné ; mais, ayant échoué, il ordonna de noyer ses trois captifs. Soldane avertie put s'enfuir à Chypre avec ses deux enfants, et se mettre sous la protection de Hugues IV de Lusignan.

Cependant les négociations avec le Pape se continuaient et les délégués de Guy étaient encore à Avignon quand ce roi fut



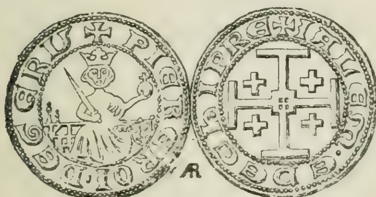
MONNAIES DE CONSTANTIN III D'ARMÉNIE

assassiné. Constantin venait de monter sur le trône, quand, à la demande du légat du pape Clément VI, il réunit un nouveau concile à Sis (1345), assemblée dans laquelle furent discutées les cent dix-sept erreurs imputées aux Arméniens et exposées dans un libellus présenté à Benoît XII. Encore une fois, les Arméniens se soumirent à toutes les clauses présentées par le Saint-Siège.



MONNAIE DE DIEUDONNÉ DE GOZON

Pendant ce temps, l'Arménie avait toujours à lutter contre ses ennemis séculaires et perdait encore une fois le port d'Aïas. La situation devenait de jour en jour plus critique ; cependant aucune puissance n'intervint en Europe en faveur des Arméniens, malgré les supplications réitérées du pape Clément VI. Grâce à l'appui du grand maître de Rhodes Dieudonné de Gozon (1347), Aïas fut rendu à Constantin, mais vers la fin de la même année, cette place fut bloquée et prise par la flotte égyptienne, et les Turkomans d'Iconium, déjà maîtres de la Phrygie, marchèrent sur Tarse. A cette époque, le roi de France et celui d'Angleterre venaient de signer une paix de deux ans, et Philippe VI mourait cette année même (1350). Édouard III demeura sourd aux appels du Saint-Siège qui, bien que toujours engagé dans des difficultés religieuses avec les Arméniens, n'en continuait pas moins à soutenir Constantin par



PIERRE I ROI DE CHYPRE

de fréquents subsides. Pendant que se poursuivaient ces discussions rendues très longues par la distance qui séparait Sis d'Avignon, les musulmans ne cessaient de se ruer sur l'Arménie. En 1359, les troupes du sultan Al Melek-en-Naçer Hassan envahissaient la Cilicie, s'emparaient de Sis, d'Adana, de Tarse et de tout le bas pays, y laissaient des garnisons et emportaient à Alep un immense butin, puis les musulmans de Karamanie venaient, à leur tour, mettre le siège devant Gorigos (Curco), que Pierre I de Chypre délivra.

Les Chypriotes armèrent alors une flotte de cent quarante-six galères à laquelle vinrent se joindre les forces navales des chevaliers de Rhodes et celles du Pape. C'est à la tête de ces forces imposantes que Pierre I de Lusignan s'empara de Satalie et remporta divers succès ; mais, jugeant que les Latins d'Orient n'étaient pas en nombre suffisant pour lutter contre leurs ennemis, il résolut d'aller en Occident demander des renforts, et fit voile pour Venise. Il emmenait avec lui Bohémon de Lusignan, fils de Jean et neveu de l'ancien roi Guy, qu'un parti arménien demandait comme souverain, et qu'il comptait faire couronner par le Pape. Ce prince mourut à Venise, âgé de vingt-quatre ans et, du fait de cette mort, Pierre pouvait faire valoir des droits à la couronne de Sis. Mais les préoccupations du roi de Chypre étaient de plus haute portée ; il s'efforçait de provoquer une nouvelle croisade. Jean le Bon, sur les instances d'Urbain V, se croisa, il demandait deux années pour se préparer, quand sa mort, survenue le 9 avril 1364, ruina cette nouvelle entreprise.

Pierre I n'en poursuivit pas moins ses projets, chercha des appuis et des hommes dans toute l'Europe occidentale et, avec l'assistance d'Urbain V, se procura de l'argent.

Constantin IV, roi d'Arménie, 1365-1373.

En 1363, le roi d'Arménie Constantin III mourait sans laisser d'héritier au trône, et un parti d'Arméniens écrivit au Pape, réclamant la couronne pour les héritiers de Guy. Urbain V désigna Léon (1363-1365), proche parent de Pierre I. Mais pendant ce temps, le parti arménien défavorable aux Lusignan considérant ce prince comme un usurpateur, avait fait élire Constantin IV (1365-1373), fils de Hétoum, chambellan d'Arménie, neveu du maréchal Baudouin, père de Constantin III. Pierre accepta le fait accompli, et Constantin IV le reconnut comme suzerain ; dès lors le roi de Chypre, prêtant son concours à son feudataire, rendit aux Arméniens d'immenses services contre les musulmans. Mais les Vénitiens, les Génois et les Aragonais demeuraient neutres dans ces luttes ; ils avaient passé des traités de commerce avec les sultans de l'Égypte et, malgré les menaces d'excommunication lancées par le Pape contre les chrétiens trafiquant avec les musulmans, n'avaient

de souci que le succès de leurs affaires. Tout autre que Pierre I se fût découragé devant l'abandon de ceux qui avaient contribué si largement au succès des premières croisades, ce vaillant prince n'en fut pas ralenti dans son ardeur et, le 27 juin 1365, il mit à la voile à la tête de trente galères montées par des chevaliers français, italiens, allemands, anglais, deux seigneurs byzantins, et quitta Venise pour Rhodes. Dix mille hommes et mille chevaliers, bien certainement tous des bandits sans aveux, formaient sa petite armée. Alexandrie d'Égypte fut emportée, pillée, puis abandonnée devant un retour offensif des Mamelouks. D'Egypte il remonta vers le nord, dévasta tout le littoral syrien jusqu'à Aïas dont les châteaux lui résistèrent. Constantin ne put le seconder à temps.

Là li bon roy, que Dieus aye,
Atendoit le roy d'Ermenie
Et ses messages li manda,
Et au partir leur commanda
Qu'il li deissent qu'il venist,
Et que convenant li tenist,
Et venist à tout son effort
Pour li faire aide et confort,
Car il est venus comme amis,
Einsi comme il li a promis.
Quand ce vint au chief des VIII jours,
Au roy ennuia li séjours,
Pour ce que le roy d'Ermenie
Par devers lui ne venoît mie,
Et pour l'iver qui aprochoit... (1)

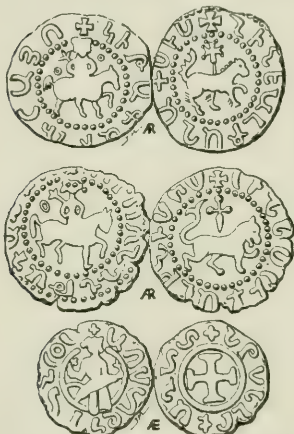
Le roi de Chypre repartit alors pour l'Occident, cherchant de nouveaux subsides, de nouvelles troupes et, pendant qu'il était à Venise, une députation arménienne vint lui offrir la couronne. Mettant à la voile le 28 septembre 1368 pour Chypre, il comptait de là passer en Cilicie et se faire couronner quand il fut assassiné le 16 janvier 1369 à Nicosie, par des seigneurs dont il avait, dit-on, blessé les sentiments par ses dédains. L'Arménie, durant ce temps, était devenue la proie des bandes musulmanes venues d'Egypte, de Syrie, de l'Asie Mineure.

Après la mort du roy, dit le chroniqueur, *Constant* (*Constantin III*) *tirant, firent les Armins ung aultre roy filz de Baron Heyton et fut nommé roy Constant* (*Constantin IV*) *et ne l'eslurent point en roy pour noblesse, mais pour richesse, car il estoit extrais des serfs de Chypre et pour ce que le royaume d'Arménie estoit constraint des Mécréans, manda il au roy de Cypre dont il était extrait qu'il lui pleüst à lui recevoir en son royaume franchement lui et tous ses biens et que il fist du*

(1) Guillaume de Machaut, *La Prise d'Alexandrie.*

royaume d'Armenye du tout à son plaisir. Quand le roy Pierre entendit la requeste du roy Constant d'Armenye, il convoita en avoir la seignourie ; il garda lesdittes lettres du Saint Père (*donnant la couronne au prince Léon de Lusignan*) *sans les monstrer ne bailler au dit Messire Lyon. Mais... Dieu voult qu'il fust deffraudé de son intencion et ne voult pas qu'il passast en Cyppre à tout les richesses royaulz dont il avoit désimé le royaume et pris tous les biens du peuple, car les mécréans occupèrent les pors* (à l'exception de Gorighos). *Et aussi cependant fu le roy Pierre de Cyppre tué par ses barons et vassaulx, Ainsi convint que le roy Constant demourast en Armenye maugré sien.*

Constantin IV, d'ailleurs, semble s'être fort peu intéressé au bien de son royaume, et n'avoir fait aucun effort pour délivrer sa patrie de l'oppression musulmane. Les annalistes le représentent comme un tyran, une sorte d'intrus qui abandonnait le gouvernement à la reine Marie (Miriam), femme de l'ancien roi Constantin III. Cette princesse envoya des ambassades à son oncle Philippe de Tarente, empereur de Constantinople, puis au pape Grégoire XI, qui remua toute l'Europe pour soutenir les Arméniens.


MONNAIES DE CONSTANTIN IV D'ARMÉNIE

Malheureusement, une querelle entre chrétiens allait perdre à jamais la cause des Latins en Orient. Un différend survint dans l'île de Chypre entre Vénitiens et Génois pour une question de préséance ; l'île fut dévastée et condamnée à payer 40.000 sequins aux Génois. Enfin, le 12 janvier 1372, Pierre II fut couronné roi de Chypre à Nicosie et, le 12 octobre, roi de Jérusalem à Famagouste.

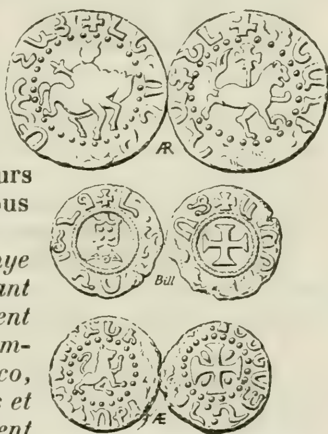
Léon V de Lusignan, roi d'Arménie, 1374-1375.

Léon, le seul petit-fils survivant d'Isabelle d'Arménie, avait grandi à Chypre. Le pape Urbain V, dès 1365, le proposait pour la couronne d'Arménie, mais des intrigues l'avaient retenu à la cour chypriote. A plusieurs reprises, après la mort de Pierre I, étant sollicité, il avait refusé le trône. Enfin, Constantin IV ayant été assassiné par ses sujets (avril 1373), le prince Léon céda aux instances des barons, du clergé et des reines Marie et Jeanne, et accepta la couronne. La situation était d'ailleurs désespérée, et les cloches qui retentirent au sacre de ce nouveau souverain sonnèrent le glas funèbre du dernier des royaumes arméniens.

Avant même l'assassinat du roi Constantin IV, les seigneurs

révoltés avaient confié la régence à la reine Marie. Une lettre du pape Grégoire XI (1er février 1372) adressée à Philippe III de Tarente, empereur titulaire de Constantinople, en fait foi : « *La reine d'Arménie Marie,* dit le Saint-Père, *nièce de Philippe de Tarente, demande que le Pape vienne à son aide contre les musulmans qui mettent en grand danger son royaume ; elle a envoyé, comme ambassadeur auprès du Saint-Siège, Jean, évêque de Sis; celui-ci exprime le désir que la reine puisse trouver un mari parmi les seigneurs latins, capable de défendre et de gouverner l'Arménie. Le Pape invite Jean, prince d'Antioche, régent de Chypre, les Vénitiens, les Génois et les chevaliers de Rhodes à secourir les Arméniens. Il désigne Othon de Brunswick comme réunissant les qualités nécessaires pour devenir l'époux de Marie dans les circonstances présentes* (1). »

La lettre pontificale fut sans effet. C'est alors que la reine Marie députa vers Pierre II de Chypre le chevalier Lyon Hamoncy et deux bourgeois de la ville de Sis, porteurs d'une lettre dont Jean Dardel (2) nous a transmis la substance :



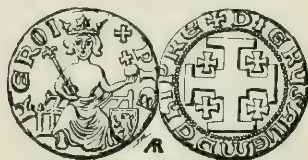
MONNAIES DE LÉON V DE LUSIGNAN ROI D'ARMÉNIE

Sire Roy : La royne d'Arménye qui fu femme du roy Constant tirant le premier, qui au jour d'huy tient la seignourie du royaume par commun assentement, et nostre Catholico, nos seigneurs barons et chevaliers et tout le peuple s'inclinent humblement à vostre seignourie, et vous font assavoir que Dieu a fait son commandement de leur roy le roy Constant, filz baron Heyton, lequel n'estoit mie leur droit seigneur naturel. Et maintenant ils sont sans roy, et pour ce que leur droit seigneur naturel est en ce pays de Cyppre, c'est monseigneur Lyon de Lisegnan, vostre cousin, le seneschal de Jherusalem, ils se recommandent tous à Votre Excellence et vous supplient de lui donner licence de soi partir de Cyppre et venir rechepvoir le royaume d'Arménye, son droit héritaige, pour ce que nous seavons bien qu'il vous a fait hommaige pour le fief qu'il tient en vostre seignourie de par madame sa femme. Et au cas que votre Seignourie ne lui vouloit donner licence de partir, sachies que tout le pays et la chrestienté d'Arménye son en voye de périr et d'estre en voye de mécréans, qui ja naviengne, car ce seroit grand pitié et grand perte pour la chrestienté et pour ce, Sire, pour Dieu

(1) Raynaldi, ann. 1372, par. XXX. (2) Chap. LIII.

et pour miséricorde, ne veuillez que ceste perte et dommaige se faichent à vostre temps à la chrestianté.

Mais Léon, feudataire de Pierre II, en raison des fiefs de sa femme, et forcé de ménager le roi de Chypre, seul soutien de sa couronne, ne fut pas à même, dès son acceptation, de gagner l'Arménie et d'y prendre en main le pouvoir. Pierre avait répondu aux ambassadeurs arméniens qu'il ne pouvait laisser partir le prince avant que la paix avec les Génois fût rétablie dans l'île. Léon dut donc suivre la campagne contre les Italiens et instituer en Arménie un gouvernement provisoire qu'il composa de la reine Marie, de Phémye, sœur de Constantin, de Bohémond, comte de Gorigos, et du baron Basile, fils du baron Thoros. La grande préoccupation du futur roi était le développement des ressources financières du royaume. Certainement ce souci s'expliquait fort bien par la nécessité qu'il y aurait à lever des troupes contre les musulmans; mais les mémoires de Jean Dardel, écrits le plus souvent sous la dictée du prince, font comprendre que Léon, dans ses affaires privées, était fort intéressé.



MONNAIE DE PIERRE II DE CHYPRE

Léon V à Chypre. Les ambassadeurs retournèrent en Arménie par Gorigos, seul port qui ne fut pas tombé aux mains des infidèles. Ils étaient accompagnés par le chevalier Constant, écuyer de Léon, et par l'interprète Manuel, tous deux chargés de veiller aux soins du trésor royal. Quand ces gens arrivèrent devant Sis, ils durent traverser les lignes du gouverneur de Damas, Beydemour, qui assiégeait la capitale. Peu après, d'ailleurs, n'ayant pu se saisir de la place, le prince musulman se retira.



VUE DES RUINES DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE GORIGOS

Cependant, en Chypre, les affaires tournaient fort mal pour Pierre II et pour Léon : les Génois s'étaient emparés par ruse de la ville de Famagouste et, vainqueurs dansles autres parties de l'île, ils exigeaient une somme considérable des Chypriotes, 2.560.000 ducats comme frais de guerre, augmentés d'intérêts au taux scandaleux de 60 %, sans compter que

les chefs italiens ne négligeaient pas leurs intérêts personnels. Léon, pour sa part, fut taxé par les vainqueurs à 36.000 besants blancs, soit une somme équivalente à 280 livres d'or. Sa vaisselle d'argent, sa couronne, sa garde-robe, furent saisies et ne lui furent rendues que contre 300 ducats. En outre, l'amiral génois, Pierre de Campo Fregoso, frère du doge Dominique, conserva la plus belle pierre de la couronne royale, un rubis, et se fit promettre pour plus tard 10.000 florins d'or. C'est ainsi que les Génois obéirent en Chypre aux ordres de la papauté. Dans toutes les guerres des Croisés contre les musulmans ou contre les Grecs, les Vénitiens et les Génois ne voyaient d'ailleurs qu'une occasion de profits; parfois ils aidèrent quelque peu leurs frères latins, mais ce ne fut que par habileté commerciale, et à cette époque où la cause des chrétiens était définitivement perdue en Orient, ils n'avaient plus qu'à jeter le masque.

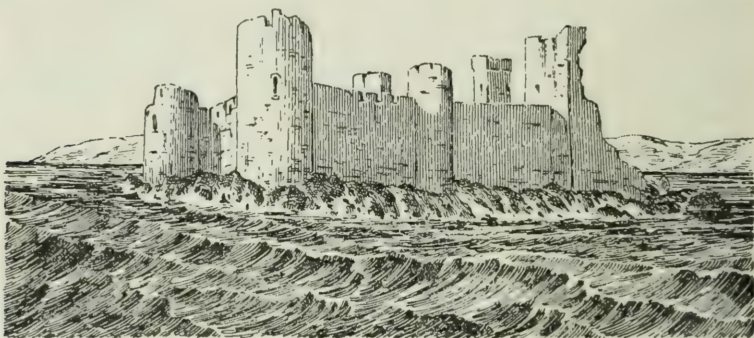

PIERRE TOMBALE DE NICOSIE

Les Chypriotes, pressurés par les Génois et par leur prince Pierre II, par sa mère, Catherine d'Aragon, trouvèrent encore de quoi se libérer de charges aussi lourdes; mais Léon, après avoir donné tout ce qu'il possédait, dut faire appel au trésor de Sis pour se tirer de la situation précaire où il avait été mis malgré lui. Avant de partir, il dut encore livrer à Catherine d'Aragon le fief de sa femme qui rapportait annuellement 1.000 besants d'or et s'engager sous serment à ne pas entrer, sur la côte d'Asie, dans le château fort de Gorigos, bien qu'il eût été cédé par les Arméniens au roi de Chypre. Il devait seulement occuper le château de la mer, situé dans une île à quelque distance du port. C'est dans cette position précaire, après avoir été privé par les Génois et par ses propres parents de Lusignan des ressources dont il avait le besoin le plus pressant, que le nouveau roi d'Arménie aborda la côte de son royaume, le 2 avril 1374, jour de Pâques. Mais Léon ne pouvait témoigner son ressen-



PLAN DU PORT DE GORIGOS

timent ni aux Chypriotes ni aux Génois, qui seuls étaient à même de lui fournir les moyens d'entrer en campagne et de s'emparer de Tarse, place forte défendue seulement par 300 mamelouks. Il vendit sa vaisselle d'argent, la couronne de sa femme à des usuriers et, moyennant cet argent, le roi de Chypre lui envoya 100 soldats, gens d'armes ou arbalétriers commandés par l'écuyer français Sohier Doulçart, alors aux gages des Génois. Quelques arbalétriers et quelques archers recrutés à Gorigos complétèrent la petite armée grâce à laquelle Léon comptait se mesurer avec les infidèles. De son côté, l'amiral génois, bien qu'il eût accepté les sommes qui lui avaient été envoyées, s'était refusé à fournir des vaisseaux au Roi pour attaquer Tarse par



VUE — CHÂTEAU DE GORIGOS

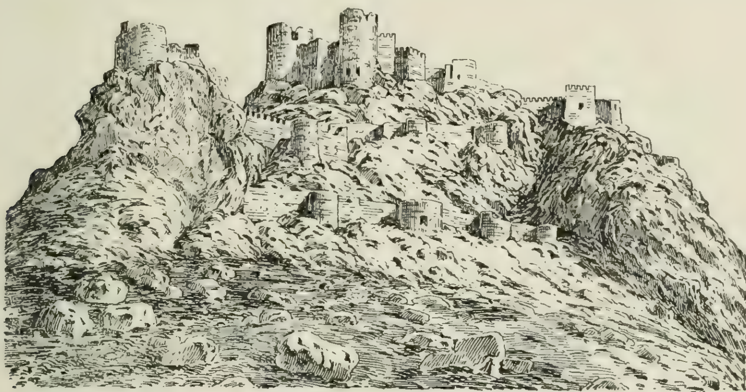
le fleuve, *pour cause de l'aliance que les Jennevois ont avecques les Sarrasins pour le fait de leurs marchandises.*

Mais les difficultés ne faisaient que de commencer pour le pauvre prince. Ayant cru pouvoir révéler ses projets au commandant de Gorigos qui était Arménien, celui-ci le trahit d'une manière infâme, en prévenant le gouverneur musulman de Tarse et en faisant croire à Pierre II et aux Génois que Léon réunissait une armée pour passer en Chypre et soutenir la cause du prince d'Antioche Jean de Lusignan, oncle du roi de Chypre, contre son neveu : Léon n'avait donc pas un instant à perdre, car, sous peu, les galères génoises allaient certainement paraître pour venir se saisir de sa personne. Il envoya sa mère et sa femme à la ville de Gorigos et lui-même quittant l'île où, respectueux de sa parole, il demeurait, partit au milieu de la nuit avec quelques hommes pour aller atterrir à plus de trente lieues de Gorigos, vers l'embouchure de la rivière d'Adana. Le chevalier Doulçart le rejoignit le lendemain avec vingt-cinq chevaux et autant d'arbalétriers.

Léon ne pouvant attaquer Tarse, résolut de se rendre à Sis,

où se trouvait le Conseil de régence. Mais, pour gagner la capitale, il fallait traverser un pays infesté de Mamelouks, et agir avec rapidité. Les arbalétriers, qui étaient à pied, ne pouvant suivre les cavaliers, Léon leur donna des guides, et les envoya par des chemins détournés de la montagne.

Et tantost que le chaut du jour fu passé, messire Lyon et sa compaignie firent le signe de la crois et se commanderent à Dieu et montèrent sur les XXV chevaulz et alèrent à pié les XXV arbalestriers et deux guides qui les conduisoient, et alerent tant que la nuit vint, et lors les deux guides dirent à



VUE DU CHÂTEAU DE CHÂHI-MARAN (CILICIE)

monseigneur Lyon que il cheminast fort, car il avoit en leur chemin moult perilleux passaiges qui estoient garnis de Turcs et de Sarrasins qui scavoient bien sa venue, lesquelz il ne passeroit pas si bien de jours comme de nuit. Si commença messire Lyon fort à cheminer, et pour ce que il vit que les XXV arbalestriers qui estoient à pié ne le pouvaient sievir, il leur bailla une de ses guides pour les conduire par une aultre voie par la montaigne, et cheminèrent deux jours et II nuis sans descendre de leurs chevaux, et pour le grant chemin que ils firent et pour le grant chaut que ils souffrirent, morurent deulx de leurs compaignons. Toutes voies, par la grâce de Dieu, passèrent ils parmy leurs ennemys qui gardoient les passaiges sans avoir mal et vindrent jusques à trois lieues près de la ville de Sis, et n'estoit pas encore jour, et là descendirent pour reposer et rafreschir eulx et leurs chevaulz, car il estoit grandement traveillés. Et quand il fu jours, messire Lyon envoïa deux courriers à cheval à la ville de Sis, à la royne et au commun de la ville, pour leur faire savoir sa venue [1].

(1) Jean Dardel, chap. LXXII.

Les habitants sortirent en foule, conduits par le katholikos, les prélats, les prêtres, les seigneurs, jouant des instruments et dansant pour venir au-devant de leur prince. Ce fut du délire ; car, découragés, bien des gens songeaient à la révolte, à mettre à mort les membres de la régence, puis à rendre la ville aux infidèles.

Cent cinquante hommes armés, partis par ordre du Roi, quatre jours après pour l'embouchure du Seihan, ramenèrent la mère du prince et la reine jusqu'à Anazarbe, sans avoir rencontré l'ennemi ; malheureusement, par suite de la mauvaise volonté des gens de Gorigos à fournir des moyens de transport aux Franks qui avaient accompagné les princesses dans cette ville, beaucoup d'entre eux ne purent partir. Les princesses, avec leur cortège, quittèrent Anazarbe vers le milieu du jour, et arrivèrent à une lieue de Sis un peu avant la nuit tombante.

Quant les dittes dames et leurs gens furent à une lieue près de la ville de Sis, elles le firent assavoir a monseigneur Lyon, lequel fist tantost sonner la trompette d'armes, et s'arma et fist armer ses gens d'armes françois et Armins qui estoient demourés avec lui, et s'en vint monseigneur Lyon et sa compaignie à l'encontre des dittes dames et le sievirent tout le peuple à grant procession, et avoit cascun une torse en sa main, et quant ils orent encontrées les dittes dames, ils les rechurent à grant joye et à grant feste, et tantost que la nuit aproucha, ilz alumerent leurs torses dont il y avoit tant que elles duroient d'un des chiefs de la ville jusques à l'autre où il y a près d'une lieue (1).

Après s'être abandonné pendant quelques jours aux joies du succès, Léon, préoccupé de l'état de déchéance dans lequel était tombé son malheureux royaume qui, depuis longtemps avait mûri ses projets de réorganisation, s'enquit de la situation dans laquelle se trouvait le trésor. En sus de l'avoir royal, il devait renfermer 100.000 ducats qui jadis lui avaient été offerts. Sa déception fut grande quand il vit que le trésor était vide et qu'il n'y restait plus, au dire de Dardel, qu'une couronne. En vain lui exposa-t-on que la régence avait été dans l'obligation non seulement d'écarter les musulmans à prix d'or, mais aussi d'apaiser les chefs factieux dans la ville même de Sis. Le Roi ne fut pas satisfait de ces excuses, il examina les comptes des dépenses qui lui semblèrent excessives et, sur la dénonciation des prélats, des barons et du peuple, fit jeter en prison Mariam, la veuve de Constantin III et le baron Basile, les tenant pour responsables des gaspillages commis par la régence. Il se réservait d'ailleurs de leur faire généreusement grâce au jour de son couronnement.

(1) Jean Dardel, chap. LXXV.

Léon voulait se faire sacrer par un évêque romain; mais devant les murmures que fit naître cette détermination, il fut convenu que le sacre serait double, que l'un se ferait suivant les usages latins, l'autre d'après le rite arménien, et, le 14 septembre 1374, la cérémonie eut lieu dans l'église de Sainte-Sophie, à Sis; la reine Marguerite de Soissons fut couronnée avec le même cérémonial. **Sacre de Léon V.**

Cette double consécration était une faute politique très grave; car les Arméniens, aussi exclusifs que les Byzantins dans leurs croyances religieuses, considérèrent le sacre catholique comme une offense envers le rite grégorien, et leur mécontentement se traduisit plus tard par la trahison.

Le trésor était vide, le pays ruiné, l'ennemi occupait toutes les provinces, toutes les villes, sauf Anazarbe et Sis, ainsi que quelques châteaux aux environs de ces deux places. Les troupes du jeune sultan d'Egypte, Mélik-el-Achraf Chaaban régnaient en maîtresses dans la plus grande partie de la Cilicie et deux chefs turkomans, Daoudbach et Boubakir (Abou-Bekr), occupaient les faubourgs de Sis avec chacun onze mille hommes. Ces barbares, d'ailleurs, ne se montraient pas hostiles aux Arméniens, ils poussaient même la clémence jusqu'à fournir à la capitale et aux châteaux voisins les approvisionnements qui leur étaient nécessaires. Daoudbach envoya des présents à Léon le jour de son couronnement, et le roi d'Arménie, jugeant qu'il lui serait aisé de traiter avec cet intrus, lui adressa les siens, faisant en même temps les premières démarches pour renouveler la trêve d'après les anciennes conditions, mais le prince comptait sans ses propres sujets.

Non seulement ces instants tragiques n'empêchèrent pas les factieux arméniens de soulever des questions rituelles au jour du sacre; mais ces mêmes mécontents, en faisant de faux rapports à Daoudbach, allumèrent la guerre. Pendant trois mois Sis fut assiégée; toutefois les arbalétriers franks firent subir de telles pertes aux Turkomans, qui combattaient à corps découvert, que Daoudbach renouvela l'ancienne convention par laquelle il s'engageait à ravitailler Sis, moyennant le paiement d'un tribut.

A cette époque, vivait au Caire un renégat arménien, du nom d'Achot. Cet homme était fils du baron Ochin et frère de l'épouse de Constantin III. Le parti arménien hostile aux Lusignan, faisant valoir qu'Achot avait des droits à la couronne, l'encouragea à venir à la tête d'une armée égyptienne prendre possession de ses domaines.

Le chef turkoman Boubakir, qui dépendait plus ou moins du Caire, reçut, sur la demande d'Aschot, l'ordre d'affamer Sis et, prétextant qu'il n'avait pas reçu le tribut auquel il **Siége de Sis.**

avait droit, cessa l'envoi des ravitaillements. En même temps, les ennemis de Léon offraient en secret de livrer la ville aux infidèles. Averti par ses espions que la place serait prochainement attaquée, le Roi fit rassembler la population dans la partie haute de la cité, elle-même fortifiée, et dans le château.

La ville basse, protégée par une muraille élevée depuis peu d'années, semblait être insuffisante pour opposer une résistance sérieuse à l'ennemi, tandis que le palais des rois était entouré d'une enceinte fortifiée capable de garantir contre un coup de main, et assez vaste pour abriter une partie de la population ; cette enceinte enveloppait, outre le palais, un certain nombre d'autres constructions, parmi lesquelles l'église métropolitaine de Sis, Sainte-Sophie. C'est cette partie de la cité que Jean Dardel désigne sous le nom de « bourg ». De puissantes fortifications se trouvaient sur le rocher qui domine la ville, à une assez grande hauteur; c'était le « chastel », dont V. Langlois nous donne une description sommaire (1). « Le Sis-Kalessi, dit-il, affecte une forme ovale ; il a trois portes, un même nombre d'enceintes, et renferme diverses constructions. En raison de la forme du rocher sur lequel il est assis, les murailles du château sont irrégulières et d'inégale hauteur ; des tours et des bastions flanquent la forteresse. Par suite de l'irrégularité des constructions, le château se trouve divisé en trois parties et assis sur les trois principaux pics du rocher ; des espaces vides séparent ces constructions distinctes, mais qui cependant se lient entre elles et correspondent par des sentiers creusés dans le roc et bordant les précipices. Le côté sud, où se trouvait le donjon, était fortifié avec plus de soin que les autres points de la forteresse. »

Le 15 janvier 1375, Boubakir, à la tête de 15.000 hommes, s'empara de la partie basse de Sis qui fut livrée au pillage, mais la partie haute de la cité et le château restaient imprenables.

Suivant Jean Dardel (2) dont le témoignage, d'ailleurs, ne saurait être considéré comme impartial, c'est alors que se passa la plus abominable des trahisons. Ceux qui jamais n'avaient accepté sincèrement la réunion de l'église d'Arménie à celle de Rome, ceux qui haïssaient la lignée latine des princes de Lusignan, s'unirent aux mécontents de tout genre et décidèrent de faire revenir enfin le calme par la soumission au Sultan d'Égypte. Le katholikos Paul I (1374-1378) fut l'un des principaux instigateurs de cette affreuse félonie, montrant ainsi qu'il préférait la domination temporelle d'un souverain de l'Islam à la suprématie spirituelle du Pape. Soixante-

(1) *Voyage en Cilicie*, p. 384.
(2) Chap. XC.

quinze ans plus tard, la même intransigeance religieuse devait faire tomber entre les mains des infidèles l'antique capitale des basiléis.

Répondant à l'appel des ennemis des Lusignan et de la papauté, l'émir Seif-ed-Din-Ichq Timour, gouverneur d'Alep, envoya 15.000 hommes pour prêter main-forte aux Turkomans et, le 24 février, on vit déboucher les Égyptiens sous les murs de Sis. Comprenant que la ville haute ne résisterait pas à un assaut, Léon la fit évacuer et dès la nuit l'incendia. Dès lors le royaume d'Arménie se trouvait être réduit au château de Sis; mais les traîtres s'y trouvaient confondus avec les défenseurs.

Plus de 30.000 ennemis se pressaient à l'entour du château



RUINES DE LA FORTERESSE DE SIS

fort, dans les ruines de la ville et du « Bourg ». Léon, sentant venir l'assaut final, réunit les seigneurs et le clergé, fit jurer à tous obéissance et fidélité à la foi chrétienne et à leur souverain et fit lui-même sur les évangiles tenus par l'évêque d'Hébron, le serment de mourir pour le Christ. Il adjurait en même temps les nobles et les prêtres de dénoncer les traîtres et de les punir (1).

Le lendemain, les musulmans commencèrent l'attaque; mais sur ces rochers escarpés le seul point accessible était la plate-forme qui s'étendait devant la porte. La résistance fut vive de la part des assiégés et le Roi lui-même maniait l'arbalète, quand il fut atteint par un projectile de fer qui lui brisa la mâchoire et lui enleva trois dents. Léon se retira dans le château pour se faire panser, alors que les Sarrasins, très éprouvés, se retiraient (2).

Le soir même Seif-ed-Din faisait tenir au prince chrétien une lettre dans laquelle il faisait savoir: « *Que le soudan son seigneur luy avoit mandé que il luy fist scavoir se il ly vouloit*

(1) Jean DARDEL, chap. XCII. (2) Jean DARDEL chap. XCIII.

rendre le chastel et devenir sarrasin, le dit soudan le feroit son grant admiral et renderoit tout son païs. » Léon fit une réponse très digne, dans laquelle il se déclarait décidé à périr plutôt que de renier son Dieu, et il offrait de payer tribut au Sultan, comme par le passé, si le siège était levé et si ses possessions lui étaient rendues (1).

Irrités par cette réponse, les musulmans, à plusieurs reprises tentèrent, toujours en vain, l'assaut de la place (2), mais, pendant ce temps, les traîtres agissaient auprès de Seif-ed-Din, lui faisaient connaître la blessure du Roi, son état grave et lui annonçaient que bientôt la famine lui ouvrirait les portes (3).

Non contents de leurs intrigues avec l'ennemi, les chefs des factieux, dont les conseils perfides ne pouvaient vaincre la résolution du Roi, songèrent à le faire périr. Le katholikos, le baron Basile et la veuve du roi Constant, qui avait épousé le chevalier chypriote, Mathieu Cappe, et était elle-même la sœur du renégat Achot, excitèrent Cappe par des promesses. Ce traître tourna contre le Roi quelques-uns des soldats de Chypre, et, la nuit venue, fit irruption dans le donjon où demeurait Léon, et dont les gardes arméniens furent massacrés jusqu'au dernier. *Quant le roy, qui se gisoit si mallade en son lit que il ne se pouait aidier du coup que il avoit eü de la bombarde, entendi la frainte, il s'efforça et prist son haubergon et s'arma au mieux que il pot et, en la chambre où le roy gisoit, avoit deux chevaliers armins et un arbalestrier grec, qui estoit maistre des engiens, qui se nommoit Coste de Lesmirre. Et quant ces trois dessus dis sentirent que les dessus dis rompoient l'uis de la chambre du roy à bonnes haiches pour entrer dedans, pour tuer le roy et eulx, le dist grec prist le roy et le lia à une bonne corde et le descendit par une privée au second chastel et puis, descendirent après le roy tous troys* (4).

Le prince se réfugiant chez la reine Marie, retrouva le chevalier Doulçart qui ignorait le complot des mercenaires franks. Il fit annoncer dans le château l'attentat auquel il venait d'échapper et, craignant pour la reine et pour ses enfants prisonniers dans le donjon, offrit aux insurgés de leur pardonner ; mais ces gens ne voulurent rien entendre. Il fallut donc en venir aux mains. Quatre fois les Arméniens fidèles à leur prince tentèrent l'assaut du donjon et quatre fois ils furent repoussés (5).

Prise de Sis par les musulmans.

Pendant ce temps, les révoltés faisaient, au moyen de cordes, entrer l'ennemi dans la place et, déjà, quelques musulmans étaient venus se joindre aux factieux, quand un frère jacobin,

(1) Jean Dardel, chap. XCIV.
(2) *Id.*, chap. XCV.
(3) *Id.*, chap. XCVI
(4) Jean Dardel, chap. XCVII.
(5) *Id.*, chap. XCIX.

qui avait accompagné à Sis l'évêque d'Hébron et se trouvait alors dans le donjon, craignant d'être contraint d'embrasser l'Islam, fit entrer en secret des Arméniens qui se rendirent maîtres du fort.

Alors le katholikos et les autres conjurés, excitant la foule contre le Roi, déterminèrent les Arméniens à livrer la place aux musulmans. Tous abandonnèrent leur prince et, brisant les portes, firent entrer l'ennemi. Léon, souffrant de sa blessure, étendu sur son lit, n'avait auprès de lui que sa femme, ses enfants, et le fidèle chevalier Sohier Doulçart; une poignée de soldats défendait le donjon qu'il occupait encore. Mais les vivres manquaient, et dans cette affreuse situation, Léon ne pouvait résister plus longtemps; acceptant les arrêts du Destin, il envoya vers le chef des Musulmans. **Capitulation du château de Sis. 1357.**

Ischki-Timour, après un échange de lettres fort courtoises, fit remettre un sauf-conduit au Roi : « *Notre lettre lui est accordée,* dit-il, *afin qu'il descende du donjon, le rende au puissant Sulthan, puis, qu'il aille ou bon lui semblera. Le sauf-conduit vaut pour lui, sa reine, ses enfants, son avoir personnel et toute sa suite, en sorte qu'il soit respecté et honoré de tous.* » Mais le pauvre roi n'avait, dans la parole du vainqueur, qu'une faible confiance ; il se confessa, entendit la messe et communia ; puis, pouvant à peine marcher, la tête enveloppée de linges, il descendit du donjon suivi des siens. C'était le 13 avril 1375, moins de dix mois après que, quittant l'île de Chypre, le roi Léon V de Lusignan avait mis le pied sur la terre arménienne.

Le Sultan offrit au prince de reprendre son royaume, à la condition qu'il apostasiât; Léon refusa dignement; on lui proposa de demeurer dans l'un des châteaux de la Cilicie, il n'accepta pas, comprenant qu'après quelques années les musulmans se déferaient de sa personne. Il songea à se rendre en Chypre; mais, apprenant qu'il serait assassiné en route, il abandonna ce projet et s'en remit au Sultan Achraf d'Egypte.

A la suite de sa victoire sur les chrétiens, Ischki-Timour fit son entrée solennelle dans Alep en fête, traînant à sa suite le roi et la reine d'Arménie, leurs enfants, la reine Mariam, Sohier Doulçart, sa femme, comtesse de Gorigos, le katholikos Paul I, les barons arméniens et les notables de la ville de Sis. Là, les prisonniers durent à plusieurs reprises se prosterner en public devant leur vainqueur. Enfin, le 1er mai, Léon partait d'Alep pour Le Caire où il arriva le 9 juillet. **Captivité de Léon V.**

Le Sultan, malgré les termes du sauf-conduit délivré en son nom, s'opposa au départ de Léon pour l'Occident; il craignait que le prince ne soulevât une nouvelle croisade, aussi le conserva-t-il dans la ville du Caire, honorablement traité, mais étroitement surveillé.

Le roi de Chypre intercéda auprès du souverain de l'Égypte pour obtenir la libération de Léon, mais n'obtint aucun succès vis-à-vis des conseillers du jeune prince Mélik-Mansour Ali, qui venait de monter sur le trône à la suite de l'assassinat de son père Achraf Chaaban (16 mars 1377). Léon avait écrit au Pape, à l'empereur de Constantinople, à celui du Saint-Empire romain, au roi de France, aux autres princes de l'Occident; quelques-uns intercédèrent en sa faveur; mais aucune de ces démarches n'aboutit.

La même année, en juillet, arrivèrent au Caire plusieurs pèlerins d'Occident, nobles, chevaliers, écuyers et autres qui projetaient de se rendre au Sinaï et à Jérusalem. Parmi ces gens était un religieux franciscain, Jean Dardel, natif d'Étampes, cordelier de la province de France. Invité à dire la messe pour le roi Léon, il s'entretint longuement avec le prince qui, après lui avoir exposé ses malheurs et ses espérances, le retint près de lui. Dardel devint dès lors, en même temps qu'il était son chapelain, le conseiller et l'ambassadeur du prince.

Délivrance de Léon V. Porteur de l'anneau royal et de lettres pour les souverains de l'Europe, Dardel quitta Le Caire le 11 septembre 1379, reçut des rois de Castille et d'Aragon les sommes nécessaires pour racheter la liberté de Léon, et les ambassadeurs, venus d'Espagne au Caire, obtinrent enfin que le prisonnier pût sortir d'Égypte. Le 7 octobre 1382, le roi d'Arménie quittait le port d'Alexandrie, toujours accompagné du frère Dardel, qu'à son arrivée à Rhodes (21 octobre), il créa chancelier du royaume.

Dès lors l'existence de Léon V de Lusignan fut celle de tous les rois en exil. Nulle part il ne rencontra les dispositions sur lesquelles il comptait pour recouvrer ses États; les rois Pierre d'Aragon et Jean de Castille se montrèrent généreux à son égard, le pape d'Avignon, Clément VII, que Léon avait préféré au pontife de Rome, Urbain VI, lui décerna la « rose d'or » et n'oublia pas Jean Dardel, qui reçut l'évêché de Tortiboli, dans la province de Bénévent, siège épiscopal que le nouveau titulaire ne pouvait d'ailleurs pas occuper effectivement, car Tortiboli était alors soumis à l'obédience d'Urbain VI.

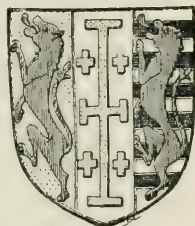
Le roi de Navarre, Charles II, que Léon visita, le combla de présents, et le comte de Foix ne se montra pas moins généreux à son égard. Pensionné par les rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Castille, Léon V se retira dans le château de

Mort de Léon V à Paris. 1393. Saint-Ouen, qu'il devait à la générosité de Charles VI; il mourut, le 29 novembre 1393, dans le palais des Tournelles, rue Saint-Antoine, vis-à-vis de l'hôtel Saint-Paul, résidence ordinaire des rois de France. Son corps fut inhumé aux Célestins, où il resta jusqu'à la Révolution, et ses cendres furent, à

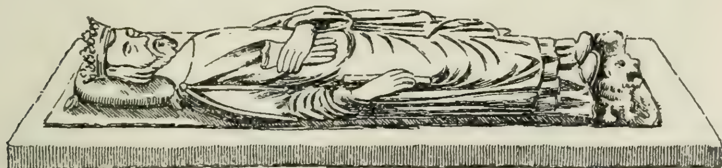
cette époque, jetées au vent comme celles de tant d'autres souverains ; son tombeau, d'abord transporté au musée des monuments français des Petits-Augustins, a été déposé, lors de la Restauration, dans les caveaux des sépultures royales de Saint-Denis, où il se trouve encore. On lit sur le pourtour de la dalle mortuaire l'épitaphe qui suit : « *Cy gist très noble et excellent prince Lyon de Lizingue quint roy latin du royaume d'Arménie qui rendit l'âme à Dieu le* XXIX[e] *jour de novembre l'an de grace MCCCXCIII. pries pour lui.*

Jean Dardel avait précédé son maître dans la tombe. Mort le 6 décembre 1384, l'évêque de Tortiboli avait été inhumé parmi les tombeaux des siens à Étampes, dans le cimetière de l'église Saint-Basile.

C'est par la chronique de Dardel seulement que nous connaissons les événements du règne si court et si dramatique de Léon, et le religieux d'Étampes, écrivant sous l'inspiration, voire même sous la dictée du prince, se montre d'un jugement sévère à l'égard des Arméniens. Si l'on réfléchit cependant sur le sort dont les Mamelouks menaçaient les derniers défenseurs du royaume chrétien, sur la famine dont ils souffraient dans le château de Sis, on flétrira moins rigoureusement que Dardel les « Armins » ; certes il n'y a pas lieu de les disculper entièrement, mais poussés par le désespoir, ils ont droit à l'indulgence. S'il s'était trouvé, parmi les défenseurs de Sis, quelque chroniqueur, il est à penser que les faits seraient



ÉCUSSON DU TOMBEAU DE LÉON V DE LUSIGNAN



TOMBEAU DE LÉON V A SAINT-DENIS

(D'après un dessin communiqué par M. K. J. Basmadjian.)

narrés sous un tout autre aspect que dans les écrits de Dardel ; mais nous ne possédons malheureusement aucun élément de critique.

Depuis que Roupen avait levé l'étendard de la révolte jusqu'à la chute du château de Sis, c'est-à-dire pendant ses trois siècles de durée, la Nouvelle Arménie n'avait été qu'un perpétuel champ de bataille. Cent fois ses villes et ses campagnes furent dévastées par les invasions musulmanes.

Les populations étaient massacrées, emmenées en esclavage et les Arméniens qui avaient vu tomber, l'un après l'autre, tous les États latins de l'Orient, ne pouvaient plus espérer qu'en l'aide du Tout-Puissant. Le courage les abandonna.

Mais à côté de cet état d'esprit, né de l'infortune, il est d'autres griefs dont les Arméniens ne peuvent être absous, leurs divisions politiques et religieuses et les ambitions des barons n'ont point été sans précipiter la ruine du royaume. Le nombre des prétendants au trône était considérable, dans les dernières années du quatorzième siècle, et les factions religieuses avaient conservé toute leur intolérance d'antan. Léon V, catholique latin, ne voulait se plier à aucune concession, et le katholikos Paul I (Boghos), craignant de voir son Eglise se soumettre entièrement et sans retour aux exigences des papes, était, par principe, l'ennemi de la famille des Lusignan. Tout le clergé aussi bien qu'une partie du peuple et la majorité des seigneurs partageaient ses appréhensions et ses rancunes. L'union devant l'ennemi musulman faisait défaut chez les Arméniens; et il en était malheureusement de même dans tout le monde chrétien de l'Orient. A Byzance, la haine contre les Latins était plus grande encore, et c'est *in extremis* que l'Empire tournera ses regards vers l'Occident, quand il sera trop tard.

Quoi qu'il en soit, ce petit royaume fondé par des gens venus de bien loin vers l'Orient, européanisé par son contact avec les Croisés, eut une belle page dans la grande épopée du Moyen Age. En dépit des troubles et des guerres, au milieu des plus grands dangers, les Arméniens de Cilicie s'adonnèrent aux Lettres et aux Arts, construisirent des églises, des couvents, des châteaux, des forteresses, se livrèrent au commerce et, malgré les circonstances, cette principauté montra, même au milieu des horreurs de la guerre, une surprenante vitalité. Sa ruine fut la conséquence du désastre des Croisés : mais les Latins se retirèrent dans leur pays de l'Occident, alors que les Arméniens durent se courber pour des siècles sous le joug de leurs vainqueurs. Du jour où le domaine des Occidentaux fut réduit à l'île de Chypre, le découragement s'empara des chrétiens de l'Asie et le drame qui termina l'agonie de la ville de Sis, aujourd'hui que nous l'envisageons avec un recul de cinq siècles, doit être jugé moins sévèrement qu'il l'a été par le contemporain Dardel. Des fautes ont été commises, mais si l'on compare l'héroïque résistance des Arméniens, durant deux siècles, à la lâcheté avec laquelle la plupart des chrétiens de l'Orient se sont inclinés devant le yatagan de l'Islam, on est pris d'admiration pour cette poignée de braves et leurs fautes disparaissent devant le courage dont ils ont fait preuve

jusqu'à la dernière heure, jusqu'à ce que tout espoir fût perdu.

En 1384, le pape Grégoire XIII, dans sa bulle *Ecclesia romana,* rend une éclatante justice aux Arméniens, cet hommage du souverain pontife ne doit pas être oublié : « *Parmi les autres mérites de la nation arménienne envers l'Église et la République chrétienne,* écrit le pape, *il en est un qui est éminent et digne de particulière mémoire ; c'est que, lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre Sainte, nulle nation et nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide, en hommes, en chevaux, en subsistances, en conseils; avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres.* »



SCEAU ET SIGNATURE DU ROI LÉON V D'ARMÉNIE

CHAPITRE IX

L'Arménie après la perte de son indépendance.

Nous avons vu que la ville d'Ani et son royaume passèrent en 1045 sous la domination de Constantinople, que son dernier roi Gaghik II fut assassiné par les Grecs en 1079 alors qu'il était captif sur les terres de l'Empire, qu'en 1064 Alp-Arslan conquit définitivement la Grande Arménie, et qu'en 1375 le royaume de Léon V de Lusignan cessa d'exister [1]. Depuis le onzième siècle, jusqu'à nos jours, les populations de la Grande Arménie furent donc les rayas des musulmans et ceux de la Nouvelle Arménie, depuis le quatorzième siècle, sauf toutefois les habitants des pays situés au nord de l'Araxe qui échappèrent au joug de l'Islam en 1827 pour entrer sous le gouvernement des tsars de la Russie.

Depuis de longues années déjà, durant les terribles guerres qui, de tout temps, ont dévasté les régions de l'Ararat, bien des habitants de ces pays s'étaient enfuis de leur patrie ; mais c'est surtout au Moyen Age que l'émigration prit son plus grand essor. Les horreurs commises par les Arabes, par les Turcs et les Mongols, la certitude que le lendemain serait plus funeste encore que le présent, poussa une bonne partie de ces malheureuses populations à chercher d'autres cieux, et de nombreuses colonies se fondèrent dans l'ancien monde d'abord, dans le nouveau ensuite. De telle sorte qu'à partir de la conquête par les khalifes du pays des Arméniens l'histoire de ce peuple se présente sous deux aspects très différents : celui de la lutte pour l'existence des populations asservies, et celui des fils de Haïk vivant dans les pays étrangers. Bien que ces deux phases soient contemporaines l'une de l'autre, il m'a semblé préférable d'en faire l'objet de deux exposés séparés, afin de mieux faire comprendre l'évolution, très différente d'ailleurs, des divers milieux dans lesquels se développa cette race, durant cette période de son histoire.

La conquête arabe, bien qu'elle se fût présentée sous la forme la plus odieuse, celle de la religion, bien qu'elle eût été d'une violence et d'une cruauté inouïes, était cependant

(1) Après la mort de Léon V les souverains de Chypre prirent le titre de rois d'Arménie. Ceux qui le portèrent sont : Jacques I, roi de Chypre, 1393-1398 ; Janus, 1398-1452 ; Jean II, 1452-1458 ; Charlotte et Louis de Savoie, 1458-1464 ; Jacques II, 1464-1473 ; Jacques III, 1473-1475 ; Catherine Cornaro, 1475-1489.

adoucie par ce fait que dans les débuts de l'Islam, les Mahométans, se trouvant en face de la puissance byzantine, n'ayant affaire qu'à des populations chrétiennes, étaient tenus à quelque tolérance envers les infidèles. Les succès rapides obtenus par les successeurs du Prophète pouvaient n'être que d'un temps, car l'empire des basileïs n'avait point été abattu comme celui des rois des rois de la Perse; aussi les khalifes se montrèrent-ils moins durs à l'égard des chrétiens que vis-à-vis des Mazdéens qui, vaincus, subjugués, ne pouvaient espérer aucun appui de la part des États voisins.

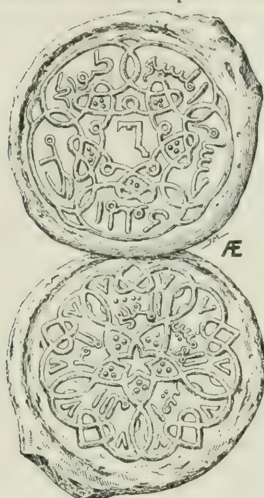
Quoi qu'il en soit, tous les Mahométans, arabes, turcs et persans, suivirent vis-à-vis des chrétiens la ligne politique qui leur était tracée par le Koran, l'appliquant avec plus ou moins de rigueur, d'après les circonstances, suivant leur caractère. Ils considérèrent, tous et toujours, les infidèles comme des êtres inférieurs et, s'ils ne les exterminèrent pas jusqu'au dernier, c'est qu'ils avaient besoin de leurs bras pour la culture des terres et pour mille travaux auxquels se rebutait leur paresse ou leur vanité.

Dans l'Empire byzantin, sous l'influence du christianisme, l'esclavage s'était beaucoup adouci et, en Occident, il avait pris la forme du servage; mais, chez les peuples orientaux, les traditions barbares s'étant conservées dans toute leur rigueur : l'être dominé devenait la propriété absolue de son maître, de par la loi du plus fort.

Dès les débuts de l'Islam, le chrétien fut donc l'esclave du musulman, le raya (troupeau) et, bien qu'elle ne fût pas toujours appliquée dans toute sa sévérité, cette loi, primordiale chez le Mahométan, n'en demeura pas moins la base du traitement que, pendant des siècles, ils devaient infliger à ceux des infidèles qui avaient eu le malheur de tomber entre leurs mains et la fermeté de ne pas renier leur foi. Si le chrétien possédait des terres ou des biens, ce n'était que par tolérance, et ses maîtres pouvaient toujours lui prendre son avoir, jusqu'à ses enfants, pour en user suivant leur bon plaisir, se basant pour exercer leurs sévices sur le livre du Prophète, le Koran, « étrange mélange de dualisme et de duplicité » dont les deux chapitres *L'Epée* et *La Guerre* ordonnent férocement de mettre à mort par le glaive, de réduire en servitude tous les infidèles qui tomberont au pouvoir des vrais croyants. Mais, ces deux derniers chapitres dictés par Mahomet, alors que sa puissance était affermie, ne sont pas en accord avec les ordres qu'il donnait au temps où commençaient ses conquêtes. *O infidèles,* disait-il alors, *si vous n'adorez pas ce que j'adore, gardez pour vous votre religion, et moi, je garderai pour moi la mienne.* Ces contradictions permettent aux musulmans de

passer, suivant leur intérêt, de la tolérance à l'intolérance et, quelle que soit leur conduite vis-à-vis des chrétiens, de toujours obéir à la loi de leur maître.

Le musulman a laissé à beaucoup de Grecs, de Chaldéens, d'Arméniens et de Coptes leur religion et leur langue, la première parce qu'il n'a pu les contraindre tous à l'apostasie, la seconde afin que le chrétien ne pénétrât pas dans la classe dominante, pour que son langage et ses mœurs le désignassent perpétuellement au mépris du vrai croyant, pour qui l'infidèle doit travailler, qu'il doit servir. Et cette classe dominante, délivrée du souci de gagner son pain, put alors mener à son aise la vie de parasite. C'est ce qui se passa dans l'Arménie, la Syrie, la Grèce, l'Egypte, le nord de l'Afrique jusqu'au Maroc et à l'Espagne, dans tout le vaste empire des Arabes; c'est ce qui se passe encore dans les pays turcs; c'est ce qui aurait lieu en Perse, si ce pays, depuis longtemps en décadence, ne devait s'incliner devant la volonté des puissances européennes et ne pas maltraiter les infidèles qui l'habitent.



MONNAIE DE GIORGI III DE GÉORGIE AVEC AL MOKTAFY (1254-1284.)

Que de souffrances, que d'humiliations pour ces malheureux que le destin cruel avait fait tomber aux mains de ces maîtres infâmes! L'usage des armes était interdit aux rayas chrétiens, israélites, mazdéens, mandaïtes, à tous ceux qui n'adoraient point Allah, et ces gens devaient porter un costume spécial, afin qu'on pût les reconnaître à première vue, leur donner des ordres, les malmener. Les églises des adorateurs du prophète Issa, modestes, sans clocher, privées de leurs cloches, étaient sans cesse le théâtre de scènes odieuses, d'orgies révoltantes, de crimes affreux; et le chrétien devait demeurer impassible, devant la profanation de ses lieux saints, devant les plus infâmes des provocations.

Non contents des sévices qu'ils exerçaient, Arabes, Turcs et Persans livraient les villages chrétiens aux peuples les plus barbares de l'Orient, aux Kurdes. On a vu dans les pages qui précèdent quelle fut l'attitude des émirs de l'Azerbaïdjan vis-à-vis des Arméniens et, si parfois les maîtres arrêtaient les fureurs des bandits du Kurdistan, ce n'était que dans la crainte de ne pouvoir toucher de l'Arménie dévastée les taxes exorbitantes dont ils vivaient. Jamais le Mahométan ne s'est montré

pitoyable par bonté, par respect d'autrui ; seul, l'intérêt a toujours guidé ses actions.

La haine et le mépris du chrétien sont ancrés à tel point dans le cœur du musulman, qu'il ne croit pas qu'un infidèle puisse commettre une bonne action, et sa duplicité lui fait attribuer à son dieu l'acte généreux dans lequel le chrétien n'a joué que le rôle d'instrument d'Allah ; ce n'est donc pas à l'auteur de l'action que le Mahométan doit de la reconnaissance, mais bien au dieu dont il est lui-même le serviteur.

Domination turque en Arménie.

Après la ruine du royaume des Bagratides et la prise d'Ani par les Seldjoukides, la domination turque s'étendit jusqu'au pied de la grande chaîne caucasienne, dans les pays de la Kourah et de l'Araxe [1]. Ce fut une lutte incessante des Arméniens, des Géorgiens, des Iméréthiens et des Mingréliens contre les envahisseurs qui, nomades, occupaient tous les pâturages du bas pays, et dont les begs régnaient en maîtres absolus dans les villes de quelque importance. Parfois le basileus de Constantinople envoyait quelques troupes ; mais, le plus souvent, ces secours irréguliers et insuffisants n'amenaient que d'atroces représailles au jour où l'assistance des empereurs grecs venait à manquer. Puis ce fut l'invasion mongole qui de nouveau sema l'effroi dans la Transcaucasie et les pays de l'Ararat.

Les Mongols en Arménie.

Les Mongols, partis d'Asie centrale dès le milieu du onzième siècle, s'avancèrent au travers des steppes sibériennes et du plateau persan, soumettant à leur joug toutes les tribus qu'ils rencontraient dans leur marche torrentielle. Or, ces peuplades vaincues étaient pour la plupart de race turque, de parler djaghathaï, et leurs soldats venant sans cesse accroître l'armée mongole, il en résulta que l'élément primitif s'effaça peu à peu et que les chefs seuls ou presque seuls appartenaient au flot primitif, quand les Mongols se présentèrent dans la Transcaucasie.

En 1206, Tchinghiz-Khan commençait la conquête de l'Asie. Après avoir soumis les peuplades de la steppe turkomane, il anéantissait l'Empire musulman du Kharisme (vers 1217) ; puis imposait son joug au Khoraçan, à la Perse, à l'Irak-Arabi, au nord de l'Inde, détruisant en quelques années l'œuvre des Arabes. Ses généraux, Soubada-Behadour et Tchépeh-Nouvian, pénétrèrent dans l'Arménie et la Géorgie, passèrent les portes de Derbend, celles des Alains, et il se fonda dans le sud de la Russie l'empire du Kiphtchak (1223) dominant sur les anciennes tribus turques des Comans et des Pétchénègues [2].

(1) En 1071, les Seldjoukides s'avancèrent jusque dans la Cappadoce ; en 1082, les Ortokides s'emparèrent de Jérusalem, et, en 1092, l'empire des Seldjoukides se démembra.

(2) En 1236, ils s'emparent de Moscou, de Vladimir et de Kiev ; en 1240, ils sont en Pologne, puis en Hongrie (1241) et en 1242, Frédéric II les bat en Illyrie.

Les armées purement mongoles, parties de l'Asie centrale, n'existaient plus depuis longtemps, et l'usage de la langue mongole s'était même perdu en dehors de la cour. Dans la suite, on confondit sous le nom de Tatares les maîtres et leurs sujets, bien qu'ils appartinssent à des races très différentes.

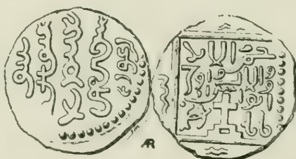
Une première fois (1221), tout le bassin de la Kourah fut dévasté, malgré les vaillants efforts des Géorgiens et des Arméniens, secondés par les émirs musulmans de l'Azerbaïdjan. En 1223, les Tatares étaient déjà au centre de la Russie; puis, las de pillage, ils se retirèrent vers le sud, pour se joindre à leur roi Tchinghiz-Khan qui, à la tête d'une nombreuse armée, s'acheminait du Khoraçan vers l'Arménie. Dovin, Ani et Gag, tout le pays jusqu'à Gandzak tombèrent en son pouvoir, tandis que Djélal-ed-Din, sultan du Kharisme, chassé de ses États, poussé par les Mongols, envahissait le nord de l'Arménie et la Géorgie. Poursuivi par les Tatares, ce prince fut tué (1231), et ses troupes se fondirent dans l'armée des Mongols, qui s'installa dans toutes les vallées; les Géorgiens se retirèrent alors dans les montagnes du Caucase et les Arméniens dans les massifs du Gougarq et du Gheuktchaï. Mangou-Khan, Arghoun-Khan, Ghazan-Khan et les autres chefs mongols régnèrent sur tout le pays, jusqu'au jour



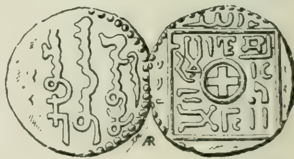
MONNAIE DE DJÉLAL-ED-DIN
SULTAN DU KHARISME



MONNAIE DE DAVID V SOLSAN (Géorgie) (1243-1269).



MONNAIE D'ARGHOUN-KHAN ET DE DÉMÉTRÉ II DE GÉORGIE (1273-1289.)



MONNAIE DE GHAZAN-KHAN ET DE WAKHTANG III (Géorgie) (1301-1307).

(1387) où Timour le Boiteux (Leng) s'empara de la grande Arménie, fondant le second empire des Tatares.

Le nom de Tamerlan est demeuré chez les Arméniens un objet d'effroi : ce chef parcourut le pays, semant partout la dévastation et la mort. Dans le Siouniq, l'Aïrarat, le Vaspourakan et le Touroubéran des flots de sang furent répandus. A Van, tous les habitants furent précipités du haut des falaises; à Sivas la population tout entière fut égorgée, on enterra vivants 4.000 soldats, et les chevaux des vainqueurs piétinèrent

les enfants. Ce furent d'effroyables horreurs qui se poursuivirent jusqu'à la mort de Tamerlan. Alors l'Arménie devint la proie des tribus turkomanes du Mouton noir d'abord, ensuite du Mouton blanc dont le chef, Ouzoun-Hassan, se proclama sultan de Perse (1468).

L'ambition de ces princes barbares était sans bornes. Non content de régner sur tout le plateau iranien, sur la Trans-



MONNAIE DE BAGRAT V, ROI DE GÉORGIE (1360-1395.)



MONNAIE DE GIORGI VIII, ROI DE GÉORGIE (1452-1469.)

caucasie et l'Arménie, Ouzoun-Hassan voulut encore accroître ses possessions au détriment de Mahomet II (1440-1481), le vainqueur de Constantinople et de Trébizonde. Mal lui en prit, d'ailleurs, car, vaincu, il dut céder l'Arménie (1473) qui pour la première fois tomba sous le joug des Osmanlis.



MONNAIE GÉORGIENNE INCERTAINE (XIVe SIÈCLE)

Tout comme dans l'antiquité, ce malheureux pays devint encore le champ de bataille des empires rivaux. Quarante et un ans plus tard, en 1514, le roi fondateur de la dynastie des Séfévis en Perse, Chah Ismaïl I (1501-1523), marcha contre les Turcs; mais il fut vaincu dans la plaine de Tchaldiran par le sultan Sélim I (1512-1520), qui s'empara de toute l'Arménie occidentale et méridionale, jusqu'au lac d'Ourmiah. Souleyman I (1520-1566) prit encore aux Persans l'Arménie orientale et Mourad III (1575-1595) obligea Abbas I (1585-1628) à lui abandonner, par traité, non seulement l'Arménie tout entière, mais aussi la Géorgie ainsi qu'une partie de l'Azerbaïdjan avec son chef-lieu, Tabriz (1585) (1).

Domination persane.

Avec le gouvernement turc s'établit en Arménie un régime d'exactions et de rigueurs intolérable pour la population, et les principaux du pays, préférant la domination persane à celle des Osmanlis, envoyèrent vers Chah Abbas I une députation chargée de le supplier d'intervenir et de reprendre possession des pays de l'Ararat.

Bien qu'ils fussent devenus mahométans, les Persans n'en appartenaient pas moins à une vieille race qui, pendant des

(1) Cf. Kévork Aslan, *L'Arménie et les Arméniens*, 1914, chap. VI et VII. — K. J. Basmadjian, *Histoire moderne des Arméniens*, p. 18 sq.

siècles avait tenu la tête de la civilisation orientale. Chez eux, les préceptes de Zoroastre avaient adouci les mœurs et fait naître dans les esprits des idées de justice inconnues des Mongols, des Turkomans et des Turcs; aussi se montraient-ils plus tolérants que les Osmanlis envers les chrétiens.

Chah Abbas saisit l'occasion qui se présentait à lui de se venger des revers infligés par les Turcs à la Perse depuis le temps de Mahomet II. A la tête d'une armée considérable il envahit l'Azerbaïdjan, s'empara de la province de l'Ararat et allait poursuivre ses conquêtes, quand le sultan Ahmed I (1603-1617) qui venait de monter sur le trône envoya contre lui le général Sinan Pacha Djighalé-Zadé. Abbas se sentant inférieur à son adversaire dut abandonner l'Arménie; mais, en se retirant, il laissa derrière lui le désert, afin de n'abandonner aux Turcs qu'un pays sans valeur, et d'établir, dans ses propres Etats, des colonies de gens industrieux. Les villes, les villages, les églises, les monastères, furent incendiés, réduits en monceaux de ruines, et toute la population fut déportée vers la Perse; ces ordres furent exécutés avec une cruauté inouïe. Ceux des habitants qui se refusaient à quitter la maison de leurs pères étaient roués de coups et souvent mis à mort. Enfin d'interminables caravanes partirent dans la direction de l'Araxe; là, les gardiens obligèrent les exilés à traverser le fleuve à la nage, et beaucoup de ces infortunés trouvèrent la mort dans ses eaux rapides.

Les déportés se dirigèrent ensuite, au travers de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan, vers Ispahan, où le roi fonda (1605), sous le nom de *Nouvelle Djoulfa,* une bourgade voisine de sa capitale et qui, jusqu'à ce jour, est uniquement peuplée d'Arméniens chrétiens. Chah Abbas, d'ailleurs, se montra très favorable envers les exilés et, si ces gens avaient été malmenés pendant leur exode, ce n'était pas par son ordre, bien certainement; car, à peine Djoulfa d'Ispahan fut-elle fondée, qu'il déclara la liberté des cultes dans ses États. Souvent il assistait aux cérémonies religieuses, aux jours de fête, et toujours il punissait sévèrement ceux de ses sujets qui insultaient ou molestaient les chrétiens. Malheureusement les successeurs de ce prince généreux ne suivirent pas cette politique de tolérance; se laissant influencer par le clergé mahométan, presque tout entier arabe, ils rivalisèrent avec les Turcs dans leur cruauté à l'égard des Arméniens.

Pendant ce temps, la guerre continuait entre les Persans et les Osmanlis, pour la possession des provinces septentrionales, et les chances étaient variées; enfin (1620) les Turcs durent abandonner au Chah toute l'Arménie orientale avec Etchmiadzin. Les guerres en Europe occupaient trop le

Sultan pour qu'il fût à même de soutenir ses prétentions sur des districts orientaux, dont il ne tirait les impôts qu'à grand'peine.

Chah Abbas agit en politique sage et prévoyant dans ses nouvelles provinces; il en confia les gouvernements à des seigneurs arméniens qui, sous le titre de Méliks, jouissant d'une grande indépendance, administraient pour son compte et se comportèrent avec fidélité envers ce prince. Mais, sous les successeurs d'Abbas, les exactions et les violences recommençant, les Arméniens songèrent à s'émanciper du joug musulman.

Les Arméniens s'adressent à l'Europe. Ori.

En 1678, le katholikos Hakob IV réunit secrètement à Etchmiadzin les principaux seigneurs arméniens, une douzaine tout au plus, et ce prélat proposa d'accepter la suprématie du Pape, et de s'adresser aux puissances occidentales pour obtenir l'autonomie de l'Arménie. C'était reprendre les négociations entamées jadis par les rois de la Nouvelle Arménie.

Une délégation partit, à la suite de ce conciliabule, le katholikos devait se rendre à Rome tout d'abord; mais il mourut en cours de route, à Constantinople, et les délégués, découragés, s'arrêtèrent. Seul un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Ori, partit, espérant à lui seul réussir dans cette difficile mission. Il parvint en France par Venise et, s'étant engagé dans l'armée de Louis XIV, fut fait prisonnier par les Anglais. Libéré, il alla en Allemagne, où il obtint le concours du prince du Palatinat, Jean-Guillaume, en lui promettant la couronne d'Arménie.

Ori revint dans son pays (1699) afin d'y préparer la révolution qui devait assurer son indépendance. Mais le nouveau katholikos Nahapet I (1696-1705) s'opposait à la réunion de l'Eglise arménienne à celle de Rome, et il en était de même du patriarche des Aghouans, Siméon IV (1675-1701). Les seigneurs choisirent donc le supérieur du couvent de Saint-Jacques, Minas Tigranian, qui partit avec Ori porteur d'une lettre adressée au pape Innocent XII (1691-1700).

Après avoir visité le Saint-Père, Ori et Minas se rendirent chez le prince Jean-Guillaume, qui les adressa à l'empereur Léopold I (1658-1705). Mais, comprenant qu'il ne pouvait rien être tenté pour l'Arménie sans le concours de la Russie, ce prince conseilla aux délégués de s'adresser à Pierre le Grand, qui, en 1700, leur promit son assistance et, en même temps, ce Tsar envoyait une mission en Arménie. Le katholikos Nahapet I était mort, et son successeur Essaï (1702-1728) acceptait la soumission au Pape. Il suffisait donc que la Russie agisse, et le temps s'écoulait en lenteurs. Ori retourna à Vienne, alla à Dusseldorf, puis, en 1706, se trouvait en Russie de nouveau, et Pierre le Grand lui confia une mission

auprès du Chah ; mais les Persans avertis à la longue de ce qui se passait en Arménie, l'éconduisirent tout en l'entourant d'égards, et il alla mourir à Astrakkan (1711).

Pierre le Grand et Catherine.

Pierre le Grand cependant (1722) fit partir une expédition contre la Perse, s'empara de Derbend. Ses troupes mirent le siège devant Chemakhi. Les Arméniens croyaient fermement voir leurs espérances se réaliser, quand le Tsar retira ses armées, signa la paix avec les Persans, et abandonna aux Turcs, l'année suivante, la Géorgie et le Qara-bagh, conseillant aux Arméniens de cette région d'émigrer sur les terres de l'Empire.

Abandonnés par la Russie, les Méliks eurent recours à la violence. Tout le Qara-bagh se souleva sous le commandement de David-Beq qui, déjà, depuis plusieurs années tenait la montagne. Quelques succès encourageaient les révoltés ; quand l'armée turque étant intervenue, David se réconcilia avec Chah Thamaz (1722-1732), qui le nomma gouverneur du Qara-bagh nouvellement rentré dans les possessions persanes.

David étant mort, des compétitions survinrent entre Arméniens au sujet de sa succession, et les Turcs en profitèrent pour reprendre le Qara-bagh. Mékhithar, le lieutenant de David, fut assassiné par ses compatriotes (1730), et ainsi se termina cet effort des Méliks pour rendre à l'Arménie son indépendance.

Cette odyssée d'Ori à travers l'Europe et la Perse, ces querelles religieuses, ces luttes d'une poignée d'hommes contre les armées de grands Etats, cet abandon dans lequel Pierre le Grand laisse les Arméniens, après leur avoir fait les plus brillantes promesses, font songer aux espérances illusoires de la Grande Arménie du Moyen Age, de la Nouvelle Arménie des Roupéniens et des Lusignan. Les noms ne sont plus les mêmes qu'au treizième siècle ; mais rien n'est changé dans les faits comme dans les événements qui devaient en être la conséquence.

La Russie se désintéressait, pour l'instant, des montagnes du Petit Caucase ; aussi les Turcs en profitèrent-ils pour déclarer à ce sujet la guerre au chah de Perse. Erivan, Nakhitchévan tombèrent au pouvoir des Osmanlis, dont l'armée s'avança jusqu'à Tabriz. Les compétitions qui existaient alors entre le prince Achraf et Thamaz II favorisaient les entreprises de l'ennemi. Achraf confirma le Sultan dans ses nouvelles conquêtes, mais ce prince fut défait par son compétiteur au trône, pris et décapité. La guerre reprit dès lors et, vaincu près d'Hamadan par les Turcs, le Chah dut signer un traité par lequel il abandonnait les provinces de Tiflis, d'Erivan et de Chemakhi, et reportait sa frontière à l'Araxe.

Ce désastreux traité amena d'ailleurs la chute de Thamaz que son général, Nadir, détrôna (1732) pour le remplacer par un enfant, Abbas III, ce qui lui permettait de garder en main le pouvoir, et la guerre reprit avec la Turquie. Une grande bataille fut livrée sur les rives de l'Arpa-tchaï, et Nadir, vainqueur, reprit les provinces transcaucasiennes abandonnées par Thamaz.

C'est alors que le Turkoman Nadir usurpa définitivement le pouvoir et se proclama Chah de Perse (1736-1747). Son premier soin fut d'accorder aux Arméniens qui l'avaient aidé à prendre la couronne les libertés dont ils jouissaient jadis sous Abbas I, mais les hostilités avec les Osmanlis continuèrent en Arménie, Nadir Chah (1743) s'avança en territoire turc jusqu'à Kars, puis, obligé de se retirer, se rencontra sous Erivan avec l'armée du Sultan qu'il battit; et c'est toujours l'Arménie qui était l'objet et le théâtre de ces querelles; les ruines s'entassaient sur les ruines, les campagnes devenaient désertes, le peuple las de tant de souffrances et de dangers incessants quittait peu à peu sa patrie pour aller chercher, sous d'autres cieux, cette liberté que le destin refusait au domaine de ses pères.

Malgré ces malheurs, les aspirations à la liberté n'étaient pas étouffées chez les Arméniens : des appels à l'indépendance



MONNAIES D'ERÉKLÉ II, ROI DE GÉORGIE

partirent des colonies arméniennes de l'étranger et des démarches furent faites auprès d'Eréklé II, roi de Géorgie (1737-1797), pour la formation d'un État comprenant toute la Transcaucasie. Toutefois, pour en arriver à leurs fins, les Méliks devaient s'appuyer sur la Russie, où régnait alors la grande Catherine.

En 1768, la guerre éclata entre les Russes et les Persans, et la politique impériale excita les chrétiens à la révolte dans les provinces septentrionales du chah de Perse. L'Impératrice se montrait alors très favorable à l'indépendance de l'Arménie, et Grigoriy Alexandrovitch Potemkine, fervent arménophile, avait même accepté pour son propre compte la couronne du nouveau royaume. Encouragés par ces prémices, les Arméniens, dirigés par quelques-uns de leurs seigneurs et par les katho-

likos d'Etchmiadzin et des Aghouans, préparaient un soulèvement général quand Ibrahim-Khan, gouverneur persan des districts transcaucasiens, fit arrêter les conjurés. Le katholikos de Gandzassar, Hovhannès X, mourut empoisonné dans sa prison (1786), et les autres chefs arméniens furent retenus dans les fers.

Une querelle, survenue entre les gouverneurs persans Djavad-Khan et Ibrahim, au sujet des Arméniens que protégeait le premier de ces seigneurs, amena la guerre entre les Tatares, et l'Arménie Orientale fut encore ensanglantée. D'ailleurs, depuis que les Khadjars turkomans s'étaient emparés de la couronne de Perse, ce malheureux pays, déchiré par les compétitions et l'anarchie, marchait à grands pas vers sa ruine. Dans toutes les provinces ce n'étaient que révoltes et, grâce à ces troubles, l'eunuque Agha Mohammed-Khan s'empara du trône (1794-1797). Ibrahim-Khan se refusant à le reconnaître pour

Conquête de la Haute Arménie par la Russie.



PROGRÈS DE LA RUSSIE EN ARMÉNIE (1797-1916)

son souverain, le nouveau roi envahit le Qara-bagh (1796), s'empara de Choucha, dont il fit passer les habitants au fil de l'épée, et sévit avec la dernière des rigueurs contre les Arméniens qui avaient pris fait et cause pour les Tatares contre lui. Mais les Russes intervinrent et en quelques semaines chassèrent les Persans au delà de l'Araxe; Derbend, Bakou, Couba, Gandzak, Chemakhi et Choucha demeurèrent entre leurs mains et depuis ce temps firent partie de l'Empire des

tsars (1797). Le Qara-bagh n'avait pas, il est vrai, recouvré son indépendance, mais il se trouvait dès lors administré par des gouverneurs chrétiens et délivré pour toujours de l'intolérance musulmane.

Le traité du Ghulistan, signé en 1813 entre la Perse et la Russie, abandonnait au Tsar toute la Transcaucasie, et le Chah renonçait à toutes ses prétentions sur les khannats du Qarabagh, Gandzak, Chaki, Chirvan, Derbend, Bakou, sur le Daghestan, le Talych, la Géorgie, l'Iméréthie, la Gourie, la Mingrélie et l'Afkhasie, régions sur lesquelles, pour la plupart, la Perse n'avait aucun droit depuis que le roi de Géorgie Ereklé avait fait don au Tsar de ses prérogatives souveraines.



MONNAIE RUSSE DE GÉORGIE

Mais Abbas-Mirza, fils aîné de Fath-Ali-Chah, avait en secret préparé la révolte de tous les musulmans de la Transcaucasie et, jugeant le moment venu (1826), il envahit, à la tête d'une importante armée, les provinces cédées par le traité du Ghulistan. En réponse, les Russes firent passer au Caucase de nombreux contingents et, faisant appel aux chrétiens, s'adjoignirent les Géorgiens et les Arméniens, commandés par le général Madatoff, un Arménien du Qarabagh.

L'armée d'Abbas fut chassée sans difficultés et la ville de Tabriz, en Azerbaïdjan, se rendit à merci aux « mulets des troupes russes ». Par le traité de Turkmen-Tchaï (1828), la Perse céda les khannats d'Erivan et de Nakhitchévan, les seuls qui restassent en sa possession sur la rive gauche de l'Araxe. Ainsi fut délivrée du joug des musulmans la Rome des Arméniens, Etchmiadzin, la résidence du katholikos Nersès d'Aschharac qui, à la tête de ses Arméniens, avait secondé le mouvement des Russes. Il avait alors été question de créer une « province arménienne russe », autonome, sous la suzeraineté des tsars. Mais ce projet fut abandonné par Paskiévitch, vice-roi du Caucase.

A peine la guerre était-elle terminée avec la Perse, que la Russie se vit dans l'obligation de marcher contre les Turcs. Les hostilités eurent pour théâtre principal la Mingrélie et les provinces du nord-ouest de l'Arménie.

Depuis que les Osmanlis occupaient les régions méridionales et occidentales de l'Arménie, le joug turc s'était si durement appesanti sur les chrétiens de ces pays que, toute velléité de soulèvement étant impitoyablement châtiée, les Arméniens

avaient courbé l'échine et subissaient la plus infâme des oppressions, sans avoir la force de réagir. Perpétuellement menacés dans leur vie et dans leurs biens par leurs terribles voisins, les Kurdes, dont les tribus étaient à peine soumises au Sultan, écrasés d'impôts par les fonctionnaires de la Porte, surveillés avec la dernière des sévérités, ces malheureux ne possédaient aucun moyen de se grouper pour réagir contre de tels maux. L'entrée en campagne des armées russes fit naître dans ces montagnes un indescriptible enthousiasme, et les généraux du Tsar en profitèrent habilement pour soulever les chrétiens contre leurs ennemis. Paskiévitch qui commandait l'armée d'Orient s'empara de Kars, d'Akhalkalaki, d'Akhaltsikhé, de Bayazid, de Diadine, Alachkert, Hassan-Qal'a, Erzeroum, Khinis et de Baïbourt. Presque toute l'Arménie était conquise, il ne restait plus aux Osmanlis que Van, Bitlis, Mouch et Erzindjan, c'est-à-dire le sud et l'ouest du plateau d'Erzeroum. En Europe, les armées du Tsar remportaient également de grands succès et menaçaient Constantinople. Mais les puissances occidentales ne voulaient pas l'abaissement de l'Empire ottoman et, par le traité d'Andrinople (1829), la Russie ne conserva en Asie que les provinces d'Anapa, Poti, Akhalkalaki et d'Akhaltsikhé, rendant à la Turquie la majeure partie de ses conquêtes orientales.

Traité d'Andrinople

Ce fut une cruelle déception pour les Arméniens qui, s'étant généreusement compromis pour la Russie, retombaient sous le joug d'anciens maîtres qui, certainement, ne leur pardonneraient pas leur dévouement à la cause moscovite. Ils émigrèrent en masse vers Alexandropol, Akhalkalaki et Akhaltsikhé. Quatre-vingt-dix mille personnes abandonnèrent les villages rendus aux Turcs, alors que quarante mille autres avaient quelques années auparavant quitté les provinces persanes. Ce fut un lamentable exode de familles dénuées de tout; plus de la moitié des émigrés moururent en route de fatigue, d'épuisement et de faim. L'administration russe d'ailleurs se montra peu charitable pour ces infortunés; héritiers de la civilisation byzantine, les Russes avaient épousé les haines religieuses de leurs maîtres et, orthodoxes, ils méprisaient profondément les Arméniens grégoriens. L'aversion des Grecs pour tout ce qui ne croyait pas comme eux-mêmes s'est transmise dans toute la force de son fanatisme aux Slaves orientaux.

C'est en 1877 seulement, que la guerre reprit avec la Turquie, dans les pays arméniens; car, lors de la campagne de Crimée, les hostilités s'étaient passées en Europe, et la Transcaucasie était demeurée presque complètement en dehors du conflit. Le traité de 1878 passé à San Stéfano, aux portes de

Constantinople, accordait à la Russie Batoum, Adjara, Artvin, Olti, Ardahan, Kars, Ani et Kaghzian; mais les troupes du Tsar, encore une fois, rendaient au Sultan Erzeroum et Bayazid qu'elles occupaient. Ce fut un grand désespoir pour les généraux arméniens, prince Madatoff, Ter-Ghoukassoff, H. Alkhazoff, car ils espéraient sauver enfin leurs compatriotes du joug de la Turquie.

Se voyant condamnés à demeurer sujets ottomans, les Arméniens de Turquie, depuis bien des années, sollicitaient de la Sublime Porte des réformes et, sans rejeter brutalement leurs demandes, le Sultan rendait impossible toute amélioration du sort des chrétiens dans ses États. Dès 1841, un conseil avait été constitué, composé de vingt-sept membres choisis parmi la petite bourgeoisie arménienne; mais ce conseil devait vivre en dehors du patriarcat, qui, depuis que la nation avait perdu son indépendance, gérait toutes les affaires de la communauté. Cette mesure n'eut pour effet que de jeter le trouble parmi les Arméniens. Ils cherchèrent, vers 1875, à faire approuver par le Sultan une constitution nationale arménienne « méconnaissant les principes mêmes du Gouvernement turc », mais « un État ne pouvait exister dans un autre État », surtout en Turquie. En 1860, un nouvel effort fut encore tenté; alors la désunion se mit parmi les intéressés, et le Gouvernement ottoman, profitant de ces désordres, intervint pour dissoudre les commissions, ce qui, en 1862, amena des troubles. Enfin, en 1863, pour donner satisfaction au peuple arménien, le Sultan ratifia une constitution qui, jusqu'à ce jour, a donné la direction des affaires au patriarcat, règlement officiel qui fait partie du recueil des lois (Destour) de l'Empire ottoman. C'était un premier pas de fait, toutefois la Porte n'en continuait pas moins à traiter en esclaves les Arméniens; leur octroyer de bonne foi des libertés eût été encourager tous les chrétiens à présenter leurs revendications, et retirer aux musulmans cette toute-puissance qui fait la base même de l'Empire des sultans.

« Les souverains mahométans, dès l'origine, ont toujours évité de se rencontrer avec le christianisme sur le pied d'égalité. Ils n'en appellent pas à la raison, mais à l'épée. Craignant l'égalité, ils ont toujours désarmé les chrétiens, leur déniant des droits égaux, on pourrait dire un droit quelconque devant la loi; et toutes les fois que les chrétiens, même réduits à cette impuissance, ont dépassé hors de proportion la population musulmane sous le rapport du nombre, de l'éducation ou de la prospérité, les souverains mahométans, continuant la politique des Pharaons envers les Israélites esclaves, ont diminué la population par les méthodes employées en Bulgarie

(1876) et à Sassoun (1894) pour aboutir à frapper d'incapacité les survivants, en les accablant d'impôts (1). »

« Après les massacres des Grecs à Constantinople, en 1821, et dans l'île de Chios, en 1822, l'Europe exigea du sultan Mahmoud II (1808-1839) la promesse formelle d'appliquer des réformes en Turquie. Pour éviter l'intervention européenne, Abdul-Medjid (1839-1861), fils de Mahmoud, proclama dès son avènement, par un décret désormais historique et nommé Hatti-Chérif de Gulhané, les réformes (Tanzimat) nécessaires. Mais la proclamation solennelle des Tanzimat resta lettre morte! En 1843, un chrétien de Constantinople, Hovakim, qui depuis quatre ans avait embrassé l'islamisme, voulant rentrer dans le giron de sa religion maternelle, le malheureux fut pendu malgré l'intervention et la protestation de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, Lord Canning.

« En 1845, commencèrent les premiers massacres du Liban. L'Europe sut arracher alors au Sultan une nouvelle promesse de réformes, le Hatti-Humayoun, promulgué en 1856 et confirmant celles déjà promises en 1839. Les événements démontrèrent clairement la mauvaise foi de la Porte pour l'application de ces réformes, car, en 1858, de nouveaux massacres éclatèrent à Djeddah, ainsi qu'au Liban et en Syrie. En 1860, sous le règne d'Abdul-Aziz (1861-1876), eurent lieu les événements de Zéitoun (2). »

Zeitoun.

« Les Arméniens de Zéitoun (3) forment une confédération placée vis-à-vis des Turcs dans une situation analogue à celle des Monténégrins. Retranchés dans des montagnes d'un accès difficile, ils ont toujours vécu en dehors de l'autorité du Sultan. A aucune époque, ils n'ont été conquis, et ils veulent que le Gouvernement ottoman respecte leur indépendance, ne fût-ce qu'en vertu du droit de possession d'État (4). »

A cette époque, les Turcs avaient encore le plus profond des dédains pour leurs rayas arméniens, et ne prévoyaient pas qu'un jour cette nation pût devenir gênante pour le Gouvernement. D'ailleurs ils pensaient qu'une constitution, dépourvue de sanction, ne serait jamais qu'un jeu fort innocent, « une roue carrée », comme disait alors l'un des hommes d'État de la Sublime Porte. Mais le peuple arménien, s'attachant à cette ombre de liberté, en fit un instrument de progrès, une base de son relèvement national. L'un des promoteurs les plus énergiques de ce mouvement fut Kricor Odian, conseiller de Midhat pacha, qui s'efforça de pousser son chef à doter

(1) Coll. Malcolm, *L'Arménie devant l'Europe*, p. 44. Paris, 1897.

(2) K. J. Basmadjian, *op. laud.*, p. 93 sq.

(3) Cf. Anatolio Latino, *Gli Armeni e Zeitun* (2 vol.). Agassi, Zeitoun. Trad. Tchohanian.

(4) Victor Langlois, *Les Arméniens de la Turquie et les massacres du Taurus*, p. 4. Paris, 1863.

l'Empire ottoman tout entier d'un régime constitutionnel. C'était de la part d'Odian se faire de bien grandes illusions que de croire la Turquie capable d'entrer sincèrement dans la voie des réformes. Midhat, toutefois, suivit les avis de son conseiller, sur le papier du moins, afin d'empêcher l'intervention européenne lors de la crise de 1877; mais pendant ce temps les colonies arméniennes de la Turquie se développaient rapidement, des écoles se fondaient dans toutes les villes, les Français et les Américains soutenaient le progrès dans les divers grands centres de l'Empire, et la question arménienne prenait de jour en jour plus d'importance.

« Dans certaines régions montagneuses, naturellement fortifiées, comme le sont l'Arménie orientale, le Qara-bagh, ou le Sunik, et dans l'Arménie occidentale, le Sassoun, le Hadjin, et surtout le Zeitoun, les Arméniens avaient gardé l'usage des armes et maintenu des noyaux de semi-autonomie. La longue et glorieuse épopée de Zeitoun est bien connue. Ce petit Monténégro arménien, niché sur les hauteurs du Taurus cilicien, s'est soulevé, sous la direction de ses quatre barons, plus de trente fois, et a toujours opposé une résistance victorieuse aux troupes turques qui sont venues l'assiéger. En 1867, le sultan Abdul-Aziz décida d'envoyer une armée de 150.000 hommes pour détruire le Zeitoun qui n'a que 20.000 habitants [1]. » Abdul-Aziz était alors l'hôte des Tuileries, et Napoléon III obtint du Sultan que l'expédition fût contremandée. Mais la crainte de l'Arménien se joignant à la haine du chrétien, faisait de jour en jour des progrès dans l'esprit des Turcs, et l'intervention, même amicale, d'un prince qui en 1854-1855 avait sauvé l'Empire osmanli, humiliait profondément la cour du Bosphore. Cette ingérence dans les affaires intérieures de la Turquie, cet intérêt que portait Napoléon III à de vils esclaves faisaient prévoir à la Sublime Porte la venue de ce jour où l'Occident venait dire au successeur de Mahomet II : « Au nom de l'humanité, tu n'es plus le maître chez toi. » L'expédition française de Syrie (1864) n'était-elle pas un avertissement?

L'Europe s'était émue de la situation que les Turcs faisaient aux chrétiens et, loin de parvenir par ses remontrances à calmer les colères de la Porte, elle ne fit que de les aviver. Les Turcs ne craignaient plus seulement de voir leurs rayas leur échapper, mais ils redoutaient l'intervention des puissances. Dans tout l'Empire, la sévérité redoubla envers les infidèles. Deux provinces, la Bosnie et l'Herzégovine, s'insurgèrent en 1875 et 1876 et, en décembre de cette dernière année, Lord Salisbury présentait au Gouvernement impérial un mémoire relatif à l'Arménie, qui devint par la suite la base

(1) A. Tchobanian, *op. laud.*, p 23.

de la *question arménienne*. On était alors à la veille de la guerre turco-russe. En prévision d'événements qui menaçaient de tourner pour les Osmanlis d'une manière fâcheuse, et pour attacher à sa cause les chrétiens de ses frontières asiatiques vers la Russie, le Sultan poussa les Arméniens à réclamer, dans les provinces qu'ils habitaient, une certaine autonomie politique, tout en conservant ces vilayets sous la souveraineté ottomane (novembre 1877), et la Porte semblait fort bien disposée en faveur de cette concession. Mais l'arrivée de l'escadre britannique, en dissipant les craintes de la cour turque, lui permit de revenir sur une décision dictée par la crainte.

Traité de San Stéfano. Lors du traité de San Stéfano (10 juillet 1878), les plénipotentiaires russes présentèrent un texte relatif à l'Arménie, rédigé sur la demande des Arméniens eux-mêmes, mais les représentants turcs repoussèrent cette demande et, dans la rédaction de l'article 16 [1] de l'instrument diplomatique, la formule « autonomie administrative » fut remplacée par celle de « réformes et améliorations » avec, pour garantie, l'occupation de l'Arménie par les troupes du Tsar; et, au Congrès de Berlin, le Sultan obtint que la clause de garantie fût supprimée [2]. Les Arméniens alors, poussés par le Gouvernement ottoman, demandèrent à ce congrès l'autonomie administrative; alors la diplomatie allemande, d'accord avec le Sultan, ayant fait en sorte que cette demande ne fût pas prise en considération, non seulement tout espoir de réformes fut perdu pour les Arméniens, mais leurs vœux exprimés avec sincérité, inspirés même par la Porte elle-même, excitèrent chez les Turcs de sourdes colères.

Congrès de Berlin. Dans le traité de San Stéfano, la Russie bien certainement servait ses propres intérêts; cependant ces intérêts étaient conformes à la justice, à l'humanité, aux aspirations des peuples chrétiens soumis au joug des Turcs. C'était une belle page de l'histoire que les délégués du Tsar venaient de signer, c'était un acheminement vers le démembrement de cet empire musulman qui faisait la honte de l'Europe depuis tant de

(1) Article 16 du traité de San Stéfano proposé par la Russie :
Comme l'évacuation par les troupes russes des territoires qu'elles occupent en Arménie et qui doivent être restitués à la Turquie, pourrait y donner lieu à des conflits et à des complications préjudiciables aux bonnes relations des deux pays, la Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, l'autonomie administrative exigée par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens.

(2) Passage des décisions du Congrès de Berlin qui remplacèrent le texte proposé par la Russie :
La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes exigées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises dans ce but aux puissances, qui y veilleront.

siècles, le règlement de la question d'Orient au profit des Tsars. Mais la Grande-Bretagne, turcophile par intérêt, et la Double Monarchie, qui depuis Sadowa avait inauguré une nouvelle politique orientale, ne voyaient pas sans déplaisir la suprématie des Moscovites s'établir dans les Balkans; elles imposèrent à la Russie le Congrès de Berlin, et le prince de Bismarck, tout-puissant dans cette réunion, qui méprisait la question d'Orient, subordonna les décisions à ses vues sur la politique générale; c'est ainsi que le traité de Berlin, en faisant perdre à la Russie les avantages de ses victoires, prépara l'alliance franco-russe et attira l'Autriche dans les bras de l'Allemagne, en lui ouvrant la barrière que la diplomatie du Tsar venait d'élever dans les Balkans.

Toutes les puissances se firent charger du contrôle des réformes qui devaient avoir lieu dans l'Empire turc, quant à la situation des populations chrétiennes, et, par suite, la question arménienne cessant d'être une question intérieure, devenait internationale. Or, cet internationalisme ne pouvait que rendre ce contrôle illusoire; c'est ce qu'il en advint.

Convention de Chypre.

Le 4 juin 1878, une convention secrète dite de Chypre [1] parce que la Grande-Bretagne recevait cette île du Sultan, mettait l'Angleterre à même d'user de son droit de surveillance des réformes pour arrêter les progrès de l'influence des Russes dans l'Asie Antérieure. A cette époque, ces deux puissances, le léopard et l'aigle à deux têtes, se regardaient avec méfiance sur toutes les frontières de la Turquie, de la Perse et de l'Afghanistan, depuis les rivages du Pont-Euxin jusqu'aux montagnes du Pamir.

Ce projet ne visait pas seulement les Arméniens mais bien tous les chrétiens de l'Empire; l'Allemagne et l'Autriche, tout en cachant leur perfidie sous une générosité apparente, le firent échouer en proposant un contre-projet divisant les six vilayets arméniens et celui de Trébizonde en deux secteurs ayant chacun à sa tête un inspecteur européen nommé par le Gouvernement ottoman et choisi par lui dans une liste de cinq candidats

(1) Voici l'article unique de cette convention :

Dans le cas où Batoum, Ardahan et Kars, ou aucune de ces places, seront retenues par la Russie, et si aucune tentative était faite à une époque quelconque par la Russie de s'emparer d'aucune autre portion des territoires de S. M. I. le sultan en Asie, fixé par le traité définitif de paix, l'Angleterre s'engage de s'unir à Sa Majesté Impériale pour la défense des territoires en question par la force des armes ;

En revanche, S. M. I. le sultan promet à l'Angleterre d'introduire les réformes nécessaires (à être arrêtées plus tard par les deux puissances) ayant trait à la bonne administration et à la protection des sujets chrétiens et autres de la Sublime Porte qui se trouvent sur les territoires en question; et afin de mettre l'Angleterre en mesure d'assurer les moyens nécessaires pour l'exécution de son engagement S. M. I. le Sultan consent, en outre, à assigner l'île de Chypre pour être occupée et administrée par elle.

proposés par les puissances. Six mois avant la déclaration de la grande guerre, le 8 février 1914, la Sublime Porte signa enfin un engagement sur ces bases, alors que l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie et l'Empire ottoman préparaient leur mobilisation, alors que l'empereur Guillaume avait un besoin pressant du concours de la Turquie. Ce fut une comédie diplomatique qui, hélas! devait être suivie de drames plus horribles encore que ceux qui l'avaient précédée.

M. Emile Doumergue, dans *Foi et Vie* (1), donne un aperçu fort clair de ce qu'avaient été en Turquie les velléités de réformes au début du dix-neuvième siècle. « C'est, dit-il, avec le sultan Mahmoud II (1809-1839) que la Turquie parut entrer dans l'ère des réformes — Abdul-Hamid I (1774-1789) qu'il ne faut pas confondre avec Abdul-Hamid II le grand assassin — avait reçu d'Alger une esclave très belle et très intelligente, il l'éleva au rang de favorite. C'était, dit-on, une Française noble, Aimée Dubac de Rivery, que des corsaires avaient capturée. Son fils Mahmoud II fut le premier réformateur. Il détruisit, le 17 juin 1726, le corps des janissaires, et son fils Abdul-Medjid (1839-1861) publia, le 3 novembre 1839, le Scheriff-Hati de Gulhané, qui promit à tous ses sujets, sans distinction de religion, la vie, l'honneur, les biens, des impôts justes et une législation réformatrice. Mais le sang français n'était pas assez abondant dans leurs veines pour pousser les sultans plus loin que leurs promesses », ces engagements demeurèrent lettre morte. Lettre morte également fut le Hatti-Humayoun du 18 février 1856 par lequel le sultan Abdul-Medjid promettait encore de faire le bonheur de ses peuples; aussi ne citons-nous que pour mémoire ces traits de bienveillance hypocrite.

Mais les clauses de cette convention, de même que celles du traité de Berlin concernant la protection des chrétiens de Turquie, ne trouvèrent en réalité aucune exécution, et la situation des rayas, des Arméniens en particulier, empira même de plus en plus à tel point que la situation dans les provinces arméniennes devint très alarmante. En 1880, les six puissances, par une note collective remise à la Sublime Porte, exigèrent l'exécution des réformes promises. La note expliquait en quoi elles devaient consister. La Porte laissa cette note sans réponse et, grâce à l'indifférence de l'Europe, la persécution des Arméniens put être poursuivie. Partout, en Arménie, les Arméniens étaient dépossédés de leurs terres, et dans leur désespoir, ils se soulevèrent à plusieurs reprises. C'est alors qu'eurent lieu les événements de Sassoun (1894) auxquels la Sublime Porte répondit par une répression san-

(1) Numéro du 1er au 16 avril 1916.

glante et par des massacres. Ces atrocités provoquèrent un mouvement d'indignation en Europe, et la Grande-Bretagne, la France et la Russie exigèrent l'exécution des améliorations que la Turquie s'était engagée, par l'article 61 du traité de Berlin, à introduire dans les provinces arméniennes. Les trois puissances élaborèrent même en 1895 un mémorandum et un projet de réformes. La Porte accepta ce projet sous une forme modifiée, mais, au lieu de l'exécuter, ordonna les grands massacres qui ensanglantèrent l'Arménie tout entière (1895-1896), et qui dépassèrent en horreur tout ce que l'histoire avait enregistré de semblable (1).

Lors de la guerre balkanique (1912), le katholikos George V nomma une délégation présidée par Boghos pacha Nubar, fils du grand ministre de l'Egypte Nubar pacha, pour présenter les revendications arméniennes à la conférence de Londres. Les Arméniens demandaient à rester Ottomans, et réclamaient seulement l'exécution des réformes administratives tant de fois promises ; mais les préoccupations d'ordre général étaient alors si grandes que les Arméniens ne purent faire entendre leur voix à la conférence de Londres. Les efforts du katholikos, du patriarcat de Constantinople et de la délégation nationale présidée par Boghos pacha Nubar eurent pourtant un résultat au moins théorique : la Russie prit l'initiative de proposer aux puissances un projet de réformes, suivant lequel les six vilayets arméniens devaient être réunis en une grande province ottomane administrée par un gouverneur chrétien, et si possible européen, sous le contrôle des puissances protectrices.

Telle est, dans ses lignes principales, l'histoire diplomatique de ces fameuses réformes, qui devaient assurer aux malheureux chrétiens de l'Empire turc la sécurité de la vie. Jamais les puissances, surtout dans ces derniers temps, n'ont pu tomber d'accord, parce qu'elles étaient divisées. Cette division, Abdul-Hamid II, comme les Jeunes Turcs, par la suite, a su l'exploiter habilement. D'ailleurs, les Empires centraux n'étaient-ils pas là pour dire à la Turquie : « Ne faites rien pour des gens qui ne sont pas nos clients », client s'entendant dans le sens romain du mot.

Dans le fond de leur pensée, les Turcs ne croyaient ni ce qu'ils disaient ni ce qu'ils écrivaient : ils étaient résolus à ne faire aucune concession, autrement que sur le papier, qu'en eux-mêmes ils traitaient de chiffon, bien longtemps avant que M. de Bethmann-Hollweg eût découvert ce mot cynique. En bons musulmans, ils ne voyaient pas sans appréhension se développer l'esprit de la justice chez leurs rayas, et les puissances européennes s'intéresser au sort de ces vils chrétiens,

(1) Marcel LÉART, *La Question arménienne à la lumière des documents.*

auxquels ils avaient eu la faiblesse de laisser la vie. Ah ! si Mahomet II avait suivi l'exemple de Philippe II d'Espagne, s'il avait établi une inquisition musulmane dans ses États depuis trois siècles, pour le moins, il n'y aurait plus d'infidèles dans les terres du Grand Seigneur, et le Turc serait vraiment chez lui, les puissances européennes n'auraient plus de prétexte pour intervenir dans ses affaires privées.

Mais ce grand malheur, cette faute du conquérant de Constantinople n'était-elle pas réparable ? Il suffisait de massacrer avec méthode les gêneurs, ce qui ne coûtait qu'un ordre à donner, car tout bon musulman turc est toujours disposé à exterminer les infidèles.

Tels furent les résultats des réflexions du sultan Abdul-Hamid II, quand il vit les Arméniens et les Syriens demander des réformes, et les ambassadeurs des grandes puissances avoir l'audace de s'intéresser au sort de ses esclaves. Cependant, en réglant d'une manière aussi vive la question chrétienne, Abdul-Hamid risquait d'indisposer à tel point l'Angleterre, la France, l'Italie et la Russie que ces puissances ne se contenteraient pas de protester diplomatiquement ; il lui fallait un appui efficace, et cet appui il le trouva chez l'empereur d'Allemagne, son ami intéressé qui, depuis quelques années, transformait la Turquie en colonie allemande. Une guerre européenne s'ensuivrait peut-être ; mais qu'importait ! la puissance militaire de la Triplice n'était-elle pas irrésistible ! D'ailleurs, le traité de San Stéfano avait nettement énoncé les projets de la Russie et, si la Turquie ne réagissait pas d'une façon énergique, on verrait les six vilayets des Arméniens se proclamer indépendants, le Liban se détacher et, peut-être même, les Arabes refuser les impôts. Déjà la Grèce, la Serbie, la Bulgarie, avaient échappé, c'était d'un bien mauvais exemple, car la liberté des uns encourageait les espérances des autres, et l'empire de Mahomet II risquait fort de se disloquer.

Les causes des massacres.

Il ne pouvait pas venir à l'idée d'un Turc de transformer l'Empire des vrais croyants en un État fédéral ; la pensée seule d'une telle organisation politique était humiliante, contraire aux prescriptions du Prophète, indigne des serviteurs d'Allah, tandis que l'extermination, préconisée par les chapitres *glaive et guerre* du Koran, apparaîtrait comme une œuvre sacrée. Encouragé par l'attitude de Guillaume II, par les sympathies officielles du grand Empereur pour les Mahométans, Abdul-Hamid se décida pour les massacres.

« Le Gouvernement, a dit un haut fonctionnaire turc, avait le plan prémédité de châtier les Arméniens. Le Sultan était furieux, parce qu'il avait été forcé de leur accorder une amélioration de leur sort, et c'est pourquoi, après avoir

signé le plan des réformes, il donna l'ordre de détruire les Arméniens, afin de montrer sa puissance. » Et dans ce même temps Abdul-Hamid écrivait (30 septembre 1895) à Lord Salisbury : « Lorsque j'exécuterai les réformes, je prendrai les documents qui les renferment et je veillerai moi-même à ce que chaque article en soit exécuté. Voilà ma décision arrêtée, j'en donne ma parole d'honneur. » Ce futur, par son imprécision, résume toute la diplomatie turque, que M. Rolin-Jacquemyns, le jurisconsulte belge, définit en ces termes : « Une aptitude pour dissimuler sous de trompeuses apparences la barbarie réelle des faits et des intentions ; une tranquille audace à promettre ce que l'on ne veut ni ne peut tenir ; enfin un ton paterne et onctueux destiné à faire croire qu'on est victime d'injustes préventions ou d'odieuses calomnies. » Que pouvaient attendre les chrétiens de tels maîtres ? Que pouvaient-ils espérer de l'Europe divisée, paralysée par les armements formidables des Empires centraux, sans cesse menacés d'une guerre qui devait mettre en feu tout le vieux monde ?

En 1914, la plus grande partie de la nation arménienne se trouvait donc soumise au joug des Turcs et supportait les exactions des fonctionnaires venus de Constantinople. Mais ce n'étaient pas là les seuls dangers que couraient les chrétiens. Voisins des Kurdes et des Lazes, peuples de brigands, cupides et cruels, les Arméniens se trouvaient perpétuellement exposés aux incursions de ces pillards et, privés d'armes, ne pouvaient leur résister d'une manière efficace. Ils s'étaient cependant entendus avec les Kurdes, en payant une redevance aux tribus les plus turbulentes et, avant que la Sublime Porte donnât le signal des massacres, Kurdes et Arméniens semblaient être satisfaits, les uns de recevoir l'argent, les autres de conserver la vie. D'ailleurs, les chrétiens s'étaient armés clandestinement avec le concours des révolutionnaires du Caucase, qui les encourageaient à la résistance, et les Kurdes ne revenaient pas toujours de leurs incursions sans avoir subi de lourdes pertes.

Quelle fut l'attitude des Arméniens pendant ces siècles de douleur ? Elle fut digne et héroïque. Digne, parce que le peuple, malgré ses malheurs immenses, demeura fermement attaché à sa foi, à sa langue, à ses usages, à ses traditions nationales ; héroïque, parce que l'Arménie ne se contenta pas de verser des larmes, mais qu'en maintes circonstances, blessée dans ses plus chers sentiments, elle prit les armes et paya de son sang les révoltes de son âme.

Durant les siècles qui suivirent la chute de l'indépendance de l'Arménie, le peuple, bien que dépossédé de toute souveraineté politique, conserva ses sentiments patriotiques, ses tradi-

tions, sa vie nationale sous la direction de ses notables et de ses ecclésiastiques, qui géraient ses affaires publiques et maintenaient, développaient ses institutions.

La noblesse arménienne au XXe siècle.

Une grande partie de la noblesse avait émigré en Occident, dès la chute d'Ani, et ce mouvement d'émigration reprit à la suite de la destruction du royaume de Cilicie; mais il resta toujours dans le pays des familles issues des anciennes maisons royales et princières. Il s'en trouve jusqu'à présent portant les noms des Artzrouni, des Mamikonian, des Servantzdiantz, des Camsaracan, etc. Les chefs de ces familles se distinguaient par leur zèle à protéger le peuple, à l'assister dans ses efforts de relèvement intellectuel et économique, à garder vifs en lui le sentiment patriotique et celui de la fidélité aux traditions religieuses et nationales. Il y eut aussi de grandes familles de formation récente, mais qui jouèrent avec éclat le même rôle dans les siècles proches de nous; elles furent fondées par des hommes de courage, qui, reprenant aux dix-septième et dix-huitième siècles la lutte contre l'oppresseur musulman, constituèrent cette vaillante pléiade des notables du Qara-bagh, laissant à leurs descendants, avec le titre de *mélik* qui, jusqu'ici, s'est conservé dans leurs familles, des traditions de patriotisme, de dévouement aux intérêts de la race. Quelques-uns de ces méliks, d'ailleurs, descendaient d'anciennes familles princières illustres. Il y eut enfin des familles importantes, créées au cours de ces siècles de servitude, par des hommes d'initiative et de talent, diplomates, architectes, commerçants, militaires, qui, s'étant fait une grande position en Turquie, en Perse ou en Russie, par leurs propres mérites et leurs efforts, et ayant usé de leur influence et de leur fortune pour le bien de la nation, ont laissé à leurs descendants un nom plein de prestige, dont ceux-ci se font un honneur de maintenir et de rehausser l'éclat par des bonnes œuvres et des libéralités patriotiques.

Ces chefs, ces notables, ces *méliks,* comme on les appelait au Caucase, ces *amiras* ou *tchélébis*, comme on les nommait en Turquie, tout en faisant briller leurs capacités au service des maîtres tatares, persans, turcs ou russes, dans tous ces cadres étrangers que le sort leur avait imposés, n'oubliaient guère leur devoir envers la race, la faisaient profiter de leur situation et de leur fortune, pour atténuer la misère des leurs, pour faire diminuer les persécutions auxquelles elle était exposée, pour les doter de fondations pieuses, scolaires ou charitables.

Parmi les familles d'origine ancienne et noble qui se sont maintenues jusqu'ici, on peut citer celle des Arghoutian-Erkaïnabazouk (Argoutinsky-Dolgoroukoff) descendant des « spassa-

lars » de l'époque de la domination arméno-géorgienne à Ani, sous la reine Tamara, et qui a donné plusieurs hommes éminents, comme l'évêque Arghoutian, au dix-huitième siècle, l'une des plus grandes figures de patriote à l'époque contemporaine; les d'Abro, descendant des Pagratides, et qui, ayant émigré à Erzeroum, lors de la chute d'Ani, puis se fixant en divers endroits de la Turquie, ont donné à la nation de grands mécènes, qui ont construit des églises, ont fait des donations à de nombreuses institutions nationales, comme Abro-Tchélébi, le favori du fameux grand vizir Keuprulu, le principal des notables arméniens, et l'un des grands bienfaiteurs de son temps, vers le milieu du dix-septième siècle.

Parmi les familles de formation plus récente, mais qui ont joué un rôle éminent et ont acquis un nom respecté, il faut citer les Dadian, qui longtemps furent directeurs de la poudrerie impériale ottomane, grands mécènes, patriotes et lettrés : Ohannès bey Dadian est le plus connu d'entre eux ; les Balian, qui ont formé une dynastie d'architectes de talent, auxquels les sultans confiaient la construction de leurs palais et des mosquées, durant le dix-huitième et le dix-neuvième siècle : le plus célèbre parmi eux fut Nicohos bey Balian, constructeur des palais de Tchéraghan et de Dolmabahtché; les Duz, qui ont été les directeurs de la Monnaie impériale ottomane, et ont accordé une puissante assistance aux lettres et aux arts chez les Arméniens; en Russie, les Lazareff, qui ont fondé l'Institut arménien de Moscou portant leur nom et qui, par la suite, est devenu une école des langues orientales, etc.

Il importe de citer aussi les noms des hommes de bien, fils de leurs œuvres, qui, sans former une dynastie, ont laissé un nom vénéré par leurs libéralités patriotiques ou les services de tout ordre rendus à la nation : Artin amira Kazaz, le favori du sultan Mahmoud II, architecte de l'hôpital de Yédi-Coulé, du Patriarcat et de l'École arménienne de Koumkapou; Raphaël et Moorat, Arméniens des Indes, qui ont légué aux Mékhitaristes de grandes sommes, pour fonder un collège arménien à Venise; Sanassarian, Arménien de Russie, fondateur à Erzeroum d'un collège portant son nom, Izmirlian qui a institué un prix pour l'édition d'ouvrages philologiques, etc. (1). Quelques-uns de ces notables participèrent eux-mêmes à l'activité intellectuelle de leur nation et se distinguèrent par leurs talents d'écrivain ou d'érudit : Yérémia Tchélébi Keumurdjian qui, au dix-septième siècle, produisit, à Constantinople, une œuvre considérable composée d'ouvrages historiques, de poèmes, d'études et de traductions; Zakaria Markar Kho-

(1) Cf. *Monographie des Notables arméniens, de 1400 à 1900*, par H. K. Mrmrian (en arménien). Constantinople, 1910.

djentz Amira, originaire d'Erivan, qui, à Constantinople vers la fin du dix-huitième siècle, publia de nombreuses traductions, édita des œuvres d'auteurs anciens et composa le *Roman de la Rose et du Rossignol,* Yakoub Pacha Artin, ministre égyptien, membre de l'Institut de France.

Tous ces notables ont, en somme, continué l'œuvre des anciens « Nakharars » ou « ichkhans », ils ont protégé et dirigé le peuple pendant les siècles de servitude. Le peuple donnait du reste à ces notables le nom d' « ichkhans » (prince, dirigeant). Depuis qu'un régime constitutionnel a été adopté par les Arméniens (1860), ce titre d' « ichkhan » a été abandonné, parce que les chefs et dirigeants du peuple ne sont plus d'une caste de gens riches et influents ou des personnages de famille noble, mais des hommes d'un mérite personnel, élus par le peuple.

Le clergé a joué ce même rôle autant et plus encore que les notables. Les katholikos d'Etchmiadzin, les patriarches de Constantinople, d'Akhtamar, de Sis et de Jérusalem, les « aratchnort », ou métropolitains, ont été les véritables dirigeants du peuple. Le katholikos d'Etchmiadzin, qui monte par la volonté de la nation sur le trône fondé par saint Grégoire l'Illuminateur, et qui personnifie non seulement les sentiments religieux du peuple, mais aussi ses tendances patriotiques, avait la préséance sur les patriarches qui siégeaient en Cilicie, à Akhtamar, chez les Aghouans, à Jérusalem et à Constantinople et ce sont ces six personnages, tous hommes distingués, qui ont mené les affaires arméniennes depuis que la nation a perdu son indépendance.

Les patriarches.

La liste des katholikos d'Etchmiadzin, qui commence en 302 de notre ère par Grigor I l'Illuminateur, se poursuit sans lacunes jusqu'à nos jours : Guévorg V, le patriarche actuel, a été élu en 1912. Cette suite compte 159 katholikos. Le patriarcat des Aghouans débute à la même date 302 par un patriarche dont le nom nous est inconnu, mais qui fut consacré par Grigor I, et se termine par Sarkis II (1794-1815), après une succession, parfois interrompue, de 95 archevêques.

Le patriarcat d'Akhtamar, fondé en 1113 par David I, ne compte que 48 noms, et est vacant depuis 1895; tandis que celui de Jérusalem, qui débute en 637 par Abraham I, se continue jusqu'à Harouthioun Véhapétian (1885-1910).

Bien que les Arméniens fussent très nombreux à Constantinople, durant les temps byzantins, ils ne possédaient pas de siège patriarcal dans cette ville, pas plus d'ailleurs que dans les autres provinces grecques; les orthodoxes ne l'eussent pas toléré. Aussi voyons-nous l'installation du patriarche à Jérusalem se faire au moment de la conquête arabe de la Syrie

et celle de Constantinople ne se produire qu'en 1461, par Hovakim de Brousse (1461-1478), huit ans après la chute de Byzance sous les coups de Mahomet II. La liste de ces derniers prélats se poursuit jusqu'à nos jours, et le soixante-dix-huitième titulaire de ce siège important est actuellement Zavéne Eghiaïan, élu en 1913.

La Cilicie n'eut aussi ses patriarches que fort tard. Karapet I (1446-1477) fut le premier de ses katholikos et, de nos jours, son quarante-troisième successeur, Sahak II (1902), occupe le trône. En sorte que les Arméniens aujourd'hui devraient avoir cinq patriarcats au lieu de six, celui d'Aghouanie ayant cessé d'exister. Mais les derniers événements sont venus jeter le trouble dans l'organisation de l'Église arménienne. Sahak, qui est devenu en 1916 katholikos de Jérusalem, réside à Damas, et le patriarcat de Constantinople a été supprimé par le Gouvernement ottoman.

Bien que le katholikos d'Etchmiadzin occupe par tradition un rôle prépondérant comme successeur de Grégoire l'Illuminateur, le plus important de ces prélats a été sans contredit le patriarche de Constantinople, parce qu'il représentait les intérêts du plus grand nombre des Arméniens et que, se trouvant être en contact avec le Gouvernement turc et avec les ambassadeurs des puissances, il était à même de soutenir, avec plus de force que tout autre, la cause de ses nationaux. Le rôle politique d'Hovakim et de ses successeurs a été d'un grand poids dans les destinées du peuple arménien, alors que celui du katholikos d'Etchmiadzin, exilé volontaire dans les montagnes arméniennes, isolé de tous les centres où se débattent les grandes questions diplomatiques, a plutôt été, depuis la chute d'Ani, plus religieux que politique. Cependant, à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, quelques patriarches, Nersès d'Aschharac entre autres, ont rendu de grands services à leur peuple, par l'aide qu'ils ont su donner à la Russie, alors en guerre contre les musulmans. Depuis la guerre balkanique le patriarche d'Etchmiadzin a pris en main les intérêts de la nation; c'est lui qui a nommé la délégation nationale arménienne qui le représente aujourd'hui en Europe.

D'ailleurs, la nation arménienne n'est pas demeurée parfaitement homogène dans ses croyances religieuses et, bien que la grande majorité soit grégorienne [1], on compte parmi elle de nombreuses communautés catholiques et d'autres protestantes, dont l'existence est due à la propagande des missionnaires américains ; de plus, sous la pression des maîtres mahométans, devant des persécutions inouïes, il est bien des Armé-

(1) Les Arméniens disent « rite arménien », et le terme « grégorien » n'est usité que par les Européens.

niens qui ont embrassé l'Islam, abandonnant, en même temps que les croyances de leurs ancêtres, leur nationalité. Certains de ces nouveaux musulmans ou leurs enfants ont joué parfois un rôle important dans les pays de l'Islam. Il suffira de citer le grand vizir de Nassr-ed-Din chah, Emin-es-Sultan, plus tard Sadr-Azam, qui fut l'homme d'État le plus remarquable de la Perse moderne.

Quoi qu'il en soit, mis à part les Arméniens musulmans qui sont perdus pour la patrie, les fidèles des diverses croyances de langue arménienne ont conservé très purs leurs traditions et leur nationalisme; tous reconnaissent les katholikos d'Etchmiadzin comme bergers de leur troupeau, comme les porte-drapeau du peuple tout entier. Mais l'autorité des patriarches, leur influence à l'étranger ne pouvaient rendre aux Arméniens leur patrie perdue, à peine obtenaient-elles, de temps à autre, quelques améliorations dans le sort de ces malheureuses populations.

En réalité, les Arméniens n'attendaient pas uniquement leur délivrance de l'intervention divine ou de celle de l'étranger, ils savaient que, pour obtenir la liberté, il fallait la mériter par la lutte, et les soulèvements furent incessants dans la Grande Arménie comme en Cilicie; ces mouvements n'étaient malheureusement que très localisés et se terminaient toujours par l'écrasement des révoltés, par la dévastation de leur pays.

Après la guerre de Crimée, la Turquie devait tant à ses alliés qu'il ne lui était pas possible de se refuser à leurs désirs et, sur les instances de l'Angleterre et de la France, la situation des chrétiens s'améliora, surtout dans les villes où les choses se passaient sous les yeux des consuls; mais les provinces éloignées ne bénéficièrent guère de ces avantages momentanés.

A Constantinople, à Smyrne, villes surveillées par l'Europe, se développa dès lors, sous le regard indifférent des Turcs, un grand mouvement intellectuel chez les Arméniens. Formée sous l'influence des écrivains italiens, anglais et surtout français, la littérature arménienne produisit alors des œuvres remarquables; mais ces pages, empreintes du plus violent amour de la liberté et du patriotisme le plus exalté, invitaient le peuple arménien à se souvenir de son passé, à se préparer à la lutte pour affranchir sa patrie du joug barbare qui pesait sur elle.

Que des cendres chaudes de nos antiques héros
Naissent des héritiers dignes d'eux,
Pour donner à notre peuple une vie nouvelle

chantait le poète Béchiktachélian dans son « Nocturne ».

Le Turc ouvrit les yeux et regarda dès lors l'élan des Armé-

niens avec moins de dédain. Il se réveilla de cette torpeur dans laquelle sa conviction d'être maître incontesté et incontestable l'avait plongé, s'aperçut que les Arméniens jouaient dans son administration, dans ses finances un rôle considérable, fut outré d'entendre ses rayas parler d'émancipation, et humilié d'avoir besoin de leurs services.

Pendant les vingt-cinq années qui suivirent la guerre de 1870, la Turquie sembla se recueillir quant à la question arménienne et écouta, sans d'ailleurs en tenir aucun compte, les remontrances des États européens, Abdul-Hamid, monté sur le trône en 1876, avait vu les débuts de son règne troublés par la guerre avec la Russie, et le parti jeune turc lui inspirait de vives inquiétudes.

Les Jeunes Turcs.

Ce parti des Jeunes Turcs n'était certes pas nouveau. Né en 1840 il avait avoué ses tendances de réformer la Turquie vermoulue en y introduisant les méthodes gouvernementales de l'Occident. Un semblable programme était fait pour attirer les sympathies de la France, berceau des Jeunes Turcs, ainsi que celles de tous les peuples chrétiens placés sous l'autorité du Sultan. Les Arméniens devinrent immédiatement les plus chauds partisans, voire même les conseillers des idées nouvelles, de ces patriotes musulmans aux idées larges qui voulaient délivrer leur pays des mains d'Abdul-Hamid ; mais on ignorait les transformations qui s'étaient opérées chez ces révolutionnaires quand, en 1876, ils remplacèrent Abdul-Aziz, trop docile aux Russes, par Mourad V, et Mourad, incapable, par Adbul-Hamid.

Le nouveau Sultan, qui n'ignorait rien des idées de ceux qui l'avaient porté au pouvoir, qui les savait nationalistes musulmans, se montra plus panislamiste que les Jeunes Turcs eux-mêmes; cependant, durant tout son règne, il ne cessa de les combattre, d'abord par des moyens détournés, ensuite ouvertement, et ne pardonna pas aux Arméniens de faire cause commune avec ceux qui devaient un jour le chasser du trône ; il jugea que non seulement la violence contre les Arméniens éteindrait toute velléité de l'Europe d'intervenir dans les affaires de son empire, mais aussi que l'extermination des chrétiens ramènerait ses sujets aux vieilles traditions de la race et leur ferait quitter ces idées libérales que le parti jeune turc se plaisait à répandre pour cacher ses véritables intentions. Cet assassin était un profond politique, un grand homme d'État à la manière orientale et, ses décisions étant prises, l'ordre de massacres fut donné.

Les massacres.

On était alors à la fin de l'année 1895, des officiers partirent de Yildiz-Kiosk, et les exécutions marquèrent, dans les provinces, le passage des messagers impériaux.

Décrire les atrocités qui furent alors commises obligerait à

publier un gros volume. Il suffira de citer un passage de l'ouvrage du pasteur Lepsius [1] pour juger des maux inattendus qui, tout à coup, fondirent sur les Arméniens.

« Dans le village de Hoh, dit cet auteur, district de Kharpout, les chrétiens furent rassemblés dans une mosquée. Quatre-vingts jeunes hommes furent choisis parmi eux et conduits hors du village pour y être massacrés. Des centaines d'Arméniens furent mis à la torture parce qu'ils se refusaient à signer des adresses au Sultan, dans lesquelles leurs parents et voisins étaient accusés de haute trahison. L'un d'eux ayant refusé de prêter un serment qui aurait livré au bourreau les plus honnêtes gens de son village, les juges ordonnèrent de le mettre à la torture ; on y employa une nuit entière. D'abord, on lui administra une bastonnade sur la plante des pieds, dans une pièce à côté de laquelle se trouvaient les femmes de sa famille. On l'attacha, on le flagella, on lui arracha un à un les poils de la barbe, on lui brûla les chairs avec un fer rouge et il refusait toujours le serment qu'on lui demandait.

« — Je suis chrétien, disait-il, je ne puis souiller mon âme de sang innocent... Au nom de la miséricorde divine, achevez-moi. »

Il importait à Abdul-Hamid d'avoir en main des documents prouvant que les Arméniens étaient des révolutionnaires, afin de couvrir ses actes vis-à-vis des représentants de la France, de l'Angleterre et des États-Unis et de légitimer ces odieux crimes en les faisant passer pour des actes de justice dictés par la raison d'État.

En 1890, le Sultan, qui déjà préparait l'extermination des Arméniens, avait eu l'idée géniale d'armer les bandes kurdes voisines de l'Arménie sous le nom de cavalerie hamidienne et, comme bien l'on pense, il avait déchaîné ces bandits contre les chrétiens, puis, encouragé par l'attidude hésitante des ambassadeurs, il avait en 1894 ordonné une expérience à Sassoun, un essai de massacre qui avait duré trois semaines. C'est la troupe régulière elle-même qui était chargée de répandre la mort.

« Ici, 300 à 400 femmes ; là 200, après avoir été livrées à la soldatesque, sont exterminées à coups d'épée ou de baïonnette.

« Ailleurs, une soixantaine de femmes et de jeunes filles sont enfermées pendant plusieurs jours dans une petite église, livrées aux soldats, et finalement égorgées : un torrent de sang s'échappe de la porte de l'église. Ailleurs encore, sur une montagne, quelques milliers de réfugiés résistent pendant une dizaine de jours ; c'est en vain. Une femme s'avance sur un rocher et crie : « Mes sœurs, il faut choisir, ou bien tomber

(1) *L'Arménie et l'Europe* (trad. française), p. 58. Lausanne, 1896.

« aux mains de ces Turcs, ou bien me suivre », et tenant dans ses bras son enfant d'un an, elle se précipita dans l'abîme. Ses compagnes la suivirent, et le Sultan décora l'officier commandant les assassins, envoya une bannière d'argent aux chefs kurdes [1]. »

De 1894 à 1896 plus de 200.000 Arméniens trouvèrent la mort. 100.000 furent islamisés de force, plus de 100.000 femmes et jeunes filles furent ravies et envoyées dans les harems. L'Arménie dévastée ne produisant pas de récoltes, le reste de la population souffrit atrocement de la famine. Réfugiés dans les montagnes, cachés dans les lieux inaccessibles, les campagnards assistaient au pillage et à l'incendie de leurs villages qui, par milliers, furent réduits en cendres.

Un immense cri d'indignation s'éleva dans toute l'Europe, répondant aux gémissements des martyrs; mais aucune puissance n'osait intervenir avec l'énergie que réclamaient les circonstances : débarquer un corps expéditionnaire sur les côtes de Turquie était provoquer la guerre européenne : on s'abstint.

L'indignation des Arméniens habitant l'étranger était à son comble. Ils protestèrent à Paris, à Londres, à Rome, à Genève, à Washington, et quelques Arméniens de Turquie se joignant à des jeunes gens venus des États-Unis, désespérés, pensèrent à témoigner leur colère et à aider leurs frères en faisant une action d'éclat, capable d'entraîner l'assistance de l'Europe. Au cours de l'été 1896 ils s'emparèrent de la banque ottomane, à Galata, et soutinrent un siège contre la police et les soldats turcs.

Hélas! Cette propagande par le fait ne fut pas entendue en Europe et, dans sa colère, le Sultan ordonna de poursuivre avec plus de rigueur les massacres dans toute l'Arménie. A Constantinople même, sous les yeux des ambassadeurs, 10.000 Arméniens furent lâchement assassinés.

Mais voici qu'en 1909 l'horizon semble s'éclaircir pour les Arméniens; l'armée ottomane, gagnée à la cause des Jeunes Turcs, assiège dans son palais le Sultan qui, cependant, neuf mois auparavant, avait accepté la Constitution, et, bientôt, Abdul-Hamid, arraché de Yildiz-Kiosk, est emprisonné à Salonique. L'Europe entière applaudit à cette punition trop douce cependant du Sultan sanguinaire, et les Arméniens entrevoient la fin de leurs malheurs, l'exécution de ces fameuses réformes qui ont coûté tant de sang. N'ont-ils pas été les collaborateurs des Jeunes Turcs, n'ont-ils pas fait preuve de loyalisme envers le parti de la Turquie libérale? L'élément arménien, qui avait dans une large part contribué au succès

(1) *Foi et Vie,* 1-16 avril 1916, p. 111, d'après le pasteur Lepsius.

de cette révolution, avait tous les droits à recueillir les fruits de ses sacrifices.

Ce qu'on jugeait être l'aurore de la liberté avait causé un délire fou dans toute la Turquie : musulmans, chrétiens et israélites s'abandonnaient à la réconciliation la plus sincère, prêtres et oulémas s'embrassaient dans les rues, salués par les cris enthousiastes de la foule. L'Europe soutenait le mouvement libéral, en envoyant des hommes de valeur pour diriger les pas du jeune Comité « Union et Progrès », devenu maître ; elle ouvrait ses caisses, pour lui fournir les moyens de réaliser l'idéal de la Turquie moderne.

Hélas ! aux protestations de dévouement des Arméniens, les Jeunes Turcs répondirent, avant même qu'Abdul-Hamid fût détrôné, par les massacres d'Adana qui commencent la série des forfaits les plus épouvantables que jamais l'histoire eut à enregistrer.

Les Arméniens n'avaient été qu'un instrument entre les mains des bandits qui venaient d'arriver au pouvoir et qui, se sentant forts, n'eurent plus intérêt à cacher la xénophobie de leur panislamisme. Moins rusés, moins diplomates que le Sultan qu'ils venaient d'abattre, ces révolutionnaires autocrates étaient décidés à poursuivre l'œuvre sanglante d'Abdul-Hamid, à faire disparaître les non-musulmans de l'Empire ; et s'ils rêvaient des réformes, c'était celle de supprimer toute ingérence de l'Europe dans leurs affaires, de dénoncer les Capitulations. « Nous sommes des musulmans, disait un haut fonctionnaire jeune turc, et nous ne pouvons rien avoir de commun avec les infidèles. L'empire de l'Islam doit nous revenir : il sera assez vaste pour que nous puissions rompre tout contact avec les chrétiens. » Et ce Jeune Turc ajoutait : « Nous vivrons en paix, chacun de notre côté. »

Mais ce n'était pas, à proprement parler, le panislamisme qui dominait dans l'esprit des Jeunes Turcs, c'était le panturquisme, forme de nationalisme musulman plus exclusive encore que la doctrine d'Abdul-Hamid ; car elle place la race turque, qui s'estime seule capable de progrès, au-dessus des Arabes et des Persans, des Égyptiens et des Indiens, peuples asservis aux infidèles et incapables d'essor ; elle accorde la souveraineté des 300 millions de Mahométans du monde au Comité « Union et Progrès », chasse de leur pays ou anéantit tous les infidèles vivant dans les vastes territoires musulmans. C'est le renouveau du système de Mahomet au profit d'une bande assoiffée de pouvoir et de jouissances, de richesses ; c'est la forme la plus abjecte de l'impérialisme.

Il va de soi que les alliés des Jeunes Turcs dans les jours de lutte, les Arméniens, avaient une conception toute diffé-

rente de la régénération de la Turquie, et leur libéralisme, droit et loyal, était en opposition avec le plan des panturquistes arrivés au pouvoir : cette divergence de points de vue entraînait l'arrêt de mort de l'Arménie et, pour être conséquents avec eux-mêmes, les Jeunes Turcs englobèrent tous les infidèles de l'Empire dans leur programme d' « épuration ».

Les deux maîtres de la Turquie, depuis 1913, étaient Talaat bey et Enver pacha, deux intrigants sortis d'origines obscures, car Talaat bey était encore, en 1908, modeste copiste à la poste de Constantinople, et Enver bey, capitaine adjudant-major à Salonique. Le premier est le promoteur des procédés terroristes dans la politique intérieure, le second représente la force. Talaat bey s'appuie sur les Turcs, Enver sur les Allemands; Talaat bey ordonne les massacres, Enver les fait exécuter. Quant au nouveau Sultan, au successeur d'Abdul-Hamid, son nom ne doit même pas être prononcé, car il ne règne pas. Les Jeunes Turcs établirent un dossier dont ils annoncèrent l'existence, sans le produire, sur les crimes dont ils accusaient les Arméniens, coupables, disent-ils, de sédition et de traîtrise ; puis, forts de ce réquisitoire imaginaire, ils commencèrent l'exécution de la sentence de mort prononcée par Talaat bey.

Sauf à Constantinople, les massacres sous Abdul-Hamid avaient été exécutés sans méthode : le Sultan laissait à ses délégués le soin d'en régler les détails. Talaat bey fit mieux; guidé par Enver qui longtemps avait habité Berlin, peut-être même par des conseillers plus accoutumés encore aux usages administratifs des pays européens, il érigea le massacre en service d'État.

En raison de la guerre qui venait d'être déclarée aux puissances de l'Entente, toute la jeunesse chrétienne de l'Empire fut appelée. Mais on ne l'envoya pas sur le front ; divisés en escouades de quelques centaines, ces hommes furent employés à la construction et à l'entretien des routes; puis, leur travail achevé, on en exécuta un grand nombre.

Les villes et les villages qui ne renfermaient plus que les vieillards, les femmes et les enfants hors d'état de se défendre, furent alors occupés par la troupe. On mit à mort la plupart des hommes et des enfants mâles ; quant au reste de la population, il reçut l'ordre de quitter ses maisons pour se réunir en colonnes de 1.000 à 2.000 personnes, qui furent emmenées en exil. Ces formalités ne s'accomplissaient pas sans sommations d'apostasier et sans que la soldatesque se livrât à tous les excès. Les biens des exilés furent distribués ou vendus à des musulmans pour des prix illusoires.

Les colonnes partirent, escortées par des soldats et par des

cavaliers kurdes qui, chemin faisant, se livraient à toutes les brutalités, tuaient suivant leur bon plaisir et vendaient les femmes comme esclaves dans les bourgades rencontrées en cours de route.

Pour cette vente, on procédait encore avec méthode. Dans chaque ville les femmes et les jeunes filles alignées devant le konak étaient offertes aux acheteurs et, le jour suivant, ce qui restait de la colonne reprenait sa marche. Beaucoup de ces malheureux, épuisés par la fatigue et la faim, tombaient de faiblesse sur la route ; pour la plupart ils ne se relevaient pas : un coup de lance ou de baïonnette mettait fin à leurs souffrances.

Beaucoup de ces colonnes ont été entièrement massacrées, plus spécialement au lieu dit Kémagh-Boghaz, sur l'Euphrate, en aval d'Erzindjan, mais d'autres gagnèrent, très diminuées, la Mésopotamie où peu à peu elles se décimèrent, sous le rude climat du désert, sans abri, à peine nourries (1).

Une voyageuse allemande raconte que dans l'un de ces camps de souffrance, peuplé de gens de Zeitoun, une femme lui dit : « Pourquoi ne nous tue-t-on pas tout de suite? De jour, nous n'avons pas d'eau, nos enfants crient de soif, de nuit, les Arabes arrivent, ils nous volent nos lits, nos vêtements, ils nous ont enlevé des jeunes filles, ont violé des femmes. Si nous ne pouvons plus marcher, les gendarmes nous battent. Des femmes se sont jetées à l'eau pour ne pas être violentées, quelques-unes même avec leurs nourrissons. »

Talaat bey compte sur ces souffrances pour faire périr ce qui reste de ces colonnes de déportés.

Mais afin de faire mieux comprendre toute l'horreur de ces exécutions en masses et de ces pillages, j'ajouterai à l'exposé qu'on vient de lire quelques documents authentiques sur chacune des phases de ces horribles drames qui tous se passent en quatre actes : l'*exécution des jeunes gens,* les *massacres,* la *caravane, le désert.*

« Un jour, dit un témoin, nous rencontrâmes une quantité de travailleurs. « On va tous les abattre », nous dit notre compagnon de route (un gendarme). Du haut d'une colline, notre cocher nous indiqua, avec son fouet, environ quatre cents ouvriers qu'on faisait mettre en ligne au bord d'une pente du terrain. Nous savons ce qui est arrivé. Dans un autre endroit, tandis que des gendarmes fusillaient, des ouvriers turcs achevaient les victimes avec des couteaux et des pierres (2). »

C'étaient les mobilisés arméniens que Talaat faisait exterminer, pendant que les villes et les villages étaient pillés.

(1) *Foi et Vie, op. cit.*, p. 150.

(2) *Quelques Documents* (Genève), récit des infirmières danoises.

« Les mille maisons arméniennes d'une ville populeuse sont vidées de leurs meubles et de tout ce qu'elles renfermaient, les unes après les autres, par les gens de la police, que suit une foule de femmes et d'enfants turcs, comme un vol de vautours. Cette populace s'empare de tout ce qui tombe entre ses mains et de tout ce qu'elle peut emporter, et quand la police sort d'une maison un objet de valeur, c'est une lutte terrible pour se l'approprier. Cela, je le vois tous les jours de mes propres yeux. Certainement il faudra plusieurs semaines pour vider les maisons et les magasins des Arméniens (1). »

Mais les Turcs ne se contentaient pas de prendre les biens; revenant aux anciens usages de leurs ancêtres, ils traitaient en esclaves les malheureux chrétiens. « Les enfants, les jeunes filles étaient enlevés, vendus : deux jeunes filles à quatre francs pièce. A Constantinople, la marchandise afflue sur le marché, on offre des jeunes filles à quelques francs l'une. »

« Tel Turc, avec ses amis, se constituait une maison publique. Les officiers enlevaient les femmes et les passaient ensuite aux soldats. Dans les campements de la caravane, le soir, on lâchait les soldats et les habitants des villages voisins; on leur louait les femmes pour la nuit (2). »

Dans une ville de l'Arménie, une infirmière danoise fut une nuit réveillée par des détonations et, se rendant compte qu'on fusillait avant le départ d'une caravane, elle écrivait : « J'eus vraiment une impression de soulagement en pensant que ces malheureux étaient à l'abri de la cruauté des hommes. Heureux les massacrés (3) ! »

Heureuses, en effet, les victimes; car le sort des survivants, de ceux que n'enlevait pas la mort, devait être effrayant. La caravane décimée par la faim, par l'épuisement, par la cruauté de ses guides doit marcher toujours. Parfois les cris des femmes et des enfants remplissent l'air. Les forces manquent, c'est la faim hideuse qui s'est mise de la partie. Les malheureux dévorent, quand ils peuvent, du foin, de l'herbe. « Je les regardais, dit un témoin; des animaux sauvages ne seraient pas pires; ils se précipitaient sur les gardes portant la nourriture et les gardes les frappaient avec des bâtons, assez fort pour les tuer quelquefois. Il était difficile de croire que c'étaient des êtres humains. »

Tandis que la caravane se traîne sur une route, jalonnée par les cadavres du convoi précédent, quelquefois dans un air empesté, la populace, sentant qu'il y a là une proie à sa discrétion, suit, comme une meute de loups, mordant, déchirant. Elle tue et vole.

(1) A. J. Toynbyce, *The Murder of a Nation*. London, 1915, p. 34.

(2) *Foi et Vie, op. cit.*, p. 116.

(3) *Ibid.*

Quand on passe près du fleuve, les mères jettent leurs enfants et s'y jettent elles-mêmes, ou bien les gendarmes y précipitent tous les enfants au-dessous de douze à quinze ans, et ceux qui savent nager, ils les abattent à coups de fusil.

Mais, l'interminable route achevée, le martyre n'est pas fini pour les infortunés survivants, car pour ces montagnards le climat du désert est terrible. Et, parmi ces gens, on en voit qui, par les restes de leurs vêtements, apparaissent comme ayant été des hommes aisés, des femmes élégantes qui parlent des langues européennes, le français et l'anglais principalement, qui ont vécu à Londres et à Paris, qui ont connu les délicatesses intellectuelles et matérielles de la civilisation !

« La plupart du temps les tristes caravanes ne vont pas loin ; le fusil, la baïonnette, la faim, la fatigue éclaircissent les rangs à mesure qu'elles s'avancent. Toutes les passions les plus hideuses de la bête humaine s'assouvissent aux dépens du lamentable troupeau. Il fond et disparaît. Si quelques débris parviennent jusqu'en Mésopotamie, ils y sont laissés sans abris et sans vivres, dans des pays désertiques ou marécageux ; la chaleur, l'humidité tuent à coup sûr les malheureux, habitués au climat rude et sain des montagnes. Toute colonisation est impossible sans ressources, sans instruments, sans aide, sans hommes valides : les derniers restes des caravanes arméniennes achèvent de mourir de fièvre et de misère (1). »

« Des 2.000 ou 3.000 paysannes de la Haute Arménie amenées à Alep, dit un professeur allemand de l'école de cette ville, il reste 40 ou 50 squelettes. Les laides succombent aux coups, à la faim, à la soif ; car, étendues au bord de l'eau, elles n'ont pas la permission de boire. On défend aux Européens de donner du pain aux affamés. 40 ou 50 fantômes sont entassés dans une cour ; ce sont des folles, elles ne savent plus manger. Quand on leur tend du pain, elles le repoussent avec indifférence. Elles gémissent en attendant la mort. On emporte tous les jours d'Alep plus de 100 cadavres. Des jeunes filles, des femmes, des enfants, presque nus gisant sur le sol, couchés entre des mourants et des cercueils déjà préparés, exhalent leurs derniers soupirs. »

Dans toutes les provinces de l'Arménie les massacres furent effroyables, mais les horreurs qui se passèrent à Mouch dépassent en barbarie tout ce qui s'est commis d'atrocités dans les autres villes. « Le jour vint, dit un témoin de ce terrible drame, c'était le 2 juillet 1915, jour de douleur, de malédiction, de terreur pour les malheureux Arméniens. Dès le matin, de bonne heure, les Kurdes et les soldats réguliers parcoururent la ville en poussant de grands cris et se rendaient

(1) René Pinon, *La Suppression des Arméniens*, p. 29-30. Paris, 1916.

dans les quartiers arméniens. Ils commencèrent par tuer ceux qui s'y trouvaient encore, depuis le départ de cette colonne de 1.300 personnes qui la veille avait été exterminée. La plupart des habitants, ne se faisant plus d'illusions sur le sort qui les attendait, s'étaient réunis dans les maisons du centre de la ville, où ils se croyaient plus en sûreté. Là, ils étaient groupés par familles, 40, 50, jusqu'à 100 personnes se pressaient dans des chambres étroites, barricadaient les portes, les fenêtres, toutes les issues.

« Bientôt les hurlements se rapprochèrent; la bande des forcenés envahit les rues, tirant des coups de feu, et, armés de haches, les bandits attaquèrent les portes qui volèrent en éclats. Ce fut alors un indescriptible carnage. Les cris de terreur et d'agonie se mêlaient au bruit des coups de hache et aux excitations adressées aux assassins. Les rues s'inondèrent de sang, les cadavres s'entassèrent devant les maisons et sans cesse les Turcs répétaient : « Vour! Vour! » (frappe! frappe!) ; les Kurdes vociféraient, hurlaient des cris de mort, et ces bêtes féroces passaient de maison en maison, brandissant leurs haches ensanglantées.

« Les malheureux Arméniens, affolés, serrés les uns contre les autres, s'écrasaient, s'étouffaient; on entendait les plaintes et les cris de terreur des femmes. Les enfants étaient piétinés par ceux-là mêmes qui voulaient les sauver.

« Une jeune femme tend à l'un de ces bourreaux son enfant qu'elle portait dans ses bras. « Prends-le, supplie-t-elle, je te le « donne; mais ne le tue pas. » Le soldat saisit l'enfant, le jette à terre et d'un seul coup de hache lui tranche la tête; puis, se tournant vers la malheureuse mère, d'un second coup de son arme lui fend le crâne.

« Quelques instants encore, et un silence sinistre succède aux plaintes, aux cris, aux gémissements. Il ne reste plus qu'un monceau de cadavres éventrés, de débris informes et sanglants.

« De différents côtés, s'élèvent vers le ciel des tourbillons de fumée. Ce sont des maisons qui brûlent, remplies d'Arméniens qui vont périr dans les flammes. L'un de ces gens s'échappe, court vers la rivière, les soldats le saisissent, l'arrosent de pétrole et le regardent brûler avec une joie féroce. Plus loin on rit aux éclats devant un enfant de six ans qui, transpercé d'un coup de baïonnette, se tord dans les convulsions de l'agonie. Ici ce sont de malheureuses femmes dont les Kurdes ont ouvert le ventre pour en tirer les enfants. Là, des soldats se battent pour la possession d'une jeune fille que le plus fort emporte pour l'égorger après en avoir abusé. »

La nuit venue, les survivants s'enfuient en foule vers la

rivière, espérant la traverser et gagner la campagne. Ils sont pris entre deux feux par les Turcs, et ceux qui s'élancent dans l'eau se noient pour la plupart. La ville était en feu, et le canon ne cessait de tonner, lançant ses projectiles sur le quartier des Arméniens.

Il n'est pas au monde de langue qui soit assez riche, assez colorée pour dépeindre de pareilles horreurs, pour exprimer les souffrances morales et physiques endurées par ces innocents martyrs, avant que le ciel leur eût envoyé l'éternel sommeil. Épaves désespérées d'affreux massacres, témoins de la mort de tous les leurs, des êtres qui leur étaient chers, les privilégiées du sort étaient envoyées dans des camps de concentration et là, soumises à des tortures, à des hontes pires que la mort.

Lors de la prise d'assaut de Constantinople par Mahomet II, 50.000 Grecs sont tombés sous le glaive des barbares et le Sultan a fait cesser le massacre : l'Europe alors en a tressailli d'horreur. Que ne doit-on pas penser aujourd'hui de ce supplice de la nation arménienne qui dure depuis tant d'années, depuis vingt-deux ans (1894-1916), et qui a déjà fait plus d'un million de victimes !

Cependant la nation arménienne n'est ni anéantie ni réduite à demander grâce, son esprit national est plus ardent que jamais, parce que le crime, loin d'abattre les courages, les exaspère. Elle est d'ailleurs encore fort nombreuse, compte des colonies importantes hors du territoire osmanli, et sa population ottomane est loin d'avoir été entièrement massacrée.

En Turquie, il n'a jamais existé de statistiques sérieusement et consciencieusement établies ; à quoi bon d'ailleurs eût été le dénombrement des rayas ? Des chiffres eussent été plutôt nuisibles qu'utiles aux musulmans, parce qu'ils auraient montré la grande importance numérique des chrétiens dans l'ensemble des populations soumises à la loi du Sultan. Quoi qu'il en soit, le compte approximatif peut être fait à quelques centaines de milliers d'êtres près et, de ces nombres, il est aisé de tirer des conclusions.

La population de l'Empire ottoman.

L'Empire ottoman, qui mesure 2 millions de kilomètres carrés environ, compte une population de 26 millions d'habitants, dont 9 millions sont de langue turque, 10 millions parlent arabe et 2 millions les divers dialectes kurdes, ce qui porte le nombre des musulmans de l'Empire à 21 millions, les 5 autres millions étant composés de chrétiens (Arméniens, Grecs, Syriens, Chaldéens), de juifs, de mandaïtes et de quelques autres non mahométans, suivant des cultes peu répandus.

Les Turcs habitent tous le nord de l'Empire, principalement l'Asie Mineure, alors que les pays situés à l'est de l'Euphrate

supérieur et moyen sont peuplés par les Arméniens et les Kurdes. La fusion des populations n'existe pas en Turquie, chaque peuple est cantonné dans ses territoires et, en dehors de son habitat propre, le Turc ne possède que des troupes et des fonctionnaires.

Dans certaines parties de l'Arabie et de la Mésopotamie la densité de la population n'atteint pas, villes comprises, un habitant par kilomètre carré, alors que le nord de l'Asie Antérieure (Arménie, Lazistan, Anatolie, centre de l'Asie Mineure) la Coelésyrie, la côte arabe de la Mer Rouge et du golfe d'Oman renferment de 1 à 10 habitants, et que la Syrie, la côte méridionale de l'Asie Mineure, la Basse Chaldée comptent en moyenne de 10 à 50 têtes par kilomètre carré.

Dans les pays turcs de l'Empire la population est donc aussi dense que dans ceux habités par les Arméniens; mais à cette population chrétienne, relativement compacte en Arménie, il convient d'ajouter tous les groupements sporadiques, qui sont fort importants, tant dans l'Empire osmanli qu'à l'étranger, de nombreux Arméniens vivant dans les territoires occupés par la Russie et dans ceux appartenant à la Perse. Il faut ajouter aussi les colonies plus lointaines. On aura ainsi le total de la nation arménienne.

La population arménienne.

D'après les statistiques du patriarcat le nombre des Arméniens turcs était, en 1882, de 2.660.000 dont 1.630.000 habitaient les six vilayets, dits arméniens et 1.030.000 vivaient en colonies dans la Cilicie et les diverses villes de la Turquie. C'est ce chiffre qui a été communiqué au Congrès de Berlin. Mais une nouvelle statistique établie en 1912, c'est-à-dire après les massacres et les émigrations de 1894-1896, fournie également par le patriarcat, n'indique plus que 1.018.000 pour les six vilayets, alors que pour les mêmes provinces elle attribue aux Turcs 666.000 habitants et aux Kurdes nomades et sédentaires 424.000 sur un total général de 2.615.000 âmes. Les Arméniens comptaient donc pour 38,9 °/₀, les Turcs pour 25,4 °/₀ et les Kurdes pour 26,5 °/₀ dans le peuplement de cette région.

Si l'on en doit croire les deux statistiques du patriarcat, la population arménienne aurait donc éprouvé soit par suite des massacres, soit en raison des émigrations, soit enfin par l'apostasie, une diminution de 612.000 âmes entre les années 1882 et 1912.

Il est impossible de savoir, même approximativement, quelles ont été les pertes subies par la nation arménienne au cours des massacres ordonnés par les Jeunes Turcs, car aucun compte n'en a été dressé; mais, d'après les documents qui nous sont passés sous les yeux, le nombre des victimes dépas-

serait de beaucoup 500.000. D'autre part, nous savons que 250.000 environ sont passés en Russie, que beaucoup se sont provisoirement faits musulmans et que les autres sont dans les camps de concentration de la Mésopotamie.

Sur les 1.030.000 Arméniens qui vivaient en colonies (1882) dans l'Empire du Sultan, certainement beaucoup ont perdu la vie ; mais beaucoup aussi ont émigré ou sont aujourd'hui joints à leurs compatriotes dans les camps.

On peut évaluer à 1 million le nombre des Arméniens de Turquie, qui, pour des causes diverses, ont échappé et qui rentreront dans le sein de la nation au jour de sa délivrance. A ce nombre il convient d'ajouter les sujets du Tsar, ceux du chah de Perse et les nombreuses et importantes colonies arméniennes à l'étranger, ce qui porte à 3 millions pour le moins les gens de langue arménienne.

L'élite de la communauté arménienne de Turquie n'a malheureusement pas pu s'échapper, ce qu'il en reste vit actuellement à Paris, à Londres, à Pétrograd, Odessa, Tiflis, à Venise et conserve l'espérance, travaille avec une inlassable énergie au but suprême. C'est une grande force pour ce peuple opprimé ; car ces intellectuels savent faire entendre leur voix, faire valoir les droits de leurs frères à la liberté. 400.000 ou 500.000 Grecs ont en 1829 obtenu de l'Europe leur indépendance, les 3 millions d'Arméniens par leur énergie, par leurs souffrances, par les égards qu'on doit à leur glorieux passé, méritent que l'Europe leur rende une place honorable dans le monde.

CHAPITRE X

Les Arméniens hors de l'Arménie. — La population de l'Arménie et des colonies arméniennes.

Voisins de grands empires, toujours subissant leur influence et fréquemment aussi leurs volontés, les Arméniens se trouvèrent obligés, dès les débuts de leur histoire, d'entretenir d'importantes colonies dans les centres dont ils avaient le plus à recevoir et malheureusement aussi le plus à redouter. Dès l'époque de Cyrus, après que ce souverain eut imposé la domination perse à toute l'Asie, les fils de Haïk, sans nul doute, se firent représenter à la cour du roi des rois et, parmi les seigneurs des pays de l'Ararat, il en était qui, gagnés par l'or des Achéménides, servaient la Perse contre les intérêts de leur patrie. C'est un prince arménien, Dadarsès, que Darius charge d'étouffer la révolte des provinces septentrionales de son Empire, pendant que lui-même est occupé par le siège de Babylone. Ce seul fait, dont nous avons connaissance par les récits de Darius lui-même, montre qu'il existait, auprès du roi des rois, une colonie arménienne puissante et jouissant de la confiance du souverain.

Il en fut certainement de même après la conquête macédonienne de l'Asie; car, vers la fin du quatrième siècle avant notre ère, apparaissent des noms arméniens parmi les princes auxquels le Gouvernement de l'Arménie fut confié par les Séleucides de Syrie.

Plus tard, quand Rome étendit sa puissance sur les débris de l'Empire d'Alexandre, quand elle eut à soutenir cette longue lutte contre les Arsacides de la Perse, il se forma en même temps à Ktésiphon, comme dans la ville éternelle, des colonies arméniennes nombreuses et fort actives, qui souvent intervinrent dans les affaires de l'Arménie, soit au profit de leur patrie, soit dans l'intérêt des Romains ou des Perses.

Les empereurs arméniens.

Mais c'est surtout après le partage de l'Empire entre les deux fils de Théodose que les Arméniens prirent le plus d'importance à la cour romaine; la proximité de la nouvelle capitale, les intérêts communs entre les Grecs et les habitants des provinces orientales attirèrent de nombreux Arméniens sur les rives du Bosphore et, peu à peu, par leurs capacités, ces gens

prirent une place si considérable dans l'État qu'ils en arrivèrent à revêtir la pourpre.

Le rôle joué par les princes arméniens, dans l'Empire des basileïs, est si grand qu'il est utile de rappeler leurs noms, leur succession et les liens de parenté qui les reliaient entre eux, sans cependant pénétrer trop avant dans les détails de ces règnes, qui appartiennent plutôt à l'histoire byzantine qu'à celle de l'Asie proprement dite.

Les étrangers étaient extrêmement nombreux à Constantinople, des légions entières en étaient composées, et l'on en rencontrait dans les fonctions les plus élevées de l'Empire. Beaucoup de ces hommes parvinrent au trône; mais aucune nation ne fournit autant d'empereurs que le peuple arménien, et ce serait négliger l'une des phases les plus glorieuses de l'histoire des fils de Haïk que de passer sous silence les noms de ces princes qui, pendant plus de trois siècles, ont occupé le souverain pouvoir dans l'Empire d'Orient, c'est-à-dire durant le tiers environ de son existence (395-1453).







MONNAIES DE MAURICE TIBÈRE

La période arménienne de Byzance ne fut certes pas l'une des moins glorieuses pour l'Empire des Césars, de grands noms surgissent, de grandes actions illustrent ce terrible choc qui alors avait lieu entre la civilisation et la barbarie des Perses et des Arabes. Nées dans les pays exposés plus que tous autres aux coups des ennemis de la chrétienté, ces familles princières arméniennes disposant, avec la pourpre impériale, de moyens puissants, ont, pendant des siècles, poursuivi la lutte contre l'envahisseur, œuvre qui, dans leur patrie, se trouvait malheureusement être souvent entravée par l'insuffisance des ressources matérielles comme par la position des lieux.

Certainement ces empereurs ne pouvaient se soustraire aux querelles qui troublaient leur capitale, et par la force des choses se trouvaient être obligés de sacrifier au caractère de leurs sujets grecs, d'écouter, dans leur politique intérieure, les conseils de la prudence ; mais ils n'en ont cependant pas, pour cela, perdu de vue le grand rôle de champions de la civilisation qui leur avait été dévolu par le destin.

Maurice Tibère, 582-602. Le premier Arménien [1] qui porta le titre de Basileus fut Maurice. Né en Cappadoce (539), à Arabisse, d'une famille

(1) Comme preuves de l'origine arménienne des empereurs et impératrices, princes et princesses de Constantinople appartenant à cette nation, consulter : Ga-

noble d'Arménie, Flavius Tiberius Mauricius, parvenu au grade de général, se couvrit de gloire dans ses guerres contre les Perses; reçu en triomphe à Constantinople (582), il épousa (13 août) Constantine, fille de Tibère Constantin (578-582), et fut, la même année, couronné empereur. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre du vainqueur des Sassanides, ce prince ne montra comme souverain ni autorité ni énergie et, après un règne de plus de vingt ans, il fut détrôné par Focas, que l'armée en révolte proclama empereur. Maurice s'enfuit et, une tempête l'ayant contraint à relâcher à huit lieues de Constantinople, il fut pris et eut la tête tranchée (27 novembre 602) après avoir vu périr du même supplice quatre de ses fils, Pierre, Paul, Justin et Justinien ; un cinquième fils de Maurice, Théodose, qui avait échappé au massacre, fut arrêté,

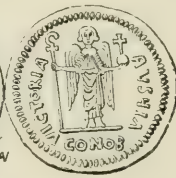


MAURICE TIBÈRE, CONSTANTINE ET THÉODOSE
(avec contremarque d'Héraclius I)



HÉRACLIUS I CONSUL





HÉRACLIUS I EMPEREUR

alors qu'il s'enfuyait vers la Perse, et conduit devant Focas qui le fit étrangler. Constantine, femme de Maurice, fut enfermée dans un monastère avec ses filles, Anasthasie, Théoctiste, Cléopâtre, Sopatra et Marie, d'où Focas les tira trois ans plus

RABED-DER-SAHAKIAN, *Les Empereurs arméniens de Byzance*, 2 vol., Saint-Lazare (Venise), 1905 (en arménien) [L'auteur de cet ouvrage très estimé a perdu la vie lors des massacres à Trébizonde, au printemps de 1915]; — LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire ;* — F. W. BUSSELL, *The Roman Empire*, 1910 ; — G. SCHLUMBERGER, *L'Épopée byzantine;* — K. J. BASMADJIAN, *Histoire moderne du peuple arménien ;* — *Corpus Historiæ Byzantinæ*, vol. IX, p. 136 (Venise, 1729), — pour l'empereur *Maurice ; Theophilactus Simocatta Historiæ*, — pour *Héraclius I ; Nicephore Constantinopolitanus, De rebus post Mauricium Gestis*, p. 50 (éd. Bon); — pour *Filépicus Bardanès; Cedrenus*, I, p. 43, — pour *Léon V; Niebuhr, Constantin Porphyrogénète, Theoph. Continuat.*, p. 212 ; *Luitprand*, I, 3, — pour *Romain ;* G. SCHLUMBERGER, *Un Empereur byzantin*, — pour *Jean Zimiscès ; Cedrenus*, vol. II, p. 23 et 26, pour *Marina*, femme de Constantin VI. Il convient d'ajouter à cette liste *Artavazd* (Cf. SABATIER, *Monnaies byzantines*, t. II, p. 40), dont l'origine arménienne semble cependant douteuse. Tous les princes et toutes les princesses pour lesquels je ne fournis pas de références sont enfants des empereurs dont on va lire les noms.

tard, pour les faire mettre à mort. Les auteurs arabes et persans affirment que la princesse Marie aurait échappé au massacre, et serait devenue la femme du roi de Perse Khosroès II.

Flavius Héraclius I, 610-641.

A l'instigation de Priscus, gendre de Focas, qui redoutait les fureurs de son beau-père, Héraclius, patrice et préfet d'Afrique, après avoir été gouverneur d'Arménie, en 594, qui peut-être était parent de Maurice, envoya son fils Flavius Héraclius à la tête d'une flotte, à Constantinople, pour venger le meurtre de l'Empereur et, le 6 octobre 610, Focas ayant été renversé, Flavius Héraclius I prit la pourpre, après avoir offert la couronne à Priscus qui la refusa.



HÉRACLIUS. HÉRACLIUS CONSTANTIN ET EUDOCIE

Le nouvel empereur épousa sa fiancée Flavia ou Fabia, qu'il couronna sous le nom d'Eudocie. Cette princesse mourut le 13 août 612, laissant une fille, Épiphanie, née le 7 juillet 611, et un fils, né le 3 mai 612, qui fut plus tard empereur sous le nom d'Héraclius II Constantin, et régna avec Héracléonas (641) son demi-frère.





HÉRACLIUS, HÉRACLIUS CONSTANTIN ET HÉRACLÉONAS

En 614, Héraclius épousa sa nièce Martine, fille de Marie, sa sœur. De cette union naquirent :





HÉRACLÉONAS, DAVID TIBÈRE ET CONSTANT II

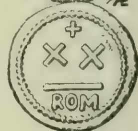
Constantin, créé César en 616, Flavius et Théodosie qui tous trois moururent avant leur père;

Héracléonas, né en 626, César en 630. Associé à l'Empire en 638;

David, né le 7 novembre 630, César en 641;

Deux filles, Augustine et Martine, et d'autres enfants sur lesquels l'histoire se tait.





HÉRACLIUS CONSTANTIN ET HÉRACLÉONAS

Prenant en personne le commandement de ses armées, Héraclius chassa les Perses de Khosroès II (591-628) de l'Asie Mineure et s'avança jusqu'au Tigre. En 622, il entrait en Arménie. Mais à la suite de cette campagne l'Empereur, rentré dans sa capitale, ne s'occupa plus que de controverses religieuses et délaissa les affaires militaires de l'Empire. Pendant ce temps, les Arabes faisaient de rapides progrès : Aboubèkre s'emparait de Damas (632) et Omar prenait Jéru-



HÉRACLIUS, HÉRACLIUS CONSTANTIN ET MARTINE

salem (638); la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine étaient à jamais perdues pour les Grecs.

Nous possédons des monnaies d'Héraclius seul, comme consul et comme empereur, d'Héraclius et Héraclius Constantin, d'Héraclius et Héracléonas, d'Héraclius, Eudocie et Héraclius Constantin (610-612), d'Héraclius, Héraclius Constantin et Martine (614-641), d'Héraclius et Martine (614-641), de l'Empereur avec ses deux fils Héraclius Constantin et Héracléonas (638-641), documents précieux pour l'étude de la descendance de ce prince.



HÉRACLÉONAS SEUL



CONSTANT II ET CONSTANTIN POGONAT

Suivant Nicétas, le vieil Empereur, en mourant (il avait alors soixante-six ans), décida que ses deux fils, Héraclius Constantin et Héracléonas, régneraient ensemble sous la tutelle de Martine. Aussi connaissons-nous de 641 des monnaies des deux princes. Mais, le 23 juin, Martine empoisonna Héraclius Constantin et dès, lors, son fils Héracléonas régna seul. Il s'adjoignit comme Césars son frère, David Tibère, et le fils d'Héraclius Constantin, Constant.





CONSTANT II, CONSTANTIN POGONAT, HÉRACLIUS ET TIBÈRE

Le règne d'Héracléonas fut d'ailleurs de courte durée. En septembre 641, cet empereur fut dépouillé de la pourpre par le Sénat, Martine eut la langue coupée, Héracléonas le nez, et Flavius Héraclius, plus connu sous le nom de Constant II, monta sur le trône. Après un règne sans éclat, il mourut assassiné (15 juillet 668) en Sicile, laissant trois fils, Constantin Pogonat, Héraclius et Tibère. Constant II (641-668).





CONSTANT II, HÉRACLIUS ET TIBÈRE



CONSTANTIN IV POGONAT

Constantin IV Pogonat (le barbu) associa ses deux frères à l'Empire (668), alors que la même année il étouffait la révolte d'un Arménien du nom de Mazizius, qui s'était proclamé empereur à Syracuse. Ce basileus mourut le 14 septembre 685 après avoir vu, de 669 à 678, les Arabes venir mettre sept fois le siège devant Constantinople. Constantin IV Pogonat (668-678).

Justinien II (685-695 et 705-711). Fils de Constantin Pogonat et d'Anastasie, Justinien II Rhinotmète (685-695 et 705-711) monta sur le trône. Chassé de Constantinople, exilé à Kherson, il reprit la couronne, grâce à l'appui des Chazares et des Bulgares, et fit trancher la tête de Léonce (695-698) et de Tibère V Absimare (598-705) qui avaient usurpé le pouvoir souverain.

Tibère IV (705-711). Tibère IV (705-711), fils de Justinien II, était âgé de quatre ans quand son père l'associa à l'Empire. Mais en 711, le peuple révolté proclama Filépicus Bardanès qui fit mettre à mort Justinien II et son fils. Ainsi s'éteignit la lignée d'Héraclius qui, pendant cent ans, avait occupé le trône des Césars.

Filépicus Bardanès (711-713). Général de Justinien II fils du patrice Nicéphore, Filépicus Bardanès était d'origine arménienne. Son règne fut de courte durée; le 3 juin 713, à la suite d'une conspiration et après une victoire de la faction des *Verts*, des conjurés s'emparant de sa personne au cours d'un repas, le déposèrent et lui crevèrent les yeux. Artémius Anastase fut proclamé empereur à sa place.



FILÉPICUS BARDANÈS



ARTAVAZDE ET CONSTANTIN V

Artavazde (742). Commandant en chef de l'armée d'Arménie, Artavazde avait épousé Anne, fille de l'empereur Léon III. Ce général se fit proclamer au commencement de l'année 742, mais en novembre, vaincu par Constantin V son beau-frère, il fut déposé et eut les yeux crevés, ainsi que ses deux fils Nicéphore, qu'il avait associé à l'Empire, et Nicétas.





ARTAVAZDE ET NICÉPHORE

Léon V l'Arménien (813-820). Le 19 juillet 813, Léon V dit l'Arménien fut élevé au trône par l'armée que venaient de battre les Bulgares. Ce prince avait épousé Théodosie, fille du patrice Arsavir, et en avait eu quatre fils : Sabatius ou Sembatès (Sempad) qui, sous le nom de Constantin VII, fut associé à l'Empire, Basile, Grégoire et Théodose. Le 25 dé-



LÉON V ET CONSTANTIN VII





LÉON V L'ARMÉNIEN

cembre 820, Léon fut assassiné, et Michel II le Bègue s'empara du pouvoir.

Michel III et Basile I.

Associé à la pourpre impériale par Michel III l'Ivrogne (842-867) Basile (867-886) assassina son collègue et bienfaiteur et régna seul. De sa seconde femme Eudocie, il eut plusieurs enfants, dont Léon le Sage et Alexandre. De Marie, sa première femme, une Arménienne, qu'il répudia, il avait eu un fils Constantin VIII, qu'il décora du titre impérial en 868, et qui mourut en 879. La mort emporta Basile le 29 août 886.



BASILE I SEUL


BASILE I ET CONSTANTIN IX

Le règne de Léon VI le Sage ou le Philosophe (886-912) fut sans éclat. Il avait associé à l'Empire son frère Alexandre, et de ses quatre femmes il ne laissa qu'un fils, Constantin X Porphyrogénète, né en 905. En mourant le 11 mai 912, Léon laissa le pouvoir à son frère, lui recommandant son fils.


MONNAIE DE D'EMPEREUR LÉON LE PHILOSOPHE (886-912)


LÉON VI ET ALEXANDRE

Alexandre 912-913.

Né le 23 novembre 871, Alexandre (912-913) partagea la couronne avec son frère Léon VI, puis avec son neveu Constantin X, âgé de cinq ans lors de son avènement au pouvoir. Ce prince, dont le règne d'un an fut sans action mémorable, mourut le 4 juin 913.




LÉON VI ET CONSTANTIN X


ALEXANDRE


CONSTANTIN X ET ZOÉ


CONSTANTIN X ET ROMAIN I

Constantin X Porphyrogénète.

Constantin X Porphyrogénète fut nommé Auguste le 9 juin 911. Étant né le 1[er] septembre 905, il était alors âgé de sept ans à peine. Aussi dès la mort d'Alexandre fut-il assisté d'un

conseil désigné par Alexandre. Son premier soin fut de rappeler d'exil sa mère Zoé Carbonopsine, il occupa le pouvoir avec elle (913-919) ; en 919, il épousa Hélène, fille de Romain Lacapène, commandant en chef de la flotte, qui se fit couronner en 920, alors que ses trois fils Christophore (920), Étienne et Constantin (928) recevaient le titre d'Auguste ; puis en 944, Constantin X relégua Romain I dans l'île de Proté, où ce prince mourut (948). Dès lors il régna seul jusqu'au jour de sa mort (9 novembre 959).



CONSTANTIN X
ET ROMAIN II

Constantin X laissa un fils du nom de Constantin qui, suivant divers historiens, hâta par le poison la mort de son père [1], et quatre filles : Zoé, Théodora, Agathe et Anne.

Romain I. Quant à Romain I Lacapère (920-944), fils de Théophylacte Abastactus, il était né en Arménie vers la fin du neuvième siècle.



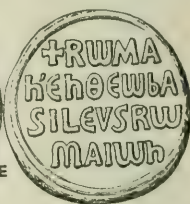
ROMAIN I

Fils de Constantin X et d'Hélène, Romain II était dans sa vingtième année, quand, le 10 novembre 959, il monta sur le trône. Il épousa Théophanon et eut d'elle trois enfants, Basile qu'il associa à l'Empire le 22 avril 960, Constantin qu'il prit pour collègue le 8 avril, et une fille Anne. Empoisonné par sa femme, ce prince mourut le 15 mars 963, et Théophanon devint régente pour ses fils Basile II et Constantin XI. L'Impératrice épousa Nicéphore Focas qui, de ce fait, devint basileus (963-969), puis le fit assassiner d'accord avec Jean Zimis-



ROMAIN I, CONSTANTIN X
ET CHRISTOPHORE





ROMAIN II



ROMAIN II
ET BASILE II



THÉOPHANON



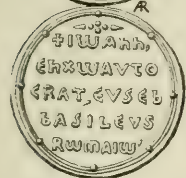
BASILE II
ET CONSTANTIN XI

(1) Cédrénus, 337, 20 ; Zonaras, XVI, 22.

cès (10 décembre) qui, profitant de la jeunesse des deux empereurs, usurpa la couronne (969-976). Théophanon fut exilée ; puis la mort de Jean, qui survint le 11 janvier 976, rendit le pouvoir aux deux fils de Romain II. Basile II mourut le 15 décembre 1025 à l'âge de soixante-dix ans, laissant son frère seul empereur.

Jean Zimiscès.





MONNAIE DE JEAN ZIMISCÈS

Constantin XI Porphyrogénète (1025-1028) eut trois filles : Eudocie qui prit le voile, Zoé et Théodora. Avant sa mort, il désigna pour son successeur le patrice Romain Argyre, auquel il enjoignit de répudier sa femme Hélène, et d'épouser sa fille Théodora ; mais la princesse refusa, et Romain III épousa Zoé, sœur de Théodora. C'est ainsi que le trône de Byzance cessa d'appartenir à la lignée de Léon V.

Constantin XI Porphyrogénète.



MONNAIE DE CONSTANTIN XI

Parmi les princesses rappelons les noms de celles qui portèrent la couronne.

Marie ou Marina (788-795), femme de Flavius Constantin VI ; Théodosie (813-820), femme de Léon V ; Euphrosine (823-830), fille de Constantin VI et de Marie, femme de Michel II le Bègue ; Théodora (830-867), femme de Théophile ; Hélène (919-961), femme de Constantin X Porphyrogénète ; Théodora (971-976), fille de Constantin X et sœur de Romain II, femme de Jean I Zimiscès ; Zoé, fille de Constantin IX, qui fut la femme de Romain III Argyre (1028-1034) ; Théodora (1041-1056), fille de Constantin XI et d'Hélène, femme de Constantin XII, qui régna seule en 1055 et 1056 ; enfin Rhita, Xéné ou Maria, sœur d'Hétoum II et fille de Léon II, roi de la Nouvelle Arménie, femme de Michel IX (1).

Les impératrices arméniennes.



THEODORA (1041-1056.)



THÉODORA ET MICHEL III

Parmi le grand nombre des Arméniens qui ont joué dans l'Empire des rôles considérables comme fonctionnaires de l'État, il convient de citer en première ligne l'eunuque Narsès, général de la plus haute valeur, qui, en écrasant les forces des Goths et des Francs, rendit Rome à Justinien I. De 542 à 568 il gouverna l'Occident reconquis ; puis de 625 à 643 nous voyons

Les fonctionnaires arméniens de l'Empire grec.

(1) Citée par Pachymeros, t. II, p. 205, et par Nicéph. Greg., *Hist. Byz.*, VIII, 11.

Isaac l'Arménien, exarque de Ravenne, présider aux destinées de l'Italie.

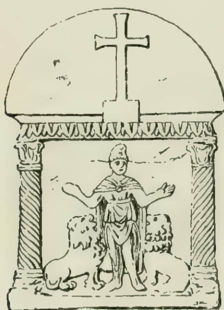
Dans l'armée, les noms arméniens fourmillent, et l'influence de ces étrangers ne se faisait pas seulement sentir au point de vue militaire, mais aussi elle était considérable dans les diverses branches de l'Administration, de même que dans les sciences, les arts et le commerce, et s'étendait jusque chez les barbares qui, parfois, choisirent des Arméniens pour les gouverner : Samuel (de Terdjan) fut, au dixième siècle, roi de Bulgarie.



NARSÈS ET THÉODORA
(Mosaïque de Ravenne.)

La dynastie bagratide de Géorgie.

Si les Arméniens étaient parvenus à jouer un rôle de première importance dans la capitale du monde oriental, ce n'était pas sans que leur influence se fût étendue sur les pays voisins de leur patrie. Au sud-est, leur valeur politique, combattue par les Parthes et les Sassanides, ne pouvait se faire jour, et, vers l'ouest et sud-ouest, la puissance byzantine lui opposait une barrière ; mais au nord, dans tous les pays de la Transcaucasie, parmi les peuples barbares, les Arméniens avaient su faire reconnaître leur supériorité. La Géorgie, ce *Modicum Hiberiæ regnum* de Tacite [1], était depuis les temps les plus anciens divisée en une multitude d'éristhawats ou domaines princiers, partagés eux-mêmes en territoires appartenant aux Aznaours, feudataires des éristhaws, et la domination sassanide n'avait pas modifié cet état de choses, en sorte que, chez les Géorgiens, il n'exista pas de cohésion politique, jusqu'au jour où l'empereur arménien Maurice plaça sur le trône de l'Ibérie le premier souverain bagratide de ce pays, Gouaram (575-600). Dès lors la Géorgie, l'Aghouanie, la Mingrélie et tous les petits États karthwéliens du versant méridional du Caucase furent gouvernés par des princes arméniens, et le dernier des rois de Géorgie Ėréklé II était encore un Bagratide. Nous n'entrerons pas dans le détail de la nomenclature de cette longue succession de rois qui, tour à tour, eurent à lutter contre les Sassanides, les Arabes, les Turcs, les Mongols, les Persans, dont la



SARCOPHAGE D'ISAAC L'ARMÉNIEN
(Ravenne.)

(1) XII. C. 43.

lignée fut vingt fois asservie ou chassée du trône de Tiflis ou de Mtzkhet, qui s'appuyèrent, suivant les circonstances, sur les Byzantins de Constantinople et de Trébizonde, enfin sur les Russes.

Le royaume de Géorgie compte de belles pages dans ses annales, des pages reflétant les efforts des Karthwéliens pour la conservation de leur indépendance nationale. Mais on ne trouve pas, chez ce peuple, le haut degré de culture intellectuelle qu'on rencontre en Arménie. Les Géorgiens, comme tous les Caucasiens, étaient des guerriers à la manière asiatique; leurs arts, inspirés par les Byzantins et les Arméniens, offrent à Tiflis, Mtzkhet, Gori et dans les bourgs du Grand Caucase, de beaux exemples de l'architecture grecque chrétienne, influencés par les goûts locaux; mais leur littérature, à part quelques poésies et une épopée, *La peau de Léopard,* est presque entièrement religieuse et ne présente qu'un intérêt secondaire. Il est juste d'ajouter que, de tous les gens de race karthwélienne, les Géorgiens seuls ont fait montre de goût. Les autres peuples du Caucase sont demeurés jusqu'aux temps modernes dans la plus complète barbarie, et cette supériorité sur leurs congénères, les Géorgiens la doivent, sans nul doute, à l'influence byzantine et à celle de la dynastie arménienne qui, pendant des siècles, a chez eux occupé le trône.

Les Arméniens en Perse et à Constantinople.

Si les Bagratides furent appelés à régner sur ces peuples chrétiens, il n'en pouvait être de même dans les autres pays limitrophes de l'Arménie. A la cour de Perse, comme chez les Arabes et plus tard chez les Turcs, les différences de convictions religieuses empêchaient les Arméniens d'occuper le trône; mais ils remplissaient parfois des charges fort importantes dans l'État. Et ce partage des émigrés en divers groupes ne fut certainement pas sans porter un grand préjudice aux intérêts de la nation, car chacun de ces groupes avait ses clients dans l'Arménie, et les partis opposés ne reculaient devant aucun moyen pour soutenir leurs intérêts privés et faire prévaloir leur avis. Ils avaient aussi, il est vrai, l'avantage de procurer aux Arméniens des alliances utiles, mais ces alliances, dans la plupart des cas, étaient fort onéreuses pour le peuple.

Il serait aisé de citer un certain nombre d'Arméniens qui, ayant abjuré la religion de leurs pères, sont parvenus à de grandes situations dans les États musulmans. Saladin, au dire d'Alishan, était un Kurde d'Arménie, voire même un Arménien; l'Atabeg-Azam, premier ministre de Nasr-ed-Din chah, appartenait, je l'ai déjà dit, à une famille arménienne; mais à quoi bon faire revivre les noms de ces renégats qui, en abandonnant leur foi, sont devenus les ennemis de leur propre race.

De même que les Byzantins attiraient chez eux les Armé-

niens, de même les souverains musulmans comprirent combien ces gens actifs, intelligents et travailleurs, pouvaient leur rendre de services. Chah Abbas I avait fondé la Nouvelle Djoulfa, à la porte de sa capitale, Mahomet II, après la prise de Constantinople, afin de contre-balancer l'influence des Grecs, invita les Arméniens de l'Asie Mineure à venir s'installer près de la Corne d'Or, où vivait déjà d'ailleurs une nombreuse colonie de leurs compatriotes, et, en 1461, nomma l'évêque de Brousse, Hovakim, patriarche de tous les Arméniens de Turquie, lui accordant les mêmes privilèges qu'au patriarche grec, Sélim I. Après sa victoire de Tchaldiran sur les Persans, en 1514, il emmena de Tabriz de nombreux artisans arméniens, afin de développer et de perfectionner l'industrie dans ses Etats; et, dans les débuts de la domination ottomane, on vit à Smyrne, ainsi que dans toutes les villes riveraines de la Mer Noire, les artisans arméniens jouir de la bienveillance des autorités. C'est que non seulement les Turcs appréciaient les services rendus à l'État par ces hommes laborieux, mais aussi qu'ils avaient intérêt à opposer ces colonies à l'élément grec chrétien, toujours très nombreux dans leur Empire et fort remuant.

Les causes politiques de l'émigration des Arméniens sont loin d'avoir été les principales raisons de la diffusion de ce peuple de par le monde ; certainement elles contribuèrent dans une très large part à consolider les établissements arméniens dans les grands États voisins du patrimoine des enfants de Haïk, sans contredit elles furent l'origine de migrations qui s'étendirent encore plus loin ; cependant elles ne furent vraiment déterminantes qu'à Constantinople et à Ispahan. C'est dans les vicissitudes sans fin par lesquelles passa cette malheureuse région, toujours cause et théâtre de guerres sanglantes, qu'il faut chercher l'origine de l'exode de ses populations vers des pays plus cléments.

Attirés par le commerce et les facilités qu'ils rencontraient sur les terres de l'Empire romain, de nombreux Arméniens s'étaient, dès l'antiquité, fixés dans les ports du Pont-Euxin méridional : Trébizonde, Cerasus, Amisos, Sinope, Héraclée-du-Pont et bien d'autres villes des côtes de l'Anatolie avaient, dès le temps de Mithridate le Grand, reçu des colonies arméniennes, et il en était de même à Phasis, en Ibérie, peut-être aussi sur les rives de la mer Caspienne, en Atropatène, à Rhaghès, sur toutes les grandes routes commerciales de l'Orient. Persépolis, Ecbatane, Babylone et Suse avaient été jadis les grands centres commerciaux de l'Orient ; ils étaient, au début de notre ère, remplacés par Pasargade, Ktésiphon, Chouster, Ahwaz, entrepôts des marchandises qui abordaient en Chaldée par Alexandria du Chatt el Arab, et l'antique

Térédon (Koweït). Ces villes étaient en relations commerciales avec le nord et, certainement, possédaient leurs agents arméniens, tandis que, devant les exactions et les massacres de leurs oppresseurs, d'autres gens de l'Ararat gagnaient les pays du nord, les steppes de Russie, la Crimée, restant toujours en relations d'affaires avec la mère patrie.

Mais le mouvement d'émigration le plus important eut lieu lors de la chute de la dynastie des Bagratides. Nous avons vu que la Cilicie et la Cappadoce avaient, au moment de la déportation de Gaghik II, reçu des colonies arméniennes; d'autres exilés, plus nombreux encore, partis de la ville d'Ani, et plus particulièrement du canton de Chirak, gagnèrent la Crimée; puis, quittant cette péninsule peuplée de Tartares, ces gens marchèrent vers l'Occident partagés en deux branches : l'une d'entre elles gagna la Galicie, la Podolie et la Volhynie, l'autre se rendit en Moldavie, alors qu'une autre fraction des exilés d'Ani s'établissait dans la ville d'Astrakhan, après avoir traversé le Qara-bagh et les portes de Derbend.

Les Arméniens en Pologne.

Tout dernièrement, un écrivain polonais, M. Adolf Novatchinsky (1), a rappelé les relations qui existèrent jadis entre les Arméniens et les Polonais, et la venue des émigrés de l'Orient dans les pays de la Vistule et du Dniestr.

« Bien avant la chute du royaume d'Arménie, dit-il, c'est-à-dire en 1375, les Arméniens firent leur apparition chez nous, où ils furent invités par le prince de Galicie, David.

« Le premier démembrement de leur patrie provoqua une forte émigration; les émigrants arméniens, prenant avec eux une poignée de la terre natale dans un morceau d'étoffe, se dispersèrent dans la Russie méridionale, au Caucase, au pays des Cosaques, et 40.000 d'entre eux vinrent chez nous. A partir de ce moment, de nouveaux courants d'émigration arménienne se dirigèrent périodiquement des rives du Pont, vers la terre hospitalière des Sarmates, et, il le faut dire, ces hôtes, venus de si loin, se montrèrent vraiment comme « le « sel de la terre », comme un élément excessivement utile et désirable. Ils s'établirent principalement dans les villes, et, en maints endroits, devinrent le noyau de la classe bourgeoise polonaise. La ville de Llvov (Lemberg), le foyer le plus patriotique de la Pologne, théâtre de tant de bouleversements historiques, doit en grande partie son éclat aux émigrés arméniens. Kamenets-Podolsk, cette couronne de nos vieilles forteresses, a reçu tout son renom des Arméniens qui s'y sont établis. En Bukovine et dans toute la Galicie, l'élément arménien joue un rôle de premier ordre dans la vie politique et sociale, dans l'industrie et dans le mouvement intellectuel. Ensuite dans

(1) Dans le *Kurger-Poranny* de Varsovie.

toute la Pologne et dans sa capitale, Varsovie, les descendants de ceux qui furent jadis la grande nation de l'Araxe s'illustrèrent dans toutes les carrières. Aux combats de Grünwald et de Warna ont pris part les pères des Alexandrovics, des Augustinovics, des Abgarovics, des Agopsovics, des Apakanovics. De leurs rangs plus tard sont sortis de célèbres Polonais, tels que Malakovski, Missasowicz, Piramovics, Pernatovics, Yakhovicz, Mrozianovsky, Grigorovicz, Baroutch, Théodorovicz, etc... »

Par émigrations successives les Arméniens de Pologne formèrent peu à peu une colonie, répartie dans la plupart des villes et comptant 200.000 nouveaux venus. Ils reçurent de la part des rois de Pologne un bon accueil, car ces princes leur accordèrent non seulement la liberté religieuse, mais aussi des privilèges politiques spéciaux ; ainsi, Casimir III (1333-1370) concéda aux Arméniens de Kamenets-Podolsk, en 1344, et à ceux de Lemberg, en 1356, le droit de constituer un conseil national, exclusivement arménien, qui portait le titre de *Voït*. Ce conseil, composé de douze juges, administrait en toute indépendance les affaires arméniennes. Tous les actes et les délibérations officiels se faisaient non seulement en langue arménienne, mais aussi d'après les lois de la nation. A partir de l'année 1183, les Arméniens de Lemberg eurent une église d'abord bâtie en bois, puis qui, démolie en 1363, fut remplacée par une construction plus importante, et cette église devint la résidence générale des prélats arméniens de Pologne et de Moldavie. En 1516, par ordre de Sigismond I (1507-1548), roi de Pologne, les Arméniens installèrent au centre d'un riche et aristocratique quartier de Lemberg leur premier tribunal (*Ratouché*). Ainsi ces nouveaux venus en Pologne furent-ils l'objet d'attentions spéciales et se virent-ils doter de nombreux privilèges. Mais, dans cette paisible colonie, un abbé, du nom de Nicol Thorossowitch, vint jeter le trouble parmi ses compatriotes. Ce prêtre avait, en 1626, été sacré leur évêque, malgré les protestations des Arméniens de Pologne, par le katholikos coadjuteur d'Etchmiadzin, Melchisédech I de Garni (1593-1628), et, à l'instigation des Jésuites de Lemberg, il mit la discorde religieuse parmi les Arméniens. La dispute prit de telles proportions, que les Arméniens se révoltèrent ouvertement contre Nicol et, en 1631, portèrent plainte devant le nouveau katholikos, Movsès III (1629-1632), qui envoya un légat spécial pour examiner la question, en écrivit au roi de Pologne et au Pape, demandant aide et protection pour son envoyé dans la tâche difficile qu'il avait à remplir. Les intrigues de Nicol firent échouer l'intervention du katholikos; cet évêque se déclara catholique apostolique romain et, toujours soutenu

par les Jésuites, parvint à confisquer les biens et les églises de la communauté arménienne. Alors, indignée des agissements de Nicol, la population arménienne, dont le nombre dépassait 50.000, quitta Lemberg; ceux des Arméniens qui étaient restés, 5.000 environ, cédèrent peu à peu aux instances et à la propagande de Vardan Hovnanian, successeur de Nicol, et embrassèrent la religion catholique romaine (1689). Un siècle plus tard, en 1790, les Arméniens de Pologne perdaient tous leurs privilèges religieux et politiques et rentraient sous la loi commune du pays (1).

La Pologne fut le berceau de quelques érudits arméniens, entre autres de *Stépanos Rochkian* et de *Stépanos de Pologne*.

Ainsi prit fin cette colonie des réfugiés d'Ani en Pologne, communauté ruinée par ces disputes religieuses, qui de tout temps ont été le grand fléau de la nation arménienne. Toutefois, il reste encore aujourd'hui des traces de l'origine arménienne de ces Asiatiques devenus Polonais. Ces gens ont, il est vrai, perdu leur langue, mais ont conservé quelques traditions, se marient entre eux, ont leur église particulière et, lors de leurs pèlerinages, vont de préférence à Lemberg où se trouve la cathédrale construite jadis sous l'inspiration des églises d'Ani. Jusqu'en ces derniers temps, ils avaient leur archevêque, Mgr Theodorovicz. Les Polonais slaves donnent toujours à ces familles le nom d'*Armens*.

Quant aux émigrés de Lemberg qui, au nombre de 10.000 environ, s'étaient rendus en Moldavie, ils furent obligés pendant la guerre turco-polonaise, en 1671, d'aller s'installer en Bukovine et en Transylvanie. En Bukovine, ils choisirent comme demeure la ville de Suczawa et ses environs; et en Transylvanie ils fondèrent eux-mêmes deux nouvelles cités : Erzsébetváros (Elisabethstadt) et Szamos-ujvar (Armienerstadt) que, par faveur spéciale, l'empereur d'Autriche Charles VI (1711-1740) déclara villes libres (2).

Les Arméniens en Europe Occidentale.

Trois siècles après la chute d'Ani, ce fut la Nouvelle Arménie qui devint le foyer d'où partit encore une grande migration. Bon nombre de gens de Cilicie s'expatrièrent, par crainte des musulmans. Chypre, Rhodes, l'île de Crète, les reçurent en foule, de même que Smyrne, Constantinople et tous les territoires appartenant encore à l'Empire byzantin; mais la venue des Croisés en Orient avait familiarisé les Arméniens avec les peuples latins et, bientôt, un courant s'établit vers Venise, Livourne, Rome, Milan, Naples, Gênes, Pise, toutes villes qui peu à peu reçurent leurs colonies arméniennes. D'autres émigrés vinrent se fixer en France, à Marseille, où l'on

(1) Cf. K. J. Basmadjian, *op. cit.*, p. 71 sq.

(2) Cf. K. J. Basmadjian, *op. cit.*, p. 36 sq.

voit encore la « rue des Arméniens », puis à Paris où s'était retiré l'infortuné roi Léon.

L'Égypte, où ce prince avait été si longtemps retenu en captivité, possédait alors une nombreuse colonie arménienne et, malgré les humiliations et les vexations sans nombre dont étaient victimes les chrétiens de ce pays de la part des Mamelouks, bien des gens de Cilicie s'y vinrent installer.

Amsterdam reçut également sa colonie d'Arméniens, mais ce n'étaient plus alors des réfugiés d'Ani ou de Sis, c'étaient des gens de Djoulfa près d'Ispahan, qui ayant eu dans les Indes et le Golfe Persique des rapports commerciaux avec les Hollandais, vinrent se fixer chez les Bataves (1).

Ce n'était pas sans but qu'Abbas I favorisa les Arméniens et les contraignit à se fixer auprès de sa capitale : tout le commerce de l'Orient était alors aux mains des chrétiens, Anglais, Portugais et Hollandais, de gens avec lesquels il était difficile aux musulmans de négocier directement, et le roi de Perse voyait dans les Arméniens des intermédiaires indispensables à l'enrichissement de ses États. Bientôt, grâce aux encouragements de la cour de Perse, d'importantes colonies arméniennes se fondèrent dans les ports les plus fréquentés des Indes, à Bombay, Calcutta, Madras, à Ceylan. Les affaires arméniennes prirent une extension considérable et ces négociants hardis poussèrent plus à l'est encore, s'établirent à Singapoore, à Batavia et jusqu'en Chine.

Les Arméniens aux Indes.

En Asie Orientale, nous l'avons vu, les colons arméniens s'établirent de très bonne heure. Les documents les plus anciens relatifs à l'établissement des Arméniens dans les Indes remontent à 1497. Ils habitaient alors Calcutta avant même que Job Charnoch en fît un centre important en 1690. De telle sorte que la capitale des Indes, comme foyer d'affaires, doit son origine plutôt aux Arméniens qu'aux Européens (2). La preuve s'en trouve dans l'existence de pierres tombales, antérieures à l'an 1690, découvertes dans les anciens cimetières chrétiens de la ville. En 1688, déjà les commerçants arméniens trafiquant dans les ports de l'Inde obtenaient de la grande compagnie une charte (22 juin) leur garantissant des avantages particuliers, et leurs comptoirs devinrent florissants. On les voit en 1692 s'enrôler dans l'armée anglaise et combattre pour elle au cours du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Aux Indes et dans l'Archipel malais, aux Philippines, au Siam, en Birmanie, et jusqu'en Chine, à Canton et à Nankin, ils sont aujourd'hui encore plus de vingt mille.

(1) L'inscription de l'église arménienne d'Amsterdam se trouve aujourd'hui à Marseille, conservée dans le musée du château Borelli.

(2) Cf. N. et H. Buxton, *Travels and Politics in Armenia*, p. 194.

Mais de toutes ces colonies, l'une des plus anciennes (1) dans la Méditerranée et l'une des plus importantes, tout au moins au point de vue intellectuel, est celle de Venise devenue célèbre par la congrégation dite des Mékhitharistes (2) qui s'y fonda, dans l'île Saint-Lazare, et devint le foyer des Arméniens pour la culture de l'esprit. En 1512, alors que l'usage de l'imprimerie se répandait dans tous les pays de l'Europe, les Mékhitharistes créèrent la première presse arménienne, imprimerie qui, dans la suite, rendit à la nation d'incalculables services. Saint-Lazare essaima à Trieste d'abord, à Vienne ensuite.

Les Arméniens à Venise.

Les campagnes des Russes en Arménie contre les Persans et les Turcs et le retour aux Osmanlis du plateau d'Erzeroum eurent, à bien des reprises, comme conséquence une émigration très importante des populations arméniennes soumises au joug musulman vers les possessions transcaucasiennes du Tsar et vers la Russie elle-même. Déjà Moscou, Astrakhan, la Crimée possédaient leurs colonies au dix-septième siècle et, en 1708, Pierre le Grand avait accordé des privilèges à ces étrangers.

Les Arméniens en Russie

En 1746, par autorisation du Sénat russe, le code national arménien fut applicable aux Arméniens d'Astrakhan. En 1765, l'impératrice Catherine II accorda les mêmes privilèges aux Arméniens du Nouveau Nakhitchévan, mais avec l'arrivée au pouvoir du général Paskiévitch, qui envoya en exil l'archevêque Nersès, la politique russe vis-à-vis des Arméniens changea, et les privilèges accordés par Pierre le Grand et Catherine II furent abolis les uns après les autres, pour être remplacés par un règlement dit *Polojénié* (11/23 mars 1836), qui permet le contrôle des affaires intérieures, religieuses et nationales, des Arméniens de Russie, place le Synode d'Etchmiadzin sous la surveillance du ministère de Pétrograd qui s'y fait représenter par un procureur.

Administration des Arméniens en Russie.

Les Arméniens, très nombreux en Russie, ils sont environ deux millions, appartiennent à deux groupes distincts composés l'un des habitants des districts arméniens conquis sur les Persans et sur les Turcs, arrachés au joug des musulmans, l'autre renfermant les Arméniens qui, émigrés en des temps divers, habitent à l'état sporadique l'Empire des tsars, la partie de l'Arménie passée sous la domination russe depuis le dix-huitième siècle jusqu'aux traités de Turkmen-Tchaï, en 1828, et de San Stéfano, en 1878, comprenant les anciennes provinces de Gougarq, Outi, Phaïdagaran, Artsakh, Siouniq,

(1) En 1253, le comte Marco Ziani offrait aux Arméniens établis à Venise une maison qui porte encore aujourd'hui le nom de « Maison arménienne ».

(2) Du nom de son fondateur Mékhithar de Sébaste.

Aïrarat et Taïq et les colonies de Bakou, Tiflis, Batoum, Poti ainsi que celle du nord du Caucase.

Les Arméniens de Russie sont divisés en six diocèses, gouvernés par les évêques dont la nomination est approuvée par le Tsar. Chaque diocèse est pourvu de son *Consistoire* sous la présidence de l'évêque diocésain, et ces consistoires sont responsables devant le Synode d'Etchmiadzin.

Les diocèses des Arméniens de Russie sont actuellement partagés comme suit :

I. *Erivan,* qui comprend les provinces d'Erivan et de Kars, ainsi que la partie sud-ouest de la province d'Iélisavetpol, c'est-à-dire le canton de Zanguézour. D'après les dispositions du Polojénié, l'évêque du diocèse d'Erivan n'est autre que le katholikos de tous les Arméniens lui-même.

II. *Tiflis* ou la Géorgie et l'Iméréthie, avec les provinces de Tiflis, de Koutaïs, de la Mer Noire, ainsi que la partie nord de la province d'Iélisavetpol.

III. *Choucha* ou Qara-bagh, diocèse comprenant les cantons de Kariaguine, de Choucha, de Djivanchir, de Noukhi et d'Arèche de la province d'Iélisavetpol.

IV. *Chamakhi,* renfermant la province de Bakou et le canton de Daghestan.

V. *Astrakhan,* qui comprend la province d'Astrakhan, les provinces orientales de la Russie, ainsi que la Sibérie et le Turkestan.

VI. *Bessarabie* dont les provinces sont celles de l'ouest, du nord et du sud de la Russie.

Les Arméniens en Amérique.

En dehors des colonies du vieux monde, nombreuses actuellement à Paris, à Londres, à Rome, à Pétrograd et dans la plupart des grandes villes d'Europe et d'Asie, il faut aussi compter les Arméniens d'Amérique du Nord, dont le nombre dépasse aujourd'hui cent mille.

C'est en 1655 qu'on voit pour la première fois des Arméniens aller au Nouveau Monde [1]. C'étaient deux spécialistes pour l'élevage du ver à soie qui, appelés par le gouverneur de la Virginie, se fixèrent dans cette colonie britannique. Mais, jusqu'au début du dix-neuvième siècle, bien peu d'Arméniens avaient abordé les côtes américaines.

En 1834 un jeune homme de seize ans, Khachatour Voskanian, vint à New-York pour compléter ses études. Il devint journaliste, et prit part au mouvement littéraire américain ; puis ce fut Harouthioun Véhapétian qui vint chercher l'instruction et fut plus tard patriarche de Constantinople, puis de Jérusalem.

De 1834 à 1867 il n'y avait pas plus de 50 ou de 60 Arméniens aux États-Unis, et en 1870-1871, ils étaient 69. Mais alors commença la véritable émigration causée par les malheurs

(1) Cf. Edw. Egglestone, *The Beginners of a Nation.* New-York, 1897.

endurés par l'Arménie, durant la guerre russo-turque de 1876-1877. Pendant cette période, ce ne fut plus dans le but de s'instruire seulement que les Arméniens gagnèrent le Nouveau Monde, mais bien pour gagner leur vie et, si possible, arriver à la fortune, pour retourner un jour dans leur patrie.

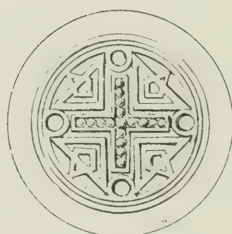
L'affluence des Arméniens en Amérique a été d'autant plus importante que de plus grandes infortunes accablaient ce malheureux peuple, les statistiques en font foi. En 1912, 9.350 Arméniens débarquèrent dans les ports des États-Unis et, l'année suivante, ce nombre dépassa 10.000, en sorte qu'en 1916, la colonie comptait pour le moins 100.000 âmes.

Ainsi sans compter les rares Arméniens disséminés dans l'Amérique méridionale et l'Océanie, en n'envisageant que les colonies principales, on voit que 300.000 Arméniens environ ont quitté leur patrie pour se répandre au dehors, 100.000 vivent aux États-Unis, 20.000 en Extrême-Orient, 40.000 en Égypte, 20.000 en Autriche-Hongrie, soit comme restes de l'émigration du Moyen Age en Pologne, soit comme nouveaux venus à Pesth, à Vienne et dans les autres grands centres. La Bulgarie compte environ 20.000 Arméniens arrivés après la chute d'Ani ou venus plus tard de Constantinople. Les 8.000 Arméniens de la Roumanie sont des émigrés de Pologne; il en est de même de ceux de Bessarabie, alors que ceux de Kiev habitent cette ville depuis l'époque (1060) où le grand prince de Kiev, Alexandre, les appela à son aide contre les Polonais. La plupart des groupes arméniens qui habitent au nord du Caucase datent du Moyen Age, mais, depuis qu'une partie de l'Arménie est entrée dans le territoire du Tsar, les Arméniens russes ont fondé des maisons de commerce et des industries dans toutes les grandes villes de l'Empire.

Chypre, les îles de l'Archipel, la Grèce, l'Italie et l'Europe Occidentale comptent environ 8.000 Arméniens appartenant, pour bon nombre, à l'élite de la nation. En sorte que l'on comptait, avant 1914, 4.160.000 Arméniens, dont 2.380.000 habitaient en territoire turc, 1.500.000 étaient sujets de l'empereur de Russie, 64.000 vivaient dans les provinces du chah de Perse et les diverses colonies à l'étranger, ce qui portait à 4.500.000 environ le nombre total des membres de la nation arménienne, nombre que les malheurs de ces derniers temps ont réduit dans des proportions qu'il n'est pas possible de définir à l'heure présente. Cependant on peut compter qu'il existe encore aujourd'hui de par le monde environ 3 millions d'Arméniens pour le moins [1].

(1) Beaucoup des petits États de l'Europe n'ont pas une population supérieure en nombre à celle de la nation arménienne : Monténégro, 228.000 habitants ; Danemark, 2.450.000 habitants ; Serbie, 2.625.000 habitants ; Suisse, 3.325.000 habitants ; Bulgarie, 3.745.000 habitants, etc.

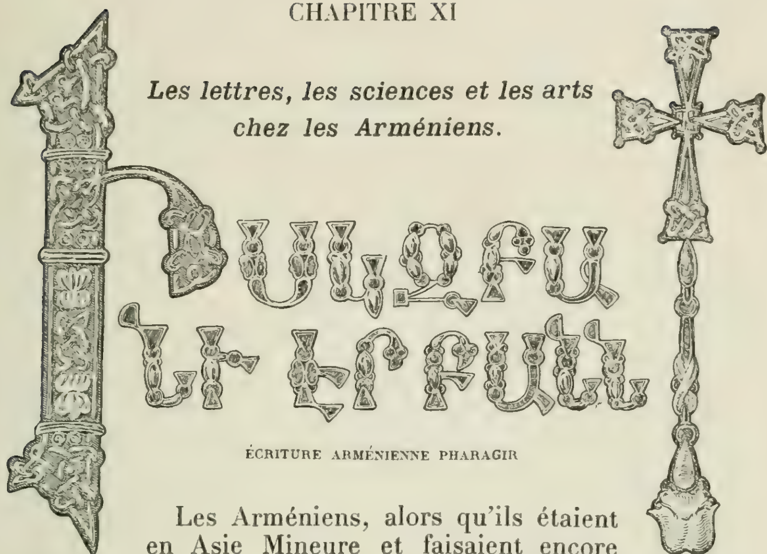
Ce n'est pas la place, dans l'histoire d'un peuple, d'examiner quel peut être son avenir. Nous avons vu, dans les pages qui précèdent, que la nation arménienne lutte depuis plus de deux mille ans pour la conservation de son indépendance, et que le destin l'a placée, au début du vingtième siècle, dans la plus cruelle situation dont un peuple puisse être affligé. Au point de vue politique l'Arménie n'existe plus que par son passé; mais au point de vue national, cette communauté n'a rien perdu de sa vitalité, de son originalité et de ses aspirations des anciens temps. C'est ainsi qu'elle se présente aujourd'hui devant le tribunal de la conscience publique, qu'elle se pose comme revendiquant ses droits séculaires à la liberté, à la vie.



MOTIF ARCHITECTURAL DE
L'ÉGLISE DE SAFAR

CHAPITRE XI

Les lettres, les sciences et les arts chez les Arméniens.



ÉCRITURE ARMÉNIENNE PHARAGIR

Les écritures antiques de l'Asie.

Les Arméniens, alors qu'ils étaient en Asie Mineure et faisaient encore partie de la nation phrygienne, ne possédaient pas l'usage de l'écriture, et il en était de même chez tous les peuples indo-européens de ces époques reculées. Les seules écritures connues et en usage en ces temps étaient l'hiéroglyphe égyptien et ses dérivés, l'hiératique et le démotique dans la vallée du Nil, le système cunéiforme dans la partie méridionale de l'Asie Antérieure, et l'alphabet phénicien issu de l'hiératique égyptien, dans la Syrie maritime. Les Hétéens avaient conservé leur écriture hiéroglyphique, se montrant par ce fait en retard sur les Chaldéens et les Égyptiens qui, faisant évoluer cette méthode, avaient rendu plus courants leurs procédés de fixation de la pensée.

C'est à l'époque où les Arméno-Phrygiens vivaient réunis en Asie Mineure, c'est-à-dire vers le neuvième-huitième siècle, que les Hellènes, s'inspirant du système graphique des Phéniciens, adoptèrent l'écriture. Il semble, d'après les documents parvenus jusqu'à nous, que ce progrès s'accomplit dans l'île de Théra qui, on le sait, fut l'un des centres les plus importants de la culture phénicienne dans les pays grecs. *Les lettres,* dit Hérodote [1], *furent d'abord communiquées aux Grecs, telles que les Phéniciens en faisaient usage. Ensuite, après quelque temps, on en modifia la valeur et la direction.* Quoi qu'il en soit, l'écriture mit, en Grèce, plusieurs

(1) Hérodote, V, 58.

siècles à s'établir et à se répandre, et les Arméniens avaient quitté la Phrygie pour les pays de l'Ararat, quand les peuples de l'Asie Mineure comprirent de quelle importance était pour eux l'usage de l'alphabet.

Les Phrygiens, eux aussi, adoptèrent une méthode graphique dérivée de l'alphabet des Hellènes, et les rares inscriptions que nous possédons de ce peuple sont toutes fort anciennes. Les principaux d'entre ces textes sont ceux des tombes monumentales taillées dans les rochers de l'antique Prymnessus (1), sépultures dont la plus importante renfermait les restes d'un roi portant le nom de Midas. Ces inscriptions ont été étudiées par Ch. Lassen (2), qui est parvenu à déterminer la famille de langues à laquelle appartenait le phrygien, à retrouver toutes les formes de la déclinaison de cette langue et à fixer d'une manière certaine la valeur des lettres.

Les Arméniens ont-ils connu cette écriture? nous ne saurions nous prononcer à cet égard ; cependant l'absence complète d'inscriptions lapidaires très anciennes, aussi bien sur les rochers de l'Arménie que dans les pays que traversa la nation dans sa marche vers les contrées de l'Ararat, autorise à penser que l'alphabet des Phrygiens ne vit le jour qu'après le départ pour l'Orient des enfants de Haïk.

Quant à l'écriture cunéiforme, son emploi semble avoir cessé dans les pays de l'Ararat en même temps que disparaissait le royaume de l'Ourartou. La langue parlée dans cette région ne s'effaça bien certainement que fort lentement de l'usage, mais elle cessa de jouer un rôle politique.

Durant les temps achéménides, l'écriture araméenne, forme spéciale du phénicien, était d'un emploi courant dans les États des Grands Rois ; mais ce système ne répondait pas au génie des langues aryennes, et les Perses, quand ils en faisaient usage, rédigeaient leurs écrits en langue sémitique. Le dialecte iranien n'était rendu que par les signes cunéiformes transformés, devenus syllabiques. Ces deux modes d'écriture n'étaient donc pas faits pour satisfaire aux besoins des Arméniens.

La conquête alexandrine, en propageant l'usage de l'alphabet grec, offrait aux Aryens d'Asie une occasion de fixer leurs diverses langues ; mais l'alphabet des Hellènes ne comprenait pas de signes répondant à tous les sons des langues perses et arméniennes, le grec fut employé dans l'Iran en même temps que les caractères dits persépolitains, issus de l'araméen qui, sous les Sassanides, s'étaient déjà transformés en pehlvi. La Bactriane évolua dans un sens différent, tandis

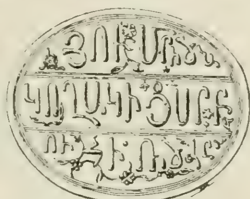
(1) Cf. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, t. I, pl. LVI et LIX, p. 156.

(2) *Ueber die Sprachen Klein-Asiens* dans *Z. d. D. M. G.*, t. X, p. 371-376.

que l'Inde se développait à part, ces deux pays prenant également pour base de leurs écritures les caractères d'origine phénicienne.

L'écriture arménienne.

Il est à croire que bien des siècles après que l'écriture araméenne eut évolué en persépolitaine, pehlvie, syriaque et autres formes répondant aux besoins des divers dialectes sémitiques, les Arméniens adoptèrent une écriture spéciale dont les caractères étaient, en grande partie, empruntés aux alphabets syriaque et grec et à d'autres apparentés à ceux usités à Palmyre. Agathange, Faustus, Lazare de Pharbe le donnent à penser; mais cet alphabet devait être demeuré à l'état d'ébauche et, probablement, était-il insuffisant pour rendre tous les sons de la langue arménienne. Peut-être avait-il servi lors de l'évangélisation du pays; quoi qu'il en soit, s'il exista jamais, son insuffisance le fit tomber bientôt en désuétude et, vers le quatrième siècle de notre ère, il n'était certainement plus connu que de quelques savants, tels que l'évêque et philosophe syrien Daniel ; c'est cet alphabet que Mesrop allait reprendre et perfectionner avec l'aide du cénobite Rufin.



PIERRE GRAVÉE ARMÉNIENNE
ÉCRITURE ERGATHAGIR
LAPIDAIRE
(Cabinet des médailles de Paris.)

Tant qu'avait duré la dynastie arsacide de la Perse, le grec était en grande faveur dans l'Asie Antérieure, il était la langue officielle de l'Iran et la seconde langue de l'Empire romain. Son emploi fut très utile aux évangélisateurs de l'Arménie et des pays caucasiens; mais dès l'avènement des princes sassanides, le grec fut proscrit dans les États du Grand Roi et les Iraniens firent tous leurs efforts pour le chasser de l'Arménie, où le syriaque le remplaça dans les livres religieux. D'ailleurs la masse du peuple arménien n'était familiarisée ni avec le grec, ni avec le syriaque, ni avec le perse-pehlvi. Dans quelques provinces frontières seulement, on parlait ces langues comme second dialecte, alors que dans le centre du pays, seul l'arménien était compris.

Mesrop.

Il était donc plus que jamais nécessaire de suivre le mouvement général, de fixer la langue arménienne et de donner au peuple une littérature sacrée qu'il fût à même de comprendre ; c'est devant ce besoin que Mesrop se mit à l'œuvre.

L'analyse des sons était bien certainement la tâche la plus difficile, car la langue arménienne n'était pas homogène, elle différait dans les diverses provinces. Mesrop choisit l'un des dialectes, celui de l'Ararat, soit parce qu'il le considérait comme étant le plus pur, soit parce que ce parler était celui du plus grand nombre des Arméniens, ou qu'on l'employait à

la Cour; et s'aidant du grec, du syriaque et de l'iranien-avestique, du pehlvi-sémitique, il acheva son œuvre accordant, comme en zend et parfois aussi en grec, des signes spéciaux aux diverses intonations des voyelles et figurant les sons-consonnes simples ou complexes par une seule lettre. Cette manière d'entendre l'alphabet a d'ailleurs été plus tard aussi celle des Russes et des autres peuples slaves. Le dédoublement des sons-consonnes eût certainement amené la suppression de quelques lettres et simplifié l'usage du nouvel alphabet; mais l'analyse en ces temps ne se faisait pas avec cette méthode rigoureuse que nous suivons aujourd'hui. Mesrop cherchait un instrument phonétique complet, il l'établit avec une remarquable perspicacité.



ÉCRITURE ARMÉNIENNE ERGATHAGIR DU X[e] SIÈCLE (966)
(Évangile Tarkmantchatz [Constantinople], d'après un document communiqué par M. F. Macler.)

Certains auteurs, Vartan, entre autres, pensent que l'alphabet de Daniel comptait 22 caractères et que Mesrop en adopta seulement 17 auxquels il joignit d'abord 12 consonnes, puis 7 signes voyelles. Selon Açoghig, au contraire, l'alphabet de Daniel comprenait 29 lettres et Mesrop l'aurait simplement complété par 7 voyelles.

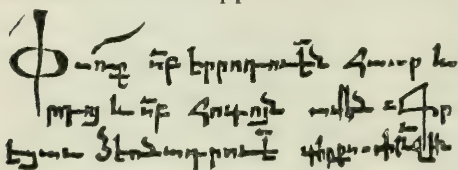
Cette dernière opinion semble devoir être rejetée, parce que puisant dans l'araméen, le syriaque et le pehlvi, Daniel ne pouvait identifier tous les sons-consonnes de la langue arménienne et que les voyelles faisaient presque toutes défaut. Mesrop, après de nombreuses tentatives infructueuses d'appliquer l'al-

ÉCRITURE ARMÉNIENNE ERGATHAGIR DU Xe SIÈCLE (989)
(Évangéliaire d'Etchmiadzin, d'après un document communiqué par M. F. Macler.)

phabet de Daniel, considéra ce système alphabétique comme un simple point de départ et s'adressa à l'écriture des Hellènes ; s'en inspirant, il forma l'alphabet arménien définitif, qui, comme celui des Grecs, s'écrit de gauche à droite, contrairement aux usages orientaux. Mesrop adopta pour l'arménien la méthode grecque de la formation des syllabes. Ainsi l'alphabet mesropien se compose de signes pris dans

les lettres à Daniel, peut-être modifiés, et certainement complétés par des emprunts faits à l'écriture grecque et à quelques alphabets orientaux, afin de fixer les voyelles et les consonnes qui manquaient au système de Daniel, parce qu'elles font défaut dans les langues sémitiques. Vers cette époque, une transformation du même genre et pour les mêmes causes eut lieu dans l'Iran, où le clergé zoroastrien, partant de l'écriture pehlvie, constitua de toutes pièces l'alphabet zend, pour ne pas laisser les textes avestiques de la langue aryenne antique dans le vague auquel ils étaient condamnés par l'emploi d'une écriture sémitique.

L'introduction de l'écriture dans les pays de l'Ararat fut pour l'Arménie le début d'un grand essor intellectuel ; car non seulement le nouvel alphabet permit de traduire en arménien les livres saints et d'en publier les commentaires, mais il fut la cause du développement de la littérature profane et de l'élévation du niveau des esprits qui, jusqu'à cette époque, s'étaient contentés des traditions orales, comme jadis les Hellènes et tous les peuples indo-européens.



ÉCRITURE ARMÉNIENNE NOTRAGIR, FORME LA PLUS RÉCENTE (Zeitoun 1596.)

Langue et écriture appartenaient en propre aux Arméniens : le sentiment national s'y attacha fermement et, bien certainement, c'est, pour beaucoup, grâce à Mesrop que ce peuple put franchir des siècles de luttes, de servitude et de persécutions, sans perdre sa nationalité.

L'œuvre de Mesrop était principalement conçue dans un but de prosélytisme religieux, mais elle avait également en vue l'affranchissement des Arméniens vis-à-vis des clergés étrangers ; aussi les premières œuvres en langue arménienne furent-elles des traductions de textes grecs et syriaques portant toutes sur des ouvrages de piété. Ce fut la Bible et les Évangiles, les écrits d'Ephrem le Syrien, l'Hexaméron de Basile de Césarée, les homélies de saint Jean Chrysostome, l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, celle de la conversion d'Edesse, la correspondance, apocryphe d'ailleurs, du Christ avec Abgar, par le Syrien Laroubna, la liturgie syriaque, celle de saint Basile, etc., sans compter les ouvrages composés en langue arménienne comme la biographie de Mesrop par son disciple Korioun, la réfutation des sectes par Eznik, l'histoire de la conversion de l'Arménie au christianisme attribuée à Agathange, l'histoire de l'Arménie arsacide attribuée à Faustus de Byzance. Il est même des hymnes auxquels la tradition donne

pour auteur Mesrop lui-même et son grand collaborateur le katholikos Sahak.

La littérature arménienne ancienne.

Avant l'époque de Mesrop, il n'existait certainement pas de littérature arménienne écrite. Les actes, les rescrits royaux, les documents administratifs se rédigeaient en langue grecque, sous les Arsacides, et en pehlvi durant les temps sassanides. Il en était de même pour les chroniques ou annales historiques composées au cours de ces siècles, aussi bien par les Arméniens que par les étrangers, mais ces œuvres ne nous sont point parvenues, et Moïse de Khorène est seul à faire mention de quelques-uns de ces auteurs ; il cite Mar-Apas-Katina, que certains critiques ont considéré comme pouvant être Bérose, Olympius (Aghioub) d'Ani, grand-prêtre d'Hormazd, qui vivait dans la dernière moitié du second siècle de notre ère et avait écrit une histoire de son temps, Bardesane, Khorohpout, annalistes iraniens. Quelques critiques contemporains pensent que ces auteurs ont été inventés par Moïse de Khorène, mais cette opinion est très discutable et peu vraisemblable, car il n'est pas admissible qu'un pays développé comme l'était alors l'Arménie n'eût pas enregistré ses annales. D'autre part, nous savons de sources sûres que la haute classe arménienne était fort cultivée, qu'à la cour et chez les satrapes, la vie était fastueuse et enrichie de toutes les manifestations du goût artistique. Parmi cette haute noblesse se trouvaient de grands lettrés : on cite Artavazd, le fils du grand Tigrane, auteur de tragédies et de discours en langue grecque, œuvres que Plutarque cite avec éloges ; Vrouyr, de famille satrapale, de sang royal, est aussi mentionné, par les chroniqueurs arméniens, comme ayant été poète de valeur ; on connaît aussi le nom de Parouyr (Proeresios des Grecs) le « prince des orateurs », maître d'éloquence à Rome, dont Grégoire de Naziance, son élève, parle avec une profonde admiration, et à qui, d'après les chroniqueurs, on avait élevé, dans la cité des Césars, un monument portant cette inscription : « Rome, la reine des villes, au roi de l'éloquence. » Cependant ce qui constituait la véritable littérature arménienne de ces temps, ce sont les chants oraux créés par les aèdes. Mal-

ÉCRITURE ARMÉNIENNE BOLORGIR

heureusement il ne nous est parvenu de cette ancienne poésie que des fragments cités par Moïse de Khorène et Grégoire Magistros. Nous savons cependant, par les fréquentes allusions des chroniqueurs, que ces chants étaient nombreux, variés, et qu'ils jouissaient d'une grande popularité. Le christianisme même, au dire de Faustus de Byzance, ne parvint pas à les déraciner entièrement, malgré des siècles d'efforts, car l'esprit qui les animait reparut au Moyen Age, sous une forme nouvelle, chez les trouvères.

Cette poésie ancienne vibrait d'une inspiration tout épique; elle chantait les dieux puissants et sereins, Aramazd, « la souche du genre humain », le « père des dieux et de tous les héros », l' « architecte de l'univers », le « créateur du ciel et de la terre », le « sage », le « vaillant »; Mihr, le feu invisible, fils d'Aramazd, l'essence de la vie universelle, le dieu de la lumière et de la chaleur; Nana, la déesse de la maternité, la patronne de la famille; Astlik, la déesse de la beauté et de l'amour, la patronne des vierges; Amanor, le dieu du jour de l'an et de l'hospitalité; Anahit, déesse de la fécondité et de la sagesse, la « dame sobre et immaculée », la « mère aux ailes d'or », la patronne de l'Arménie ; Vahakn, dieu de la force, amant d'Astlik, qui combattait les dragons, chassait les fauves, et qui naquit de l'enfantement du ciel et de la terre :

En mal d'enfant étaient le ciel et la terre,
En mal d'enfant était la mer empourprée,
Le mal d'enfant saisissait dans la mer le petit roseau rouge,
De la tige du roseau sortait de la fumée,
De la tige du roseau sortait de la flamme,
Et, à travers la flamme s'élançait un adolescent,
S'élançait un blond adolescent;
Il avait des cheveux de feu,
Il avait une barbe de flamme,
Et ses yeux étaient des soleils (1).

Elle chantait les héros légendaires ou historiques : Haïk, le « héros robuste, à la noble tournure, à la chevelure bouclée, aux yeux vivaces et aux bras vigoureux, brave et renommé entre les géants » (2); Aram, qui vainquit Nioukar, le tyran mède, le fit prisonnier et, de sa main, le cloua par le front au sommet de la tour d'Armavir; Ara le beau qui, fidèle à sa patrie et à son épouse Nevarte, refusa la main de l'impure Chamiram (Sémiramis) qui s'était violemment amourachée de lui, et mourut dans un combat contre la reine d'Assyrie qui le voulait avoir par la force des armes; le roi Tigrane, qui tua le tyran Ajdahak, roi des Mèdes; le roi Artachès II, qui

(1) Moïse de Khorène, I, chap. XXXI. (2) Id., I, chap. X et XI.

vainquit tous les ennemis de son pays et éleva sa patrie à une haute puissance et à la prospérité. Elle chantait Artavazd, le sombre et fougueux dauphin qui, maudit par son père, le bon roi Artachès, fut précipité par les génies du mont Masis dans un gouffre profond, où il demeure toujours, éternellement vivant, enchaîné à un roc, car « s'il sortait, il détruirait le monde »; elle chantait enfin Tork, le géant symbolisant la Force qui brisait des rochers dans ses mains, traçait des aigles avec ses ongles sur des pierres, et qui, un jour, fit s'engloutir une multitude de vaisseaux dans la mer du Pont en y lançant, du haut d'une colline, des rochers immenses qui soulevèrent une tempête (1). Légendes et traditions confuses où l'Assyrie, la Médie, la Perse, se mêlent aux fables de la Grèce et aux vieux souvenirs nationaux des enfants de Haïk.

Victor Langlois, dans le discours préliminaire de sa collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, consacre aux chants populaires antiques des pages fort intéressantes. « Ces chants, dit-il, rappellent principalement des événements, la plupart héroïques et légendaires, accomplis à des époques très différentes, ce qui donne à penser qu'ils ont dû être composés, à diverses reprises, par des rhapsodes, dont les noms ne nous sont point parvenus. Les sujets traités dans ces chants démontrent clairement qu'ils n'ont été inspirés ni à des prêtres païens ni à des poètes qui auraient vécu sous leur influence, en vue d'être récités dans des fêtes religieuses ou en face des autels. Au contraire, on reconnaît de prime abord que ces chants sont l'œuvre de bardes nationaux, ayant un libre accès dans le palais des souverains et à la cour des satrapes. » Ces ménestrels sont les ancêtres, les prédécesseurs des achoughs modernes qui, de nos jours encore, vont de village en village, de maison en maison, chantant leurs poésies.

Mais, au point de vue de la connaissance des origines arméniennes, que sont les achoughs auprès de ces aèdes qui chantaient la lutte pour la conquête de la terre arménienne, les combats des géants, compagnons de Haïk? Leurs œuvres sont à jamais oubliées.

On serait tenté de croire, d'après ce que dit Moïse de Khorène des poésies orales de l'antiquité, qu'elles formaient une épopée complète, tout comme le Chah-Naméh des Persans. Cependant, les fragments que nous possédons et les conditions dans lesquelles cette poésie a vu le jour portent plutôt à penser que c'étaient là des productions isolées, des poèmes d'amour, des chants de danse et de mariage, des hymnes sacrés, des invocations aux dieux, rappelant le romancero espagnol.

Et ces chants épiques n'étaient certainement pas la seule

(1) A. Tchobanian, *Chants populaires arméniens*, Introd., p. LXXV sq.

production littéraire des Arméniens païens ; sans nul doute, il existait des annales orales, que les vieillards récitaient durant les longues soirées d'hiver, à leur famille assise autour du foyer, des contes en prose ou en vers, rappelant, en les exaspérant, les hauts faits des hommes, des villages, des tribus. Hélas ! ces trésors sont à jamais perdus ; et les historiens chrétiens ont substitué à ces vieilles épopées, qui seraient aujourd'hui si précieuses par leurs fables, des fictions tirées de la Bible. Les premiers ouvrages historiques se ressentent à tel point de cet envahissement des esprits par les idées chrétiennes que ce ne sont dès lors, pendant bien des siècles, en ce qui regarde les origines, que des compositions fantaisistes où la légende hébraïque occupe la plus grande place, innovation malheureuse, dont les effets se font sentir d'ailleurs dans les écrits de tout le monde chrétien d'alors.

La littérature propre à l'Arménie chrétienne, fondée et principalement cultivée par le clergé, est naturellement dominée par l'esprit de la religion nouvelle ; elle se compose de traductions des livres sacrés et de leurs commentaires, d'écrits théologiques, d'hymnes liturgiques, de dissertations, de sermons et de nombreux ouvrages historiques dans lesquels les préoccupations religieuses tiennent toujours une très large place. Toutefois, en dépit de cette absorption des esprits et de l'intolérance du clergé, les goûts antiques étaient demeurés si fermement ancrés dans le sentiment populaire, que tous liens ne furent pas rompus entre la poésie païenne et celle de la culture nouvelle. Il y eut en Arménie, de même qu'en Europe Occidentale, une renaissance de cet esprit, et bien des prêtres, tout comme en France à partir du quinzième siècle, se laissèrent emporter par les inspirations profanes.

Telle que nous la rencontrons dans les plus anciens écrits parvenus jusqu'à nous, que ce soit dans des traductions ou dans des œuvres originales, la langue arménienne nous apparaît pleine de richesse poétique et de rythme lyrique, imprégnée d'une vigoureuse sève nationale, et donne à penser que ces premiers écrivains avaient, pour former l'instrument dont ils firent un si brillant usage, largement puisé dans le trésor des anciens aèdes de leur race. Sous l'influence de la culture hellénique, dont, pour la plupart, ils étaient allés se pénétrer dans les centres byzantins, ils ont fait atteindre à cette langue, déjà polie par leurs prédécesseurs païens, une perfection savante et raffinée. Tous les spécialistes qui se sont livrés à l'étude approfondie de la langue arménienne sont d'accord pour lui attribuer une place fort honorable parmi les interprètes les plus fidèles de la pensée humaine. La traduction de la Bible, entre autres, est considérée comme un remar-

quable monument littéraire, et le plus pur des écrivains de cette époque, Eznik, ne le cède en rien, dans son œuvre originale, aux productions des maîtres de la prose les plus estimés.

Bien que nous ne soyons pas à même d'établir une comparaison approfondie entre la littérature païenne de l'Arménie, aujourd'hui perdue, et celle des premiers temps chrétiens, nous pouvons cependant constater l'existence de bien des envolées de l'esprit antique dans maints passages de certains historiens et jusque dans les hymnes religieux. N'en est-il pas de même d'ailleurs dans la littérature catholique de l'Occident, dans nos chants d'église, dans les textes liturgiques des orthodoxes ? Le souffle de la Grèce et de Rome a laissé, partout où il s'est étendu, des traces indélébiles.

Dans un livre d'histoire, comme celui-ci, citer tous les auteurs d'une littérature aussi abondante et donner une analyse de leurs œuvres, serait-elle sommaire, est chose impossible. Je me contenterai donc de mentionner quelques-uns des principaux écrivains de l'Arménie, priant le lecteur désireux d'étendre ses connaissances, de se reporter aux ouvrages spéciaux traitant de la question [1].

Parmi les historiens et les chroniqueurs, si nombreux, qui ont écrit du cinquième au quatorzième siècle, la plupart présentent un grand intérêt documentaire, non seulement en ce qui regarde l'Arménie, mais aussi en ce qui concerne les peuples asiatiques, leurs voisins, ainsi que l'Empire byzantin.

(1) Voici quelques-uns des livres et des articles à consulter sur ce sujet : Ed. Dulaurier, *Recueil des Historiens des Croisades*, 2e vol., *Les Documents arméniens*. — Étienne Açoghig, *Histoire universelle*, trad. de la 1re partie. — Victor Langlois, *Collection d'Historiens arméniens*, 2 vol. — Brosset, *Collection d'Historiens arméniens*, 2 vol. — *Histoire d'Arménie*, par le Vartabed Aristakès de Lasdiverd, trad. par Évariste Prud'homme. — Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 2e vol. *Histoire des Orpélians*, par Étienne Orpélian. — *Prosopopée-Allégorie*, tirée de la *Rose* et du *Rossignol*, de Marc-Zacharie Chodjentz d'Erivan, trad. par Ed. Levaillant de Florival. — Félix Nève, *L'Arménie chrétienne et sa littérature*. — A. Tchobanian, *Poèmes arméniens anciens et modernes; Chants populaires arméniens ; Les Trouvères arméniens ; L'Arménie, son Histoire, sa Littérature, son Rôle en Orient ; L'Arménie, son passé, sa culture, son avenir; La France et le Peuple arménien* ; Poèmes : *La Vie et le Rêve ; Offrande poétique à la France; La Littérature arménienne ancienne et contemporaine*, trois articles (*Revue Encyclopédique Larousse*) ; Grégoire de Narek (*Mercure de France*); trad. du roman *Djélaleddin*, de Raffi (*Revue des Revues*). — Frédéric Macler, *Histoire d'Arménie*, de l'évêque Sébéos, *Fables* de Mékhitar Goche, *Contes arméniens*, *Nouvelles*, de Marie Sevadjian, *Petite Bibliothèque arménienne* (série de volumes contenant des traductions d'œuvres de Chirvanzadé, de Roupen Zartarian, d'Av. Aharonian, de Baronian, de H. Arakélian). — Minas Tchéraz, *Nouvelles arméniennes; Poètes arméniens*. — Tigrane Yergat, *Littérature arménienne* (*Revue des Revues*). — *Revue Franco-Étrangère* (Numéro de mai 1916), poèmes de Daniel Varoujan, d'Adom Yarjanian, de H. Toumanian, de Djivani, etc. — Miss Alice Stone Blackwell, *Armenian Poems*. Boston. — Miss Zabelh Boyajian, *Armenian Poems and Legends*. Londres. — *La Poésie arménienne*, traduction de pages choisies, publiée sous la direction de Valéry Brussoff, Moscou. — *Anthologie arménienne*, publiée à Pétrograd sous la direction de Maxime Gorky.

Quelques-uns sont en plus de fort remarquables écrivains, certains même sont de véritables poètes plutôt que des annalistes.

Le plus ancien de ces auteurs est, sans aucun doute, *Korioun,* qui vivait vers le milieu du cinquième siècle, et nous a laissé, dans sa *Vie de Mesrop,* une multitude d'intéressants détails sur l'évangélisation de l'Arménie, ainsi que sur l'invention de l'écriture. Mais les historiens les plus remarquables de ces temps sont *Agathange* et *Faustus de Byzance.* Longtemps on a pensé que les deux livres attribués à ces auteurs, et que certains critiques croient être de la plume de Korioun lui-même, avaient été composés en langue grecque ; aujourd'hui, cette opinion est abandonnée. L'*Histoire de Grégoire l'Illuminateur et du roi Tiridate,* par Agathange, est une belle œuvre au point de vue littéraire, fort habilement conçue, d'un style pur et d'un beau langage, alors que la *Chronique* de Faustus est plus pittoresque, plus vivante. Au point de vue documentaire, ces deux ouvrages, et plus spécialement le second, sont fort précieux, et il en est de même de l'*Histoire de Taron,* de *Zénob de Glak,* qui vivait à la même époque, et narre les luttes furieuses des prêtres païens contre les évangélisateurs et les satrapes qui les accompagnaient.

L'une des grandes figures de ces temps est *Élisée,* auquel nous devons le récit du soulèvement de l'Arménie chrétienne contre la domination des Perses sassanides mazdéens, et qui relate les hauts faits de Vardan Mamikonian, le héros de l'Arménie. Élisée est un véritable poète épique. Puis vient *Lazare de Pharbe,* un excellent historien, d'un style sobre, élégant, précis, qui, dans son *Histoire de Vahan Mamikonian,* son contemporain, retrace les grandes actions de ce vaillant prince, dont le courage et l'habileté relevèrent l'Arménie des ruines dans lesquelles elle était tombée après la chute de la dynastie arsacide.

Au septième siècle, paraît *Sébéos,* auteur remarquable, dans son *Histoire de l'Empereur Héraclius,* ouvrage très précieux pour la connaissance de ces temps, très utile pour l'histoire byzantine elle-même, et *Moïse de Kalankaït* qui nous éclaire sur le peuple aghouan et les événements survenus alors dans la Transcaucasie.

La période bagratide n'est pas moins féconde en écrivains que celle durant laquelle Grecs et Perses se disputaient la possession de l'Arménie. Elle vit naître *Jean Katholikos* et *Thomas Artzrouni* qui se sont faits les annalistes des événements de leur temps dans le royaume des Bagratides et dans celui du Vaspourakan ; *Étienne Açoghik,* auteur d'une *Histoire Universelle* dont la seconde partie traite des événements de la période

bagratide, *Oukhthannès,* qui écrivit une *Histoire de l'Arménie*, enfin, *Aristakès de Lastiverte,* chroniqueur des désastres dans lesquels périrent la ville d'Ani et le royaume des Bagratides. Cet écrivain, par ses pages émouvantes, a mérité le titre de « Jérémie arménien ».

Parmi les historiens de l'époque arméno-cilicienne, c'est-à-dire du onzième au quatorzième siècle, il convient de citer *Vahram d'Edesse,* secrétaire du roi Léon III (1271-1289), auteur d'une chronique rimée faisant suite au poème historique de *Saint Nersès le Gracieux,* où sont reprises les dynasties haïkienne, arsacide et bagratide de la grande Arménie; *Mathieu d'Édesse* qui a raconté dans son Histoire les événements contemporains des basileïs Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès; *Samuel d'Ani,* auteur d'une chronique dans laquelle il résume l'histoire d'Arménie depuis les origines jusqu'à son temps; *Stépanos Orbélian,* qui, dans son *Histoire du Siouniq,* a laissé la monographie de la famille satrapale de ce pays; *Vartan Vartabed* et *Kirakos de Gandzak,* qui ont écrit sur les invasions mongoles; puis le maréchal d'Arménie *Hétoum,* comte de Gorigos, connu par sa *Relation des Tartares* et ses *Tables chronologiques,* qui s'étendent depuis 1076 jusqu'en 1308; *Sempad,* connétable d'Arménie, frère du roi Hétoum I, qui nous a laissé une chronique abrégée de celles de *Mathieu d'Édesse* et de *Grégoire le Prêtre* (952-1152), continuée en rédaction originale jusqu'en 1274, et ensuite par un anonyme, jusqu'à l'année 1335; enfin *Samuel d'Ani* qui a pris pour base la chronique d'Eusèbe, en l'appropriant à l'histoire particulière de l'Arménie, et en prolongeant son travail jusqu'en 1140, ouvrage qu'un anonyme a continué jusqu'à l'année 1340.

Moïse de Khorène.

Mais, parmi tous les historiens de l'Arménie, le plus célèbre est, sans contredit, *Moïse de Khorène* qui, après avoir passé pendant bien des années pour être l'Hérodote de l'Arménie, est aujourd'hui fort discuté et a perdu beaucoup de la confiance dont on honorait ses écrits. Certes, par son désir de rattacher les origines de sa nation aux traditions bibliques, il nuit à son œuvre; mais ce défaut, nous l'avons vu, ne lui est-il pas commun avec la plupart des auteurs latins et grecs des débuts du christianisme? Moïse de Khorène, auteur remarquable par la pureté de son style, ainsi que par son élégante concision, a le grand mérite de s'être souvent placé au-dessus des sentiments exclusifs que conseillaient les nouvelles croyances et, dans bien des cas, de se faire l'écho des traditions et des légendes païennes, de nous transmettre des pages entières d'annales, aujourd'hui perdues, mais dont il était encore à même de consulter les sources originales. C'est à lui que nous devons le

peu qui s'est conservé jusqu'à nous des chants populaires de l'antiquité, ainsi qu'une foule de documents dont l'interprétation ouvre de vastes horizons sur les temps antérieurs à Mesrop.

Certains critiques modernes placent la vie de cet historien dans le siècle qui suivit la conquête des Arabes, d'autres le font écrire au sixième siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Moïse demeure comme l'un des plus précieux monuments de la pensée arménienne, et l'on ne saurait méconnaître sa haute valeur littéraire et documentaire.

Poésie liturgique. Il était naturel que le génie poétique du peuple arménien se transformât sous l'influence du christianisme, tout au moins dans les sujets qui inspiraient les vers. Aux chants païens sacrés des vieux âges succédèrent les hymnes religieux, dont la composition fut d'ailleurs en grand honneur dans toute la chrétienté. Saint Mesrop et saint Sahak eux-mêmes furent, dit la tradition, les initiateurs de ce nouveau genre, dont la vogue se répandit rapidement en Arménie. Dans les innombrables monastères, dans les paroisses, dans les évêchés, chaque jour on composa de nouveaux chants à la gloire du Seigneur; mais ces œuvres, dont beaucoup sont encore en usage dans la liturgie, sont, pour la plupart, demeurées anonymes, il faut descendre jusqu'au septième siècle pour trouver des poètes d'église ayant laissé leur nom. Le *katholikos Komitas* est de ce temps.

Grégoire de Narek, le plus remarquable de ces poètes religieux, appartient au dixième siècle. Il a laissé une œuvre de pur mysticisme, des poèmes religieux, un commentaire du *Cantique des cantiques,* des éloges des saints, un livre de prières et, dans tous ses écrits, il se fait l'interprète passionné des sentiments chrétiens en un style original et puissant.

Le douzième siècle vit *saint Nersès le Gracieux,* dont l'œuvre immense porte sur la théologie, la poésie sacrée, la musique religieuse. Bien des hymnes sorties de sa plume sont encore chantées dans les églises de l'Arménie. A la même époque, brille aussi dans le même genre le nom de *Katchatour de Tarôn.*

Mais l'activité de l'intelligence arménienne ne se confinait pas uniquement dans les ressources des sujets pieux; théologiens, moralistes, érudits de tout genre sont nombreux en tous les temps. *Eznik, Jean Mandakouni,* peut-être aussi *David,* surnommé l'Invincible, appartiennent au cinquième siècle, et ce dernier auteur commente et traduit Aristote. Au huitième siècle, *Anania de Chirak* s'adonne avec succès aux sciences mathématiques, et au neuvième siècle, *Jean,* dit le Philosophe, laisse un grand nom de moraliste et de théologien.

En plein Moyen Age, au cours du dixième et du onzième

siècle, les lettres grecques ne sont pas négligées ; car le prince *Grégoire Magistros* traduit quelques œuvres de Platon et d'autres auteurs hellènes qui n'avaient pas encore de version arménienne, et il laisse en outre des lettres et des poèmes fort estimés.

Au douzième siècle, paraît en Cilicie *Nersès de Lampron,* théologien et moraliste, orateur de grande envergure.

Mékhitar Goche, au treizième siècle, auteur de tables fort appréciées, est surtout un maître en jurisprudence ; il rédige le code arménien, alors qu'à la même époque *Jean d'Erzenga,* moraliste, théologien et poète, est également un éminent grammairien. Le connétable *Sempad,* que j'ai déjà cité, a laissé à la même époque un résumé et un commentaire en arménien vulgaire du code de Mékhitar Goche et du code byzantin, ainsi qu'une traduction des *Assises d'Antioche,* dont Alishan a donné d'après cette traduction une version française fort précieuse car le texte original est perdu. Les ouvrages de *Sempad,* ainsi que ceux du médecin *Mékhitar de Her,* sont composés en arménien vulgaire ; ce sont les plus anciens essais d'œuvres sérieuses rédigées dans la langue populaire. *Mékhitar de Her* écrivit sur la médecine.

Tels sont les principaux représentants de la littérature en arménien classique ; mais à côté de ces œuvres savantes, issues d'une classe élevée de la société, existait une autre littérature en langue vulgaire, libérée de l'austérité religieuse, représentant dans toute sa pureté le sentiment et l'esthétique de la race. Cette poésie était inspirée par la muse populaire qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'heure présente, exprime les élans du cœur dans des chants anonymes.

Poésie profane.

Je ne puis mieux faire, pour dépeindre cette forme de la poésie arménienne, que de reproduire les termes dans lesquels en parle M. A. Tchobanian qui, dans plusieurs livres, a dévoilé les beautés de cette littérature insoupçonnée en Europe avant lui.

« La poésie arménienne offre, dans sa forme, quelques-unes des caractéristiques propres à l'Orient tout entier. Elle est née, elle aussi, sous le ciel ivre de lumière de l'antique Asie. Mais à travers cette empreinte orientale, à travers ces traits généraux de l'esthétique d'Orient, on sent dans la poésie arménienne, comme dans les autres branches de l'art arménien, une affinité intime, une parenté profonde avec l'art de l'Occident.

« Il y a relativement plus de sobriété, plus de clarté, plus de pureté dans l'art arménien, que dans l'art, complexe et sensuel, de la plupart des peuples, notamment des peuples musulmans de l'Orient. » C'est que l'âme arménienne est

aryenne, qu'elle obéit à ce souffle divin qu'elle a reçu lors de sa naissance et que cette flamme qui brûle en elle est celle dont les Hellènes ont fait Hélios et les muses.

« La poésie populaire s'est épanouie en pleine nature, et la nature la pénètre, la domine. Elle est non seulement le décor des poèmes, elle en est l'un des principaux personnages; elle est la confidente, l'amie, elle souffre et se réjouit avec l'homme. Une tendresse profonde s'exhale de cette poésie ; la douleur elle-même n'y rend presque jamais un son aigre, elle se fait douce ou véhémente, jamais haineuse.

« Ces chants sont, d'ordinaire, composés par des achoughs, des bardes errants; mais souvent le peuple lui-même en improvise. Les femmes prennent part, et une part brillante, à la création de ces chants. Les plus belles chansons du village de Kohb, en Arménie russe, sont composées par les jeunes filles ; mais c'est surtout dans la ville d'Eghine, de l'Arménie turque, que les femmes sont réputées pour leurs talents poétiques (1). »

N'est-ce pas là l'image que nous nous faisons de la poésie chez les Hellènes des anciens âges? Homère chantant sur sa lyre les hauts faits des ancêtres, et les jeunes filles en folâtrant dans les prairies et les bosquets, en dansant autour d'une idole sculptée dans le tronc d'un chêne, adressant à la bonne déesse, au dieu de l'amour, ces poésies naïves inspirées par la nature, par la joie de vivre. C'est ainsi qu'on chantait les sources et les ruisseaux frémissants, les pâturages fleuris et les sombres retraites des forêts, à la cour champêtre du vieux Saturne le bon roi. L'Arménie a donc conservé cet esprit poétique des ancêtres qui, chez nous, s'évanouit de jour en jour.

Que peuvent les influences étrangères devant ces manifestations spontanées de l'âme d'un peuple? La langue demeure ce qu'elle était jadis, quelque peu modifiée par de nouveaux besoins, mais pure dans son ensemble, parce qu'on l'emploie sans contrainte, parce que la parole n'est que l'écho des sentiments de cœurs simples.

Cette poésie populaire contient tous les genres : chants d'amour, berceuses, chansons d'enfants, badinages, couplets satiriques, prières, chants funèbres, motifs de danses, chants des jours de fête, des mariages, contes versifiés, chants historiques, nationaux, complaintes d'émigrés et divers autres chants glorifiant la nature, vantant les travaux de la campagne, célébrant les oiseaux, les saisons, dépeignant des scènes de la vie courante.

Il est aussi des épopées populaires dont la plus belle est, sans nul doute, celle de *David le Sassouniote,* l'Athlète qui,

(1) A. Tchobanian, *Le Peuple arménien, son passé, sa culture, son avenir.* Paris, 1913, p. 21 sq.

par sa force herculéenne, domptait les lions et les tigres, qui avait tué le tyran Mesramélik, et délivré sa ville natale du joug de l'oppresseur.

Trouvères arméniens.

La poésie des trouvères du Moyen Age est de même essence que celle des chants populaires anonymes, mais elle est plus raffinée, plus savante, plus personnelle.

« Les poèmes des trouvères arméniens se divisent en deux grandes catégories. Il y a, d'abord, ceux composés par des trouvères de profession. Ils sont les plus caractéristiques. Les quelques ressemblances qu'ils présentent avec la poésie persane sont superficielles; la plupart des trouvères récents ont presque tous connu la poésie populaire musulmane, à laquelle ils ont emprunté quelques tournures, des images et un certain nombre de modes prosodiques; le fond, chez eux, demeure toujours autonome. Et, du reste, ils ont à leur tour donné à cette poésie populaire musulmane plus qu'ils n'en ont reçu eux-mêmes. La plupart des trouvères arméniens ont composé de nombreux chants en turc, en persan, en kurde; quelques-uns des chantres les plus célèbres de la poésie populaire des Turcs et des Kurdes ont été et sont encore des Arméniens; ceux-là ont certainement introduit dans la poésie musulmane quelque chose de leur tempérament national et de leur mentalité chrétienne. Quant aux trouvères anciens, on ne remarque dans leurs poèmes aucune imitation d'une poésie étrangère quelconque; ils ont eu pour source unique d'inspiration la poésie instinctive des chants populaires arméniens.

« Il est une autre catégorie parmi ces poèmes; ce sont ceux écrits dans la langue et selon l'esthétique des trouvères par des poètes savants, des écrivains de cabinet, très souvent des ecclésiastiques.

« Cette catégorie est la plus nombreuse, et c'est elle qui apparaît d'abord dans les manuscrits. Les trouvères de profession ont certainement précédé ces imitateurs savants; mais les œuvres de ceux-ci, étant composées par écrit, nous sont toutes parvenues, tandis que les improvisations des chanteurs publics des siècles antérieurs au quatorzième, n'ayant pas été recueillies par les auteurs ni par des copistes, ont dû périr [1]. »

Parmi les trouvères dont les noms nous sont connus par des traductions, les plus remarquables sont : *Ghazar de Sébaste, Kéropé, Ohannès, Saïat-Nova, Djivani* et le plus original d'entre eux, *Nahabed Koutchak,* qui, né probablement au quinzième siècle, a laissé une longue suite de petits poèmes, pour la plupart des quatrains, chantant le plus souvent l'amour en termes charmants.

Au nombre des poètes ecclésiastiques, qui ont imité les trou-

(1) A. Tchobanian, *Les Trouvères arméniens.* Paris, 1906, p. 12 sq.

vères, il faut citer entre autres : *Constantin d'Erzenga, Frik, Hovhannès de Telgouran, Grégoire d'Akhtamar,* dont les vers imagés et frais sont en même temps pleins d'élévation de pensée.

Comme on le peut voir par ce rapide exposé, les Arméniens, depuis le cinquième siècle jusqu'au quatorzième, malgré les effroyables luttes dans lesquelles ils furent perpétuellement engagés pour la sauvegarde de leur existence, n'ont jamais cessé de participer au mouvement scientifique et littéraire. Dans les monastères, on conserva toujours, au milieu d'horreurs sans nom, la liberté de l'esprit. Le monde tout entier était alors fort troublé durant ces siècles de barbarie ; mais en Occident, à Byzance, chez les Arabes et les Persans il y eut de longues périodes d'accalmie que jamais ne connurent les Arméniens. Il fallait à ce peuple une grande force morale pour ne pas abandonner les œuvres de l'esprit au milieu de cette fournaise que fut l'Asie Antérieure durant tout le Moyen Age.

Littérature arménienne moderne.

Après la ruine d'Ani, après la chute du dernier des rois de la Nouvelle Arménie, la nation, soumise au plus odieux des jougs, colonisa dans maints pays, et les exilés emportèrent avec eux l'amour des lettres et de leur langue. Il se forma de nouveaux foyers, alors que dans les pays asservis la culture des lettres se réfugiait dans les monastères et dans quelques maisons privilégiées. Mais la bibliothèque arménienne était déjà très riche, l'oppression fit accorder plus de prix encore aux œuvres du passé, et les Arméniens vénérèrent leurs auteurs, les considérant comme les champions de leur indépendance nationale. Il s'ensuivit qu'il se forma de nombreux centres littéraires indépendants les uns des autres, ou peu s'en faut, mais travaillant sur les mêmes bases : l'homogénéité de l'ensemble des efforts ne fut pas rompue.

Toutefois l'éloignement de ces centres entre eux, l'ambiance dans laquelle ces foyers se développèrent ne furent pas sans influencer largement la direction dans laquelle s'effectua le progrès.

A Moscou, à Tiflis, l'esprit russe servit de guide, et la littérature allemande, si répandue dans l'Empire des tsars, exerça son influence. A Constantinople et à Smyrne, milieux plus relevés que celui de la mère patrie, les Arméniens, en contact avec les Européens, conservèrent plus d'indépendance intellectuelle, et il en fut de même à Venise, à Vienne, dans les grands centres occidentaux où les esprits élevés rencontraient toutes les facilités, toutes les libertés de la pensée, alors qu'à Etchmiadzin et dans les autres couvents de l'Arménie les littérateurs, vivant sur eux-mêmes, nourris principalement des souvenirs du passé de leur nation, ne prenaient pas une aussi

large part au mouvement général. Dans tous ces centres, dans tous ces milieux, ce fut cependant l'enseignement fourni par les écrivains français qui domina les autres éléments.

Peu à peu, la littérature nouvelle se développa partout et dans toutes les branches : le théâtre, le roman, l'épopée, la satire firent leur apparition. Les études historiques, archéologiques, philologiques, philosophiques, sociologiques, scientifiques, vinrent enrichir la bibliothèque arménienne, la presse politique se mit au service des espérances de la nation, et ces efforts, inspirés par les maîtres les plus divers, le plus souvent par les Français, se développèrent rapidement et produisirent des œuvres dans lesquelles l'esprit arménien, bien qu'évoluant, demeura très personnel.

En raison des difficultés sans nombre que rencontraient les Arméniens dans leurs efforts pour suivre le développement général des esprits dans le monde cultivé, les progrès ne furent pas homogènes dans les divers foyers. Constantinople, Etchmiadzin, Moscou, Tiflis, Saint-Lazare de Venise et le couvent de Vienne, tinrent la tête pendant bien des années, et de ces six centres Venise fut longtemps le plus actif, parce que les Mékhitaristes trouvèrent dans la cité des Doges non seulement la liberté d'écrire, mais aussi la bienveillance de leurs hôtes et les ressources infinies qu'offre le monde occidental aux gens de sciences et de lettres. Pour ces raisons, Saint-Lazare fut au cours du dix-huitième siècle, et pendant la première moitié du dix-neuvième, le grand centre intellectuel arménien.

L'enseignement de Saint-Lazare, fortifié par l'étude des meilleurs auteurs de l'antiquité et des temps modernes, dont d'ailleurs les Mékhitaristes se firent les traducteurs, produisit des élèves fréquemment de très haute valeur qui, se répandant de par le monde, portèrent dans les diverses colonies arméniennes l'esprit et le goût affiné du monde gréco-latin, et sont parfois devenus eux-mêmes des hommes éminents dans la littérature, ont souvent occupé une place considérable dans la vie nationale.

Ce fut, à partir du dix-septième siècle, une véritable renaissance de la littérature arménienne, et les premiers écrivains de cette période firent usage, principalement à Venise, de la langue classique, alors que les Arméniens de la Russie et de la Turquie s'efforçaient d'élever le parler moderne en langue littéraire. Cette tentative, timide d'abord, fut pleinement couronnée par le succès pour les Arméniens de Russie, dès le milieu du dix-neuvième siècle, quelque vingt ou trente ans plus tard, pour ceux de la Turquie. Ce mouvement, d'ailleurs, avait été pressenti par le fondateur de Saint-Lazare, le

père *Mékhitar,* car il avait tenté de composer une grammaire de la langue moderne. L'usage de l'imprimerie, la création de revues et de périodiques de toute nature devaient largement appuyer cette transformation en vulgarisant les œuvres étrangères et nationales, en s'adressant au peuple et non plus aux érudits seulement. Les grands problèmes des libertés nationales qui, à juste titre, passionnaient tous les Arméniens, ne pouvaient être traités dans un parler archaïque. A Tiflis, à Moscou, à Constantinople, dans tous les centres où il importait le plus de parler à l'esprit populaire, l'arménien classique fut relégué au rang de langue savante, réservée à l'église et à une élite de littérateurs.

Innombrables sont les ouvrages et les écrits en langue arménienne, depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, variés à l'infini sont les genres traités par les auteurs; aussi, plus encore que pour les temps classiques, m'est-il impossible de donner ici la liste de ces écrivains. Je rappellerai seulement les noms des auteurs les plus notoires dans chacun des genres, sans avoir, à mon grand regret, la place nécessaire pour donner une analyse, même succincte, de leurs œuvres.

Le nom de *Mékhitar,* le fondateur de la congrégation de Saint-Lazare à Venise, est demeuré célèbre, non seulement dans la nation arménienne, mais dans le monde entier. *Mékhitar,* dont l'œuvre considérable est écrite en arménien classique, eut le grand mérite de créer ce foyer d'où sortit une pléiade de savants et de littérateurs. Il faut tout d'abord citer parmi les élèves de cette grande école : *Tchamtchian* et son *Histoire de l'Arménie; Indjidjian* et ses travaux archéologiques, sa *Géographie de l'Arménie ancienne; Aucher,* auteur d'ouvrages théologiques et hagiographiques; *Arsène Bagratouni* et *Édouard Hurmuz,* traducteurs des poèmes d'Homère, de Virgile, de Milton, des tragédies de Sophocle, de Racine, de Voltaire, d'Alfieri, du *Télémaque* de Fénelon et dont le premier est auteur d'un grand poème épique sur la lutte de Haïk contre le Tyran Bel, et le second d'une imitation des *Géorgiques* intitulée « Les Jardins ». On voit par là combien, à Saint-Lazare, on était désireux de faire entrer l'esprit des Arméniens dans le grand cycle du progrès littéraire mondial. *Alishan,* naturaliste, géographe et historien, appliqua vers 1850 les méthodes scientifiques de son temps à l'étude de sa patrie. Il fut surtout poète, écrivit ses œuvres en partie en langue classique, en partie en arménien moderne, et se fit à juste titre un grand renom. Puis vinrent des érudits comme le *père Basile Sarghissian* et des littérateurs, *Arsène Gasikian,* qui reprit en arménien vulgaire l'œuvre en langue classique de Bagratouni, et traduisit les grands poètes de l'antiquité et des

temps modernes, *N. Andrikian, S. Erémiàn, Garabed-Der-Sahakian,* poète et historien, qui a laissé une histoire des empereurs arméniens de Byzance, et bien d'autres.

A Vienne, les Mékhitaristes ont principalement fourni des érudits et des savants, réserve faite, cependant, pour le romancier *Sahak Tornian. Katerdjian* et *Karakachian* sont des historiens, *Aïdnian* a écrit la grammaire critique de l'arménien moderne et, après lui, *Dachïan, Kalemkiar, Ménévichan, Akinian* se sont distingués comme philologues et linguistes.

Cependant, les Arméniens de Russie ne demeuraient pas indifférents: dès les débuts du dix-neuvième siècle ils se faisaient une place dans la littérature arménienne, et ce réveil intellectuel prenait un grand développement quand, en 1828, le Tsar devenant maître des pays situés au nord de l'Araxe, l'Arménie orientale connut la sécurité. Dès lors les Arméniens furent à même de donner libre cours à leurs productions intellectuelles.

Katchatour Abovian (1804-1848), fabuliste, romancier, élevé à Dorpat, s'inspirant surtout des traditions nationales et du folklore populaire, fut le premier des auteurs arméniens de cette époque qui écrivit ses ouvrages en arménien vulgaire; on doit le considérer comme le fondateur de la littérature nouvelle chez les Arméniens russes, et il l'éleva au premier plan par son roman épique en même temps que réaliste, les *Blessures de l'Arménie,* œuvre dans laquelle il a fait un saisissant tableau des souffrances endurées par ses compatriotes, par lui-même, sous le joug des musulmans, Persans et Turcs. Après lui, *Prochiantz* écrivit une longue série de romans populaires ; puis ce furent *Mikäel Nalbandian, Stépanos Nazarian, Chahazizian,* qui, par leurs poésies, leurs écrits dans des revues nouvellement fondées, réveillèrent chez les Arméniens, en même temps que les goûts littéraires, les sentiments patriotiques et l'espérance.

Le poète *Kamar Katiba,* le romancier *Raffi,* le publiciste *Grégoire Artzrouni* apportèrent tour à tour leur concours à cette œuvre de renaissance et furent, à cette époque, parmi les plus grandes figures de la littérature arménienne de Russie. Ces écrivains eurent une influence profonde dans le mouvement de réveil de toute la nation. Leur œuvre fut continuée par les romanciers *Mouratsan, Chirvanzadé, Léo,* par les conteurs *Aghaïan, Papasian, H. Arakélian,* par les dramaturges *Soundoukian, Chirvanzadé, Léon Chanth,* par le prosateur lyrique *Avetik Aharonian,* qui dépeignit les souffrances de l'Arménie sous le tyran Abdul-Hamid et après la chute du tyran sanguinaire, puis par *Hovannès Toumanian,* le meilleur des poètes épiques arméniens de Russie, ainsi que par

les poètes *Hovhannès Hovhannessian, Avetik Issahakian, A. Tsatourian, Vahan Térian,* Mme *Kourghinian,* connus pour leurs beaux vers, l'historien *Arakel Babakhanian* (*Léo*), les philologues *Chalatianz, Emine, Patkanian, S. Malkhasian,* l'ethnographe *Lalayan, Barkhoudarian,* traducteur de Schiller et de Goethe, *Ohannès Khan Massèhian,* qui donna une version excellente des principaux chefs-d'œuvre de Shakespeare ; les érudits *Carapet Ter-Mkrtchiantz, Garékin Hovsépian, Galoust Ter-Mkrtchiantz, Mesrop Ter-Movsessiantz,* le musicien *Komitas* et d'autres encore parmi les membres de la Congrégation d'Etchmiadzin.

En Turquie, l'élan littéraire des Arméniens se manifesta de bonne heure par des œuvres importantes. Constantinople renfermait depuis les temps byzantins une nombreuse colonie arménienne, et jamais les goûts littéraires ne s'y étaient éteints, mais, sauf quelques exceptions, les productions arméniennes sur les rives du Bosphore furent presque toutes largement influencées par l'esprit latin ; l'Italie et la France servaient de guides. Cependant quelques auteurs demeurèrent purement Arméniens, entre autres : *Mgr Khrimian,* orateur, écrivain, homme d'action, grand apôtre du patriotisme, dans ses nombreux ouvrages en prose et en vers; *Servantztdiantz,* dans ses œuvres folkloriques et ses tableaux de la vie en Arménie; *Devkantz,* dans son roman patriotique : en Sibérie, Chahen ; *Hrand Telgadintsi, Zartarian,* qui tous décrivent dans des pages impressionnantes la vie de leurs compatriotes.



Mgr KHRIMIAN

Les deux derniers, ainsi que l'écrivain *Zohrab* et le poète et essayiste *Ardachès Haroutiounian,* ont été déportés dans des régions inconnues, et l'on craint qu'ils n'aient partagé le sort de leur grand confrère *Zohrab,* qui a été assassiné au cours des déportations.

C'est à Smyrne que parut le premier grand journal arménien l'*Aurore araratienne* (1840) et dès lors les publicistes prirent en Turquie une grande importance. *Tchilinguirian, Osganian, Gosdanian, Mamourian,* se firent plus particulièrement remarquer, et ce dernier écrivain traduisit les meilleures œuvres de la littérature moderne de l'Occident, faisant ainsi pénétrer les esprits de ses compatriotes dans le mouvement lit-

téraire de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Déroyentz, Utudjian, Zoraïan, Odian, Missakian, Béchiktachélian, Hékimian, Tersian, Adjémian, dont plusieurs étaient anciens élèves des Mékhitaristes de Venise, se firent remarquer dans la presse par des études très variées, ainsi que dans le théâtre et dans la poésie. *Béchiktachélian, Tersian,* de même que leurs contemporains *Bedros Tourian,* et l'archevêque *Khorène Narbey,* ont été les meilleurs poètes lyriques de cette époque ; *Dzerentz* et Mme *Dussap* se sont distingués dans le roman.

La satire eut aussi ses succès avec *Haroutioun Sévadjian,* son fondateur, *Baronian* excella dans ce genre.

Ce serait une bien longue tâche que celle de citer les noms des auteurs arméniens qui ont écrit dans ces derniers temps sur les sujets divers. Tous les genres sont aujourd'hui traités dans la littérature arménienne en langue vulgaire, et souvent ils le sont par des hommes d'un réel mérite. Je me contenterai de nommer les poètes, *Sétian,* Mme *Sibille, Mézarentz, Tékéian,* les écrivains *Démirdjibachian, Berbérian, Tchéraz, Arpiarian, Tchérakian, Mrmrian, Zohrab, Pachalian, Zarian, Gamsaragan, Tigrane Yergat, V. Sévadjian, M. Gurdjian, S. Bartévian,* Mgr *Mouchegh Séropian,* Mme *Marie Sévadjian,* Mme *Zabel Essaïan,* Mme *Anaïs,* l'humoriste *Yervant Odian,* les érudits *Norayr Puzantatsi,* Mgr *Ormanian,* Mgr *Élisée Tourian,* Mgr *Papken Gulessérian, Karnig Fundukhan, Tiriakian, Adjarian, K. J. Basmadjian, Toramanian,* etc. Je rappellerai surtout que *Daniel Varoujan* et *Adom Yarjanian* ont été de grands poètes, qu'ils ont chanté les souffrances et les luttes de l'Arménie ; déportés avec tant d'autres de leurs compatriotes, depuis longtemps ils n'ont pas donné de leurs nouvelles, et il est fort à craindre qu'ils n'aient été victimes de la cruauté des Turcs, lors de la tourmente de 1896.

Je citerai enfin le poète *A. Tchobanian* si connu par ses écrits en langue française, dans lesquels il révèle l'Arménie littéraire et plaide avec tant de chaleur la cause de sa nation, il a écrit de beaux vers, et son œuvre arménienne considérable lui vaut chez ses compatriotes une grande et juste renommée.

Par les lignes qui précèdent, on peut juger du grand essor qu'a pris depuis un siècle la littérature arménienne, on peut voir que toutes les branches de l'intelligence humaine y ont été l'objet d'une culture très étendue, et que les tendances sont toutes vers le progrès, vers la connaissance des choses qui, en général, laissent indifférents les peuples orientaux.

L'Arménie d'aujourd'hui se trouve dans la même situation linguistique qu'était jadis la France avec sa langue d'oc et sa langue d'oï. L'une des branches, celle de la Russie, est fondée

sur le dialecte de la région de l'Ararat, alors que celle de l'Arménien de Turquie est basée sur le parler de la Petite Arménie (Armenia Minor) et de la Nouvelle Arménie (Cilicie). Cette dernière forme est la descendance de l'arménien du Moyen Age, alors que la première est plus dialectale, plus mélangée de termes étrangers, et qu'elle porte dans sa grammaire l'empreinte d'intrusions iraniennes. Quant au vocabulaire, celui de la Turquie se montre plus pur et plus classique que celui de la Russie qui, lui-même, est plus populaire, plus mélangé de termes étrangers. En Turquie, c'est le français qui a servi de guide aux écrivains, particulièrement à ceux de Constantinople, pour polir la langue arménienne et lui donner la forme qu'elle possède aujourd'hui ; en Russie c'est plutôt la littérature allemande.

Avant de clore ce paragraphe sur la langue arménienne, il semble utile d'ajouter quelques mots sur la versification.

La versification arménienne. Les rares fragments de poèmes païens et les premiers exemples de poésie religieuse qui sont parvenus jusqu'à nous se présentent en vers blancs, sans mesure ni rime, mais rythmés et faits pour être chantés ; c'est le cas de la plupart des hymnes d'église, et cet usage se poursuit jusqu'au dixième siècle environ. Dès lors, sous l'influence arabe, commence la versification mesurée et rimée, qui se montre sous une infinité de formes : vers de quinze, de douze, onze, dix, neuf, huit, sept, etc. syllabes, composés de quatre, trois ou deux hémistiches, mais, dans les vers les plus longs, les césures sont toujours multiples. Toutes les poésies des trouvères sont mesurées et rimées, de même que celles des temps modernes, et ces dernières ajoutent aux formes nationales plusieurs emprunts faits aux prosodies européennes. Il en résulte une extrême variété dans la versification. L'ancien vers blanc lui-même a été repris par *Arsène Bagratouni* d'abord, puis par d'autres poètes.

Les sciences. Nous avons vu plus haut que, dès les temps anciens, il s'est trouvé parmi les auteurs arméniens des hommes adonnés aux sciences. Cette tradition a pris un nouvel essor dans les temps modernes, par suite de l'avancement des connaissances générales chez tous les peuples civilisés. La période contemporaine compte plusieurs savants arméniens qui, dans le milieu national comme à l'étranger, se sont distingués, soit par leurs ouvrages, soit par leur enseignement. Les publications médicales, qui débutent au douzième siècle, sont très nombreuses du dix-septième au vingtième siècle. Entre autres, je citerai les ouvrages du médecin *Amirdovlat* (dix-septième siècle), le dictionnaire médical du Dr *Resten* (fin du dix-huitième siècle), les écrits de *Physica Boghos*, demeurés manuscrits et qui, au début du dix-neuvième siècle, traitait des sciences physiques

et chimiques. Quant aux sciences exactes et à l'économie politique, elles ont été longtemps enseignées dans les facultés ottomanes par des maîtres arméniens tels que *Hovsep Youssoufian, Mikael Portoukal Pacha, Hovhannès Sakiz Pacha,* etc. Quelques savants arméniens se sont même distingués dans les milieux européens; on compte plusieurs professeurs arméniens dans les universités d'Europe et d'Amérique; quelques-uns de ces savants se sont fait remarquer par leurs études et leurs découvertes.

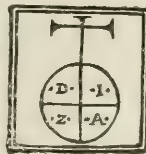
Dans cette revue sommaire du mouvement intellectuel arménien, nous ne pouvons passer sous silence la place occupée par la presse ainsi que le développement de l'imprimerie.



L'ILE SAINT-LAZARE A VENISE

Imprimerie.

C'est dans la République de Venise, si accueillante pour les Arméniens, que parut en 1513 le premier ouvrage imprimé dans les caractères créés par saint Mesrop. Un Arménien de Cilicie, nommé *Hakob* (Jacques), publiait dans une imprimerie vénitienne un *Calendrier* et, l'année suivante, il donnait un missel, une anthologie poétique et un livre d'astrologie. C'était cinquante ans environ après l'invention de l'imprimerie, longtemps avant que la Russie et, avec elle tout l'Orient, adoptât ce procédé de diffusion de la pensée, qui devait bouleverser le monde. Vers 1565, sous les auspices du katholikos Mikaël, une imprimerie arménienne se fondait à Constantinople, et, dès le milieu du dix-septième siècle, les livres de piété en langue arménienne se multipliaient, édités à Venise, à Marseille et à Amsterdam. Puis Etchmiadzin, Djoulfa près d'Ispahan, suivirent l'exemple donné par l'Occident, et bientôt on vit se créer des presses arméniennes à Smyrne, au Caucase, à Madras. C'est, nous l'avons vu, au commencement du dix-huitième siècle que se fonda la congrégation des Mékhitharistes;



TIMBRE DE L'IMPRIMEUR ARMÉNIEN HAKOB (1513).

dès ses débuts elle eut son imprimerie; puis, ayant essaimé à Vienne elle installa également des presses en Autriche. Depuis lors, toutes les grandes villes du monde ont eu leurs imprimeries possédant les caractères arméniens, et, de nos jours, il n'est pas un seul pays où l'on ne puisse mettre sous presse un livre écrit dans cette langue.

C'est que l'Arménien n'était pas seulement confiné dans l'église et dans la littérature; chassé de son pays par la tyrannie de ses oppresseurs, il aspirait à la liberté : l'imprimerie lui fournissait le moyen de répandre sa pensée, de mettre en communication ses multiples colonies, si distantes les unes des autres, et permettait aux divers éléments de la nation de s'entendre sur leurs espérances. Si les Arméniens et les Grecs ont été, de tous les peuples orientaux, les premiers à fonder des journaux et des revues, c'est que tous deux ils se trouvaient dans les mêmes conditions d'existence, privés de leur indépendance nationale.

Les journaux et les revues.

Au début du dix-huitième siècle, les Arméniens de Calcutta, profitant des libertés dont ils jouissaient aux Indes, fondèrent le premier des journaux qui parut en leur langue, *Aztarar* (le Nouvelliste), et cet exemple ne fut suivi qu'à la fin du même siècle par les Mékhitharistes; alors parut à Venise *Yéghanak Puzantian* (la Saison byzantine) et, vers le milieu du dix-neuvième siècle, les mêmes religieux éditaient *Pazmaveb,* revue d'une grande valeur littéraire et documentaire qui paraît encore de nos jours.

Vers la même époque, à Constantinople, les Arméniens protestants donnaient le jour à *Chtémaran bidani kidéliatz,* revue de propagande, et paraissait à Smyrne le premier quotidien *Archalouïs Araradian* (l'Aurore de l'Ararat). Dès lors, les journaux se répandirent vite, et chaque colonie arménienne eut sa presse locale.

Constantinople, grand centre intellectuel des Arméniens, vit paraître une multitude de journaux et de revues; les principaux de ces périodiques sont : *Masis* (l'Ararat), d'abord journal, devenu plus tard revue; *Arévelk* (l'Orient), *Haïrenik* (la Patrie), *Puzantion, Azatamart,* parmi les journaux; *Iergrakound* (le Globe), *Dzahik* (la Fleur), *Vosdan* (la Cité), parmi les revues.

A la même époque, les Arméniens de Russie ne demeuraient pas inactifs; à Moscou paraissait : *Hussissapaïl* (l'Aurore boréale), revue qui vit le jour vers 1850; à Tiflis s'éditaient *Krounk Haïots Achkharhi* (la Grue de la terre arménienne), *Ports* (Essai), *Mourtch* (le Marteau), *Gords* (l'Œuvre), puis les quotidiens *Mschak* (le Travailleur), *Ardzagank* (l'Écho), *Nordar* (le Nouveau Siècle), *Horizon,* à Tiflis; *Arev* (le Soleil), à

Bakou. Il y eut une aussi intéressante revue ethnographique *Azgakragan Handès* et le périodique d'art *Ghéharvest* (le Bel Art).

Enfin, le journal *Haïastan* (l'Arménie), qui se publie à Tiflis depuis les débuts de la guerre (1914), est l'organe des réfugiés de Turquie. Andranik, le héros populaire, en dirige la rédaction.

Etchmiadzin publie son *Ararat* depuis de nombreuses années; et en Turquie, vers 1860, a paru, au couvent de Varag, près de Van, *Ardziv Vaspourakani* (l'Aigle du Vaspourakan), alors qu'à Mouch s'imprimait *Artsvik Tarono* (l'Aiglon de Tarôn), deux revues mensuelles.

Parmi les publications périodiques les plus importantes des centres arméniens, il convient de citer également *Handès Amsorya*, revue mensuelle de philologie fort estimée à juste titre, publiée par les Mékhitharistes de Vienne.

PAGE DU CALENDRIER PUBLIÉ A VENISE EN 1513
PAR L'IMPRIMEUR ARMÉNIEN HAKOB

En Angleterre, le siège du comité révolutionnaire arménien a fondé, à Londres, un organe mensuel, *Hentchak* (la Sonnette) et, dans la même capitale, a paru pendant bien des années l'*Armenia*, revue écrite en langues française et anglaise publiée par l'éminent écrivain patriote *Minas Tchéraz*.

Paris a eu ses revues : *Massiatz Aghavni* (la Colombe de

l'Ararat), *Anahït* d'A. *Tchobanian* et *Banaşser* de *K. J. Basmadjian;* à Marseille se publie *Armenia* et à Genève *Droschak* (le Drapeau), organe de la Fédération révolutionnaire armé-



L'IMPRIMEUR ARMÉNIEN, DE VENISE, ABGAR
PRÉSENTANT SON PSAUTIER AU PAPE PIE IV (1565)

nienne. En Égypte et dans les grands centres des États-Unis, les périodiques en langue arménienne sont nombreux; mais ce n'est point ici la place de donner un exposé complet de la presse moderne arménienne. Ce qu'on vient de lire permet de juger de l'importance de ces publications pour la nation. Il

convient d'ailleurs d'ajouter que la plupart des littérateurs et des savants arméniens sont heureux de trouver des périodiques dans lesquels ils puissent publier leurs œuvres, et qu'en très grande partie les travaux de ces auteurs se trouvent dans les revues et ne sont pas encore réunis en volumes.

Mais les manifestations du goût ne se rencontrent pas seulement dans la littérature : les Arméniens ont, avec succès, abordé toutes les branches de l'art, la musique, la danse, l'architecture, la peinture à fresques et la miniature, la sculpture, l'orfèvrerie, bref toutes les spécialités dans lesquelles le Moyen Age nous a laissé d'incomparables trésors, et pour beaucoup d'entre elles ces facultés artistiques se sont maintenues et développées sous des formes nouvelles dans les temps contemporains.

La musique.

« Le peuple arménien a, de tout temps, connu, aimé et pratiqué l'art musical. Historique ou non, la tradition est constante, d'après laquelle, il y a deux mille ans et plus, les ancêtres chantaient les exploits des héros, en s'accompagnant d'instruments de musique sur lesquels nous sommes malheureusement fort peu informés (1). »

Il reste encore certainement en Arménie, tant dans la liturgie que dans les chants populaires, bien des réminiscences de cette vieille musique, tout comme dans les églises de l'Occident beaucoup des inspirations du paganisme sont encore en usage ; mais on ne saurait aujourd'hui préciser l'origine de ces vieux airs parce qu'ils n'ont été notés que fort tardivement. Quoi qu'il en soit, la musique la plus ancienne de l'Arménie, dont nous soyons à même de fixer l'époque, celle du Moyen Age, nous apparaît formée de deux genres bien distincts, un immense fond liturgique, et les nombreux chants populaires, tous deux monophoniques. La première de ces musiques est grave, mystique, la seconde vive, très personnelle au peuple arménien, bien qu'on y rencontre parfois des intrusions étrangères, persanes ou turques. Un savant religieux d'Etchmiadzin, interprète et commentateur très avisé du chant arménien, le P. *Komitas,* qui a recueilli un grand nombre de ces mélodies et en a harmonisé quelques-unes, fut le premier à opérer un tri judicieux dans cet ensemble ; un compositeur et exécutant de beaucoup de talent, *M. Alexanian,* qui habite Paris, a fait usage de ces vieux airs, en connaissance approfondie de la musique de l'Occident, et en a tiér un heureux parti.

La tradition veut qu'au cinquième siècle saint Sahak et saint Mesrop eussent écrit les premiers modèles de la musique sacrée, que les Arméniens nomment *charakans ;* le fait n'est

(1) F. Macler, *La Musique en Arménie,* p. 3, Paris, 1917

pas certain ; mais ces évêques ont eu des successeurs dont les noms, avec toute certitude, nous sont parvenus, et ces écrivains étaient en même temps des compositeurs dont les œuvres se sont conservées jusqu'aux temps modernes. Les plus célèbres d'entre eux sont : *Hohan Mandakouni,* la sœur de *Vahan de Golthn,* qui fut martyrisé le 18 avril 737, *Stépanos de Sunik, Katchatour Vardapet de Tarôn, saint Nersès le Gracieux,* etc... Quant aux trouvères, nous avons vu plus haut qu'ils ont joué un très grand rôle dans la littérature populaire. Ces gens n'étaient pas seulement des poètes, ils faisaient preuve en même temps de talents musicaux, créaient des airs nouveaux ou conservaient par tradition orale la vieille musique. Pour les poésies de certains d'entre eux, comme celles de Koutchak, les copistes ont d'ailleurs eu soin d'indiquer sur les manuscrits que ces chants étaient composés sur le « mode arménien ».

Ces achoughs, bardes errants, ne se sont pas contentés de chanter dans l'Arménie même, privée de sa liberté, et d'entretenir la vie nationale, certains d'entre eux se sont répandus en Turquie, en Perse, en Géorgie, au Kurdistan, et là, ont fait briller leur talent chez les peuples musulmans, versifiant en langue étrangère, en suivant les modes musicaux du pays dans lequel ils se trouvaient. On sait qu'il y a eu des musiciens et chanteurs arméniens réputés dans les cours des sultans et des chahs, des rois de Géorgie et chez les chefs des tribus kurdes les plus puissantes.

La musique moderne des Arméniens est entrée dans le mouvement général de cet art ; compositeurs et exécutants étaient devenus de plus en plus nombreux à partir du dix-neuvième siècle, et les œuvres étrangères non seulement entrèrent dans le répertoire arménien, mais vinrent apporter leurs procédés scientifiques dans le développement des airs nationaux. Tout en adoptant les diverses écoles musicales et les différents genres, les Arméniens n'abandonnèrent pas les traditions propres à leur race. De très habiles compositeurs comme *M. Alexanian,* dont j'ai déjà cité le nom, travaillant parfois sur des thèmes nationaux, sont parvenus à créer une musique arménienne moderne très savante et, cependant, aussi personnelle que celle des bardes du Moyen Age. Cet artiste d'ailleurs avait été précédé dans cette œuvre par *Ecmalian, Komitas, Spendiarian, Tigranian, Proff-Kalfaïan* et *Mirzaïants.*

Le théâtre. L'essor de la littérature et de la musique devait forcément amener celui du théâtre ; c'est en effet ce qui arriva vers le milieu du dix-neuvième siècle. Jadis, dans l'antiquité, les Arméniens, comme d'ailleurs les Hellènes d'Asie, étaient grands admirateurs de la scène. Nous avons vu qu'Artavazd, le fils du grand Tigrane, avait composé des tragédies, que la cour des

Arsacides possédait ses théâtres, entre autres à Tigranocerte; mais les pièces se donnaient en langue grecque seulement, car aucun auteur ne mentionne l'usage sur la scène, en ces temps, du parler indigène.

Avec le christianisme, le goût pour le théâtre disparut de presque toute l'Asie Antérieure et la vie se concentra dans les cérémonies religieuses et dans les fêtes populaires. L'Arménie ne connut même pas nos mystères de l'Occident, et ce ne fut que dans les temps modernes que, sous l'influence de l'Europe, naquit le théâtre arménien. Constantinople et Tiflis assistèrent aux premières tentatives dans ce sens, et bientôt les scènes arméniennes de ces villes se lancèrent dans tous les genres; on joua en arménien des pièces étrangères, et l'on en représenta d'originales. Bien plus, ce sont les Arméniens qui, vers la même époque, créèrent le théâtre européen en langue turque, soit qu'ils traduisissent les œuvres d'Occident, soit qu'ils composassent de toutes pièces des scènes orientales. Et, dans tous les genres, tant en arménien qu'en turc, les acteurs et actrices arméniens se firent remarquer comme se montrant de parfaits interprètes : *Adamian,* ce Salvini de l'Arménie, se fit une célébrité dans les pièces de Shakespeare; *Rechtouni* et *Abélian* ont été des comédiens de valeur; *Tourianz* fut un charmant comique, et l'on cite Mmes *Hratchia* et *Siranouche,* entre autres, pour leur talent. A la même époque *Tchouhadjian,* après avoir fait ses études en Italie, créait une musique théâtrale, pour la scène arménienne comme pour celle en langue turque.

L'architecture et la sculpture.

L'évolution du goût des arts plastiques chez les Arméniens ne nous est connue que pendant la période chrétienne, et encore les monuments parvenus jusqu'à nous n'appartiennent-ils pas aux débuts mêmes de la chrétienté. Nous n'avons plus, comme à Rome, dans l'Italie et la Grèce les restes de cette transition entre la culture païenne et le règne de la foi nouvelle, les sanctuaires arméniens épargnés par les désastres de la guerre et des tremblements de terre, sont de quelques siècles postérieurs à ceux qui furent élevés par Grégoire l'Illuminateur.

De tout temps les Arméniens ont subi des influences diverses. Le goût achéménide, fils des tendances de la Chaldée et de l'Assyrie, dominait en Asie Antérieure quand ces nouveaux venus firent leur apparition sur la scène politique. Puis Alexandre le Grand répandit l'esthétique grecque qui demeura en honneur, chez les Séleucides et les Parthes arsacides. Enfin, à l'époque de la conversion des enfants de Haïk au christianisme, les Sassanides, en montant sur le trône de Perse, apportèrent dans le goût iranien de profondes modifications. Il est donc à penser que l'architecture de l'Arménie païenne fut jusqu'à la fin du

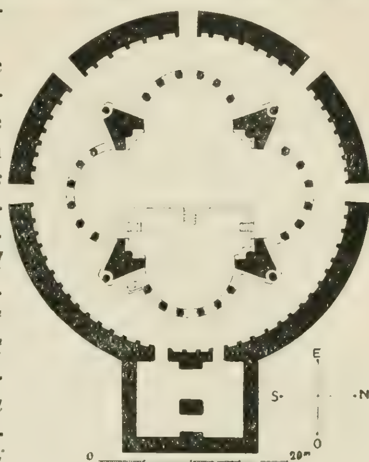
troisième siècle de type hellénique. Malheureusement il n'existe de cette période qu'un seul monument qui soit parvenu jusqu'à nous, le palais de Tiridate, à Garni, et les reproductions que nous en possédons sont douteuses; les premiers chrétiens ont détruit ces constructions jusque dans leurs fondements et, sur leurs emplacements, ont élevé leurs églises. Des fouilles méthodiques exécutées dans les ruines d'Artaxata, de Tigranocerte, de Nisibe, d'Achtichat et des autres grandes cités païennes des Arméniens, mettraient au jour tout au moins les plans des édifices disparus, mais aucune recherche n'a encore été tentée dans ce sens.

La statuaire qui disparaît à l'époque chrétienne était en honneur dans l'Arménie au cours des temps païens, car les historiens nous entretiennent fréquemment des statues des dieux en bois, en pierre, en cuivre, même en or; ces images semblent, d'après les documents dont nous disposons, avoir été réservées pour les divinités seules. Il est à croire, cependant, que le goût des Grecs et des Romains pour les représentations des grands personnages avait pénétré en Arménie, en même temps que l'influence occidentale et que, par suite, les souverains de ces pays ont eu leurs statues, tout comme les grands hommes de la Grèce et les empereurs romains. Quant à la statue de Tiridate que nous possédons, sculptée en Occident et pour l'Occident, son existence ne peut être prise en considération pour résoudre ce problème.

Nous avons vu combien l'influence littéraire des Hellènes était prépondérante en Arménie, lors de la conversion du peuple au christianisme. Rome et l'Empire n'étaient point encore sortis du paganisme, et les églises des premiers chrétiens, Grecs et Latins, très rudimentaires, n'avaient pas encore pris cette beauté des premières basiliques. Ce n'étaient que des chapelles de style païen, accommodées aux besoins du nouveau culte, ornées de peintures symboliques. Mille fois persécutés, les chrétiens devaient encore se tenir dans l'ombre, célébrer leurs mystères hors des regards de la foule et des fonctionnaires impériaux. Cependant ces précautions s'étaient fort relâchées dès le second siècle, particulièrement en Syrie et dans les autres provinces asiatiques. Avant la conversion officielle de l'Arménie, la religion du Christ dominait déjà dans tout l'Orient romain, elle avait de bonne heure pénétré dans le pays de l'Ararat, mais n'osait pas encore se montrer au grand jour. Il ne pouvait donc pas être question d'élever des églises.

Les prêtres qui évangélisèrent l'Arménie avaient apporté de la Syrie, non seulement la nouvelle foi, mais aussi la liturgie syriaque et les plans d'organisation du nouveau clergé. Il ne peut être mis en doute qu'ils avaient également reçu de leurs

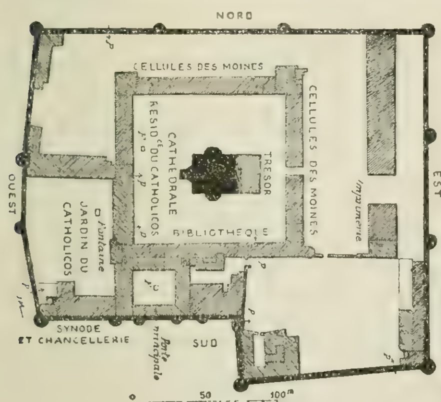
maîtres des indications quant à la disposition des sanctuaires, et que c'est d'après les idées syriennes qu'ils bâtirent les premières églises des pays de l'Ararat.



PLAN DE L'ÉGLISE SAINT-GRÉGOIRE (ZVARTNOTS) PRÈS D'ETCHMIADZIN

Zénob de Glak [1] s'exprime ainsi, en parlant de la construction par ordre de saint Grégoire du premier sanctuaire chrétien de Tarôn : *Lorsque les soldats eurent détruit l'idole (de Démétri), saint Grégoire jeta les fondements d'une église. Comme il n'existait pas de matériaux disposés dans la localité, il prit des pierres brutes ; puis, ayant trouvé de la chaux dans les temples des idoles, il commença la construction de l'église sur l'emplacement de celui de Démétri et dans les mêmes proportions.*

Ces quelques lignes permettent de penser que ces premières églises en Arménie étaient à peu de chose près bâties sur les mêmes plans que les édifices païens ; mais pour les uns comme pour les autres de ces sanctuaires les documents positifs nous font défaut.



PLAN DU COUVENT ACTUEL D'ETCHMIADZIN

La conversion de l'empereur Constantin, survenue quelques années seulement après celle du roi Tiridate, fut une révolution dans le monde, non seulement au point de vue moral, mais aussi quant à l'évolution de l'architecture dans l'Empire. Partout, dans toutes les villes, dans tous les villages, des églises surgirent du sol ; c'étaient tantôt des sanctuaires de forme basilicale, tels que Sainte-Sophie ou Sainte-Irène de Constantinople, tantôt des édifices de forme circulaire ou octogonale, tels que le Martyrion des Saints Apôtres à Byzance, la rotonde de Sainte-Constance à Rome, l'église de l'Ascension sur le mont des

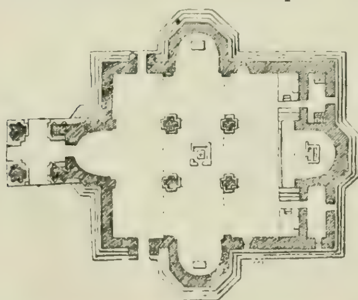
(1) Trad. V. Langlois, t. II, p. 348.

Oliviers à Jérusalem, ou la grande église octogone d'Antioche, le plus ancien exemple de ce type de construction (1). L'Empereur encourageait les fondations pieuses, ouvrait son



VUE DE LA CATHÉDRALE D'ETCHMIADZIN

trésor aux chrétiens, et les grands édifices construits par ordre et aux frais du monarque devinrent des modèles pour toute la chrétienté.



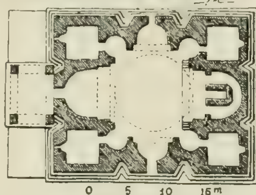
PLAN DE LA CATHÉDRALE D'ETCHMIADZIN

Par sa position géographique, l'Arménie se trouva de bonne heure dans une situation particulièrement digne d'attention. Entretenant des relations nombreuses avec la Syrie et la Mésopotamie, avec l'Orient perse, elle devait, tout naturellement, tirer de ces pays d'utiles leçons. D'autre part, les rapports politiques étroits qu'elle entretenait avec Byzance la mettaient sous la dépendance des influences helléniques. Plusieurs des patriarches qui, entre le cinquième et le septième siècle, gouvernèrent l'église arménienne, avaient été élevés en pays byzantins, et les architectes de Justinien avaient, par ailleurs, bâti dans les cantons d'Arménie d'assez nombreux édifices, qui pouvaient servir de modèles. De ce double contact avec la Grèce et avec l'Orient devait naître au

(1) Cf. Ch. Diehl, *Man. d'art byzantin*, p. 3.

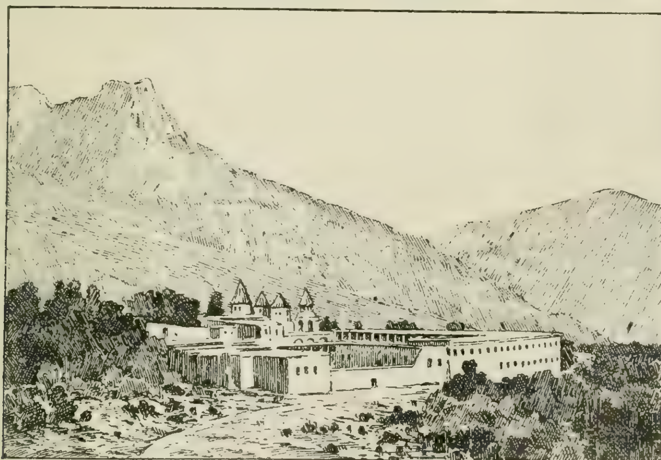
septième siècle, en Arménie, un art intéressant et original. Assurément, cet art est assez mal connu encore, et très insuffisamment étudié; beaucoup de problèmes qu'il pose sont loin d'être résolus; mais il ressort de l'examen des œuvres arméniennes que les constructeurs de cette nation ont été des techniciens incomparablement habiles et que, vivant dans un pays où la pierre domine, ils ont développé la stéréotomie avec une singulière adresse (1).





VUE ET PLAN DE L'ÉGLISE SAINTE-RIPSIMÉ A VALARSAPAT

La cathédrale d'Etchmiadzin, bâtie, dit-on, vers le cinquième siècle et restaurée au septième, semble être, en ce qui regarde son plan, l'une des plus anciennes églises de l'Arménie; ce plan, très particulier, présente la forme générale d'une croix grecque avec coupole centrale et paraît avoir été inspiré par



COUVENT DE SAINT-VARAG A VAN

les constructions sassanides. Sainte-Ripsimé à Valarsapat, qui date également du septième siècle, offre la même disposition

(1) Ch. Diehl, *op. laud.*, p. 315.

de plan, mais est couverte de la coupole à seize pans, de forme conique, très anciennement employée en Orient. Ce dispositif du plan passera en Occident vers le dixième siècle



ÉGLISE DE SAINT-STÉPANOS ET COUVENT DE MAGHARD

et vraisemblablement influencera la construction des églises du mont Athos.

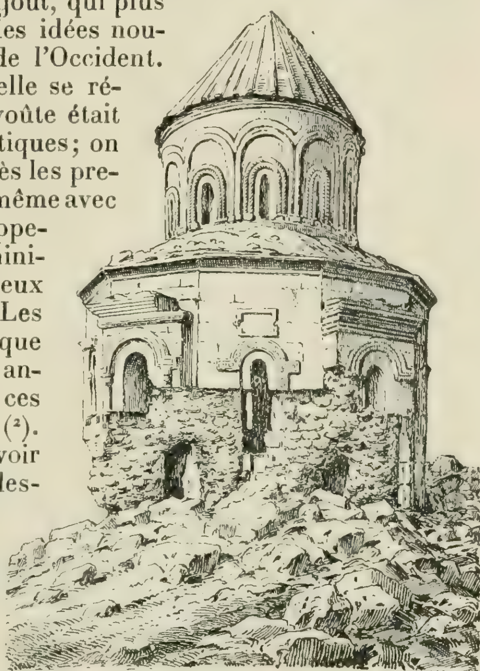
C'est également au septième siècle que le katholikos Nersès III (640-666) construisit non loin d'Etchmiadzin l'église de Saint-Grégoire l'Illuminateur (Zvartnots), aujourd'hui ruinée, vaste tour circulaire de 39 mètres de diamètre surmontée d'une coupole soutenue par quatre énormes supports. Les détails de cet édifice sont nettement byzantins, entre autres les chapiteaux qui semblent avoir été sculptés par des artistes grecs. D'ailleurs, si nous en croyons Sébéos, ce prélat avait été « nourri dès l'enfance dans le pays des Grecs ». Le plan lui-même de cet édifice fait songer à celui de l'église des Saints Apôtres à Byzance.



COUVENT DE NAREK

« Les monuments arméniens doivent-ils leur origine à l'influence byzantine, ou est-ce au contraire l'Arménie qui a apporté des enseignements à Byzance » ? telle est la question que se pose M. Ch. Diehl. J'estime, pour ma part, que l'une et l'autre de ces hypothèses sont justifiées, car les principes architecturaux des Grecs semblent avoir été souvent modifiés par les Arméniens sous l'influence de leurs voisins et fréquemment de leurs maîtres, les Sassanides de Perse, et ce sont ces changements, faits avec goût, qui plus tard auraient apporté des idées nouvelles aux architectes de l'Occident.

Longtemps avant qu'elle se répandît en Occident, la voûte était connue des peuples asiatiques; on la rencontre en Egypte dès les premières dynasties, parfois même avec un assez grand développement (1) et les édifices ninivites montrent de nombreux exemples de la coupole. Les Sassanides ne firent donc que continuer des traditions ancestrales en employant ces modes de construction (2). Mais ils paraissent y avoir ajouté la trompe d'angle destinée à raccorder la naissance de la coupole avec les édifices de plan carré (3) et, par suite de l'emploi de matériaux irréguliers et de petit volume (4), ils se trouvèrent amenés à construire des voûtes elliptiques surhaussées, avec ou sans cintre de charpente (5), qui devinrent l'origine de l'ogive. En même temps ils donnaient à l'ornementation une très grande importance et, suivant l'antique coutume de leur pays, faisaient un très grand usage de la polychromie. Ces conceptions artistiques, venant s'adjoindre à celles de la Grèce et de Rome, furent



ÉGLISE SAINT-GEORGES A ANI

(1) A Dahchour, entre autres sous la XIIe dynastie.

(2) Servistan, Firouzâbâd.

(3) Palais de Khosroès II, à Kasr-é-Chirin.

(4) Galets roulés. Palais de Kasr-é-Chirin, Haouch-Kouri, Roumichkhan, Chirvan, Derre-i-Chahr, etc. Cf. J. de Morgan, *Mission en Perse, Études archéologiques.*

(5) Dans les monuments sassanides (Kasr-é-Chiirn, Haouch-Kouri, Derre-i-Chahr, Chirvan, etc.) on voit encore à la surface inférieure des voûtes la trace laissée dans le mortier de plâtre par les planches du cintre.

pour beaucoup dans l'origine de l'esthétique byzantine. Et si le goût, à Constantinople, fut influencé par l'Orient, il le devait être plus encore en Arménie, pays plus voisin de l'Empire sassanide, souvent soumis à sa domination.

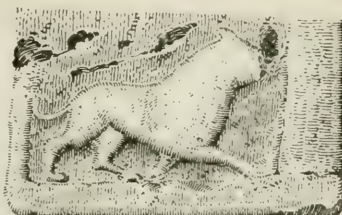
Dans tous les peuples de l'antiquité chez lesquels l'architecture avait pris un grand développement, en Égypte, en



ÉGLISE D'AKHTAMAR PRÈS DE VAN

Assyrie, en Chaldée, en Grèce, en Italie, les désastres survenus au cours des temps n'ont pu effacer les dernières traces des monuments, et de nombreuses et imposantes ruines témoignent encore des grandeurs passées, mais il n'en est malheureusement pas de même dans les pays arméniens ainsi que dans tout le nord de l'Asie Antérieure depuis l'Halys jusqu'à l'extrémité orientale de l'Iran. Devant l'absence de vestiges considérables, on est donc porté à croire que les peuples qui habitaient ces régions n'entreprenaient pas de constructions très importantes et que, malgré les dires des écrivains indigènes, c'est le christianisme et l'impulsion donnée par les Byzantins qui

ont développé chez les Arméniens l'art architectural. Les églises qui, dès les premiers temps de la nouvelle foi, s'élevèrent en foule dans toutes les villes et dans tous les villages, furent bien certainement construites suivant des principes venus de l'Occident, tout en empruntant à la Perse ce qu'elle pouvait fournir d'utile. L'histoire nous apprend, d'ailleurs, que les somptueux édifices sacrés bâtis par Constantin dans la Terre Sainte émerveillèrent, par leur splendeur, par leur nouveauté, et devinrent à l'instant même les modèles sur lesquels toute la chrétienté copia ses basiliques; cependant quelques auteurs pensent que le type de l'église à croix grecque, dont la cathédrale d'Etchmiadzin fournit un modèle très ancien, formé par l'adjonction de quatre absides semi-circulaires au monument carré des Perses, serait d'origine purement arménienne. Il est permis d'en douter.



LION SCULPTÉ SUR LES REMPARTS D'ANI

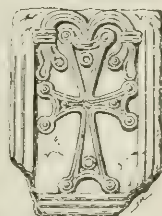


LE CHRIST, LA VIERGE ET SAINT GRÉGOIRE
(Sculpture sur pierre d'Ani.)

Les églises d'Ani, qui datent de l'époque des Bagratides, sont toutes également fort instructives par leur plan. Alors que la plupart présentent la forme de la croix, d'autres, comme la chapelle de Saint-Grégoire, offrent un dispositif octogonal avec dôme conique surmontant une tour circulaire soutenue par des colonnes que séparent des niches hémicirculaires.

Une chapelle, située près de la citadelle de la capitale des Bagratides, montre une porte carrée, en plate-bande dont l'ornementation décèle des souvenirs des temps grecs païens, peut-être même des Achéménides, alors que la façade orientale de l'église des Apôtres, dont la construction est antérieure à l'an 1348, est de pur style musulman, les sous-sols du château d'Ani sont de plan et de type franchement sassanides.





PIERRES TOMBALES D'ANI

On doit donc voir dans l'esprit qui dirigea les architectes arméniens, non pas une volonté absolue de copier les modèles

occidentaux, mais le désir d'inspirer leurs monuments en même temps de l'architecture byzantine et des notions que leur fournissait le goût oriental.

Soumis aux musulmans, les Arméniens pour leurs constructions, comme pour l'ornementation, puiseront dans les inspirations de leurs maîtres; c'est ainsi que la porte du palais d'Ani nous montre le plein cintre orné à la musulmane, tandis que la fenêtre qui surmonte cette porte est ogivale. Mais ces transformations d'un monument de style byzantin, ruiné par les Arabes et les Seldjoukides, restauré sous Manouchar, fils d'Aboul-Sevar, premier prince musulman d'Ani, furent faites à l'époque où l'on construisait la mosquée de cette ville, qui elle-même appartient au style occidental.

Dans les églises arméniennes, les chapiteaux sont presque tous franchement byzantins : à Etchmiadzin comme à Ani, comme à Khoscha Vank, dont le pronaos montre des colonnes et des chapiteaux qui ne jureraient pas dans un édifice romain du troisième ou du quatrième siècle.

L'ornementation, sculptée d'après les principes de Byzance, montre cependant quelques particularités de détail; mais il ne faut pas oublier que les décorateurs sassanides faisaient grand usage du plâtre découpé (1) et que les Mongols (2), les Arabes et les Turcs ont continué cette tradition. Il est donc fort croyable qu'au goût personnel des Arméniens est venue se joindre une influence orientale modifiant les motifs byzantins.

Il n'est pas jusqu'aux pierres tombales, couvertes de sculptures qui ne rentrent dans le domaine de Byzance. Elles existent en grand nombre dans les cimetières de l'Arménie et, si ce n'est par les inscriptions qu'elles portent, seraient aisément prises pour des stèles funéraires coptes ou syriennes de la même époque.

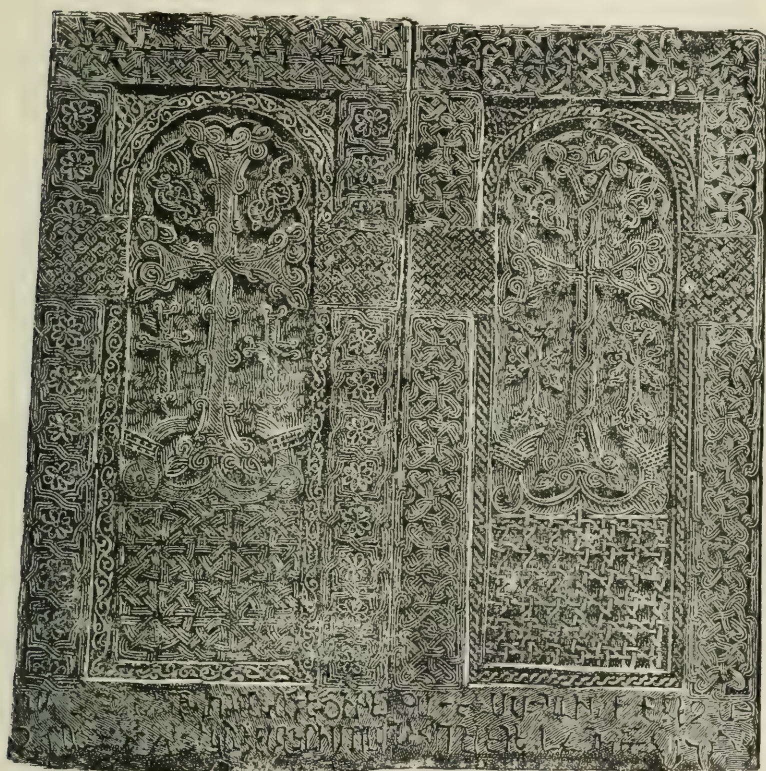
Fresques et icones.

Je ne saurais être d'un autre avis en ce qui concerne la peinture murale et l'ornementation des manuscrits. L'art chrétien de Byzance emprunta aux anciens procédés techniques de Rome et de la Syrie la décoration des murailles et l'adapta aux nécessités des nouvelles croyances. Dans leur ensemble, la peinture à fresque byzantine et la mosaïque sont parfaitement homogènes et, si l'on y relève des variétés dans les temps et dans les lieux, ce ne sont que des différences voulues par le goût du moment ou de la province, mais qui n'affectent que très légèrement la conception primitive. Les peintures arméniennes, comme celles de l'Égypte, comme les mosaïques du style néo-byzantin de la Russie, procèdent toutes des mêmes méthodes de décoration.

(1) Qal'ai-Hazar-dar à Derre-i-Chahr, Kasr-é-Chirin, etc.

(2) Mosquée d'Hamadan.

Il en est de même pour les icones; qu'elles soient grecques, russes, géorgiennes ou arméniennes, toutes figurent les mêmes motifs, traités de même manière, dans le même esprit, et les différences entre ces divers tableaux ne résultent que des ten-



PIERRES TOMBALES

dances d'écoles, fort atténuées d'ailleurs par les règles très étroites de la tradition.

Enluminure des manuscrits.

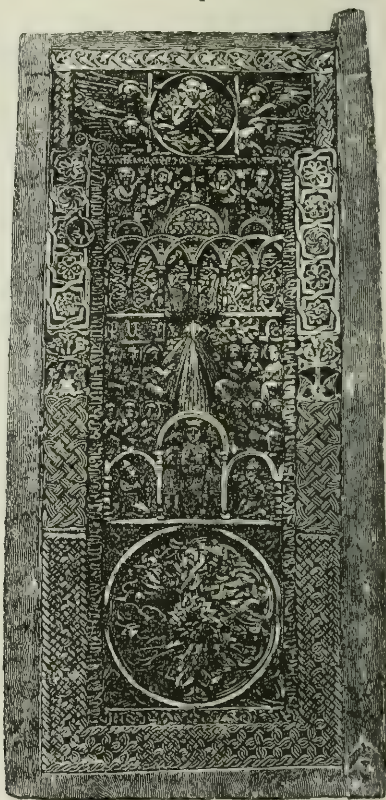
L'enluminure des manuscrits offre plus de variétés, parce que les artistes qui s'y livraient donnaient le plus souvent libre cours à leur imagination et ne dédaignaient pas de faire entrer dans leurs compositions des scènes populaires respirant le réalisme, sans chercher à éviter de criants anachronismes.

Cette grande liberté dans l'enluminure était générale pendant tout le Moyen Age, et elle se rencontre aussi bien dans les manuscrits de l'Orient que dans ceux de l'Occident. Dans chaque pays elle est spéciale et traduit vraiment le goût local.

En Arménie, outre les scènes populaires et les monstres légendaires, on représentait aussi des sujets tirés de l'étranger, l'on rencontre sans cesse des motifs inspirés des enluminures arabes ou persanes, qui parfois elles-mêmes tiraient leur origine de plus loin encore vers l'Orient, ce qui donne à la



DESCENTE DE CROIX
(Sculpture sur bois du trésor d'Etchmiadzin.)



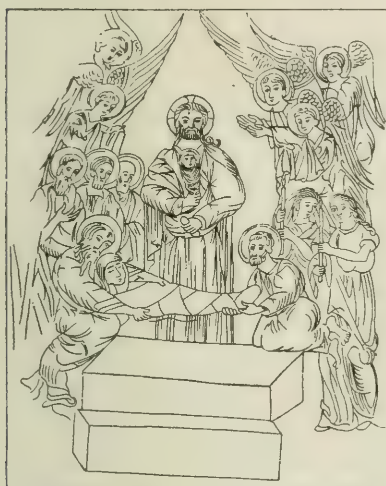
PORTE SCULPTÉE AU MONASTÈRE DE SÉVAN

miniature arménienne un caractère très particulier. Mais les compositions religieuses sont toutes exécutées sur des modèles byzantins, tout comme nos livres occidentaux de l'époque romane.

La bibliothèque d'Etchmiadzin, très riche en manuscrits fort anciens, offre la collection complète de ces méthodes d'enluminures et, en comparant les ouvrages divers, il est aisé de suivre l'évolution du goût arménien sur lui-même et d'après les influences qui lui venaient de l'extérieur. On remarque, dès les débuts, une tendance à copier fidèlement le byzantin, puis,

peu à peu, la fantaisie se mêle aux œuvres dans les sujets laissés à l'arbitraire, et le développement de ce génie local atteint son apogée du temps des Roupéniens. Quant aux motifs religieux, ils deviennent avec le temps de plus en plus hiératiques. C'est le contraire qui s'est passé en Occident où les représentations sont graduellement devenues réalistes, pour atteindre le sommet de l'élégance dans nos incomparables manuscrits de la Renaissance.

Cette liberté dans les détails se sent également, mais beaucoup moins cependant, dans les motifs sculptés de l'ornemen-



DORMITION DE LA VIERGE D'APRÈS L'ICONOGRAPHIE ARMÉNIENNE



MINIATURE D'UN MANUSCRIT DE SISSOUAN DATÉ DE 1330

tation des églises. Là, les artistes ont parfois donné libre cours à leur fantaisie, mais en conservant toujours les données générales du style byzantin. Il importe cependant de ne pas passer sous silence une église très curieuse et fort belle, celle d'Akhtamar, située dans une île du lac de Van, et dont les murs sont couverts de représentations sculptées en relief montrant le Christ, la Vierge, les Saints, des animaux et des motifs fantaisistes. A l'aspect de ces singulières sculptures, l'on ne peut s'empêcher de songer aux bas-reliefs rupestres des Chaldéens, des Assyriens et des Hétéens. Cette église, en forme de croix grecque et construite suivant l'ordonnance byzantine, date du premier quart du dixième siècle. Il semble

que de vieilles traditions millénaires d'ornementation se soient conservées sur ces murs.

Nous ne possédons presque rien de l'architecture civile des Arméniens antérieure à la prise d'Ani par les Seldjoukides; mais tout porte à croire qu'elle aussi était inspirée par Byzance et par la Perse. Quant aux constructions militaires, si nous en jugeons par les murailles d'Ani, l'architecture est la même que celle usitée chez les Byzantins et les Sassanides, voire même dans tous les pays méditerranéens à cette époque, et n'en diffère que par un luxe d'ornementation très particulier dans le choix et la disposition des matériaux. Bien qu'elles soient très massives, les fortifications d'Ani sont fort gracieuses et d'un aspect agréable.



COMBAT D'ANIMAUX
(Iconographie arménienne d'après Alishan.)

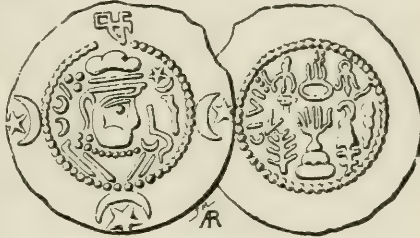
Il n'existe malheureusement pas de séries numismatiques de la Grande Arménie, après la suite, tout entière au type grec, contemporaine des Séleucides de Syrie et des Arsacides de Perse. Cette lacune est fort regrettable, non seulement au point de vue des certitudes historiques qu'apportent les médailles, mais aussi en raison des indications précieuses que les monnaies fourniraient quant à l'influence artistique prépondérante aux diverses époques, depuis l'avènement des princes sassanides au trône de l'Iran jusqu'à la ruine de la dynastie des Bagratides. A défaut de documents numismatiques arméniens, nous sommes obligés de nous en rapporter à ceux qui nous ont été laissés par les princes géorgiens, si souvent mélangés aux affaires de l'Arménie, et dont les territoires situés dans la vallée de la Kourah subissaient à peu de chose près les mêmes vicissitudes que les provinces septentrionales et orientales de l'Arménie.



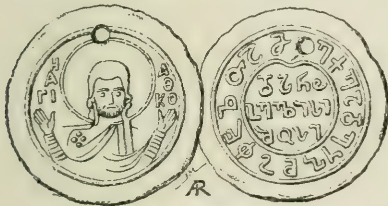
LA VIERGE
(Miniature d'un manuscrit exécuté pour le roi Hétoum II.)

La monnaie en Géorgie. Vers 575 après J.-C. les éristhaws géorgiens, en lutte contre les Perses qui occupaient la Transcaucasie tout entière, battaient monnaie au type des derniers rois sassanides Hormisdas IV, Khosroès II, etc. C'est qu'alors l'influence byzantine était bien affaiblie dans cette partie de l'Asie. Puis un vide de quatre siècles environ se fait dans la série du Karthli, lacune correspondant à la conquête arabe, à l'arrivée des Seldjoukides et aux luttes dont la Transcaucasie fut le théâtre. David, prince du Taïq, fournit alors un folis au type

byzantin contemporain, puis ce fut Bagrat IV, l'adversaire du turc Alp-Arslan, et Giorgi II (1072-1089) qui frappent au type de Constantinople, de même que Koriké (1046-1082 ?), roi de l'Albanie arménienne; David II, dit le Réparateur, émit alors des aspres dont le droit est inspiré par les coins de Trébizonde, alors que le revers porte en écriture arabe : *Le roi des rois Daoud fils de Giorgi; glaive du Messie.* Mais Dimitri (1125-1154) dut frapper des pièces portant les noms de l'Arabe Al Moktafy et du sultan seldjoukide de Perse Mahmoud. Giorgi III (1154-1184) qui s'empara sur les Turcs d'Ani, d'Etchmiadzin, de Dovin, Gandzak et d'une grande partie de l'Arménie, émit des monnaies d'un aspect particulier de même que sa fille, la reine Thamar, mais en même temps, ou à peu de chose près, ces souverains frappèrent au type mixte byzantin et musulman.

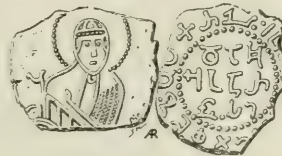


GOURGEN, ERISTHAW DE GÉORGIE



BAGRAT IV, ROI DE GÉORGIE

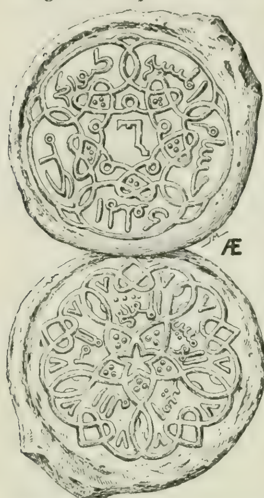
Roussoudan (1223-1247), fille de Thamar, imite les monnaies de Byzance, et son fils David V, celles des Comnène de Trébizonde. Mais les Mongols venaient de soumettre la Géorgie et l'Arménie; aussi voyons-nous figurer sur les médailles de David V (1243-1269) lui-même, de Dimitri II (1273-1289), de David VI (1292-1310), de Wakhtang III (1301-1307) les noms des khans suzerains de ces princes, écrits en caractères mongols ou arabes. Sous Bagrat (1360-1395), les aspres au type des Comnène reparaissent, et il en fut de même sous Giorgi VIII (1452-1469). Puis le monnayage géorgien cessa pour ne plus reprendre qu'à l'époque de l'occupation russe.



GIORGI II, ROI DE GÉORGIE

On conçoit sans peine combien de pareilles vicissitudes durent apporter de trouble dans le développement des arts en Transcaucasie, et combien aussi les influences furent variées. Chrétiens, les Géorgiens et les Arméniens réservaient leurs sympathies pour Constantinople et Trébizonde, et conservaient avec l'Empire des liens étroits; mais, pour mille détails, ils n'en étaient pas moins livrés à eux-mêmes.

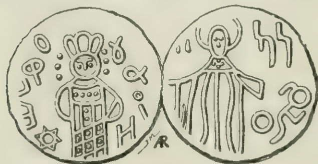
En Cilicie, sous les Roupéniens et les Lusignan la numismatique tout entière est au type frank et l'influence latine se faisait sentir en toutes choses, dans l'architecture civile et religieuse qui, dans ce pays, montra un curieux mélange de byzantin et du gothique. Aussi les édifices roupéniens diffèrent-ils sensiblement de ceux qui se construisaient alors dans la Grande Arménie.


GIORGI III, ROI DE GÉORGIE ET AL MOKTAFY

L'architecte Toramanian, qui depuis de longues années étudie les monuments arméniens, considère l'art arménien comme national et le partage en quatre cycles dont le dernier, l'un des plus brillants, s'étend du treizième au quatorzième siècle, alors que l'Arménie était en pleine décadence politique. Je ne puis le suivre dans cette voie, considérant l'art arménien comme une branche de l'art byzantin dont l'évolution s'est faite, il est vrai, suivant des tendances personnelles et des influences étrangères, mais qui toujours est demeuré plus ou moins fidèlement attaché aux principes de Constantinople.

L'art byzantin, tout comme celui des Romains et des Grecs, prit, surtout en Asie et en Afrique, un aspect provincial très caractéristique; la sculpture romaine de l'Égypte en est un exemple frappant, et ces goûts de terroir se sont continués en Arménie presque jusqu'à nos jours. N'en est-il pas d'ailleurs de même en Russie, où le byzantin a évolué d'une manière toute spéciale, aussi bien dans l'architecture que dans la sculpture et la mosaïque.


BOUSSOUDAN, REINE DE GÉORGIE


GIORGI VIII, ROI DE GÉORGIE

Loin de moi la pensée de retirer aux Arméniens une certaine originalité dans leurs compositions architecturales. Ils ont su adapter l'art byzantin à leurs goûts, tirer habilement parti des enseignements que leur fournissaient leurs voisins les Perses; mais, tout comme le copte, le roman, le russe, l'art arménien ne peut être, à mon sens, considéré que comme une branche de l'art byzantin.



RELIQUAIRE D'ETCHMIADZIN

Les arts industriels.

Ce que nous connaissons de l'orfèvrerie, de la fabrication des tissus et des tapis, de la broderie et des autres travaux des artisans arméniens, nous montre ce peuple comme très versé, dès le Moyen Age pour le moins, dans ces arts secondaires et, de nos jours, ces artisans sont, on le peut dire sans crainte d'erreur, presque les seuls qui dans tout l'Empire turc produisent des œuvres de goût.

Les bibliothèques, les églises de l'Orient possèdent toutes des triptyques, des icones, des reliures de livres, des vases sacrés, des reliquaires, des ornements du culte, des tentures, des tapis et des étoffes de travail arménien, et dans ces objets si nombreux on reconnaît aisément les travaux exécutés d'après les goûts indigènes, généralement byzantins, et ceux qui, faits pour le compte des Turcs ou des Persans, ont adopté la mode des musulmans.

A Constantinople, Smyrne, Trébizonde, Téhéran, Hamadan, Tabriz, Erzeroum, Erivan, Tiflis, dans presque tous les centres du nord de l'Asie Antérieure, la bijouterie et l'orfèvrerie sortent des Arménistans (quartiers arméniens) et, dans les maisons arméniennes, les femmes tissent et brodent, font des tapis et des ouvrages qui se répandent jusqu'en Europe, où ils sont, dans le commerce et dans le public, attribués aux musulmans. C'est que les Arméniens ne produisent dans leur goût que les objets qu'ils se réservent pour eux-mêmes et que les autres, étant destinés à la vente, doivent répondre aux désirs de la clientèle. Mais chez ce peuple laborieux, jamais on n'a cessé de cultiver ces arts secondaires, et bien des orfèvres, bien des ciseleurs qui fournissaient la cour des basileïs étaient, à coup sûr, des Arméniens.

Dans un ordre plus élevé, celui de l'architecture, les Arméniens ont également joué un très grand rôle en Orient. On sait que c'est l'architecte Tiridate, le constructeur de bien des églises d'Ani, qui a refait cette superbe coupole de Sainte-Sophie de Constantinople, construite jadis par les architectes grecs Anthémius de Tralles et Isidore de Milet, et qui s'était écroulée lors du tremblement de terre qui en 989 dévasta la ville. Cette nouvelle coupole, que nous pouvons encore admirer de nos jours, construite en arc d'ellipse surbaissé, bâtie avec des matériaux légers, est encore un modèle qu'on cite dans nos cours de stéréotomie. Et les émules de Tiridate furent nombreux dans l'Empire byzantin.

Bien plus, les Arabes, les Turcs et les Mongols, incapables de construire eux-mêmes les beaux monuments que nous leur attribuons, sur lesquels les noms de leurs khalifes, de leurs sultans et de leurs khans s'étalent en lettres d'or, ont confié à des chrétiens le soin de perpétuer la mémoire de leurs grands

hommes. Suivant les pays, Grecs, Syriens et Arméniens ont été les maîtres de la construction dans toute l'Asie Antérieure jusqu'aux Indes, sauf toutefois en Perse; car dans l'Iran les traditions des grands architectes de l'antiquité s'étaient conservées.

Le goût des arts ne s'est jamais éteint chez les Arméniens, soit qu'ils l'appliquassent à leurs propres besoins, soit qu'ils fussent appelés à travailler pour leurs maîtres musulmans et, dans toutes les branches qu'ils cultivaient dès le Moyen Age, ils ont conservé une grande maîtrise. Jusqu'au dix-huitième siècle, ils sont demeurés attachés aux styles qu'ils possédaient par tradition ou par nécessité; mais, avec le dix-neuvième siècle ils entrent dans une ère de progrès, en même temps que leurs littérateurs et leurs musiciens, sous l'influence de l'Europe, ils se lancent dans des formes nouvelles. Architectes, peintres et sculpteurs se font aux écoles de l'Occident, apprennent le grand art et ne restent point en retard sur le mouvement général.

Au dix-huitième siècle, *Stépanos de Pologne,* un peintre arménien, laissa dans le couvent d'Etchmiadzin des tableaux de goût italien.

Dès le début du dix-neuvième siècle, toute une génération travaille et s'efforce, non sans succès, de s'européaniser dans la sculpture, la peinture, la gravure, la danse. *Yervant Osgan,* sculpteur de talent, dirige pendant bien des années l'école ottomane des Beaux-Arts à Constantinople, et bien des noms arméniens paraissent confondus avec ceux de nos bons artistes, *Aïvazovsky,* le meilleur des peintres russes de marines, *Edgar Chahine,* peintre et aquafortiste dont chacun à Paris connaît les œuvres, *Zakarian* et ses natures mortes, *Mahokian* et *Chabanian* dans les marines, les paysagistes *Alhasian* de Paris, *Bachindjaghian* et *Thadévossian* de Tiflis, *Terlémésian* de Van, *Sarian* de Moscou, bien d'autres encore et de jeunes élèves des écoles des Beaux-Arts de l'Occident, dont l'avenir ne s'est point encore déclaré.

Danse. La danse, jadis populaire seulement, toujours très en faveur dans les campagnes, se développe dans les salons, et au théâtre la muse sourit à ces premiers essais, et Terpsichore tend la palme à Mlle *Armène Ohanian,* dont Paris admire les heureuses adaptations.

CHAPITRE XII

Les événements en Arménie, après la chute du tsarisme en Russie (1917-1918).

Pendant que ce volume était sous presse, de graves événements, survenus en Russie, ont jeté le trouble dans les affaires orientales et plongé de nouveau le peuple arménien dans les larmes, lui infligeant l'une des plus effroyables crises que relatent les annales.

Fidèles au testament de Pierre le Grand, les tsars visaient la possession de Constantinople et des détroits ; mais, ne pouvant plus, en ces derniers temps, atteindre les rives du Bosphore par l'Europe, depuis que les Bulgares et les Roumains, émancipés du joug des Turcs, avaient recouvré leur autonomie nationale, la diplomatie russe cherchait donc une voie par l'Asie et, pour atteindre le but séculaire de la politique des Romanoff, elle convoitait l'Arménie turque et l'Anatolie. Dès 1914, tous les efforts des armées impériales en Asie tendaient vers cet objectif, pour lequel les peuples de l'Entente, la France, l'Angleterre et l'Italie, laissaient à Pétrograd les mains libres. Convaincus que la puissance militaire allemande était irrésistible, escomptant la victoire de Berlin, les Jeunes Turcs avaient commis l'imprudence de déclarer la guerre à l'Entente : c'était ouvrir toute grande la porte aux généraux russes et donner aux peuples soumis, aux chrétiens de Turquie, l'occasion de se lever et de réclamer leur indépendance.

Cependant, bien que les Arméniens eussent pris fait et cause pour les ennemis de l'Allemagne, les vues n'étaient pas les mêmes à Tiflis et à Erzeroum qu'à Pétrograd. Il n'entrait pas dans les intentions de la Russie d'alors d'accorder la liberté politique à l'Arménie, dont les idées libérales et séparatistes étaient, en haut lieu, considérées comme dangereuses pour la sécurité du régime tsariste et de la dynastie des Romanoff. D'ailleurs, la naissance d'une Arménie autonome eût barré la route d'Asie vers les détroits, tout comme celles de la Roumanie et de la Bulgarie avaient fermé celle de la Thrace. Les Arméniens étaient donc, dans la pensée du Gouvernement russe, appelés à devenir sujets du Tsar, au même titre que les nombreux peuples dont se composait l'empire de Nicolas II. Cette solution, sans être la meilleure et la plus juste, présentait du moins l'avantage de délivrer les Arméniens de la

tyrannie ottomane; ce régime n'était du reste que le prélude d'une évolution plus complète. Les progrès nationaux que les Arméniens venaient de réaliser dans les provinces russes transcaucasiennes, malgré l'état de défaveur dans lequel ils étaient tenus, leur permettaient de mesurer leurs forces et d'envisager avec confiance l'avenir de leur nation. Conscients de leur vitalité, les Arméniens pouvaient considérer cette situation comme provisoire et comme ne devant pas se prolonger après la guerre. Aux yeux des hommes clairvoyants, l'Empire russe, gravement atteint par les difficultés agraires et sociales, mal secondé par une administration vermoulue, devait fatalement subir une crise très grave, et, grâce à cette crise, les intérêts des diverses nationalités se feraient certainement jour, car ils seraient soutenus par les démocraties de l'Occident d'une part, et, d'autre part, le tsarisme, s'il voulait éviter la ruine, serait contraint de consentir à de grandes concessions. L'avenir, bien qu'il fût encore indécis, se montrait donc favorable pour l'Arménie.

Déjà les armées moscovites s'étaient emparées de la plus grande partie des vilayets turcs de l'Arménie, Erzeroum, Van, Mouch, Erzindjan, Baïbourt, Trébizonde, venaient d'être arrachés au joug infâme de la Turquie, quand, au début de l'année 1917, survint l'effroyable cataclysme de la Révolution russe.

L'orientation de la politique étrangère de Pétrograd entra dès lors dans une nouvelle phase, celle du défaitisme. Aux tendances impérialistes, c'est-à-dire aux désirs de conquêtes, succéda brusquement la renonciation aux traditions séculaires. On déchira le testament de Pierre le Grand, et, sur l'ordre de l'Allemagne, abandonnant les vues de la Russie sur Constantinople et les détroits, le nouveau Gouvernement, à la solde de Berlin, se désintéressa de l'Asie. On mit, il est vrai, en avant, pour la forme, le principe de l'émancipation des peuples opprimés, principe directeur de la lutte de l'Entente contre les empires centraux, mais ce mobile, trop élevé pour soutenir les masses russes, céda vite le pas à l'égoïsme et aux appétits vulgaires des nouveaux maîtres de Pétrograd; on ne conserva plus qu'en paroles ces généreuses formules, qui bientôt se trouvèrent en contradiction flagrante avec les actes des énergumènes arrivés au pouvoir avec l'appui de l'Allemagne.

La débâcle russe prit en peu de temps d'inconcevables proportions et elle s'affirma d'une manière éclatante dans le traité de Brest-Litowsk, abjecte soumission du Gouvernement anarchique des soviets envers le despotisme impérieux de Berlin. Dès lors, au milieu du plus effroyable des désordres, les peuples se sentant abandonnés, isolés, chacune des nationalités, réduite à ses propres ressources et à ses forces populaires,

crut pouvoir se sauver de la tourmente en proclamant son indépendance. Il se forma dans la Transcaucasie une république éphémère composée des Arméniens, des Géorgiens et des Tartares. Cette combinaison politique n'était pas viable. Il existait chez les Tartares musulmans des haines séculaires contre les Arméniens, et de graves dissentiments étaient récemment survenus entre les musulmans et les Géorgiens. Il s'ensuivit que les Tartares embrassèrent la cause de l'Islam et prirent parti pour les Turcs contre leurs alliés de la veille. Quant aux Géorgiens, après avoir coopéré à la défense de la Transcaucasie contre les Osmanlis, ils abandonnèrent les Arméniens, qui demeurèrent seuls devant l'ennemi.

Cependant, le Gouvernement des soviets, bien qu'il fût décidé à toutes les trahisons, pensait qu'il était encore de son intérêt de faire croire qu'il entretenait des vues libérales quant à l'émancipation des nations opprimées et, le 13 janvier 1918, il publiait à Pétrograd un décret dans lequel on lit :

Le Conseil des commissaires du peuple déclare au peuple arménien que le Gouvernement des ouvriers et des paysans de Russie soutient les droits des Arméniens de l'Arménie turque occupée par la Russie de fixer librement leur État, y compris même leur indépendance. Le Conseil des commissaires admet que la réalisation de ce droit est possible en établissant une série de garanties préalables, absolument nécessaires au referendum du peuple arménien. Le Conseil des commissaires reconnaît comme garanties partielles les conditions suivantes :

Art. 1. — *Évacuation de l'Arménie par les troupes russes et formation immédiate d'une armée de milice arménienne, dans le but de garantir la sécurité personnelle et matérielle des habitants de l'Arménie turque.*

Art. 2. — *Retour en Arménie turque, sans aucun obstacle, des fugitifs arméniens, ainsi que des émigrants arméniens dispersés dans les différents pays.*

Art. 3. — *Retour en Arménie turque, sans aucun obstacle, des Arméniens expulsés par force, pendant la guerre, par les autorités turques dans l'intérieur de la Turquie. Le Conseil des commissaires insistera sur cette condition lors des pourparlers de paix avec les délégués turcs.*

Art. 4. — *Formation d'un gouvernement provisoire arménien, en Arménie turque, sous forme de conseil des délégués du peuple arménien, élus sur la base démocratique. Stépan Chahoumanian, nommé commissaire extraordinaire provisoire pour les affaires du Caucase, est chargé de donner toute assistance aux habitants de l'Arménie turque pour la réalisation des articles 2 et 3, ainsi que pour former une commission*

mixte, afin de fixer la date et les moyens d'évacuation des troupes russes, conformément à l'article 1. Les frontières géographiques de l'Arménie turque seront fixées par les représentants du peuple arménien élus démocratiquement d'accord avec les habitants musulmans et autres des provinces limitrophes contestées, et avec le commissaire Chahoumanian.

Ce monstrueux document, tout en reconnaissant aux Arméniens le droit de vivre et de s'administrer eux-mêmes, leur imposait une forme gouvernementale anarchique, c'est-à-dire contraire aux intérêts de la nation, dont les capitalistes constituent l'une des grandes forces, et livrait l'organisation d'un État naissant aux volontés des masses ignorantes. Il annonçait de plus l'intention des soviets de retirer les troupes russes de l'Arménie turque et, en conséquence, de l'abandonner aux colères des Osmanlis, qui ne pardonneraient jamais aux Arméniens d'avoir assisté les armées de l'Entente dans leurs opérations. C'était là la plus basse des trahisons, le plus vil des crimes, et cyniquement les maximalistes ajoutaient qu'ils comptaient engager des négociations avec les Turcs, qui, d'ailleurs, n'avaient pas encore été consultés au sujet de l'avenir des vilayets chrétiens qui leur allaient être rendus. Les commissaires du peuple promettaient vaguement de chercher à négocier.

C'était vouer l'Arménie à de nouveaux massacres, à une servitude plus affreuse encore que celle dont ce malheureux pays était la victime depuis tant de siècles. Comment, en effet, le peuple arménien pouvait-il lutter avantageusement contre les armées du Sultan, secondées par les tribus kurdes, dirigées par des officiers allemands?

Mais ce n'était encore là que le début de l'infamie boltchévique, car, deux mois après la promulgation de cet ignoble décret, le Gouvernement maximaliste signait, en mars 1918, le honteux traité de Brest-Litowsk, qui livrait la Russie à l'Allemagne, l'Arménie et la Transcaucasie à la Turquie. Non contents d'effacer d'un trait de plume l'œuvre entière de l'armée du grand-duc en Asie, et d'abandonner les chrétiens de l'Arménie turque à leurs bourreaux, ils ajoutaient, sous la dictée des plénipotentiaires allemands et turcs, un paragraphe plus odieux encore, parce qu'il sacrifiait d'anciens territoires russes peuplés de chrétiens, et ouvrait toutes grandes les portes des provinces transcaucasiennes.

La Russie, dit cette honteuse capitulation, dans son article 4, *fera tout ce qu'il est en son pouvoir pour assurer l'évacuation rapide des provinces orientales d'Anatolie et leur restitution à la Turquie. Ardahan, Kars et Batoum seront évacués sans retard par les troupes russes.*

Le nom de l'Arménie n'est même plus prononcé dans ce texte imposé par l'ennemi ; il est remplacé par celui de *provinces orientales de l'Anatolie*. C'est dire que le peuple arménien n'existe pas ; c'est l'abandonner officiellement aux haines de ses anciens maîtres ; c'est de la part des boltchéviks renier les droits les plus sacrés de l'humanité, marcher sur leurs propres principes.

Le coup était terrible pour les Arméniens, car non seulement les vilayets allaient être de nouveau envahis, mais l'évacuation de Batoum, d'Ardahan et de Kars obtenue par les Turcs montrait, à n'en pas douter, que les Osmanlis comp-



L'ILE ET LE COUVENT DU LAC SÉVAN (ARMÉNIE RUSSE)

taient pour le moins reprendre leurs districts perdus lors de la guerre de 1878. On alla même, à Constantinople, jusqu'à déclarer *que la frontière naturelle de l'Empire ottoman était à la chaîne du grand Caucase.*

Devant de pareilles menaces, les Arméniens, résolus à défendre leurs foyers jusqu'à la mort, s'armèrent pendant que les troupes russes évacuaient le territoire osmanli et les districts occidentaux de l'Arménie russe. Mais que pouvait une poignée de braves contre les armées turques ? Dès le mois d'avril, la lutte commença. Trébizonde était tombée, Erzindjan eut le même sort, malgré la résistance acharnée de 5.000 volontaires arméniens qui la défendaient ; puis Erzeroum, Mouch, Van, furent le théâtre de batailles opiniâtres qui, parfois, se terminaient à l'avantage des Arméniens. Mais ces succès devaient demeurer sans lendemain, et, peu à peu, le front se reporta vers le nord, dans les provinces jadis russes.

Batoum venait d'être enlevée par les Turcs aux Géorgiens, et les vainqueurs mettaient le siège devant Kars, tournaient cette place et ravageaient les districts du Petit Caucase. Alors les Géorgiens, abandonnant la cause commune des chrétiens,

entrèrent en pourparlers avec l'ennemi ; les Arméniens eux-mêmes durent se contenter d'une minuscule partie de leur patrie, dans la région d'Erivan et du lac Sévan. Là, ils ont créé une petite république, en attendant des jours meilleurs, jours qui semblent devoir être proches, aujourd'hui que l'Angleterre est intervenue en Perse septentrionale, est allée jusqu'à prendre momentanément pied à Bakou et se prépare à barrer la route des Indes, alors qu'en Occident se passent de grands événements. Pendant ce temps, des bandes arméniennes se défendent encore âprement dans les montagnes contre les Tartares, car la lutte est bien loin d'avoir pris fin.

En occupant Bakou, grand port de la mer Caspienne, l'Angleterre détenait l'un des points les plus importants de la route continentale vers les Indes, mais son intervention eût été plus efficace si, quelques mois auparavant, elle avait soutenu les Arméniens encore nombreux alors. Elle eût sauvé la citadelle transcaucasienne et intercepté toute communication entre la Turquie et les musulmans orientaux, tartares, turcs azerbaïdjanis et turkomans.

L'historien, je l'ai déjà dit, n'est pas en droit de parler de l'avenir. Quoi qu'il en soit de l'issue de cette guerre sans merci entre la nation arménienne et ses oppresseurs, le souvenir de cette lutte demeurera comme l'une des plus belles pages des annales du peuple de Haïk. Par sa constance, son courage et les malheurs sans nom dont elle a été la victime, l'Arménie mérite une glorieuse place dans le récit de la guerre mondiale.



DRAGON
(Iconographie arménienne d'après Alishan.)

APPENDICES

CHRONOLOGIE [1]

HAUTE ANTIQUITÉ

DONNÉES LÉGENDAIRES

Patriarches.

1. Haïk, 2350 av. J.-C.
2. Arménak
3. Armaïs
4. Amassia
5. Guégham
6. Harma
7. Aram

(2-7 : 2300-2000 av. J.-C.)

8. Ara le Beau
9. Ara Araïan ou Kardos

(8-9 : 2000 à 1870)

10. Anouchavan
11. Paret
12. Arbak
13. Zavan
14. Pharnas
15. Sour
16. Havanak

(1870 à 1700)

17. Vachtak
18. Haïkak I

(1700)

19. Ampak
20. Arnak
21. Chavarche
22. Noraïr
23. Vestam
24. Kar
25. Gorak
26. Hrant
27. Endzak
28. Gueghak
29. Horo

(à 1200)

30. Zarmaïr
31. Pertch
32. Arboun
33. Hoï
34. Houssak
35. Kaïpak
36. Skaïordi

(1200 à 870)

Rois.

1. Parouïr
2. Hratchia
3. Pharnouas
4. Patchouïtch
5. Kornak
6. Phavos
7. Haïkak II
8. Erouand Ier
9. Tigrane Ier
10. Vahagn
11. Aravan
12. Nerseh
13. Zareh
14. Armog
15. Bagam
16. Van
17. Vahé

(870 à 330 av. J.-C.)

(Aucune des dates qui précèdent ne doit être prise en considération.)

DONNÉES HISTORIQUES

Les origines.

Arrivée des Arméno-Phrygiens dans la Thrace . . .		(?)
Passage du Bosphore par les Arméno-Phrygiens . .	V.	1250 av. J.-C.
Installation des Arméno-Phrygiens en Phrygie . . .		1000 (?) —
Les Arméniens se séparent des Phrygiens	V.	800 —
Occupation des pays de l'Ararat	V.	600 —
Domination médique (Cyaxarès)	V.	590-559 —
Domination des Achéménides de Perse	V.	559-330 —
Domination macédonienne (?)	V.	330-315 (?) —

(1) Nous devons cet appendice en entier au beau travail de M. K. J. Basmadjian, *Chronologie de l'Histoire de l'Arménie*, publié dans la *Revue de l'Orient chrétien*, T. XIX. 1914. J'y ai simplement ajouté les données que nous possédons sur les faits qui ont précédé le quatrième siècle av. J.-C.

PREMIERE PÉRIODE D'INDÉPENDANCE

1. Phraataphernès ou Néoptolème prend possession de l'Arménie, 323 av. J.-C.
2. Orontès I Hrant ou Ervand, 322-301.
3. Ardoatès ou Artavazd 301.

. . . . (?)

4. Artabazanès ou Artavaz, 239-220 (?).
5. Orontès II, 220 (?)-215 (?).

DOMINATION DES SÉLEUCIDES, 215 (?)-190

DEUXIÈME PÉRIODE D'INDÉPENDANCE

DYNASTIE D'ARTAXIAS

1. Artaxias ou Artachès I, 190-159 (?) av. J.-C.
2. Artavazd I, 159 (?)-149.
3. Tigrane I, 149-123.
4. Artavazd II ou Artoadistus, 123-94.
5. Tigrane II le Grand, 94-54.
6. Artavazd III, 56-34.
7. Alexandre, 34-31.
8. Artachès II, 30-20.
9. Tigrane III, 20-12.
10. Tigrane IV } 12-5 av. J.-C. et 2-1 après J.-C.
11. Erato }
12. Artavazd IV, 5-2 av. J.-C.

DYNASTIE ÉTRANGÈRE

1. Ariobarzanès, *Mède*, 2 ap. J.-C.
2. Artavazd V, *Mède*, 2-11.
3. Tigrane V, *Juif*, 11-14.
   Erato (de nouveau), 14-15.
4. Vonônès, *Parthe*, 16-17.
5. Artachès III ou Zénon, *Romain*, 18-34.
6. Arsace ou Archak I, *Parthe*, 34-35.
7. Mithridate, *Géorgien*, 35-37 et 47-51.
8. Rhadamiste, *Géorgien*, 51-53.

ARSACIDES D'ARMÉNIE

1. Tiridate I, 53-59 et 66-100.
2. Tigrane VI, 60-62.
3. Exédarès, 100-113.
4. Parthamasiris, 113-114.
5. Parthamaspatès, 116-117.
6. Vologèse ou Vagharche I, 117-140.
7. Sohémus, 140-162 et 163-178.
8. Pacorus, 162-163.
9. Sanatroukès, 178-216.
10. Vologèse ou Vagharch II, 178-217.
11. Tiridate II ou Khosroès I le Grand, 217-238.
    Fin du royaume des Parthes, 226.
    Domination des Sassanides, 238-250 et 252-261 et 272-282 et 294-298.

12. Tiridate III, 250-252 et 283-294 et 298-330.
13. Artavazd VI, 252-261.
Domination des Palmyréniens, 261-272.
14. Khosroès II le Jeune, 331-339.
15. Tiran, 340-350.
16. Arsace ou Archak II, 351-367.
17. Pap, 369-374.
18. Varazdat, 374-378.
19. Arsace ou Archak III, 378-389.
20. Valarsace ou Vagharchak, 378-386.
21. Khosroès III, 386-392 et 414-415.
Partage de l'Arménie entre les Romains et les Sassanides, 387.
22. Vramchapouh, 392-414.
Invention de l'alphabet arménien, 414.
23. Sapor ou Chapouh, 416-420.
24. Artachès IV, 423-429 (1).

DOMINATION PERSE

MARZPANS OU GOUVERNEURS GÉNÉRAUX

1. Vehmihrchapouh, *Perse*, 430-438.
2. Vassak Suni, *Arménien*, 438-451.
Vardan le Grand, † 451 (grand combat d'Avaraïr)
3. Atrormizd, *Arménien-Perse*, 451-465.
4. Atrvechnasp, *Perse*, 465-481.
5. Sahak Bagratouni, *Arménien*, 481-482.
6. Chapouh Mihranian, *Perse*, 483-484.
7. Andékan, *Persan*, 484-485.
8. Vahan Mamikonian, *Arménien*, 485-505.
9. Vard Mamikonian, *Arménien*, 505-509.
. . . . (?)
10. X. Nikhorakan, *Perse*, 548-552 (?).
11. Vechnasp Bahram, *Perse*, 552-554 (?).
12. Denchapouh, *Perse*, 554-560 (?).
13. Varazdat, *Perse*, 560-564 (?).
14. Sourène, *Perse*, 564 (?)-572.
Vardan V Mamikonian, général arménien, 572-578.
15. Vardan Vechnasp, *Perse*, 572-573.
16. Golon Mihran, *Perse*, 573.
17. Philippos, seigneur de Sunik, *Arménien*, 573-578.
18. Tam Khosrov, *Perse*, 578-580.
19. Varaze Vezour, *Perse*, 580-581.
20. Le Grand généralissime parthe, *Perse*, 581-588.
21. Frahat, *Perse*, 588.
22. Frartine Datan, *Perse*, 588-590.
23. Vendatakan Nikhorakan, *Perse*, 591-?
24. Mérakbout, *Perse*, 594-598 (?).
25. Yazdène, *Perse*, 598-600 (?).
26. Boudmah, *Perse*, 600 (?)-604.

(1) Au sujet des listes qui précèdent, consulter : F. Justi, *Iranisches Namenbuch*, Marburg, 1895; E. Babelon, *Les Rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, Paris, 1890; H. Asturian, *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom*, Venedig, 1911; J. Marquart, *Philologus*, Göttingen, 1896; K. J. Basmadjian, *La Vraie Histoire d'Arménie* (en arménien), Constantinople, 1914.

27. Foyiman, *Perse,* 604-608.
28. Achtate Yeztaïar, *Perse,* 608-610.
29. Chahène, *Perse,* 611-612.
30. Chahraïanpet, *Perse,* 612-613.
31. Parscanpet Parchenazdat, *Perse,* 613-?
32. Namgaroun Chonazp, *Perse,* 616-619 (?).
33. Chahraplakan, *Perse,* 620-624 (?).
34. Tchrotch ou Rotch Véhan, *Perse,* 624 (?)-627.
35. Varaztirotz Bagratouni, *Arménien,* 628-634.
Chute de l'Empire perse 652.

GOUVERNEURS GÉNÉRAUX DE L'ARMÉNIE BYZANTINE

1. Jean le Patrice, *Arménien,* 591.
2. Héracle, général, *Arménien,* père de l'empereur Héraclius I, 594.
3. Sourène, général, *Perse* (?), 604.
. . . . (?).
4. Mejèje Gnouni, général, *Arménien,* 630-635.
5. David Saharouni, curopalate, *Arménien,* 635-638.
Irruption des Arabes en Arménie, 636.
6. Théodoros Rechtouni, général et patrice, *Arménien,* 641-646.
7. Thomas, *Byzantin* (?), 646-646.
8. Varaztirotz Bagratouni, curopalate, *Arménien,* 646-646.
9. Sembat Varaztirotzian, curopalate, *Arménien,* 646-656 (?).
Théodoros Rechtouni (revient), général, *Arménien,* 646-653.
10. Maurianos, général, *Byzantin,* 653.
11. Procope, général, *Byzantin,* 653.
12. Hamazasp Mamikonian, couropalate et patrice, *Arménien,* 658-661.
13. Sembat Bagratouni Sembatian, couropalate, *Arménien,* 703-705.

DOMINATION ARABE

OSTIKANS OU GOUVERNEURS GÉNÉRAUX (1)

1. Théodoros Rechtouni, *Arménien,* 654-658.
2. Mouchegh Mamikonian, *Arménien,* 658-660.
3. Grigor Mamikonian, *Arménien,* 661-685.

(1) Afin de compléter la liste des gouverneurs arabes de l'Arménie établie d'après les sources arméniennes nous donnons la même suite extraite des écrivains arabes tels que AL-BELADSORI, TABARI, IBN-KHALDOUN, IBN-AL-ATHIR, etc... par M. K. J. BASMADJIAN. Les nombres placés entre parenthèses et précédés du signe = indiquent les correspondances avec la liste arménienne.

1. Abd-er-Rahman, 636 (?) — 644.
2. Wélid fils d'Oqba, 644 — ?
3. Hozéïfa, ? — ? *Sous Othman, 644-656.*
4. Moghira fils de Choba, ? — ? *Sous Othman.*
5. Qacim (= 7 ?) fils de Rabia *ou* Amr fils de Moawiya ? — ? *Sous Othman.*
6. El-Oqaïli, ? — ? *Sous Othman.*
7. Achath fils de Qaïs, ? — ? *Sous Ali, 656-661.*
8. Habib fils de Maslama, † 663. *Sous Moawiya I, 660-680.*
9. Abd-Allah (= 6 ?) fils de Hatim ? — ? *Sous Moawiya I.*
10. Abd-el-Aziz (= 8) fils de Hatim, ? — ? *Sous Moawiya I.*
11. Othman fils de Wélid, ? — ? *Sous Abd-el-Mélik, 685-705.*
12. Mohammed I fils de Merwan, frère d'Abd-el-Mélik, 692-700 (?) et 704 (?) — 710 † 719.
13. Abou-Chéikh fils d'Abd-Allah, 701-702.
14. Maslama I frère de Wélid, 710 — ?
15. Adi fils d'Adi *ou* Hatim fils de Noman ? — ? *Sous Soléïman, 715-717.*

Domination des Khazars, 685.
4. Achot Bagratouni, *Arménien,* 685-688.
5. Sembat Bagratouni Sembatian, 688-703.
Mohammed, général arabe.
6. Abd-Allah, *Arabe,* 703-705.
7. Qaçim, *Arabe,* 705-706.
8. Abd-el-Aziz, *Arabe,* 706-730.
9. Seth Harachi, *Arabe,* 730-732.
10. Mérouan, *Arabe,* 732-744.
Achot Bagratouni, patrice arménien.
11. Ishaq, *Arabe,* 745-750.
Grigor Mamikonian, général arménien.
Mouchegh Mamikonian, général arménien.
12. Yézid I, *Arabe,* 751-760 (?).
Sahak Bagratouni, général arménien.
13. Bekr, *Arabe,* 760 (?)-761 (?).
14. Hassan, *Arabe,* 762 (?)-775.
Sembat Bagratouni, généralissime arménien, † 775.
15. Yézid II, *Arabe,* 775-780 (?).
16. Othman, *Arabe,* 780 (?)-785.
Bagarat Bagratouni, généralissime arménien.
17. Roh, *Arabe,* 785.
18. Khazim, *Arabe,* 785-786.
19. Yézid III, *Arabe,* 786-787.
20. Abd-el-Kébir, *Arabe,* 787.
21. Soléïman, *Arabe,* 787-790.
22. Yézid IV, *Arabe,* 790-795.
23. Khozéïma, *Arabe,* 796-806.
24. Hol, *Arabe,* 807-847.
Sembat Bagratouni, généralissime arménien.
Bagarat Bagratouni, prince arménien de Taraun.
Achot Artzrouni, prince arménien de Vaspourakan.
25. Abou-Seth, *Arabe,* 847-851.
26. Youssouf, *Arabe,* 851.
Bogha, général arabe.

16. Milaq fils d'Isafar Behrani, ? — ? *Sous Yézid II, 720-724.*
17. Harith fils d'Amr, ? — ? *Sous Yézid II.*
18. Djerrah fils d'Abd-Allah Hakami, 723-725 et 730.
19. Maslama II fils d'Abd-el-Mélik, 725-730.
20. Saïd I el-Harichi (= 9), 730-732.
21. Merwan (= 10), 732-744.
22. Thabit, 744.
23. Ishaq (= 11) fils de Moslim, 744-749.
24. Abou-Djafar el-Mançour, 749-753.
25. Yézid I (= 12) fils d'es-Seyyid Sélami, 753 — ?
26. Hassan (= 14) fils de Qahtaba, ? — ? *Sous Mançour, 754-775.*
27. Othman (= 16) fils d'Omara, ? — ? *Sous Mohammed el-Mahdi, 775-785.*
28. Raouh (= 17) fils de Hatim, ? — ? *Sous Mohammed el-Mahdi.*
29. Khozéima (= 18) fils de Khazim, ? — ? *Sous Moussa el-Hadi, 785-786.*
30. Yézid II (= 19) fils de Mezyed, ? — ? *Sous Haroun er-Rachid, 786-809.*
31. Obéid-Allah fils de Mahdi, ? — ? *Sous Haroun er-Rachid.*
32. Fadl fils de Yahya, 792 — ?
33. Saïd II fils de Salim, ? — ? *Sous Haroun er-Rachid ?*
34. Mohammed II fils de Yézid, ? — ? *Sous Mohammed el-Émin? 809-813.*
35. Khalid fils de Yézid, ? — ? *Sous Abdallah el-Mamoun, 813-833.*
. . . . (?)
36. Haider fils de Kaous, ? — ? *Sous Mohammed el-Motaçim, 833-842.*
. . . . (?)
Sous Haroun el-Wathiq, 842-847.
37. Youssouf (= 26) fils de Mohammed, 849-856 (?)
38. Bogha, 856 (?) — ?

Achot Bagratouni Sembatian, généralissime (856) et « prince des princes » arménien, 861 (1).

TROISIÈME PÉRIODE D'INDÉPENDANCE

DYNASTIE DES BAGRATIDES ARMÉNIENS

1. Achot I, 885-890.
2. Sembat I, 890-914.
3. Achot II le Fer, 914-929.
   Achot l'Usurpateur, 921.
4. Abas, 929-953.
5. Achot III le Miséricordieux, 953-977.
6. Sembat II le Conquérant, 977-989.
7. Gaghik I Chahinchah, 989-1020.
8. Sembat III ou Jean Sembat, 1020-1042.
9. Achot IV, 1020-1042.
10. Gaghik II, 1042-1045, † 1079 à Cyzistra.

Royaume de Vaspourakan (2).

1. Khatchik - Gaghik, 914-943.
2. Dérénik-Achot, 943-958.
3. Aboussahl - Hamazasp, 958-968.
4. Achot - Sahak, 968-990.
5. Gourgên - Khatchik, 990-1003.
6. Sénékérim - Jean, 990-1006, † 1026.
7. *David,* à Sivas, 1027-1037.
8. *Atom,* à Sivas, 1037-1080.
9. *Aboussahl,* à Sivas, 1037-1080.

Royaume de Kars.

1. Mouchegh, 962-984.
2. Abas, 984-1029.
3. Gaghik, 1029-1064, † 1080 en Grèce.

Royaume d'Albanie arménienne (3).

1. David, † 1046.
2. Koriké ou Kuriké, 1046-1082 (?).

(1) Au sujet de la domination perse, consulter : M. Portoukal, *Critique d'Élisé* (en arménien), Venise, 1903; P. Gulessérian, *Étude critique sur Élisé* (en arménien), Vienne, 1909; Sebéos, *Histoire d'Héraclius* (en arménien), Constantinople, 1851; J. Gatergian, *Histoire universelle* (en arménien), Vienne, 1852; K. J. Basmadjian, *La Vraie Histoire d'Arménie*, Constantinople, 1914. Et pour l'époque de la souveraineté arabe : Ghévond, *Histoire* [d'Arménie] (en arménien), Saint-Pétersbourg, 1887; S. Açoghik, *Histoire universelle* (en arménien), Saint-Pétersbourg, 1885.

(2) Cf. Thomas Artzrouni, *Histoire* [de la maison des Artzrounis] (en arménien), Constantinople, 1852; S. Açoghik, *Histoire universelle*, Saint-Pétersbourg, 1885; K. J. Basmadjian, *La Vraie Histoire d'Arménie*, Constantinople, 1914.

(3) Au sujet des Bagratides, du royaume de Kars et de celui d'Albanie, consulter : M. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, Saint-Pétersbourg, 1851; S. Açoghik, *Histoire universelle*, Saint-Pétersbourg, 1885; Aristakès de Lastiverte, *Histoire* [d'Arménie] (en arménien), Venise, 1844; Hovhan Katholikos, *Histoire* (en arménien), Jérusalem, 1867.

QUATRIÈME PÉRIODE D'INDÉPENDANCE

DYNASTIE DES ROUPÉNIENS (1) EN NOUVELLE ARMÉNIE (CILICIE)

I. *Barons.*

1. Roupen I, 1080-1095.
2. Constantin I, 1095-1099.
3. Thoros I, 1099-1129.
4. Léon I, 1129-1137, † 1141 à Constantinople.
   Domination des Byzantins, 1137-1145.
5. Thoros II, 1145-1169.
6. Meleh, 1170-1175.
7. Roupen II, 1175-1187.
8. Léon II, 1187-1196 ; puis comme roi (Léon I) : 1196-1219.

II. *Rois.*

1. Léon I, 1196-1219.
   Isabelle, 1219-1252.
2. Philippe, 1222-1225.
3. Hétoum I, 1226-1270.
4. Léon II, 1270-1289.
5. Hétoum II, 1289-1297.
6. Thoros, 1293-1295.
7. Sembat, 1296-1298.
8. Constantin I, 1298-1299.
9. Léon III, 1301-1307.
10. Ochin, 1308-1320.
11. Léon IV, 1320-1342.
12. Guy ou Constantin II, 1342-1344.
13. Constantin III, 1344-1363.
    Léon l'Usurpateur, 1363-1365.
14. Constantin IV, 1365-1373.
    Mariam, 1373-1374.
15. Léon V, 1374-1375, † 1393 à Paris.

(1) L. Alishan, *Sissouan,* Venise, 1899 ; E. Dulaurier, *Hist. des Croisades, Documents arméniens,* t. I, Paris, 1869 ; Ch. Kohler, *Histoire des Croisades, Documents arméniens,* t. II, Paris, 1906 K. J. Basmadjian, *Léon V de Lusignan dernier roi d'Arménie* (en arménien) Paris, 1908.

CHRONOLOGIE RELIGIEUSE

I. KATHOLIKOS (1)

KATHOLIKOS D'ETCHMIADZIN

1. Grigor I l'Illuminateur, 302-325.
2. Aristakès I le Parthe, 325-333.
3. Verthanès I le Parthe, 333-341.
4. Houcik I le Parthe, 341-347.
5. Pharène I d'Achtichat, 348-352.
6. Nersès I le Grand, 353-358.
— — 363-373.
7. Chahak I de Manazkert, 373-377.
8. Zavène I de Manazkert, 377-381.
9. Aspourakès I de Manazkert, 381-386.
10. Sahak I le Grand, 387-428.
— — 432-439.
11. *Sourmak* (antipatriarche), 428-429.
— — 437-439.
— — 440-444.
12. *Berkicho le Syrien* (antipatriarche), 429-432.
13. *Chemouel le Syrien* (antipatriarche), 432-437.
14. Hosvep I de Hoghotzime, 440-452.
15. Mélité I de Manazkert, 452-456.
16. Movsès I de Manazkert, 456-461.
17. Gut I d'Arahèze, 461-478.
18. Hovhannès I Mandakouni, 478-490.
19. Babguène I d'Othmous, 490-515.
20. Samuel I d'Artzké, 516-526.
21. Mouché I d'Adaberk, 526-534.
22. Sahak II d'Oughki, 534-539.
23. Christaphore I de Tiraritch, 539-545.
24. Ghévond I d'Erast, 545-548.
25. Nersès II de Bagrévand, 548-557.
26. Hovhannès II Gabéghian, 557-574.
27. Movsès II d'Eghivard, 574-604.
28. *Hovhannès de Bagaran* (antipatriarche), 590-611.
Verthanes le Poète, locum tenens, 604-607.
29. Abraham I d'Aghbathank, 607-615.
30. Komitas I d'Aghtsik, 615-628.
31. Christaphore II Apahouni, 628-630.
32. Ezr I de Pharajnakert, 630-641.
33. Nersès III le Constructeur, 641-652.
— — 658-661.
34. Anastase I d'Akori, 661-667.
35. Israël I d'Othmous, 667-677.
36. Sahak III de Dzorapor, 677-703.
37. Éghia I d'Artchèche, 703-717.
38. Hovhannès III d'Odzoun, 717-728.
39. David I d'Aramonk, 728-741.
40. Tiridate I d'Othmous, 741-764.
41. Tiridate II de Dasnavork, 764-767.
42. Sion I de Bavonk, 767-775.
43. Essai I d'Eghipatrouche, 775-788.
44. Stéphanos I de Dovine, 788-790.
45. Hovab I de Dovine, 790-791.
46. Soghomon I de Garni, 791-792.
47. Guéorg I d'Ochakan, 792-795.
48. Hovsep II de Parpi, 795-806.
49. David II de Kakagh, 806-833.
50. Hovhannès IV d'Ova, 833-855.
51. Zacharia I de Dzag, 855-877.
52. Guéorg II de Garni, 878-898.
53. Machtotz I d'Eghivard, 898-899.
54. Hovhannès V l'Historien, 899-931.
55. Stéphanos II Rechtouni, 931-932.
56. Théodoros I Rechtouni, 932-938.
57. Éghiché I Rechtouni, 938-943.
58. Anania I de Moks, 943-967.
59. Vahan I Suni, 967-969.
60. Stéphanos III de Sévan, 969-971.
61. Khatchik I Archarouni, 972-992.
62. Sarguis I de Sévan, 992-1019.
63. Petros I Guétadardz, 1019-1036.
— — 1038-1054.
64. *Dioskoros de Sanahine* (antipatriarche), 1036-1037.
65. Khatchik II d'Ani, comme *coadjuteur :* 1049-1054. *seul :* 1054-1060.
Vacance, 1060-1065.
66. Grigor II ou Vahram, 1065-1105.
67. Guéorg III de Lori, *coadjuteur*, 1069-1072.
68. *Sarguis de Honi* (antipatriarche), 1076-1077.
69. *Théodoros Alakhocik* (antipatriarche), 1077-1090.
70. Barsègh I d'Ani, comme *coadjuteur :* 1081-1105. *seul :* 1105-1113.
71. *Poghos de Varag* (antipatriarche), 1086-1087.

(1) Mgr Malachia Ormanian dans son *Église Arménienne* (Paris, 1910) donne une liste des premiers évangélisateurs de l'Arménie ; ce sont : *S. Thadée*, martyrisé à Ardaze vers l'an 50 ; *S. Barthélemy*, martyrisé à Albacus vers 68 ; *S. Zakaria*, martyrisé vers 76 ; *S. Zementos* † vers 81 ; *S. Atirnersèh*, martyrisé vers 97 ; *S. Mousché* † vers 128 ; *S. Schachen* † vers 154 ; *S. Schavarche* † vers 175 ; *S. Ghevondios*, martyrisé vers 193 ; *S. Mehroujan* 230-260.

72. Grigor III Pahlavouni, 1113-1166.
73. *David Thornikian* (antipatriarche), 1114-?
74. Nersès IV le Gracieux, 1166-1173.
75. Grigor IV le Jeune, 1173-1193.
76. Grigor V ou Vahram, 1193-1194.
77. Grigor VI le Méchant, 1194-1203.
78. *Barsègh II d'Ani* (antipatriarche), 1195-1206.
79. Hovhannès VI de Sis, 1203-1221.
80. *Anania de Sivas* (antipatriarche), 1204-1206.
81. David III d'Arkakaghine, *coadjuteur*, 1204-1206.
82. Constantin I de Partzerpert, 1221-1267.
83. Hakob I le Savant, 1267-1286.
84. Constantin II de Katouk, 1286-1289.
85. Stéphanos IV de Roumkalé, 1290-1293.
86. Grigor VII d'Anavarza, 1293-1307.
87. Constantin III de Césarée, 1307-1322.
88. Constantin IV de Lampron, 1322-1326.
89. Hakob II de Tarse, 1327-1341,
— — 1355-1359.
90. Mékhithar I de Grner, 1341-1355.
91. Mesrop I d'Artaze, 1359-1372.
92. Constantin V de Sis, 1372-1374.
93. Poghos I de Sis, 1374-1377.
94. Théodoros II de Cilicie, 1377-1392.
Vacance, 1392-1393.
95. Karapet I de Keghi, 1393-1408.
96. Hakob III de Sis, 1408-1411.
97. Grigor VIII Khandzoghat, 1411-1416.
98. Poghos II de Garni, 1416-1429.
99. Constantin VI de Vahka, 1429-1439.
100. Grigor IX Moussabéguian, 1439-1441.
101. Kirakos I de Virap, 1441-1443.
102. Grigor X de Makou, 1443-1466.
103. *Karapet de Tokat* (antipatriarche), 1446-1477.
104. Aristakès II, comme *coadjuteur :* 1448-1466.
seul : 1466-1470.
105. *Zacharia d'Akhtamar* (antipatriarche), 1461-1462.
106. Sarguis II, comme *coadjuteur :* 1462-1470.
seul : 1470-1474.
107. *Stéphanos d'Akhtamar* (antipatriarche), 1467-1468.
108. Hovhannès VII, comme *coadjuteur :* 1470-1474,
seul : 1474-1484.
109. Sarguis III, comme *coadjuteur .* 1474-1484,
seul : 1484-1515.
110. Aristakès III d'Etchmiadzin, *coadjuteur :* 1484-1499.
111. Thadéos I de Vagharchapat, *coadjuteur*, 1499-1504.
112 Eghiché II d'Etchmiadzin, *coadjuteur*, 1504-1515.
113. Hovhannès (VIII) d'Etchmiadzin, *coadjuteur*, 1505-?
114. Nersès (V) d'Etchmiadzin, *coadjuteur*, 1506-?
115. Zacharia II de Vagharchapat, comme *coadjuteur :* 1507-1515,
seul : 1515-1520.
116. Sarguis IV de Géorgie, comme *coadjuteur :* 1515-1520,
seul : 1520-1537.
117. Grigor XI de Byzance, 1537-1542.
118. Stéphanos V de Salmasd, comme *coadjuteur :* 1540-1542.
seul : 1542-1564.
119. Michael I de Sivas, comme *coadjuteur :* 1542-1564,
seul : 1564-1570.
120. Barsègh III d'Etchmiadzin, *coadjuteur*, 1549-1567(?)
121. Grigor XII de Vagharchapat, comme *coadjuteur*, 1552-1570,
seul : 1570-1587.
122. Aristakès IV de Vagharchapat, *coadjuteur*, 1555-1563 (?)
123. Stéphanos VI d'Arindj, *coadjuteur*, 1567-1575.
124. Thadéos II, *coadjuteur*, 1571-1575.
125. Arakel de Vagharchapat, *coadjuteur*, 1575-1579.
126. David IV de Vagharchapat, comme *coadjuteur*, 1579-1587,
seul : 1587-1629.
127. Melchisédech I de Garni, *coadjuteur*, 1593-1628.
128. Avétik, *coadjuteur*, 1602 (?)-1620.
129. Grigor XIII Sérapion, *coadjuteur*, 1603-1605.
130. Sahak IV de Garni, *coadjuteur*, 1624-1628.
131. Movsès III de Tathev, 1629-1632.
132. Philippos I d'Albac, 1633-1655.
133. Hakob IV de Djoulfa, 1655-1680.
134. *Eghiazar I d'Aïntab* (antipatriarche), 1663-1682.
Eghiazar I d'Aïntab (le même), 1682-1691.
135. Nahapet I d'Édesse, 1691-1705.
Vacance, 1705-1706.
136. Alexandre I de Djoulfa, 1706-1714.
137. Astvatzatour I de Hamadan, 1715-1725.
138. Karapet II de Zeitoum, 1726-1729.
139. Abraham II de Khochab, 1730-1734.
140. Abraham III de Crète, 1734-1737.
141. Ghazar I de Djahouk, 1737-1751.
142. *Hovhannès d'Agoulis* (antipatriarche), 1740-1741.
143. Petros II Koutour (intérimaire), 1748-1749.
144. Minas I d'Eghine, 1751-1753.
145. Alexandre II de Constantinople, 1753-1755.

Sahak de Keghi (non consacré), 1755-1759.
146. Hakob V de Chamakhi, 1759-1763.
147. Siméon I d'Erivan, 1763-1780.
148. Ghoukas I d'Erzeroum, 1780-1799.
Hovsep Arghouthian (non consacré), 1800-1801.
149. David V Ghorganian (usurpateur), 1801-1804.
150. Daniel I de Sourmari, 1801-1808.
151. Éprem I de Dzoraquègh, 1809-1831.
152. Hovhannès VIII (IX) de Karbi, 1831-1842.
153. Nersès V (VI) d'Achtarak, 1843-1857.
154. Mathéos I Tchouhadjian, 1858-1865.
155. Guéorg IV Kérestédjian, 1866-1882.
Nersès Varjapétian (non consacré), 1884-1884.
156. Makar I Ter-Petrossian, 1885-1891.
157. Mkrtitch I Khrimian, 1892-1907.
158. Mathéos II Izmirlian, 1908-1910.
159. Guévorg V, katholikos actuel, 1912.

KATHOLIKOS DE CILICIE

1. Karapet I de Tokat, 1446-1477.
2. Stéphanos I de Saradzor, 1478-1488.
3. Hovhannès I d'Antioche, 1488-1515.
4. Hovhannès II de Telgouran, 1515-1525.
5. Hovhannès III de Kilis, 1525-1539.
6. Siméon I de Zeitoun, 1539-1545.
7. Ghazar I de Zeitoun, 1545-1547.
8. Thoros I de Sis, 1548-1553.
9. Khatchatour I Tchorik, 1553-1560.
10. Khatchatour II ou Khatchik de Zeitoun, 1560-1584.
11. Azaria I de Djoulfa, 1584-1601.
12. *Tiratour* (antipatriarche), 1586-1592.
13. *Hovhannès* (antipatriarche), 1588-1590.
14. Petros I de Karkar, 1602-1609.
15. Hovhannès IV d'Aïntab, 1602-1622.
16. Minas I d'Erzeroum, 1622-1626.
17. Siméon II de Sivas. 1626-1636.
18. Nersès I de Sivas, 1636-1643.
19. Thoros II de Sis, 1643-1658.
20. Khatchatour III de Sivas, 1658-1673.
21. *David I d'Alep* (antipatriarche), 1663-1673.
22. Sahak I, 1673-1683.
23. *Azaria II* (antipatriarche), 1683-1688.
24. Grigor I d'Adana, 1683-1689.
25. Astvatzatour I de Sassoun, 1691-1694.
26. Mathéos I de Césarée, 1694-1701.
27. Petros II d'Alep, *coadjuteur*, 1701-1705.
28. Hovhannès V de Hadjine, 1705-1721.
29. Grigor II de Césarée, 1721-1727.
30. Hovhannès VI de Hadjine, Ter-Adam, 1727-1734.
31. Ghoukas I de Sis, 1734-1737.
32. Michael I de Sis, 1737-1758.
33. Gabriel I de Sis, 1758-1770.
34. Éphrem I de Sis, 1771-1785.
35. Thoros III de Sis, 1785-1791.
36. Kirakos I de Sis, 1791-1822.
37. Éphrem II, 1822-1833.
38. Michael II de Sis, 1833-1853.
39. Kirakos II, 1853-1866.
40. Kirakos III, 1866-1871 (?).
41. Mkrtitch I Kefsizian, 1871-1894.
42. *Grigoris Aleatdjian* (non consacré), 1895.
43. Sahak II Khabaïan, 1902.

KATHOLIKOS D'AKHTAMAR

1. David I Thornikian, 1113-?
2. Stéphanos I, ?-1276.
3. Stéphanos II Séfédinian, 1288-1292.
4. Zacharia I Séfédinian, 1301-1336.
5. Stéphanos III Séfédinian, 1336-1346.
6. David II Séfédinian, 1346-1368.
7. Nersès I Polad, 1369-1378.
8. Zacharia II le Martyr, 1378-1393.
9. Nersès II, 1393-1395.
10. David III d'Akhtamar, 1395-1433.
11. Zacharia III d'Akhtamar, 1434-1464.
12. Stéphanos IV Gurdjibéguian, 1464-1487.
13. Nersès III Gurdjibéguian, 1487-1489.
14. Zacharia IV, 1489-1495.
15. Atom I, 1496-1510.
16. Grigoris I d'Akhtamar, 1510-1534.
17. Grigoris II le Jeune, 1542-1612.
18. Stéphanos V, 1612-?.
19. Karapet I, ?-1661 (?).
20. Martyros I de Moks, 1652-1663.
21. Hovhannès I, 1669-1683.
22. Thomas I Doghlanbéguian, 1683-1698.
23. Sahak I d'Artzké, 1698-1698.
24. Hovhannès II, 1698-1704.
25. Haïrapet I Verdanessian, 1705-?
26. Grigoris III de Gavache, 1711-?
27. Hovhannès III de Haïotz Dzor, 1720-?
28. Thomas II d'Amuk, ?-?
29. Ghazar I de Moks, ?-?
30. Grigor IV de Hizan, ?-?
31. Paghtasar I de Bitlis, 1735-1736.
32. Sahak II d'Albac, ?-?
33. Hakob I d'Amid, ?-1738.
34. Nikoghaïos I de Sparkert, 1738-1751.
35. Grigor V, 1751-1762.
36. Thomas III d'Akhtamar, 1762-1783.
37. Karapet II de Van, 1783-1787.
38. Markos I de Chatak, 1788-1791.

39. Hovhannès IV de Sparkert, ?-?
40. Théodoros I, 1792-1794.
41. Michael I de Van, 1796-?
42. Karapet III de Chatak, ?-1803,
— — 1814-1816.
43. Khatchatour I le Thaumaturge, 1803-1814.
44. Harouthioum I de Taraun, 1816-1823.
45. Hovhannès V de Chatak, 1825-1843.
46. Khatchatour II de Moks, 1844-1851.
47. Petros I Bulbulian, 1859-1864.
48. Khatchatour III Chiroïan, 1864-1895,
Vacance depuis 1895 jusqu'à présent.

KATHOLIKOS D'AGHOUAN

1. Éghiché l'Apôtre, † 79.
2. X. X, consacré par Grigor I l'Illuminateur, (302-325).
3. Grigoris I le Parthe, 340-342.
4. Mathéos I, 343-?
5. Sahak I, ?-?
6. Movsès I, ?-?
7. Pant, ?-?
8. Ghazar, ?-?
9. Zacharia I, ?-?
10. David I, ?-399.
11. Hovhan I, 400 (?)-?
12. Érémia I, 423.
13. Choup'haghicho, 500-551 (?).
14. Abas, 552-594.
15. Viro, 596-630.
16. Zacharia II, 630-645.
17. Hovhan II, 645-670.
18. Oukhtanès, 670-682.
19. Éghiazar, 682-688.
20. Nersès I, 688-700.
21. Siméon I, 700-702.
22. Michael, 702-737.
23. Anastas, 737-741.
24. Hovsep I, 741-758.
25. David II, 758-762.
26. David III, 762-771.
27. Mathéos II, 771-773.
28. Movsès II, 773-774.
29. Aharon, 774-776.
30. Soghomon I, 776-776.
31. Théodoros, 777-781.
32. Soghomon II, 782-794
33 Hovhannès III, 794-819.
34. Movsès III, 820-820.
35. David IV, 820-848.
36. Hovsep II, 848-873.
37. Samuel, 873-888.
38. Hovnan, 888-896.
39. Siméon II, 896-917.
40. David V, 917-923.
41. Sahak II, 923-941.
42. *Gaguik* II (antipatriarche), 941-958.
43. Hovhannès IV, 941-961.
44. David VI, 961-968.
45. David VII, 968-974.
46. Petros I, 974-990.
47. Movsès IV, 990-996.
48. Markos I, 996-?
49. Hovsep III, 1038.
50. Markos II, ?-1077.
51. Stéphanos I, 1077-1103.
52. Hovhannès V, 1103-1130.
53. Stéphanos II, 1130-1132.
Vacance, 1132-1140.
54. Grigoris II ou Gaghik II, 1140-?
55. Bejguène, ? - .
56. Nersès II, 1171?
57. Stéphanos III, 1155 (?)-1195.
58. Hovhannès VI, 1195-1235.
59. Nersès III, 1235-1262.
60. Stéphanos IV, 1262-1323.
61. Soukias, 1323-?
62. Petros II, ?-1406.
63. Karapet, 1406-1411.
64. David VIII, 1411-1411.
65. Mathéos III, 1412-1440.
66. Athanase, 1440-1441.
67. Grigor I, 1441-?
68. Hovhannès VII, ?-1470
69. Mathéos IV, 1470-?
70. Aristakès I, ?-1478 (?).
71. Nersès IV, 1478-1481.
72. Chmavon I, 1481-?
73. Thomas, ?-1495.
74. Arakial, 1495-1511.
75. Aristakès II, 1511-1521.
76. Sarguis I, 1521-1555.
77. Grigor II, 1556-1573.
78. David IX, 1573-1574.
79. Philippos, 1563 (?)-?
80. Hovhannès VII, ?-1586.
81. Chmavon II, 1586-1611.
82. Aristakès III, 1588-1593.
83. Melchiseth, 1593-1596.
84. Siméon III, 1596-?
85. Hovhannès IX, 1633-1634.
86. Grigor III, 1634-1653.
87. Petros III, 1653-1675.
88. *Siméon IV* (antipatriarche), 1675-1701.
89. Érémia II, 1676-1700.
90. Essaï, 1702-1728.
91. *Nersès V* (antipatriarche), 1706-1763.
92. *Israel* (antipatriarche), 1763-1765.
93. Hovhannès X, 1763-1786.
94. Siméon V, 1794-1810.
95. Sarguis II Hassan-Djalaliantz, 1794-1815,
— — † 1828.

II. PATRIARCHES

PATRIARCHES DE JÉRUSALEM

1.	Abraham I,	637-669.
2.	Grigor I Ezékiélian,	669-696.
3.	Guéorg,	696-708.
4.	Mkrtitch I,	708-730.
5.	Hovhannès I,	730-758.
6.	Stéphanos,	758-774.
7.	Éghia,	774-797.
	. . . .	797-885.
8.	Abraham II,	885-916.
	. . . .	916-981.
9.	Grigor II,	981-1006.
10.	Arsène,	1006-1038.
	. . . .	1038-1090.
11.	Siméon,	1090-1109.
12.	Movsès,	1109-1133.
13.	Essaï I,	1133-1152.
14.	Sahak I,	1152-1180.
15.	Abraham III de Jérusalem,	1180-1191.
16.	Minas I,	1191-1205.
17.	Abraham IV,	1205-?
18.	Arakel,	1218-1230.
19.	Hovhannès II d'Erzeroum,	1230-1238.
20.	Karapet I de Jérusalem,	1238-1254.
21.	Hakob I,	1254-1281.
22.	Sarguis I,	1281-1313.
23.	Astvatzatour I,	1313-1317.
24.	David I,	1317-1321.
25.	Poghos I,	1321-1331.
26.	Vardan,	1331-1341.
27.	Hovhannès III,	1341-1353.
28.	Barsègh,	1353-1358.
29.	Grigor III,	1358-1366.
30.	Mkrtitch II,	1366-1381.
31.	Hovhannès IV de Pologne,	1381-1385.
32.	Grigor IV d'Égypte,	1385-1390.
33.	Essaï II,	1390-1393.
34.	Sarguis II,	1395-1417.
35.	Poghos II de Garni,	1417-1419.
36.	Martyros I d'Egypte,	1419-1430.
37.	Essaï III,	1430-1439.
38.	Hovhannès V,	1441-1445.
39.	Abraham V,	1445-1454.
40.	Mesrop,	1454-1461.
41.	Petros I,	1461-1476.
42.	Mkrtitch III,	1476-1479.
43.	Hovhannès VI,	1479-1491.
44.	Martyros II de Brousse,	1491-1501.
45.	Petros II,	1501-1507.
46.	Sarguis III,	1507-1523.
47.	Astvatzatour II de Mardin,	1523-1544.
	— —	1564-1566.
48.	Philippos,	1544-1564.
49.	Andréas de Mardin,	1566-1595.
50.	David II de Mardin,	1595-1615.
51.	Grigor V Margarian « Baron-Ter »,	1615-1647.
52.	Astvatzatour III de Taraun,	1647-1666.
	— —	1667-1668.
	— —	1670-1672.
53.	Éghiazar d'Aïntab,	1666-1667.
	— —	1668-1669.
	— —	1672-1682.
54.	Martyros III de Kafa,	1669-1670.
	— —	1682-1684.
55.	Hovhannès VII de Constantinople,	1684-1691.
56.	Minas II d'Amid,	1689-1701.
	— —	1703-1704.
57.	Galoust, *coadjuteur*,	?-1701.
58.	Avétik,	1701-1703.
	— —	1704-1705.
59.	Grigor VI « Pitzak »,	1705-1707.
60.	Mathéos de Césarée,	1705-1706.
61.	Martyros IV,	1706-1706.
62.	Michael de Kharpout,	1706-1707.
63.	Sahak II d'Aboutchek,	1707-1707.
	— —	1708-1714.
64.	Hovhannès VIII de Smyrne,	1707-1708.
65.	Hovhannès IX de Gandzak,	1714-1715.
66.	Grigor VII de Chirvan « Cheghthaiakir »,	1715-1749.
67.	Hakob II Nalian,	1749-1752.
68.	Théodoros I,	1752-1761.
69.	Karapet II de Gandzak,	1761-1768.
70.	Poghos III de Van,	1768-1775.
71.	Hovakim de Kanaker,	1775-1793.
72.	Petros III de Tokat,	1793-1800.
73.	Théodoros II de Van,	1800-1819.
74.	Gabriel de Nicomédie,	1819-1840.
75.	Zacharia Ter-Grigorian,	1840-1846.
76.	Kirakos Mnatzakanian,	1846-1850.
77.	Hovhannès X Movsessian,	1850-1860.
78.	Essaï IV Karapétian,	1864-1885.
79.	Harouthioun Véhapétian,	1885-1910.

PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE

1.	Hovakim de Brousse,	1461-1478.
2.	Nikoghaïos,	1478-1489.
3.	Karapet I,	1489-1509.
4.	Martyros I,	1509-1526.
5.	Grigor I,	1526-1537.
6.	Astvatzatour I,	1537-1550.

7.	Stéphanos I,	1550-1561.
8.	Tiratour,	1561-1563.
	— —	1596-1599.
9.	Hakob I,	1563-1573.
10.	Hovhannès I, de Diarbékir,	1573-1581.
11.	Thomas I,	1581-1587.
12.	Sarguis I, de Zeytoun,	1587-1590.
	— —	1592-1596.
13.	Hovhannès II,	1590-1591.
14.	Azaria de Djoulfa,	1591-1592.
15.	Melchisédech I, de Garni,	1599-1600.
16.	Hovhannès III, de Constantinople,	1600-1601.
	— —	1610-1611.
	— —	1621-1623.
	— —	1631-1636.
17.	Grigor II, de Césarée,	1601-1608.
	— —	1611-1621.
	— —	1623-1626.
18.	Zacharia I, de Van,	1626-1631.
	— —	1636-1639.
19.	David,	1639-1641.
	— —	1643-1644.
	— —	1644-1649.
	— —	1650-1651.
20.	Kirakos d'Érivan,	1641-1642.
21.	Khatchatour I, de Sivas,	1642-1643.
22.	Thomas II, d'Alep,	1644-1644.
	— —	1657-1659.
23.	Éghiazar d'Aïntab,	1651-1652.
24.	Hovhannès IV, de Moghni,	1652-1655.
25.	Martyros II, de Kafa,	1659-1660.
26.	Ghazar de Sivas,	1660-1663.
27.	Hovhannès V,	1663-1664.
	— —	1665-1667.
28.	Sarguis II, de Rodosto,	1664-1665.
	— —	1667-1670.
29.	Stéphanos II, de Meghri,	1670-1674.
30.	Hovhannès VI, d'Amassia,	1674-1675.
31.	Andréas de Constantinople,	1675-1676.
32.	Karapet II, de Césarée,	1676-1679.
	— —	1680-1681.
	— —	1681-1684.
	— —	1686-1687.
	— —	1688-1689.
33.	Sarguis III,	1679-1680.
34.	Thoros de Constantinople,	1681-1681.
	— —	1687-1688.
35.	Éphrem,	1684-1686.
	— —	1694-1698.
	— —	1701-1702.
36.	Khatchatour II,	1688-1688.
37.	Mathéos I, de Césarée,	1692-1694.
38.	Melchisédech II, « Soubhi »,	1698-1699.
	— —	1700-1701.
39.	Mekhithar,	1699-1700.
40.	Avétik,	1702-1703.
	— —	1704-1706.
41.	Galoust d'Amassia,	1703-1704.
42.	Nersès I, de Balat,	1704-1704.
43.	Martyros III, d'Erzindjan,	1706-1706.
44.	Michael de Kharpout,	1706-1707.
45.	Sahak d'Aboutchek,	1707-1707.
	— —	1708-1714.
46.	Hovhannès VII, de Smyrne,	1707-1708.
47.	Hovhannès VIII, de Gandzak,	1714-1715.
48.	Hovhannès IX, de Bitlis « Kolot »,	1715-1741.
49.	Hakob II, Nalian,	1741-1749.
	— —	1752-1764.
50.	Prokhoron de Silistrie,	1749-1749.
51.	Minas d'Éghine,	1749-1751.
52.	Guéorg I,	1751-1752.
53.	Grigor III, Basmadjian,	1764-1773.
54.	Zacharia II, de Kaghizman,	1773-1781.
	— —	1782-1799.
55.	Hovhannès X, de Hamadan,	1781-1782.
56.	Daniel de Surméli,	1799-1800.
57.	Hovhannès XI, de Baïbourt,	1800-1801.
	— —	1802-1813.
58.	Grigor IV,	1801-1802.
59.	Abraham de Tathève,	1813-1815.
60.	Poghos I, Grigorian,	1815-1823.
61.	Karapet III, de Balat,	1823-1831.
62.	Stéphanos III, Zacharian « Aghavni »,	1831-1839.
	— —	1840-1841.
63.	Hakobos Sérobian,	1839-1840.
	— —	1848-1858.
64.	Astvatzatour II, de Constantinople,	1841-1844.
65.	Mathéos II, Tchoukhadjian,	1844-1848.
66.	Guéorg II, Kérestédjian,	1858-1860.
67.	Sarguis IV, Couyoumdjian,	1860-1861.
	Stéphanos Maghakian, locum tenens,	1861-1863.
68.	Poghos II, Taktakian,	1863-1869.
69.	Ignatios Kakmadjian,	1869-1869.
70.	Mkrtitch Khrimian,	1869-1873.
71.	Nersès II, Varjapétian,	1874-1884.
72.	Harouthioun Véhapétian,	1885-1888.
73.	Khorène Achekian,	1888-1894.
74.	Mathéos III, Izmirlian,	1894-1896.
	— —	1908-1908.
75.	Maghachia Ormanian,	1896-1908.
76.	Éghiché Tourian,	1909-1911.
77.	Hovhannès XII, Archarouni,	1912-1913.
78.	Zavène Éghiaïan, patriarche actuel,	1913.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Nota. — Les chiffres en caractères gras indiquent les pages où l'on trouve les renseignements les plus complets sur le sujet.

A

C

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

CHAPITRE VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Chapitre XI

Chapitre XII

APPENDICES

CE LIVRE, ÉDITÉ PAR LES SOINS DE MM. BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS A PARIS, 5 ET 7, RUE DES BEAUX-ARTS, EST SORTI DE LEURS PRESSES DE NANCY, RUE DES GLACIS, 18, AU COURS DU BOMBARDEMENT DE LA CAPITALE LORRAINE PAR L'ARMÉE ALLEMANDE. L'ŒUVRE D'IMPRIMERIE EN A ÉTÉ COMMENCÉE LE 18 OCTOBRE 1917, TERMINÉE LE 29 JANVIER 1919, ET EFFECTUÉE SOUS LA DIRECTION DE M. ROBERT STEINHEIL, ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ DE LA MAISON BERGER-LEVRAULT A NANCY, DE MM. L. DE JOANNIS ET J. VAN MELLE, DIRECTEURS DE L'IMPRIMERIE ; AVEC LA COLLABORATION DE MM. G. HORNUS, CHEF DE SERVICE, ET THOMAS, CHEF CORRECTEUR ; PICAUDÉ, MÜH, LEVRAT, HEITZ, CHEFS D'ATELIER ; CARICOÏX, METTEUR EN PAGES ; BERTHELON, TYPOGRAPHE ; Mmes VOINOT, MONCHABLON, FIX, M. GRANGÉ, OSCHÉ, STRUB, HEULLUY, COMPOSITRICES ; M. ANNŒPEL, IMPRIMEUR

L'AUTEUR